This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

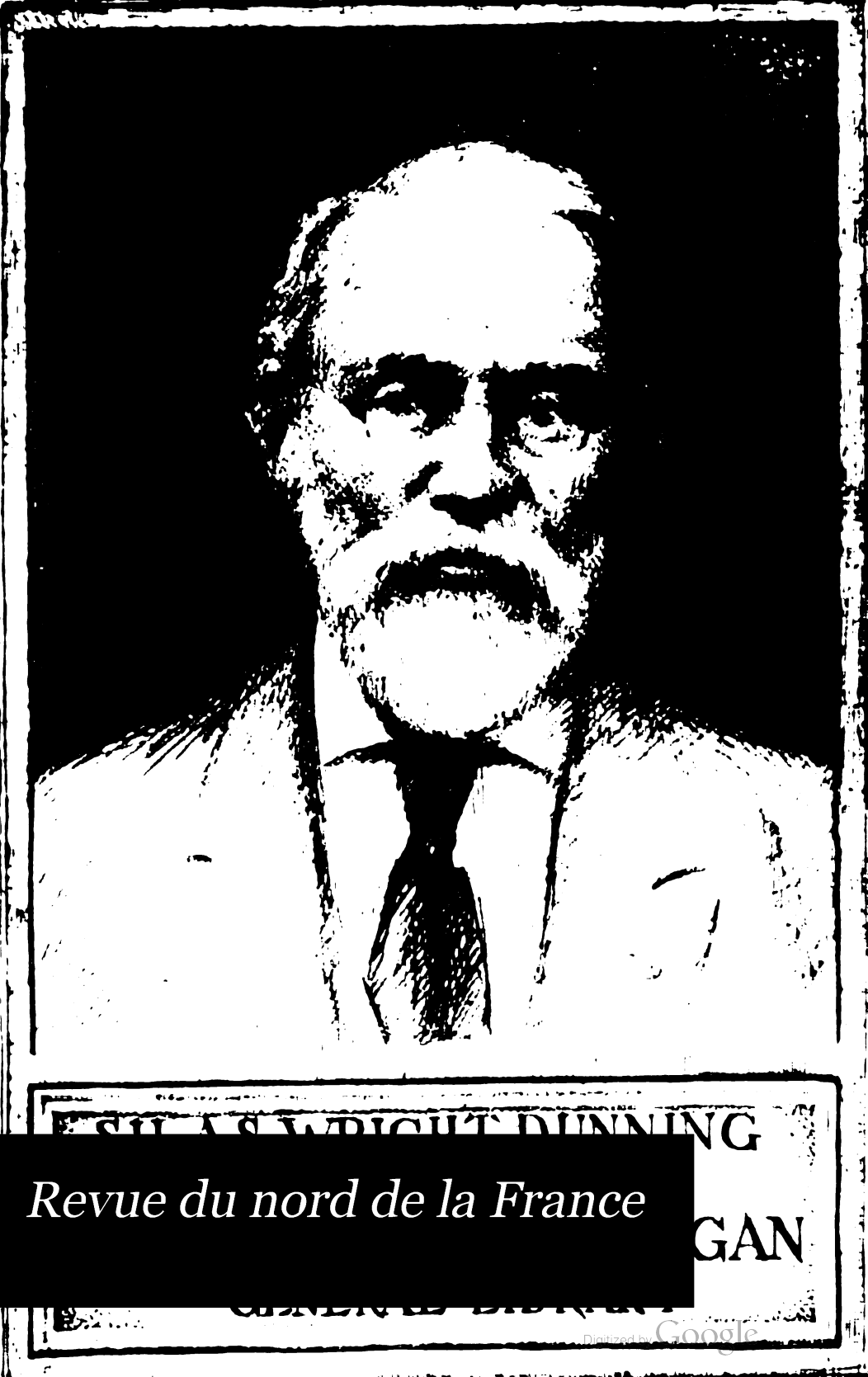
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



Revue du nord de la France

Digitized by Google

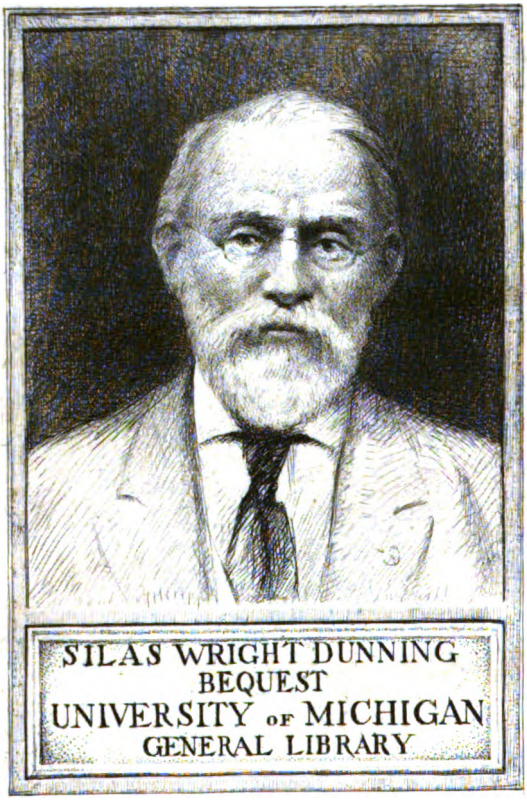
Digitized by Google

DC
611
N821
R45

REVUE

DU NORD DE LA FRANCE.

Digitized by Google



Digitized by Google

REVUE

DU NORD DE LA FRANCE,

RECUEIL

RELIGIEUX, PHILOSOPHIQUE ET LITTÉRAIRE.

TOME SECOND.

LILLE.

DE L'IMPRIMERIE DE VANACKERE FILS,

PLACE DU THÉATRE, 10.

1840.

Digitized by Google

Digitized by Google

Dunning
nyh
9-27-39
39099

POÉSIE.

DE L'HYMNE,

A L'OCCASION DES HYMNES SACRÉES,

DE M. ÉDOUARD TURQUETY.

La haute poésie se présente partout sous deux formes principales : la première *lyrique*, la seconde *narrative*. Sous la première, le poète contemple des vérités générales, le plus souvent des vérités religieuses; il se laisse saisir et entraîner par cette contemplation; les sentiments qu'elle excite dans son âme en débordent, et c'est sous l'impression, sous le tourment de ces pensées, qu'il laisse échapper des paroles harmonieuses, figurées, pleines de mouvement et de transport, expression de l'enthousiasme de l'âme à la vue des choses universelles, des choses divines. Aussi l'*enthousiasme*, c'est-à-dire l'inspiration, a-t-il toujours caractérisé ce genre de poésie; c'était, selon les anciens, le Dieu

Digitized by Google

même de la poésie qui s'abattait sur son interprète, et qui lui versait ses oracles dans le sein : « Le Dieu! voilà le Dieu! »

Il est naturel de penser que la poésie *lyrique*, ou plus exactement *hymnique*, fut la source sacrée de toute poésie. Les premiers hommes, en effet, avaient peu de choses à se raconter; la société n'avait point encore produit assez d'évènements pour fournir matière aux œuvres narratives. On avait sous les yeux la nature, on avait dans l'intelligence les dogmes primitifs de la révélation; on n'était point devenu encore, par l'habitude et par les préoccupations de la vie corporelle, insensible aux beautés de la création, sourd à la parole intérieure; on était naïvement ému, effrayé, attendri, et tous ces mouvements de l'âme se répandaient au dehors par des chants. Aussi l'hymne domine-t-elle dans les monuments de l'ancienne poésie. La Bible en est pleine. Le récit même de la création qui la commence porte, comme on l'a déjà observé, les caractères de l'hymne, par la grandeur et la rapidité des tableaux, par l'élévation des expressions, et par le retour périodique des mêmes termes, qui, à la fin de chacun des six jours, semble terminer une stance. On dirait que le prophète, dont l'exactitude est si bien vérifiée aujourd'hui par la géologie, voyait, en écrivant, les choses se passer devant ses yeux, et qu'à l'aspect de ces merveilleuses apparitions de l'univers naissant, incapable de rendre par des sons humains tout ce qu'il sentait dans son cœur, il se bornait à narrer avec un calme sublime, au fond duquel on sent encore quelque chose de l'enthousiasme comprimé qui le remplissait.

Une foule d'hymnes ornait la mémoire du peuple, et lui servait de monuments historiques en même temps que d'enseignements religieux. Tantôt Moïse les rapporte au long, comme le chant de la *mer Rouge*; tantôt il se contente de les rappeler par leurs premiers mots. Les psaumes, les écrits des prophètes postérieurs, ne sont, pour ainsi dire, qu'un

Digitized by Google

recueil d'odes, dont plusieurs sont incomparables. Cette terre d'Asie avait vu les merveilles des jours anciens; de tout temps elle fut contemplative et religieuse : il fallait donc bien que sa littérature portât l'empreinte de son esprit, et que l'hymne de l'homme s'élevât d'abord de ce berceau de l'humanité qui avait entendu la parole de Dieu.

Nous ne possédons point les hymnes primitives de la Grèce; néanmoins on ne peut douter que la poésie grecque n'ait aussi commencé par là. Les hymnes attribuées à Orphée, et surtout celles qui portent le nom d'Homère, n'ont rien qui trahisse la nouveauté du genre. Au contraire, l'invocation qui les commence, et la salutation qui les termine toujours, semblent indiquer un cadre arrêté déjà par un long usage, une de ces formes immuables que les anciens sacerdoces prescrivaient aux choses du culte, comme pour les sphynx en Egypte. Même dans les poèmes narratifs, on peut trouver des traces d'hymne : pour moi, je ne puis croire qu'Homère n'ait pas mis à contribution celles qui existaient de son temps, et qu'il ne leur ait pas emprunté plusieurs de ces beaux passages où il dépeint la grandeur de la divinité; celui-ci par exemple : « Nul ne peut lutter contre Jupiter.... pas même l'immense puissance de l'Océan, de qui sortent tous les fleuves, et toutes les mers, et toutes les fontaines, et les vastes étangs : lui aussi, il a peur de la foudre de ce grand Dieu, et de son effrayant tonnerre, lorsqu'il l'entend gronder du haut du ciel. » Le génie d'Homère n'a pas jailli tout-à-coup dans le monde sans s'être formé déjà dans la société où il vivait, et dont il partageait les idées; or les idées religieuses dominent de si haut dans tous ses écrits, qu'il faut nécessairement admettre, selon nous, l'existence antérieure d'une poésie religieuse, dans laquelle il aura largement puisé.

Bien plus, il est certain que la tragédie grecque, cet admirable répertoire de poésie et de religion, ne fut d'abord qu'une hymne chantée en chœur. C'était la louange des

Digitized by Google

dieux, la contemplation de la Providence, les préceptes de la morale. Pour rendre ces idées plus vives aux regards du peuple, on y ajouta plus tard un dialogue, qui s'allongea bientôt de manière à devenir la représentation d'un fait. Ainsi avec les idées chantées par le chœur, on avait les mêmes idées mises en action au moyen de la scène. Alors les chœurs occupèrent moins de place, il est vrai, que les scènes qu'on y avait ajoutées; mais ils n'en furent pas moins toujours considérés comme le fondement de la pièce, comme l'élément principal dont les scènes n'étaient que le développement. Or, ces chœurs d'Eschyle et de Sophocle, ceux même d'Euripide, qui, arrivé dans un siècle plus philosophe, est aussi plus raisonneur et moins élevé dans ses inspirations, sont encore de véritables hymnes. En voulez-vous un exemple? Dans Sophocle, Hercule, absent, a laissé Déjanire, son épouse, dans une mortelle inquiétude. Un chœur de femme s'efforce de la consoler; mais comment? en lui rappelant les vicissitudes de la vie, le besoin de la résignation, et la nécessité de se confier à la Providence :

« Le soleil, que la nuit, en se dépouillant de ses étoiles, rend au monde, et qu'elle recouche enflammé dans son lit; le soleil! c'est lui que j'implore! qu'il m'apprenne où est le fils d'Alcmène! où est-il? où est-il? Dis-moi qui l'arrête, ô toi, foyer de pénétrante lumière! habite-t-il les îles de la mer, repose-t-il dans l'un des deux continents : dis-le-moi, ô toi qui domine tout de ton regard!

» Car je souffre en mon âme, lorsque j'entends Déjanire, cette épouse jadis tant disputée, qui toujours, comme l'oiseau gémissant, pleure son époux, sans pouvoir endormir ses paupières privées de larmes. Ce long voyage remplit de crainte tous ses souvenirs; elle se consume dans sa couche inquiète et veuve, et n'attend plus qu'un avenir mauvais et lamentable.

» C'est que, comme on voit, sous les vents infatigables du couchant ou du nord, les flots de la vaste mer fuir et

Digitized by Google

revenir; ainsi le sort nourrit de vicissitudes le descendant de Cadmus; les agitations de sa vie augmentent sans mesure, comme la grande mer. Et pourtant, dans sa destinée errante, un Dieu l'éloigne toujours des demeures de la mort.

» C'est pourquoi je te blâme; et, si tendres que soient mes paroles, elles combattront tes frayeurs. Crois-moi, ne rejette pas la douce espérance. Le maître suprême de toutes choses, le fils de Saturne n'a point répandu sur les hommes des jours sans douleurs. La douleur et la joie tournent autour de nous, comme, dans leur course circulaire, les étoiles du septentrion.

» La nuit variée d'étoiles n'est pas toujours sur nos têtes, ni toujours les mêmes destins, ni toujours la prospérité. Tout arrive et s'en va. A chacun la joie, à chacun la souffrance. Voilà, ô noble femme! ce que tu dois retenir fermement dans ton espoir. Qui donc vit jamais Dieu sans providence pour ses enfants? »

On reconnaîtra sans doute dans ce morceau, dont notre traduction a pourtant bien amorti les couleurs et brisé l'harmonie, le caractère hymnique que nous attribuons à l'ancienne tragédie. Dans toutes les pièces de ces grands poètes, nous retrouvons des idées aussi religieuses, des émotions aussi pures. C'est que le drame antique, comme le drame du moyen-âge était sorti des *mystères*; c'était une prédication populaire, un auxiliaire du culte; c'était l'art qui revêtait de sa plus haute expression les plus hautes pensées. Remarquons en passant que de tous les écrivains de l'antiquité, ce sont les poètes qui nous ont conservé le plus grand nombre de documents sur les croyances primitives du genre humain; sans doute parce que la vérité est essentiellement poétique, et la poésie essentiellement vraie. Quand le scepticisme et la corruption eurent attéré ou détruit dans la Grèce les traces de la foi primitive, il n'y eut plus que des poètes imitateurs; la source créatrice avait tari.

Digitized by Google

On a eu tort d'accuser les poètes d'avoir été cause de l'idolâtrie, et Platon, qui chassait Homère de sa république imaginaire en le couronnant de fleurs, était injuste. Si les fleurs du génie ont servi à orner le mensonge, c'est que le mensonge régnait déjà dans la société. Déjà les prêtres dégénérés, pour affermir leur pouvoir, avaient favorisé la superstition du peuple, en attribuant à des symboles des vertus divines, à tel point que les Egyptiens adoraient comme Dieux les animaux et les végétaux hiéroglyfiques, qui n'étaient que des signes écrits des choses invisibles. Déjà les aristocraties conquérantes avaient proposé au culte national les guerriers illustres de leur race, d'où sortirent les religions nationales. Déjà les qualités abstraites, les vices et les passions, personnifiés par l'allégorie, avaient obtenu des autels. La religion n'avait point un tribunal universel, dont les décisions fussent sacrées par toute la terre; les doctrines allaient se divisant; chaque nation, chaque ville, chaque fleuve, chaque maison avait ses dieux; il y avait anarchie et dissolution de la foi. Etait-ce aux poètes à controverser contre le déluge des erreurs? Le poète est mobile, impressionnable; il sent vivement ce que sentent tous les hommes; la sympathie entraîne son imagination; quand il voit la vérité, il en est frappé, parce qu'elle est belle; mais il n'a point la puissance de la découvrir quand mille voiles épais l'étouffent. L'idolâtrie est venue parce que le genre humain était condamné à une longue décadence, dont une main divine devait le relever plus tard. Quand elle fut venue, le poète la chanta, il l'embellit, il en mêla les folies à l'ancienne tradition des sages, parce qu'il était homme, passionné, faible, ignorant comme les autres hommes. Mais la poésie ne fut point responsable de cette grande éclipse de l'esprit humain; au contraire, là où la vérité luisait, comme chez les Hébreux, elle en transmettait les rayons avec une force et une pureté qui la rendaient elle-même éblouissante.

Digitized by Google

L'apparition du christianisme, en ramenant la foi sur l'horizon du monde, devait faire germer abondamment les éléments de la poésie, ceux surtout de la poésie que j'appellerai encore *hymnique*, afin de ne plus employer cette qualification de *lyrique* qui est inexacte pour nous. Le christianisme en effet devenait un point d'arrêt pour la raison humaine qui ne savait plus où se tenir; il donnait un but à la volonté, un aliment à l'enthousiasme, il prenait le fidèle par la main, le conduisait à travers l'année de fêtes en fêtes, lui faisait entendre des chants dont il devait sérieusement se pénétrer. Aussi vit-on longtemps chaque siècle orner les rites sacrés de quelques hymnes nouvelles. Le culte une fois fondé, restait inébranlable; mais les hommes de tout pays et de toute langue y venaient suspendre, comme à la colonne du temple, des guirlandes poétiques. Malheureusement, ces noëls, ces cantiques, ces mystères, ces hymnes même du moyen-âge qui ont été admises dans les rituels, étaient faibles quant à la forme. Ces poésies souvent merveilleuses de naïveté, de grâce et de sentiment, se ressentent des époques orageuses où la société ne jouissait point du calme nécessaire à la culture de l'art. Elles se ressentent aussi de l'imperfection des langues, et quelquefois de l'esprit scolastique qui régnait dans le domaine des études.

D'ailleurs, il n'en était point de la poésie comme des autres branches de l'art. Dans l'architecture et les arts qui dérivent du dessin, l'imagination pouvait s'élancer librement les ailes déployées; elle ne devait avoir égard qu'à un petit nombre de conditions requises par la morale ou par les usages; la courbe d'une ogive ou les dentelures d'un pendentif ne pouvaient point blesser le dogme, et favoriser l'hérésie. Mais la poésie parlée cachait une multitude d'écueils. Le christianisme est une religion fixe, et en même temps universelle, à laquelle aucune application de l'esprit humain n'échappe, aucune vérité, aucune erreur

Digitized by Google

n'est indifférente. Le poète, au contraire, est capricieux de sa nature ; il marche par élans, ne calcule pas ses expressions, les puise pour ainsi dire toutes faites dans le sentiment qui l'inspire; pour le comprendre, il faut vivre avec lui de bonne foi, l'écouter avec simplicité, se fier à son intention, et ne pas chercher dans quelques paroles hasardées des erreurs auxquelles il ne songeait même pas. Or cette rigueur de la doctrine, nécessaire à son maintien, et cet abandon poétique sans lequel il n'y a point d'inspiration possible, sont deux choses très-difficiles à concilier. Au moyen-âge principalement, alors qu'il y avait beaucoup de docteurs subtils qui cherchaient des définitions partout, il fallait un soin minutieux pour ne pas donner prétexte à la chicane; et ce fut une grande entrave pour la poésie religieuse d'un genre plus élevé que les noëls populaires.

Une autre considération non moins grave, c'est que, dans une religion aussi pure, le poète doit être pur; il ne faut pas que des passions coupables souillent ses chants, et que son nom rappelle des choses condamnées. Il y eut en Italie un poète qui avait le génie de l'hymne; il n'en comprit pas la valeur sans doute; car il le consacra aux soupirs d'un amour qu'on dit avoir été adultère : ce fut Pétrarque. Combien pourtant son esprit avait d'élévation naturelle! combien les pensées de l'âme, de l'immortalité, de la beauté morale se présentaient facilement sous sa plume! On se trompe, même littérairement, quand on suppose que le charme de Pétrarque vient de son amour pour Laure. Non, ce sont des sentiments plus élevés, mêlés à cette malheureuse passion, qui l'ont fait immortel. Il avait le génie de l'hymne : je n'en veux pour preuves que sa dernière *Canzone*, dans laquelle il jette un triste regard sur les erreurs de sa vie passée, et supplie la Vierge Marie de lui en obtenir le pardon. C'est une douce et triste *Litanie*, qui laisse comprendre ce qu'il aurait pu faire en ce genre, et quel trésor il aurait pu nous léguer. J'en citerai les dernières strophes :

Digitized by Google

« *Vergine santa, d'ogni grazia piena.....* »

— « O Vierge sainte, pleine de toute grâce, toi qui, par une vraie et profonde humilité, t'es élevée au Ciel, d'où tu écoutes mes prières, c'est de ton sein qu'est sortie la fontaine de miséricorde, le soleil de justice, qui éclaircit le siècle chargé d'épaisses et ténébreuses erreurs; en toi il a réuni ces trois noms chers et doux, celui de mère, celui de fille, et celui d'épouse. O Vierge glorieuse, épouse du Roi qui a dénoué nos liens, et qui a rendu au monde la liberté et le bonheur, fais trouver à mon âme un vrai repos dans ses plaies sacrées....

— » O Vierge éclatante et indéfectible à jamais, étoile de cette mer orageuse, guide fidèle de tout fidèle navigateur, vois dans quelle terrible tempête je me retrouve, seul et sans gouvernail, prêt à entendre les derniers brisements de ma barque : pourtant mon âme se confie en toi; mon âme pécheresse, je l'avoue, ô Vierge! mais ne permets pas que ton ennemi se rie de ma misère; rappelle-toi que c'est pour nous sauver de nos crimes que Dieu prit une chair mortelle dans ton sein virginal.

— » O Vierge, combien de larmes j'ai déjà versées, combien d'illusions et de vaines prières, rien que pour mon malheur et pour ma perte déplorable! Depuis le jour où je naquis sur la rive de l'Arno, j'ai cherché tantôt une retraite et tantôt une autre, et ma vie n'a été que chagrin. Une beauté périssable, des grâces et un doux langage ont captivé toute mon âme. O Vierge sainte et féconde en bontés, ne tarde pas; car je touche peut-être à la dernière de mes années. Mes jours plus rapides que la flèche ont fui parmi des misères et des fautes, et la mort seule m'attend....

— » O Vierge née de la même race que nous, et ennemie de l'orgueil! que l'amour de notre commun principe te persuade, aie pitié d'un cœur contrit et humble. Si mon cœur aime avec une si étonnante constance un peu de terre passagère et bientôt dissoute, que ne ferai-je pas envers

Digitized by Google

toi qui es si digne d'amour? Si ta main me fait ressusciter de cet état misérable et avili, ô Vierge, je consacre à ton nom, pour les purifier, mes pensées, mon génie, ma plume, et ma langue, et mon cœur, et mes larmes et mes soupirs. Conduis-moi à un meilleur rivage, et accepte l'offrande de mes nouveaux désirs.

— » Le jour approche, et ne peut plus être éloigné, tant les heures courent et volent, ô Vierge unique et sans égale! et mon cœur est pressé tantôt par la conscience, et tantôt par la mort. Recommande-moi à ton Fils, vrai homme et vrai Dieu, afin qu'il recueille dans sa paix mon dernier soupir. »

Je le répète, quel trésor ne serait-ce pas pour la société, qu'un vaste répertoire de chants semblables, qui, dans chaque langue et dans chaque pays, deviendraient une source abondante d'éducation populaire? Un fait est certain et général, c'est que, sur l'immense majorité des hommes, l'enseignement abstrait et méthodique, lorsqu'il se présente seul dans son aridité, est peu efficace. La puissance de l'imagination, si bien exposée par Mallebranche, domine la plupart des hommes d'une manière presque absolue. Si la vérité et la vertu ne sont pas présentées sous les puissants attraits de la poésie, comme le faisaient les écrivains sacrés chez les Hébreux, comme le faisaient les philosophes et les législateurs grecs, tels que Pythagore et Solon, leur aspect n'est que sévère; on néglige la plus active de nos facultés; on sépare deux choses presque identiques, le beau et le vrai. Partout la vraie civilisation eut la poésie pour organe principal. Faut-il rappeler la tradition d'Orphée, auquel Châteaubriand compare si bien nos premiers missionnaires qui, sur les grands fleuves d'Amérique, chantaient, pour appeler les sauvages autour de la croix. Aujourd'hui aussi, dans certains recoins obscurs de notre vaine civilisation, il s'agite des peuplades presque sauvages. Au sein de nos brillantes cités, et même dans les campagnes, il

Digitized by Google

rampe des vices inouïs, des genres de vie effrayants. C'est un peuple essentiellement prosaïque, qui n'a jamais reçu que quelques préceptes arides. Je me trompe, un peuple n'est jamais complètement prosaïque; si on ne lui donne la poésie du bien, il se créera la poésie du mal. Autrefois, la poésie du bien, telle quelle, existait du moins dans la mémoire des hommes; pendant la veillée, on contait la légende, ou une vieille histoire locale; pendant les intervalles du travail, on chantait une complainte, grossière pour la forme, mais, au fond, naïve et pure. Mais le travailleur de nos jours, quelle est sa tradition? quelle est sa poésie? La chanson bachique ou obscène; quelquefois une chanson politique : voilà tout. Ces choses-là remplissent toute sa vie d'intelligence; elles sont l'aliment quotidien de son âme immortelle; elles composent sa part des lumières du siècle.

Des hommes pieux, qui travaillent sans bruit, sans éclat, à l'amélioration de leurs frères, ont gémi de cet abandon de l'imagination populaire; ils ont senti la nécessité d'introduire une poésie de vérité et de vertu dans l'intelligence du pauvre. Mais la plupart des chants religieux que nous possédons sont d'une faiblesse extrême. Il n'est pas bon qu'on puisse mépriser, même sous le rapport de la forme, les choses qui touchent à la religion. Il nous faudrait une véritable poésie hymnique, grande et belle, associée à des mélodies graves et expressives. Racine, Jean-Baptiste Rousseau, Lefranc de Pompignan, ont laissé des morceaux de ce genre qui pourraient servir; mais ce n'est pas assez, à notre siècle peut-être est réservée cette gloire, à notre siècle qui a besoin de combattre de toutes armes pour la vérité, et qui est menacé de trop près par les principes dissolvants, pour négliger aucun moyen de résurrection intellectuelle.

C'était au pays de Pétrarque à donner l'exemple. Un poète s'y est élevé, religieux penseur en même temps que

Digitized by Google

brillant écrivain, capable de concilier la foi sévère avec les libres élans du génie : il fit des *hymnes sacrées*. Les hymnes de Manzoni sont pleines de verve poétique, et pourtant pas une parole hasardée n'y donne prise aux critiques de la théologie. Grandeur, simplicité, énergie, tendresse, tout y sort d'une nature féconde, mais sans richesse inutile, sans luxuriance d'imagination. Ce serait, selon nous, le modèle du genre, si nous admettions des modèles dans les arts d'inspiration. Voyez avec quelle plénitude, en célébrant la *Pentecôte*, il décrit l'action de l'Esprit saint dans l'Eglise, et avec quelle foi il invoque ses dons consolateurs :

« Mère des Saints, image de la Cité divine, gardienne éternelle du Sang incorruptible, toi qui, depuis tant de siècles, souffres, combats et pries, toi, qui déploies tes tentes de l'une à l'autre mer ;

» Camp des hommes d'espérance, Eglise du Dieu vivant, où donc étais-tu ? quelle retraite obscure t'accueillait à ta naissance, lorsque ton Roi, traîné par les traîtres sur la montagne pour y mourir, ensanglanta la terre du haut de son sublime autel ?

» Et lorsque sa dépouille sacrée, sortant de l'ombre de la mort, aspira puissamment une seconde vie ; et lorsque portant en main le prix du pardon, il s'élança de notre poussière jusqu'au trône de son Père ;

» Toi, compagne de ses gémissements, dépositaire de ses mystères, toi, fille immortelle de sa victoire, où étais-tu ? Seule vigilante dans ta terreur, seule tranquille dans l'oubli, tu te tenais dans une demeure solitaire, jusqu'à ce jour sacré,

» Où l'esprit rénovateur descendit sur toi, où il alluma dans ta main la lampe qui ne se consumera point, où il te plaça sur la montagne comme un fanal pour les peuples, et ouvrit dans ta bouche la source des infaillibles paroles.

» Comme la rapide lumière pleut d'objet en objet, et éveille mille couleurs là où elle repose, ainsi la voix de

Digitized by Google

l'esprit résonna en mille accents divers; l'Arabe, le Parthe, le Syrien, l'entendit en sa langue.....

» Pourquoi la femme esclave soupire-t-elle encore en baisant ses petits enfants? pourquoi regarde-t-elle encore avec envie le sein qui nourrit des enfants libres? ne sait-elle pas que le Seigneur appelle avec lui les malheureux au Royaume? que dans sa douleur il pensa à tous les enfants d'Eve?....

» O Esprit saint! suppliants au pied de tes glorieux autels, ou solitaires dans les forêts inhospitalières, ou errants sur les Océans déserts, répandus sur tous les rivages, des Andes glacées au Liban, de l'Irlande à la montueuse Haïti, mais tous unis de cœur en toi,

» Nous t'implorons : descends encore, Esprit miséricordieux, propice à ceux qui t'honorent, propice à ceux qui ne te connaissent pas; descends et renouvelle; ranime les âmes éteintes dans le doute, et que le vainqueur soit la divine récompense des vaincus.

» Descends, ô amour; assoupis dans les cœurs l'orgueilleuse colère; inspire les pensées qui ne troublent point nos souvenirs à notre dernière heure; que ta vertu bienfaisante nourrisse tes dons, comme le soleil, qui fait sortir la fleur de son germe impuissant.

» La fleur mourra bientôt d'elle-même sur l'humble verdure, elle ne s'élèvera point avec les brillantes couleurs de sa corolle épanouie, si cette douce lumière, qui donne la vie et qui la nourrit sans se lasser jamais, ne lui revient à travers les airs et ne se répand encore sur elle.

» Nous t'implorons : descends, souffle aimable, haleine consolatrice dans les pensées languissantes de celui qui souffre; descends pour adoucir les pensées superbes du violent; répands-y un attendrissement qui lui enseigne à compatir.

» Que par toi le pauvre soulève ses paupières vers le ciel qui lui appartient : qu'il change ses gémissements en

Digitized by Google

cris de joie, en pensant à celui dont il est l'image. Que celui auquel il fut abondamment donné, donne avec un visage amical, avec ce mystère délicat, qui te fait agréer ce qu'il donne.

» Respire dans l'innocent sourire de nos jeunes enfants; répands une chaste rougeur sur le front des jeunes filles; envoie aux vierges cachées dans la solitude les joies pures et cachées; sanctifie l'amour pudique des épouses.

» Tempère le génie confiant d'une téméraire jeunesse; dirige les desseins de l'âge viril vers un but qui ne trompe point; couronne la vieillesse de doux et saints désirs; brille dans le regard errant de celui qui meurt avec espérance. »

Chez nous, M. Edouard Turquety s'est placé sur cette voie encore si peu frayée. Le caractère de son talent, c'est l'énergie; peut-être va-t-elle quelquefois jusqu'à une certaine raideur de style. On désirerait quelques tons plus souples, plus de variété dans les mouvements de la pensée. Mais ce qui est précieux dans sa poésie, c'est qu'elle plane dans les hauteurs, c'est qu'elle cherche constamment le vrai, dont le beau n'est que l'expression colorée et harmonieuse. Le poète a compris l'hymne telle que nous l'avons expliquée dans les réflexions qui précèdent; il a voulu fournir à la jeunesse si avide de poésie, un aliment plus substantiel que le romantisme vague de ces dernières années, et plus approprié à la vie moderne que l'ancienne littérature classique; il a voulu en même temps donner au peuple des chants religieux véritablement dignes de résonner sous les voûtes de nos temples, dans les circonstances où les langues nationales peuvent s'y faire entendre. Il nous apprend aussi, et nous accueillons avec joie cette promesse, qu'un musicien de génie, M. Berlioz, s'est associé à sa pensée, et qu'il travaille à la musique de plusieurs de ces *hymnes sacrées*. Une pareille association était désirée depuis longtemps par les amis de la splendeur du culte divin, trop longtemps abandonné par la musique, et qui trop souvent, lorsqu'il

Digitized by Google

avait besoin de quelqu'éclat extraordinaire, n'avait pour ressource que des mélodies de théâtre.

Nous ne pouvons mieux terminer qu'en citant aussi une hymne de M. Turquety. Nous choisissons le sujet déjà traité par Manzoni, *la Pentecôte;* on pourra comparer les deux poètes qui ont manié, chacun selon la nature de son talent, le même fonds d'idées.

LA PENTECÔTE.

« Descends des cieux, souffle sublime,
Esprit de grâce, esprit d'amour,
Étoile au doux reflet qui luis sur notre abîme
Soleil au pur rayon qui doubles notre jour.
Dans ce siècle d'angoisse, où la brume s'amasse,
Darde un éclair suprême, et nos cœurs la vaincront:
Esprit d'amour, esprit de grâce,
Descends des cieux sur notre front!

» Que serait la raison humaine
Si tu ne lui servais d'appui;
Si dans la route obscure où son orgueil l'amène,
L'homme ne t'avait pas côté à côte avec lui?
Cette forte raison, dont son âme est si fière,
Qui vacille toujours et tombe si souvent,
S'éteindrait sans toi sur la terre
Comme un flambeau battu du vent.

» C'est toi, dont l'haleine féconde
Échauffe les molles tiédeurs,
Toi qui verses d'en haut, sur cette terre immonde,
L'ineffable trésor des célestes odeurs.
Quand notre ennui s'accroît, quand notre mal s'aggrave,
Tu fais pleuvoir sur nous, qui manquions de soutiens,
Une espérance plus suave
Que la manne des jours anciens.

» C'est de toi que sortent les flammes
Où le cœur s'épure à jamais:
Tu rayonnes d'abord sur les plus chastes âmes
Comme le soleil luit sur les plus hauts sommets.
Le siècle a beau chercher l'obscurité grossière,
Et fermer son œil morne au feu pur qui le suit,
Tu fais ruisseler ta lumière
Dans les entrailles de sa nuit.

» Consolateur de la tristesse,
Espoir de l'humble repentir,
Il n'est pas un seul gouffre, une seule détresse

Digitized by Google

Dont un rayon de toi ne nous aide à sortir.
Source immense de paix, quand l'âme est combattue,
Tu lui fais discerner, par un éclair subit,
Sous la lettre qui frappe et tue,
Le sens profond par qui l'on vit.

» Auréole de l'indigence,
Dans ses jours de vive douleur,
Ta lumière est pour elle un éclair d'espérance,
Un merveilleux reflet de vie et de bonheur.
Pure émanation du céleste royaume,
Où les cœurs malheureux sont les seuls préférés,
Tu descends plutôt sur le chaume
Que sur les portiques dorés.

» Immense, indestructible aurore
Que rien ne borne dans son cours,
Ton éclat d'autrefois reste le même encore;
Tu parais maintenant ce que tu fus toujours.
Précurseur des cieux même, et de ces grands ouvrages
Dont ton vaste pouvoir s'est fait un divin nid,
Tu planais avant tous les âges
Sur les vagues de l'infini.

» Esprit propice, tu désarmes,
Tu calmes les cieux d'un regard.
Doux et compatissant, tu sais placer nos larmes
Dans la balance où l'homme est pesé tôt ou tard.
Esprit d'amour, au lieu des sanglantes offrandes
Que le ciel exigeait sous la loi de rigueur,
Tu ne cherches, tu ne demandes
Que le sacrifice du cœur.

» C'est dans des jours comme les nôtres
Que la terre a besoin de toi:
Descends comme jadis, quand tes premiers apôtres
Ne formaient qu'un seul cœur dans une même foi;
Quand les langues de feu qui sillonnaient la nue
S'abaissaient sur leur tête avec un bruit divin,
Et qu'une parole inconnue
S'échappait à flots de leur sein.

» Etouffe la haine et l'envie,
Ces deux serpents d'un cœur mortel;
Donne au pauvre la foi qui fait subir la vie;
Donne au riche l'amour qui fait gagner le ciel;
Etablis entre eux deux un nœud qui les rassemble,
Afin que, s'avançant par différents côtés,
Tous deux puissent monter ensemble
Dans les mêmes félicités.

» Dévore les germes d'ivraie
Qui sont nés avec nos malheurs,

Digitized by Google

Et dans le sentier sombre où notre âme s'effraie,
Rassure sa faiblesse à force de lueurs.
Défends-nous, sauve-nous de ces voix enivrantes
Qui parlent voluptés, gloires, illusions :
Dirige nos barques errantes
Sur l'océan des passions.

» Esprit de grâce, voici l'heure
Où tu descendis autrefois,
Où tu vins raffermir, dans leur humble demeure,
Des hommes jusque-là sans courage et sans voix.
Nous aussi nous vivons dans des temps difficiles ;
Nous aussi nous prions, nous étendons les bras ;
Nous sommes croyants, mais fragiles,
Esprit d'amour, tu descendras !

L. A. Rimaut.

Digitized by Google

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

RENAISSANCE DE LA LITTÉRATURE EN FRANCE AUX ONZIÈME ET DOUZIÈME SIÈCLES [1].

(2.e ARTICLE).

Nous avons vu que l'Eglise, au commencement du onzième siècle, occupait le premier rang dans la société et qu'elle exerçait sur les esprits une influence irrésistible fortifiée par l'assentiment volontaire du peuple. Il résulte de ce fait que la forme ecclésiastique s'imprime à toutes les branches du développement intellectuel. La théologie domine ; elle envahit tout, elle force la poésie elle-même à traiter dans un langage mesuré ses questions les plus abstraites : c'est le règne absolu de la scholastique. Celle-ci a le monopole de la littérature ; prosateurs ou poètes, nul ne se croit à la hauteur du moment, s'il n'a rompu quelque lance dans les discussions de l'école. — Théologie scholastique, tel est donc le cercle dans lequel se meut l'intelligence, cercle immense dont la circonférence contient, pour ainsi dire, toute la science humaine concourant à un seul but, la science de Dieu.

La lutte, c'est la vie, le repos, c'est la mort, a dit un moderne : ainsi le siècle, dont nous essayons de retracer la physionomie, se sent revivre par le choc des idées. Si l'autorité plane sur le monde chrétien et le retient, prisonnier volontaire, dans les serres de la Foi, cependant il y a souvent des essais de révolte ; plus d'un esprit impatient du joug veut s'élancer hors de la sphère qui lui est assignée

[1] Voir le n.° 11. t. 1. p. 649.

Digitized by Google

par l'Eglise et combattre le pouvoir reconnu ; là est la lutte, là est la vie.

Chose remarquable ! Ce combat tout intellectuel est contemporain de la grande querelle entre l'empire et la papauté. Tandis que le principe du droit divin, représenté par Grégoire VII et ses successeurs, est engagé contre le principe du droit humain représenté par Henri IV et ses fils, la même opposition, celle de la raison humaine à la raison divine, se manifeste dans les guerres de l'esprit. Il semble que ces deux faits découlent naturellement l'un de l'autre, et que le trouble philosophique attire après lui le trouble politique et social. L'effort de l'élément spirituel pour dominer le temporel, de l'autorité pour détruire la philosophie individuelle, et réciproquement, voilà le caractère que présente la double lutte que nous signalons aux onzième et douzième siècles. En Italie et en Allemagne, la dispute politique et sociale ; en France, la dispute purement intellectuelle. Des deux côtés, l'Eglise infatigable et opiniâtre entretient sans solution de continuité la chaîne de ses champions et la victoire lui reste en définitive. Considérons quel grand avantage elle a sur ses adversaires dans la lutte que la philosophie commence contre elle : les systèmes qu'on lui oppose naissent et meurent avec leurs inventeurs, c'est une arme qui n'a de force que par le bras qui l'agite ; mais la force de l'Eglise est constante, ses principes ne meurent point ; ils survivent aux hommes. Qu'un de ses champions disparaisse du monde, elle en trouve aussitôt un autre, parce que tout homme qui est adopté par elle, a dû adopter ses principes, ses formules, et n'a pas besoin de se forger de nouvelles armes pour entrer en lice. Ainsi la résistance de l'Eglise est permanente, tandis que celle de ses ennemis est soumise aux interruptions de la vie humaine.

Dans l'un et l'autre siècle deux noms sortent de la foule pour personnifier la lutte intellectuelle dont nous parlons. Au onzième, Lanfranc et Bérenger ; au douzième, saint

Digitized by Google

Bernard et Abailard. — Du premier au second l'intérêt grandit, parce qu'il y a plus de science et plus d'énergie, parce que les deux représentants de l'autorité et de la philosophie l'emportent sur leurs devanciers par le génie et la profondeur. Aussi leurs combats impriment à la société un mouvement plus vif, et ils passionnent plus fortement leurs contemporains. Remontons au onzième siècle.

Tours, où reposait le bienheureux saint Martin, patron des Gaules, avait à côté de son monastère une école qui pendant quelques années brilla d'un éclat extraordinaire, lorsque les autres sortaient à peine de l'obscurité. Elle était dirigée, vers 1040, par un jeune homme d'une haute naissance, d'une éloquence entraînante et par-dessus tout d'une merveilleuse dialectique pour le temps et pour le pays où il vivait. On l'appelait Bérenger : les élèves accouraient de toutes parts à ses leçons et il comptait de saints évêques parmi ses auditeurs. Le peuple, étonné de tant de science, le mettait sur la ligne de Gerbert et le disait *Magicien*. Étourdi par sa réputation, le jeune professeur se crut invincible dans l'arène scholastique; mais déjà apparaissait un rival redoutable.

Le Lombard Lanfranc, né à Pavie en 1005 d'une famille non moins noble que celle de Bérenger, après avoir enseigné la jurisprudence, était venu, sous le règne du duc Guillaume le Bâtard, s'établir à Avranches, avec des écoliers italiens. L'école d'Avranches, sous un tel chef, obtint bientôt une réputation méritée; mais la renommée importunait la vertu modeste de Lanfranc, qui, pour échapper à la gloire, se fit moine à l'abbaye du Bec, nouvellement fondée (1041). La gloire devait l'y poursuivre. Tel était le futur adversaire de Bérenger; aussi humble que l'écolâtre de Tours était orgueilleux, plus savant et plus habile, plus fort enfin de tout l'avantage qu'un esprit italien pouvait avoir, à cette époque, sur un barbare à peine dégrossi.

Digitized by Google

Plus Lanfranc fuyait le monde, plus le monde le recherchait; l'école du Bec se remplit d'une foule de disciples, et Bérenger perdait les siens. Le professeur de Tours, éclipsé par le Lombard, et blessé au vif dans sa vanité, (*inanis gloriæ appetitus*), se jeta dans les nouveautés afin de forcer le monde à s'occuper de lui, dût-il encourir l'animadversion. — Lanfranc offrit une conférence publique; elle fut rejetée; et son rival s'enfonça dans l'hérésie. Il émit des opinions hasardées touchant l'Eucharistie. Le premier doute sur la présence réelle était aux yeux de l'Eglise une effroyable profanation. Les docteurs prirent la plume, et de l'abbaye du Bec sortit le livre des *Etincelles*. (*librum scintillarium*), le livre tonant, (*librum tonantem*), qui devait foudroyer l'hérétique. — Tandis que Lanfranc écrivait ce traité remarquable, la cour de Rome lançait l'excommunication. Bérenger, sous le coup de l'anathème, quitte son école et s'en va errant de ville en ville, de province en province, cherchant des prosélytes et des appuis, partout maudit et repoussé. L'homme qui, le premier, au moyen-âge, introduisait le doute dans les esprits était plus redouté qu'un meurtrier; celui-ci tuait le corps, mais l'autre tuait l'âme: c'était alors un crime horrible. « Aujourd'hui, dit Michelet, » nous sommes habitués, endurcis aux tourments du doute, » les pointes en sont émoussées. Mais il faut se reporter » au temps où l'âme vivante encore et tiède de foi et » d'amour, sentit glisser en soi le froid acier. » — Le duc de Normandie lui-même qui se brouillait avec l'Eglise, en épousant sa parente Mathilde, malgré les canons, chassa l'hérésiarque de ses états. Enfin, Bérenger réduit à un abandon général, et fatigué de sa triste renommée, consentit à une rétractation. — Trois fois il viola sa parole, et trois fois il reparut en accusé devant le Pape ou les conciles. Il prononça sa dernière soumission à Bordeaux en 1080, et se retira dans l'île de Saint-Cosme sur la Loire, où il mourut dans les œuvres de pénitence (1088). — A l'article de la

Digitized by Google

mort, le souvenir de ses erreurs le frappa d'effroi : « J'ai » confiance dans le Seigneur, disait-il, à cause de mon » repentir, mais le grand nombre de ceux que j'ai entraînés » avec moi me rejette dans le tremblement. »

Ainsi l'Eglise triomphait, aux applaudissements de la foule, car ces questions avaient le don d'émouvoir les masses; on prenait intérêt aux luttes intellectuelles comme aux plus grands évènements politiques; les imaginations s'échauffaient au bruit des controverses théologiques, comme au récit des batailles les plus sanglantes. Ces discussions produisaient alors l'effet que produisent aujourd'hui les discussions politiques; et savons-nous si dans quelques siècles on ne rira pas de notre ardeur, comme quelques-uns sont tentés de le faire à l'égard des hommes du moyen âge? Soyons justes, les questions qui se débattaient autrefois n'étaient certes pas moins élevées que celles qui se débattent de nos jours. — Quand la foi était en danger, dans ces temps de foi ardente, nulle affaire ne paraissait plus importante aux yeux du peuple. Ce sera bien autre chose encore quand les combattants s'appelleront Abailard et saint Bernard.

Autour de Lanfranc et de Bérenger se groupent d'autres noms célèbres. — Le chanoine Roscelin, de Compiègne, continuait Bérenger, et l'imitait dans ses hardiesses; il touchait au dogme de la Trinité; son hérésie était, dit-on, la conséquence de la doctrine nouvelle dont il était le père. « Les idées générales, disait-il, ne sont que des mots, les qualités n'existent pas indépendantes des corps. C'est là le fondement du *nominalisme*; ses adversaires, les *Réalistes*, croyaient à la réalité des essences, abstraction faite des substances, des idées générales séparées des mots qui les expriment. Saint *Anselme*, disciple de Lanfranc, était le chef de l'école réaliste; il combattait « ces hérétiques dia- » lecticiens, qui ne conçoivent la couleur que dans un corps, » la sagesse que dans une âme. » (*De Fide Trinitatis*, c. 2.)

Digitized by Google

Telle est l'origine de la fameuse querelle des Réalistes et des Nominaux, qui divisa la scholastique pendant quatre siècles et que Louis XI étouffa par ordonnance. Au onzième siècle, la dispute était furieuse. Les Nominaux, les libres penseurs de l'époque, marchant sur les traces de leur maître Roscelin, prouvaient par des erreurs religieuses que la doctrine conduisait à l'hérésie, et ils justifiaient ainsi les craintes de l'Eglise.

Le plus brillant représentant de l'école nominaliste fut Abailard, plus connu de nos jours comme amant d'Héloïse que comme philosophe. Il lui manqua ce qui enlevait le monde au moyen-âge, l'autorité de la vertu et de la sainteté; ses doctrines ont quelque chose de relâché et de sensuel qui se ressent de sa conduite; on y devine trop un homme faible aux plaisirs, qui veut se faire un christianisme moins gênant; on découvre déjà en lui la fatuité et la liberté qui caractériseront nos *libertins* du dix-huitième siècle.

Ce champion de libre examen était noble d'origine. Renonçant à la carrière des combats, il endossa, comme il le dit lui-même, *l'armure de la dialectique*, et se mit à parcourir les provinces en chevalier de la philosophie. Les seigneurs venaient en foule écouter ses leçons; ils soutenaient un homme de leur ordre qui disputait avec avantage contre les clercs. Pour eux et pour lui, c'est une satisfaction de vanité; point d'humilité, point de candeur; le but d'Abailard est d'acquérir une gloire de nouveau genre. Tout parlait en sa faveur; il était d'une belle figure, nul ne pouvait résister au charme de sa parole, et il chantait d'une voix mélodieuse des vers d'amour qu'il composait lui-même. Ajoutez à cela le talent de la discussion, une logique imperturbable. Il séduisit d'abord tous ceux qui l'entendirent. Guillaume de Champeaux, chef des Réalistes, régnait dans l'école de Paris. Abailard se glisse parmi ses élèves et l'accable d'objections. Le maître s'enfuit au faubourg Saint-Marcel, dans la chapelle de Saint-Victor. Son

Digitized by Google

rival l'y poursuit et le force de s'avouer vaincu. Guillaume, battu par un jeune homme, se retire de l'arène et obtient pour retraite l'évêché de Châlons.

Abailard entraîne à sa suite la multitude des étudiants et s'installe en plein air sur la montagne Sainte-Geneviève : c'était là son Sunium et son Académie. On n'avait pas d'exemple d'un professeur si populaire ; hommes et femmes étaient *suspendus à sa bouche*, et cependant jusqu'alors les Saints avaient pu seuls exciter tant d'enthousiasme. Si seulement il avait senti brûler en lui le feu dont il enflammait les autres ! mais tout dans ses œuvres prouve qu'il avait un cœur froid et insensible. Il s'enivrait d'encens ; puis, il s'adorait lui-même et n'avait pas d'autre amour. Il séduisit froidement Héloïse, et la passion romanesque qu'on suppose ordinairement à Abailard n'est qu'un mensonge poétique. Aux lettres brûlantes de son épouse il ne répond que par de sèches amplifications, méthodiquement divisées. — C'est le plus révoltant égoïsme. Héloïse l'avait bien jugé quand elle lui disait que le plaisir des sens l'avait seul attiré vers elle.

Aussi cherchons-nous vainement dans les œuvres d'Abailard l'élévation morale ; nous y voyons bien un esprit avide de liberté, mais peu de poésie et de sentiment. Il réduisait les plus sublimes mystères aux minces proportions du positif ; il anéantissait toute la partie mystique du christianisme. Ce qui plaisait surtout à ses auditeurs, c'était de pénétrer avec lui dans les secrets les plus intimes de la religion, de violer impunément le sanctuaire où se cachaient les vérités chrétiennes. L'abbé de Clairvaux écrivait aux cardinaux : « La foi des simples est tournée en dérision ; » on fouille les secrets de Dieu ; on livre au grand jour les » plus hautes questions. » Enfin, Abailard osa renouveler l'hérésie de Roscelin sur la Trinité ; alors l'orage éclata sur sa tête.

Saint Bernard, l'homme de la grâce, fut chargé de com-

Digitized by Google

battre l'homme de la lettre. Laissons M. Michelet tracer le portrait de l'abbé de Clairvaux.

« Il était noble comme Abailard. Originaire de la haute » Bourgogne, du pays de Bossuet et de Buffon, il avait » été élevé dans cette puissante maison de Citeaux, sœur » et rivale de Cluny, qui donna tant de prédicateurs illus- » tres, et qui fit, un demi-siècle après, la croisade des » Albigeois. Mais saint Bernard trouva Citeaux trop splen- » dide et trop riche ; il descendit dans la pauvre Cham- » pagne et fonda le monastère de Clairvaux dans la *vallée* » d'*Absinthe*. Là, il put mener à son gré cette vie de » douleurs qu'il lui fallait. Rien ne l'en arracha ; jamais » il ne voulut entendre à être autre chose qu'un moine. » Il eût pu devenir archevêque et pape. Forcé de répondre » à tous les rois qui le consultaient, il se trouva tout » puissant malgré lui, et condamné à gouverner l'Europe. » Une lettre de saint Bernard fit sortir de la Champagne » l'armée du roi de France. Lorsque le schisme éclata par » l'élévation simultanée d'Innocent II et d'Anaclet, saint » Bernard fut chargé par l'Eglise de France de choisir, » et choisit Innocent. L'Angleterre et l'Italie résistaient. » L'abbé de Clairvaux dit un mot au roi d'Angleterre; puis, » prenant le pape par la main, il le mena par toutes les » villes d'Italie qui le reçurent à genoux ; on s'étouffait pour » toucher le Saint ; on s'arrachait un fil de sa robe ; toute » sa route fut tracée par des miracles.

» Mais ce n'étaient pas là ses plus grandes affaires ; ses » lettres nous l'apprennent. Il se prêtait au monde et ne » s'y donnait pas ; son amour et son trésor étaient ailleurs. » Il écrivait dix lignes au roi d'Angleterre, et dix pages à » un pauvre moine. Homme de vie intérieure, d'oraison et » de sacrifice, personne, au milieu du bruit, ne sut mieux » s'isoler. Les sens ne lui disaient plus rien du monde. Il » marcha, dit son biographe, tout un jour le long du lac » de Lausanne, et le soir il demanda où était le lac. Il

Digitized by Google

» buvait de l'huile pour de l'eau, prenait du sang cru » pour du beurre. Il vomissait presque tout aliment. C'est » de la Bible qu'il se nourrissait et il se désaltérait de » l'Evangile. A peine pouvait-il se tenir debout, et il trouva » des forces pour prêcher la croisade à cent mille hommes. » C'était un esprit plutôt qu'un homme qu'on croyait voir, » quand il paraissait ainsi devant la foule, avec sa barbe » rousse et blanche, ses blonds et blancs cheveux; mai- » gre et faible, à peine un peu de vie aux joues..... Ses » prédications étaient terribles..... Tous l'auraient suivi » aux monastères. Pour lui, quand il avait jeté le souffle » de vie sur cette multitude, il retournait vite à Clair- » vaux, rebâtissait près du couvent sa petite loge de ramée » et de feuilles, et calmait un peu, dans l'explication du » cantique des cantiques qui l'occupa toute sa vie, son » âme malade d'amour. »

Voilà celui que l'Eglise devait opposer à Abailard. Du moment où les deux champions furent en présence, le second se pouvait considérer comme vaincu au tribunal de l'opinion; l'homme qui remuait l'Europe n'avait pas besoin de laisser tomber une parole pour abattre son adversaire. — Mais l'Eglise ne se servit de saint Bernard qu'à la dernière extrémité : c'était un instrument trop précieux pour l'user à des travaux vulgaires. Depuis sa dégradation, Abailard avait encore occupé la renommée. Mandé au concile de Soissons, il manqua d'être lapidé par le peuple et il récita, les larmes aux yeux, le symbole de saint Athanase; ses livres furent livrés aux flammes. Chassé de Saint-Denis où il s'était fait moine, tandis que Héloïse se retirait au monastère d'Argenteuil, exclu de toute maison religieuse par *Suger*, il s'était bâti un petit ermitage près de Nogent sur Seine; il appelait ce lieu le *Paraclet*, du surnom de la troisième personne de la Trinité. Sa solitude l'aurait sans doute porté au repentir; mais ce bonheur lui fut refusé. Le souvenir de ses leçons brillantes vivait encore :

Digitized by Google

ses élèves, ayant découvert sa retraite, vinrent en foule, bâtirent des cabanes autour de l'ermitage, et bientôt s'éleva une ville improvisée. Appelé en Bretagne par les religieux de Saint-Gildas, il voulut, en qualité d'abbé, essayer des réformes qui déplurent aux moines; il s'enfuit et revint sur la montagne Sainte-Geneviève après dix années d'absence.

Enfin de nouvelles erreurs le signalèrent à l'Eglise. Il fut cité devant le concile de Sens, tenu par Louis le jeune, en 1140. — Saint Bernard était défié par Abailard; mais il hésitait à accepter le combat. « Je ne suis, disait-il, » qu'un enfant, et lui est un champion exercé depuis sa jeunesse. » Et d'ailleurs il considérait comme dangereux de compromettre aux chances d'une discussion les hautes questions de la Foi. Cependant il vînt au concile. Toute sa force était moins dans sa science que dans sa sainteté, dans sa conviction profonde, et dans cette grâce mystérieuse qui descendait sur lui au fond de sa solitude : « Croyez en mon expérience, écrivait-il à un moine, il y » a plus à apprendre dans les forêts que dans les livres; » le bois et les pierres vous enseigneront mieux que les maî- » tres..... Est-ce que les montagnes ne distillent plus la » douceur? le lait et le miel ne coulent-ils pas des collines? » et le froment n'abonde-t-il pas dans les vallées? »

Abailard fut si interdit à la vue de saint Bernard, qu'il n'osa se défendre. « Les paroles, l'esprit et la mémoire, » dit un biographe, manquèrent tout à coup à cet homme » verbeux et si prompt à la réplique. » — Il se contenta d'en appeler au pape. Innocent II, qui était presque chassé de l'Italie par Arnaud de Brescia, disciple d'Abailard, confirma la sentence rendue par le concile. — Abailard, sans asile, fut recueilli par Pierre le vénérable, abbé de Cluny. Saint Bernard eut la générosité d'intercéder pour lui à Rome, et le fit absoudre. Il alla mourir, en 1142, au prieuré de Saint-Marcel à Châlons sur Saône. Héloïse fit

Digitized by Google

transporter son corps au Paraclet, où elle avait émigré avec les religieuses d'Argenteuil, et lui survécut vingt et un ans. — Quand on se rappelle la sécheresse de cœur qui distinguait Abailard, on admet difficilement la tradition populaire suivant laquelle, au moment où l'on descendait Héloïse dans le tombeau de son époux, celui-ci ouvrit les bras pour l'embrasser.

Nous pouvons terminer là notre tableau : le lecteur décidera lui-même si le temps où de tels hommes et de tels sujets passionnaient la foule, et où la foule s'émouvait à de telles questions, n'était pas en vérité un temps de renaissance.

F. CHON.

Digitized by Google

HENRI VANDERHOVE.

(Suite).

IX.

Une affreuse inquiétude saisit madame de Villers. Ernest éprouva un amer regret d'avoir occasionné tout ce désordre, et cependant il ne put se repentir d'avoir voulu faire le bien, quelles qu'en dussent être les suites. Il avait, quant à lui, des principes très-arrêtés sur le duel; et, plutôt que de s'écarter de ses principes, il aurait subi sans hésiter, non-seulement le blâme du vulgaire et des sots, mais encore le rire insultant de ces provocateurs, qui bravent volontiers ceux dont ils sont bien sûrs qu'il n'y a rien à craindre. Aussi le défi d'Henri n'avait nullement ébranlé sa fermeté intérieure, quoiqu'au moment où il fut prononcé, un mouvement involontaire eût enflammé son visage et ses yeux. Cette constance héroïque ne fit ensuite que se raffermir. Il prévit tous les désagréments qui pourraient en résulter parmi les jeunes gens avec lesquels il était obligé de vivre. Soldat, à l'heure d'une mêlée, il aurait pu montrer l'ennemi à ses provocateurs, et les défier là, et leur dire : « Nous verrons qui de nous ira le plus loin; » mais ici, rien ne le défendait du reproche de lâcheté, si ce n'est son âme, que ces gens-là ne pouvaient pas comprendre. Il se résigna donc à tout, préparant son courage à des atteintes beaucoup plus vives que celles d'une balle de pistolet.

Il n'en était point ainsi de son frère. Passionné, mobile, il passait aisément d'une gaîté pétulante à une colère indomptable. Prompt à l'amitié comme à la haine, il se

Digitized by Google

serait sacrifié pour ses amis, et ménageait peu les autres. Il avait reçu comme son frère une éducation chrétienne; et cette éducation aurait fructifié sans doute avec l'âge; mais sa vivacité n'avait point encore été vaincue par des efforts assez constants. L'amour qu'il portait à sa mère et à son frère leur avait donné un grand empire sur lui; mais, cette fois, c'était sa mère même, c'était son frère qui avaient été outragés, et il voulait les venger malgré eux. L'idée de laisser un tel crime sans vengeance lui semblait intolérable, monstrueuse.

Fatigué des prières de sa mère et des représentations d'Ernest, il se tut, essuya ses larmes, et se retrancha dans un silence absolu. Peu à peu, il eut l'air de se rendre, sans cependant rien promettre; mais ses regards devenaient plus sereins. Enfin, embrassant sa mère, il dit: « C'était là un triste bouquet pour votre fête, maman, n'est-ce pas? je vais vous en chercher un autre. » Et il sortit, et cueillit au hasard dans le jardin quelques fleurs et quelques feuilles à la faible clarté des étoiles. « Pauvre mère! pensa-t-il, après-demain, peut-être, elle les jettera sur mon tombeau.... Mais il le faut! il le faut!.... » Et s'arrêtant un instant pour faire rentrer une dernière larme qui roulait sous sa paupière, il rentra. Mme de Villers et Ernest feignirent d'être gais; Edouard feignit d'être calme. Tous trois diversement inquiets passèrent une nuit pénible sur leur couche, après que les deux frères eurent tout préparé pour leur départ matinal du lendemain.

X.

Cependant Henri suivait avec peine le sentier qu'il distinguait difficilement dans l'ombre. Une petite pluie avait rendu ce sentier glissant; le ciel était chargé de nuages; un brouillard commençant à s'élever couvrait les prés comme d'une nappe blanchâtre qui grossissait peu-à-peu. Les efforts qu'il

Digitized by Google

était obligé de faire pour monter sur la colline, et la nécessité d'éviter les fossés et de reconnaître son chemin, absorbaient toute son attention. L'agitation de son âme se manifestait seulement par la rapidité de sa marche, par l'impatience de ses mouvements. Enfin il se trouva sur une route praticable. Alors il put s'interroger lui-même.

« Voyons, se dit-il, qu'ai-je donc fait? » Mais il ne pouvait déjà plus répondre à cette question si simple. Toutes les figures qui avaient quelque puissance sur son imagination, son père malade, sa mère en pleurs, Ernest si tranquille même devant un affront, Edouard emporté par une trop juste colère, Mme de Villers si homme et si étrangement traitée; lui apparaissaient confusément, et semblaient des fantômes qui tournaient autour de lui. « Si j'avais eu tort! » pensa-t-il; « si mon emportement n'avait été qu'une ignoble injustice? Oh! il faudrait me cacher jusque dans l'enfer! » Et il précipitait le pas, cherchant à se fatiguer le corps pour assoupir son esprit en effervescence, sa conscience accusatrice. Mais cette conscience ne se taisait pas. Comme une seconde âme soulevée contre la première, elle semblait s'être emparée de tous ses organes; sa main frappait son front; il se parlait tout haut à lui-même sans pouvoir s'en empêcher. « Voyons donc, encore une fois, voyons! m'avait-on bien réellement offensé? qui m'avait offensé? comment? dans quelle circonstance?... Ils aiment leur mère; ils la rendent heureuse; sont-ils criminels parce que je martyrise la mienne? où donc est leur crime? trouve-le donc, malheureux! trouve-le donc! » Mais c'était en vain. Tout cet ensemble de circonstances qui l'avait blessé, s'était évanoui; examinant tour à tour la conduite de chacun, il ne trouvait de coupable que lui seul. Il se demanda s'il n'y avait pas, en effet, comme l'enseigne la religion, des démons malfaisants qui aveuglent, qui étourdissent, qui poussent au crime l'homme qui s'est livré à eux. Cette idée frappa son imagination; il crut voir, parmi les arbres de cette route, où il marchait seul dans la nuit, et

Digitized by Google

où il n'entendait d'autre bruit que celui de ses pas et du vent, des spectres qui couraient devant lui, l'appelaient, ricanaient, et prenaient dans le brouillard mille formes étranges. Il eut peur; il se souvint de son père, de sa mère, de la mort, de Dieu : il courut, s'arrêta, et entendant une voiture publique qui arrivait derrière lui, il fut très-heureux de pouvoir y monter.

Arrivé chez lui, il retrouva toute sa philosophie. Il rit de la peur qu'il avait eue, semblable en cela à bien des esprits forts de son espèce, qui n'osent nier Dieu que lorsqu'il ne tonne plus. Que lui importait maintenant s'il avait eu tort ou raison? la chose était faite; revenir sur ses pas, c'était d'abord s'humilier, c'était ensuite reconnaître que le remords l'avait seul poussé à cet excès; qu'il était donc bien coupable; qu'il fallait donc réparer ses folies, consoler sa mère, et, qui sait? par la force des conséquences, peut-être devenir chrétien. Oh! comme il repoussa loin de lui cette pensée! comme il chercha à se fortifier contre elle! Dès le lendemain matin, il s'abstint d'aller chez le notaire, de peur d'y rencontrer les deux frères dont le seul aspect l'aurait peut-être fait rougir; il passa la journée à s'étourdir de son mieux, et le soir il rentra fort tard avec deux de ses amis.

XI.

Les voilà tous trois qui se mettent à boire autour d'une table près du feu. Henri agitait un punch, dont la flamme bleue pétillait sur la surface liquide. Une seule pensée le gênait encore; c'était celle des cinq cents francs qu'il devait à Ernest. Ce qu'il appelait sa *dignité* ne lui permettait pas de rester débiteur de celui qu'il avait défié. A sa droite était assis un jeune clerc d'avoué, gros et court, dont la face arrondie, pleine, colorée, annonçait l'insouciance. Les coudes écartés et appuyés sur la table, les mains jointes, il regardait d'un air friand la bienheureuse liqueur, et sifflait

Digitized by Google

un air bachique. Le jeune homme assis à sa gauche était un étudiant en médecine, fluet, d'une figure maigre, allongée, jaunâtre; ses yeux toujours à moitié fermés laissaient une impression singulière de méchanceté et de corruption; un sourire sardonique montrait ses dents noires; son mince filet de voix, interrompu souvent par une difficulté de respiration, rappelait, lorsqu'on était sous l'impression de sa physionomie, le sifflement de la vipère. Un tel être ne pouvait plaire à Henri; mais il l'avait rencontré dans les réunions qu'il fréquentait; ce compagnon, dont l'âme était aussi repoussante que la figure, s'était rendu nécessaire à Henri, par suite de circonstances qu'il ne convient pas de rapporter ici. Ainsi certains reptiles s'attachent par une profonde morsure aux jambes de ceux qui s'enfoncent dans les endroits fangeux où ils vivent.

« Tu disais donc, Francis, dit Henri au petit homme à la figure rebondie, que ce fripon d'Adolphe n'a pas fait fortune avec les cinq cents francs qu'il m'a gagnés?

— Ma foi, non, dit Francis en humant la vapeur qui s'élevait de son verre plein. Le pauvre diable est trépassé. » Et, après avoir bu, il fredonna une chanson entre ses dents.

« C'est moi qui l'ai reconnu à la morgue, dit, ou plutôt glapit l'étudiant en médecine. Il arrivait tout justement des filets de Saint-Cloud; cependant il était déjà vert en quelques endroits. C'était dommage; un beau cadavre !.... »

Henri interrompit les détails dégoûtants dont l'étudiant n'était jamais avare. « Francis, dit-il, conte-moi son affaire, voyons. »

Francis s'étendit nonchalamment dans son fauteuil en avançant ses jambes vers le feu, but son verre de punch à plusieurs reprises, le trouva excellent, s'essuya la bouche, et dit : « Mon cher, cette histoire n'est pas longue. Ce pauvre diable d'Adolphe s'est mis à jouer plus que jamais avec tes cinq cents francs. Eh bien, mon cher, au bout de huit jours il avait gagné près de dix mille francs. Alors il est devenu

Digitized by Google

sombre et calculateur. Il a spéculé sur les bons numéros. En une soirée, le pauvre diable a tout perdu. On l'a vu se précipiter dans la rivière du haut du pont Louis XVI, vers une heure du matin. Voilà tout. Pauvre diable, va !

— L'imbécile ! dit l'étudiant. Que n'écrivait-il à son père ? ne pouvait-il pas dire : mon cher père, envoyez-moi cent écus, ou bien je vais me suicider ?

— Son père n'a plus rien, dit Francis, si ce n'est quatre enfants sur les bras. Il espérait tout d'Adolphe, pour qui il avait beaucoup travaillé et dépensé. Ma foi, tout cela me fait de la peine, je l'avoue. » Et après avoir prononcé ces mots d'un ton presque ému, il se hâta d'avaler une gorgée de punch pour se consoler.

« Hé ! hé ! hé ! hé ! » C'était l'étudiant qui, de sa voix désagréable, riait aux éclats de la sensibilité du joyeux clerc d'avoué.

XII.

Le visage d'Henri devenait sombre. Il marchait dans la chambre, comme il faisait toujours dans ses heures d'agitation. Francis ne le regardait pas, absorbé qu'il était par la dégustation successive des verres de punch. L'étudiant, assis de côté, l'examinait du coin de l'œil, avec la jouissance maligne qu'il ressentait toujours des chagrins d'autrui : « Mes amis, leur dit enfin Henri, qu'auriez-vous fait à la place d'Adolphe ?

— Je n'en sais rien, dit Francis.

— Serais-tu dans le même cas, mon cher Henri ? dit l'étudiant avec un faux accent d'intérêt, mêlé d'ironie.

— Oui, dit Henri. » Et il s'assit près d'eux, but un grand coup, et continua : « Ecoutez, mes amis. Je gagne de quoi vivre, mais non de quoi mener une vie comme je l'ai menée jusqu'ici.... (et il rappela tout au long les circonstances honteuses qui lui avaient tant coûté, mais que nous devons

Digitized by Google

taire.) Plus d'une fois j'ai suivi le conseil d'Alcide, (c'était l'étudiant); plus d'une fois j'ai écrit à mes parents : « envoyez-moi tant, ou je suis déshonoré; envoyez-moi tant, ou je ne puis plus vivre »; mais aujourd'hui, mon père, presque ruiné, est malade; lui parler du même ton, ce serait le tuer : je ne le ferai pas...

— A vrai dire, puisqu'il est ruiné, dit Alcide, et qu'il n'y a plus d'héritage!... hé! hé! hé!... » Henri lui lança un regard de colère, qui mit fin à ce ricanement diabolique.

« Je dois rendre, continua Henri, cinq cents francs à Ernest, que j'ai provoqué à une affaire d'honneur. Je ne dois plus lui avoir aucune obligation. Si quelqu'ami peut me prêter cette somme, je me priverai de tout, excepté de pain, pendant six mois, pour la restituer. Si je ne la trouve pas de suite, s'il me faut subir plus longtemps le bienfait d'Ernest, je ne vois qu'un moyen d'échapper à la honte, c'est de prendre le chemin qu'a pris Adolphe. »

En achevant ces mots, il regarda fixement ses deux amis, cherchant à deviner leurs dispositions à son égard. Il savait bien que ni l'un ni l'autre ne manquaient des moyens de lui rendre service, surtout s'ils voulaient réunir leurs efforts. Mais le clerc d'avoué était économe, et aimait mieux savourer le punch d'autrui que celui qu'il aurait payé lui-même; l'étudiant Alcide avait de la fortune, et ses passions froides, ses vices vulgaires ne lui coûtaient pas très-cher; ni l'un ni l'autre n'ajoutaient foi à la résolution héroïque de vivre de pain sec pendant six mois pour payer une dette. Henri était cependant capable de l'exécuter, si son amour-propre s'en faisait une loi; mais personne n'eût osé répondre qu'un moment de fougue ne dévorerait pas en un jour toutes ses épargnes. Francis donc aurait voulu échapper à l'embarras d'une réponse. Alcide aurait bien répondu effrontément qu'il n'avait pas le sou; mais la perspective d'un duel entre Henri et Ernest, qu'il connaissait un peu, le séduisait; il croyait déjà voir fumer le sang humain; c'était une affaire

Digitized by Google

selon son cœur ; un crime, une agonie, la mort! C'est pourquoi il chercha des paroles évasives : « Mon cher Henri, lui dit-il, sois sûr que tes amis ne te manqueront pas au besoin ; n'est-il pas vrai, Francis? après tout, tu es bien scrupuleux avec ce cagot d'Ernest. N'importe, voyons toujours ce qui en arrivera. Tu lui mettras sans doute une balle dans la tête; et alors.... s'il reste sur le terrain.... hé! hé! hé!... ma foi.... deux pieds de terre sur son cadavre te vaudront quittance, peut-être; hé!.... »

Cette fois, son rire ignoble fut interrompu par un bruit qu'on faisait à la porte. C'était Edouard ; il entra. Sa belle figure décomposée, ses longues boucles de cheveux blonds en désordre, laissaient assez comprendre de quoi il s'agissait. Henri prit donc un ton de politesse froide et sévère, et lui demanda ce qu'il désirait.

« M. Henri Vanderhove, lui dit Edouard, avec une émotion qu'il essayait de cacher, vous n'avez pas oublié l'affaire de dimanche soir. Je viens répondre à vos avances.

— Je ne me souviens pas de vous avoir fait aucune avance, M. Edouard de Villers; mais j'attendais votre frère. »

Edouard jeta les yeux sur les deux étrangers; puis regardant Henri : « Je voudrais, dit-il, vous dire deux mots sans témoins.

— Je crois, dit Henri, que les témoins sont nécessaires en cette circonstance; ces messieurs peuvent être témoins ici, puisqu'ils consentiront, j'espère, à l'être ailleurs. »

Alcide fit signe qu'il accepterait volontiers, et se retourna pour cacher une grimace de joie qui contractait malgré lui son visage. Francis avait l'air embarrassé d'un homme qui ne s'attendait pas à pareille fête ; mais avec une répugnance visible, il se laissa engager. Edouard hésitait à expliquer le refus de son frère; il craignait qu'on n'attribuât à la lâcheté ce qui était le résultat des principes. Cependant il fallut bien parler. « Mon frère, dit-il, a, vous le savez, M. Henri, soutenu et pratiqué en tout temps, et à la face

Digitized by Google

de tout le monde, les maximes de la religion. Cette religion lui défend le duel, et rien ne l'empêchera d'obéir. C'est pourquoi je viens me présenter à sa place. Mon frère Ernest n'est pas un lâche ; c'est moi qui vous le dis, ajouta-t-il, en regardant Alcide qui souriait, et c'est moi qui soutiendrai ce que je dis contre quiconque le contestera. »

Alcide jugea à propos de se tenir coi. Henri dit à Edouard : « Je veux le croire ; mais si la religion lui paraît préférable à l'honneur....

— A l'honneur ! à l'honneur ! s'écria Edouard en rougissant de colère.

— Permettez, dit Henri, entendons-nous, et ne nous fâchons pas. Pourquoi prenez-vous la place de votre frère? N'est-ce pas parce que vous croyez votre honneur offensé? N'appelez-vous pas cela, comme nous, comme tout le monde, une affaire d'honneur? Si donc M. Ernest, allais-je dire, préfère sa religion à l'honneur, ou à une affaire d'honneur, comme vous voudrez, comment vous, son frère, vous qui pratiquez la même religion que lui, a-t-il pu vous envoyer à sa place?

— M'envoyer ! » s'écria Edouard, en faisant un mouvement en arrière si brusque, qu'il renversa la table avec le boll de punch et les verres. « Il est faux qu'il m'ait envoyé : j'ai dû attendre la nuit.... mais de quoi vous mêlez-vous? C'est avec moi que vous avez à faire ; et après tout, si vous reculez, je saurai vous forcer. L'honneur ! c'est bien à vous qu'il appartient d'en parler ! Vous saviez que mon frère n'accepterait aucun duel ; vous le saviez, n'est-il pas vrai, monsieur? Non, ce n'est pas une action d'honneur, c'est une lâche brutalité que vous avez commise sous les yeux de ma vieille mère. Vous êtes un double ingrat ! je ne viens point me battre avec vous pour l'honneur, il n'en est pas question avec vous, mais pour vous punir ! C'est votre châtiment, M. Henri Vanderhove, que je veux acheter au prix des remords qui me troublent déjà.

Digitized by Google

— Croyez-moi, M. Edouard de Villers, reprit Henri, d'un accent paisible et ironique, en continuant à ramasser les verres brisés sur les carreaux de la chambre; croyez-moi, obéissez à ces remords qui viennent si à propos avant le crime. Je vous donne, moi impie, ce conseil de sagesse et de religion. »

Evidemment Edouard, troublé par sa conscience, ne pouvait soutenir les répliques froides et mordantes d'Henri, qui était impassible et résolu. Il balbutia encore quelques mots sans suite; et Henri, pour en finir, demanda de quelle arme il se servait.

« Du pistolet, répondit Edouard; demain à quatre heures du soir, où vous voudrez. »

Ils convinrent du lieu, et Edouard partit.

XIII.

Le lendemain, un peu avant quatre heures du soir, Edouard était assis à côté d'Ernest, dans le cabinet du notaire. Ernest avait attribué l'air sombre et préoccupé qui avait attristé le visage de son frère pendant toute la journée, à un reste de ressentiment qui allait s'évanouir, et il se réjouissait en son cœur de l'absence d'Henri. Tout à coup Edouard se leva, prit une feuille de papier, et sortit avec l'empressement d'un homme qui a oublié une commission qu'il avait à faire. En refermant la porte, il se retourna vers son frère qui ne songeait à rien de si lugubre, lui fit de la tête un muet adieu qu'Ernest n'aperçut pas; et, le visage pâle, les larmes aux yeux, il partit.

Parmi les jeunes gens de sa connaissance, il avait trouvé difficilement deux écervelés qui voulussent lui servir de témoins pour un duel. Il alla les prendre chez eux, et un fiacre les transporta tous trois vers les murs extérieurs du parc de Vincennes.

La franchise, l'ardeur, la générosité impétueuse qui dans

Digitized by Google

toutes les circonstances signalaient le caractère d'Edouard, ne permettront à personne de supposer qu'il eût peur de la mort. Pour une noble cause, il l'aurait certainement subie avec plaisir. Mais, en ce moment, il s'en fallait de beaucoup qu'il pût s'élever au calme féroce d'un vrai duelliste. Quelle que fut sa colère et sa résolution, il commençait, en ce moment suprême, à voir les choses comme elles étaient. Le calme d'Ernest lui parut plus noble que sa fureur; et l'image de la vie future, de Dieu, de l'éternité des peines, grandissait sans mesure dans son imagination. Il trembla devant ce spectacle; il se jugea criminel; sa conscience, qu'il n'avait point étouffée comme les duellistes vulgaires, le poursuivait impitoyablement. Ses témoins le remarquèrent; par un signe imperceptible, ils se communiquèrent leur remarque l'un à l'autre, et résolurent tous deux, avec un certain mépris intérieur, d'employer tous leurs efforts pour empêcher le combat. Ils se mirent à parler de choses vagues.

Edouard s'efforçait en vain de prendre part à la conversation. Une vision lamentable passait et repassait toujours devant ses yeux. Son propre cadavre étendu par terre; sa mère étendue sur lui sans connaissance; son frère Ernest sanglotant dans la poussière rougie, à côté de sa mère! Il voyait leurs larmes se mêler au sang de sa blessure; ses oreilles étaient pleines de leurs cris douloureux. Il fut à peine assez fort sur lui-même pour s'empêcher de pleurer. Par moments, il s'efforçait de reprendre courage, et de parler; mais bientôt la mort, et sa mère qui avait besoin de lui, et son frère, revenaient à son esprit. Il essaya une prière : « Mon Dieu! » Mais il n'osa poursuivre; car il se rappelait que la mort à laquelle il marchait était maudite d'avance, et pour toujours. Toujours!... cette parole retentit dans son âme comme le bruit de la porte des enfers se refermant sur lui. « O ma mère! ô mon frère! pensa-t-il avec effroi, je ne vous reverrai plus jamais! » Et sa figure se

Digitized by Google

décomposait à vue d'œil. Tantôt, la bouche ouverte, les yeux grands et consternés, les lèvres livides et tremblantes, il s'appuyait dans le coin sombre de la voiture; tantôt sa tête retombait languissante comme s'il avait été près de mourir; par intervalle il se réveillait comme d'un sommeil, et regardait d'un œil inquiet ses compagnons, avec la confusion de voir dans leur physionomie un air de pitié qu'ils cherchaient peu à dissimuler.

Mais pourquoi ne retournait-il point sur ses pas? Parce que la honte ne lui permettait plus seulement d'y penser; parce qu'il n'avait plus la force de réfléchir; parce qu'il était trop tard pour revenir sur les erreurs de sa conduite, qu'il aurait dû corriger lorsqu'il avait pour cela les exemples de son frère et une situation calme; parce qu'enfin il est des moments terribles où la miséricorde divine s'éloigne même des âmes qui en paraissaient dignes; car plus elles avaient reçu en naissant de belles qualités, plus elles sont coupables de ne point les avoir fait croître vers la perfection.

Ainsi, pour n'avoir point réprimé ses emportements opiniâtres, Edouard, ce jeune homme d'ailleurs si aimant et si aimable, marchait en désespéré vers la mort, victime des défauts qu'il avait nourris. Mille souvenirs confus de la religion, de l'éternité, de sa mère et de son frère, venaient l'assaillir sans relâche; et pour comble de malheur, il allait mourir sans avoir même cette misérable consolation qui soutient les duellistes, la consolation de laisser sur son tombeau ce qu'ils appellent l'*honneur*.

Lorsqu'ils descendirent de voiture, ils pénétrèrent dans un massif d'arbres, à quelque distance du mur du parc. Le grand air, la vue de son adversaire qui l'attendait déjà avec Francis et Alcide, la nécessité de courir le dernier risque, rendirent à Edouard son énergie. Il chassa violemment toutes les pensées qui l'avaient troublé, et s'il ne put rendre à ses traits leur calme, on put croire que cette alté-

Digitized by Google

ration était l'effet de la colère et non de la peur. Ses témoins essayèrent une explication conciliante; mais Edouard, dans son agitation fiévreuse, refusa de rien entendre. Ses témoins, étonnés de ce changement si soudain, reprirent de son courage la haute opinion qu'ils avaient perdue.

De son côté, Henri était tout à fait maître de lui-même. Depuis quelque temps ses excès en tout genre avaient imprimé sur sa figure, devenue pâle et maigre, une dureté et une sécheresse qui exprimaient l'état de son cœur et de son esprit. En cette circonstance, il avait grandi à ses propres yeux; un duel était une aventure qui manquait à sa vie; il lui fallait encore ce cachet de sang pour la rendre en tout digne de ses principes. Aucun retour de ses sentiments d'enfance, aucun souvenir de ses parents ni de son toit natal ne fit apparition dans son esprit; il semblait que ce duel fût un dernier pacte qu'il scellait avec l'enfer, pour acheter le repos du crime.

Le sort avait décidé qu'Henri tirerait le premier. Les deux adversaires étaient en présence. Francis était embarrassé de sa personne, et triste; Alcide guettait le sang qui allait couler. Henri lâcha son coup, et la balle frappa au front d'Edouard. L'infortuné tomba dans la poussière, le crâne brisé. Ses témoins gémirent, et s'approchèrent du cadavre. Alcide s'approcha aussi, considéra avec une froide curiosité les dernières convulsions, sentit de sa main les dernières palpitations du cœur de l'infortuné, et fit quelques observations sur le fluide galvanique. Henri l'appela, et ils partirent tous trois d'un air tranquille et sérieux.

Le lendemain au soir, le corps d'Edouard était étendu sur un lit dans la maison de sa mère. Sa tête autrefois si expressive et si haute, n'était plus qu'un débris sanglant et informe. Les morceaux du crâne, auxquels pendaient encore de longues mèches de beaux cheveux, avaient été rejoints pour recomposer cette tête; le menton et la lèvre inférieure étaient seuls entiers. M.me de Villers, à genoux

Digitized by Google

au chevet du lit, baisait sans larmes cet objet affreux qu'elle ne voulait point laisser couvrir. La malheureuse mère avait le cœur brisé. Elle éprouvait cette douleur maternelle à laquelle rien n'est comparable. Sa figure avait perdu toute expression. Ses yeux secs regardaient sans voir. Sa main pressait la poitrine froide et blanche de son fils. Par moments un soupir douloureux et lugubre sortait par ses lèvres; ces soupirs et quelques mouvements convulsifs étaient le reste de sa vie. Mort en duel! mort sans Dieu! mort sans espérance! Un seul cierge jetait sa lumière jaunâtre sur cette scène.

Ernest était à genoux au pied du même lit. Il sanglotait, il s'accusait lui-même. Mais ses pensées, ses paroles étaient vagues; sa mémoire ne lui rappelait qu'à peine quelques lueurs flottantes de tout ce qui s'était passé. Quelquefois il s'arrêtait, cherchant à comprendre sa douleur; mais dès qu'il levait la tête, ses yeux tombaient sur son frère mort, sur sa mère mourante; et toute la force de son âme se rejetait dans les sanglots. Quelques voisins qui chérissaient cette famille étaient assis là, et pleuraient en silence. Ce qui rendait ce spectacle plus cruel, c'est que la prière n'osait presque pas s'y laisser entendre. Heureux ceux qui meurent dans le Seigneur! Leur mère prie, leur frère et leur sœur prient, leurs amis prient pour eux; le lien si doux qui unissait leurs âmes n'est pas encore brisé, et l'espérance jette entre eux, de l'un à l'autre monde, un pont de fleurs par lequel ils se réuniront un jour! Mais malheur, malheur à ceux dont le désespoir sonne la dernière heure! Ni leur mère, ni leur frère, ni leur sœur, ni leurs amis ne prieront pour eux; la prière ne pourrait percer les murs de la cité douloureuse qui déjà les sépare à jamais.

Edouard fut enterré sans cérémonie religieuse, dans un coin de terre isolé qu'il fallut acheter. Ce dernier et accablant devoir porta le coup décisif à M.me de Villers. Elle

Digitized by Google

mourut au bout de deux jours, en baisant l'image du Sauveur crucifié, et en bénissant Ernest.

XIV.

En quittant le lieu du combat, Henri avait paru aussi tranquille qu'un homme à qui sa conscience rend le plus doux témoignage. Jusqu'alors, il avait flotté dans des agitations de toute espèce ; maintenant il se croyait en quelque sorte affermi dans son chemin. Sa première éducation lui avait enseigné jadis que l'honneur n'est que dans la vertu, et depuis qu'il avait rejeté la vertu, son honneur lui paraissait sans base; mais aujourd'hui, un autre honneur venait de le couronner. Cet honneur du monde, qui s'acquiert par le meurtre; cet horrible préjugé qui forme, au milieu de nos nations civilisées, une religion de sang, servie par de furieux adorateurs et de stupides victimes; en un mot cette considération, dont on environne follement le courage douteux des duellistes, plongea le cœur d'Henri dans une affreuse paix. Dès lors il se regarda comme un être noble, important, digne de porter la tête haute, et de commander une certaine admiration. Il entra avec Alcide et Francis chez un restaurateur, où ils dînèrent. Ensuite il retourna chez lui, réfléchit un instant, dit en son cœur : « Tout s'est bien passé, » se coucha, et dormit d'un profond sommeil jusqu'au matin.

Le matin, pressé de rendre les 500 francs à Ernest, il se rendit chez Francis, et puis chez Alcide. Ni l'un, ni l'autre n'y était. Il y retourna à plusieurs reprises; ils n'y étaient jamais. Il rencontra Francis dans la rue, et Francis l'évita. Il joignit Alcide, lui rappela la promesse qu'il avait faite en buvant le punch; Alcide ne s'en souvenait plus du tout; il avait d'ailleurs en ce moment plusieurs examens à passer à l'école de médecine; il ne lui restait que peu d'argent, et il était affligé, disait-il avec une contrefaçon

Digitized by Google

comique de la tristesse, de ne pouvoir rendre service à son meilleur ami. Henri, mortifié de cet abandon, s'adressa à quelques autres compagnons de plaisirs, qui s'esquivèrent de même. Alcide avait soin, d'ailleurs, de représenter partout Henri Vanderhove comme un misérable n'ayant pas le sou, et provoquant en duel, pour les tuer, ceux qui lui prêtaient leur argent. Le notaire écrivit à Henri une lettre fort polie, par laquelle il lui faisait savoir que, ne pouvant convenablement le garder dans son étude en même temps qu'Ernest, dont il avait tué le frère, il le priait de ne plus s'y présenter, vu qu'Ernest y était avant lui. « Je viens, ajoutait-il, d'en écrire à monsieur votre père; je suis persuadé que vous trouverez facilement à vous placer ailleurs; comptez sur mes efforts pour vous servir. » Sur ces dernières paroles, Henri se hasarda de confier au notaire sa situation, et de lui demander la somme nécessaire pour n'avoir plus à se reprocher les services du frère d'Edouard. Le notaire éluda adroitement la difficulté, trouva d'excellentes raisons pour ne pas ouvrir sa caisse, et lui fit entendre qu'il ne pouvait faire plus que de l'appuyer de sa recommandation auprès des personnes qui pourraient lui être utiles. Mais le bruit de l'affaire d'Edouard s'était répandu, grâce à Alcide, sous des couleurs si défavorables, qu'Henri, l'*homme d'honneur*, fut repoussé partout. Il n'avait plus ni place, ni amis, ni argent, si ce n'est une très-petite somme pour vivre encore pauvrement pendant quelques semaines. Il attendait, il est vrai, les cinq cents francs que son père avait promis; mais après, que faire? Retourner à son village? impossible! Il n'aurait pu y vivre; il aurait mis ses parents au supplice; il aurait retrouvé ses regrets, ses remords; il aimait mieux périr! Que faire donc? mourir de faim? se précipiter dans la Seine, comme avait fait Adolphe? Cette pensée vint le visiter au milieu du triomphe de la victoire; il n'avait pas goûté pendant deux jours le plaisir d'avoir tué son semblable, qu'il se retrouva terrassé par les angoisses les plus

Digitized by Google

humiliantes et les plus douloureuses qu'on puisse éprouver sur la terre.

XV.

Pendant que leur fils descendait ainsi jusqu'au fond de l'abîme, Vanderhove et Monique se défaisaient de toutes les choses dont ils pouvaient se passer. Leur maison, qui autrefois annonçait l'aisance, prenait peu à peu une apparence de pauvreté qui étonnait les voisins. En même temps, Vanderhove fut atteint d'une maladie mortelle; tant de chagrins avaient usé sa vie. Le père Cyprien, ancien bénédictin retiré dans ce village, était le seul qui connut cette triste situation; il était infatigable à soulager et à consoler Monique; il veillait avec elle auprès du lit du vieux militaire. Celui-ci, complètement revenu aux sentiments religieux, recevait avec joie les secours dont la religion entoure nos derniers moments; mais la pensée de l'état indigent dans lequel il laissait sa femme, venait souvent l'attrister. Henri ne donnait plus de ses nouvelles; on ne savait qu'en penser. Monique se disposa à lui écrire; mais en ce moment même une crise se déclara, et Vanderhove mourut dans les bras de sa femme et du père Cyprien. Monique recueillit ses forces pour achever sa lettre, priant son fils de se rendre auprès d'elle.

Cette lettre était partie, lorsqu'elle reçut celle du notaire, qui lui annonçait le dernier crime et la détresse de son fils. Elle lut cette nouvelle à la lueur des cierges qui brûlaient devant le corps de son époux. Aucune douleur plus grande ne pouvait la frapper. Elle s'agenouilla devant une image du Christ, et tout à coup s'évanouit. Les femmes qui avaient enveloppé du linceul le corps de Vanderhove, la relevèrent en poussant des cris; le père Cyprien, les larmes aux yeux, parcourut la lettre qu'elle tenait à la main, et connut la cause de sa défaillance. Quant elle fut revenue à elle, elle

Digitized by Google

éclata en sanglots; cette explosion de la douleur était chez elle en ce moment une preuve de force et de résignation plus qu'humaine : car autrement la douleur l'eût tuée.

Pendant toute la nuit, elle veilla et pria. Elle vit qu'elle était seule dans le monde; car elle sentait bien qu'il ne lui restait plus aucun pouvoir sur son fils. Elle considéra ce fils lancé dans un tourbillon de crimes et de folies; elle le considéra odieux aux hommes, maudit de Dieu comme Caïn, livré à la misère et au désespoir. Ses entrailles s'émurent, ses yeux s'obscurcirent; un vertige fit tourner tous les objets autour d'elle. Le désespoir allait la saisir, quand la porte s'ouvrit, et le père Cyprien rentra pour prier auprès du corps de Vanderhove. Elle se leva; le prêtre vit dans ses traits quelque chose d'extraordinaire. Il la fit asseoir, et se tint debout devant elle. Ses cheveux blancs, son front ridé, ses traits pleins d'émotion, calmaient déjà la douleur de Monique. Il lui dit : « Ma fille, je vous en conjure, ne perdez pas courage. Dieu vous éprouve, mais sa miséricorde est infinie. Offrez-lui votre pauvreté, votre veuvage, et même vos douleurs maternelles. Jésus-Christ a souffert et prié pour nous; nous devons aussi souffrir et prier les uns pour les autres. Souffrez et priez pour Henri; Dieu recevra votre sacrifice. Les pierres se sont fendues, les tombeaux se sont ouverts à la mort du Sauveur. Croyez-vous donc que les mérites de cette mort ne pourraient plus fendre le cœur d'un jeune insensé, et le faire sortir même du sépulcre? »

XVI.

Jusqu'ici une voix intérieure avait souvent, mais en vain, crié dans la conscience d'Henri pour le rappeler au bien. Le moment approchait où il l'invoquerait de lui-même, cette grâce céleste qu'il avait repoussée, et où elle ne lui répondrait plus. Jusqu'ici il l'avait étouffée par le tumulte d'une

Digitized by Google

mauvaise conduite; mais déjà il n'avait plus le moyen de payer pour ses vices. Pauvre et abandonné, il était livré à lui-même; et il ne trouvait plus en lui-même que des repentirs arides, sans consolation. Il passa plusieurs jours à penser à son passé et à son avenir : cette double image l'épouvantait.

Ce fut encore pis lorsqu'il reçut la lettre de Monique. Elle lui annonçait la mort de son père; elle y ajoutait le tableau de sa situation présente; elle lui disait qu'elle irait elle-même lui porter, dans quelques semaines, tout ce qu'elle aurait pu ramasser par la vente de tout ce qui lui restait. « Je viendrai moi-même, disait-elle; car ici je n'aurais plus de pain. Je suis sûre, mon cher Henri, que tu travailleras pour nourrir ta mère. Nous louerons une chambre pour nous deux; je te soignerai; tu travailleras, tu te comporteras bien, et nous vivrons. Quel homme serais-tu si tu laissais volontairement ta mère mourir de faim! Non, non, tu as été égaré par de mauvais exemples; reviens une bonne fois, mon cher fils, dans le sein de ta mère; pleurons une bonne fois sur le passé, et puis, avec la grâce de Dieu, nous vivrons; tu peux encore être heureux. »

A la lecture de cette lettre, Henri tomba dans un accablement stupide. Son père mort, sa mère lui demandant du pain, lui sans ressources! Il s'arracha les cheveux, se roula sur le plancher de sa chambre, en pleurant. Puis, se remettant à genoux, levant les bras et les yeux au ciel, il chercha une prière dans son cœur : son cœur n'en contenait plus. Le ciel lui parut fermé. Il se leva précipitamment, courut à l'église voisine, espérant qu'il pourrait là du moins prier pour son père mort. Ces hautes voûtes, ce silence majestueux, ce peuple à genoux, le touchèrent. Derrière le maître-autel est une chapelle qui reçoit un jour doux par le dôme. L'image de la sainte Vierge semble promettre grâce et miséricorde du haut de l'autel; des

Digitized by Google

hommes, des femmes, des enfants, priaient avec calme et recueillement. Henri approcha et crut sentir quelque chose de cette douceur du pardon que Dieu répand dans nos âmes après un vrai repentir. Tout-à-coup il reconnut devant lui un jeune homme qui ressemblait à Edouard; cette vue lui fit une impression terrible : c'était Ernest; il fut aussi bouleversé que s'il avait vu Edouard même. « Dieu! Dieu! s'écria-t-il, le sang me poursuit! » Et il s'enfuit, laissant tout le monde surpris et troublé.

Henri courait de rue en rue. Une pluie battante tombait; les rues étaient inondées. Il marchait au hasard, et fut bientôt trempé d'eau; à peine s'en apercevait-il. Son père, Edouard, M.me de Villers, trois victimes qui déjà le poursuivaient, et peut-être bientôt une quatrième : sa mère! Oh si du moins dans cette horreur il avait pu prier! si quelqu'espérance avait pu luire à ses yeux! Mais rien, qu'un ténébreux désespoir. Des larmes coulaient le long de ses joues avec les gouttes de la pluie; tous les traits de son visage étaient contractés; sa bouche ne lançait que des imprécations contre lui-même.

Quand la pluie eut cessé, il continua sa marche. Cet exercice, en fatiguant son corps, permettait quelque relâche à ses tourments intérieurs. Il passait au travers de la foule indifférente; cette foule que les rues versaient dans les rues, cette immense rumeur de la capitale, ces hommes qui parlaient, riaient, vendaient, achetaient, et coudoyaient l'infortuné sans se douter de son désespoir; tout ce spectacle redoublait sa tristesse, mortifiait son orgueil, excitait sa jalousie. Regardant les richesses accumulées dans les brillants magasins, envie du pauvre, délices de l'opulence, il comparait tous ces trésors à son dénûment, toutes ces fastueuses inutilités au morceau de pain que lui demandait sa mère, et qu'il ne pouvait pas lui promettre. « Oh! disait-il, si une révolution, si une destruction pouvait jeter dans la rue tout cela! pourquoi sont-ils riches et moi

Digitized by Google

pauvre? de quel droit veulent-ils que je respecte ce qu'ils appellent leur propriété, s'ils me laissent misérable? qu'est-ce que la propriété? » Cette petite digression philosophique trompa un instant son chagrin; faible et passagère consolation!

Le soir il rentra chez lui le plus tard qu'il put; car il sentait que la solitude et le repos l'oppresseraient, en le livrant à ses réflexions. De la fenêtre de sa chambre, il écouta longtemps le sourd murmure de la cité, qui s'apaisait en s'enfonçant dans la nuit. De là il voyait des tours et des dômes qui s'élevaient vers les nuages, comme des ombres gigantesques. Une foule d'idées tristes et terribles l'assaillit, et lui causa des vertiges. Cette vague désolation était pour son âme comme le vestibule d'un enfer. « Finissons-en, mourons! » se dit-il enfin, et il chargea d'une main tremblante ses deux pistolets. Il prit du papier, se mit à écrire, relut sa première phrase; sa tête égarée ne la comprenait plus. Il essaya pourtant d'écrire à sa mère; mais que lui dire? il ne trouva que quelques paroles insignifiantes, pour la supplier de lui pardonner sa sortie d'un monde où il ne pouvait plus vivre. Mais lorsqu'ensuite il mit la main sur un de ses pistolets, il trembla horriblement; ses cheveux se hérissèrent; il resta immobile, regardant fixement sans rien voir. Un tombeau parut s'ouvrir devant lui, noir, profond; trois têtes, la tête grise de son père, la tête aux boucles blondes d'Edouard, la tête respectable de M.me de Villers, semblèrent s'élever lentement des bords de ce sépulcre, la bouche ouverte pour l'appeler. A cette vue fantastique, l'arme tomba de ses mains, il se jeta sur son lit, et s'y roula en sanglotant. « Ayez pitié de moi, s'écriait-il! Ayez pitié de moi! » Ces spectres qui semblaient le poursuivre, lui inspirèrent une peur effroyable de mourir. Aller rejoindre ceux qu'il avait tués lui semblait le supplice le plus affreux. Alors l'image de Dieu parut à son tour dans son âme; Dieu, non plus tel que jadis le lui avait

Digitized by Google

fait connaître sa mère, répandant la vie et le bonheur, appelant à lui les faibles, donnant aux hommes la lumière du soleil, les beautés de la nature, les doux sentiments; mais Dieu vengeur, inexorable, abaissant sur lui une main, et de l'autre lui ouvrant une éternité pleine de ténèbres et de supplices. « Grâce! s'écriait-il souvent en se retournant sur son lit; grâce! ayez pitié de moi! » Mais c'était en vain; et son plus grand tourment était cette sécheresse douloureuse qu'il sentait dans son âme, indice de réprobation; il aurait déjà pu crier comme le damné de l'Evangile : laissez du moins tomber sur ma langue une goutte d'eau pour apaiser ces flammes qui me dévorent!

La plupart des hommes ne connaissent que les souffrances qui viennent du dehors; ce n'est rien en comparaison des supplices intérieurs causés par le désordre des passions et les reproches de la conscience. Henri passa toute cette nuit dans ces imaginations affreuses, châtiments que toute la vengeance des hommes ne saurait égaler. Tantôt il croyait voyager dans un chemin obscur; il entendait de loin une cloche qui sonnait un glas funèbre; le son devenait plus fort à son oreille à mesure qu'il avançait vers une église ouverte devant lui; entré dans la nef, il entendait des chants lugubres sans voir personne, et il trébuchait contre un cercueil placé là pour le recevoir. Tantôt un jet de flamme jaillissait tout à coup de la terre contre son visage, et il se réveillait en sursaut. Après quelques heures d'un sommeil si agité, le jour le réveilla, plus fatigué qu'auparavant.

***

(La suite au prochain numéro).

Digitized by Google

CHRONIQUE SOCIALE.

31 Mars.

Saint-Jean d'Ulloa. L'amiral Baudin. — Il ne manque pas, de notre temps, d'esprits découragés qui cèdent à la vue des symptômes nombreux de dissolution que chaque jour fait éclater dans la société. Absorbés par ce bruit extérieur qui n'est que le retentissement de nos querelles, de nos divisions, de nos passions mesquines et étroites, il leur semble que nous marchons vers ces époques fatales de décrépitude qui terminent le règne des peuples; que la France, épuisée dans ces déchirements de l'anarchie intellectuelle qu'on lui a faite, a accompli ses destinées et qu'elle n'a plus qu'à périr de cette mort lente et honteuse, à laquelle la Providence condamne les sociétés où l'unité et la force ont disparu avec la foi.

Mais c'est là un arrêt qui, espérons-le, n'a pas été prononcé; et, malgré tout, la France qui a su reconquérir dans un baptême de sang les titres de sa régénération catholique, est toujours marquée au front de ce signe radieux qui la fait apparaître comme chargée d'une mission mystérieuse qu'elle accomplit en dominatrice dans toutes les occasions où elle y est appelée. Voyez Navarin, voyez Alger, voyez Constantine! Partout où la France se présente en armes, elle se montre avec ce signe particulier de la force qui a été remis entre ses mains. C'est que la France, quelques combats qu'elle ait à soutenir dans son propre sein pour défendre sa foi, n'en est pas moins restée la France chrétienne de Clovis, de Charlemagne et de saint Louis, et que l'irrésistible instinct de cette origine l'entraîne et la guide toujours.

Nous en trouvons encore une preuve éclatante dans ces récents et mémorables exploits de Saint-Jean d'Ulloa et de la Vera-Cruz, et il y a quelque chose de bien consolant, de bien honorable pour la France, et pour le vaillant amiral qui la représentait, dans ces paroles par lesquelles il termine le rapport de ce hardi coup de main de la Vera-Cruz : « Ce résultat a » été obtenu sans causer aucun dommage à la ville que j'avais recommandé » d'épargner. Les églises ont été respectées, même celles sur lesquelles » les Mexicains avaient placé des canons. J'ai mieux aimé laissé subsister » ces canons, d'ailleurs en très-petit nombre, et demeurés inoffensifs, » *que de courir le risque qu'aucune profanation fût commise.* »

Digitized by Google

Oui, ce sont là de belles, de nobles, de puissantes paroles dont la force sait, bien mieux encore que celle des armes, assurer la prédominence des peuples, et qui nous rappellent ce que disait M. Lacordaire, dans une de ses admirables conférences. « Enfin, de ce simple regard, » disait-il à ses auditeurs, vous voyez l'Europe, cette petite Europe, » ce pays de vos pères, qui ouvre ses bras pour saisir les deux Amériques » et pour atteindre aussi les plus lointains rivages du vieux continent; » qui envoie aux extrémités du globe ses navigateurs et ses missionnaires, » qui donne à son gré la paix et la guerre au monde, qui porte dans » un pan de sa robe la destinée du genre humain. Que l'un de nous se » lève, qu'il descende sur la place publique, qu'il y parle avec ascendant, » et bientôt le monde va chanceler sur ses bases, et l'on se demandera » avec inquiétude : qui donc a remué les conseils du peuple de France? » C'est nous, chrétiens, qui remuons la terre. Cette parole que vous » entendez ici, elle a des frères et des sœurs dans toutes les capitales » de l'Europe; elle retentit sous les voûtes d'innombrables cathédrales; » elle rassemble autour d'elle je ne sais combien d'hommes éclairés. Et » si, sur une chaloupe aventurée, un homme qui parle cette parole, aborde » quelque île lointaine, on s'aperçoit aussitôt qu'une puissance nouvelle » est descendue là. Ce n'est pas seulement au visage, ce n'est pas seulement au rayon de son regard, c'est à la manière dont le chrétien pose » le pied sur la terre découverte, qu'on reconnaît sa présence. Les sauvages habitants de ces terres s'agenouillent et ils s'écrient : Voici les » enfants du soleil, voici ceux que nos traditions nous promettaient, voici » ceux que nos pères attendaient et que nous attendions ».

Mort de Nourrit. — Un homme que ses qualités privées aussi bien que son talent avaient mis en saillie dans le monde artistique, vient de mourir de cette affreuse mort du suicide, qui semble être la fascination fatale de notre époque. Nourrit a succombé au désespoir de sa vanité blessée. Parce qu'un rival de talent s'était montré à côté de lui, au-dessus de lui, peut-être; parce que sa voix avait trahi quelques symptômes de décadence, Nourrit, époux d'une femme jeune, aimable et dépensée, père d'une nombreuse famille qui l'entourait d'affection, n'a plus trouvé de lien qui dût le retenir à la vie; il s'est tué, et cependant, dit-on, Nourrit était religieux.

Que serait-ce donc que cette religion dont on parle, et qui l'a laissé si faible au milieu des légères épreuves qu'il a rencontrées? Il y a là, il faut le craindre, à scruter une nouvelle plaie, à côté de toutes les autres plaies dont la société est atteinte; il y a là peut-être à signaler cette nouvelle forme que l'orgueil humain, lassé d'incrédulité, est venu prendre pour se satisfaire; nous voulons dire cette vague religiosité que

Digitized by Google

l'imagination recherche aujourd'hui dans le but, plus ou moins exclusif, d'ajouter quelques jouissances de plus à la vie intellectuelle, et de jeter sur l'existence décolorée quelque vernis de poésie et d'inspiration artistique.

Depuis que l'expérience a amené le dégoût de cette philosophie étroite et aride, qui avait si ridiculement proclamé la souveraineté de la raison humaine; depuis que la société livrée à la domination des intérêts matériels n'est plus devenue qu'un cadavre où toute vie spirituelle est éteinte, et où il ne reste que le mouvement mécanique que lui donne cette puissance égoïste qu'on appelle l'industrialisme; depuis que les investigations nouvelles de la science ont stygmatisé l'ignorance présomptueuse de l'impiété, et ont rendu manifeste la suprême et toute-science de la foi, s'il est permis d'ainsi parler, on a senti que la position de l'incrédulité n'était plus tenable, et qu'il fallait une religion.

Dans ce retour vers la vérité, on a même été attiré vers le catholicisme par sa grandeur religieuse, morale, philosophique, sociale, historique et poétique. Mais il y avait, pour que l'œuvre fût accomplie, à accepter l'humilité qui en est le principe et le fondement solide et inébranlable; et c'est là que le courage a manqué. Poussé vers la nécessité de croire, on a voulu éluder au moins l'obligation de pratiquer, et pour s'en dispenser, on a traité le catholicisme comme une fonction de l'humanité qui avait fait son temps, et à laquelle devait, pour nous servir des termes consacrés, se substituer une nouvelle manifestation du progrès humanitaire.

C'est dans cette position intermédiaire entre la religion et l'impiété, entre l'incrédulité et la foi, que l'orgueil et le sensualisme trouvèrent à se réfugier. On prit de la foi, on prit de la religion tout ce qui pouvait satisfaire l'esprit, plaire à l'imagination, caresser cet instinct de grandeur qui vit si énergiquement au fond du cœur et qui tend sans cesse à l'envahir tout entier; mais la révolte contre la souffrance, contre l'humiliation resta tout entière. On voulut que la terre ne fût plus la vallée des larmes, et que l'homme fût affranchi de cette vie de douleurs, de cette longue mort que lui fait sa déchéance native. Ainsi, le sacrifice, l'expiation furent supprimés; mais aussi, la consolation et la force manquèrent lorsqu'arriva le temps inévitable et nécessaire de l'épreuve. De là, ces funestes affaissements, ces découragements profonds et incurables, qui sortent des moindres susceptibilités de l'amour-propre froissé, qui se montrent même au début d'une vie qu'on n'a pas encore eu le temps de connaître, mais qu'il a suffi de voir empreinte du grave caractère du devoir pour en répudier le fardeau. De là, les suicides de tous genres, le suicide d'Escousse et Lebas, le suicide de Gros; de là peut-être aussi l'acte irrémédiable de désespoir auquel a succombé Nourrit, à moins qu'on

Digitized by Google

ne puise accueillir comme une espérance, le bruit qui se répand, qu'à un simple accident est due cette fin malheureuse.

La sœur de charité de la Martinique. — C'est compléter les réflexions qui précèdent, c'est montrer, par un contraste frappant, quelle est la grandeur, la puissance de cette religion d'humilité, de ce catholicisme qu'on veut répudier comme insuffisant, que de citer les lignes suivantes que nous extrayons de l'Armoricain de Brest.

« Nous recevons, dit ce journal, d'un officier de marine, témoin oculaire des désastres de la Martinique, une lettre qui contient le passage suivant : »

« La scène qui m'a le plus frappé est celle que nous a offerte une sœur enterrée à plus de dix pieds sous les décombres, qu'on n'a pu retirer qu'après trois heures du plus pénible travail ; elle avait le bras cassé et le corps couvert de blessures. Quand on l'a mise au lit, elle avait l'air d'un ange ; sa figure du moins ne trahissait aucune souffrance. Elle était fort jolie ; ses cheveux poudrés ajoutaient aux charmes répandus sur cette tête qu'une sainte auréole semblait entourer ; elle répondait avec la plus grande douceur à tous ceux qui l'approchaient. Le chirurgien lui ayant demandé à enlever quelques-uns de ses vêtements, elle parut hésiter un instant ; mais se reprenant : Que la volonté de Dieu soit faite ! puisqu'il n'a pas voulu que je meure, c'est qu'il veut sans doute que je donne encore mes soins aux malades. Guérissez-moi, s'il est possible, monsieur le docteur.

» Cette femme, qui parlait si tranquillement, qui ne poussait aucune plainte, qui ne s'inquiétait que des malades de sa salle dont elle demandait instamment des nouvelles, (hélas ! ils avaient tous péri) ; eh ! bien, cette femme avait un bras cassé, le corps meurtri de contusions et sillonné de blessures ! Il n'y a que la religion qui donne une force et une résignation pareilles. J'ai été témoin de tous ces faits ; car je n'ai quitté cette sœur que lorsque le chirurgien nous a renvoyés. J'étais tellement subjugué par ce qu'il y avait d'imposant, de gracieux dans cette scène, que je ne pouvais m'en arracher. »

Digitized by Google

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

LE LIVRE DES PEUPLES ET DES ROIS, *par Charles Sainte-Foi.*

Voici un livre qui touche à toutes les questions importantes agitées dans ce siècle. La famille, l'état, le sacerdoce, l'éducation publique, la charité, la science; toutes ces conditions de la vie sociale y sont établies sur la base du devoir. La forme du livre est poétique, elle rappelle, par cette forme, les *psaumes* et les livres *sapientiaux*; ce sont des allocutions aux hommes, ou des prières à Dieu; des mouvements chaleureux, des tableaux développés à la manière orientale. L'auteur s'adresse à toutes les classes de la société, aux époux, aux pères, aux prêtres, aux rois, aux nobles, aux électeurs, aux législateurs, aux soldats, aux médecins, aux avocats, aux travailleurs, à toutes ces fonctions de la vie humaine dont l'influence est grande, chacune étant prise à part, et dont l'ensemble compose tout le mouvement social. A tous ces hommes il décrit leurs devoirs, il réfute leurs préventions ou leurs prétextes; on trouve dans ces *versets* rapides, qui ne sentent point le travail, une foule d'observations profondes, de préceptes solides, de maximes pleines d'expérience et de sagesse. Voilà le contenu du *livre des peuples et des rois*. Quant à l'ensemble, nous n'en pouvons donner l'analyse; ce n'est point un ouvrage qu'on puisse faire connaître par ses propositions principales; il n'y a point là de déductions, point de savants développements, la pensée court comme le sentiment la pousse; ce sont des morceaux qu'il faut lire à part, des méditations sur lesquelles il faut fréquemment refermer le livre. En voici quelques extraits :

AUX PRÊTRES.

« Qu'elles sont belles les mains du prêtre qui évangélise le pardon! quand il les étend sur le pécheur pénitent pour l'absoudre!

» Qu'elle est auguste la voix du prêtre qui proclame la rémission! quand il dit au pécheur humilié : Je t'absous!

» Qu'il est grand! quand son âme irradie la miséricorde, et que les pardons émanent de son cœur, comme les rayons de lumière de leur foyer!

» Qu'il est puissant! quand, d'un signe de sa main, il fait descendre dans l'âme du pécheur Dieu et ses anges!

» Qu'il est fort! quand il étouffe dans le cœur du coupable le péché

Digitized by Google

et ses remords déchirants, et ses amertumes cuisantes, pour y faire refleurir l'innocence avec ses doux repos et ses chastes quiétudes !

» Qu'il est bon ! quand il bénit le pécheur, parce qu'il a péché ! quand le pécheur lui dit : Mon père, et qu'il lui répond : Mon fils !

» Qu'il est glorieux ! quand sa charité plane sur le pécheur pardonné, comme l'aigle sur sa proie, et qu'il emporte son cœur dans l'aire éternelle où il a déposé lui-même ses désirs et ses prières !

» Qu'il est triomphant ! quand il réjouit Dieu, les anges et les saints par la conversion d'un pécheur, et que le ciel tout entier s'épanouit dans un sourire de joie et d'amour !

» Qu'il est admirable ! quand il offre son cœur pour appui à l'homme qui se sent défaillir ! quand il tend la main au faible qui va tomber ! quand il verse sa parole et ses prières sur l'âme qui va se flétrir !

» Qu'il est riche ! quand son âme s'enrichit des trésors d'iniquité que le pécheur y répand, et que pour chaque péché qu'on lui donne, il rend une larme, un conseil, un acte d'amour et un pardon !

» Gloire au prêtre, parce qu'il a le pardon. Qu'il soit béni, parce que Dieu l'a fait l'aumônier de ses miséricordes et de son amour.

AUX LÉGISLATEURS.

« J'ai regardé autour de moi, et j'ai vu de grandes injustices ; et j'ai dit à Dieu : Mon Dieu ! combien de temps encore en sera-t-il ainsi ?

» A ma gauche était un homme, et cet homme avait les mains liées, et il était attaché à un assassin ; et ils tenaient ensemble comme deux jumeaux.

» Et une grande foule de peuple l'entourait et l'accablait d'imprécations ; et la honte couvrait son front, et de gros pleurs tombaient de ses yeux.

» Et j'ai demandé : Quel grand crime a donc commis cet homme ? Et l'on m'a répondu : « Cet homme était pauvre, et ses enfants lui ont » demandé du pain, et il n'en avait point à leur donner, parce que » personne ne voulait le faire travailler.

» Et il est entré dans la maison du riche qui lui avait refusé l'aumône, » et il a brisé le coffre où était le pain, et il en a pris un morceau ; » et il l'a apporté à ses enfants, en leur disant : Vous ne mourrez point, » car voici du pain.

» Et ses enfants ont béni Dieu de ce qu'il a eu pitié de leur misère ; » et ils ont béni leur père avec larmes, parce qu'il leur a apporté assez » de pain pour les empêcher de mourir.

» Et leur père a pleuré, et il leur a dit : Ne bénissez point votre » père, car il n'a point gagné ce pain ; et ne vous réjouissez pas, car » ce pain est le fruit du vol.

» Et ces enfants ont jeté de grands cris en disant : Nous ne mangerons » point ce pain, parce que c'est un pain de malheur et de malédiction, » et nous mourrons pour ne point être témoins de la honte de notre père.

» Et pendant qu'ils disaient ces mots, des soldats sont entrés, et ils » ont pris le père, en disant : C'est toi qui as volé ce pain.

» Et ses enfants se sont jetés à leurs genoux en criant : Ayez pitié » de notre père à cause de nous, et ne l'emmenez pas, car nous allons » mourir.

Digitized by Google

» Mais les soldats n'ont point écouté; et les juges ne se sont point » laissé attendrir, et ils l'ont condamné comme un malfaiteur, parce que » la nature a été plus forte chez lui que le sentiment de la loi, et qu'il » a préféré sa famille à l'ordre établi par la société. »

« Et je me suis détourné, et j'ai vu à ma droite un homme richement vêtu; et tous se pressaient sur son passage, et le saluaient en faisant de lui de grands éloges.

» Et j'ai demandé : Quel bien a fait cet homme ? Et l'on ma répondu : Cet homme s'est enrichi par des usures; il a ruiné beaucoup de familles; et on ne l'a point condamné, parce qu'il est riche et qu'il a beaucoup de protecteurs et d'amis.

» Et en entendant ces choses, j'ai frémi en moi-même, et mon âme s'est renversée en moi, parce que la vue de l'iniquité l'a ébranlée.

» Le riche pille le pauvre, et on le laisse faire parce qu'il est riche; le fort opprime le faible, et l'on n'ose le condamner parce qu'il est fort.

» Mais si le pauvre prend au riche un morceau de pain, il est jugé comme un voleur; et si le faible se défend contre le fort, il est condamné comme un séditieux.

» Et les hommes ont appelé cela justice, et ils ont dit : Ceci est la loi; c'est l'ordre sans lequel aucune société ne peut subsister.

» Mais ils ont menti, ô mon Dieu ! Ce qu'ils ont appelé justice, ce n'est point la justice; car la justice est égale pour le pauvre et pour le riche, et elle ne fait point acception de personnes.

» Et ce qu'ils ont appelé loi, ce n'est point la loi; car la loi est faite pour protéger le pauvre contre le riche, et le faible contre le fort.

» Et ce qu'ils ont appelé ordre, ce n'est point l'ordre; car il n'y a point d'ordre là où la justice et la charité sont absentes.

» Votre justice n'est point semblable à la nôtre, ô mon Dieu ! car elle est sévère pour celui qui a la puissance et la force, et pleine d'indulgence pour le faible et l'indigent.

» Votre loi n'est point comme nos lois, parce que vous n'en avez qu'une, et que, nous, nous en avons plusieurs.

» Et là où est l'unité, il n'y a point de contradictions; et nos lois se contredisent et sont impuissantes, parce que nous les avons multipliées.

» Et l'ordre que nous avons fait ne ressemble point à celui que vous avez établi; car le vôtre, c'est le sacrifice par l'humilité et la charité.

» Vous êtes descendu dans le monde, ô mon Dieu ! et vous avez pris un nom humain qui veut dire Sauveur, et c'est sous ce nom que vous voulez être connu et adoré de nous.

» Et vous avez allongé vos pieds sur une croix, et vous avez étendu sur elle vos bras, comme un homme qui veut embrasser le monde.

» Et vous étiez entre la terre et le ciel; et le ciel s'inclinait vers vous pour se rapprocher de la terre, et la terre s'élevait vers vous pour se rapprocher du ciel, et le ciel et la terre s'embrassaient en vous.

» Et vous êtes le Médiateur, parce que vous avez souffert pour le monde; et vous êtes le Roi des hommes, parce que vous vous êtes sacrifié pour eux; et vous êtes le maître des nations, parce que vous êtes mort pour elles.

Digitized by Google

» Et votre couronne est d'épines ; et votre sceptre est un roseau, et votre force est dans votre passion, et votre puissance est dans votre sacrifice, et votre vertu, dans votre sang.

» Voilà l'ordre, ô mon Dieu ! tel que vous l'avez établi ; il a son principe dans l'humilité ; il se développe par le sacrifice, et il s'accomplit dans la charité.

HARMONIES DE L'AME ET DU CORPS.

« Dieu a versé l'âme dans le corps ; et le corps s'imprègne des pensées et des affections de l'âme, comme un vase, des parfums qu'il contient.

» Heureux l'homme aux hautes pensées et aux saints désirs ! son corps lui sera docile ; ses sens ne lui seront point rebelles, et son sang ne submergera point son âme.

» Heureux celui qui n'a point été engendré dans l'ivresse ! et qui n'a point été conçu dans les convulsions du plaisir !

» Heureux celui dont le père n'a point épuisé ses flancs dans la débauche ! et dont la mère n'a point rétréci sa poitrine par les tortures du luxe et les supplices de la mode !

» Bienheureux celui qui a vécu les neuf premiers mois de sa vie sous un cœur chaste, comme sous un toit ! et dont le premier repos n'a point été troublé par les fatigues du plaisir, ou par les abattements de la tristesse !

» Bienheureux celui que sa mère a porté dans la prière et l'amour ! et que les anges de Dieu ont vu souvent à l'autel, avant qu'elle l'ait mis au monde !

» Heureux celui qui n'a point reçu de son père un sang pauvre et décoloré ! et à qui sa mère n'a point donné des sens plus forts que l'âme, et des nerfs plus prompts que la volonté !

» Un cœur chaste donne une chair souple et ferme : et la pureté de l'esprit éclaircit le regard.

» L'innocence et la candeur de l'âme dilatent la paupière : la finesse et la ruse rétrécissent l'œil, et lui laissent arriver moins de lumière.

» La prière épanouit les traits du visage, et dispose les lèvres au sourire : l'impiété contracte la face et endurcit l'expression.

» La patience et l'humilité aplanissent les traits du visage, et les rendent clairs et limpides comme l'eau d'une source : la colère les enfle ; et l'orgueil creuse des rides profondes comme les vagues d'une mer agitée.

» L'habitude des hautes pensées élève le front, et en dilate les os : mais l'esprit qui se traîne sur la terre comprime le cerveau, et en abaisse la hauteur.

» La sobriété rend le bras plus fort et le pied plus agile : l'intempérance agite la main et appesantit la marche.

» La jalousie et la défiance ralentissent l'estomac, et en affaiblissent le travail : la confiance et l'amour l'activent et l'aident.

» La miséricorde et la charité étendent la poitrine, et donnent aux battements du cœur plus de rhythme et d'accord ; l'égoïsme et la haine rétrécissent le sanctuaire de la vie ; et le cœur enfermé dans sa prison, bat plus fort et plus vite, comme un captif qui se débat dans ses liens.

Digitized by Google

» L'air que Dieu a répandu autour de nous, comme un fleuve de vie, aime ceux qui vivent dans la pureté et l'innocence : il entre plus abondant dans leur poitrine, et se verse plus volontiers dans leur sang.

» La mollesse bleuit les veines ; et l'oisiveté relâche le tissu de la peau : le courage grossit les artères ; et le travail brunit et endurcit l'épiderme.

» L'orgueil ébranle le cerveau, et y fait affluer le sang ; et le sang inonde la pensée ; et la raison périt dans ce déluge de la vie corporelle.

» L'âme se réfléchit dans le corps, comme le soleil dans un lac : nos passions deviennent des souffrances ; nos vices des douleurs, et les maux de notre âme produisent les maladies de notre corps.

» Et le péché porte toujours la mort avec soi ; et dès qu'il entre dans l'âme, il se fait jour dans quelqu'un de nos organes, et y dépose le germe de mort qu'il contient.

» A chacun de nos vices, Dieu a donné un organe pour proie : et les péchés de notre âme usent et rongent notre corps, comme le ver dévore le dedans du fruit dans lequel il s'est logé.

» Quelquefois le péché monte au cerveau ; et les illusions de l'orgueil produisent les hallucinations de la folie.

» D'autres fois il se glisse dans le sang ; il le décompose ou l'altère ; il en précipite ou en retarde le cours ; ou se mettant en embuscade, comme un ennemi, dans quelque coin de notre corps, il l'arrête subitement au passage, et lui barre le chemin.

» Tantôt le péché se jette sur le cœur ; il le dilate ou le rapetisse outre mesure ; il le secoue, comme s'il voulait le briser ; ou il en diminue les mouvements, comme s'il voulait éteindre en lui la vie.

» Tantôt il pénètre dans les os ; il en dessèche la moelle, ou il les courbe comme un arc, ou il les rend mous et flexibles comme ceux d'un enfant, ou fragiles et cassants comme du verre.

» Ici, c'est aux nerfs qu'il s'attaque : il leur ôte leur vigueur et leur énergie, et les rend sourds à la voix de l'homme intérieur : ou bien, il les irrite, et les arrache à l'empire de la volonté.

» Là, il se retire dans quelque viscère, et il y amasse des humeurs, qui disposent le corps aux fièvres, aux maladies et à la mort.

» Quelquefois la contagion du péché produit la contagion de la maladie ; et l'homme qui n'a pas voulu se mettre en garde contre l'âme du pécheur, est obligé de se prémunir contre son corps, et d'éviter tout contact avec lui.

» Car c'est dans le temps des grands scandales que les pestes désolent le monde, et que le contact de l'homme devient un scandale corporel pour ses amis et ses frères.

» Des pestes fréquentes annoncent une société désorganisée ; et des épidémies nombreuses sont les signes d'une grande contagion morale.

» Ce sont les péchés du monde qui infectent l'air ; et ce sont nos crimes qui scandalisent la nature, et qui la rendent vicieuse et corrompue comme nous.

AUX MÉDECINS.

« Honorez le médecin, parce qu'il guérit le corps, et qu'en donnant la santé, il allège le poids de l'âme.

Digitized by Google

» Car le corps malade appesantit l'esprit; et la pensée ne jette qu'une lueur faible et incertaine dans des organes mal disposés.

» Dans le commencement, les médecins étaient des prêtres; et la médecine était renfermée tout entière dans les mystères de la théologie.

» Les hôpitaux étaient des temples; et l'on apportait les malades sous les portiques, ou dans les bois, ou près des sources, ou sur les collines consacrées aux dieux.

» Et les vieillards qui passaient examinaient les malades; et ils donnaient leur avis sur la nature de la maladie, et sur les remèdes à employer; et l'art de guérir n'avait point d'autre guide que les traditions des prêtres et l'expérience des vieillards.

» Depuis ce temps, bien des siècles se sont écoulés; de grandes lumières ont été données au monde; la Rédemption a apporté aux hommes le principe du salut et la santé de l'âme : et pourtant l'art de guérir en est encore à ses premiers pas.

» Le Verbe de Dieu a illuminé toutes les sciences dont il est la source; et il a dévoilé à l'homme les mystères du corps humain; il a aplani devant les médecins les voies de la science : et cependant ils sont peu avancés encore.

» C'est que, jusqu'ici, ils n'ont étudié que des cadavres : ils ont demandé à la mort les secrets de la vie, et ont cherché dans les ténèbres du tombeau la lumière dont ils avaient besoin.

» Mais les cadavres n'ont plus ni voix ni regard; la mort ne répond point, et ne peut découvrir les secrets de la vie; et dans le tombeau, il n'y a point de lumière pour conduire la main, ou pour guider le regard.

» Et les hommes de la science n'ont vu dans le corps qu'un cadavre; ils n'ont point distingué la vie de la mort; et ils n'ont point mis de différence entre le lit du malade et le tombeau qui l'attend.

» Et ils se sont faits les disciples de la mort; ils se sont épris de passion pour elle; elle est devenue leur livre, leur maître et leur dieu; et leur œil n'a plus vu autre chose que la mort; et leur main n'a plus touché autre chose, et leur esprit n'a plus compris, et leur cœur n'a plus aimé autre chose qu'elle.

» Et de cet enthousiasme pour la mort, sont venues des doctrines de mort; et la mort a régné dans le monde, malgré la Rédemption : elle s'est assise au chevet du lit du malade, le guettant comme une proie, le réclamant comme une victime.

» Les médecins ont corrompu la science de guérir, parce qu'ils l'ont séparée de Dieu; et ils ne comprennent rien à la nature du corps, parce qu'ils ne tiennent point compte de l'âme qui le gouverne.

» Et les causes des maladies leur échappent, parce qu'ils ne les cherchent point dans l'âme où elles sont si souvent; et ils ignorent les remèdes qui les guérissent, parce qu'ils ne croient ni à la grâce de Dieu, ni à la volonté de l'homme.

» Malheur à la terre! à cause de l'incrédulité des médecins! Malheur au monde! à cause de leur corruption et de leur amour de l'argent!

» Malheur aux époux! à cause de l'immoralité des docteurs! car ceux-ci favorisent l'adultère, et rendent le vice facile et léger à porter.

Digitized by Google

» Malheur aux pères ! quand ceux qui guérissent n'ont point la crainte de Dieu ! car ils savent que les maladies du corps affaiblissent la vigueur de la volonté ; et en touchant le corps de leurs filles, ils corrompront leur âme, et feront monter la rougeur à leur front.

» Malheur aux enfants qui ne sont pas encore nés ! quand la conscience s'éteint dans l'âme des médecins ! car ils savent se plier aux caprices de l'intérêt et de la débauche, et étouffer dans le sein de la mère les germes de vie, avant que la lumière du jour les ait bénis.

» Malheur à l'Eglise ! à cause de leur impiété et de leur irréligion ! car ils détruisent l'œuvre du Christ, et diminuent le nombre des élus.

» Et ils prêtent aux péchés des hommes l'aide et l'appui de la science de la nature ; et ils appellent l'enfer au secours des crimes de la terre.

» Et ils continuent aujourd'hui l'œuvre des magiciens d'autrefois ; et leur vie est abominable aux yeux de Dieu, et maudite des hommes, parce que leur cœur est corrompu, et leur conscience obscurcie.

AUX JUGES ET AUX JURÉS.

« Dieu seul a les clés de la vie et de la mort, et il les donne à qui il veut ; et quand il les donne, ce n'est jamais pour l'avantage particulier de ceux à qui il les remet, mais bien pour sa gloire et pour le bien de la société.

» La mort est entrée dans le monde par le péché ; et c'est encore le péché qui la fait entrer tous les jours dans les lois et les institutions des peuples.

» Et c'est pour cela qu'il y a dans chaque nation des soldats et des juges, afin de punir par la guerre les étrangers qui violent son territoire, et par la mort, ou d'autres châtiments, les citoyens qui violent ses lois.

» Et si une nation n'avait pas le droit de faire mourir le coupable qu'elle ne peut corriger, elle aurait bien moins encore celui de repousser par les armes les attaques ou les incursions de ses ennemis.

» Et dans l'un comme dans l'autre cas, ce droit est le droit de légitime défense ; et Dieu n'a donné à personne le droit d'attaquer et d'invoquer le premier la force.

» Et par un étrange aveuglement, plusieurs refusent à la société le droit de punir de mort le coupable dont un crime a flétri la vie ; et ils la proclament grande et glorieuse, lorsque, pour augmenter ou pour conserver son territoire, elle porte avec elle la désolation, la mort et le carnage.

» Mais de quelque manière que l'homme exerce le droit de mort dont Dieu l'a investi, ce droit est un mystère profond ; et l'homme ne peut sonder les abîmes de la mort, sans être pris de vertige, et sans que son cœur et sa raison soient consternés.

» Et il ne faut pas s'étonner que ceux qui ne croient ni au péché ni à la Rédemption ne croient point au droit de punir le coupable ; car le péché seul explique la mort, et il n'y a que la Rédemption qui explique l'expiation du péché par le sang.

» Lorsque les peuples sont barbares, ils ne connaissent point claire-

Digitized by Google

ment ce que c'est que la justice; ils ne punissent point, mais ils se vengent; et la cruauté souille toujours le châtiment, parce qu'ils ne comprennent point l'expiation.

» La justice humaine doit être l'image de celle de Dieu; elle ne doit punir qu'à regret, et ne livrer au bourreau que ceux qui, livrés à eux-mêmes, ne trouveraient dans leur âme que des habitudes de vice et le besoin de commettre de nouveaux crimes.

» Mais, hélas! quoique la lumière du Christ illumine depuis dix-huit siècles le monde, la société se venge toujours sur le coupable qu'elle punit; et la pensée de la Rédemption n'entre pour rien dans les châtiments qu'elle inflige.

» Et sa cruauté, pour avoir changé de forme et d'objet, n'en est ni moins révoltante pour ceux qui en sont les témoins, ni moins horrible pour ceux qu'elle tourmente.

» Elle n'en veut plus au corps du coupable qu'elle punit, à ce corps où l'excès même des souffrances en abrège la durée, et que la mort vient bientôt arracher au bras du bourreau; mais elle s'acharne sur son âme immortelle, et met dans sa conscience un ver rongeur qui la dévore sans cesse.

» Pour punir l'homme de son crime, elle le voue au crime; pour le punir de l'avoir commis librement, elle lui impose la nécessité d'en commettre de nouveaux à l'avenir: l'endurcissement et le désespoir deviennent le châtiment d'une faute passagère; et le malheureux coupable perd à la fois l'espérance et les moyens d'expier son crime par le repentir, et de satisfaire à la justice de Dieu et à celle des hommes.

» N'entrez point dans le lieu où l'homme envoie les coupables qu'il condamne, de peur que votre cœur ne prenne en haine la justice humaine, et qu'il ne s'aigrisse contre la société.

» Là, jamais une pensée d'espérance n'est montée de l'âme du coupable; jamais un regard de confiance ne s'est élevé vers le ciel; jamais une prière n'a été trouver le cœur de Dieu, et n'a parlé à sa miséricorde; jamais une affection sainte et pure n'a réuni deux cœurs dans un commun repentir.

» Là, habitent la vengeance, la haine, le crime et le désespoir; là, est le nid de tous les vices, l'école de tous les crimes et l'apprentissage de tous les forfaits.

» Là, l'enfant qu'ont corrompu de bonne heure les mauvais exemples, est confondu avec l'homme qui a vieilli dans le crime, et livré au souffle contagieux de son âme, afin d'en apprendre tous les secrets de l'enfer et de rapporter dans le monde, après le temps de sa peine, l'expérience, l'habitude et le besoin du crime, le dégoût, la haine et le mépris du bien.

» Là, il n'y a ni justice ni discernement; la faiblesse et la perversité, l'entraînement de la passion et l'endurcissement du cœur, l'oubli d'un moment et l'habitude du vice sont punis des mêmes peines: on traite l'homme comme s'il n'avait que des membres; on ne voit que les actions de ses mains, sans tenir compte de la volonté qui les dirige; l'injuste et aveugle égalité de la loi soumet au même niveau les crimes qui ont la même apparence et le même nom dans le code.

Digitized by Google

» Là, le regard est souillé par de sales images; d'affreux désirs flétrissent le cœur, et des passions hideuses abîment le corps.

» Et le mal est si grand, que le coupable qui n'a pas encore étouffé tout remords dans son cœur, préfère la mort qui peut expier son crime à la prison qui doit l'aggraver, et lui en faire comme une nécessité.

» C'est de là que sort chaque année, comme d'un enfer, une génération de démons, dont le cœur et la pensée vivent dans le crime, dont les mains aiment le sang, et dont la présence effraie nos villes et ôte à nos nuits leur sécurité.

» La mort du coupable ne serait jamais nécessaire, si la peine que nous infligeons à son crime pouvait être pour lui une expiation et un remède; mais avec la barbarie de nos institutions, la mort est souvent un bienfait pour lui; car en lui ôtant la vie, elle le délivre au moins du crime et de la nécessité de le commettre.

» Notre système pénitentiaire est barbare; parce que nous ne comprenons point la pénitence, et que nous n'avons point l'amour du coupable; et il n'y a que l'intelligence de la Rédemption qui puisse donner celle de la pénitence; et il n'y a que l'amour du Juste qui mourut sur la croix pour le coupable, qui puisse donner l'amour du coupable pour lequel est mort. »

Nous aurions pu citer beaucoup d'autres morceaux qui ne le cèdent point à ceux qu'on vient de lire; tout autre éloge nous paraît inutile.

Mais la critique réclame aussi sa part, et nous avons vivement regretté de trouver à cette œuvre originale des taches trop grandes pour qu'il nous soit permis de les dissimuler. D'abord, on remarque avec peine une tendance à la partialité contre les pouvoirs humains. Sans doute, les scandales et les injustices qui partent des hauteurs de la société doivent être sévèrement repris, parce que leur contagion gâte les mœurs nationales et produit les révoltes; mais enfin, quelque puisse être la forme des pouvoirs, il faudra bien toujours qu'ils existent, et qu'ils soient déposés entre les mains d'hommes faibles et passionnés comme nous le sommes tous. C'est une erreur commune aux esprits qui fixent trop exclusivement les yeux sur les oppresseurs, de supposer que les opprimés vaudraient mieux s'ils étaient les maîtres. Cette erreur mène à la démocratie absolue, chose très-différente de la république. M. Charles Sainte-Foi ne demande pas la démocratie, il creuse bien au-delà de ces formes, de ces superficies de la société; il va droit à l'âme de l'état; c'est par l'âme qu'il veut le faire vivre et marcher, et nullement par un mécanisme de constitution quelconque. Mais son indignation contre l'injustice des forts, son amour pour ceux qui souffrent, sa compassion profonde lui ont trop fait oublier les torts populaires à côté des torts de la puissance; et l'impression qu'on en reçoit peut favoriser les illusions démocratiques. Cette impression, cette nuance partiale, ces couleurs trop noires d'un côté, et trop adoucies de l'autre, voilà ce que nous avons à lui reprocher sur ce sujet.

D'autres propositions semées çà et là nous ont paru aussi par trop hasardées. Ainsi, dans la pièce où il expose les résultats de la science, qui diminue le travail de l'homme en y substituant l'action de la nature

Digitized by Google

domptée, il dit qu'un jour viendra, où l'homme sera redevenu le maître de la matière : « Et la lutte ne sera plus, comme par le passé, entre la chair et l'esprit, mais entre l'esprit et l'esprit. » De sorte que le combat intérieur serait simplifié, et n'aurait plus lieu qu'entre l'orgueil et l'humilité, qualités de l'esprit. Mais quand toutes les forces extérieures de la matière nous seraient soumises par la science, en aurions-nous moins notre propre corps à porter ? nos instincts matériels à soumettre ?

Enfin, une troisième observation nous reste à faire. Une œuvre à formes poétiques, un livre d'élans, de sympathies, un livre qui s'adresse à tous les hommes, aux jeunes surtout, parce qu'ils sont l'avenir, doit parler, sur certaines matières, avec une grande réserve. « Le sage, dit quelque part l'auteur lui-même, ne parle pas comme s'il était seul, il parle pour les autres; il dit ce que les autres peuvent comprendre, et ce qui peut leur être utile. » Par exemple, il y a des vices dont il ne faut point trop décrire même l'horreur, parce qu'il y a en nous un genre de passions dont l'âge ardent ne se sauve guère que par l'ignorance. C'est une profonde maxime que celle-ci : *Nec nominetur in vobis*. La pudeur est en morale ce que le mystère est dans le dogme, une ignorance nécessaire de certaines choses. Voulez-vous préserver un jeune homme de la débauche ? arrêtez-le au premier pas, ne le laissez pas entrer dans le chemin ; si vous y introduisez sa pensée, vous aurez beau lui dire : Voilà des choses affreuses ! Peut-être votre élève ne verra-t-il pas les mêmes objets sous les mêmes couleurs. Ou bien, plus tard, peut-être à l'heure des mauvaises suggestions, d'importuns souvenirs, rejetés d'abord, viendront-ils lui troubler l'âme et les sens, et rendre le combat plus difficile.

C'est pourquoi nous aurions voulu retrancher, parmi ces belles pages de M. Charles Sainte-Foi, celles où les variétés des crimes qui se passent dans la famille, ou dans certaines maisons d'éducation, sont dépeintes de manière à les faire trop comprendre. Un livre n'est pas toujours lu dans l'esprit de l'auteur ; tous ne partagent pas ses impressions ; et, en ces matières, il ne faut montrer qu'un lointain vague et repoussant.

Ces observations faites, nous conseillons la lecture de ce livre, principalement aux pères de famille. Ils y trouveront des idées excellentes sur l'éducation ; ils y trouveront surtout, sur la moralité de la plupart des pensionnats, qui ne sont point gouvernés par une bonne discipline religieuse, des détails qu'ils ignorent trop souvent, parce qu'aucun livre n'ose les leur dire. Et pourtant il faut qu'il le sachent !

Lille, imp. de L. Lefort. 1859.

Digitized by Google

HENRI VANDERHOVE.

(Suite).

XVII.

Ce fut à peu près ainsi qu'il passa les premières semaines qui suivirent la mort de son père. Il n'avait plus le courage de faire la moindre démarche pour obtenir de quoi vivre. Il mangeait son pain de douleur, en errant dans les rues les moins fréquentées de la ville. Sa santé se perdit; il éprouva des douleurs de poitrine et de tête qui le réduisaient souvent à la plus complète inertie. Son orgueil même tomba; mais non pour faire place à la dignité qui n'appartient qu'à la vertu. Autant il avait été ferme dans ses jours de passions, à donner la mort au frère d'un ami, autant il la redoutait maintenant pour lui-même. Tout ce qui lui en rappelait seulement l'idée l'effrayait. De superbe incrédule, il était devenu superstitieux. Il chercha donc des expédients pour prolonger sa misérable vie; mais ces expédients ne pouvaient que l'abîmer encore davantage, comme on va le voir.

Voyant approcher le jour où il n'aurait plus de quoi se nourrir, il se résolut à demander quelques secours au notaire. Il entra d'un air d'humiliation, et sous des habits sales et usés, qui le rendaient presque méconnaissable. On l'introduisit dans un petit salon, en attendant qu'on allât voir si le notaire était encore chez lui. Henri s'assit sur un canapé dans un coin obscur de ce salon, dont les persiennes étaient fermées. Tandis qu'il rêvait là à l'abaisse-

Digitized by Google

ment profond dans lequel il était tombé par degrés, sa main toucha par hasard, derrière le coussin du canapé, une montre qu'il retira pour la regarder. C'était une montre de grand prix, aussi riche par la matière que par la perfection du travail; personne dans la maison ne savait ce qu'elle était devenue, et on la croyait volée. Henri la regardait avec une agitation qu'il s'efforçait de se cacher à lui-même. « Ce frivole objet de luxe, se disait-il, cet inutile jouet de la vanité, pourrait me nourrir pendant une année avec ma mère. A quoi cela leur sert-il? De quel droit ce qui pourrait faire vivre si longtemps des malheureux est-il consommé en bijoux stériles?..... si j'osais..... » Et en pensant cela, il frémissait malgré lui. « Mais quoi! mais quoi! ajouta-t-il en se parlant à lui-même, ne serait-ce pas justice? n'ai-je pas le même droit qu'eux à vivre? » On fit quelque bruit à la porte; Henri laissa tomber la montre dans sa poche, où il l'avait déjà portée.

On venait dire que le notaire était sorti, et ne reviendrait pas de la journée. Il est probable qu'il avait deviné l'objet de la visite d'Henri, et qu'il voulait échapper à une demande importune. Henri n'en fut pas fâché; cette prière de suppliant qu'il s'était déterminé à faire par besoin était désormais inutile; et la bassesse qu'il venait de commettre lui rendait, à ce qu'il croyait, le moyen de conserver ses airs d'indépendance encore quelque temps.

Mais il comptait encore une fois sans sa conscience. En arrivant dans la rue, son premier mouvement fut de boutonner machinalement son habit, comme s'il eût craint qu'on n'aperçût ce qu'il portait. En même temps il composait son visage, car plus il se sentait coupable, plus il sentait aussi la nécessité de n'en rien laisser paraître. Involontairement il regardait tous les passants, et si quelqu'un jetait les yeux sur lui, il croyait voir dans ses yeux une expression soupçonneuse. Peu à peu cette expression lui parut plus prononcée, plus perçante; les yeux lui sem-

Digitized by Google

blaient se fixer sur lui de toutes parts avec un éclat, avec une vivacité qu'il prenait pour des menaces. Il se crut entouré d'espions et d'accusateurs; il se troubla, marcha plus vite, chercha les rues les plus obscures, les plus détournées, les plus désertes, regardant à chaque instant en arrière, évitant tous ceux qui paraissaient venir à lui. Le malheureux! Seul chez lui, il était accablé de remords, poursuivi par son imagination vengeresse, épouvanté de l'aspect des morts à qui il avait ouvert le tombeau, et qui l'y appelaient à leur tour; au milieu de la foule, il se croyait entouré d'ennemis et de juges; il craignait également Dieu et les hommes, et ne pouvait fuir ni l'un ni les autres; sa conscience l'assiégeait de supplices.

XVIII.

Il se demanda avec agitation s'il rentrerait encore chez lui; car enfin, pensait-il, on savait sans doute chez le notaire que cette montre était là; « peut-être suis-je le seul qui soit entré dans le salon; on m'a vu assis sur ce canapé; on sait que je suis dans le besoin. Oh quelle folie j'ai faite! Oh! comment ai-je pu..... » Passant sur un pont, il voulut jeter la montre dans la Seine; au moins on ne pourrait alors le convaincre. Mais le pont était couvert de monde, et il se croyait toujours observé. Enfin il reprit courage, rentra chez lui, et cacha son vol dans le trou le plus obscur qu'il put trouver.

Voilà donc à quelle extrémité Henri était arrivé. Sa mauvaise conduite, conséquence de ses mauvais principes, avait ruiné sa famille, tué son père, tué Edouard, tué M.me de Villers, réduit à la plus douloureuse solitude Ernest, son ami, qui lui avait rendu tant de services. Son cœur, avili par la corruption, avait cherché dans un orgueil effréné l'apparence et l'attitude d'un honnête homme; bourrelé de remords, il n'avait pour cela cessé de prétendre

Digitized by Google

à l'honneur, tant ce mot est mal appliqué dans le monde; et puis, cet homme d'honneur, dès que le besoin le presse, devient un malfaiteur vulgaire, un misérable voleur!

Mais pour profiter de son vol, il fallait avant tout le convertir en argent monnayé. Il fallait donc vendre cette montre. Mais c'était s'exposer à être découvert aussitôt. Si la police était avertie du vol, ses agens ne manqueraient pas de saisir le premier qui serait trouvé en possession de l'objet volé. Que faire? non-seulement il n'osait risquer la moindre tentative pour le vendre; mais il n'osait même le retirer de la cachette où il l'avait mis. Quelle honte insupportable s'il venait à être découvert! quel triomphe pour ses infidèles amis qui l'avaient abandonné, et qui diraient avec vérité qu'ils n'avaient abandonné qu'un voleur! Etre jeté dans une prison parmi les rebuts de la société; n'en sortir qu'avec l'ignominie sur le front, et la misère pour compagne inséparable! Comme il se jugeait vil maintenant! Il ne sortait presque plus; cette montre fatale semblait un talisman qui l'attachait dans sa chambre, afin de le livrer tout le jour au tourment de ses pensées. Quelquefois il jetait un regard effaré sur l'endroit qui la recélait, comme si un spectre avait dû sortir de cet endroit. Souvent il se proposait d'aller la jeter quelque part. Mais ensuite? mais quand sa mère serait venue? mais quand le peu qui leur restait serait dépensé? Mourir de faim avec sa mère! « Ah! se disait-il, si je pouvais redevenir ce que j'étais avant d'arriver à Paris! Si je pouvais prier à côté de ma mère, puis avoir l'esprit tranquille, puis travailler avec courage, pour la nourrir et pour expier mes crimes! Maudits soient les jours que j'ai passés dans cet égarement ruineux! Tout est perdu! tout est perdu! Maudits ces plaisirs! maudits ces livres corrupteurs! maudit.... » Il allait dire : « Maudit mon père, qui me les a donnés! » Mais sa voix ne put prononcer cette détestable malédiction.

Au milieu de ces incertitudes, de ces projets contraires,

Digitized by Google

de cet abattement, de ces vains regrets, il continua à vivre misérablement, n'osant vendre la montre, n'osant la jeter, n'osant la restituer, et la laissant où elle était.

XIX.

Parmi les personnes qui attendaient, vers le soir, dans la cour des messageries, l'arrivée de la diligence du Nord, se trouvait un jeune homme d'un extérieur pauvre, et dont les traits mobiles exprimaient à la fois les ravages des passions, et le dégoût qui en est la suite. Quelquefois, à certains gestes brusques, à certains regards hautains, on aurait cru reconnaître un caractère décidé; mais le plus souvent ses traits étaient contractés par un air de crainte fort peu en harmonie avec ces gestes et ces regards. Il évitait l'approche des autres, et se promenait tristement le long des murs, entre des diligences qu'on chargeait ou qu'on déchargeait. Bientôt le roulement de la lourde voiture qui arrivait gronda au loin dans la rue, et s'arrêta dans la cour. Le jeune homme s'approcha; une femme sortant de la rotonde jeta un cri en tombant dans ses bras; c'était Monique dans les bras de son fils.

La mère pleurait et ne pouvait prononcer une parole. Henri, remarquant que cette scène attirait les regards, était dans un horrible embarras. Depuis que sa conscience l'avait forcé à fuir la vue des hommes, il s'était habitué à soupçonner qu'on le cherchait partout; il était en ce moment si préoccupé de cette idée, qu'il répondait avec mauvaise humeur aux larmes de sa mère, et, la retirant du milieu de la foule, lui faisait remarquer avec rudesse qu'on la regardait, et qu'elle donnait une scène au public. Ce triste accueil de la part d'un fils qu'elle n'avait point vu depuis trois ans serra le cœur de Monique, et y fit tarir les larmes, sans y faire tarir la douleur.

A mesure qu'elle passait les jours auprès d'Henri, et

Digitized by Google

qu'elle découvrait les particularités de sa manière de vivre, elle tombait de souffrance en souffrance. Cette froideur d'âme avec cette fièvre d'imagination troublée, cet orgueil qui perçait encore avec ces peurs étranges qui le faisaient agir comme un malfaiteur poursuivi par la justice; ces insomnies, ces tristesses profondes, ces variations continuelles d'un caractère autrefois si ferme, tout annonçait à Monique un mystère de malheur qu'elle n'osait chercher à pénétrer. Elle ne dit rien, s'arma de confiance en Dieu, et résolut de ne s'épargner ni travail, ni peine, ni patience, pour ramener son fils à des pensées généreuses, seule espérance de bonheur.

Monique avait déjà donné à Henri la somme qu'il devait à Ernest; Henri s'était déchargé du fardeau de cette dette avec une joie telle qu'il n'en avait pas ressenti depuis longtemps. Ensuite ils louèrent un petit appartement pour y demeurer ensemble. Monique avait un talent qui, à Paris, pouvait lui être de quelque ressource; elle dessinait et peignait très-bien le paysage et les fleurs. A une époque plus heureuse, elle avait trouvé dans ce talent une source de plaisirs aussi paisibles que variés; sa piété douce, élevée, animait toute la nature; les calices des fleurs, balancés par le vent, étaient à ses yeux comme des encensoirs d'où s'élève un parfum de louange vers le Créateur; une goutte de rosée lui rappelait les consolations de la grâce divine qui descendent sur nous dans la nuit douloureuse de ce monde; souvent les effets innombrables de la lumière, des vents, des eaux, des feuillages, la perfection infinie des plus petites choses, d'une feuille, d'un brin d'herbe, d'un brillant insecte, emportaient son esprit dans une espèce d'extase de reconnaissance et d'adoration. La piété était le fond de son âme; tout venait y aboutir; et c'est pour cela qu'elle éprouvait une affection si vraie et si profonde pour les ouvrages de Dieu. La peinture lui servait à multiplier ce plaisir; l'assemblage de ses fleurs présentait les plus aima-

Digitized by Google

bles contrastes; leurs attitudes étaient pleines de grâce; ses paysages ne manquaient pas de mouvement; et si elle avait un défaut, c'était de s'attacher trop aux détails, parce qu'elle les traitait avec trop d'amour, y découvrant sans cesse des merveilles nouvelles.

Elle vendit d'abord quelques-uns de ses tableaux, qu'elle avait peints durant l'enfance d'Henri, alors que tout souriait encore à ses espérances : doux souvenirs, devenus maintenant bien amers! Ensuite elle tâcha d'obtenir quelques jeunes élèves. La douce gravité de sa physionomie prévint tout d'abord en sa faveur les personnes auxquelles elle s'adressa; puis, lorsqu'on la connut mieux, elle intéressa bien plus vivement par la noble franchise de son langage, et par sa courageuse résignation qui attendrissait. Ses premières élèves firent des progrès sensibles; ces jeunes filles l'idolâtraient, et l'affection qu'elles portaient à Monique était si vive et si sincère, qu'elles cherchaient à prolonger leur travail, pour rester plus longtemps auprès d'elle. Dans les intervalles des leçons elle faisait des aquarelles pour les vendre; mais pauvre et solitaire, n'ayant aucune relation avec des artistes qui l'auraient encouragée, aucune autre recommandation que celle d'un talent modeste et gracieux, ses travaux n'étaient point payés comme ils méritaient de l'être; les marchands profitaient de sa situation pour acquérir presque pour rien des ouvrages quelquefois charmants; de manière que ce genre d'occupation, qui aurait pu lui fournir des ressources indépendantes de la faveur passagère de quelques personnes, ne la dédommagea pas du temps qu'elle y employait, et elle fut obligée d'y renoncer. Elle se livra donc toute entière à ses jeunes élèves, s'efforça d'en augmenter le nombre, ne s'épargna ni soins, ni assiduité, et réussit assez bien; dès lors toute son existence dépendit de la confiance qu'on avait en elle.

Digitized by Google

XX.

Tandis que Monique luttait ainsi contre la pauvreté par le travail, un autre combat s'engageait entre elle et son fils; combat silencieux, intérieur, entre la résignation, la patience, la vertu, d'une part; et de l'autre le sombre découragement d'un cœur vicieux. Elle se félicitait quelquefois en secret d'être pauvre, espérant que, si les paroles n'avaient jamais rien obtenu de l'opiniâtre caractère de son fils, le spectacle de sa misère si peu méritée obtiendrait davantage. Jamais elle ne lui fit un reproche; elle évitait même de lui parler de son père; et le silence qu'elle gardait à ce sujet en disait plus que tous les discours. Tous les moments qu'elle pouvait dérober au travail, elle cherchait à les consacrer à distraire Henri par une conversation en apparence indifférente, mais propre à lui inspirer à la longue, sans qu'il en aperçût l'intention, des sentiments de sociabilité qui ramèneraient le calme dans son esprit, et peut-être la vertu dans son cœur. Lorsque, dans ses mauvaises heures, il répondait avec brusquerie, insolence ou colère, elle le regardait avec un sourire triste, au milieu duquel des larmes venaient briller.

Henri n'était pas indifférent à cette conduite maternelle. Par moments, une généreuse résolution apparaissait dans son esprit comme une vision radieuse; mais cet éclair rapide le laissait bientôt replongé dans ses ténèbres habituelles, qu'il trouvait alors plus affreuses.

C'était donc un nouveau supplice ajouté à tous les supplices qu'il ressentait; le spectacle des vertus de sa mère lui faisait éprouver je ne sais quel malaise d'impuissance, semblable à celui qu'on éprouve dans un songe pénible, lorsque, suspendu au-dessus d'un abîme, on s'efforce toujours d'atteindre à une branche d'arbre que le vent soulève toujours. Ce n'étaient plus ces convulsions d'une passion

Digitized by Google

fougueuse et insensée, qui avaient marqué ses premiers égarements; ce n'était plus ce calme apparent de l'orgueil, dans lequel il s'était reposé avec complaisance pour échapper à ses remords; toute énergie était éteinte dans son âme. S'il avait pu travailler pour seconder sa mère!

Plus d'une fois il voulut chercher de l'occupation; mais, dès le premier pas, il retombait sans force devant les difficultés. Travailler pour gagner de quoi vivre modérément, uniformément, sans souci, et presque sans pensée, comme la plupart des travailleurs, c'est une idée qu'il rejetait avec mépris, ne se croyant pas fait pour cette vie commune, et trouvant d'ailleurs que ce n'était pas là vivre. « Mais ta mère? lui criait sa conscience; mais le plaisir de la soutenir, de lui procurer quelques jouissances, mais les émotions d'un bon cœur, que tu sentais si bien dans ton enfance; voilà de quoi animer cette vie monotone dont tu as peur! » Oui; mais le cœur de l'homme est ainsi fait, que toutes les bonnes pensées, toutes les vertus, toutes les belles émotions s'y tiennent; aucune d'elles n'a la force de s'y soutenir longtemps sans le secours de toutes les autres.

Henri savait cela, parce qu'une terrible expérience le lui avait appris; il comprenait que l'affection filiale devait se faire accompagner de toutes les autres affections pures; que ces affections ne vont point sans le dévouement; que se dévouer, c'est renoncer à soi-même, et qu'il est impossible à l'homme de se renoncer véritablement, s'il n'espère se retrouver en Dieu. Henri sentait donc fort bien que, pour établir l'harmonie dans son âme, et pour trouver dans cette harmonie la force et la constance dont il avait besoin, il serait forcé de redevenir chrétien, et cette seule pensée l'épouvantait. Il avait tant d'objections dans son esprit, et à la fois tant de remords dans son cœur, que sans croire au christianisme, il en avait peur; la religion n'était encore pour lui qu'un fantôme; mais ce prétendu fantôme lui apparaissait toujours aussi redoutable qu'une réalité vengeresse.

Digitized by Google

Ainsi ses désirs d'aider sa mère ne furent que des désirs; ses élans vers le bien ne furent que de fatigants efforts qui le laissaient toujours retomber dans le vague. Grâce du ciel! pour comprendre combien tu es nécessaire à nos faibles sentiments, il faut avoir subi la torture d'une volonté qui lutte, qui se travaille elle-même, et qui se sent toujours défaillir!

Humilié de sa faiblesse, Henri ne songea plus qu'à étouffer les pensées vertueuses que la présence de sa mère lui inspirait malgré lui. Il prolongeait son sommeil aussi longtemps qu'il pouvait; le soir, il errait dans les rues de Paris, promenant sa nullité insouciante partout où il trouvait à se procurer quelque misérable distraction. Chez lui, il se livrait à tous les emportements de son caractère. Telle était sa violence lorsqu'il était contrarié, que Monique ne pouvait lui refuser de l'argent quand il en demandait. En vain elle lui représentait les besoins de l'avenir et la nécessité de faire quelques économies, parce qu'il était probable qu'après l'hiver elle perdrait la plupart de ses élèves; il n'écoutait rien, et s'encourageait lui-même à ne plus s'attendrir. Il arriva de là que les espérances que Monique commençait à concevoir furent encore une fois dissipées; la crainte de quelqu'éclat scandaleux qui lui aurait ravi la confiance dont elle jouissait, la força de subir les écarts les plus déraisonnables de son fils; tout ce qu'elle gagnait était dépensé à mesure; et quoiqu'elle ne sût pas ce qu'il faisait de cet argent, elle prévit qu'une nouvelle source de douleurs venait de s'ouvrir pour elle.

XXI.

Deux mois s'étaient écoulés depuis que Monique donnait des leçons de dessin. Une de ses meilleures élèves, âgée d'environ quinze ans, ayant payé son dernier mois, annonça que sa mère ne lui permettait plus de venir. L'air d'em-

Digitized by Google

barras et de mystère avec lequel s'exprimait cette jeune personne surprit et affligea Monique. Plusieurs autres élèves la quittèrent quelques jours après; les plus âgées cessèrent les premières, et leur exemple paraissait entraîner les plus jeunes, de sorte que bientôt elle se trouva complètement abandonnée. La plupart de ces enfants ne savait pas pourquoi on les enlevait à celle qu'ils appelaient leur bonne Monique. Une d'elles ayant achevé un dessin auquel depuis quelques jours elle donnait tous ses soins, écrivit au bas : « *A ma bonne Monique : souvenir d'Eugénie.* » Puis elle s'avança, émue et troublée, vers sa maîtresse, et lui offrit son dessin d'un air attendri; car elle savait que Monique, en perdant ses élèves, perdait son unique moyen de subsistance. « Vous aussi, ma chère Eugénie! » dit Monique avec une agitation qu'elle ne pouvait réprimer tout à fait. La jeune fille se jeta dans ses bras, en pleurant à chaudes larmes. « Adieu! s'écriait-elle, adieu! ce n'est pas à cause de vous, je vous assure; maman est seulement mécontente de M. Henri. Ce n'est pourtant pas votre faute, ma bonne Monique! » Et elle pleurait de nouveau.

Les élèves que Monique avait obtenues appartenaient à des familles d'une fortune assez bornée, mais qui étaient bien aises de procurer à leurs enfants quelques connaissances d'agrément, sans les exposer aux dangers des écoles spéciales, et sans faire non plus la dépense des leçons à domicile. Il circula dans ces familles des bruits très-défavorables au fils de la maîtresse de dessin, bruits qu'Henri ne justifiait que trop par sa mauvaise conduite; car il avait repris la plupart des fatales habitudes qui l'avaient réduit à la triste situation où il se trouvait. On apprit aussi les principaux traits de sa vie antérieure. Les parents des enfants ne jugèrent point d'abord que les fautes du fils dûssent retomber sur la mère, d'autant plus qu'ils savaient, par les élèves elles-mêmes, qu'Henri ne les voyait jamais; mais ensuite ils réfléchirent avec plus d'inquiétude : une crainte

Digitized by Google

ombrageuse, qu'on ne saurait blâmer dans des parents, détermina ceux dont les filles étaient sorties de l'enfance, à les retirer; les autres les imitèrent. Et, comme il arrive souvent à l'égard des malheureux, on finit par trouver que la mère même était bien jusqu'à un certain point coupable de l'inconduite de son fils; on décida qu'elle n'avait point assez de fermeté, ou qu'elle n'avait point donné à Henri des principes assez sûrs, et que, par conséquent, elle n'était pas assez sûre elle-même; enfin la mère bien innocente fut chargée des crimes de son fils, et complètement abandonnée. Dans sa détresse, elle essaya de se justifier; elle se présenta chez la mère de la petite Eugénie, qui avait tant pleuré en la quittant; mais l'explication qu'on lui donna fut si brève et si sèche, qu'elle ne se hasarda plus à faire aucune tentative semblable. Elle sentait bien d'ailleurs qu'elle-même, en pareille circonstance, se serait crue obligée d'agir de la même manière.

L'hiver fut long et rude. Vers la fin de Janvier, Monique et Henri se trouvèrent dans le dénûment le plus complet. Ils avaient changé de quartier pour cacher leur misère, et s'étaient retirés dans une rue obscure, où ils avaient loué pour un mois, en payant d'avance, une petite mansarde, qu'ils allaient être forcés de quitter dans quelques jours. Un soir, ils étaient tous deux dans leur étroite chambre sans cheminée. N'ayant point d'ouvrage, ils n'avaient point allumé leur lampe, afin d'épargner l'huile. Un vent glacial sifflait par un carreau brisé de la petite fenêtre, qu'Henri n'avait pu boucher qu'imparfaitement avec des lambeaux de linge. La lune, s'élevant dans un ciel pur et froid, éclairait dans cette chambre un grabat et un vieux fauteuil, qui en formaient tout l'ameublement. Sur le grabat et sous une mauvaise couverture, Monique était couchée et tremblait de froid. Son corps affaibli par la faim ne semblait plus accessible à la chaleur. Henri, assis sur le bord du grabat, essayait de la réchauffer dans ses embrassements.

Digitized by Google

« Ma mère, lui disait-il en pleurant, ma chère mère, mangez, je vous supplie, mangez ; » et il lui présentait le dernier morceau de pain qui leur restât.

« Mon ami, lui dit-elle, je n'en ai pas besoin, j'ai mangé ce matin ; mais toi, tu n'as rien pris depuis longtemps ; mange, mange, Dieu pourvoira pour la suite. » Et tandis qu'elle repoussait le morceau de pain, ses lèvres pâles et ses yeux abattus essayaient de sourire.

« Ma mère, ma mère ! s'écria Henri, vous mourez de froid. Je vous en conjure, mangez ; je veux que vous mangiez ! il me reste encore bien des forces. Mais vous, mangez, afin que vous puissiez vous réchauffer et dormir.

— Et moi aussi, je veux, reprit Monique avec un accent plus fort, je veux que tu manges, parce que j'ai besoin de tes secours. Quand tu seras incapable de me servir, en mourrai-je moins ?.... Oh ! mon cher Henri, vis, vis pour ta mère ; et si elle meurt, oublie tout le reste, mais souviens-toi de Dieu ! »

A ces mots, elle cacha son visage sous sa couverture, et pleura. Henri, qui la tenait encore embrassée, se releva avec vivacité. L'idée de Dieu venait encore de lui apparaître ! Tous ses crimes lui apparaissaient en même temps. Cette mansarde nue, froide, isolée ; cette couche dure et délabrée, où il avait, par sa mauvaise conduite, réduit sa mère à chercher un repos qu'elle n'y trouvait pas ; ce morceau de pain, qu'elle voulait le forcer de manger, lui qui avait dissipé tout le reste ; ce vent glacé, cette lueur incertaine, tout prenait une voix, et rendait témoignage contre lui. Debout devant le grabat, il s'arracha les cheveux, grinça des dents, et poussa un long cri inarticulé de désespoir. Monique effrayée s'élança de son lit malgré sa faiblesse, et le serrant dans ses bras grelottants : « Qu'as-tu donc, Henri ? oh mon Dieu ! ayez pitié de moi ! Donne, mon ami, je mangerai. »

Et elle prit le morceau de pain, le partagea, en donna une moitié à Henri, et se mit à manger l'autre.

Digitized by Google

XXII.

Ils mangeaient tous deux en silence. Monique n'était préoccupée que de l'avenir. Persuadée que son fils ne sortirait de la profonde dégradation où il était plongé qu'en revenant à Dieu, cette pensée l'absorbait sans cesse; toutes ses actions, toutes ses souffrances, étaient une prière continuelle qui n'avait point d'autre but.

L'âme d'Henri était un véritable enfer; elle semblait s'élargir sans cesse pour contenir de nouveaux tourments. Ses souffrances lui avaient enfin appris à compatir à celles des autres; il était devenu moins égoïste; mais il n'en ressentait que plus douloureusement l'horreur de sa situation. Il avait sous ses yeux sa mère plongée, à cause de lui, dans la détresse la plus déchirante; en même temps sa mémoire lui rappelait l'amour si tendre, si dévoué, qu'elle n'avait cessé de montrer pour un fils indigne; il pensait aux jours de son enfance, où il avait vécu si heureux dans la maison paternelle; à ce jardin au pied de la montagne, à ce village natal, à cette aisance dont il avait joui; il s'accusait d'avoir tout détruit, tout dissipé; d'avoir causé la mort de son père; et sa mère était mourante sous ses yeux! Il avait usé toute l'énergie de son caractère dans le mal; et, par un châtiment terrible, maintenant qu'il aurait voulu revenir au bien, il n'en avait plus la force; une puissance malfaisante semblait réprimer tous les élans de son âme, et le tenir enchaîné au fond du précipice. Cette situation insupportable le faisait passer tour à tour des sanglots à la fureur. Assis dans un coin obscur de la chambre sur le fauteuil qui lui servait de lit, il songeait à ce qu'il ferait le lendemain. Sa mère, qui s'était recouchée, l'entendait remuer sans cesse.

« J'irai donc mendier au coin d'une borne! se disait-il. Mais qui me donnera? on me dira de travailler. Sais-je

Digitized by Google

travailler? Et pourtant il faudra du pain; il en faudra demain, pour ma malheureuse mère, du moins. Oh! pourquoi suis-je venu en ce monde! Oh! quel horrible jour que le jour de demain! Mendier? non! Travailler? non! Mourir..... ou voler!.... »

Tout à coup il se lève, allume la pauvre lampe, soulève un des carreaux rouges dont la chambre était pavée, et retire du trou une montre magnifique, qu'il tient suspendue sans rien dire aux yeux de sa mère stupéfaite. C'était la montre volée au notaire, et qu'il avait jusqu'alors cachée soigneusement aux regards de Monique. Il n'avait pas encore osé risquer de la vendre; encore moins avait-il osé la restituer, quoique cette inspiration lui fut venue plus d'une fois. Il la montrait d'un air sombre à sa mère. Celle-ci croyait rêver: le regard équivoque de son fils et l'objet qu'il venait de lui découvrir l'étonnaient également.

« Qu'est-ce que cette montre, Henri, » lui dit-elle d'un ton sévère?

— Elle est à moi, ma mère, répondit Henri. Il fallait une situation comme celle où nous sommes pour me forcer à m'en défaire.

— Comment avez-vous pu la garder si longtemps, Henri? pourquoi la cacher? d'où vous vient-elle?

— C'est un souvenir, ma mère, reprit Henri; ne m'en demandez pas davantage. Je vous répète qu'il fallait la présence de la mort pour me forcer à m'en défaire. »

Quelque vagues que fussent ces réponses, Henri les colora si bien, et refusa si obstinément toute explication qui aurait pu mener à la découverte de la réalité, que Monique se trouva rassurée. Elle crut qu'il l'avait achetée ou reçue à l'époque de ses plus grandes folies, et qu'il y attachait quelques souvenirs de coupables prodigalités; mais elle ne pensa pas un seul instant que son fils fut jamais descendu jusqu'à la bassesse du vol. L'air de chagrin qui était empreint sur le visage d'Henri ne lui parut provenir que d'un regret

Digitized by Google

qu'il ne pouvait dissimuler entièrement; et elle se réjouit en son cœur de le voir déterminé à sacrifier ce dernier souvenir de ses égarements, auquel il semblait attacher tant de prix. Il fut résolu qu'elle irait elle-même le lendemain présenter cette montre à l'un des principaux horlogers de la ville, et qu'elle en prendrait le prix qu'il voudrait en donner. Monique bénit la Providence, et dormit pendant quelques heures; Henri veilla dans une agitation dont il est aisé de comprendre la cause.

XXIII.

Dans le trouble de ses pensées, dans l'horreur de son indigence, on conçoit très-bien qu'Henri, déjà coupable de tant de mauvaises actions, se décidât enfin à retirer quelque profit de son vol. Mais pourquoi charger sa mère de la dangereuse commission de vendre la montre? parce qu'il sentait qu'il n'aurait pu le faire lui-même sans se trahir à l'instant. Il venait de passer une nuit sans sommeil, dans d'horribles inquiétudes, cherchant dans son esprit mille moyens, retournant sa pensée dans tous les sens, pour échapper à la nécessité qui le pressait. Sa pâleur, sa physionomie qui respirait les passions, les souffrances et le désordre de l'âme, ses vêtements délabrés, peu en rapport avec ses manières et son langage, n'auraient pas manqué de le rendre suspect. Lui-même, se sentant avili, n'aurait pu se défendre de quelque hésitation; et la moindre parole, la plus faible apparence de soupçon l'aurait déconcerté. Mais sa mère était innocente; mais elle portait sur son front, malgré ses douleurs, une sérénité inaltérable; son accent était grave, doux et pur comme la vertu même. Ne sachant rien du crime, elle s'exprimerait et elle agirait avec toute l'assurance et la sécurité d'une conscience qui ne craint pas même qu'on la soupçonne.

Henri espérait donc bien échapper par cet expédient aux

Digitized by Google

recherches de la police, si la police avait fait des recherches. D'ailleurs, si quelqu'accident arrivait à sa mère, ne pouvait-il pas, d'un mot, la faire relâcher, et se mettre à sa place! Il se flattait d'en avoir le courage. Laisser traîner sa mère en prison quand lui seul était coupable, c'était une chose trop affreuse pour qu'il la crût possible. Il était donc bien résolu à se faire justice s'il le fallait. Après tout, la prison n'était pas aussi horrible que la faim. Mais que deviendrait alors sa mère? Sa mère? elle serait moins malheureuse peut-être que par le passé. N'était-ce pas lui qui l'avait réduite à cette extrémité de la misère? Au reste, une chose était certaine : c'est qu'il fallait manger, et qu'il ne connaissait point d'autre moyen qui pût lui procurer immédiatement du pain.

Ces raisonnements avaient un peu affermi sa résolution. Mais lorsque, dans la matinée, il vit sa mère s'apprêter à sortir, une espèce de terreur le reprit tout à coup. Monique observa l'altération de sa figure; elle l'embrassa tendrement, et partit, pleine d'espérance. Henri descendit un instant après, et la suivit de loin. Tous deux avaient puisé de nouvelles forces dans les sentiments de leur âme : Monique, dans l'attente d'un meilleur sort; Henri, dans une crainte presque convulsive. Ils arrivèrent au Palais-Royal; Henri s'arrêta au bout de l'une des galeries, et regarda marcher sa mère; il tremblait, il pleurait sans oser s'avouer pourquoi : ses dents claquaient, des frissons couraient à chaque instant dans tous ses membres.

Monique était arrivée là avec beaucoup de confiance; mais, au moment d'entrer chez l'horloger, plusieurs pensées inquiétantes l'assaillirent à la fois. « Si l'on me demande d'où vient cette montre? elle est bien riche pour des gens comme nous. Et si je tarde à répondre? si je m'embarrasse? ô mon Dieu! si on allait supposer que c'est un objet mal acquis! » Ces idées l'arrêtèrent un moment; elle pensa retourner sur ses pas. Mais pourtant, quel autre moyen

Digitized by Google

de vivre encore cette journée? Henri aurait-il pu?.... oh non! non, jamais une semblable pensée ne serait entrée dans l'esprit de Monique. Son fils était impie, emporté, égaré pour longtemps encore peut-être; mais ce n'était pas un vil, un misérable voleur! son orgueil même le garantissait d'une semblable bassesse.

Fortifiée par ces réflexions, elle ouvrit, mais timidement. Un étranger était dans la boutique; retenue par une hésitation invincible, elle attendit que cet étranger fût sorti; et cela fut remarqué.

Sa première phrase fut longue, entortillée, confuse, comme celle d'une personne qui n'ose venir au fait. L'horloger, appuyant ses deux mains sur son étal, attendait patiemment, en la regardant d'un œil fixe, qu'elle se fût expliquée. Cet œil attentif augmenta le trouble de Monique, qui craignait une question à laquelle elle n'aurait pu répondre. Elle regretta d'être venue là; mais il était trop tard. Il fallut tirer la montre de son sac. L'horloger regarda ce riche bijou avec surprise; deux fois ses yeux passèrent de la montre à la personne pauvrement vêtue et visiblement embarrassée qui la lui présentait : Monique rougit un peu, et elle dut rappeler toute la fermeté de son innocence pour que son trouble n'arrivât pas au comble.

L'horloger ne tarda pas à prendre son parti. Il se mit d'abord à considérer la montre avec une admiration affectée, l'ouvrit, l'examina à la loupe; puis, de l'air d'un homme qui se souvient tout à coup d'une chose oubliée, il appela un apprenti, et lui donna quelques ordres indifférents, qu'il accompagna d'un signe d'intelligence : le garçon comprit et sortit. « Madame, dit-il ensuite d'un air d'intérêt, à moins que vos motifs ne soient très-puissants, je ne vous conseillerais pas de vous défaire de cette montre. On n'en trouve guère dont le travail soit si parfait. » Et il continuait son examen, cherchant à le prolonger. Bientôt l'apprenti rentra, et peu d'instants après, un monsieur bien mis vint

Digitized by Google

parler de diverses choses à l'horloger, qui lui montra la montre comme un objet de prix. « Eh, mais, dit l'agent de police (car c'en était un), je connais cette montre. Elle a appartenu à un notaire, telle rue, tel numéro. N'est-il pas vrai, madame? » Monique, surprise d'entendre le nom du notaire chez qui son fils avait travaillé assez longtemps, fut frappée d'une idée lugubre, et répondit en balbutiant qu'elle l'ignorait. « Vous l'ignorez? cela ne se peut; il n'y a guère que quelques mois que cette montre a été volée chez ce notaire.

— Volée! » s'écria Monique avec un gémissement étouffé; et, toute pâle, prête à défaillir, elle se laissa tomber sur une chaise. Par une force secrète qui venait de son innocence, elle parvint bientôt à reprendre ses sens; mais quelle foule d'images désolantes et de sinistres pressentiments se pressait dans son esprit!

Jusqu'alors elle avait craint seulement l'embarras momentané dans lequel un soupçon injuste, mais fondé sur quelques faibles apparences, pourrait la jeter. Maintenant, non-seulement le soupçon, mais la certitude d'un vol la couvrait de confusion. Ce vol, elle le voyait clairement, avait été commis par son fils. Ce fils avait lâchement exposé sa mère à l'ignominie d'une arrestation pour un crime si bas. Il ne manquait plus que cette indignité aux malheurs de Monique. Cependant elle ne faiblit pas encore; ayant jeté furtivement un regard vers le ciel, elle rentra un instant dans sa conscience, lança vers Dieu une courte invocation, et sentit une vertu divine couler dans son sein. Sa physionomie redevint calme et noble; l'horloger et l'agent de police lui-même trouvaient quelque chose d'inexplicable dans l'expression parfaite de candeur, de dignité et de fermeté qui respirait dans les traits de cette femme, considérée par eux comme une voleuse.

Ils essayèrent de lui faire déclarer qui elle était, comment elle avait eu cette montre, où elle demeurait; mais elle

Digitized by Google

se tut constamment. Ce fut sa première pensée; elle lui vint comme un trait de lumière. Elle voulait, malgré tout, sauver son fils. Le découvrir, c'était, en le déshonorant, le réduire au dernier désespoir, et détruire à jamais tout moyen de le ramener à la vertu. Mais prier pour lui dans la prison, offrir à Dieu pour lui toutes les ignominies, toutes les souffrances, c'était à ses yeux le vrai moyen de le sauver. Elle s'était déjà offerte en sacrifice pour lui; il fallait donc continuer ce sacrifice. Comment cette expiation d'une mère pour son fils n'aurait-elle pas fléchi celui qui forma le cœur des mères? Elle se renferma donc dans un silence que l'agent de police, en dépit de toute sa douceur de langage, et de toute son habileté à l'interroger, ne put lui faire rompre. Enfin, voyant tous ses efforts inutiles, il lui déclara qu'il l'arrêtait au nom du roi, et qu'elle devait le suivre. Ils sortirent.

XXIV.

Quelles étaient, pendant ce temps, les pensées d'Henri? Il attendait dans des angoisses cruelles le résultat de son malheureux expédient. Quand il vit sortir l'apprenti d'un air empressé, ses craintes prirent une nouvelle force; il marchait sans direction fixe, revenait sur ses pas, s'éloignait de nouveau; ses yeux brillants et mouillés se tournaient sans cesse du côté de la boutique de l'horloger; il se mordait les lèvres, et ne songeait pas aux passants qui l'observaient. Quand il vit l'apprenti rentrer avec un individu dont il ne reconnaissait que trop bien le caractère, une certitude écrasante succéda à ses doutes et à ses craintes.

Il avait donc porté le dernier coup à sa mère! son ingratitude était au comble! c'était encore une victime ajoutée à toutes celles qu'il avait déjà faites! car comment ne mourrait-elle pas d'une semblable douleur? son fils voleur! son fils faisant retomber sur elle les conséquences de son

Digitized by Google

vol, la livrant lui-même, elle innocente, aux tribunaux, à l'infamie, à la prison !

Non, cela ne sera pas ! et il marcha d'un pas rapide et déterminé vers la funeste boutique. Mais une providence vengeresse semblait le poursuivre. Il devait apprendre combien, en se plongeant dans le vice, il avait dégradé tous ses sentiments. Il devait apprendre qu'après avoir longtemps foulé aux pieds la morale et la vertu, on n'y revient pas quand on veut.

Le plus grand châtiment du crime sur la terre, ce sont les autres crimes qu'il entraîne ; c'est l'affaiblissement, l'endurcissement, l'incapacité du bien. Le vice deviendrait trop hardi, s'il pouvait s'arrêter quand il veut. La vertu serait trop humiliée, si après l'avoir quittée, on pouvait la reprendre à son gré. Un repentir efficace est un don gratuit, qui ne s'accorde qu'à la prière et à l'expiation : Henri allait l'apprendre par expérience.

Au moment où il approchait de la boutique, il se trouva en face de deux jeunes gens qui s'avançaient de son côté, en se donnant le bras. C'étaient Alcide, l'étudiant en médecine, et Francis, le clerc d'avoué ; les deux compagnons de ses orgies, les deux témoins de son orgueil, les deux amis qui l'avaient abandonné dans le besoin. Ils le reconnurent à peine, et passèrent sans rien dire, d'un air de parfaite indifférence. Henri rougit d'abord d'avoir paru devant eux sous un extérieur propre à inspirer de la pitié.

Son orgueil se réveilla tout entier. « Ciel ! ciel ! se dit-il, ils vont savoir que j'ai volé..... Quel triomphe pour ces lâches égoïstes ! » Alors il y eut dans son esprit un combat tumultueux entre la résolution qu'il avait prise de justifier sa malheureuse mère, et la crainte de subir les mépris de ses anciennes connaissances. Certes il n'ignorait pas combien il était méprisable en effet. Il se disait à lui-même : « Je suis un être vil ! » Mais le laisser dire par d'autres ! par ceux qui avaient bien connu ses prétentions, son orgueil !

Digitized by Google

non, il ne le pouvait pas. Il s'arrêta un instant, puis revint sur ses pas, incertain, agité. Il alla s'asseoir sur un banc, devant un des piliers d'arcade, du côté du jardin, et de là il observait la porte de la boutique. Bientôt elle s'ouvrit, et il en vit sortir sa mère évidemment conduite par l'agent de police. Quelle que fut la fermeté de Monique, une légère rougeur témoignait que toute sa résignation ne pouvait supporter complètement le poids d'une telle honte. Henri se leva, suivit de loin sa mère captive; puis tout à coup les sentiments naturels, les remords, la compassion lui rendant quelque vigueur il hâta sa marche pour la rejoindre. Mais, apparition fatale! Voici qu'Alcidé et Francis le rencontrent de nouveau. Ils étaient revenus sur leurs pas, probablement pour insulter une seconde fois à sa situation : cette fois, leur visage exprimait quelque chose qui ressemblait à une pitié superbe. Henri recula comme par une répulsion insurmontable, et se précipitant dans un étroit passage, il se trouva dans la rue. Alors il se dirigea de nouveau vers le point par où il croyait que Monique allait sortir du Palais-Royal; des larmes de rage et de douleur coulaient sur ses joues; il se parlait à lui-même sans se comprendre. Mais il ne revit plus sa mère.

Alors une irrésolution désespérante s'empara de son esprit. Il ne sentait plus que sa faiblesse et son découragement. Errant au hasard, il regardait ces rues pleines d'un peuple immense, ces palais, ces jardins, ces lieux de plaisirs qu'il avait si longtemps parcourus, le rire sur les lèvres, et l'imagination pleine d'espérances voluptueuses. Ces souvenirs de ce qu'il avait été lui firent considérer avec horreur ce qu'il était; il éprouvait une humiliation insupportable, il luttait contre elle, et pour s'en imposer lui-même autant que pour dérober ses pensées aux regards scrutateurs des passants, il s'efforçait de se composer une attitude et de rendre à sa physionomie une fausse fierté.

Peu à peu cette pensée le préoccupa tout entier, et il

Digitized by Google

perdit presque de vue ce qui venait de se passer chez l'horloger. Son attendrissement pour sa mère s'effaça; une seule crainte le dominait encore : c'était de retomber dans cette humiliation qu'il avait sentie si poignante. Il fallait donc échapper aux perquisitions qu'on n'aurait pas manqué de faire, dès qu'on aurait connu le nom de la femme arrêtée. Au lieu de se diriger vers son logement, il s'en éloigna promptement. Mais où aller? il marchait toujours; semblable au premier qui fut maudit pour avoir rompu les liens de la nature, il lui semblait qu'une voix de vengeance criait contre lui.

Bientôt il se trouva hors de la ville; plus les hommes et les habitations devenaient rares, plus il se croyait en sûreté; un désert affreux, des sables, des rochers, des forêts, auraient été pour lui un asile convenable. Malgré la faim, il trouva la force de marcher pendant une grande partie de la journée. Quelquefois il s'arrêtait prêt à s'évanouir de faiblesse; mais la cessation du mouvement laissait alors revenir dans son esprit l'idée de sa situation : pour la chasser, il se remettait en marche. A la fin cependant, cette vigueur factice et convulsive se dissipa. Tous les bruits qu'il entendaient, retentissaient péniblement dans sa tête, comme si elle avait été creuse. Ses yeux prirent une expression languissante; ses lèvres pâles et entr'ouvertes semblaient implorer un morceau de pain. En même temps le froid commença à le saisir et à le faire trembler.

Traversant un champ dont les sillons durcis par la gelée le faisaient trébucher presque à chaque pas, il aperçut de loin la grande route qu'il avait évitée jusqu'alors, et qui se prolongeait en montant sur une colline. Il se dirigea de ce côté par instinct, car il ne pensait plus. Arrivé là, il la vit déserte; rien qui annonçât le voisinage d'un être vivant; un vent froid balayait quelques restes de neige, et son bruit lugubre semblait un gémissement de mort sur toute l'étendue de la plaine. Henri s'assit, ou plutôt se

Digitized by Google

laissa tomber sur le bord du fossé qui côtoyait la route.

Alors ses pensées revinrent, mais décousues, fantastiques, non point animées comme les rêves d'un malade en délire, dont les membres sont encore échauffés par la fièvre, mais comme des images pâles, froides, et d'autant plus effrayantes. Il lui semblait descendre dans un tombeau de glace, et de là dans des régions de plus en plus froides. il croyait voir une lumière terne et grise, comme celle d'un ciel d'hiver chargé de brume, et entendre des bruits indéterminés, sinistres, comme ceux du vent lorsqu'il siffle dans les branches nues des arbres. « Où vais-je? se disait-il, il me semble que je descends, que je descends..... Ma mère! ma mère! oh! j'ai froid..... Toujours!.... jamais! »

Enfin une défaillance le prit. Il tomba : sa tête pendait sur la pente du fossé; tout son corps engourdi était immobile. Il était ainsi depuis un quart d'heure, lorsqu'une voiture à deux chevaux vint à passer. Cette voiture s'arrêta : le cocher descendu, après avoir regardé de près ce corps ainsi couché et transi, alla ouvrir la portière. Un homme d'une taille élevée, d'une figure noble et compatissante, et dont les cheveux commençaient à grisonner, descendit avec empressement sur le bord du fossé, et ayant senti sur la poitrine du jeune homme que la chaleur n'était pas encore éteinte, il le souleva avec l'aide du cocher, et tous deux le transportèrent du mieux qu'ils purent dans la voiture, où ils l'appuyèrent dans un coin, et le couvrirent d'un manteau. Alors le cocher reçut ordre de son maître d'avancer avec toute la vitesse possible jusqu'au premier bourg, dont ils apercevaient de loin le clocher.

***

(La suite au prochain numéro).

Digitized by Google

COUP D'ŒIL

SUR LES PRODUCTIONS DE L'IMPRIMERIE

A CONSTANTINOPLE,

DEPUIS 1830 JUSQU'A 1838.

M. Hammer, dans le septième volume de son histoire de l'empire ottoman, a donné un catalogue complet des œuvres qui sont sorties des presses de Constantinople durant le premier siècle de leur existence. Mais, sauf quelques annonces du journal asiatique, rien n'avait encore fait connaître les progrès de l'imprimerie turque depuis 1830. C'est d'une notice composée sur ce sujet en 1838 par M. Hammer Purgstall, que nous extrayons presque textuellement les détails suivants.

Dans l'espace de sept ans, l'imprimerie de Constantinople n'a pas produit moins de trente publications : de ce nombre, il est vrai, font partie bien des bagatelles d'une paire de feuilles, telles que des notes sur le choléra, par le protomédecin ; de courts écrits sur vingt-cinq traditions du prophète qui inculquent l'obéissance envers le sultan ; les tables des conjugaisons arabes, etc. ; mais on remarque aussi des ouvrages importants par leur étendue et leur objet.

Nous mettons en première ligne, comme le plus propre à marquer l'influence des sciences de l'Europe sur la capitale ottomane, le *Recueil des connaissances mathématiques* [1]. Tel est le titre d'une sorte d'encyclopédie mathématique, en quatre forts volumes in-4.°, publiée par Elhadsch Hafis

[1] Medschmuai ulumi rijasije.

Digitized by Google

Ishak effendi, premier chodscha (professeur) à l'école impériale des ingénieurs. Le premier volume contient l'arithmétique et la géométrie; le second, l'algèbre, la haute géométrie et la théorie des sections coniques; le troisième, la mécanique, l'hydraulique et l'optique; le quatrième, l'astronomie et les éléments de la physique. Cet ouvrage essentiel à l'instruction des ingénieurs se trouve dans le commerce de la librairie.

Il n'en est pas de même du livre que le mufti actuel a fait imprimer à ses frais, et qu'il donne seulement à ses amis. C'est un commentaire sur le Borda (à Constantinople el-Burdet), célèbre poème de Busivi, en l'honneur du prophète. Ce livre, formant un in-4.° de 621 pages, est sur le rapport typographique une des œuvres les plus remarquables que l'imprimerie impériale ait mises au jour sous la direction de Seid Mohammed Esaad, qui est en même temps rédacteur de la gazette d'Etat. L'impression est nette, le papier beau et blanc, et les marges sont si larges que le texte fait proprement un mince grand in-8.° de 29 lignes par pages. Le commentaire turc ne laisse rien à désirer sur les détails avec lesquels il explique toutes les tournures et les délicatesses de la poésie arabe. En tête de l'ouvrage se trouve une notice sur l'auteur, le mufti Mohammed Mekki effendi, et sur l'éditeur son fils, Mekkisade Mustafa effendi, qui est actuellement, pour la troisième fois, revêtu de la dignité de mufti.

Mais si le Borda est un trésor philologique d'autant plus précieux qu'il ne se trouve point en vente, nous devons placer avant tout pour la curiosité *la Rose des connaissances* [1], grande composition historique de 1693 pages in-4.°. L'intérêt qu'offre cette publication ne vient pas seulement de ce que, depuis l'histoire de l'extermination des Janissaires, publiée il y a plus de dix ans, elle est la seule de ce genre; mais

[1] Güldscheni maarif.

Digitized by Google

encore de ce que son auteur Feraisisade, mort peu après l'impression, fut encouragé à l'écrire par une pension du sultan Mahmoud, comme l'annonça la gazette d'Etat, et l'édition entreprise aux frais de l'imprimerie impériale. Or, cette histoire du monde, la première qui ait été imprimée à Constantinople, et portée aux nues par la gazette d'Etat, est dans certaines parties très-mesquine, et dans d'autres ne présente qu'une très-niaise compilation des ouvrages connus jusqu'alors. L'histoire générale, jusqu'à la fondation de l'empire ottoman, ne tient qu'un quart du livre. De nouvelles légendes se rencontrent dans l'histoire des prophètes : en voici une entr'autres ; la femme de Pharaon, Asia, remarque un enfant qui flotte sur le Nil, à cause d'un rayon de lumière qui brille entre ses deux yeux, et l'admiration de la reine redouble en voyant cet enfant sucer du lait au doigt qu'il tient dans sa bouche. Quant à Pharaon, le regard du jeune Moïse le pénètre d'une telle épouvante que ses reins défaillent *und wie ein esel pisst.*

Pour apprécier la science de l'écrivain, il suffit de savoir qu'il fait de Nicomédie la résidence de Philippe le macédonien ; l'ancien nom de cette ville était Makédonia, d'où le surnom de Macédonique donné à Alexandre le Grand.

Ces traits de grossière ignorance nous conduisent à parler d'un autre genre d'ignorance quasi-officieuse qui nous dévoilera l'esprit de la politique ottomane. Chacun sait le grand rôle qu'ont joué les janissaires dans l'empire mahométan, cependant Feraisisade a gardé sur eux le plus complet silence : ni sous Mohammed II, où leur première révolte commença à ébranler le trône, ni lors de l'élévation du sultan Selim qu'ils placèrent sur le trône, pas un mot ne rappelle leur souvenir : seulement à l'occasion du renversement d'Osman II qu'ils étranglèrent aux sept tours, nous trouvons la mention d'une troupe révoltée et abolie. Jusque-là, les janissaires n'existent point encore pour l'historien, et le lecteur peut dire :

Digitized by Google

C'est en pleurant leur mort que j'apprends leur naissance.

Pour trouver le pendant des corrections de l'historiographe ottoman, il faut le chercher dans la gazette d'Etat, qui, à l'occasion d'un récit sur les vampires, déclare qu'ils ont appartenu à la troupe licenciée.

Nous ne suivrons point l'auteur dans les détails qui terminent son livre, et où il raconte sa vie, son éducation et les sources dont il a fait usage pour composer son ouvrage; mais avant de le quitter, nous ferons connaître la manière tout à fait originale par laquelle il a désigné l'époque où son livre a été achevé. « Ma plume s'est reposée de son » voyage dans les affaires importantes de l'écriture, à la » sixième heure du jour, qui est le huitième dixième du » troisième tiers, du premier sixième de la seconde moitié » du dixième dixième du quatrième nœud, du troisième » nœud du second nœud de l'hégire [1]. »

Un ouvrage remarquable, à bien d'autres titres que le précédent, est le recueil des mémoires judiciaires [2] du juge Debbaghsade Nuuman effendi, mort en 1800. Ce livre, sous le rapport de l'ordre et de l'étendue, est bien supérieur à ce que jusqu'à présent on connaissait de mieux en ce genre, comme les formules de Baldursade, et celles de Mustafa effendi, et de Balisade. L'index seul de quatre-vingt et un ouvrages où l'auteur a puisé le fond de sa collection, lui donnerait déjà un haut prix pour la bibliographie orientale.

Enfin nous dirons un mot de trois commentaires sur les trois plus célèbres ouvrages de trois grands poètes persans, à savoir : le commentaire sur Gulistan (le bois des roses),

[1] We huwe aschres-sami min es-süls es-salis min es-süds el-ewwel, min en-nussfes-sani min el-ascher el-aaschir min el-ikd er-rabii min el-ikd es-salis min el-ikd es-sani min el-hidschret en nubuwijet.

[2] Dschamd es-ssikk.

Digitized by Google

de Saadi; le commentaire sur Beharistan (le jardin du printemps), de Dschanis, et le commentaire sur Pendname (le livre du conseil), d'Attar.

De ces trois ouvrages, le Beharistan de Dschanis est à peu près inconnu en Europe : comme le Gulistan de Saadi, il est écrit partie en prose, partie en vers : il est divisé en huit jardins, conformément aux huit jardins du paradis. Le premier jardin traite des saints et des grands scheiks; le second, assigné aux philosophes, forme un recueil de sentences et d'anecdotes; le troisième parle du gouvernement, du commandement et de diverses histoires sur les qualités des maîtres; le quatrième célèbre la générosité et la magnanimité; le cinquième chante l'amour et l'amitié; le sixième a pour objet les jeux et les plaisanteries; le septième est rempli par les poètes; enfin le huitième contient des fables et des apologues au nombre de vingt.

Ce qui est bien étonnant, c'est que l'on n'ait point encore imprimé à Constantinople de poésies turques : la gazette d'Etat, à la vérité, avait annoncé, le 22 Octobre 1833, une souscription pour les quatre divans de Webli, Suriri, Kjam et Ghalit; mais rien n'était encore paru en 1838.

Digitized by Google

DES CAUSES DU SUICIDE

DANS NOTRE SIÈCLE.

C'est un crime étrange que le suicide !... Tous les êtres (et l'homme ne fait pas exception), sont naturellement portés à se conserver. Partout s'élève comme une unanime voix qui demande la vie.... Et pourtant il y a des hommes, des créatures raisonnables, qui se suicident ! Ah ! c'est qu'il existe une vérité bien humiliante pour l'orgueil humain, vérité proclamée depuis longtemps par la sagesse d'en haut, c'est que certains sages de la terre sont moins sages que l'insecte qu'ils foulent aux pieds : *sunt minima terræ, et ipsa sunt sapientiora sapientibus.* (Prov. XXX, 24). Ils ont peur de souffrir, eux si avides du bonheur ; ils l'ont demandé à toutes choses, aux voluptés, aux illusions de la jeunesse, aux spéculations, aux désirs d'un autre âge. Maintenant, c'est au néant qu'ils s'adressent, comme si une négation pouvait les entendre et les exaucer ; comme si l'existence n'était pas la première condition du sentiment et par conséquent du bonheur. Mais le bonheur, ils y ont renoncé, ils en ont fait le sacrifice ; ils ont dit à leur cœur affamé de félicité : tu n'auras pas ce pain que tu demandes.... Et ils ont saisi le glaive homicide, et ils ont juré que l'heure présente serait leur dernière heure !.... Ainsi, ce n'est point encore assez que les jours de l'homme passent comme un souffle, comme une fumée légère (Job, VII, 7.), comme l'herbe coupée le matin et qui sèche le même jour (Eccles. XIV, 18), comme la trame tranchée par le tisserand (Is. c. 38. v. 12.), il faut encore qu'ils soient abrégés par l'homme : car il les trouve trop longs. O renversement d'idées ! ô mystère d'aveuglement !

Digitized by Google

On s'est occupé souvent de rechercher les causes du suicide ; on a fait sur cette thèse des raisonnements et des *déraisonnements* [1] à perte de vue ; et en définitif, ce qu'on a pu dire de plus vrai, c'a été le plus vulgairement connu de tous, le plus trivialement certain. Les causes de ce crime, comme de tous les autres crimes, ne sont ni une énigme ni un problème d'érudits ; ce n'est point dans les hauteurs de la spéculation qu'il faut les chercher, c'est en nous-mêmes, dans notre propre fonds. Erreurs de l'esprit, passions du cœur, double cause de tout ce qui est mal ici-bas : c'est là qu'il faudra toujours revenir ; hors de là, le moraliste s'égare. Nous ne venons donc rien annoncer ici de bien nouveau ; mais comme il est incontestable que les changements de temps et de lieux, que les modifications dans les constitutions sociales des peuples changent, modifient aussi non pas le moral de l'homme, mais la direction de ses bons et de ses mauvais penchants, il peut être intéressant d'étudier l'esprit d'un siècle et de combiner par la pensée ses tendances générales avec les inclinations individuelles. C'est alors que tel crime nous apparaîtra avec une physionomie particulière de laideur, de gravité ; alors que nous pourrons palper, dans toutes ses parties, le monstre qui aujourd'hui étend ses grands bras pour nous étreindre et nous dévorer ; alors que nous découvrirons l'endroit sensible et vulnérable par où il serait possible de l'attaquer. Essayons-le, quant au suicide. Il est bien temps de s'armer contre lui. Quelque part que nous nous tournions, nous le rencontrons : le perfide, fardé comme un empirique, agaçant et rieur comme un ami, s'installe dans nos villes et nos campagnes ; il a des recettes pour toutes les misères, des parfums pour endormir éternellement toutes les douleurs. Et l'on court à lui.... et

[1] Un journal annonçait, vers le milieu de l'année 1836, que la question suivante allait être soumise à l'Académie des sciences, savoir : si les variations extraordinaires de température que nous avons eu à subir cette année-là, n'ont pas causé, en partie, les assassinats et les suicides qui ont désolé la société pendant ces derniers temps.

Digitized by Google

on l'écoute! Otons-lui son masque, et montrons-le ce qu'il est : fils du crime et crime lui-même; montrons que c'est encore aujourd'hui l'égarement qui le cherche, la passion qui le déifie; que s'il fait plus de victimes qu'autrefois, c'est qu'il trouve plus qu'autrefois d'incrédules à endoctriner, de débauchés à séduire. L'esprit d'incrédulité d'une part, la corruption des mœurs de l'autre : voilà donc en dernière analyse les deux pivots sur lesquels roule tout cet édifice d'iniquité; ce sont aussi les deux points de vue sous lesquels nous voulons étudier la contagion du suicide [1].

§ I. L'ESPRIT D'INCRÉDULITÉ, CAUSE DU SUICIDE.

C'EST à dessein que nous employons les mots *esprit d'in-*

[1] Les progrès du suicide, dans notre siècle, ne sont plus un mystère pour personne. M. Charles Dupin, dans un discours prononcé récemment, à l'ouverture de son cours pour les ouvriers, sur les rapports de la morale, de l'enseignement et de l'industrie, s'exprimait ainsi : « Aujourd'hui, ce » crime est descendu jusqu'à la classe ouvrière; il se commet le plus » souvent pour de frivoles motifs, et se multiplie avec une effrayante » rapidité; la contagion passe du sexe fort au sexe faible; de l'âge viril, » où les passions bouillonnent et maîtrisent le cœur, il remonte à l'ado- » lescence et descend jusqu'à la vieillesse, que n'arrêtent plus les glaces » de l'âge et le frein de l'expérience. Hélas! en apprenant à se jouer » ainsi de leur propre vie, les individus des classes laborieuses apprennent » à se jouer également de la vie de leurs semblables!.... Voyez avec quelle » rapidité se propage dans toute la France un crime, qui jusqu'à cette » époque, semblait étranger au caractère national :

En 1830	1756	suicides.
— 1831	2081	—
— 1832	2156	—
— 1835	2235	—

» Progrès, en cinq ans, *vingt-sept pour cent* de suicides reconnus, sans » compter une foule d'autres, cachés sous le nom bienveillant de morts » involontaires. » M. Dupin compare ensuite le nombre des suicides à celui des crimes capitaux commis sur la vie d'autrui, et trouve en 1830, des derniers 508, des premiers 1756, c'est-à-dire *plus du triple*; en 1835, des uns 570, des autres 2235, c'est-à-dire *près du quadruple*. Nous devons ajouter que le compte général de l'administration de la justice criminelle en France, pendant l'année 1836, révèle 2340 suicides, dont 11 commis par des individus âgés de moins de seize ans, 156 par des sexagénaires, et 37 par des octogénaires.

Digitized by Google

crédulité, de peur qu'on n'entende nos paroles d'un simple défaut d'adhésion, d'une sorte de disposition négative des esprits en présence des vérités morales et religieuses. L'incrédulité, à l'état absolument passif, ne se conçoit pas : elle n'est pas dans notre nature : naturellement l'homme croit, ou au moins toutes les croyances de la Foi sont en germe dans son âme et surtout dans son cœur. Il croit à l'avenir, il croit au bonheur, et par conséquent il espère.... Lors donc qu'il ne croit plus, c'est qu'il est sorti de son propre caractère, de sa propre nature; et ordinairement il n'a pu y parvenir que par un effort de sa volonté, se regimbant contre celle de Dieu. Il y a alors esprit de résistance active, dessein formé d'incrédulité. Tel est précisément l'état actuel d'un grand nombre d'âmes : non pas que tous les incrédules du dix-neuvième siècle soient des raisonneurs de profession, des artisans de sophismes, des batailleurs à la Voltaire.... Non : le rationalisme moderne ne monte pas sur les tréteaux, appelant les croyants aux combats de la parole ou de la plume... Et pourtant il y a combat, toujours l'ancien combat de l'âme contre elle-même, de la volonté contre la conscience, de la passion contre la raison.

Du reste, quand nous prononçons le mot d'incrédulité, c'est bien évidemment de la résistance aux dogmes du catholicisme que nous parlons. Ce n'est pas qu'il n'y ait eu avant la révélation chrétienne une foi religieuse, un instinct naturel de certaines vérités morales et de cette destinée de bonheur et d'existence à laquelle tous les hommes se sentent appelés, foi puissante aussi, fruit aussi d'une révélation providentielle : foi qui pouvait suffire alors pour protéger contre le suicide, mais qui serait évidemment insuffisante aujourd'hui, en supposant qu'on pût encore la concevoir séparée du complément qu'elle a reçu ; car de nos jours la lumière s'est faite ; nos paupières en sont inondées; il faut voir et tout voir, si nous ouvrons les yeux ; il faut les fermer absolument, si quelque chose nous fait peur : il n'y a point de milieu,

Digitized by Google

de moyen-terme possible entre ces deux conséquences opposées. Si donc notre volonté est droite, nous serons catholiques, et nous trouverons dans les espérances et les consolations de notre Foi un préservatif infaillible contre le désespoir; si notre volonté est mauvaise ou chancelante, nous nierons, et puis nous nierons encore, traversant ainsi successivement le domaine des vérités chrétiennes, celui des vérités naturelles, celui du déisme, pour nous arrêter haletants et affaiblis dans le champ inculte de l'athéisme et sur les confins de l'abîme du néant.

Oui, le catholicisme est aujourd'hui le seul préservatif possible contre le suicide, parce que la foi d'un avenir n'est possible que dans le giron de l'Eglise. Il est la tour puissante qui défie les tempêtes, et sur laquelle la foudre ne laisse en passant que d'imperceptibles sillons, tandis que le toit de l'âme est sans cesse ballotté, soulevé, emporté par le vent de l'erreur et des passions.

Chose singulière pourtant : c'est au milieu même de la lumière qu'en est venue la négation! C'est quand l'étincelle antique de la Foi s'est transformée en un phare magnifique que le navigateur s'égare! Nous n'avons pas appris que les anciens païens se suicidassent épidémiquement; si ces crimes eussent été fréquents chez les peuples d'autrefois, on en trouverait des traces plus nombreuses dans leur législation [1]; malgré leur fatalisme, nous n'entendons point dire que les mahométans, qui font si bon marché de la vie des autres, se prennent souvent d'une sainte horreur pour leur propre existence. On se tuait autrefois après la perte d'une bataille, dans un désastre général auquel on ne voyait point de remède, (je ne parle point du suicide occasionné par un

[1] Chez les Romains, notamment, le suicide n'était soumis à aucune peine; sans doute parce qu'il était rare, du moins dans l'origine. Il y avait exception lorsque le suicide était commis à la suite d'un autre crime, par l'effet du remords, ou par la crainte des peines, et que ce crime était poursuivi, et de nature à mériter le supplice ou la déportation. Mais, alors, il est visible que c'est ce crime particulier qu'on punissait.

Digitized by Google

sentiment généreux, l'amour de la liberté, de la patrie); on se tuait pour échapper aux poursuites d'un rival, pour éviter une peine, un déshonneur; on se tuait par ostentation : certains esprits-forts du temps considéraient le suicide comme un acte de philosophie. Peut-être pourrait-on citer quelques morts volontaires occasionnées par l'excès, l'entraînement ou le désespoir d'une folle passion; mais en était-il beaucoup qui eussent leur source dans un simple dégoût de la vie, dans un accès de mélancolie?

Cette remarque, on la justifie sans peine par le raisonnement. Les anciens conservaient aisément le dépôt de quelques vérités naturelles nécessaires à la fin de l'homme, telles que l'instinct et le désir de l'existence; car l'incrédulité chez eux ne supposant pas une grande résistance de la volonté, mais plutôt l'altération des connaissances révélées, devait être faible, sans énergie; elle n'avait pas pris encore les allures, ni revêtu les armes de l'attaque. Ils étaient dans un demi-jour favorable aux passions, qui ne leur faisait pas regretter les ténèbres. Les incrédules modernes, au contraire, parce qu'ils sont devant le grand soleil qui éclaire les iniquités, voudraient le cacher, le voiler. Leur résistance, à eux, vient surtout du défaut de la volonté : or, c'est la résistance la plus terrible. Les anciens croyaient à quelque chose : les moyens seuls leur manquaient pour compléter leur foi, et souvent ils la dénaturaient ou l'avilissaient, mêlant à l'onde pure la fange des passions.... mais enfin ils croyaient. Les incrédules modernes ont des moyens abondants à leur disposition : mais ils ne veulent pas s'en servir. Ils ne veulent pas : voilà le mot du suicide. Ce serait en effet se tromper, nous le pensons, que de partir, pour expliquer ce crime, de la supposition d'un défaut absolu de foi. On se figure souvent un incrédule abîmé par le malheur, se laissant glisser comme malgré lui sur la pente du désespoir, parce qu'il ne trouve aucun point d'appui dans son âme, parce qu'une éducation chrétienne

Digitized by Google

n'a point déposé en elle le germe des consolations religieuses, parce que, voyageur imprudent, il s'est mis en route sans provisions pour le voyage. C'est aller trop loin. L'homme a toujours des provisions; il a toujours une foi quelconque; et tel qui dans son désespoir vous paraît succomber, céder, soyez sûr que s'il cède à l'esprit du mal, en un autre sens il résiste.... Il résiste contre lui-même. Oh! si nous pouvions pénétrer dans ces âmes infortunées, dans quel état violent nous les trouverions! Ce sont et les angoisses du doute qui les déchirent, et les aiguillons du remords qui les percent, et les tempêtes de la volonté qui les bouleversent; elles se défient d'elles-mêmes; elles n'osent se pénétrer, elles se voilent l'entendement; un feu couve encore en elles; elles souffient pour l'éteindre. Elles se sentent nageant dans un océan d'intelligence, et elles voudraient se réduire aux proportions du néant! Leur conscience est un ennemi abattu, blessé, mais non pas mort.... Elles usent leurs armes à le combattre; mais c'est la pierre qui résiste toujours. Enfin, de guerre lasse, elles tombent tête baissée sur cet ennemi : elles se frappent.

L'esprit systématique d'incrédulité conduit donc au suicide : c'est le dernier terme de cette résistance dont nous parlons. Quand on ne veut plus conformer sa volonté à celle de Dieu, il faut successivement méconnaître, nier, anéantir ce Dieu. Et comme il ne se laisse jamais anéantir, pas même dans le cœur du méchant, comme il se révèle tantôt dans la voix accusatrice d'un témoin secret, tantôt dans les châtiments anticipés d'un juge invisible, témoin, juge attachés par des liens mystérieux à notre propre existence, l'incrédule sent le besoin de fermer la bouche à ce témoin, de décliner le tribunal de ce juge, et finalement de méconnaître sa propre nature, de nier sa propre existence, de s'anéantir soi-même.

Tels sont les fruits de la philosophie du dix-huitième siècle, ou plutôt du rationalisme dont cette philosophie n'a

Digitized by Google

été, dans nos temps modernes, qu'une violente invasion. Ces téméraires raisonneurs se posèrent en adversaires de Dieu. Peu nombreux d'abord et tout enveloppés, pénétrés, pour ainsi dire, de la Foi qui vivifiait encore leur siècle, ils surent, après avoir dépouillé ce manteau pour eux-mêmes, l'arracher à plusieurs, intimidant, ébranlant les autres, grinçant des dents contre les plus intrépides, et suppléant à leur faiblesse numérique par la violence des attaques. Et quand ils eurent assemblé leur armée, quand ils eurent mis les armes à la main à la génération qui devait les suivre, on les chercha.... ils avaient disparu! la terre s'était ouverte et le jugement de Dieu s'était fait pour eux. Alors leurs soldats se débandèrent, se divisèrent, emportant chacun pour sa part du butin le fruit de mort que l'orgueil devait achever de mûrir, l'émancipation de la raison. Alors les haines se calmèrent; de par l'indifférentisme, Dieu put respirer en paix. Ces soldats du rationalisme, toujours armés et guerroyants par instinct, cherchèrent d'autres ennemis. Dieu les punit en faisant le calme autour d'eux, et les laissant seuls avec eux-mêmes: alors ce fut contre eux-mêmes qu'ils se tournèrent, contre eux-mêmes qu'ils aiguisèrent le fer homicide du raisonnement, et bientôt après cet autre fer matériel que livre aux méchants le sein de la terre; et l'on vit se renouveler le prodige contre lequel s'élevait autrefois le prophète Isaïe: « Le vase d'argile demandant au potier pourquoi il l'a fait, l'enfant demandant à son père pourquoi il l'a engendré? » (Is. XLV, 9. 10.)

Continuons le parallèle des anciens et des modernes: car le rationalisme avait aussi fait invasion dans l'antiquité. Chez les philosophes d'autrefois, cette funeste prétention de l'orgueil humain ne sortait pas du cercle étroit de quelques hommes: le moi n'est guère communicatif de son naturel, et les doctrines de la sagesse ne s'apprenaient qu'aux initiés d'une Académie, d'un Portique. Chez ces hommes vains, il y

Digitized by Google

avait deux choses, la raison et le bon sens : la raison qui divaguait, le bon sens qui se taisait ; la raison qui levait fièrement la tête dans l'assemblée des disciples, le bon sens qui fermait au peuple la porte du philosophe ; au philosophe le triste privilége des erreurs ; au peuple le joug plus ou moins pesant pour l'orgueil humain des vérités universelles ; aux stoïciens, aux épicuriens les doctrines du suicide ; au peuple l'enfer mythologique avec son lieu de douleurs pour les hommes lâches et infortunés qui ont, comme dit un poète, rejeté loin d'eux une vie odieuse. D'ailleurs, tous les philosophes ne partageaient pas l'erreur. Pythagore, Socrate, Cicéron condamnent le suicide comme un crime, comme une révolte contre la Providence. Remarquons aussi que les anciens philosophes, en leur supposant la superbe prétention de régenter leur siècle, eussent été bien excusables en un sens : car leur siècle était égaré, sans guides, plongé dans un abîme de crimes, dévoré par la lèpre des mauvaises mœurs....

Quelle différence avec nos philosophes modernes ! ceux-ci trouvent des mœurs, des vertus, et ils travaillent, et ils ne réussissent souvent que trop bien à les extirper. Ils se donnent comme des émancipateurs de la raison, et, aidés d'une puissance inconnue à leurs prédécesseurs, la presse, ils vont aux masses. On s'étonne que la fureur du suicide soit descendue dans les derniers rangs de la société. Mais c'est que l'athéisme a pénétré là, là où sont précisément les grandes misères. Visitez ces tristes réduits où la pitié humaine ne laisse plus que de passagères traces, où la charité n'apporte plus le pain des âmes en même temps que le pain des corps, où ne descend plus la rosée du bon conseil et du bon exemple : l'indifférence y a planté son drapeau par la main du riche, sale drapeau, sali encore dans ces lieux par le contact de l'ignorance et de l'abrutissement.

Par là, par cette funeste substitution de la raison indi-

Digitized by Google

viduelle à la raison générale, ces tentateurs divisent les hommes, aigrissent mutuellement les esprits. Sous prétexte d'égalité politique, ils attaquent toute subordination quelconque et sapent toute autorité. Et le principe d'égalité politique lui-même, au lieu d'engendrer la fraternité comme il le ferait avec la religion, avec l'incrédulité, n'engendre que dissensions et révoltes. De là l'égoïsme, que j'appellerais un des fruits de l'incrédulité, si plutôt il n'était pas l'incrédulité même. Selon l'Evangile, l'homme ne vit pas seulement de pain, mais aussi de la parole révélée, de la Foi : vérité profonde devant laquelle tombent tous les mystères de l'âme. Sans la Foi l'âme ne vit plus : elle végète, semblable à la plante qui ne se nourrit pas seulement de terre et d'air, mais encore de lumière.

Dans ce triste état, l'âme est sans force, ne se soutenant plus que par le sentiment de son existence actuelle; son intérêt qui seul la dirige se concentre pour elle dans le présent : car l'avenir, elle ne le tient pas, elle n'en jouit pas; si elle le désire, c'est uniquement parce que ce désir augmente ses plaisirs du moment par une sorte de jouissance anticipée : elle ne songe à l'avenir qu'à cause du présent qui est son tout. Quant au passé, s'il nous intéresse, c'est sans doute parce qu'il est comme le miroir de l'avenir : aussi l'âme égoïste y reste-t-elle indifférente. Sans passé, sans avenir, quel sera désormais l'aliment des facultés de cette âme, surtout de la faculté du jugement? Le jugement devient un hors-d'œuvre : c'est un puits tari dont on ferme l'entrée. L'imagination reste seule, qui absorbe en elle toutes les autres facultés intellectuelles, qui s'enfle comme la voile au vent des passions, et emporte l'âme, nef fragile, dans les rochers et les écueils. Et si des orages s'amoncèlent, et si le tonnerre gronde, et si l'adversité, autan furieux, accourt et rugit, l'imagination se trouble, quitte le gouvernail, se laisse choir à fond de cale, et dans sa folie va mettre le feu aux poudres, croyant sauver le navire en le faisant sauter.

Digitized by Google

L'âme égoïste et incrédule est sans cesse agitée, ballottée en tous sens par la violence des désirs terrestres ; elle s'évanouit dans ses projets [1] ; et comme elle ne rencontre partout que désappointements, déboires, pierres d'achoppement, elle se figure que le monde est mal fait, elle veut des changements... Changements dans l'ordre religieux : elle ne reculera pas devant l'apostasie; changements dans l'ordre politique : sa fidélité est au plus offrant; changements dans la vie matérielle : la fièvre de la spéculation la consume; la faim du lucre, la passion de l'argent, du jeu, la dévorent.... la fortune est désormais la seule divinité qu'elle encense, à laquelle tout est sacrifié, repos, bien-être, santé. On se jette sur les honneurs et sur les dignités comme sur une proie, on se les arrache. Les concurrents se repoussent entr'eux, se supplantent, se trompent, se déchirent. De là les haines, les humiliations de l'amour-propre, les espérances trompées et les regrets amers, continuels sujets d'ennui et de misanthropie; de là, avec les fréquents revirements des conditions, les ruines, les banqueroutes; de là enfin les désespoirs et les actes de honteuse lâcheté qu'ils mènent à leur suite : car, pour l'âme qui n'a point l'espérance, ce seul soutien de la vertu, qu'a-t-elle encore à faire ici-bas, quand elle est à jamais désenchantée du bonheur? Son rôle y est fini : la toile est tombée, il ne reste plus que de quitter la scène.

Les siècles de foi n'ont point connu les honteux égarements que nous signalons. Au moyen-âge, on ne songeait point à délaisser la vie : la charité la rendait douce et aimable. La mort n'apparaissait pas comme un bourreau soldé par la passion pour trancher le fil des iniquités et des douleurs; mais comme un ami envoyé par la Providence pour détacher les chaînes du captif; et les âmes malades, et les cœurs souffrants et altérés, ils allaient dans

[1] *Evanuerunt in cogitationibus suis.* Paul. Rom. 1 21.

Digitized by Google

de pieux asiles puiser à la source des ondes spirituelles qui rafraîchissent et rendent la paix. Que nous sommes déjà loin de ces temps de calme et de délicieuse quiétude où une mauvaise pensée suffisait pour faire rougir!... Nous, de quoi rougirions-nous aujourd'hui? Nous, endurcis par le spectacle continuel du crime, abrutis par la vue du sang que des révolutions meurtrières ont fait passer sous nos yeux[1]!

Philosophes, voilà les fruits de vos doctrines! Et ici il serait superflu de citer des noms d'écrivains; il suffit que le système y tende. Quand on ne croit pas à la vie future, on ne saurait voir un crime dans la mort. Au surplus, s'il vous faut des témoignages plus directs et plus personnels, approchez du trépied aujourd'hui abandonné des oracles du dix-huitième siècle; évoquez ces ombres illustres cachées avec leurs livres au fond des bibliothèques poudreuses, et écoutez : l'un vous dira : Quand je suis accablé de misère, pourquoi m'empêcher de mettre fin à mes peines (Lettres persanes). — Un autre : mourir comme Caton, c'est le comble des vertus humaines (Helvétius). — Un autre encore attribuera le suicide à de certains tiraillements involontaires du cerveau, et nous déclarera très-positivement qu'un chagrin, une raison quelconque peuvent suffire pour légitimer un suicide (L'auteur du système de la nature).... Assez, assez.... rentrez dans votre mort, ombres maudites, et que l'abîme se referme à jamais sur vous, sur vous et sur toutes les victimes de vos désolantes prédications.

Cependant quelques penseurs de nos jours, beaucoup d'hommes d'expérience et de bon sens, s'effraient de ces catastrophes et commencent à s'apercevoir que l'édifice

[1] On a vu, dans nos temps malheureux, des serments exigés par des coupables de leurs complices, sur le cadavre palpitant de quelque victime; on les a vus les faire boire dans une coupe de sang humain, pour les fortifier contre la mort!

Digitized by Google

social est ébranlé. Ils sentent le sol trembler sous leurs pas : car ils comprennent que celui qui a fait fi de la vie est capable de tout ; que l'esprit du suicide conduit à la révolte, à l'assassinat, à tous les crimes. On s'écrie en arrêtant l'infortuné qui va se précipiter, on s'écrie avec le chef de ces philosophistes, dont l'inconséquence fut le moindre défaut [1] : Vous vous devez à la société !.... Oui, sans doute, le suicide est un attentat contre la société, mais seulement parce que c'en est un contre Dieu, auteur de cette société, régulateur des devoirs sociaux, rémunérateur des vertus sociales. Or pourtant, voyez la contradiction : cette époque où l'on parle tant des droits sociaux est précisément celle où l'on tient le moins de compte des droits de la Religion.... Mais peut-être ai-je tort de m'en étonner ; peut-être est-ce l'affaiblissement même du lien religieux qui porte à chercher un autre lien.... En cela on s'abuse, et on creuse le tombeau de la société ; en cela on ressemble à l'insensé qui s'accroche à la branche de l'arbre, quand c'est le poids de son corps qui le fait tomber. Encore une fois : la Religion est la seule base, la seule raison des obligations sociales. Dites à un homme : votre vie est un don et tout ensemble un prêt qui vous vient de Dieu : vous devez l'employer à son service et au service de vos semblables, et puis la rendre à Celui de qui vous l'avez reçue... Cet homme pourra vous répondre, comme les Athéniens de l'aréopage : nous parlerons de cela une autre fois ; mais à coup sûr il vous aura compris. Dites-lui, au contraire : votre vie appartient à la société, et faites sur cette thèse de beaux discours, entrez dans d'ingénieuses distinctions, dans de sublimes définitions.... Il vous écoutera sans répugnance, il vous applaudira peut-être ; il serrera la main de l'orateur.... Mais il se retirera le cœur vide ; et si, en rentrant chez lui, une tentation mauvaise survient dans son

[1] J. Jacques Rousseau trouve le suicide permis quand on est inutile à la patrie, dans la lettre même où l'on croit qu'il a voulu le combattre.

Digitized by Google

âme, et si l'image de cette société lui apparaît, il rira de ces petites colères de convention qui agiteront alors les lèvres du fantôme, et il lui dira avec moquerie : Société, ma sœur dans la famille des êtres, en vain tu mets ta confiance dans tes longs bras... tu n'es comme moi qu'une portion de cette figure fantastique qui voltige sur les bords du néant.... Laissons-nous en paix; faisons un pacte de bonne amitié; il faut finir tous deux : je suis plus pressé que toi : laisse-moi te précéder, laisse-moi mourir aujourd'hui; j'annoncerai au néant ton arrivée pour demain!

Non, il n'est aucune ressource contre le suicide, aucune, pas même dans la gloire et dans les prospérités de la fortune [1], parce qu'il n'est aucun espoir, aucune consolation, en-dehors des croyances religieuses. *La voix de l'homme, a dit Job, du berceau jusqu'à la tombe, n'est qu'un gémissement.* (Job. III, 3, 20, 21) : Et Job en concluait qu'il fallait porter le poids des souffrances, qu'il fallait vivre ; car Dieu était dans son cœur. Nos incrédules en concluent, eux, qu'il faut mourir. « Lorsque les cœurs sont vides de Dieu, » a dit un prélat français [2], ils manquent de la première » raison de leur existence, et il est tout simple alors qu'ils » trouvent la mort plus conséquente que la vie. »

Je me trompe peut-être : il est peut-être encore dans notre siècle d'incrédule indifférence, une autre ressource; ressource bien éphémère, bien imparfaite, et qui, à la bien prendre, n'est qu'une dernière trace, un dernier débris attestant le passage de la foi parmi nous : je veux parler du sentiment de l'honneur.

La vertu a par elle-même une beauté, une grâce qui séduisent; elle est d'ailleurs le seul principe de sécurité dans les relations des hommes entr'eux : il est donc de l'in-

[1] Les positions sociales les plus brillantes ne préservent pas aujourd'hui de la tentation du suicide; plusieurs suicides contemporains déposent de cette vérité.

[2] L'évêque de Versailles, dans une lettre pastorale du 27 juillet 1838.

Digitized by Google

térêt temporel de tous, sinon d'être vertueux, (plusieurs, faute d'expérience, n'en conviendront malheureusement pas), au moins de le paraître. De là (et l'égoïsme joue encore ici son rôle) le soin de la réputation. L'honneur, ce vêtement de la probité et de la justice, est devenu comme une marotte d'enfant à laquelle on immole toutes les autres jouissances, et quelquefois, par un renversement d'idées, tous les autres devoirs; et, chose étonnante, si la Religion n'en donnait la raison par l'instinct d'immortalité qui est en chacun de nous, même en dépit de nous-mêmes, on s'occupe de pourvoir à sa réputation jusqu'au delà du tombeau; et tel qui vous déclare que tout finit avec la vie, rougirait de transmettre à ses enfants un nom taré et flétri, et travaille à laisser de lui au moins une mémoire honorable. Eh bien! ce sentiment de l'honneur, il faudrait l'exploiter.

C'est sur ce principe qu'étaient fondées les peines prononcées autrefois contre les suicides [1] : « C'était, a dit » M. Dupin à la cour de Cassation, le 23 juin 1838, un » crime prévu et réprimé par les lois anciennes et dont la » punition avait de salutaires effets; car tel qui eût fait » bon marché de sa vie, s'arrêtait devant une idée de » respect pour son cadavre et devant la crainte de vouer » son corps à l'ignominie. Il faut reconnaître ce qu'il y » avait de bon chez les anciens : c'était là une puissante » intention ».

Regardez en effet tout cet appareil de la justice humaine : Voyez ce juge qui interroge; et cet homme qui baisse les yeux, s'enfermant dans sa honte et dans un morne silence. Cet accusé est le curateur nommé au cadavre du suicidé. Il n'a pu se justifier. Déjà le juge a porté la sentence : le corps de l'infâme sera traîné sur une claie, la face contre

[1] Le code pénal du 25 septembre 1791 a aboli ces lois, comme toutes celles de l'ancien régime. Le suicide est encore puni dans plusieurs pays. (*V. Blackstone, comm. sur le code crim. d'Angl.* c. 14).

Digitized by Google

terre, par les rues et carrefours, pendu à une potence par les pieds, et, au lieu de sépulture, traîné à la voirie [1].

Aujourd'hui la mémoire du coupable est absoute et presque justifiée; on honore le cadavre de ceux dont on a dit qu'ils se devaient à la société; on fait violence à l'Eglise qui refuse de bénir ces dépouilles maudites; on transmet aux cent voix de la renommée, comme des actions d'éclat, ces actes de dégoûtante lâcheté; on épelle avec une stupide admiration le testament de mort de ces héros d'un nouveau genre.... Et voilà comment on prétend réhabiliter les idées sociales! Et voilà comment on espère arrêter la contagion du suicide!

1 Lorsqu'il n'y avait pas de cadavre, on faisait le procès à la mémoire: celle-ci était supprimée. Dans l'un et l'autre cas, on confisquait les biens. (*Pothier, œuv. compl.* t. XIV, p. 563). Quel jugement! Quelle puissance d'intimidation!

J. M.

(La suite au prochain numéro).

Digitized by Google

CHRONIQUE SOCIALE.

30 Avril.

Combinaisons ministérielles. — Nous avons coutume de mettre soigneusement à l'écart tout ce qui n'est que politique; aussi, nous garderions-nous de parler des combinaisons ministérielles, essayées et avortées tour à tour pendant toute la durée du mois d'avril, si, dans ce désaccord opiniâtre des opinions et des ambitions, il n'y avait pas un symptôme plus grave que tous les embarras simplement politiques.

Deux choses nous frappent par leur correspondance: les agitations d'en haut, et la force d'inertie qui maintient l'immobilité en bas. Il n'y a pas de gouvernement dans les classes qui gouvernent, et dans celles qui ont besoin d'être gouvernées, il règne un calme et une régularité gouvernementals ! Chose singulière : l'anarchie est à la tête de l'état, et l'ordre règne à sa base. Cela peut-il s'expliquer par la simple résistance des intérêts ? Mais combien les intérêts d'aujourd'hui ne sont-ils pas divergents ? Prolétariat et propriété, ouvriers et entrepreneurs, négoce maritime et industrie indigène, ambitions jalouses et ambitions satisfaites, rivalité et division de toutes parts; voilà ce que nous voyons, de quelque côté que nous jetions les yeux. Est-ce donc l'unité des idées, la conformité, l'unanimité des opinions qui maintient l'ordre dans des circonstances si favorables au désordre ? Encore moins : en politique, les espérances les plus diamétralement opposées regardent le pouvoir comme une proie à saisir tôt ou tard; et les croyances religieuses sont loin d'avoir repris l'influence qu'elles pouvaient exercer jadis sur les affaires extérieures de la société. Expliquera-t-on les faits actuels par la crainte qu'inspire la possibilité des révolutions nouvelles ? Mais la crainte ne préserve que lorsqu'elle est armée. Après la révolution de 1830, cette crainte du désordre a servi à comprimer le désordre, parce qu'elle avait un appui dans l'énergie du pouvoir, qui était uni, et qui servait de centre et de raillement aux efforts de la garde nationale et de l'administration. Aujourd'hui, cette énergie, cette union n'existent plus; la chambre élective ne sait si elle a une majorité; la royauté n'a point de ministère; qu'est-ce donc alors que la crainte du danger, si ce n'est un danger de plus ? Ainsi, toutes ces explications superficielles qu'on donne de l'état actuel des choses, n'expliquent véritablement rien.

Digitized by Google

Il y a donc, selon nous, dans la situation, quelque chose de mystérieux, dont il faudrait chercher la cause, non point dans les faits présents, mais dans un grand ensemble de faits qui ont leur racine dans le passé, et qui constituent *l'histoire providentielle* de la France. Puisque cette société peut vivre dans un pareil état, c'est qu'elle a une grande puissance de vie, c'est que de grandes destinées l'attendent encore, c'est qu'il faut tout espérer de ce pays, quoiqu'il arrive !

Un nouveau martyr ! — Du sein de notre société malade et épuisée, où tout se refroidit, s'affaisse et se corrompt, s'échappent de temps en temps quelques âmes ardentes, impatientes de respirer un air nouveau; soldats perdus sur le champ de bataille, qui se lèvent du milieu des morts, et courent chercher ailleurs des combats et des palmes.

De temps en temps, on entend dire qu'un navire a mis à la voile, emportant un, deux, trois missionnaires, presque toujours des Français... Où vont ces hommes ?..... Le curieux qui assiste au départ, le passager qui poursuit la fortune vers une terre lointaine, les regardent avec étonnement; leur air est calme et serein, et contraste avec la mobilité inquiète des regards du trafiquant. Certains peut-être s'imaginent que ce départ est un retour, que ce voyageur si content s'en revа dans sa patrie, parmi des frères et des sœurs chéris qui l'attendent..... Oh ! en effet, la Foi lui a montré dans le lointain, par delà l'immensité des mers, des nations de frères et de sœurs qui lui tendent les bras, pleurant, gémissant, redemandant le pain de l'âme, la parole que la persécution a fait taire. Oui, c'est vers une patrie que se tournent ces regards si sereins, et qu'ils se tourneront encore à l'heure où le ciel s'ouvrira pour recevoir de nouveaux martyrs.... Et ils partent ! Hommes étonnants, pour qui les douceurs et les joies de notre vie sociale sont comme des entraves et des chaînes, à qui il faut des douleurs et des supplices; car c'est là tout le vœu de leur sainte ambition; mourir est pour eux la dernière expression du triomphe; et encore, se sentent-ils trop peu de sang dans les veines, tant ils brûlent d'en répandre pour le salut de leurs frères.

La Chine et les vastes royaumes circonvoisins ont été plusieurs fois, dans ces dernières années, arrosés de ce sang fécondant, qui est la semence des chrétiens. On croit parcourir une page de l'histoire des anciens jours, quand on lit le recit des labeurs évangéliques de ces héros du martyre. Le numéro LXIII des Annales de la propagation de la Foi contient une admirable relation du martyre de M. Cornay, missionnaire français mis à mort au Tong-King, le 20 septembre 1837. On nous saura gré de mettre sous les yeux de nos lecteurs quelques traits de ce tableau touchant et saisissant à la fois. Ce qui frappe surtout, c'est l'inaltérable sérénité de cette âme pure et aimante. Courbé sous la pression de la

Digitized by Google

cangue, enchaîné dans une cage, soumis, à diverses reprises, aux épreuves d'une affreuse torture, il ne cesse de se livrer aux transports de sa joie angélique. Israël ne trouvait pas de chants sur la terre étrangère; un missionnaire chrétien chante à mille lieues du sol qui l'a vu naître, parmi les angoisses et en face de la mort. Ce spectacle surprenait ses bourreaux. Quel charme et quelle sublimité dans ces simples paroles écrites par M. Cornay lui-même.

« Je continue, du reste, à être gai, et à chanter les louanges de Dieu et de Marie. Le colonel, qui vient me voir souvent, m'a annoncé que si je n'avouais mon crime, il me faudrait mourir, et me demandant si je pourrais encore chanter, je lui chantai sur-le-champ ce cantique : *La religion nous appelle, sachons vaincre, sachons mourir, etc.* J'ajoutai ensuite, qu'alors même que je serais attaché au poteau, je chanterais s'il me l'ordonnait. Il ne put se défendre de témoigner son étonnement. Oui! s'il me faut chanter à la dernière heure, me rappelant l'exemple des anciens martyrs, je chanterai pour la plus grande gloire de Dieu. Jésus, Marie, Joseph seront mes dernières paroles. » Cependant, les bourreaux ont recours à une ruse sacrilége : elle consiste à lui faire fouler la croix aux pieds; écoutons le prêtre : « Avant de me frapper, on a voulu me faire fouler la croix; mais je me suis prosterné de mon long le visage sur la croix, puis je l'ai relevée, portée à ma bouche, d'où on me l'a arrachée..... Après la question, rentré dans la cage, on m'a fait sortir le pied; croyant que c'était pour le pincer avec des tenailles, je l'ai allongé en l'offrant à Jésus-Christ; mais, quand on l'a tenu, on a fait paraître la croix qu'on a appliquée dessous; un instant après, on l'a ôtée, me demandant si j'y consentais : « Oh! non, bien sûr, ai-je répliqué. » Cette belle âme conservait pourtant une seule sollicitude terrestre, au souvenir de ses chers parents : voici la lettre qu'il leur écrit, et comment il cherche à les consoler :

« Mon cher père et ma chère mère,

» Mon sang a déjà coulé dans les tourments, et doit encore couler » deux ou trois fois avant que j'aie les quatre membres et la tête coupés. » La peine que vous ressentirez en apprenant ces détails, m'a fait déjà » verser des larmes; mais aussi, la pensée que je serai près de Dieu à » intercéder pour vous, quand vous lirez cette lettre, m'a consolé, et » pour moi et pour vous. Ne plaignez pas le jour de ma mort, il sera » le plus heureux de ma vie, puisqu'il mettra fin à mes souffrances, et » sera le commencement de mon bonheur; mes tourments mêmes ne » sont pas absolument cruels; on ne me frappera pour la seconde fois, » que quand je serai guéri de mes premières blessures. Je ne serai point

Digitized by Google

» pincé ni tiraillé comme M. Marchand; et, en supposant qu'on me » coupe les quatre membres, quatre hommes le feront en même temps, » et un cinquième coupera la tête; ainsi, je n'aurai pas beaucoup à » souffrir. Consolez-vous donc; dans peu, tout sera terminé, et je serai » à vous attendre dans le ciel.

» Je suis, avec l'affection et le respect filial, mon cher père et ma » chère mère, votre fils

J. C. Cornay.

En cage, le 18 Août 1837. »

Nous voudrions, si les bornes d'une simple notice nous le permettaient, transcrire au moins les dernières circonstances de cette mort sublime; qu'il nous suffise de dire qu'amené dans sa cage au lieu du supplice, avec un grand appareil militaire et au milieu d'une foule attirée par la nouveauté du spectacle, le saint martyr en fut tiré, attaché par les quatre membres à quatre poteaux, les bras étendus en croix, et qu'au signal donné, c'est-à-dire après le premier coup de cymbale, l'exécuteur rompit les liens qui retenaient encore sur la terre cette âme prédestinée.

Digitized by Google

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

I. Recueillements poétiques ; *par M. de Lamartine.*

Les brillantes facultés d'imagination, d'harmonie et de sentiment, qui ont illustré M. de Lamartine, ont été trop souvent définies et appréciées par la critique, pour qu'il nous soit nécessaire de revenir sur ces généralités, à l'occasion du volume de poésies nouvelles qu'il vient de publier. Les mêmes facultés s'y font reconnaître ; mais, comme dans la *Chute d'un ange*, par traces et avec de grandes défaillances ; ce n'est plus le sillon lumineux que le poète menait à travers le ciel ; ce sont des éclairs rapides dans un obscurcissement progressif. Décidément, M. de Lamartine, dans l'étrange aveuglement qui lui fait croire à sa vocation politique, répudie et foule aux pieds le talent réel que Dieu lui avait donné, talent mille fois plus beau et plus puissant que tous ces discours parlementaires, qui brillent un instant dans la chambre, pour s'enfouir aussitôt dans le fumier quotidien du *Moniteur universel*. Dans une préface, où il expose sa manière de vivre, on voit toute l'étendue de cette erreur. A l'entendre, les réflexions et le travail dont ses œuvres poétiques sont sorties, cette double fonction de l'âme, qui se nourrit de pensées, et qui, ensuite, en répand au dehors la plus pure essence, n'aurait pas occupé *un douzième de sa vie réelle*. « Le bon public, dit-il, croit que j'ai passé trente années de ma vie à aligner des rimes et à contempler les étoiles ; je n'y ai pas employé trente mois. » C'est seulement en automne, de grand matin, pour user quelques heures dont il ne sait que faire, qu'il épanche ses impressions, ses idées, ses tristesses, sur le papier ; et c'est seulement *parce qu'il ne sait pas écrire en prose, faute de métier et d'habitude*, qu'il écrit en vers. Quant à la politique, c'est bien différent ; dès que le journal a annoncé la prochaine convocation des chambres, il faut quitter Saint-Point. Le poète *a pitié* de ceux qui lui conseillent de ne pas se mêler de politique ; c'est un devoir pour lui de s'en mêler, comme le passager, dans un gros temps, met sa main à la manœuvre. « J'aimerais mieux chanter sur le pont, ajoute-t-il ; mais il faut monter à la vergue et prendre un ris ou déployer la voile. Le labeur social est le travail quotidien et obligatoire de tout homme qui participe aux périls et aux bénéfices de la société. »

De sorte que, comme nous y participons tous, nous devons tous abandonner nos fonctions spéciales, pour gouverner l'état ! parce que

Digitized by Google

nous sommes tous des passagers exposés à périr dans la tempête, nous devons tous monter à la vergue, et nous arracher les cordages et les voiles ! bien plus, nous devons tous manier le gouvernail, faire tous le métier de pilotes ! car la politique, la représentation parlementaire, c'est le gouvernement, c'est la direction du navire social. Voilà la belle raison pour laquelle M. de Lamartine dédaigne sa pauvre muse, et se mêle au brouhaha représentatif !

C'est assurément comprendre fort mal la vie de la société. Il s'en faut qu'elle soit tout entière dans les combinaisons politiques ; le savoir-faire gouvernemental n'en est même qu'une fonction très-petite. Le savant, le théologien, le philosophe, l'artiste, le poète, tous ceux qui travaillent l'humanité dans ce qu'elle a de permanent et de fondamental, dans son intelligence, contribuent beaucoup plus à sa vie, et la modifient beaucoup plus puissamment, que les agents politiques, qui n'opèrent guères que sur la machine, sur le corps de la société, sur ses accidents journaliers, sur ses formes extérieures. Nous pourrions prendre pour preuve M. de Lamartine lui-même ; par ses *Méditations* et ses *Harmonies*, il avait certainement influé sur l'esprit de ses contemporains, il avait contribué à faire sortir le pays de l'ornière du matérialisme, dans laquelle notre littérature s'était presque complètement embourbée. Comme poète, il a donc été l'un des instruments providentiels de son époque ; mais, comme député, qu'a-t-il fait ? où sont les vestiges de son passage dans les dernières sessions ? On écoute ses discours, qui sont bien dits ; le public les lit volontiers, dans l'espoir d'y trouver quelques images, quelques sentiments, qui lui rappellent son poète d'autrefois, ne fût-ce que de très-loin ; mais, après cela, qu'en reste-t-il dans le champ des affaires positives ? Ce qui reste du sillon tracé par une barque sur les flots.

Sans doute, il y a aussi une spécialité politique ; il y a des hommes appelés à gouverner leurs semblables ; mais ce n'était point la vocation de M. de Lamartine. Il n'y a gagné qu'un affaiblissement de talent, que tout le monde reconnaît ; il a presque brisé ces liens de sympathie qui attachaient à son nom tant d'âmes, dont ses poésies avaient fait les délices. La plupart de ses vers ne sont plus lisibles ; et s'il n'adressait ses dédains superbes qu'à ceux qu'il a écrits depuis Jocelyn, personne ne pourrait l'en blâmer. Langueur de la pensée, obscurité de l'expression, fautes contre la langue et contre la versification, sonorité monotone ; tous ces défauts se sont aggravés depuis Jocelyn à un point impardonnable, tandis que toutes ses qualités ont pâli : et cette lueur religieuse qui éclairait si doucement les horizons de sa pensée ; et ces tableaux grandioses de la création louant son Créateur ; et ces vues jetées sur la destinée de l'homme sur la terre ; et cette idée d'espérance qui venait adoucir les images les plus tristes ; et ces gémissements mélodieux d'une rêverie d'amour. Au lieu de tout cela, nous avons maintenant des théories panthéistiques, des utopies politiques, un décousu de sentiments et d'idées qui accuse l'absence de certitude dans l'esprit et de préoccupation profonde dans le cœur.

Très-peu de pièces de ce recueil nous paraissent dignes d'être men-

Digitized by Google

tionnées. Toutefois, il en est une, la première de toutes, qui nous avait d'abord inspiré un meilleur espoir ; c'est un cantique sur la mort de madame la duchesse de Broglie. On y peut relever encore bien des négligences ; mais, en somme, ce cantique pourrait bien faire partie des *Harmonies* ou des *Méditations*. Abondance, beauté, nouveauté d'images, émotion véritable et pure, élans au delà de cette vie mortelle, grâce, vérité, harmonie; tout ce qui nous a si longtemps charmés dans le poète, lorsque la faveur publique ne l'avait point encore gâté, s'y retrouve. Pourquoi n'a-t-il pas plus souvent de ces inspirations sincères, prises dans l'intimité de l'âme, et débarrassées des vagues idées de réformation sociale, pour lesquelles il s'est épris d'un stérile amour ? Nous citerons cette pièce en entier, persuadés que la plupart de nos lecteurs n'iraient pas la chercher dans un volume que la critique littéraire a traité partout avec une juste sévérité.

CANTIQUE SUR LA MORT DE MADAME LA DUCHESSE DE B*****

Quand le printemps a mûri l'herbe
Qui porte la vie et le pain,
Le moissonneur liant la gerbe
L'emporte à l'aire du bon grain.
Il ne regarde pas si l'herbe qu'il enlève
Verdit encore au pied de jeunesse et de sève,
Ou si, sous les épis courbés en pavillon,
Quelques frêles oiseaux, à qui l'ombre était douce,
Du soleil ou du vent s'abritaient sur la mousse,
Dans le nid caché du sillon !

Que lui fait la fleur bleue ou blanche
Qui, liée en faisceau doré
Sur le bras qui l'emporte, penche
Son front mort et décoloré.
« Portez les blonds épis sur mon aire d'argile !
» Faites jaillir le blé de la paille fragile !
» La fleur parfumera le froment de son miel,
» Et broyé sous la meule où Dieu fait sa mouture,
» Ce grain d'or deviendra la sainte nourriture
» Que rompent les enfants du ciel ! »

Seigneur ! ainsi tu l'as cueillie,
Aux jours de sa félicité,
Cette femme qui multiplie
Ton nom dans sa postérité !
En vain dans le lit d'or dont ses jours étaient l'onde,
On voyait resplendir l'eau limpide et profonde;
En vain sa chevelure à ses pieds ruisselait ;
En vain un tendre enfant, dernier fruit de sa couche,
Ouvrait les bras à peine et s'essuyait la bouche
Teinte encor de son chaste lait.

Digitized by Google

Tu vois cette âme printanière
Fructifiant avant l'été,
Répandre en dons, comme en prière,
Son parfum de maturité.
Et tu dis à la mort, ministre de ta grâce :
Laisse tomber sur elle un rayon de ma face,
Qu'elle sèche d'amour pour mes biens immortels !
Et la mort t'obéit et t'apporte son âme,
Comme le vent enlève une langue de flamme
De la flamme de tes autels !

O Dieu ! que ta loi nous est rude !
Que nos cœurs saignent de tes coups !
Quel vide et quelle solitude
Fait cette absence autour de nous !
Par quel amour jaloux, par quel cruel mystère,
De tout ce qui l'ornait dépouilles-tu la terre ?
N'avons-nous pas besoin d'exemple et de flambeau ?
Et pour que ton regard sans trop d'horreur s'y pose,
Dieu saint ! ne faut-il pas que quelque sainte rose
Te parfume ce vil tombeau ?

Elle était ce thym des collines
Que l'aurore semble attirer,
Que pour embaumer nos poitrines
Nos lèvres venaient respirer !
Dans cet air froid du monde, infecté de nos vices,
Ses lèvres de corail étaient deux frais calices
D'où coulait ta parole en célestes accents !
Combien de fois moi-même, embaumé de ses grâces,
Comme en sortant d'un temple, en sortant de ses traces,
Je sentis mon cœur plein d'encens !

Oh ! qui jamais s'approcha d'elle
Sans éprouver sur son tourment,
D'une brise surnaturelle
Le divin rafraîchissement ?
Au timbre de sa voix, au jour de sa paupière,
Amis ! qui ne sentit fondre son cœur de pierre ?
Et ne dit en soi-même, en l'écoutant parler,
Ce que disait l'apôtre au disciple incrédule :
« Ne sens-tu pas, mon cœur, quelque chose qui brûle,
» Et qui demande à s'exhaler ? »

Elle était née, un jour de largesse et de fête,
D'une femme immortelle, au verbe de prophète ;
Le génie et l'amour la conçurent d'un vœu !
On sentait à l'élan que retenait la règle
Que sa mère l'avait couvée au nid de l'aigle
Sous une poitrine de feu !

Digitized by Google

Les palpitations de l'âme maternelle
Au delà du tombeau se ressentaient en elle;
Elle aimait les hauts lieux et le libre horizon;
Un élan naturel l'emportait vers les cimes
Où la création donne aux âmes sublimes
Les vertiges de la raison!

Dès qu'un seul mot rompait le sceau de ses pensées
On les voyait monter vers le ciel élancées,
Jusqu'où monte au Très-Haut la contemplation;
Son œil avait l'éclair du feu sur une armure,
Et le son de sa voix vibrait comme un murmure
Des grandes harpes de Sion.

Elle montait ainsi jusqu'où l'on perd de vue
L'âme contemplative à son Dieu confondue,
Perçant avec la foi les voiles de la mort,
Et revenait semblable à l'oiseau du déluge
Rapporter un rameau de pain et de refuge
Aux faibles qui doutaient du bord!

L'amour qui l'enlevait la ramenait au monde,
Non pas pour s'abreuver comme nous de son onde,
Non pas pour se nourrir du pain qu'il a levé,
Mais pour faire choisir parmi la graine amère
A ces petits enfants, dont elle était la mère,
Quelques tiges de sénevé!

Ce grain qu'elle cherchait, comme la poule gratte
Le froment ou le mil sur une terre ingrate,
C'était, Seigneur, c'était les lettres de ta loi;
C'était le sens caché dans les mots du saint livre
Dont le silence parle et dont l'esprit fait vivre
Ceux qui se nourrissent de foi!

Au bruit du monde qui l'admire
Et se pressait pour l'escorter,
Comme l'onde autour du navire
Pour l'engloutir ou le porter,
Aux nœuds d'une gloire importune
Qui l'enchaînait à sa fortune,
Elle, éprise d'autre trésor!
A l'œil de l'amitié ravie
Qui regardait luire sa vie
Humble dans un chandelier d'or!

Aux roulis inconstants de l'onde
Où le souffle orageux des airs
L'agitait sur la mer du monde
A la lueur de nos éclairs;
A ces foudres, à ces naufrages
Qui jettent sur tous nos rivages

Digitized by Google

Nos respects avec nos débris,
A ces tempêtes populaires
Qui font sombrer dans leurs colères
Ceux que soulevaient leurs mépris !

Elle échappait rêveuse et tendre
Par ce divin recueillement
Qui fait silence pour entendre
Le vol de l'ange au firmament !
Grâce au bras que son Christ lui prête,
Elle marchait sur la tempête
Sans tremper ses pieds au milieu ;
Et cette figure céleste,
Esprit et corps n'étaient qu'un geste
Qui foulait l'onde et montrait Dieu !

Quelle ombre du Très-Haut sur elle !
Quelle auguste et sainte pudeur,
Comme un séraphin sous son aile,
La vêtissait de sa splendeur !
Comme toute profane idée
Disparaissait intimidée
Sous le rayon de sa beauté !
Comme le vent de pure flamme
Balayait de devant cette âme
Toute cendre de volupté !

Ton amour, ô Seigneur ! est dans l'amour suprême !
L'amour de ces enfants en qui le chrétien t'aime !
Sur leurs cœurs ulcérés cette huile de ta foi !
Ces aumônes d'esprit en pages de ta loi !
Ces pains multipliés pour nourrir leurs misères,
Ces conversations la nuit avec ses frères,
Pour charmer leur exil en se parlant de toi.
Ces cœurs fertilisés se fondant en prières
Aux hymnes du prophète-roi !
C'était là de ses nuits les voluptés sévères.
Anges qui les veiliez, oh ! redites-les moi !

Dites, oiseaux évangéliques,
Passereaux du sacré jardin,
Dont les notes mélancoliques
Enchantent les flots du Jourdain ?

Saintes colombes de ses saules
Qui joignant vos pieds de rubis
Veniez percher sur les épaules
Du pasteur des douces brebis !

Oiseaux cachés parmi les branches
Sur les bords du sacré vivier,
Qui couvrez de vos ailes blanches
Le térébinthe et l'olivier !

Digitized by Google

Vous qui même à son agonie,
Accourant à sa sainte voix,
Veniez mêler votre harmonie
Aux gémissements de sa croix !

Dites quels amoureux messages
Ou de tristesse ou de douceur,
Du désert et des saints rivages
Vous apportiez à cette sœur ?
Dites quelles saintes pensées
Sous l'arbre de la passion,
Dites quelles larmes versées
Sur la poussière de Sion,

Vous remportiez sur les racines
Du jardin des saintes douleurs,
Et vous versiez dans les piscines
Où Jésus répandit ses pleurs ?

Ces colombes un jour aux rives immortelles
Emmenèrent d'ici cette sœur avec elles
Pour goûter, ô Seigneur ! combien ton ciel est doux !
Elle alla se poser sur les rosiers mystiques
Que le Siloé baigne au jardin des cantiques,
Et ne revint plus parmi nous !
Elle n'est plus ! le jour a pâli de sa perte !
Où son cœur comblait tout, que la place est déserte !
Berceau de ses enfants ! maison de son époux !
Seuils des temples sacrés où pliaient ses genoux !
Prisons dont sa clé d'or écartait les verroux !
Porte des malheureux par son aumône ouverte !
Comment vous consolerez-vous ?
Et nous, cœurs ténébreux dont la lampe est couverte,
Nous ses amis, que ferons-nous ?

Remplirons-nous les cieux du cri de nos alarmes ?
Nous inonderons-nous de cendres et de larmes ?
Répandrons-nous notre âme en lamentations ?
Comme ceux qui n'ont pas l'espoir dans leurs calices,
Et qui ne mêlent pas le sel des sacrifices
A l'eau de leurs afflictions ?

Non, nos yeux souilleraient d'une tache profane
De l'immortalité la robe diaphane;
Pleurer la mort des saints, c'est la déshonorer !
Quand Dieu cueille son fruit mûr sur l'arbre de vie ?
A qui donc appartient la douleur ou l'envie ?
Qui donc a le droit de pleurer ?

Non ! nous élargissons les ailes de notre âme
Pour aimer l'esprit pur où nous aimions la femme;
Epoux, enfants, amis, point de pleurs, point d'adieu !

Digitized by Google

Celle dont ici bas l'ombre s'est éclipsée
Devient pour nos esprits une sainte pensée
Par qui notre âme monte à Dieu !

Gloire à Dieu ! grâce à la terre !
Qui s'ornant de si beaux dons,
Par un terrible mystère
Te rend ceux que nous perdons !
Gloire à ce morceau d'argile
Où dans une chair fragile
Qu'anime un sacré levain
Avec un souffle de vie
Prêtée un jour et ravie
Tu fais un être divin !

Frères ! quelle sera belle
La société des saints
Où va nous attirer celle
Qui vit encore dans nos seins !
Où s'uniront dans la gloire
Comme dans cette mémoire
Génie, amour et beauté,
Ces trois sublimes images
De tes plus parfaits ouvrages,
Symbolique Trinité !

Là ces âmes fugitives
Qui, sans se poser au sol,
Ne font, cherchant d'autres rives,
Qu'effleurer nos flots du vol ;
Là ces natures célèbres
Qui traversent nos ténèbres
En y jetant leur éclair !
Là ces enfants et ces femmes,
Toute cette fleur des âmes
Qui laisse un parfum dans l'air !

Vous y souriez ensemble
A ceux qui cherchent vos pas,
Divins esprits que rassemble
Le cher souci d'ici-bas !
J'y vois ta grâce, ô ma mère !
Et toi goutte trop amère
De mon calice de fiel,
Fleur à ma tige enlevée,
Et dans mon cœur retrouvée,
Qui donnez son nom au ciel !

Apparitions célestes,
Disparaissant tour à tour,
Qui d'en haut nous font les gestes

Digitized by Google

Que fait l'amour à l'amour !
Tendresses ensevelies
Sous tant de mélancolies
Qu'un jour doit ressusciter !
Feux que notre nuit voit poindre !
Oh ! mourons pour les rejoindre !
Vivons pour les mériter !

Un jour elle disait à celui qui la pleure :
Le monde n'a qu'un son, la gloire n'a qu'une heure,
Suspendez votre harpe aux piliers du saint lieu !
Mélodieux écho des accords prophétiques,
Chantez aux jours nouveaux les éternels cantiques ;
Dieu donc n'est-il pas toujours Dieu ?

Je lui jurai, Seigneur ! de célébrer ta gloire ;
Et le vent de la vie emporta ma mémoire,
Et le courant du monde effaça ses accents ;
Et le foyer divin où ta flamme tressaille,
Dans mon cœur oublieux brûla l'herbe et la paille
Au lieu de brûler ton encens !

Et maintenant je viens comme Marthe et Marie,
Qui portaient à Jésus l'encens de Samarie,
Et trouvèrent ses bras morts et crucifiés,
Acquitter au Seigneur mon denier sur ta tombe,
Et gémir tristement ce cantique qui tombe
Comme une larme sur ses pieds.

II. Lettres inédites de Marie Stuart, accompagnées de diverses dépêches et instructions, *publiées par le prince Alexandre Labanoff. in-8°, Paris, Merlin et Firmin Didot*, 1839.

M. le prince Alexandre Labanoff à qui l'on doit déjà, entre autres publications, des éclaircissements historiques sur Anne ou Agnès de Russie, femme de Henri Ier, roi de France, révèle aujourd'hui, dans le volume que nous annonçons, des faits et des particularités d'un intérêt bien plus grand encore. Marie Stuart est, en effet, par ses longues infortunes, par l'acharnement de ses persécuteurs, par sa fin déplorable, par sa faiblesse même, l'un des personnages les plus touchants et les plus tragiques de nos temps modernes. Reine douairière de France, elle a courbé la tête sous le couteau régicide que la sanguinaire Elisabeth avait reçue de son père, le sanguinaire Henri VIII. Ce couteau qui, aiguisé sur les Stuarts, en Angleterre, vint plus tard s'émousser en France sur nos Bourbons.

De toutes les pièces que contient cette précieuse collection, il en est une, surtout, qu'on nous saura gré de reproduire ici : c'est le récit de l'exécution de la reine, rédigé par un protestant anglais, témoin oculaire :

Le rapport de la manière de l'exécution de la Royne d'Ecosse qui fut le 8 febvrier 1587 au chasteau de Fothringhay, avec la relation des

Digitized by Google

parolles proférées par icelle et les occasions qui en adviendrent au temps de la dite exécution, M. Thomas Andrews, escuyer, estant pour lors prévost (scheriff) de la conté de Nortampton, estant présent en la dite exécution.

« Premièrement, sur le samedy estant le quatrieesme de febvrier (16 *Nouv. St.)*, Robert Beal vint chez le conte de Kent en son logis, et luy monstra les lettres avec la commission ; sur quoy le dit comte envoya exprès pour faire cesser les criz et aboys qui avoient troublé tout le païs. Sur le dimanche au soir, M. Beal vint à Fetheringhay et communiqua la commission au sieur Amias Paulet et au sieur Drugeon Drury. Et pour ce que le sire Amias Paulet n'esteit capable de monter à cheval, le sire Drugeon Drury et M. Beal furent le lundy chez le comte de Shrewsburg, n'estant que cincq mil distant dudit chasteau, et lui monstrèrent la dite commission. Sur quoy le dit conte se résolut faire repaire au dit chasteau de Fothringhay le proche jour suivant estant mardy. Sur le lundy le conte de Kent vint à Listeforde au logis d'un gentilhomme nommé M. Ramas ; et le mardy les dits contes de Shrewsbury et de Kent, vindrent à Fetheringhay et furent vers la Royne d'Ecosse ; et en la présence de ses propres serviteurs la commission lui feust leue, et par après feust advertie de se préparer le prochain jour suyvant à endurer la mort. Puis ses faultes luy furent récitées, la manière de la procédure en sa faveur luy feust semblablement déclarée, et en quelle forme de loy et honneur le tout s'esteit passé, la nécessité qui forçoit Sa Majesté de ne denuyer justice à son peuple pour la paix publique du royaulme, les nouveaux conspirateurs qui aveient esté descouvertz depuis que le seigneur de Burckhurst aveit esté avec elle pour l'esmouvoir de se préparer à la mort ; et pour le confort de son ame en luy offrit d'aveir l'évesque de Péterborough ou le doyen de Péterborough pour l'instruire à mourir. Et ainsy se signant de la croix sur la poictrine, disant au nom du Père, et du Fils et du Sainct Esprit, dict qu'elle esteit preste à mourir en la foi catholicque que ses ayeulx et prédécesseurs avaient tous professée et de laquelle elle ne veulait estre ébranlée. Elle desnya estre coulpable de la destruction de Sa Majesté, et pardonna à ceulx qui esteient procureurs de sa mort, ne doubtant pas que Dieu ne vengeroit sa mort, à qui elle lui remettoit du tout. Et lui estant fait souvenir des preuves manifestes du contraire, et aussy des deux ses serviteurs Nau et Curle ses secrétaires, qui la condamnaient directement, elle dict qu'elle n'accuseit personne, mais que lorsqu'elle sereit morte il apareistroit comme indiscrètement on aveit faict en son endroit ; requérant de sçaveir qu'esteient devenux ses deux susdits secrétaires. Puis les dits contes partirent d'avec elle, la comettant en la garde, tant elle que ses gens, au sire Amias Paulet et au sire Drugeon Drury, et M. Robert Beal et les gentilshommes du pays joignant au dit chasteau comme ils l'aveient paravant. Sur le mercredy huictiesme de febvrier (18 *Nouv. St.*), les contes retournèrent au dit chasteau accompagnés du prévost de la province, puis luy, avec autres gentilzhommes furent envoyés vers elle pour l'emmener hors de sa chambre, en bas de la salle, là où les deux contes esteient accompaigneez aussi avec eux M. Henry Talbot, le sire Amias Paulet, le sire Drugeon

Digitized by Google

Drury et M. Robert Beal et les gentilzhommes du païs joignant au dit chasteau, avec plusieurs et divers autres. La dicte Royne d'Ecosse estant menée par deux des gentilzhommes du sire Amias Paulet, le prévost marchant devant elle, vint fort volontairement hors de sa chambre jusques en une entrée proche de la dite salle, là où elle s'arresta pour parler à Monsieur Melvil son maistre d'hostel particulièrement, estant aussi près son médecin chirurgien et appoticaire, disant ces paroles au dit Melvil estans à genoux : « Comme tu as esté honneste et fidelle serviteur en » mon endroict, ansy je te prie de continuer envers mon fils et me » recommande à luy. Je n'ay point impugné sa religion ny la religion » des autres, mais luy souhaite tout bien ; et comme je pardonne à tous » ceulx qui m'ont offensée en Ecosse, aussy voudrois-je qu'ils me feissent » Et supplie à Dieu luy envoyer son Sainct Esprit et l'illuminer. » Melvil dict qu'il le feroit et prioit Dieu que à cest instant la voulust assister de son Sainct Esprit, et en larmoyant dict : « Ma dame, ce sera le plus « douloureux message que je puisse porter, quand je rapporteray que » ma royne et très-chère maistresse est morte. » Puis la royne d'Escosse, à larmes coulantes, luy dist et respondit : « Vous vous debvriez plustost » resjouir que plourer à cause que la fin des troubles de Marie Stuart » est à présent venue. Tu sçais, Melvil, que tout ce monde n'est que » vanité et plein de troubles et misères ; porte ces nouvelles de moy, » et dis à mes amys que je meurs vraye femme en ma religion, et comme » une vraye femme escossoise et vraye femme françoise. Mais, Dieu » veuille pardonner à ceulx qui ont de longtemps désiré ma fin ! Et » celui qui est vray juge des secrettes pensées sçayt bien mon intention, » comme ça esté tousjours mon desir, de veoir Escosse et Angleterre » unyes ensemble. Et me recommande à mon filz. Et lui dictes que je » n'ay faict aucune chose qui puisse préjudicier à son royaulme d'Escosse. » Et ainsi, bon Melvil, jusques au reveir. » Et le baisant elle luy dict qu'il priast pour elle. Puis se retourna vers les seigneurs et leur dit qu'elle avait certaines requestes à leur faire. L'une estoit pour une somme d'argent que le dit sire Amias Paulet sçavoit debvoir être payée à une nommée Curle, l'un de ses serviteurs, puis après que tous ses pauvres serviteurs et servantes peussent paisiblement joir de ce que par son vouloir et testament elle leur avoit donné, et finallement qu'ils peussent tous estre entretenus et renvoyez honnestement et en sauveté chacun en leur païs. « Et de ce je vous conjure, messeigneurs, de faire et » accomplir. » Responce fut faicte par le sire Amias Paulet, qu'il se ressouvenoit bien de l'argent dont Sa Grâce parloit, et que Sa Grâce n'avoit besoin de doubter de l'accomplissement de ses requêtes, car je pense qu'elles seront certainement octroyées. « J'ai, dit-elle, une requeste » à vous faire, messeigneurs, que vous souffriez mes pauvres serviteurs » estre près autour de moy à ma mort, affin qu'ils puissent rapporter, » lorsqu'ils viendront en leur païs, comme je suis morte vraye femme » en ma religion. » Puis le conte de Kent, l'un des commissaires, respondist qu'il ne se pouvoit pas bonnement octroyer, car ils craignoient que aulcuns d'iceulx ne voulsissent par quelques paroles troubler et importuner Sa Grâce et faire quelque discord en la compagnie, de quoy

Digitized by Google

nous avons desjà eu expérience, ou bien tascheroient à essuyer vostre sang de leurs serviettes et mouchouers, chose qui ne serait convenable. « Messeigneurs, dit-elle, je responds et promets pour eulx qu'ilz ne » feront aulcunes telles choses que Vos Honneurs ont déclaré. Hélas, » pauvres gens ! ils seroient bien aises de me dire adieu ; et espère que » vostre maistresse estant vierge royne au regard de l'honneur des femmes, » ne souffrirait avoir aulcuns de mon pauvre peuple ou serviteurs autour » de moy, à l'heure de ma mort, et sçais bien qu'elle ne vous a donné » si estroicte commission que vous nempouvez octroier d'avantage que cela » si j'estois beaucoup moindre en qualité que je ne suis. » Puis semblant estre très douloureuse, gémissant en larmes, elle proféra ces parolles, disant : « Vous sçavez que je suis cousine de vostre Royne, et suis » descendue du sang du roy Henry septiesme, et Royne mariée de France, » et sacrée Royne d'Escosse. » Sur quoy, après quelque consultation entre eulx, ils octroyèrent qu'elle pouvoit avoir aulcuns de ses serviteurs, suyvant la requestes de Sa Grâce, et partant la prièrent de faire choix de demye douzaine de ses hommes et femmes. Qui présentement dict quant aux hommes elle vouloit avoir Melvil, son appoticaire, son chirurgien et puis ung autre vieil homme, et de ses femmes les deux qui avoient accoustumé de coucher avec elle en sa chambre ; puis après, estant supportée par les deux susdits gentilzhommes du sire Amias Paulet et Monsieur Melvil qui portait sa queue de robbe, et aussi accompagnée des susnommés seigneurs, chevaliers et gentilzhommes, le prévost marchant devant elle, elle passa hors de la dite entrée dedans la grande salle avec contenance non triste, se portant plustost joyeuse que triste et douloureuse. Et ainsy volontairement elle monta sur l'eschaffault qui luy estoit préparé en la dicte grande salle et estant deux piedz de haulit et douze pieds de large, et barrières tout alentour, et tendu et couvert de noir. Et là estoit une selle basse et un long coussin ou carreau et ung billet de bois aussy couvert de noir. Puis luy ayant apporté la dicte selle, elle s'assit ; et près d'elle en la main droicte estoient assis le conte de Shrewsbury et le conte de Kent, et en la main gauche se tenoit debout le prévost de la province et devant elle ses deux exécuteurs ; et tout autour des barrières estoient les susdits chevaliers et gentilzhommes et autres. Puis, ayant fait silence, la commission de Sa Majesté fut leue par M. Robert Beal, clerc du conseil, et ayant finy fut prononcé ces parolles par l'assemblée : Dieu sauve la Royne !.... Durant la lecture de la dite commission, la Royne d'Escosse usoit de silence, l'escoutant avec aussy peu de regard en cest endroict comme si ne luy eust en rien concerné, et d'une contenance aussy joyeuse comme si ce luy eust esté ung pardon de la part de Sa Majesté pour sa vie ; et usant aussy estrangement tant en parolles qu'en faict comme si elle n'eust jamais congneu aulcun de l'assemblée, ou qu'elle eust esté ignorante du langage angleis. Puis le docteur Flescher, doien de Peterborough, estant vis-à-vis d'elle et dehors des barrières, se courbant du corps, feist grande révérance, commençant ceste exortation qui s'ensuyt : Ma dame, la très excellente majesté de la Royne d'Angleterre, etc., et proférant ces parolles trois et quatre fois. Elle respondist qu'elle estoit résolue en l'ancienne catholicque et romaine

Digitized by Google

religion, et espéroit y respandre son sang en la défence d'icelle; puis M. le doien dict : Ma dame, changez vestre oppinion et vous repentez de ves précédentes meschancetez, et reposez vestre foy seullement en Jésus-Christ, afin que par luy soiez sauvée. Puis elle respondist de rechef. « M. le doien, ne vous troubiez point davantage, car je suis résolue en » ceste ma religion et ay proposé mourir en icelle. » Les contes de Shrewsbury et de Kent, la voyant ainsy obstinée, lui dirent puisque elle ne vouloit ouyr l'exortation commancée par le dit M. le doien. Nous prierons pour Vestre Grâce que, s'il plaist à Dieu, il vous veuille illuminer le cœur à la dernière heure de vostre vie avec la vraye cognoissance de Dieu et ainsy mourir en icelle. Puis elle respondist : « Si vous voulez » prier pour moy, messeigneurs, je vous en remercie, mais pour me » joindre en prière avec vous, je ne veux pas, car vous et moy ne » sommes pas d'une religion. » Puis les seigneurs appelèrent M. le doien qui, s'agenouillant sur les degrez de l'eschaffault, commença ses prières disant : O Dieu très gracieux et père miséricordieux, etc.... Toute l'assemblée, sauf la Royne d'Escosse et ses servants, dirent après luy. Durant laquelle prière la Royne d'Escosse estant assise sur une selle ayant ung agnus Dei autour de son col, et ung crucifix en sa main, et une paire de patenostres en sa ceincture avec une croix d'or au bout d'icelles, et un livre en latin en sa main, commença avec larmes et à haulte et ferme voix à prier en latin. Et au milieu de ses prières elle se lancea de sa selle à genoux et dist plusieurs prières en latin. Et à la fin des prières de M. le doien, elle estant à genoux pria en anglois à cet effet pour l'église affligée de Christ et pour la fin de leurs troubles, pour son filz et pour la Majesté de la Royne, afin qu'elle peust prospérer à servir à Dieu en droicture. Elle confessa qu'elle espérait estre sauvée par et au sang de Jésus-Christ, aux pieds duquel crucifix elle vouloit respandre son sang. Puis le conte de Kent lui dist : Ma dame, mettez Jésus-Christ en vestre cœur et laissez ces fatras et tromperies. Puis elle, n'ayant peu d'égard ou point du tout à ce sainct et bon conseil, passa oultre en ses prières, désirant à Dieu de destourner son ire de cette isle, et qu'il lui pleust luy donner sa grâce et pardon de ses péchez. Ces prières et autres elle dit en anglois, disant qu'elle pardonnoit à ses ennemis de tout son cœur, et spécialement à ceulx qui avaient recherché son sang, priant à Dieu les vouloir convertir en la vérité. Et en la fin de ses prières elle pria tous les saincts qu'ils feissent intercession pour elle en Jésus-Christ, et ainsy baisant le crucifix, et se croisant aussy, dist ces paroles : « Tout ainsy que tes bras » furent estendus cy dessus la croix, ainsy reçois-moy en tes bras de » mercy et me pardonne tous mes péchez. » Ses prières estant finies, ses exécuteurs s'agenouillèrent, priant Sa Grâce leur vouloir pardonner sa mort, à qui elle respondit, disant : « Je vous pardonne de bien bon » cœur, car à ceste heure j'espère que vous ferez fin de tout mes troubles. » Puis eux et ses deux femmes lui aydant, commencèrent à la despouiller de ses habits, puis mettant son crucifix sur ceste selle, l'un des exécuteurs print l'Agnus Dei de son col; laquelle mettant les mains dessus le donna à l'une de ses femmes, disant à l'exécuteur qu'on luy en respondrait en argent; puis elle les souffrist avec ses deux femmes de le desrobber

Digitized by Google

de sa chaine de patenostre, de pomerande, et toute manière d'appareil très volontairement, voire plustost en joye qu'en tristesse, s'aydant d'elle mesme à se deshabiller, remectant une paire de manches de ses propres mains qu'ilz lui avoient tirées, et ce faisant en diligence, comme si elle eust envye d'estre despeschée. Tout durant la teupe qu'on luy tira ses habits, elle ne changea jamais de contenance, ains avec souriante façon elle proféra ces parolles, « qu'elle n'avoit jamais eu tels serviteurs pour » la déshabiller et qu'elle n'avoit jamais desponillé ses habits devant telle » compaignie. » Puis estant despouillée de tous ses habits, sauf son cotillon, ses deux femmes la regardant, feirent grandes lamentations en plorant, se signant du signe de la croix, priant en latin. Puis se retourna vers eulx, les embrassa disant ces parolles en françois : « Ne cryez point, car j'ay » promis et respondu pour vous. » Et en faisant le signe de la croix sur eulx, les baisa, leur disant qu'ilz priassent pour elle et qu'ilz se resjoyssent sans plus plorer, car à présent ilz verroient la fin de tous les troubles de leur maistresse. Puis se retourna d'une joyeuse contenance vers ses serviteurs comme Melvil et le reste qui estoient dessus ung banc près l'eschaffault, qui d'aulcune fois ploroient et aulcune fois crioient à haulte voix, se signant continuellement de la croix, prians en latin ; et de sa part faisant le signe de la croix de sa main sur eulx leur dist adieu, leur supplyant de prier pour elle jusques à la dernière heure. Cecy estant faict, l'une de ses femmes ayant ung linge *de corpus Christi* qu'elle ploia en trois carrés et le baisant le meist par dessus la face de la Royne d'Escosse et l'atacha au scoffion de sa teste ; puis les deux femmes se partirent d'elle ; et s'agenouillant bas sur ung coussin très résolument, sans aulcun signe de crainte ou appréhension de la mort, disant ce pseaulme à haulte voix : « *In te, Domine, speravi ; non confundar in æternum.* » Puis, tastant pour trouver le billot, coucha sa teste bas, mectant son menton pardessus le billot avec ses deux mains soulz son menton, comme si elle eust voulu prier ; qui eussent esté couppées si on ne les eust apperceues. Puis se couchant sur le billot très paisiblement, estendist ses bras et jambes, criant : « *In manus tuas, Domine, etc.,* » trois ou quatre fois ; puis estant couchée sur le billot sans remuer nullement, l'un des exécuteurs la tenant légèrement d'une de ses mains, elle endura deux coups de l'autre exécuteur avec une hache, ne faisant que bien peu de noyse, ou non du tout, et ne remuant aulcune part d'elle, de la place où elle estoit couchée. Ainsy l'exécuteur luy coupa la teste, sauf ung petit grillon, lequel estant couppé il leva la teste pour la mentrer à toute l'assemblée, disant : Dieu sauve la Royne. Lors sa coiffure de linouple tombant de sa teste, apparust aussy grise que si elle eust eu l'aage de 70 ans, ses cheveux estants tondus fort courts, sa face en ung moment tellement changée au reguard lorsqu'elle estoit en vie, que peu l'eussent peu recongnoistre ; et, son visage mort, ses lèvres remuèrent hault et bas bien ung quart d'heure après qu'elle eust la teste tranchée. Puis M. le doien dist à haulte voix : Ainsy périssent tous les ennemis de la Royne. Et après, le comte de Kent vint près le corps mort, et se tenant pardessus, dict à haulte voix : Telle fin puisse advenir à tous les ennemis de l'Evangile.

L'un des exécuteurs desliant ses jartières advisa ung petit chien qui

Digitized by Google

s'estoit caché soulz ses habitz, qu'ilz ne peurent tirer que par force, et encore par après ne voulust partir du corps mort, ains se vint coucher entre sa teste et ses espaules, et, estant tout ensangianté de son sang fust emporté et lavé comme toutes autres choses furent, qui estoient sangiantes, ou brullées ou bien nettement lavées. Les deux exécuteurs furent renvoiez avec de l'argent pour leurs offices, n'ayant auleune chose à elle appartenant. Et ainsy chacun fut commandé se retirer hors de la salle, excepté le prévost et ses gens. Depuis elle fut portée par eulx en une grande chambre, estant preste à embaulmer par des chirurgiens.

Lille, imp. de L. Lefort. 1859.

Digitized by Google

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

ÉTUDE SUR
PHILIPPE DE COMINES.

« C'est le personnage le plus original de notre littérature » au 15e siècle, parce que, avec la naïveté de ce temps, il a » la raison ferme d'une autre époque. Vous en êtes à des » chroniques toutes semblables pour la forme et les détails à » des romans de chevalerie et vous voyez paraître un esprit » sérieux, solide, intelligent de toutes les ruses, jugeant » avec un sens merveilleux, le caractère, la forme, le but des » gouvernemens; plus habile que scrupuleux; mais cependant s'élevant à la probité par le bon sens, parce qu'à tout » prendre, elle est plus raisonnable que le reste et qu'elle » assure mieux le maintien de la puissance. Cet homme est » *Comines*. »

Cette appréciation de l'historien qui va nous occuper est extraite du cours de M. Villemain (1830).— Il est impossible de mieux exprimer la manière et la physionomie de Comines et nous ne ferons le plus souvent que développer la pensée de l'illustre professeur, comme un texte heureusement choisi.

Comment se traitait l'histoire au 15e siècle? La réponse à cette question nous montrera aussitôt toute la supériorité de Comines sur ses contemporains. Lisez Olivier de la Marche, historiographe de Bourgogne; vous y trouvez le goût dominant de l'époque : c'était le moment de la plus grande vogue des romans de chevalerie; les seigneurs, les dames et le peuple même en faisaient leur lecture favorite, et tous les

Digitized by Google

écrits en prose ou en vers prenaient plus ou moins l'allure chevaleresque. L'*histoire* eut le sort des autres genres ; composée pour les hommes du temps, elle suivit la mode. Elle attacha de l'importance aux détails qui intéressaient des contemporains et qui nous semblent futiles aujourd'hui. Voilà ce qui nous explique ces interminables descriptions de fêtes, de banquets, de tournois qui abondent chez Olivier de la Marche. Dans son livre, la guerre du bien public, la bataille de Montlhéry, les traités de Conflans et de St-Maur, tiennent à peine huit pages ; il lui en faut près de cent pour décrire les fêtes du mariage du duc de Bourgogne avec Marguerite d'York. La chronique de Jean de Troyes, appelée sans trop de raison la chronique *scandaleuse*, est encore, malgré quelques lignes assez curieuses, une froide nomenclature de faits, dénuée de critique et surtout de philosophie.

Tout-à-coup arrive un historien qui rompt avec la mode ; un écrivain homme d'état, philosophe, judicieux appréciateur des événemens, comprenant les causes et les effets, qui se place tout d'abord à une grande distance des chroniqueurs ses confrères ; le premier, il a l'intelligence de son siècle ; il sent que la vraie chevalerie est morte, que c'est le commencement de la politique cauteleuse, de la politique des temps modernes ; il vient à point pour dépeindre l'époque ; tous deux se conviennent ; il semble fait pour elle, et elle pour lui. Louis XI et Comines sont devenus des individualités inséparables, ou plutôt ils n'en font qu'une ; ils s'expliquent et s'éclairent mutuellement. L'historien est le fidèle miroir où le roi a laissé son image. Certes, après les chroniques du moyen âge, sans excepter même *Froissard*, il y a là un phénomène vraiment extraordinaire.

Quelques mots de *biographie* aideront à comprendre le génie de Comines. Tout Flamand un peu doué de la vanité patriotique, doit chercher à connaître les particularités relatives au père de l'histoire en France ; c'est un intérêt de localité. Un nom si célèbre est une gloire dont le pays est fier

Digitized by Google

à juste titre ; il est vrai qu'aujourd'hui tant de gens sont oublieux ou indifférens.

Philippe de *Comines* appartenait à une noble et antique famille de Flandre. Il naquit en 1445. — Son esprit fut cultivé de bonne heure et il chercha ses distractions dans l'étude de l'histoire et surtout de l'histoire romaine. Cependant il ne savait pas le latin ; les langues anciennes n'étaient alors étudiées que par quelques érudits et par les clercs ; la noblesse ne faisait pas encore aux idiômes de l'antiquité l'honneur de s'occuper d'eux. *Comines* qui dépassa son siècle, et qui était quelque peu clerc malgré son blason, regretta toujours d'avoir négligé l'étude de la langue latine. En revanche, l'italien, l'allemand et l'espagnol lui étaient familiers. Jamais oisif, il faisait dans des lectures assidues son apprentissage d'écrivain.

Orphelin depuis dix ans il entra à dix-neuf ans au service de Charles, comte de Charolais, fils du duc de Bourgogne, Philippe-le-Bon, en 1464, et il l'accompagna dans la guerre du *bien public* : c'est par cette guerre que commencent ses *mémoires*. A l'époque des conférences de *Péronne*, Comines s'employa très-activement en faveur de Louis XI auprès de Charles-le-Téméraire ; et en 1472 il abandonna le duc de Bourgogne pour le roi de France. Une tradition populaire attribue le changement de Comines à un assez ridicule motif ; mais nous pouvons expliquer sa conduite sans laisser notre historien exposé à l'accusation d'avoir quitté son premier maître à *propos de bottes* [1].

Ce qui l'entraîna vers Louis XI, ce fut l'instinct même du génie. Qu'aurait fait cet esprit sérieux au milieu d'une cour

[1] Suivant cette tradition, Comines, dans sa jeunesse, se trouvant à la chasse avec le comte de Charolais, le prince lui avait dit de lui tirer ses bottes ; Comines, abusant de la familiarité qui régnait entre le comte et lui, avait réclamé le même service de sa complaisance ; le prince, mécontent de ce masque de respect, l'avait frappé de sa botte à la tête, d'où lui était resté le surnom de *Tête bottée*. (Biog. univ.)

Digitized by Google

bruyante et pompeuse comme celle du duc de Bourgogne? Il eût été complètement dépaysé. Est-ce Charles-le-Téméraire, ce prince étourdi, présomptueux, querelleur, ce seigneur magnifique, ce conquérant à fracas, qui ne sait pas cacher ses secrets et qui étale au grand jour toutes ses trames, est-ce là l'homme qui convenait aux pinceaux de Comines? c'est un portrait qu'il laisse à tracer au bavard historiographe de Bourgogne. L'homme qu'il faut à Comines, c'est un prince sombre, soupçonneux, secret, politique, agissant par sourdes menées, c'est *Louis XI*, ce roi *si humble en paroles et en habits*, si *saige pour soy tirer d'un mauvais pas*. Du jour où ils se sont rencontrés pour la première fois, le roi et l'écrivain se sont devinés; ils ont vu qu'ils étaient faits l'un pour l'autre, et ils se sont rapprochés par l'effet de cette force qui réunit les semblables.— Ne cherchons pas ailleurs la cause de la prédilection de Comines pour Louis XI.

Ce prince l'admit aussitôt dans son intimité, le fit conseiller et chambellan, et ne cessa de le gratifier en terres et en pensions jusqu'à la fin de son règne. On peut dire que le roi remit à Comines la clef de toutes ses pensées, qu'il lui permit de lire jusqu'au fond de son cœur, et voilà pourquoi les mémoires de Comines qui ne sont, à vrai dire, dans la première partie, que les mémoires de Louis XI écrits à la troisième personne, ont un intérêt de vérité si puissant. L'historien n'a rien ignoré et il n'a rien à cacher; car il se loue d'avoir un tel modèle; il s'applaudit d'avoir trouvé un sujet digne de sa plume. C'est avec amour qu'il retrace le gouvernement dans lequel il reconnaît l'idéal qu'il a conçu.

Au commencement de Charles VIII, il fut admis dans les conseils de la régence et envoyé comme ambassadeur auprès du duc de Bretagne (1483). Mais accusé d'avoir trempé dans la révolte des princes contre Anne de Beaujeu, il fut enfermé au château de Loches dans une *cage de fer* où il resta l'*espace de huit mois* (1487). — Les cages de fer étaient de l'invention de Louis XI; quelles furent les réflexions du prisonnier pen-

Digitized by Google

dant cette rigoureuse captivité? Ne lui arriva-t-il pas de maudire la cruauté d'un prince dont il avait admiré sans doute la sévérité lorsqu'elle tombait sur d'autres, au temps de sa faveur ? [1] — Peintre d'après nature et par expérience, il dit quelque part : « *Il est vray que le roy nostre maistre avait fait* » *de rigoureuses prisons, comme cages de fer et autres de* » *bois, couvertes de plaques de fer par le dehors et par le* » *dedans, avec terribles ferrures, de quelques huit pieds de* » *large et de la hauteur d'un homme et un pied de plus.....* » *Autrefois avait fait faire à des Allemands des fers très* » *pesants et terribles pour mettre aux pieds ; et y estait un* » *anneau pour mettre au pied, fort malaisé à ouvrir,* » *comme à un carcan : la chaîne grosse et pesante et une* » *grosse boule de fer au bout beaucoup plus pesante que n'es-* » *tait raison et les appelait-l'on les fillettes du roy* ». (L. 6, ch. 12).

En 1488 un arrêt du parlement le condamna à perdre le quart de ses biens et à fournir une caution de dix mille écus. L'époque de sa rentrée en grâce n'est pas certaine ; mais on le voit figurer parmi les signataires du traité de Senlis en 1493. — Pendant l'expédition d'Italie il fut ambassadeur à Venise et cette circonstance nous vaut quelques chapitres fort intéressans sur la politique venitienne.

Après la mort de Charles VIII, il parut devant Louis XII (1498) qui lui conserva ses pensions, mais sans l'employer. Il mourut en 1509 à son château d'Argenton, laissant à la postérité un souvenir durable dans ses *mémoires*. C'est là que nous allons l'étudier.

S'il est vrai que les mémoires de Comines sont un reflet exact de la physionomie de Louis XI, nous ne pouvons espérer d'y trouver une moralité bien délicate. En effet, le bien pour Louis XI, c'est l'*utile*. Comines avant tout se demande toujours si telle action est *sage*. Nous savons déjà ce que ce mot signifie

[1] Plusieurs les ont maudites, et moi aussi qui en ai tâté sous le roi d'à-présent.

Digitized by Google

dans sa bouche : le *criterium* de la vertu est donc l'utilité, et pourvu qu'on réussisse, à quoi bon être scrupuleux sur le choix des moyens? Toute cette moralité se trouve parfaitement exprimée dans une anecdote curieuse tirée des mémoires. Il s'agit d'un chambellan du roi d'Angleterre que Comines entreprend de gagner pour le roi de France, après l'avoir autrefois payé pour le duc de Bourgogne. Comines commence la séduction par lettres, puis il charge un agent subalterne, *Pierre Claret*, d'aller à Londres et d'achever l'affaire de la main à la main.

« Le dit *Pierre Claret* était très *sage* homme et eut com-
» munication bien privée avec ledit chambellan, en sa chambre,
» à Londres, seul à seul. Et après luy avoir dit les paroles qui
» estoient nécessaires à dire de par le roy, il lui présenta les
» deux mille escus en or sol : car en autre espèce ne donnoit
» jamais argent à grands seigneurs étrangers. Quand le dit
» chambellan eut reçu cet argent, ledit Pierre Claret lui sup-
» plia que, pour son acquit, il lui signast une quittance; ledit
» chambellan en fit difficulté. Lors luy requist de rechef ledit
» Claret qu'il lui baillast seulement une lettre de trois lignes,
» adressante au roy, contenant comme il les avoit reçu, pour
» son acquit envers le roy son maistre, afin qu'il pensast
» qu'il les eust embez, et que le dit seigneur estoit un peu
» soupçonneux. Le dit chambellan voyant que le dit Claret
» ne luy demandoit que raison, respondit : Monseigneur le
» maistre, ce que vous dites est raisonnable; mais ce don viens
» en bon plaisir du roy et non pas à ma requeste; s'il vous
» plaist que je le prenne, vous me le mettrez ici dedans ma
» manche; et n'en aurez autre lettre ne tesmoin : car je ne
» veux point que pour moi on die : le grand chambellan d'An-
» gleterre a esté pensionnaire du roy de France, ne que mes
» quittances soient trouvés en sa chambre des comptes. Ledit
» Claret se tint a tant, et luy laissa son argent et vint faire son
» rapport au roy qui fut bien courroucé qu'il n'avait apporté
» ladite quittance. Mais en *loua* et *estima* ledit chambellan,

Digitized by Google

» plus que tous les autres serviteurs du roy d'Angleterre : et
» depuis fut toujours payé ledit chambellan, sans bailler quit-
» tance ».

Estimer est bien, dit M. Villemain, estimer un homme pour cela ! Il y a dans ce mot, le gouvernement de Louis XI et la conscience de Philippe de Comines.

On a maladroitement comparé *Comines* à Tacite. S'il y a, (et c'est rare) quelque rapport entre eux par la concision du style ou la profondeur de la pensée, le caractère moral des deux écrivains est tout à fait différent. Où trouve-t-on dans *Comines* cette vertueuse indignation contre la tyrannie, cet amour de l'honnête qui distinguent Tacite? Comment assimiler l'historien français qui se fait le défenseur officieux de Louis XI contre la noblesse, à l'historien latin tout imbu des haines de l'aristocratie romaine contre l'odieux Tibère? Une telle assimilation est un contre sens. Reconnaissez-vous Tacite dans cet aveu de Comines : « *J'ai veu et sçeu faire tant de trompe-* » *ries et mauvaisetiés sous telles couleurs*, etc.? »

Enfin Tacite a peint Tibère, mais il avait horreur de son modèle ; *Comines* est épris du sien et il le dessine avec complaisance. — C'est toujours un roy *très-sage*, le roy le plus *sage* qu'il ait vu et connu, le *roy* qui a le mieux sçu et entendu cet *art de séparer les gens;* il n'a que des éloges pour cette *humilité affectée* qui lui faisait aimer les *hommes de petit état;* c'est encore là une *sagesse* à la façon de Comines.

« Quand orgueil chevauche devant, disait Louis XI, honte » et dommage le suivent de près.... *et de ce péché n'estoit-il* » *point entaché*, ajoute l'historien ». Il lui arrive parfois de blâmer les perfidies et les violences de son maître ; mais c'est par boutade ou plutôt par acquit de conscience.

Cependant, comme en tout il faut que Comines soit le miroir fidèle de Louis XI, l'idée de Dieu reparaît sans cesse dans son livre. On sait que cette idée poursuivait le roi dans toutes les actions de la vie ; au milieu de ses violences, de ses ruses, de ses *tromperies*, de ses cruautés mêmes, elle revenait

Digitized by Google

pour l'effrayer et le punir ; de-là ces pratiques superstitieuses au moyen desquelles il croyait se mettre en paix avec cette providence vengeresse. Eh bien ! dans Comines, la providence est invoquée et honorée à chaque page, parmi les aveux singuliers qu'une moralité facile laisserait à peine échapper. C'est une bizarrerie remarquable et qui ne contribue pas peu à faire ressortir l'originalité de notre historien. Ce rappel périodique d'un Être suprême, dirigeant d'en haut les choses de la terre produit un effet grandiose ; il est comme le contrepoison des maximes politiques qu'un admirateur de Louis XI devait nécessairement adopter. « Il faut tenir, dit Comines après avoir raconté » la chûte de la maison du Bourg, il faut tenir pour seur que » la grande prospérité des princes ou leur grande adversité » procèdent de la divine ordonnance. » — Et dans mille autres endroits la même pensée se représente. N'est-ce pas un peu pour contenter les lecteurs à scrupules ! Nous aimons mieux croire à la sincérité du repentir ; cela repose et console. D'ailleurs c'est lorsqu'il s'amende ainsi, que Comines est vraiment éloquent et sublime. Ecoutez le conseil adressé aux grands de la terre.

« N'eût-il pas mieux valu à eux et tous autres princes..... » moins se soucier et moins travailler, et entreprendre moins » de choses et plus craindre à offenser Dieu, et à persécuter » le peuple et leurs voisins par tant de voies cruelles que j'ai » assez déclarées par ci-devant, et prendre des aises et plaisirs » honnêtes ? leurs vies en seraient plus longues. Les maladies » en viendraient plus tard et leur mort en serait plus regrettée » et de plus de gens et moins désirée ; *et auraient moins à » douter à la mort* ».

Moins éloquent mais aussi judicieux est le conseil qu'il donne aux princes d'étudier les *bonnes lettres* et principalement les *histoires :*

« Encore ne me puis-je tenir de blasmer les seigneurs igno- » rans. Environs tous seigneurs se trouvent volontiers quel- » ques clercs et gens de robbes longues (comme raison est)

Digitized by Google

» et y sont bien séant quand ils sont bons, et bien dangereux
» quand ils sont autres. A tout propos ont une loy au bec ou
» une histoire : et la meilleure qui se puisse trouver se tour
» nerait bien à mauvais sens : mais les sages (princes) et qui
» auraient lû, n'en seraient point abusés ny ne seraient ces
» gens si hardys de leur faire entendre mensonge. Et croyez
» que Dieu n'a point établi l'office de roy ni d'autre prince
» pour estre exercé par les bestes ; ny par ceux qui par vaine
« gloire dient : Je ne suis pas clerc, je laisse faire à mon
» conseil et je me fie en eux. Et puis, sans assigner autre raison,
» s'en vont en leurs esbats. — Pour conclure cet article, me
» semble que Dieu ne peut envoyer plus grande playe en un
» pays que d'un prince peu entendu, car de là procèdent tous
» autres maux ». (II, 6.)

Et Louis XI ordonnait que son fils Charles fut élevé dans la plus crasse ignorance !

Le bon sens de Comines se révèle encore par le passage suivant, sur la misérable condition des grands qu'il oppose à la condition plus heureuse des *petits*. « Nulle créature n'est
» exempte de passions et *tous mangent leur pain en peine et*
» *en douleur*..... Les peines et labeurs sont différents ; celles
» du corps sont les moindres et celle de l'entendement sont
» plus grands..... Si je me voulais mettre à escrire les passions
» (maux) que j'ai vue porter aux grands tant hommes que
« femmes depuis 30 ans seulement, j'en ferais un gros livre....
» et ceux qui ne les pratiqueraient point de si près que moi,
» les réputeroient estre bien heureux ». (VIII, 20, 24).

Ceux qui sont en *authorité* auprès des princes profiteront de l'avis que leur donne l'historien : « Je conseillerais à un
» mien amy, *si je l'avois*, qu'il se mist en peine que son
» maistre l'aimast ; mais non pas qu'il le craignist » etc....
(III, 12).

Du reste le morceau suivant où sont retracées les angoisses de Louis XI dans ses derniers jours, est la meilleure morale des mémoires de Comines :

Digitized by Google

« Est-il donc possible de tenir un roy, pour le garder plus » honnestement, et en estroite prison, que lui-même se tenoit? » Les cages de fer où il avait tenu les autres avaient quelques » huit pieds en quarré et luy, qui estoit si grand roy, avoit » une petite cour de chasteau à se pourmener, encore n'y » venoit-il guère; mais il se tenoit en la galerie, sans partir » de là, sinon par les chambres et alloit à la messe, sans pas- » ser par ladite cour. Voudroit-l'on dire que ce roy ne souf- » frist pas aussi bien que les autres? qui ainsi s'enfermoit et se » faisoit garder, qui estoit ainsi en peur de ses enfans et de tous » ses prochains parens et qui changeoit et muoit de jour en » jour ses serviteurs qu'il avoit nourris et qui ne tenoient bien » ni honneur que de luy, tellement qu'en nul d'eux ne s'osoit » fier et s'enchainoit ainsi de si étrange chaine et closture. Il » est vray que le lieu estoit plus grand que d'une prison com- » mune, aussi estoit-il plus grand que prisonniers communs. (VI, 12). »

Les jugemens de Comines sur les principaux événemens de son temps sont remarquables par une grande netteté de vues, par une finesse d'esprit et une solidité de bon sens peu ordinaire à cette époque.—Quoi de plus raisonnable que ses réflexions sur l'entreprise de Charles-le-Téméraire contre les Allemands et les Suisses? Louis XI agit sagement en le laissant aller *se heurter contre les Allemagnes.* « Quand ledit duc aura pris une place » ou mené à fin une querelle, il en entreprendra une autre; qu'il » n'estoit pas homme pour jamais se saouler d'une entreprise (et » en cela estoit l'opposite du roy, car plus il estoit embrouillé, » plus s'embrouilloit) et que mieux (le roy) ne se pourroit » venger de luy que de le laisser faire. (IV, 1) ».

— La prédiction de Comines s'accomplit de tout point. La guerre de Montlhéri ou ligue du bien public est appréciée par lui à sa juste valeur; il n'y attache aucune importance et pour en faire ressortir le ridicule, il se plait à raconter les histoires burlesques de maître Boutefeu, la peur panique des confédérés devant un champ de chardons qu'ils prennent pour

Digitized by Google

l'armée royale. La bataille de Montlhéry où les deux armées prirent la fuite, il la termine ainsi : « Du costé du roy fust un » homme d'estat qui s'enfuit jusques à Lusignan sans repaître ; » et du côté du comte de Charolais, un autre homme de bien » jusques au Quesnoy-le-Comte. Ces deux n'avoient garde de » se mordre l'un l'autre. (I. 4.) ».

Rien de plus amusant, de plus curieux et en même temps de plus caractéristique, que le récit de l'invasion du roi d'Angleterre Edouard IV, en France (1474). Malgré la considération que Comines porte aux Anglais, il ne peut s'empêcher de reconnaître qu'ils se sont laissé berner et mystifier par Louis XI. Est-il rien de plus plaisant que leur séjour à Amiens où le roy de France pour les disposer à la paix, les gorge de bière et les régale à discrétion? Que de naturel et de vérité dans la peinture de ces dix ou douze gros bourgeois de Londres qu'Edouard IV avait amené avec lui et qui, mal à l'aise sous la tente et peu habitués à la vie des camps, sont fort mécontents que leur roi ne leur ait pas au bout de trois jours donné une bataille d'Azincourt et de Crécy! Ces tableaux sont la partie comique du sombre drame qui se joue dans les mémoires.

La partie de ces mémoires qui est relative aux guerres d'Italie et à l'ambassade de Comines chez les Vénitiens est remplie de détails intéressans et de vues judicieuses; mais il semble que, Louis XI mort, le rôle de notre historien soit réellement fini, car il ne trouve plus dans son successeur cette politique de ruse et de dissimulation qui lui plaisait tant. Il rend justice aux bonnes qualités de Charles VIII, mais on voit qu'il ne peut l'estimer comme son père. A Venise cependant, le génie de Comines se sent plus à l'aise; là il rencontre une politique tortueuse qui convient à ses goûts et alors ses mémoires reprennent une couleur. On lira toujours avec plaisir la scène délicieuse qui se passe au sénat de Venise, lorsqu'on y apprend, malgré toutes les prévisions contraires, que Charles VIII a pris le château de Naples, et le changement qui s'opère dans les physionomies des sénateurs

Digitized by Google

après la conclusion de la ligue italienne contre le roi de France. On reconnaît ici la touche du maître.

Je ne crois pouvoir mieux terminer cette étude sur Comines, qu'en transcrivant le passage déjà cité par M. Villemain, où l'historien émet sur le libre octroi de l'impôt des opinions tout-à-fait modernes, inspirées probablement par ce qui se faisait en Angleterre.

« Y a-t-il roy ni seigneur sur terre qui ait pouvoir, outre » son domaine, de mettre un denier sur ses subjects, sans » octroy et consentement de ceux qui le doivent payer sinon » par tyrannie ou violence? On pourroit respondre qu'il y a » des saisons qu'il ne faut attendre l'assemblée, et que la » chose seroit trop longue à commencer la guerre et à l'entre- » prendre. Je responds à cela qu'il ne se faut point tant haster » et l'on a assez temps : et si vous dits que les roys et princes » en sont trop plus forts, quand ils entreprennent quel- » qu'affaire du consentement de leurs subjects et en sont plus » craints de leurs ennemis. »

Il tient beaucoup, dit M. Villemain, à cette idée et il assure que Mahomet II, à sa mort, se fit conscience d'une taxe qu'il avait mise nouvellement sur ses sujets. — Et il ajoute : « or regardez que doit faire un prince chrétien, » qui n'a authorité fondée en raison de rien imposer, sans le » congé et permission de son peuple. »

F. Chon.

Digitized by Google

DES CAUSES DU SUICIDE

DANS NOTRE SIÈCLE.

(Second et dernier article).

§. II. LA CORRUPTION DES MŒURS, CAUSE DU SUICIDE.

Il y a long-temps que le livre des livres l'a proclamé : ce sont les méchants qui désirent la mort [1]. En effet, c'est dans le cœur corrompu que germent tous les crimes ; si l'incrédulité réalise le suicide, c'est le libertinage du cœur qui le prépare ; si l'incrédulité frappe le coup, c'est le libertinage qui a aiguisé l'arme.

Cela est surtout vrai dans les temps de calme et de paix publique comme celui où nous vivons. L'homme juste aime le repos parce qu'il se complait en lui-même, et que jamais il ne jouit mieux de lui-même que lorsqu'il n'est point distrait par le bruit extérieur. Il porte sa conscience comme un vase précieux dont il connaît toutes les parties et qu'il se plaît à purifier et à embellir. Mais au méchant qui a peur de soi, qui n'ose se regarder en face, il faut des distractions. Nous rions de l'enfant qui s'amuse avec de frivoles jouets : à l'impie aussi il faut des hochets pour s'égayer... Or nul temps n'est à cet égard plus favorable que celui de la guerre. Alors une épaulette, une croix sont les appâts jetés aux désirs ; on s'agite... on ne gagne pas le bonheur ; mais on y gagne (si jamais ce peut être un gain) de s'oublier soi-même. Au contraire, quand la paix règne de toutes parts, alors plus de ces grandes distractions qui remuent tous les sens. Les

[1] Sap. C. I. v. 15 et 16.

Digitized by Google

plaisirs charnels sont appelés en aide par la passion désœuvrée : ils viennent, mais ne laissent après eux que des ennuis nouveaux, et des remords, et des fureurs....

Le suicide est essentiellement un acte de lâcheté. Je n'ai pas sans doute à le démontrer : il ne m'en faudrait d'autre preuve que ces associations pour le suicide qu'on dit s'être formées en Allemagne et dernièrement en France. Des hommes faibles et défiants de leur propre énergie, cherchent dans un funeste appui une force factice pour accomplir leur projet. Or la cause morale qui a amolli et énervé les âmes, c'est précisément la corruption des cœurs.

Nous avons parlé des anciens, chez qui nous ne croyons pas que le suicide par dégoût de la vie ait été fort répandu. Cette différence avec notre temps nous parait tenir surtout à la différence des caractères causée elle-même par celle des mœurs. Sans doute la corruption fut grande, horrible même chez les païens d'autrefois ; mais les besoins étant peu multipliés chez des peuples encore nouveaux, et les désirs étant moins nombreux qu'aujourd'hui, les passions étaient plus aisément satisfaites. Les âmes participaient généralement de la rudesse que les corps acquéraient dans les travaux de culture et de défrichement des terres, dans les occupations presque continuelles de la guerre en ces temps d'hostilités permanentes entre les hommes, sans parler des exercices de la chasse, de ceux du gymnase, etc. Il est donc peu surprenant que le désenchantement, le dégoût, et par conséquent le suicide aient été rares.

S'il fallait une preuve à ma proposition, que l'amollissement des mœurs est une des principales causes du suicide, je signalerais, en les comparant, les deux législations de Sparte et d'Athènes. Solon avait affaire à un peuple déjà corrompu, chez qui le luxe avait fait des progrès effrayants ; aussi porta-t-il une loi par laquelle l'Athénien qui attente à ses jours est déclaré coupable envers l'état qu'il prive d'un citoyen ; on enterre séparément sa main, et cette circonstance

Digitized by Google

est une flétrissure, (Anacharsis, t. I, p. 148). Quant à Lycurgue, on ne voit pas qu'il se soit occupé du suicide. Il avait adopté un principe qui parait en grande partie à ce danger, c'était de mettre en honneur la pauvreté, (Rollin, hist. anc., t. IV., p. 469).

En regard de ces réflexions, quel tableau il y aurait à faire du sibaritisme de nos mœurs efféminées! Que n'y aurait-il pas à dire de la multiplicité des biens matériels que toutes les puissances de la civilisation moderne conspirent à multiplier encore? Nous avons passé les limites du possible en fait de jouissances sensuelles. Que n'y aurait-il pas à dire de ces piéges tendus par l'industrialisme sous les pas du consommateur, dont les besoins sont sans cesse excités par une concurrence effrénée? De ces désirs insatiables croissant avec les besoins et les dépassant toujours? L'abandon des travaux champêtres; le séjour des villes et les habitudes d'atelier énervent les corps et minent les santés les plus robustes. Que n'y aurait-il pas à dire de ce luxe effréné qui des palais s'est introduit jusque dans les chaumières, et qui enveloppe les populations d'un manteau doré cachant les ulcères de la putréfaction? C'est la volupté qui est reine dans ce monde vaporeux. On a suivi ses lois pendant la vie: par un raffinement de perversion, on lui demande des leçons pour mourir.... L'amant s'enferme avec sa maîtresse pour savourer un commun trépas. Hélas! de la boîte de Pandore étaient sortis tous les maux: mais il était resté l'espérance. Celle de la volupté est pleine de roses, pleine de parfums qui enivrent les sens; mais au fond est le désespoir, précurseur du châtiment!

La littérature elle-même, si grave autrefois, se fait corruptrice. Le drame, avec ses parades du crime, avec ses attentats à grands effets, s'installe en dominateur au théâtre et en fait une école d'immoralité. Le roman avec ses vieilles nouveautés, renouvelées de tous les maîtres en dépravation, verse ses poisons dans toutes les classes, depuis le jeune insensé qui se rue, avide de volupté, sur cette pâture à bon marché; jus-

Digitized by Google

qu'au vieillard qui cherche encore des émotions dans des souvenirs de honte [1].

Mais s'il est une plaie pour les mœurs, elle est surtout dans les vices du système actuel d'éducation. La famille est le berceau des mœurs; or l'éducation de famille se perd chaque jour. Les parens sont sans autorité; ne se respectant pas eux-mêmes, ils ne sauraient être respectés. Ils font servir leurs enfans, dans le premier âge, à leurs propres satisfactions, au lieu de se dévouer à leur avenir, et de substituer à d'indignes agaceries, de salutaires exemples. Ils les habituent à la familiarité : La gravité qui n'a jamais été dans leurs pensées ne saurait se produire dans leur extérieur. La jeune intelligence de ces pauvres petits s'ouvre et s'échauffe à peine qu'on songe à la clôturer dans des combinaisons d'intérêt, à la refroidir sous la main glacée de *baréme*. Il ne sont pas hommes encore que déjà les voilà placés, c'est-à-dire lancés dans la carrière de la spéculation, sans guides et quelquefois même sans conseils : Il faut qu'ils fassent par eux-mêmes l'apprentissage de la vie. La chaîne de traditions et d'expérience qui unissait les hommes entr'eux est rompue à chaque génération; et comme la vie est toute bordée d'écueils pour la vertu, et toute parsemée de déboires et de calamités, l'homme sans bouclier contre tous ces ennemis succombe presque infailliblement.

Puisque nous parlons de l'éducation, ce serait peut-être

[1] « Voyez, dit M. Ch. Dupin, dans son discours déjà cité ci-dessus, voyez les » théâtres tenant école de corruption et de scélératesse, non plus comme au temps » du vieux et innocent mélodrame, qui, du moins, finissait par immoler le crime » sur son boulevard favori, après l'avoir fait passer d'épreuve en épreuve, de dissi- » mulation en dissimulation et de remords en remords; mais, au contraire, en » foulant aux pieds les vertus les plus saintes, avec l'intention patente de faire » aimer, choyer, admirer le duel, le suicide, l'assassinat et le parricide, l'em- » poisonnement, le viol, l'adultère et l'inceste, en préconisant ces forfaits, comme » la fatalité glorieuse des esprits supérieurs, comme un progrès des grandes âmes » qui s'élèvent au-dessus de la vertu des idiots, de la religion des simples, et de » l'humanité du commun peuple. Cette littérature empoisonnée nous ramène par là » corruption à la barbarie. »

Digitized by Google

aussi le lieu de dire quelques mots de l'instruction. Car si les mœurs s'en vont, à coup sûr c'est que les lumières font défaut. Et qu'on ne crie pas ici au paradoxe : nous savons bien qu'on parle beaucoup de lumières aujourd'hui : mais on en parle à peu près comme l'aveugle parle des couleurs. Dans nos vœux d'égoïsme et de positivisme, ce sont des jouissances terrestres que nous voulons avant tout : c'est comme moyens de satisfactions temporelles que nous recherchons les connaissances humaines, et non comme moyens d'agrandir notre âme et d'améliorer notre cœur. Nous puisons au réservoir des sciences, mais nous n'en prenons qu'autant qu'il nous en faut pour connaître un peu, j'allais dire pour exploiter nos semblables, pas assez pour nous connaître nous-mêmes, encore moins pour connaître Dieu. Nous effeuillons toutes choses : nous n'approfondissons rien. L'instruction primaire ou élémentaire se répand à la vérité, mais l'instruction secondaire ou supérieure s'affaiblit et se perd. Eh ! n'est-ce pas une triste révélation qu'on nous a faite dernièrement quand on nous a dit que depuis 1830 le nombre des élèves des colléges français était diminué de plusieurs milliers annuellement ! La science théologique, la première de toutes, est dédaignée, rejetée comme un hors-d'œuvre, comme un vieux meuble, bon tout au plus pour figurer dans le bagage d'un prêtre. Le droit, autrefois vivifié par les lumières de l'équité naturelle, se dessèche, s'aridifie ; l'omnipotence des textes devient la maxime favorite de l'école et du palais. La médecine, cette fille céleste de la charité, se rapetisse, se fait rampante sous l'étreinte du matérialisme. La littérature n'est plus qu'un métier vulgaire, qu'une recette pour gagner de l'argent. Et si les sciences exactes ont trouvé grâce devant les exigences de notre temps, elles-mêmes n'ont dû ce privilége qu'à certains résultats de notre goût, auxquels elles peuvent conduire, à ce que, en d'autres termes, les chiffres s'escomptent parfois en écus sonnants. Faut-il s'étonner, après cela, que tous nos demi-savants si pleins d'eux-mêmes, mais si vides de vérités et de bonnes œuvres,

Digitized by Google

quand l'adversité les fait rentrer dans leur âme, la trouvent étroite et mauvaise, et ne reculent pas devant la détestable idée de la renfermer avec leur corps au tombeau?

Je n'ai point parlé de la morale religieuse, cette partie de l'instruction la plus importante de toutes, celle qui forme le cœur, le prémunit contre l'atteinte des passions, et précisément celle qui est la plus négligée de nos jours. Il y a à se cacher la face de douleur, à la pensée de cet aveuglement fatal. Où en sommes-nous donc puisqu'on ne comprend plus qu'après Dieu et l'âme, il n'y a plus rien dans le monde visible, rien que des insectes qui rampent, des grains de sable qui s'envolent, rien que des abîmes sans fond, et des océans sans rivages [1].

Et pourtant n'est-ce point un progrès que le développement de l'instruction primaire? Oui, sans doute, comme c'en est un que de passer la charrue, que de tracer des sillons dans une terre inféconde: mais si vous n'ensemencez pas, si vous n'engraissez pas, les mauvaises herbes reviendront plus vigoureuses que jamais, et comme pour se railler de vous, ou plutôt pour flétrir votre incurie, elles repousseront sous vos yeux mêmes, et vous n'aurez point fini de labourer qu'elles auront fini de vous décourager.... Et vous n'aurez point fini d'instruire cet enfant, que déjà vous aurez à le pleurer, et à frapper votre poitrine. Plût au Ciel que cela ne fût vrai qu'en apprehension: mais les nombreux suicides d'enfans que la presse nous révèle chaque jour, ne devoilent que trop ici une hideuse réalité. Qu'y a-t-il à attendre et à espérer encore pour notre société, quand nous lisons que deux enfans, des enfans! âmes si gaies, si folâtres, à qui le monde est si léger parcequ'elles

[1] Il résulte d'un parallèle entre deux époques, l'une antérieure, l'autre postérieure à 1830, que le nombre total des accusés de crimes contre les personnes, s'est accru de 2,333 sur 10,000. Parmi ces accusés, le nombre des ignorants ne s'est accru que de 1968 sur 10,000; le nombre des accusés *jouissant d'une certaine instruction* s'est accru au contraire de 3,151 sur 10,000. — Voilà les résultats de l'interdit jeté sur la morale religieuse dans l'instruction.

Digitized by Google

ne l'ont vu encore qu'en figure et en désirs, l'ont trouvé trop lourd déjà, et que las de jouer à la vie, ils ont voulu apprendre quelque chose de nouveau et jouer à la mort! Qu'y a-t-il à attendre des moyens de rigueur ou de persuasion, quand un écolier grondé par son maître peut dire comme tel qui se promenait avec sa pension, en s'approchant d'un précipice : allez lui apprendre qu'il ne me verra plus?

L'instruction primaire et l'instruction scientifique sont aujourd'hui les deux portes ouvertes aux emplois. La foule s'y précipite. Ceux qui ne sont pas écrasés au passage s'arrachent les lambeaux de fortune qui ont excité leur cupidité et que la cupidité des autres achève de déchirer dans leurs mains. Et tandis que les voies des honneurs et des places sont ainsi encombrées, les carrières inférieures sont dédaignées et délaissées. D'un côté, ce sont des concurrents affamés que le désœuvrement énerve, que l'envie maigrit, que tue le découragement; de l'autre, des prolétaires qui mordent leur frein, et qui apprennent à lire à leurs enfans pour leur apprendre à escalader la forteresse.... Eh! que ne les préparent-ils plutôt par une vie chrétienne à lire un jour dans le livre des prédestinés, et à y lire leur nom.

Que dirons-nous encore?... Si nous parlions à quelqu'un de ces infortunés que bouleverse la tentation du suicide, nous lui crierions : oui, vos jours sont bien mauvais; oui, vous n'avez trouvé encore sur votre route que dégoûts et déceptions... Mais c'est que jusqu'à présent vous n'avez point vécu... Vous êtes resté dans votre fonds de misères et de corruption, dans l'orgueil et l'isolement de vos pensées... Vous voulez, dites-vous, quitter la vie pour la mort... Ah! plutôt sortez de votre mort, et vivez... Vivez, en vous rapprochant de la source même de la vie... Retrempez votre âme dans la splendeur de ce type immortel à l'image duquel elle a été faite... Et de douces joies redescendront encore vers vous.... Il y en eut bien pour Job sur son fumier, pour Elie dans son désert!

J. M.

Digitized by Google

BERTRAND DE RAINS,[1]

SCÈNE HISTORIQUE.

1225.

I.

BRUGES.

On était au mois d'Avril de l'année douze cent vingt-cinq. Un homme couvert de vêtemens grossiers, les pieds nus et un bâton de frêne à la main, s'acheminait vers la ville de Bruges en Flandre. Sous un accoutrement si chétif, cet homme n'était pas cependant un de ces mendians malingreux, qu'en ce temps là, le trouvère Rutebeuf décrivait d'une façon si burlesque en ses vingt-trois manières de vilains.— Il pouvait avoir cinquante ans et ses traits offraient de prime abord une expression de noblesse et de gravité que caractérisaient singulièrement une longue barbe, deux balafres à travers le visage et des yeux presque toujours baissés vers la terre.

Quand il fut arrivé au sommet de la colline qu'il gravissait alors, il s'arrêta tout court pour contempler de loin la cité où tendaient ses pas et qui se dessinait à l'horison avec ses clochers aigus et ses tours à créneaux sur le ciel pur d'une matinée de printemps. Son âme se serra de tristesse en apercevant cette ville de Bruges qu'il avait quittée vingt-cinq ans auparavant dans une circonstance solennelle de sa vie..... Mais bientôt fesant trêve à de pénibles réflexions, et rafraîchissant ses pieds poudreux dans l'herbe humide de rosée, il se remit en marche avec une résolution nouvelle, et en moins d'une heure il était parvenu au faubourg de Schipsdaele où, moyennant un *Ave maria*, car c'était là toute sa monnaie, on le laissa passer au péage de l'Iperleet que le comte de Flandre, Thierri d'Alsace avait, en

1 Cet article est extrait de LA FLANDRE AU MOYEN AGE, *scènes historiques*, par MM. Henry Bruneel et Edouard Le Glay.

Digitized by Google

1166, canalisé depuis Ypres par Dixmude, à la grande satisfaction du commerce flamand.

Au moment où le pèlerin entra dans Bruges ; les cloches sonnaient à toutes volées et il était aisé de remarquer à la physionomie de la ville qu'une grande solennité se préparait. Aux pignons des maisons de bois s'étalaient, selon la fortune et le rang d'un chacun, de riches tapisseries, des étoffes de laine bariolées ou de blanches toiles. Dans les rues, places et marchés que l'on jonchait à la hâte de verdure affluait et refluait sans cesse une foule de gens de toute espèce et de toute allure. Hauts barons, bourgeois, manans, forains, gens d'église, gens d'armes, hommes, femmes, enfans, à pied, à cheval, allant, venant, criant, maugréant, riant, se trémoussaient à qui mieux mieux, tandis que pour surcroît de bruit, ménestrels et jongleurs circulaient jouant de la rebèbe ou chantant à plein gosier. A chaque carrefour les diverses corporations de l'*ambacht* étaient bien affairés à dresser en toute hâte les échafauds où se devaient représenter les exemples ou allégories plus ou moins analogues à la circonstance. De toutes parts enfin la vieille cité flamande s'était, aux premières clartés du soleil levant, parée de ses plus beaux atours et semblait respirer un air de joyeuseté naïve dans l'attente de quelqu'heureux événement.

Toute cette rumeur, tous ces apprêts n'étonnèrent point le pauvre pèlerin. Il en connaissait la cause. Traversant la foule, triste, sérieux et sans daigner prendre attention aux choses merveilleuses qu'il avait sous les yeux, il se rendit droit à l'église de Saint-Donat, où il resta longtemps en prière et en méditation, agenouillé sur les dalles du porche.

Cependant la matinée s'avançait et avec elle les préparatifs de la fête. Midi que l'on attendait avec anxiété, venait de sonner. Au bruit avait succédé dans la multitude une sorte d'ordre matériel. Hormis le menu peuple qui se remuait encore par les rues et que les gens d'armes, la pique en main, avaient grand'peine à tenir en respect, les manants et les nombreux

Digitized by Google

étrangers accourus de tous les lieux d'alentour pour jouir du spectacle, s'étaient enfin casés après un long débattement. Chacun avait pris sa place où le bon caprice de la fortune l'avait poussé. Des milliers de têtes embéguinées, chaperonnées, défublées se superposaient de haut en bas aux croisées des maisons comme des pots à fleurs sur une étagère. — Aucuns s'étaient juchés sur les saillies des pignons; aucuns n'avaient point redouté de se mettre bravement à califourchon sur le faîte aigu des toits tenant à bras-le-corps les tuyaux de cheminées et les flèches à girouettes; aucuns plus audacieux encore s'étaient, pour mieux voir, cramponnés aux enseignes en potence qui s'alongaient sur la voie publique et là se balançant en plein air, ébaudissaient beaucoup les spectateurs éloignés, au grand déplaisir des passans, lesquels peu soucieux d'avoir sur leurs têtes l'épée de Damoclès, se reculaient avec effroi, laissant un bel espace vide où le jongleur pût à l'aise se briser le chef. En certains endroits, le populaire s'était groupé autour des échafauds où les métiers disposaient leurs allégories; et vraiment ceux-là n'avaient pas mal choisi leur passe-temps, car c'était chose curieuse à voir que ces acteurs improvisés se tenant fièrement sur les planches, tout prêts à jouer leurs rôles et y préludant par force momeries plus ou moins divertissantes. Ces braves gens étaient déguisés en diverses manières. Il y avait là des saints, des anges, des démons, des géants, des bêtes féroces, des loups-garous, des êtres grotesques, difformes, sans nom, et tels qu'on en voit encore aux chapiteaux et sur les murs de nos églises romanes. — Personnification animée des mœurs, des coutumes, des superstitions d'une époque d'enthousiasme crédulité.

Ici les tisserands, foulons et tondeurs représentaient le monstre Druon Antigon, habitant les marais des bords de l'Escaut et qui ne manquait pas de couper les mains à ceux qui refusaient d'acquitter le péage. Le monstre était là, les yeux flamboyants, la gueule béante, couvert d'une affreuse

Digitized by Google

toison et aussi laid que l'imagination des susdits tondeurs, foulons et tisserands l'avaient pu faire. Plus loin l'empereur Charlemagne, sous la forme d'un gigantesque mannequin, monté sur son courier *Entencendur* comme en la chanson de Roland, tenait dans sa dextre la fameuse épée Durandal qu'il agitait au moyen de ressorts cachés. C'était l'œuvre mirifique des fèvres et orfèvres. En autre lieu les paternostriers avaient figuré St-Donat, le glorieux patron de Bruges, terrassant et pourfendant de sa flamberge tous les diables d'enfer. — Enfin, sur le marché, un bœuf entier lardé d'oisons, de grues, de paons et de canards, rôtissait à la broche devant un immense feu de joie, tandis que tout autour le clairet, l'hydromel et la cervoise jaillissaient en cascades, de fontaines intarissables. Ce superbe spectacle qu'on devait à la munificence des bouchers, saucisses et taverniers, n'avait pas attiré le moins d'amateurs. De toutes parts enfin la joie publique se formulait de mille façons diverses et selon les caprices d'une population d'autant plus ingénieuse à se créer des moyens de réjouissances que depuis longtemps elle en était privée.

Or, il vous faut enfin savoir qu'il ne s'agissait de rien moins ce jour-là que de l'arrivée en la ville et cité de Bruges de monsieur l'empereur de Constantinople, Bauduin, neuvième du nom, comte de Flandre et de Hainaut !

Toutes les belles choses qu'il y avait à voir par les rues où devait passer le cortège, n'avaient pas tellement absorbé l'attention générale, qu'il ne restât quelques douzaines de braves gens pieusement occupés à ouïr le sermon qu'un frère prêcheur leur débitait du perron d'un refuge de l'abbaye des Dunes, fondé à Bruges peu d'années auparavant. Le moine avait pris pour texte ces mots du psalmiste : *iniquitas mentita est sibi*, l'iniquité s'est mentie à elle-même ; et les paroles sévères qu'il laissait tomber sur son auditoire, avaient dans les circonstances présentes une gravité que chacun savait apprécier, aussi chacun buvait-il avec une avidité

Digitized by Google

mélangée de terreur, la persuasion que lui versait cet homme inspiré dont le langage mystique et puissant dévoilait en ce moment aux yeux de tous les arcanes d'une ténébreuse machination.

— Tout n'est qu'erreur et mensonge ici-bas! s'écria-t-il en finissant et avec l'accent d'une conviction qui s'enfiltrait de plus en plus dans l'âme des auditeurs. — Défiez-vous, mes frères, défiez-vous comme d'une lèpre, des trompeuses apparences de la fausse grandeur. Hélas! hélas! misérable pécheur que je suis, j'ai assez longtemps vécu parmi les puissants de la terre pour savoir que Satan se couvre souvent d'habits dorés. Ah! croyez-en ma triste expérience; n'ayez foi qu'en Dieu et joignez à la simplicité des colombes, la prudence du serpent : en vérité, en vérité, je vous le dis, l'heure approche où la grande iniquité sera dévoilée!.....

L'homme qui venait de parler ainsi était le pèlerin que nous avons laissé dans l'église de St-Donat, se préparant par des exercices de piété, à l'accomplissement d'une noble mission. Lorsqu'à la fin de son sermon, et après avoir béni les assistans, il se déroba à leur vue, chacun ouvrit de grands yeux en regardant son voisin, puis il y eut des mots prononcés à voix basse, puis enfin l'on se dispersa d'un air mystérieux et significatif.

Cependant l'empereur n'arrivait pas. Depuis tantôt deux heures, le corps échevinal, les métiers et multitude de gens étaient partis à sa rencontre et l'on n'avait pas de nouvelles de tout ce monde. La ban-cloke, qui, du haut du beffroi devait annoncer l'entrée du cortége en la banlieue restait muette, et les murmures d'impatience commençaient à circuler dans la foule. Or, tandis que les ébattemens et les rumeurs allaient leur train, deux bourgeois gravement assis au perron d'un logis de bonne apparence devisaient entr'eux d'affaires et d'autres :

— Savez-vous, mon compère, disait à son voisin, un gros homme qu'enveloppait un pelicon en saie d'Arras et dont la tête rubiconde était surmontée d'un bonnet en veau

Digitized by Google

marin, savez-vous que voilà tantôt vingt-trois ans que notre bon comte Baudouin est parti pour la croisade.

— Hélas oui, maître Rotulph, c'était ma foi en l'année de notre rédemption 1202, à l'entrée de carême et le jour même des cendres.

— Oh! je m'en souviens aussi. Il y eut cette année-là des signes dans le ciel, la grêle détruisit tous nos lins et l'affreux ouragan qui brisa sur les côtes tant de navires renversa la flèche de St-Donat, sous les débris de laquelle je trouvai mon père écrasé....

— *Requiescat in pace.*

— *Amen.*

Ici les deux bourgeois se découvrant le chef récitèrent un *de profundis*, après quoi maître Rotulph poursuivit.

— Il me semble encore voir le seigneur comte, fesant son entrée en notre ville de Bruges, avec sa femme, la gente comtesse Marguerite, à qui Dieu fasse paix, et tous les hauts barons de Flandre, de Hainaut, d'Artois et de Cambresis. Quelle pompe, quelle magnificence, sainte Vierge! Jamais je n'avais vu reluire au soleil tant de heaumes et de hauberts, tant de gonfanons flotter au vent. Vous rappelez-vous, compère, comme madame la comtesse se tenait bravement assise sur son palefroi, le faucon au poing : et monseigneur, quelle fière contenance il avait prise sur son blanc destrier. Il était jeune alors et c'était, ma foi, le plus beau et le plus intrépide baron qu'il y eût au monde.

— Hélas oui, maître Rotulph : pourquoi faut-il ...

— Tenez, Dick, continua maître Rotulph avec une sorte d'enthousiasme accompagné d'intonations et de gestes qui donnaient à toute son ample personne une animation tant soit peu burlesque : tenez, mon cher Dick, le cœur me serre encore en songeant à cette soirée solennelle et lugubre, où dans l'église de St-Donat et à la lueur de mille flambeaux, le comte, la comtesse, les hauts barons du pays et multitude de gens d'armes, la tête couverte de cendres, les pieds nus, une croix rouge

Digitized by Google

sur la poitrine, et après avoir touché les reliques des saints, se prosternèrent tous la face contre terre pour recevoir la bénédiction que leur donna monseigneur Gossuin de Beaufort, le nouvel évêque de Tournai. Je vivrais mille ans et plus, que j'aurais toujours là devant les yeux le noble aspect du comte lorsque debout au pied du maître-autel, le crucifix dans la main gauche et posant la droite sur les saints Evangiles, il cria de toute la force de ses poumons et en langage roman : *Diex lo volt !* Ces choses-là, voyez-vous maître Dick, restent à jamais gravées dans la mémoire ; aussi je suis bien certain de reconnaître tout-à-l'heure à son passage notre seigneur comte tout vieux qu'il est aujourd'hui.

— Cela n'est pas sûr, répliqua le voisin.

— Que voulez-vous dire, compère ?

— Je veux dire que pour voir le comte Bauduin, il nous faudrait aller en l'autre monde.

— A ça, mais compère, décidément vous perdez raison. Voilà encore vos balivernes qui reviennent sur l'eau, et vous allez, je gage, me répéter encore qu'en l'année 1206 le bruit courut en ces pays que l'empereur Bauduin était mort en combattant les infidèles ; vous me répéterez aussi qu'à cette époque on a mené grand deuil pour ce trépas prétendu dans toutes les villes de Flandres, que des messes et des services funèbres furent même célébrés à cet effet, des aumônes distribuées à l'intention du défunt aux veuves et aux orphelins des deux comtés, dans les léproseries et hôpitaux. — Qu'est-ce-à-dire ? Est-ce la première fois que l'on aura chanté un *requiem* pour un homme que l'on a cru mort. Moi qui vous parle, j'ai récité vingt *de profundis* pour l'âme de mon cousin Thibaut Vent-de-bise, le sergent, dont nous n'avions plus ouï parler après la journée de Bouvines. Eh bien, ce papelart nous est revenu un mois après, juste à temps pour empêcher sa femme de se marier avec Simonet-le-Tondu : et devinez ce que le drôle avait fait ? Il avait passé tout le mois à se gau-

Digitized by Google

dir dans les tavernes de Lille pour noyer, disait-il, dans la cervoise, le chagrin d'avoir été battu par les Français. Non, beau sire, non le comte n'est pas mort. D'abord la nouvelle en a été démentie il y a déjà longues années ; et puis tous ceux qui l'ont tiré de vive force de son ermitage de Glançon où il s'était réfugié pour y vivre loin du monde et des grandeurs ; tous ceux-là l'ont bien reconnu. D'ailleurs, poursuivit naïvement Rotulph, si le bon prince était mort, comment expliquer sans miracle son arrivée et sa marche triomphale à travers le pays qui le reçoit en souverain comme le prouve ici même tout ce peuple en jubilation ?

— Mais encore une fois, compère, répliqua Dick, je ne prétends pas vous prouver que c'est le comte mort que nous allons voir passer.

— Eh par Dieu, voisin, pour ceci je vous crois sans peine, dit Rotulph avec un gros rire. Mais enfin, qui donc ?

— Il y a là dessous une histoire que vous saurez en temps et lieu, Rotulph..... D'ailleurs vous nous dites que le souvenir de la contenance et des traits du comte sont profondément gravés dans votre esprit : c'est ce que nous allons voir tout à l'heure.... et tenez voilà la ban-cloke qui se met en branle : le cortége approche de la ville.

En effet les premiers tintements de la cloche communale se firent entendre, et ce tocsin qui toujours était pour la cité le signal d'un événement important, répandit le contentement et la joie sur toutes les faces qu'un instant auparavant l'impatience avait rembrunies. En même temps toutes les cloches des églises, prieurés, hospices et maisons religieuses retentirent de mille sons joyeux. Il se fit une large rumeur de satisfaction, après quoi chacun prit sa place et quand les buccines que les hérauts embouchèrent en entrant dans la rue qui mène à St-Donat, commencèrent à jeter au loin leur bruit clair et argentin, la foule devint tellement attentive et silencieuse, que sans le carillon, on aurait ouï facilement dans l'air un hanneton voler.

Digitized by Google

Et d'abord l'on vit s'avancer lentement et en grand appareil un roi d'armes vêtu ainsi que son palefroi d'un drap d'or armorié de Flandre et de Hainaut et portant fièrement en main une longue baguette blanche surmontée d'un globe impérial: Suivait un gros d'archers du corps de l'empereur tous reluisants d'acier et dont les visages farouches contrastaient fort avec les faces timides et benoites qui venaient après.

C'étaient en effet tout le clergé de Bruges avec ses croix, ses bannières, ses saints et saintes cheminant sur deux longues files. Il y avait là des chanoines rouges de la collégiale de Ste-Marie ayant à leur tête le révérend père en Dieu maître Watier de Rovere dit Blanckaert, prévôt de leur église, homme de sens et de sapience, disent les chroniques; des moines blancs de l'abbaye d'Eeckhout, des ermites noirs de saint Guillaume, et multitude d'autres chantant et psalmodiant tous ensemble des hymnes sacrés. Le bourdonnement de ces mille voix se mariant au bourdonnement des cloches ébranlées, aux hennissements des chevaux, aux cliquetis des armures, aux rumeurs lointaines, tout cela formait une harmonie gigantesque bien capable d'émouvoir l'enthousiasme du populaire, d'exalter son imagination et de centupler par l'illusion les prestiges du spectacle qui se déroulait sous ses yeux. Pas un bruit, pas un murmure dans la foule curieuse, ébahie, respirant à peine: et il n'était pas jusqu'à nos deux bourgeois qui tout-à-l'heure bavardaient si chaudement, qui n'eussent interrompu leur colloque. — Asseyons-nous près d'eux, et regardons passer l'ambacht, c'est-à-dire, la corporation des métiers.

En tête marchaient les quatre baillis de la commune, portant en main des verges blanches recourbées par le haut.

Puis les magistrats municipaux, escoutète, hooftmans, échevins.

Puis les membres de la Hanse, société de haut commerce, comme chacun sait, et dont pouvaient seuls faire partie les bourgeois notables et les maîtres de corporations. Au milieu

Digitized by Google

de tous ces gens graves et richement vêtus de robes de velours, on remarquait, au bâton doré qu'il portait en sa dextre, le comte de la Hanse qui ne pouvait être choisi que parmi les citoyens de Bruges : et à côté de ce noble bourgeois se tenait le schildracker ou porte-enseigne de la Hanse avec son attribut. Il était venu d'Ypres pour la cérémonie, car il est bon de savoir que ceux d'Ypres seuls avaient le droit d'élire le porte-enseigne.

Après le corps de la Hanse suivaient les métiers séparés d'après l'ordre hiérarchique établi en la stadskeuren ou loi des corporations. Ainsi l'on voyait d'abord les métiers nobles, tels que les brasseurs, les bouchers, armuriers, fèvres et orfèvres, fabricants de tissus, etc. Venaient ensuite les métiers non-nobles, à savoir : les sellers, foulons, tondeurs, charpentiers, faiseurs de souliers et tous autres qui travaillent à l'alène (*qui cum helsena consuunt*, dit la loi), teinturiers qui teignent par eux-mêmes et ont les ongles bleus, batteurs de laine, chaudronniers qui vont criant par les rues, marchands de fromages et de beurre, de sel et de laine qui vendent en détail et à la livre, ouvriers de peaux d'agneaux et petit gris, etc., etc., tous gens inhabiles à faire partie de la Hanse.

— Ah çà ! mais les métiers ne finiront donc pas de défiler, dit maître Rotulph, pour qui cette parade n'avait rien de bien attrayant en sa qualité de manant de Bruges. Et en effet, il n'y avait pas de solennité civile et religieuse où l'ambacht ne parût processionnellement avec ses guidons, bannières et attributs. — Nous ne voyons qu'eux depuis tantôt un quart d'heure, et encore bon nombre de ces artisans sont-ils occupés à préparer leurs farces et momeries dans les quartiers.

— C'est par Dieu vrai, compère, répliqua Dick. Savez-vous bien que le commerce n'a jamais été plus florissant qu'en ce temps-ci. Bruges s'est doublé depuis cinquante ans ; et à tel point que le revenu de l'année dernière a produit... devinez ? 45,043 livres 19 sols 8 deniers. C'est maître Jan van

Digitized by Google

Arsebrouck le grand-bailli qui nous le disait encore hier au cabaret. Eh! compère, à qui devons-nous cette opulence sinon à notre bonne comtesse Jeanne....

— Silence, croix Dieu! silence, fit Rotulph impatiemment; vous finirez par nous faire égorger à parler ainsi d'une fille rebelle, dénaturée, et j'oserai presque dire parricide....

— Ah! compère, je crains bien pour vous que vous n'ayez bientôt à vous repentir d'avoir porté un aussi cruel jugement.

Comme il disait ces mots, mille clameurs s'élevèrent au ciel.

— Noël! Noël! vive le comte Bauduin! Flandre au lion!

C'était l'Empereur.....

Un héraut venait d'abord.

Puis les huissiers héréditaires du palais avec leurs houssines.

Puis les sergents.

Puis les chevaliers de l'hôtel.

Puis les bacheliers avec leurs pennons à deux cornettes.

Puis les chevaliers bannerets portant au bout de leurs lances l'enseigne carrée; tous armés de pied en cap.

Puis les officiers inférieurs héréditaires de la maison du comte, à savoir: les deux maréchaux, les sires d'Audenaerde et de la Vichte.— Le second bouteillier.— Les deux pannetiers, l'un de la famille de Belleghem, l'autre de celle de Rhodes.— Le saucier et le charpentier.— Le lavandier chargé de livrer la laine au comte.— Le litier qui fournissait et gardait les literies. C'était alors un sire de l'illustre maison de Praet.— Le lardier qui livrait le lard, les tourbes, anguilles, poules, sel, œufs et poissons.— Le brise-celliers qui ouvrait les celliers.— Et l'écueller qui livrait les écuelles.— Ces six derniers héréditaires de Broges et de Mâle.

Après les officiers inférieurs passèrent successivement.— Les châtelains.— Les barons.— Les comtes.— Les ducs: tous vêtus magnifiquement, le faucon sur la dextre.

Enfin, l'on vit s'avancer lentement un groupe compact tout

Digitized by Google

étincelant d'or, d'argent et de pierreries. Au milieu de ce groupe un dais de pourpre abritait la personne sacrée de l'empereur devant laquelle un archi-chapelain portait la croix. De jeunes enfans vêtus de blancs surplis étaient autour du dais, jetant alternativement en l'air des tourbillons d'encens et de feuilles de roses, à la manière orientale. Sur une litière de drap d'or, semé de rubis et que portaient seize esclaves, se tenait l'empereur, la couronne impériale d'Orient sur la tête, le manteau de pourpre sur les épaules et un globe d'or à la main. Son visage grave et austère ne trahissait aucune émotion, et il semblait étranger à tout ce qui se passait sous ses yeux, tant sa contenance était impassible. Cette immobilité avait quelque chose d'imposant et d'effroyable tout-à-la-fois, si bien qu'il fallait un grand courage pour le regarder sans frissonner.

A droite et à gauche de l'empereur, se tenaient les prélats; et les grands officiers héréditaires de Flandre, portant les emblêmes de leurs dignités.

Au premier rang c'étaient messire Godefroi de Fontaine, évêque de Cambrai, devant qui l'aigle à deux têtes déployait sa large envergure sur un gonfanon.

Messire Gauthier de Marvis, avec les attributs de son double diocèse, Tournai et Noyon.

Messire Adam, évêque de Thérouane, qui avait reçu tant de bienfaits de la comtesse Jeanne, et qui plus tard abdiqua les honneurs de la mitre, pour aller mourir pauvre moine dans la solitude de Clairvaux, sans doute en expiation de sa présence en ces lieux.

Puis venaient le connétable de Flandre, Michel de Harnes, l'épée nue à la main. — Franco de Maldeghem, prévot de St-Donat de Bruges et chancelier héréditaire. — Thomas Knyston, ambassadeur du roi d'Angleterre avec une suite nombreuse. — Le sénéchal, Robert de Wavrin. — Le bouteillier Rasse de Gavre. — Le grand fauconnier, Rotulph de Vurslaer. — Puis les abbés de St-Bertin, St-Vaast, St-Pierre-

Digitized by Google

lez-Gand, St-Bavon. — Puis enfin tous les grands dignitaires de la hiérarchie féodale chapés, mitrés, heaumés, cuirassés, empanachés, qui, marchant gravement dans l'ordre des préséances, formaient à l'empereur une cour éblouissante de splendeur.

Parmi ces hauts et puissants seigneurs, un personnage dont on ignorait la dignité, mais qui semblait remplir les fonctions de grand écuyer, bien qu'à cette époque il n'y eut pas d'office de ce nom, un personnage attirait surtout les regards par son attitude mâle et fière. Monté sur un cheval arabe d'une grande beauté, couvert d'une armure d'or, il affectait de se tenir derrière l'empereur et de donner des ordres aux écuyers et sergents qui le suivaient. Son visage pâle qu'ombrageait une noire chevelure avait une mobilité d'expression qui contrastait singulièrement avec la sévérité affectée de tous ceux qui l'entouraient. Tantôt, il jetait à droite et à gauche un sourire, un geste, une parole; tantôt, sur un signe de sa main, des hérauts vidaient des aumônières pleines d'écus pendues aux selles de leurs palefrois et les répandaient sur le peuple qui se vautrait sous les pieds des chevaux en criant largesse. Puis redressant fièrement sa taille, et le poing sur la hanche, il promenait à travers les flots de la multitude ébahie les éclairs de deux yeux brillants comme des escarboucles; et alors, comme par l'effet d'une puissance magnétique, de la rue, des caves, des fenêtres, des toits s'exhalaient mille cris d'enthousiasme et de joie. On eut dit vraiment que ce magnifique baron était à lui seul l'âme et le génie du magique cortège qui se déroulait en ce moment à travers les rues de Bruges. . . . . .

— Croix Dieu! maître Rotulph; vous voilà blanc comme un suaire. Qu'avez-vous donc?

— Rien, compère.

— Ah! je comprends... la vue de l'empereur... dit il, en montrant du doigt le cortège qui s'éloignait.— Eh bien, est-ce lui?

— Non!... répliqua Rotulph d'une voix attérée et en serrant convulsivement la main de Dick.

Digitized by Google

Celui-ci baissa la tête et soupira....

Le cortège était passé... Quand il arriva devant le nouveau bâtiment des halles, et que l'empereur s'y fut arrêté pour jurer suivant la coutume, la confirmation des lois, franchises et privilèges de la ville, il y avait là sous les piliers un groupe de pauvres manants dont l'aspect morose et agité frappa les regards inquisiteurs du chevalier sans nom. — Par son ordre, une poignée d'écus fut jetée au milieu d'eux, mais les malcontents dédaignant l'appat, coururent tête baissée et en brandissant leurs couteaux vers le dais de l'empereur qui s'était remis en marche vers St-Donat.

— Trahison! trahison! clamaient-ils à toutes forces. —Vive la comtesse Jeanne!

Le chevalier s'était le premier précipité à leur rencontre de toute la vitesse de son cheval, en traînant à sa suite un gros de soudards, la dague au poing.

— A sac! à sac! tue! tue! criait-il d'une voix de tonnerre. Et il écumait de rage, et ses cheveux se hérissaient, et il frappait avec une infernale fureur, et en un instant tous furent égorgés. La marche triomphale de l'empereur n'avait pas même été arrêtée par cet incident. De l'or jeté au peuple à pleines mains l'avait tenu en haleine et en belle humeur. La foule enivrée semblait en se ruant à la suite du cortège, ignorer qu'il y avait des cadavres et du sang à terre.....

Quelques minutes après les halles étaient désertes. Trois hommes seuls s'y trouvaient, relevant et ensevelissant les morts. C'étaient Rotulph, Dick et le frère prêcheur, dont nous avons déjà parlé. Lorsqu'ils eurent accompli ce pieux devoir, le moine récita quelques prières, jeta de l'eau bénite sur les corps; puis il serra la main des deux bourgeois et sortit aussitôt de la ville en dirigeant ses pas vers la route du Hainaut.

Pour l'empereur, il était, en ce moment, agenouillé au maître-autel de St-Donat; et suivant un privilège de sa dignité, il entonnait la première leçon de l'office canoniale.

Digitized by Google

DE LA PART

DE L'INSTRUCTION RELIGIEUSE,

Dans l'Enseignement public,

Par Ed. GACHET.

S'IL est un fait connu et déploré de tous, c'est que l'esprit de famille s'en va, et avec la famille l'éducation. Il n'y a qu'un père qui soit aisément obéi, parcequ'il commande avec amour. Il n'y a qu'une mère qui se rende aisément maîtresse du cœur de l'enfant, parcequ'elle a étudié, dès ses premiers jours, ses inclinations et ses faiblesses, parce qu'elle a un baume secret pour toutes les blessures de l'âme. Une mère...! un simple regard de ses yeux est toute une leçon de morale. Il n'y a que des parents enfin qui persuadent aisément ce qu'ils enseignent quand leur vie parle en même temps que leur bouche : une vie d'exemples est bien la plus sublime des doctrines. Si donc les parents répudient leur mission, il semble qu'il n'y ait plus qu'à gémir et à se croiser les bras. L'Etat lui-même, ce tuteur-né des intérêts sociaux, paraît s'être résigné au rôle de spectateur, et son indifférence actuelle pourrait se traduire en ces termes : *Ceci ne me regarde pas ; je dois l'instruction, et je la donne. A d'autres le soin de l'éducation.* Cependant l'Etat n'aurait-il pas aussi quelques petits reproches à se faire? La science de l'éducation n'est point absolument infuse chez les parents : donner l'éducation, c'est former le cœur par l'amour des devoirs ; or, avant d'enseigner des devoirs, il faudrait qu'ils les connussent.... et si à une époque de funeste mémoire vous

Digitized by Google

avez négligé d'en instruire ceux qui étaient enfants alors, si votre instruction n'embrassait que l'étude de quelques lois du monde physique et non celle des lois du monde moral, en un mot la connaissance des devoirs, de quoi venez-vous aujourd'hui accuser les parents? — Qu'on le sache bien, c'est une utopie de séparer totalement dans la pratique l'éducation de l'instruction : l'une et l'autre ont une base commune, l'enseignement du vrai et du bon, c'est-à dire l'enseignement religieux. Le père doit le premier cet enseignement à ses enfants : et si l'Etat a aussi sa part dans cette obligation, c'est que l'Etat est la famille agrandie, dont le souverain est le père. L'État doit donc purement et simplement seconder l'action de la famille privée : et si par malheur la famille cessait d'être une école des devoirs, loin que les obligations de l'Etat en fussent amoindries, elles s'accroîtraient au contraire dans la proportion même de l'indifférence des parents.

Ces réflexions nous sont suggérées par la lecture d'un travail nouveau dû à la plume du digne principal du Collége de Lille, M. Ed. Gachet. Il traite de la part de l'Instruction religieuse dans l'enseignement public. Sa discussion, appuyée sur les faits et sur une incontestable expérience personnelle, nous semble digne des méditations de tous ceux à qui sont confiées les destinées de l'Etat. Nous croyons faire plaisir aux lecteurs de la Revue en leur donnant la partie la plus importante de ce travail; et nous laissons maintenant la parole à M. Gachet :

« Plus la société, la famille et l'individu se désunissent, plus les droits de chacun de ces éléments de l'humanité deviennent difficiles à établir. Il semble qu'en cessant d'être unis par sympathie, par vertu, nous devenions inhabiles à reconstruire artificiellement l'édifice social. La question qui nous occupe en ce moment n'est donc pas aisée à résoudre. Jamais peut-être, à aucune époque du monde, l'individu n'a été plus détaché de la société et même de la famille. « Quand l'éducation, et surtout celle de l'exemple, devient rare dans les familles, les gouvernements, dit M. de Bonald, s'occupent beaucoup d'instruction publique; c'est l'art qui vient au secours

Digitized by Google

de la nature ; c'est la médecine qui arrive quand la santé s'en va. » [1] Nous ne nous flattons donc pas de trouver une solution qui satisfasse tous les esprits. Les uns trouveront trop forte la part de la société, d'autres celle de la famille ou de l'individu. Du reste, pour mieux nous effacer et pour donner à toutes les consciences le moyen de s'éclairer, nous présenterons d'abord quelques faits et l'état de la législation. La discussion de la question viendra après.

Il est à remarquer que les républiques les plus démocratiques sont celles qui ont le plus restreint l'autorité paternelle dans la question de l'éducation. On sait jusqu'où allait le despotisme social à Lacédémone ; il avait usurpé à son profit l'autorité paternelle. Les enfants appartenaient à la patrie et étaient élevés en commun. Platon, dans la république qu'il rêva, enlève l'enfant à sa mère même : le nouveau-né est porté dans un lieu commun, et sa propre mère, qui ne le reconnaît plus, nourrit auprès de lui le fils de l'étrangère.

La Convention voulut *des maisons communes d'égalité* pour l'enfance. Tous les enfants devaient y être recueillis et élevés de 5 à 11 ans. La raison d'argent fut le seul obstacle à l'exécution de ce projet.

Les utopistes de notre temps annoncent les mêmes prétentions que celles de leurs devanciers : on sait ce que les Saint-Simoniens avaient fait du mariage, et les disciples de Fourrier n'ont rien trouvé de mieux pour l'éducation des enfants que le système de la république de Platon.

L'école de Buchez, sans adopter de pareils excès, proclame les droits de l'état sous le rapport de l'éducation et la nécessité de l'unité religieuse et de celle de l'enseignement philosophique. « Les diverses classes de la société intellectuelle, dit ce publiciste », commencent à ne plus se comprendre. Dans l'intérêt des sciences, comme dans celui de la société, il est nécessaire de mettre un terme à cette situation. »

[1] Mélanges littéraires, éducation et instruction.

[2] Préface de la Philosophie catholique de Buchez.

Digitized by Google

Quand l'état n'exerce pas son autorité sur les enfants, le père de famille tient sa place. C'est cette puissance qu'on trouve au berceau du monde et qui transmet les traditions. La puissance paternelle était presque sans bornes chez les Perses et chez les Romains, et c'est peut-être cette puissance seule qui a donné à la république romaine la durée des vieilles monarchies.

Il ne semble pas que dans les différents temps de la monarchie française les lois aient jamais déterminé la puissance sociale ni la puissance paternelle, en fait d'éducation ; l'état et la famille se croyaient assez forts du frein moral de la religion.

Des ordres religieux, des sociétés libres de prêtres séculiers, sous le patronage des communes, quelquefois des clercs tonsurés, mais non engagés dans les ordres sacrés, comme Rollin, paraissaient offrir toutes les garanties. On chargeait la conscience d'un seul homme de la responsabilité de l'éducation morale. Voici à ce sujet la pensée de Rollin, de cet homme si bien peint par M. Villemain [1], de *ce maître si cordialement ami de la jeunesse, si vertueux par bonté de nature et par goût des lettres, véritable saint de l'enseignement, qui, mieux que personne, a consacré l'alliance des bonnes études et des bonnes mœurs, des belles-lettres, comme on disait alors, et des beaux sentiments.* « Les principaux, dit-il, devront veiller à ce que les élèves reçoivent l'instruction chrétienne et pratiquent les devoirs du culte ; les maîtres reçoivent les enfants de Dieu même et contractent à leur égard la plus grande responsabilité morale. » Les devoirs du principal, selon le même Rollin, embrassent même l'instruction et la direction des domestiques attachés aux établissements.

La concurrence entre les diverses corporations enseignantes et les colléges particuliers entretenus par les communes, professant tous la même doctrine morale, avait des avantages incontestables. Cependant nous voyons le clergé, en 1579,

[1] Cours de littérature, tableau du 18e siècle, tome 1er, page 240.

demander au roi que les lettres-patentes de l'Université de Paris fussent lois générales dans toutes les universités. En 1614, il émet le vœu que les Jésuites ne fassent plus un corps enseignant isolé et indépendant. En 1788, les cahiers des trois ordres s'accordent pour demander *qu'il soit fait un plan d'éducation nationale pour la jeunesse*. Le clergé insistait surtout sur la nécessité d'un plan général et d'une règle uniforme.

Du reste, l'enseignement donné généralement alors était l'enseignement littéraire. Il n'y avait d'écoles régulièrement organisées et d'instruction assurée que pour la noblesse et la bourgeoisie. Quelques enfants du peuple, qu'on remarquait dans les catéchismes de paroisse, recevaient des bourses de fondation et faisaient aussi des études classiques. Le peuple des campagnes et la classe ouvrière des villes étaient élevés dans une grande ignorance, dont peu de personnes, même les philosophes, étaient touchées. « Il me paraît essentiel, écrivait Voltaire, qu'il y ait des gueux ignorants. Si vous faisiez valoir comme moi une terre et si vous aviez des charrues, vous seriez bien de mon avis. Ce n'est pas le manœuvre qu'il faut instruire, c'est le bon bourgeois, l'habitant des villes. » Ailleurs, il s'exprime ainsi : « Ceux qui sont occupés à gagner leur vie n'ont pas le temps d'éclairer leur esprit, il leur suffit de l'exemple de leurs supérieurs. »

Ce n'est pas qu'on n'ait tenté, à différentes époques, de créer des écoles pour l'instruction du peuple. Charles IX, dans l'ordonnance d'Orléans, article 9, avait ordonné que, dans toutes les villes possédant des cathédrales, on établît un précepteur *qui fût tenu d'instruire les jeunes enfants de la ville gratuitement et sans salaire*, ce salaire devant être pris sur une prébende.

Un édit d'Henri IV, de 1606, place les petites écoles sous la surveillance du clergé. Un édit de Louis XIV, de 1695, confirme la même mesure. Un autre édit de Louis XIV, en 1724, s'exprime ainsi : « *Voulons qu'il soit établi, autant qu'il sera possible, des maîtres et maîtresses d'école dans*

Digitized by Google

toutes les paroisses où il n'y en a point, pour instruire tous les enfants de l'un et de l'autre sexe des principaux mystères de la religion catholique, apostolique et romaine, les conduire à la messe tous les jours ouvriers, autant qu'il sera possible, et avoir soin qu'ils assistent au service divin les dimanches et fêtes, comme aussi pour apprendre à lire et même à écrire à tous ceux qui pourront en avoir besoin; voulons, à cet effet, que, dans les lieux où il n'y aura pas d'autres fonds, il puisse être imposé sur tous les habitants la somme qui manquera pour l'établissement desdits maîtres et maîtresses, jusqu'à celle de 150 *livres par an pour les maîtres, et de* 100 *livres pour les maîtresses.* »

Les conciles de Bourges, 1584, d'Aix, 1585, les ordonnances de la plupart des diocèses, défendent, sous peine d'excommunication, aux maîtres de recevoir des filles, et aux maîtresses de recevoir des garçons.

Mais la volonté royale pour l'établissement des écoles fut loin d'être mise à exécution. Il n'y a pas une ordonnance, dit l'auteur d'un recueil de lois touchant la religion et les mœurs, dont l'inexécution soit plus universelle. La charité particulière faisait seule des efforts [1]. L'enseignement des enfants du peuple, pour les garçons, ne date véritablement que de 1725, lorsque le vertueux de Lasalle, malgré tant de difficultés, fonda son institut. « *Cette société, dit la bulle du pape Benoît XIII, a pour but de prévenir les désordres et les inconvénients sans nombre que produit l'ignorance, source de tous les maux, surtout parmi ceux qui, accablés par la*

---

[1] L'éducation des filles attirait plutôt l'attention. Nous voyons sur presque tous les points de la France des maisons religieuses plus ou moins stables s'en occuper : les filles de Notre-Dame, à Bordeaux, les filles de Sainte-Elisabeth, celles de la Visitation, les religieuses de Notre-Dame, en Lorraine, les sœurs de la Charité, les filles de la Croix, les sœurs de l'Instruction chrétienne, les sœurs de Saint-Joseph, les filles de l'Enfance, les filles de Sainte-Geneviève, les sœurs de la Sagesse, les Conceptionnistes, etc.

Digitized by Google

pauvreté, ou obligés de travailler pour vivre, se trouvent, faute d'argent, privés de toutes connaissances humaines. »

Les trois ordres s'accordaient donc en 1788 pour réclamer un plan d'éducation nationale. Comment la révolution qui commence accomplira-t-elle ce vœu?

Jusque-là, l'état et la société semblent avoir déposé leurs droits dans leur foi commune. Quelle part sera faite maintenant à la puissance sociale? Quelle part à la puissance paternelle? Pour compléter la difficulté qu'offre la solution de cette question, un philosophe, dont les opinions eurent une immense influence, vient créer une puissance nouvelle : c'est celle de l'enfant à qui sa mère même ne doit pas faire connaître Dieu.

Condorcet, dans son mémoire sur l'éducation, publié au commencement de la révolution, professe la doctrine de Rousseau. Après avoir admis que la société doit au peuple une instruction publique, il rejette tout-à-fait l'éducation, et voici comment il s'exprime : « Celui qui, en entrant dans la société, y porte des opinions que son éducation lui a données, n'est plus un homme libre; il est l'esclave de ses maîtres. »

Le 10 janvier 1791, le sieur Demouchel, recteur de l'Université de Paris, accompagné de tous les fonctionnaires de ce corps enseignant, parut à la barre de l'assemblée nationale pour adhérer au serment. Il reconnaît que le corps complet des doctrines politiques de la nation devra faire partie essentielle de l'enseignement, et il appelle de ses vœux le moment où l'assemblée perpétuera son ouvrage en régénérant l'éducation et les mœurs. »

. . . . . .

Ici M. Gachet passe en revue les décrets par lesquels la révolution française tenta de confisquer la puissance paternelle et de réaliser l'éducation commune et publique. Après cinq ans d'un essai malheureux, les écoles centrales furent supprimées sur les vives instances des conseils généraux et aux applaudissemens de tous les gens de bien. Napoléon vint et fonda l'Université. Le décret d'institution porte que les écoles prendront

Digitized by Google

pour base de leur enseignement les préceptes de la religion catholique. La restauration respecta l'édifice universitaire. L'auteur arrive à la révolution dernière, et continue ainsi :

« La révolution de 1830 respecta aussi l'Université, mais elle promit la liberté aux établissements particuliers. La charte de 1830 porte qu'il sera pourvu par une loi spéciale à l'instruction publique et à la liberté de l'enseignement.

Le 28 juin 1833, la loi qui accorde la liberté pour l'enseignement primaire fut promulguée. L'enseignement primaire comprend *nécessairement* l'instruction morale et religieuse, dit l'article 1er de la loi. L'article 2 ajoute que le vœu des pères de famille sera toujours consulté et suivi en ce qui concerne la participation de leurs enfants à l'instruction religieuse.

Faut-il entendre par là que, contrairement à l'article 1er les élèves pourront s'abstenir de toute instruction religieuse? Nous ne le pensons point. Aux termes de l'ordonnance du 21 avril 1828, les élèves de différentes religions ne pouvaient être réunis dans la même école. La nouvelle loi ne contenant aucune restriction à cet égard, on dut autoriser les élèves de communions dissidentes à ne point participer à l'instruction religieuse de l'école. Ces élèves, d'après une circulaire du 12 juillet 1833, pourront s'absenter et devront, *dans tous les cas, recevoir une instruction particulière du ministre de la religion à laquelle ils appartiennent, ou d'une personne déléguée par lui* [1].

C'est à la chambre des pairs qu'on dut l'amendement qui nomme les ministres du culte membres de droit du comité communal. « Cet amendement, dit M. Cousin, assure l'intervention réelle de la religion dans l'éducation du peuple. Il est un hommage rendu à la pratique de toutes les nations civilisées et un signe non équivoque des progrès toujours croissants de la raison publique. »

Le 1er février 1836, M. Guizot présenta la loi qui devait accorder la liberté à l'enseignement secondaire.

[1] Circulaire du 12 Juillet 1833.

Digitized by Google

Rien n'était changé aux statuts de l'Université. En présence de la liberté, elle n'avait qu'à redoubler d'efforts pour mériter la confiance des familles. C'est dans cette pensée que M. de Salvandy, en succédant à M Guizot, s'est attaché à fortifier les études et tous les liens de la discipline. L'enseignement moral et le soin de l'éducation ont été l'objet de plusieurs circulaires de ce ministre. Dans les instructions données le 20 mars 1839 aux inspecteurs généraux, M. de Salvandy s'exprime ainsi : « L'enseignement religieux a pris partout l'extension et la direction sérieuse qu'il avait dans plusieurs de nos établissements. »

M. St-Marc Girardin, dans son rapport sur la loi de l'instruction secondaire, lu à la séance du 28 mars 1837, fait entendre à la chambre les paroles suivantes : « Ou vous périrez, messieurs, sachez-le bien, ou la religion viendra encore visiter votre société. »

Dans le rapport de M. Gillon, député de la Meuse, sur le budget de l'instruction publique de 1839, se trouve le passage qui suit :

« Espérons que la loi ne s'occupera pas moins de l'*éducation* que de l'*instruction*. Un enseignement développé ajoute à la confiance que la jeunesse n'est que trop disposée à avoir en elle-même. Il faut la ramener à la modestie par la prudence, et la prudence, on la lui inculquera par les leçons d'une morale simple, positive, où seront exposées les difficultés de la vie, et qui aura pour sanction ces éternelles vérités dont l'homme ne dévie pas sans tôt ou tard subir la peine de sa faute. »

Une ordonnance du 29 janvier 1839 prescrit pour les colléges communaux de première classe le même enseignement que celui des colléges royaux, et place l'aumônier au nombre des fonctionnaires de ces établissements [1].

[1] Voici quelques détails donnés par M. Gachet, sur l'état de l'instruction publique à Lille antérieurement à la révolution : « Les premières écoles de Lille furent dues à l'esprit chrétien. C'est en 1090 qu'y fut fondé un collége par le chapitre de la collégiale de Saint-Pierre, conformément aux anciens canons des conciles et des

Dans le rapport de M. Saint-Marc Girardin intitulé : *De l'Instruction intermédiaire, et de son état dans le midi de*

capitulaires des souverains, qui chargeaient de l'enseignement tous les corps ecclésiastiques.

Les chanoines n'enseignaient pas ; le collége était desservi par des prêtres séculiers, sous l'autorité du chapitre et l'inspection du chanoine écolâtre. Quand d'autres écoles voulurent se former, le chapitre leur en contesta le droit. Nous voyons, en 1535, un débat entre la collégiale et le Magistrat pour la création d'écoles latines, dans les paroisses de Saint-Sauveur et de Saint-Maurice. Elles s'établirent, mais sous l'inspection de l'écolâtre de Saint-Pierre, qui conserva un droit d'examen sur les écoles élémentaires jusqu'à la révolution.

En 1589, les Jésuites obtinrent du Magistrat la direction de l'école latine fondée dans la paroisse St-Maurice et qui était située rue des Malades.

En 1605, les Jésuites, à l'aide de secours particuliers et de ceux qu'ils obtiennent du magistrat, bâtissent le collége qu'on transforma plus tard en hôpital militaire.

En 1614, les ermites de St-Augustin, dit Thiroux, s'établissent à Lille, *sans autre fondation que les aumônes des fidèles, et n'ont que la bourse pour récompense de l'instruction qu'ils donnent à la jeunesse, dans un collége qui dépend du Magistrat, de qui ils reçoivent quelque peu de chose pour la distribution des prix.* Il y avait encore un autre collége, dit des Hibernois, établi en 1610, en faveur de pauvres Irlandais.

Ainsi, trois colléges entièrement gratuits pour les externes, et riches d'un grand nombre de bourses, existaient alors à Lille. La rivalité qui s'établit entre eux, occasionna sans doute plus d'un débat, mais il y a lieu de penser qu'elle tourna aussi au profit de l'enseignement. Ce qu'il y avait d'heureux dans cet état de choses, c'était la même culture intellectuelle pour tous les esprits, et surtout la même discipline et la même doctrine morale. Il devait résulter de cette communauté d'idées et de sentiments un grand avantage pour la civilisation. La société, ainsi que nous l'avons fait remarquer pour la France en général, avait des garanties, sans qu'elle dût rien prescrire.

Remarquons cependant que la classe ouvrière, soit qu'elle cherchât peu à s'instruire, soit qu'on ne crût point cette instruction nécessaire, n'est pas l'objet d'institutions organisées avec quelque grandeur. A la vérité, des enfants du peuple, heureusement doués, sont accueillis dans les colléges, et la sollicitude publique les suit jusque dans les universités; mais on ne voit pas d'écoles publiques recevoir la première instruction. Les frères des écoles chrétiennes n'avaient point d'établissement à Lille. Les garçons n'avaient guères que les écoles dominicales, l'une fondée en 1584, une autre en 1686 et une troisième en 1688. L'instruction des filles était plus assurée; plusieurs maisons religieuses s'en occupaient; les Ursulines, les Sœurs-Grises, les sœurs de saint François de Sales et les Conceptionistes.

Digitized by Google

l'Allemagne, on trouve, sur l'importance de l'instruction religieuse, le passage suivant :

« Je serais un rapporteur infidèle si je ne faisais ressortir, dès ce moment, l'importance qu'on attache, en Allemagne, à l'instruction religieuse. Tous les livres que j'ai lus, tous les hommes que j'ai vus et consultés, tous témoignent, d'un commun accord, que la religion est la seule base solide de l'éducation. Les exhortations et les prières mêmes qu'on me faisait à ce sujet avaient quelque chose de touchant. Soyez sûr, me disait-on, et ceux qui me parlaient étaient des savants, des littérateurs, des philosophes, soyez sûr que sans l'instruction religieuse, il n'y a pas de bon système d'éducation ; et quand j'alléguais le peu d'empire que les idées religieuses avaient en France, ils secouaient alors la tête, comme désespérant de l'éducation d'un pays où la religion n'a point d'ascendant.

» C'est une faute de n'enseigner la science de la religion qu'à ceux qui doivent l'administrer, c'est-à-dire aux prêtres, il faut l'enseigner aussi à ceux qui doivent la pratiquer, c'est-à-dire à tout le monde... Je pense que ce serait un moyen de rendre à la science de la religion le sérieux qu'elle doit avoir, si les aumôniers des colléges faisaient, pour les élèves de rhétorique et de philosophie, un cours de théologie, et attaquaient de front les esprits forts de seize à dix-sept ans. Nous avons un jeune clergé qui veut être quelque chose : l'enseignement de la religion dans les colléges est une carrière qu'il faut lui ouvrir.

» L'instruction religieuse, en Allemagne, circule comme un esprit de vie dans toutes les branches de l'instruction, depuis l'instruction élémentaire jusqu'à l'Université, où les cours de théologie sont fort nombreux et fort variés. »

Écoutons M. Cousin dans son rapport sur l'état de l'instruction publique dans quelques pays de l'Allemagne; partout il reconnaît l'importance accordée à l'enseignement religieux :

« Un caractère frappant des études, dans les gymnases prussiens, est, dit-il, la haute importance de l'enseignement

religieux. Il n'y a pas une des six classes dont se compose le gymnase qui n'ait son cours de religion, comme son cours de grec, de latin et de mathématiques.

» Je voudrais que chez nous tout aumônier fît au moins deux conférences par semaine sur la religion chrétienne, et non pas aux commençants; pour ceux là, le catéchisme et l'histoire biblique suffisent; c'est aux élèves des humanités et de rhétorique, et des classes d'histoire, de sciences et de philosophie correspondantes aux humanités et à la rhétorique, qu'un digne et savant ecclésiastique devrait s'adresser. Des jeunes gens de cet âge trouveraient une instruction solide et utile à tous égards dans l'explication des monuments du christianisme, qui se lieraient à toutes leurs études historiques et philosophiques. Quand, pendant quelques années, ils auraient ainsi vécu dans un commerce intime avec les Saintes Ecritures, il ne serait pas plus facile de tourner en ridicule auprès d'eux le christianisme, sa forte morale, sa sublime philosophie, sa glorieuse histoire, qu'il ne l'est aujourd'hui de leur faire trouver Homère et Virgile de minces génies, et Rome et la Grèce sans grandeur et sans intérêt. »

Mais laissons les faits et les lois, et faisons un appel à notre raison. Comment faut-il considérer l'homme au milieu de ses semblables? Est-ce une unité qui n'a de valeur que par elle-même, qui n'en communique point à d'autres et qui n'en reçoit rien à son tour? Oh! alors, laissez croître cette plante sauvage et solitaire qui se suffit et doit mourir au lieu où elle a végété. Mais l'homme n'est point ainsi, l'homme de la nature n'est pas le sauvage, comme l'a prétendu Rousseau; il ne naît pas pour habiter les forêts et poursuivre les bêtes fauves, mais pour vivre avant tout dans la société des hommes. Il est lié au passé dont il est le fils et à l'avenir dont il est le père. Si l'homme vivait à l'état sauvage, le globe n'aurait pas la dixième partie de sa population actuelle. La civilisation, la multiplication des hommes, la gloire du Créateur, sont en raison des rapports multipliés que les hommes ont entr'eux. La liberté n'est un don de Dieu que

Digitized by Google

parce qu'elle nous permet d'établir ces rapports avec plus de vérité.

L'enfant doit donc être élevé pour la société, pour la liberté. Mais remarquons bien qu'il n'a droit à cette dernière puissance que s'il accomplit sa destination sociale. En effet, celui qui ne reconnaîtrait point l'ordre de la société, qui ne relèverait que de lui-même, qui serait toujours prêt à recevoir ou à usurper, et ne donnerait jamais, celui-là aurait-il quelque droit à revendiquer la liberté ?

Plus un pays jouit de la liberté, plus il est nécessaire d'y répandre l'enseignement des devoirs, sous peine de voir la liberté exploitée au profit de l'intérêt privé, au lieu de l'être à celui de l'intérêt public. De là des haines, des divisions entre les citoyens, et le besoin d'une autorité plus forte pour le repos de la société; de là, la nécessité de restreindre la liberté même.

La société doit à tous ses membres, dans leur jeunesse, la tradition des vérités morales qui ont présidé à sa formation, sous peine d'être plus tard méconnue et troublée par ses propres enfants; car rien n'est produit par le hasard, et la société est l'œuvre de la volonté et des efforts constants des hommes. Aucun n'apporte en naissant de connaissances morales, mais seulement de quoi connaître et apprécier la vérité. Si les vérités morales sur lesquelles repose la société cessaient d'être enseignées à deux ou trois générations, la société pencherait vers sa ruine. Ce qui trompe beaucoup de personne, c'est qu'elles s'imaginent que la vérité ne peut nous manquer. Or, ne voyons-nous pas déjà, dans les masses, s'évanouir la croyance à certaines vérités, telles que l'action de la Providence, la dignité de l'homme comme image de Dieu, la réhabilitation du pécheur par la pénitence, l'immortalité de l'âme et même l'existence de Dieu? Et cependant, qui osera dire qu'en l'absence de ces vérités, notre société, avec les idées de liberté et d'égalité, soit encore possible? Consultons les fastes de la moralité publique[1], nous verrons que, de 1825 à 1836,

[1] Travail sur la statistique criminelle, lu par M. Guerry à l'académie des sciences morales et politiques.

le nombre total des criminels s'est élevé de 57,669 à 79,930, que le nombre des assassinats ou des tentatives s'est augmenté du tiers et au-delà, que le nombre des attentats à la pudeur sur des enfans âgés de moins de 16 ans a plus que doublé, et que celui des parricides a plus que triplé.

Mais comment sera donné cet enseignement des devoirs? Se contentera-t-on d'un catéchisme politique, d'une déclaration de droits et de devoirs faite à chaque membre de la société au nom du pouvoir collectif? Talleyrand, dans son rapport sur l'instruction publique à l'assemblée nationale, en 1791, a grand soin de recommander, après l'enseignement de la constitution, celui de la morale, « qui, dit-il, est le premier besoin de toutes les constitutions. Il faut, ajoute-t-il, non-seulement qu'on la grave dans tous les cœurs par la voie du sentiment et de la conscience, mais aussi qu'on l'enseigne comme une science véritable dont les principes seront démontrés à la raison de tous les hommes, à celle de tous les âges. »

Maintenant, une autre question se présente : au lieu d'enseigner la morale avec le dogme, ne ferait-on pas mieux de rejeter l'enseignement du dogme et de se contenter de celui de la morale? Ne pourrait-on pas, selon l'expression de M. de Lamartine, prendre la morale *à cette région où tout ce qui s'élève à Dieu se rencontre et se réunit, et non à celle où les spécialités, les systèmes et les controverses divisent les cœurs et les intelligences*[1]?

Si l'on suppose le dogme inculqué, agissant dans les cœurs, fortifiant l'esprit, sans doute il peut être utile de montrer que la morale est universelle, qu'elle est de tous les temps, de tous les lieux. Mais, si l'on croyait pouvoir se contenter de cette espèce de déclaration humanitaire qui n'aurait pour base qu'une vague religiosité, nous pensons que ce catéchisme de l'humanité ne porterait pas plus de fruits que les catéchismes

[1] Préface de Jocelyn.

politiques dont on a fait l'essai. En effet, point de lois sans sanction. Les hommes, pour sanction de leurs lois, n'ont jamais trouvé que le châtiment matériel. Quand ils ont voulu faire découler d'eux-mêmes la loi morale, les choses les plus saintes, les plus justes, les plus naturelles, ont dû être enseignées, le glaive à la main : Liberté, égalité, fraternité, ou la mort ; le maître, c'est le bourreau.

L'homme est une créature trop noble, il doit trop vivre par rapport à Dieu pour devenir ainsi l'esclave de la crainte et oublier sa nature immortelle. Le véritable maître de l'homme, c'est Dieu. Devant ce juge invisible, il n'y a pas une bonne action qui n'ait sa douceur, pas une mauvaise qui n'ait sa honte et son remords. La foi religieuse est donc le seul moyen de rendre un peuple vertueux et digne de la liberté. Plus cette foi enchaînera les mœurs, réglera l'esprit et le cœur, plus son empire sera salutaire. Quoi de plus favorable aux mœurs publiques, que la pudeur chrétienne, que la sainteté et l'indissolubilité du mariage ! Nous pourrions faire ressortir ici tous les avantages résultant pour la société et pour l'individu de la pratique de la religion ; mais ces avantages, je pense, ne sont point contestés.

La religion a cela de précieux qu'elle résout simplement et de la même manière pour toutes les classes de la société les plus hautes questions morales. « Il y a un petit livre, dit M. Jouffroy [1], qu'on fait apprendre aux enfans, et sur lequel on les interroge à l'église : lisez ce petit livre, qui est le catéchisme ; vous y trouverez une solution de toutes les questions que j'ai posées, de toutes, sans exception. Demandez au chrétien d'où vient l'espèce humaine, il le sait ; où elle va, il le sait ; comment elle va, il le sait. Demandez à ce pauvre enfant, qui de sa vie n'y a songé, pourquoi il est ici-bas, et ce qu'il deviendra après sa mort, il vous fera une réponse sublime, qu'il ne comprend pas, mais qui n'en est pas moins admirable. Demandez-

[1] Mélanges philosophiques.

lui comment le monde a été créé et à quelle fin ; pourquoi Dieu y a mis des animaux, des plantes ; comment la terre a été peuplée ; si c'est par une seule famille ou par plusieurs ; pourquoi les hommes parlent plusieurs langues ; pourquoi ils souffrent, pourquoi ils se battent, et comment tout cela finira. Origine du monde, origine de l'espèce, question des races ; destinée de l'homme en cette vie et en l'autre, rapports de l'homme avec Dieu, devoirs de l'homme envers ses semblables, droits de l'homme sur la création, il n'ignore de rien ; et quand il sera grand, il n'hésitera pas davantage sur le droit naturel, sur le droit politique, sur le droit des gens ; car tout cela sort, tout cela découle avec clarté et comme de soi-même du christianisme[1].

Eh ! bien, dira-t-on, donnez le dogme pour base à la morale ; mais supposez-le enseigné dans la famille. Comme il y a plusieurs cultes, aurez-vous plusieurs enseignements dogmatiques, ou n'en aurez-vous qu'un seul ? Nous respectons trop la liberté de conscience pour détourner aucun enfant de sa croyance ; nous admettons donc plusieurs enseignements, s'il y a des enfants qui appartiennent à des religions différentes. Dans d'autres temps, ce soin eût pu être laissé à la famille. Mais, en vérité, qu'on nous montre maintenant, surtout dans la religion catholique, beaucoup de pères enseignant ou faisant enseigner la religion à leurs enfants : on sait assez que tout se borne à l'instruction exigée pour la première communion. Aussi les parents qui ont quelque aisance se décident-ils ordinairement à envoyer leurs enfants en pension, pour leur procurer plus complétement les avantages de l'instruction et de la pratique de la religion. Pourquoi les établissements publics ne viendraient-ils pas en aide aux familles qui ne peuvent donner l'éducation coûteuse de la pension ? Il est temps que la société prête assistance à la famille, cet élément vital pour elle-même.

[1] Discours prononcé à la chambre des députés, séance du 15 mars 1837.

Digitized by Google

« Nos mœurs domestiques, dit M. Guizot, sont faibles, molles, et la puissance paternelle ne s'exerce pas, en matière d'éducation, avec toute l'énergie dont l'éducation aurait besoin... La puissance du père a besoin d'être avertie, soutenue, dirigée par la puissance publique plus éclairée et plus ferme.... Ce qui nous manque aujourd'hui, nous l'avons souvent proclamé, et l'honorable M. Barrot l'a proclamé comme moi, c'est la fixité dans les idées, la fermeté et la longue durée dans la foi. Croyez-vous que ce défaut de fixité, que cette incertitude des idées ne se rencontre pas en matière d'éducation et dans l'intérieur des familles? Croyez-vous que ces pères de famille, incertains eux-mêmes sur ce qu'ils croient, sur ce qu'ils veulent, sachent très-bien ce qu'il faut inculquer à leurs enfants, et quelles sont les idées dans lesquelles il faut les élever? Croyez-vous qu'ils sachent leur inculquer ces idées avec énergie, avec persévérance? Non! la mollesse des mœurs se retrouve dans l'éducation, et c'est un mal contre lequel la puissance publique est appelée à lutter. »

. . . . . .

Après quelques autres développemens, l'auteur démontre tous les avantages de l'enseignement religieux associé à l'enseignement scientifique, et admet à-la-fois d'un côté la liberté d'enseignement, de l'autre l'Etat et l'Eglise se donnant la main pour l'éducation de la jeunesse.

Digitized by Google

CHRONIQUE SOCIALE.

Exposition des produits de l'industrie française. — L'idée qui a fait admettre la périodicité des expositions industrielles avait peut-être plus de grandiose que de véritable grandeur, plus de séduction théorique que d'utilité réelle. Les opinions sont encore très-partagées là-dessus; cependant il nous semble avoir remarqué que, sauf les exposans eux-mêmes, le public sérieux se désenchante de ce pompeux étalage, qui n'est peut-être avantageux qu'aux actionnaires de la ville de Paris.

En effet, pour les produits véritablement utiles, pour les perfectionnemens qui constituent une richesse durable dans le pays, tels par exemple que les perfectionnemens mécaniques, à quoi sert l'exposition? Voyez cet énorme remorqueur qui repose là immobile sur ses roues de fer : que vous apprend-il? Le plus savant ingénieur peut-il l'apprécier dans son inertie? Quand ses ressorts s'animent, quand il court sur les rails, à la bonne heure : on peut alors juger sa force utile; on peut comparer la simplicité de ses moyens à l'étendue de ses résultats; mais là, dans cette galerie obstruée, où l'on ne voit que les flancs de sa chaudière et les roues qui le supportent, encore une fois que peut-il vous apprendre sur nos progrès dans les applications de la vapeur?

Voyez encore ces charrues qui, sous vingt formes différentes, déterminées par des vues d'améliorations vraies ou imaginaires, gisent pêle-mêle parmi des statues, des vases, des pompes et autres objets non moins étrangers au labourage : à qui veut-on montrer ces instrumens? Est-ce aux flâneurs parisiens qui savent à peine ce que c'est qu'une charrue? Est-ce aux industriels qui ne s'occupent point de ces choses-là? Est-ce aux propriétaires qui ne les connaissent guères que par le revenu qu'ils en tirent? Evidemment l'exposition d'une charrue perfectionnée ne peut être utile qu'à l'homme-pratique, à l'agriculteur actif, qui en connaît le maniement. Mais cet homme-là, en premier lieu, ne va guères à Paris, surtout pour y voir des charrues; en second lieu, s'il y allait, il demanderait, avant de juger, qu'on lui montrât ces charrues en action; il apprécierait leurs avantages d'après les circonstances des terrains auxquels on veut les appliquer, du genre de culture, et de beaucoup d'autres considérations qui échappent trop fréquemment aux agriculteurs de cabinet.

J'en dirais autant de tant d'autres mécanismes destinés à filer, à tisser, etc., il faut être, qu'on me permette l'expression, *du métier* pour y comprendre quelque chose; or celui qui est du métier n'a pas besoin d'aller à l'exposition pour en étudier

Digitized by Google

les perfectionnements. Et d'ailleurs, s'il y a des perfectionnemens réels, l'inventeur les cachera au lieu de les aller exposer : c'est tout simple.

Nous concevons l'exposition des œuvres de l'art. L'art trouve un grand nombre d'appréciateurs dans le monde ; l'art se stimule d'une émulation que les suffrages du public lui inspirent ; l'art, quand il est noblement réalisé, exprime des idées qui s'adressent à tous ; il unit les hommes dans le sentiment d'une admiration commune ; les hommes aiment à se rallier sur ce terrain neutre, à fraterniser dans l'amour du beau ; à jouir ensemble, à louer de concert. Par là, l'art est essentiellement conciliateur, social ; ses manifestations publiques sont donc un bien. Si donc l'exposition de l'industrie était envisagée sous le point de vue de l'art, si on n'y admettait que les produits par lesquels l'art s'insinue jusque dans l'intimité de la vie privée, en s'attachant à des objets susceptibles de beauté, à des meubles sculptés, ciselés ou peints avec talent, à tous ces embellissemens de l'utile, à ce luxe modéré et de bon goût, élégant par simplicité, noble par intelligence ; alors nous concevrions aussi l'exposition industrielle comme une dérivation de l'exposition artistique proprement dite ; elle nous montrerait comment l'art, qui est esprit, peut symboliser une pensée presque dans chaque objet ; comment le génie des grandes choses peut relever les petites.

Mais dans l'exposition de l'industrie, au moins telle qu'on nous la fait aujourd'hui, on peut dire que l'art n'existe pas. Car la fantaisie, le caprice, une luxuriance d'ornemens qui cache l'absence d'imagination réelle, des meubles imités du moyen-âge, de la renaissance, du siècle de Louis XV, le tout mêlé comme un chaos prodigué avec le goût le plus détestablement bizarre qu'il soit possible d'imaginer ; tout cela n'est point l'art. L'exposition n'est donc en réalité qu'un étalage de richesses, qu'une annonce qui n'est pas, disent quelques-uns, tout-à-fait exempte de charlatanisme. C'est un excitant pour l'orgueil et la vanité de ceux qui sont assez riches pour acheter, et par conséquent une occasion de bénéfice pour quelques producteurs : mais quant au résultat général qu'on croit en tirer pour les progrès du travail national, nous craignons fort qu'il ne soit absolument nul.

On dit que le projet des insurgés du 12 mai était de mettre d'abord le feu à l'édifice de bois où l'on expose. Ce projet était horrible : mais il nous suggère une dernière réflexion que nous ne croyons pas sans importance.

Le peuple peut jouir de l'exposition artistique ; car s'il n'analyse pas le beau, s'il ne le comprend même pas, il le sent du moins ; et c'est assez pour qu'il en jouisse : en cela, le peuple est pour un moment d'accord avec le riche : ce qui démontre encore puissamment le caractère conciliateur de l'art dont nous parlions tout-à-l'heure. Mais quand on ne lui expose que la richesse, dont il ne peut pas jouir, quel est le sentiment qu'on jette dans son âme ? Ce n'est plus une pensée d'union, de conciliation, de plaisir commun ; c'est au contraire une étincelle de discorde, une source d'envie et de haine. Remarquez dans ces galeries, ces ouvriers endimanchés que vous reconnaîtrez à leurs mains noircies et durcies par le travail ; ou bien suivez de l'œil ces autres figures plus vulgaires à la vue desquelles on est tenté d'abord de mettre la main sur sa

Digitized by Google

poche; observez leur rêverie, immobile, stupide, lorsque, la bouche béante, les yeux fixes, ils regardent ces riches étoffes, ces meubles dorés, ces porcelaines de prix; que pensent-ils alors? se disent-ils stoïquement à eux-mêmes, comme ce philosophe grec: « Que de choses dont je n'ai pas besoin? » Ne se disent-ils pas plutôt « Que de choses que je n'ai pas, et que je voudrais avoir? Que de choses auxquelles j'ai travaillé de mes mains et dont je ne profite point? » Et bien ces pensées là sont dangereuses, et il ne faudrait pas les réveiller. L'exposition de la richesse pure et simple, qu'aucune pensée belle ou morale, imprimée par l'art, ne relève, est une maladresse, je dirais presque une brutalité, en ce qu'elle écrase trop le pauvre du poids d'une supériorité toute matérielle, toute fastueuse, en ce qu'elle ne peut lui inspirer que des sentimens de jalousie et des désirs de destruction. N'a-t-on pas été bien près de le voir? Et ces barricades, cette bataille dans les rues qui a failli surprendre notre prospérité industrielle au milieu de ses splendeurs, ne sont-elles pas un avertissement? Mais cet avertissement, comme tant d'autres, ne sera pas compris, si ce n'est peut-être quand il sera trop tard.

Dernière émeute. — Il ne nous arrive que trop fréquemment, lorsque nous recueillons dans nos souvenirs de chaque mois, les événemens qui nous paraissent appartenir à cette chronique, de nous rencontrer en face de faits que nous craignons d'aborder à cause de leur côté politique. Et cependant, comment ne pas reconnaître que c'est précisément là le malheur des temps que l'organisation sociale ne soit qu'une organisation politique et que la marche de l'humanité n'ait plus d'autre guide que des théories de gouvernement qui, vérité un jour et erreur le lendemain, invitent, par l'expérience mille fois faite de leur faillibilité et de leur insuffisance, toutes les ambitions et toutes les convoitises à la lutte et au triomphe. C'est une triste condition que celle d'un peuple où s'est élevée la prétention d'absorber toute la vie sociale dans la vie politique. Une des graves conséquences de cet état de chose c'est de déplacer, c'est de dénaturer complètement les notions de devoir et de dévouement. Chez une nation où la vie politique a pris une si grande place, la moralité privée n'est plus qu'un titre secondaire : son lustre s'efface tout à fait devant l'utilité qu'on promet aux partis, devant l'énergie, si sauvage qu'elle soit, qui donne des stoïdes à une opinion. On est grand, non plus parce qu'on est vertueux, mais parce qu'on tient le glaive de la parole pour combattre un parti opposé, parce qu'on possède le don de soulever des orages et d'appeler les tempêtes. Et puis, par une nécessaire mais effroyable succession d'idées, il se trouve des hommes à penchants féroces, à passions ignobles qui prennent acte de cette fâcheuse perversion des idées sociales et qui, grandis eux aussi à leurs propres yeux parce qu'ils se sont faits hommes politiques, mettent leur gloire à devenir les héros de l'assassinat, de l'émeute. C'est alors qu'il se fait pour ces hommes un nouveau code de morale et d'honneur où, comme nous le révèle le procès intenté au Moniteur républicain, il se trouve des sentences comme celle-ci :

> Oui, quel que soit l'élu pour le saint homicide.....
> De vols, d'assassinats eût-il flétri sa vie,
> Il redevient sans tâche et libre d'infamie
> Dès qu'il se lave au sang des rois.

Digitized by Google

C'est alors que l'on voit une poignée d'individus devenus furieux par l'impuissance où ils ont été long-temps contenus, se présenter en plein jour, dans une vaste cité, au milieu d'une population calme et tranquille, en face d'une force militaire imposante, qu'on les voit poussant un cri de guerre, débutant par l'assassinat : et égarés par le fanatisme de leur opinion, venant affronter, sans aucune chance de succès, la mort et l'échafaud. Demandez à ces hommes ce qu'ils prétendent en promenant ainsi le meurtre et l'anarchie sanglante au milieu de leurs concitoyens : Ils vous répondront qu'ils remplissent leur devoir : et vous les trouverez fiers de leurs crimes parce que c'est au nom d'une opinion qu'ils ont agi.

Pétition à la chambre des Pairs en faveur des petits séminaires. Liberté d'enseignement. — Nous compléterons les réflexions qui précèdent à l'occasion de la pétition dont s'est occupée récemment la chambre des Pairs ; et s'il est vrai que le plus pressant besoin de la société soit de replacer la notion du devoir sur une base plus large, plus sûre, plus inébranlable surtout, que ne l'est la vérité contentieuse et arbitraire de la politique ; s'il est vrai que la prédominance exclusive donnée depuis trop long-temps aux théories, aux idées, aux intérêts politiques ait été l'une des causes les plus actives de cette désorganisation morale qui va jusqu'à atteindre la sociabilité même dans ses éléments les plus intimes, combien n'apparaît-il pas d'une évidente nécessité d'opposer à cet esprit de luttes, de divisions, de renversements qui est l'esprit même de la politique, une force d'aggrégation qui puisse efficacement contenir ces passions dissolvantes dont la société s'effraie. Et cette force où la trouver si ce n'est dans l'influence puissante, dominatrice de la religion ? Mais veut-on cette influence ? Loin de là, on la combat comme une rivale dangereuse : on la restreint dans les limites les plus étroites : on ne l'admet guère dans l'inventaire social que pour mémoire. A cette action bienfaisante qu'elle tend sans cesse à déployer par l'enseignement, par le dévouement, par l'esprit de sacrifice, on s'oppose sans cesse avec une surveillance attentive, et il se trouve toujours à chaque pas qu'elle veut faire, une voix rude qui lui crie : « Tu n'iras pas plus loin ». Elle se plaint que les vides du sanctuaire l'empêchent de répandre comme elle le voudrait à pleines mains les trésors de sa charité, que des populations nombreuses sont même privées du pain de la parole divine, que fait-on ? On limite le nombre de ceux qui auront le privilège de se dévouer : Et puis pour mieux s'assurer qu'il n'y aura pas abus de dévouement, on retranche l'aumône au moyen de laquelle quelques âmes d'élite, cachées dans les rangs inférieurs de la société, pouvaient trouver quelques obstacles de moins à se consacrer au service de Dieu et des hommes. Il y a plus, et pour plus de garanties encore contre le danger de ces nobles inspirations, on dit aux parents qui auraient pu apercevoir quelques germes d'une sainte vocation dans leurs enfants et qui seraient disposés à en favoriser le développement, on leur dit : « Prenez garde de confier vos enfants aux écoles que nous voulons bien laisser » à l'autorité et à la direction des évêques : car il se pourrait que vos enfants n'eussent » qu'une vocation faible ou trompeuse, que plus tard ils ne se sentissent pas assez » forts pour aborder les devoirs du sacerdoce, et alors l'instruction qu'ils auraient » reçue, fût-elle aussi complette que nous l'exigeons, ne serait plus bonne pour nous :

Digitized by Google

» Nous ne pourrions plus admettre vos enfants à devenir notaires, avocats, juges, » médecins, à les admettre enfin à la vie commune et aux droits de citoyen avant » qu'ils n'eussent effacé le stygmate de la science qu'ils ont puisée sous l'œil de la » religion et qu'ils ne fussent venus la régénérer par le baptême universitaire. Il faut » que cela soit ainsi, voyez-vous, pour que nous soyons sûrs que leur philosophie » ait été faite d'une manière complette : car la leur ne peut être qu'une philosophie » fondée sur la vérité catholique, et cela ne nous suffit pas à nous qui ensei- » gnons une philosophie bien plus large et surtout bien plus variée que celle-là, et » où l'on trouve de tout, du protestantisme, du spiritualisme, du matérialisme, du » déisme et du panthéisme ». Et voyez jusqu'où va l'esprit de défiance, nous pourrions même dire l'esprit d'hostilité contre cette influence qu'on redoute : Si quelqu'une de ces dispositions exorbitantes reçoit un moment une exécution moins rigoureuse, aussitôt l'alarme se répand dans le cœur de certains hommes ; vite il faut rappeler les principes à leur vigueur native et assurer, par le strict accomplissement de la loi, tous les moyens d'exclusion dont elle a entendu frapper la religion. Mais s'il s'agit au contraire d'une loi destinée à rendre hommage à un principe religieux, « Si, comme » l'a fait si justement observer un noble pair dont nous empruntons les paroles, si » la cour de Cassation proclame que la loi de 1814 sur l'observation des fêtes et » dimanches n'est pas abrogée et doit recevoir son exécution, une circulaire du mi- » nistre de l'intérieur en portant cet arrêt à la connaissance des préfets, leur prescrit « de tels ménagements que la doctrine de la cour suprême est pour ainsi dire paralysée ».

Il faut déplorer ces préventions profondes qui mettent ainsi en interdit le seul remède auquel la société pourrait demander la vitalité qui lui échappe. Il faut gémir de ce que les dignes successeurs de ces saints et généreux évêques qui, au dire de Gibbon lui-même, ont contribué pour une si large part à l'impérissable constitution de la nationalité française ; que ces hommes qui dans tous les temps, ont été non pas seulement des lumières pour la foi mais pour la science elle-même, soient exclus du droit qui leur appartient essentiellement par le fait de leur mission même, celui d'instruire et d'enseigner. Il faut gémir de ce qu'après avoir donné passage, dans la société, à de si nombreuses libertés contre l'abus desquelles elle a aujourd'hui tant de peine à se défendre, on lui refuse obstinément la seule qui soit sans danger, la seule qui pourrait efficacement la garantir et la sauver, la liberté d'enseignement ; et que l'unique et véritable motif de ce refus soit la crainte que l'on a de voir l'influence de la religion, c'est-à-dire l'esprit de dévouement et de sacrifice s'étendre sur une société rongée jusqu'au cœur par l'égoïsme.

Retrouvons cependant une espérance pour l'avenir en voyant sa cause si noblement et si énergiquement défendue au sein de la législature par des hommes qui ont compris que la religion et l'église sont au-dessus des partis et qu'elles n'appartiennent qu'à celui de l'humanité entière dont elles sont les indéfectibles soutiens. Applaudissons à cette protestation, partie d'un cœur chrétien qui, n'a pas voulu admettre la distinction qu'on voulait faire entre leurs intérêts et ceux de la société et qui s'est écrié : « Pour moi je ne les sépare pas ». Espérons que ce noble exemple ne sera pas

Digitized by Google

perdu et que, parmi les hommes investis de la mission de représenter et de défendre les intérêts de la France, il descendra une lumière qui fera reconnaître à beaucoup d'entr'eux qu'il y a quelque chose de plus pressant, pour le bonheur et la tranquillité du pays, que d'être fidèles à la religion des partis, c'est de s'attacher avant tout au parti de la religion.

Demande d'une modification dans le projet de loi sur la propriété littéraire. — La lettre suivante vient d'être adressée, de Lille, à M. le Comte Portalis, Pair de France.

MONSIEUR LE COMTE,

« Bientôt sans doute, grâce à la sagesse conservatrice de la noble Chambre dont vous faites partie, la propriété littéraire entrera dans le droit commun, et les créations de l'intelligence seront protégées par la loi comme les transformations de l'industrie et les chances de la spéculation; ce n'est pourtant pas là, je vous l'avoue, M. le Comte, ce qui me touche et me pousse à vous écrire. La vérité n'a pas besoin qu'on lui assure de rentes et ne fera jamais défaut à l'humanité. Qu'importe que la société remplisse son devoir ou le méconnaisse; moins d'argent, plus de respect, et même s'il faut cette ombre pour mieux mettre la vérité en lumière, que l'ombre demeure! Je ne tiens donc pas, comme vous voyez, à l'avantage matériel de la loi, bien que je le trouve de parfaite équité.

» Mais, au nom de la liberté humaine, au nom de ce qu'il y a de plus saint après la vertu, du repentir, je viens réclamer en faveur d'un auteur le droit d'interdire à tout jamais à ses héritiers ou au public la reproduction de tout ouvrage qu'il aurait reconnu préjudiciable à la religion ou à la morale publique. Conçoit-on, en effet, l'état douloureux d'un homme qui a frappé au cœur la société et qui ne peut retirer le trait empoisonné qu'il a enfoncé d'une main aveugle ou imprudente. Ah! c'est ici que je réclamerai dans toute sa force le droit sacré de la propriété. Si cet ouvrage est une toile ou un bloc de pierre, l'auteur, dans son indignation, peut brûler, détruire l'effigie impure. Mais si c'est le langage humain qui a été souillé sans pudeur, profané d'une manière impie, faudra-t-il que cette souillure, que cette lèpre s'attache à la société, s'étende de génération en génération, ait à jamais un culte et des fidèles? Quelque chose est donc plus fort que la liberté que nous avons tant exaltée; l'ouvrier a beau désavouer et renier son œuvre; elle est plus puissante que lui.

« Oh! je vous en conjure, M. le Comte! accordez à la société des gens de bien et à la noble pudeur d'un écrivain quelques paroles de votre voix éloquente! Nous n'avons plus de censure publique: on ne balaie plus les écuries d'Augias, nous acceptons tout au nom de la liberté: nous ne nous plaindrons pas, mais qu'il soit permis à un homme de se condamner lui-même, de déblayer son fumier, de retirer de la plaie et de briser une arme empoisonnée. Que la liberté morale ait toute sa puissance, et que la terre, comme le ciel, accorde satisfaction au repentir! »

Veuillez agréer, Monsieur le Comte, l'hommage de mon profond respect.

***

Lille, 31 Mai 1839.

Digitized by Google

Une thèse à la faculté de Médecine.— Les tâtonnemens et les incertitudes de la science médicale sont une vérité de fait devenue pour ainsi dire proverbiale. Les systèmes enfantent les systèmes ; les méthodes succèdent aux méthodes ; les Facultés combattent les Facultés.... Et toujours, en attendant, l'humanité souffre et meurt ; et toujours la santé échappe à la main qui la poursuit, comme l'onde aux lèvres de Tantale. Il y a là de quoi déconcerter les efforts qui ne se retrempent que dans le vil appât du lucre; il n'y aurait là pourtant qu'un utile enseignement pour les courages qui puiseraient leur force à la source des croyances : car voici comment raisonnerait le chrétien : le mal physique est un effet ; pour détruire l'effet, il faut attaquer la cause. Or la douleur est entrée dans le monde avec le péché : enlever le péché c'est donc remédier à la douleur. A la vérité la mort et les maladies sont un châtiment qui pèsera jusqu'à la fin sur la race d'Adam. Mais si la science aspire à soulager au moins les corps, il faut qu'auparavant elle appelle la vertu à régénérer les âmes ; si le calice paraît amer à la nature, c'est à la foi de l'adoucir. Nous sommes heureux d'apprendre que ces principes ne passent plus seulement pour des spéculations philosophiques, mais qu'ils commencent à s'introduire dans la pratique médicale. A Paris, des chaires publiques retentissent parfois de hautes conceptions sur les relations du physique et du moral ; et la jeunesse applaudit. Que dis-je ? La jeunesse prend la parole à son tour : voici un aspirant docteur qui secoue la poussière des préjugés, quitte l'ornière de la routine et s'avance hardiment, sa thèse à la main, à la rencontre du matérialisme. Il faut le nommer, ce courageux athlète, M. Jules Devaux, dont on a signalé, il y a peu de jours, le brillant début. Voici quelques-unes de ses paroles : « Un jour le texte suivant me tomba sous les yeux : *Le « monde est un système de choses invisibles manifestées visiblement.* Et je me pris » à dire : Oui je crois fermement que la physiologie et la pathologie tiennent essen- » tiellement à la science du bien et du mal, et que la médecine est une sorte *de se- » cond sacerdoce ou sacré ministère.* Aussi bien, comme, selon toutes les probabi- » lités, avant le dernier des jours, il ne nous sera jamais révélé qu'une partie des » choses, toujours le ministre de la nature aura, comme celui de l'autel, à répéter » ces deux mots : Je vois, je crois. Mais y a des prêtres incrédules qui ne voient » pas grand chose sur la pierre sacrée ».

Il était temps que la médecine vînt se joindre à ses sœurs, les autres sciences, qui toutes s'inclinent aujourd'hui devant le flambeau de la révélation, et prononcent leur acte de foi.

Une conversion.— Le prince royal de Dannemarck vient de se convertir au catholicisme. D'après les lois ou coutumes du pays, en abandonnant le protestantisme, il perd ses droits au trône. A une époque de foi générale, la conversion d'un hérétique, fût-il prince, semblerait un événement naturel et vulgaire. Dans notre temps d'indifférence c'est une protestation qui a une immense portée, rapprochée surtout qu'elle est des menées protestantes de la Prusse. Tandis qu'un monarque ambitieux convoite le pouvoir spirituel qui lui fait ombrage, voici qu'un autre grand

Digitized by Google

de ce monde préfère renoncer à une couronne terrestre, plutôt que de perdre la couronne que le fidèle attend dans le ciel. Quelle leçon donnée à son puissant voisin! Ainsi nous aurons vu, à peu de mois d'intervalle, un prince de l'église échanger la pourpre romaine contre la robe d'un moine, et un prince de la terre échanger les satisfactions de la puissance contre les promesses de la foi. Voilà le triomphe de l'humilité sur l'orgueil! voilà des gloires dignes des premiers chrétiens! Certes, et n'eût-il que ces deux faits à inscrire dans ses annales, il serait grand dans l'avenir le siècle qui donne au monde de tels exemples.

Digitized by Google

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

I. Précis de l'histoire des Peuples anciens, *par A. J. M. de St-Félix, membre de plusieurs Sociétés savantes, préfet et député en* 1830. — 3 *vol. A Paris, chez Levrault, rue de la Harpe*, 81.

Quelle est la vraie manière d'écrire l'histoire? Faut-il simplement narrer? Faut-il seulement raisonner? — Sur ce, grandes querelles parmi les maîtres, grande division en deux camps : les uns donnent la préférence aux faits, et ne manquent pas d'excellentes raisons pour nous démontrer la supériorité de leur méthode dans l'intérêt de la vérité historique ; il est fâcheux seulement que leurs faits rassemblés sans être unis, tombent sur la mémoire comme de pesantes masses, et l'écrasent à force de vouloir la remplir. Les autres choisissent la spéculation historique, se hâtent de quitter notre terre avec ses faits matériels et prosaïques pour s'élever dans la région des nues, et, planant de cette hauteur sur la pauvre humanité, nous dispensent généreusement comme des rayons de lumières les vapeurs et les ténèbres de leur cerveau. Ceux-ci ne s'adressent qu'à l'intelligence qu'ils prétendent guider : mais bientôt la raison de l'écrivain heurtant celle de l'écrivain, le lecteur se perd et en vient à confondre l'histoire avec la science des énigmes et des logogriphes. Mais voici enfin une méthode différente qui nous est révélée par un livre nouveau : il faut nous arrêter un instant et écouter M. de St-Félix, modeste champion qui n'entre point dans la lice la tête haute et le poing en avant, avec de grandes promesses et de magnifiques prétentions, mais qui nous dit simplement dans sa préface : « Nous avons voulu, comme autrefois le vertueux Rollin, faire de l'histoire un cours de morale politique, tout en nous mettant autant qu'ils nous a été possible, au niveau des progrès de la critique et des études actuelles... Nous n'avons pas la présomptueuse folie d'avoir constamment tu tout explorer, toujours réussi, toujours bien vu; mais nous nous rendons la justice que nous avons constamment prononcé avec conviction, et d'après ce qui nous a paru conforme aux grands principes de l'ordre social. » — M. de St-Félix a remarqué dans l'histoire plusieurs points de vue ou ordres d'idées différents : 1° la partie géographique, qui est inhérente à toute histoire, et sans laquelle celle-ci demeure évidemment incomplète : Il y a entre les hommes et la terre, que la providence nous a donnée, de mystérieuses sympathies : il ne nous suffit pas de savoir que tel peuple a existé, nous aimons à connaître le lieu où ces pèlerins ont jeté leur tente, afin de mieux nous associer à leurs sensations, et pour ainsi dire respirer l'air qu'ils ont respiré. Nos pensées, que l'imagination dissipe si souvent, s'assemblent alors et se fixent mieux ; 2° la partie chronologique. La

Digitized by Google

chronologie est, on l'a dit, l'œil de l'histoire. Mais c'est la mémoire qui voit par cet œil, et souvent il arrive qu'à force de le tenir ouvert, il devient morne ou distrait. Il faudrait l'éclairer sans le lasser ; 3° la partie historique proprement dite la narration en fait le fond ; 4° la partie critique ou philosophique, la plus importante de toutes, et celle qui suppose la connaissance des trois autres dont elle est le complément : car, comme dit l'auteur, c'est l'enseignement intellectuel ou le vrai qui doit être l'unique but des études historiques. Or M. de St-Félix a pensé que ces quatre parties étaient distinctes et qu'il était possible de les séparer sans déchirer l'ensemble. Il l'a essayé et nous l'en félicitons. L'âme a des facultés diverses qu'il est souvent dangereux de vouloir toutes exercer à la fois : la mémoire surtout est une faculté délicate qui s'émousse aisément et à laquelle convient la solitude du recueillement. Le jugement est une faculté profonde et large, s'il est permis de s'exprimer ainsi, par comparaison avec les choses physiques : il lui faut de l'espace ; le travail minutieux de la mémoire l'irrite ou le retarde. Mais autant la surcharge blesse l'âme, autant le vide lui répugne ; et elle sent le vide quand vous lui donnez en pâture quelque histoire locale, quelques faits particuliers sans liaison avec ce qui a précédé et ce qui a suivi. Un ruisseau passe inaperçu dans un obscur coin de terre : il se découvre de loin dans une plaine vaste et riche. Cette plaine, en histoire, c'est le dessein providentiel, c'est le tableau moral de l'humanité. Cette scène imposante est un livre ouvert où chaque page se lit sans se détacher, où la division n'exclut pas l'unité. Il y a donc pour l'historien un double besoin à satisfaire, besoin de spécialiser dans l'exposition, de généraliser dans la pensée. M. de St-Félix nous paraît avoir heureusement atteint à l'un et à l'autre résultat. Chacun de ses précis historiques est précédé d'une notice géographique, d'une notice, d'un tableau et d'un sommaire chronologiques, et il est suivi d'observations raisonnées sur la religion et le culte, le gouvernement, la législation, les mœurs et coutumes, les sciences, les lettres et les arts. Mais afin de raccorder entr'elles ces notices particulières, il commence son ouvrage par des notions générales sur la géographie et la chronologie anciennes, sur la géologie, l'unité des races, les religions, etc. Elle est grande, l'histoire, quand on la prend ainsi dans son magnifique ensemble, et que, la flambeau de la révélation à la main, on se met à parcourir la scène des temps. Ce fut la pensée de Bossuet dans son histoire universelle : si nos écrivains modernes n'ont pas le génie de ce grand homme, ils sont en un sens, (le dirons nous ?) plus favorisés par la Providence : aujourd'hui, après tant de siècles d'orgueilleuses contradictions, Dieu permet enfin que la science vienne en s'humiliant faire amende honorable à Moïse et reconnaître l'étonnante véracité de ses récits. Dès-lors, plus de prétextes à la mauvaise foi : il faut que tous voient et comprennent. Nous touchons du doigt le grand fait de l'unité des races, de l'unité primitive des langues ; nous suivons dans leurs migrations les fils de Noë et leurs descendants ; nous nous rendons compte de l'accord parfait de tous les peuples sur les premières vérités religieuses, des aberrations de l'orgueil humain ; chaque nation vient prendre sa place sur ce théâtre du monde, s'y maintient, si elle est dans l'ordre, se dégrade et tombe, si elle en dévie. Ainsi tout se classe dans la pensée, tout s'harmonise ; et aussi tout se comprend et

Digitized by Google

se retient... et l'historien a atteint son but. Faisons donc des vœux pour que le livre de M. de St-Félix soit lu. Ces *Précis*, écrits avec le style simple qui convient l'histoire, et dans lesquels les faits substantiels sont heureusement analysés, ne seront pas confondus avec tant d'indigestes compilations dont le bon sens et le dégoût publics font chaque jour justice. Ils sont une œuvre de conscience et de talent, et nous paraissent à la fois un service rendu à la génération qui s'élève, et un progrès véritable dans la science historique.

II. Phædri Augusti Liberti fabulæ æsopiæ cum veteres, tum novæ atque restitutæ ad fidem codicum recognovit..... Christ. Tim. Dresler in gymnasio Budissino collega..... accedunt Ugobardi Sulmonensis fabulæ Phædrianæ è codice hænelliano et duacensi..... accuratè editæ. In-8o, *Budissæ*, 1838.

Jusqu'à la fin du seizième siècle, les fables de Phèdre n'avaient pu être retrouvées. On les regrettait sur la foi de Martial et d'Aviénus, et l'on n'espérait plus guères les voir reparaître au jour. Le beau temps des découvertes était passé avec les Pétrarque, les Pogge, les Béatus Rhenanus, les Erasme. Les calvinistes, grands destructeurs d'églises et de bibliothèques, avaient livré aux flammes d'innombrables manuscrits. Pourtant Pierre et François Pithou vivaient encore. C'est d'eux que Scaliger disait un peu trivialement qu'ils devinaient les bons livres de loin comme un chien flaire un os et comme un chat sent une souris. Il paraît qu'un manuscrit de Phèdre, remontant au 10e siècle, reposait ignoré dans la bibliothèque de Fleury-sur-Loire, quand cette abbaye fut saccagée et pillée en 1562 par les sectaires. Le précieux volume échappé au désastre [1] tomba dans les mains de François Pithou qui laissa à Pierre, son frère, le soin de l'éditer. L'ouvrage imprimé à Troyes par Jean Odot en 1596 et contenant cinq livres, excita l'admiration universelle. Alors, les livres latins étaient encore entre les mains de tout le monde; et il n'y avait pas bien long-temps que Marie-Stuart haranguait et écrivait en cette langue. Phèdre a eu jusqu'à nos jours quarante éditions au moins. En 1808, J. A. Cassitti publia à Naples trente-deux fables nouvelles attribuées à notre auteur et extraites d'un manuscrit de Nicolas Perrot. Cette édition, exécutée à la hâte et subreptivement, pour gagner de vitesse Cotaldo Jannelli qui faisait imprimer les mêmes fables avec ses notes à l'imprimerie royale de Naples, fut assez mal accueillie; elle fourmillait d'erreurs. Le travail de Jannelli publié ensuite, obtint beaucoup plus de succès; mais l'authenticité des nouvelles fables fut attaquée vivement; et aujourd'hui les savants n'y croient plus guères.

---

1 M. Berger de Xivrey a donné la description de ce manuscrit dans sa belle édition de Phèdre, grand in-8o Paris. Firmin Didot. 1830. Les frères Pithou, qui étaient encore calvinistes à cette époque, avaient sans doute des facilités particulières pour retirer les livres des mains de leurs co-religionnaires. Du reste on sait que la majeure partie de la bibliothèque de Fleury-sur-Loire fut emportée par les rebelles, à Berne, où elle se trouve encore.

Digitized by Google

Aux éditions nombreuses qu'on a données du fabuliste latin, M. Dressler vient d'en ajouter une qui prendra un rang distingué dans la bibliographie classique. Professeur d'humanités à Bautzen, ce philologue avait remarqué, en expliquant Phèdre, des lacunes, des incorrections qu'il avait à cœur de faire disparaître. Son érudition sagace et patiente le mit sur les traces d'une foule d'améliorations qu'il parvint à accomplir heureusement. Après les cinq livres des anciennes éditions, il a donné les fables vraies ou supposées du manuscrit de Perrot; puis il a composé deux autres livres de celles que Gudius et Burman ont mises en vers d'après un anonyme et le fabuliste Romulus; de sorte que le Phèdre de M. Dressler présente huit livres au lieu de cinq. Ce n'est pas tout. Dans l'édition donnée à Ulm et à Strasbourg et ailleurs des Apologues de Romulus, on avait ajouté 60 fables écrites en vers hexamètres et pentamètres. Ces compositions, défigurées par les copistes et par les éditeurs, réclamaient les corrections d'une critique éclairée. Ici M. Dressler a encore été heureusement servi par les circonstances. Deux manuscrits anciens et inconnus, à ce qu'il paraît, jusque-là, lui ont été gracieusement communiqués, l'un par M. Gustave Haënel à qui l'on doit un catalogue des principaux manuscrits de l'Europe, et l'autre par notre compatriote, M. Duthillœul, bibliothécaire de la ville de Douai, qui l'a trouvé dans le riche dépôt dont il est le conservateur. Le manuscrit de M. Haënel est de la fin du 13e ou du commencement du 14e siècle, et fut acheté en Italie par le savant voyageur. Il provient de la bibliothèque particulière du pape Pie VI. Il a le mérite de faire connaître le véritable auteur de ces fables, qui était resté ignoré jusqu'ici. Le manuscrit le nomme en toutes lettres Ugobard de Sulmone. Celui de Douai est plus ancien; il paraît de la fin du 12e siècle. Le savant éditeur se loue beaucoup de l'obligeance de M. Duthillœul qui a fait soigneusement collationner le manuscrit avec les textes imprimés et en a extrait des variantes très-précieuses qui ont servi à restituer des endroits obscurs ou altérés. C'est par des communications faites avec tant d'urbanité et d'intelligence qu'un bibliothécaire rehausse l'éclat de ses modestes fonctions; c'est ainsi surtout qu'il accroît la renommée des richesses littéraires dont la garde lui est confiée. M. Dressler, au surplus, ne s'est pas montré ingrat envers notre compatriote; il le remercie de ses bons procédés en très-beau latin; et désormais le nom de M. Duthillœul sera cité toutes les fois qu'on réimprimera les fables d'Ugobard de Sulmone.

Donnons une idée sommaire du travail de l'éditeur. Préfaces, dissertations et notes, tout est en latin. Nos éditeurs français ne poussent pas aussi loin l'amour des traditions classiques. Est-ce impuissance de leur part, ou bien condescendance délicate envers les lecteurs d'aujourd'hui pour la plupart desquels la langue de Cicéron est devenue lettre close?.....

Après une préface où M. Dressler expose avec clarté les motifs et le plan de sa publication, vient une vie de Phèdre sur qui l'on ne saurait presque rien, si lui-même n'avait pris soin de nous donner dans les prologues de ses fables quelques vagues notions sur sa personne. Le reste des liminaires est rempli par deux dissertations: l'une intitulée *de Fabulis Phædri in orationem prosam resolutis;* l'autre

Digitized by Google

de codicibus, quibus Phædri Fabulæ continentur, manu scriptis. Cette dernière surtout offre des documents biographiques fort curieux.

Les notes placées au bas de chaque page à la suite du texte sont brèves, concises et substantielles; elles n'ont guères rapport qu'aux variantes et corrections. L'éditeur n'a point cédé à la gloriole facile d'étaler une érudition superflue; on voit qu'il écrit moins pour les étudiants que pour les professeurs et les érudits. Son Phèdre occupera certainement une belle place à coté des éditions si estimées qui sont dues à Schwabe, à Jannelli et à M. Berger de Xivrey.

III. TRAITÉ DE L'EXPROPRIATION POUR CAUSE D'UTILITÉ PUBLIQUE. — *Par MM. De Caudaveine, juge, et Théry, avocat, 1 vol. Paris, chez A. Guyot et Scribe, rue Neuve des Petits-Champs, 27.*

Dans un de nos précédents numéros, en rendant compte du livre de M. Hennequin *sur le droit de propriété*, nous signalions l'étonnante fécondité des auteurs de *traités spéciaux*, qui envahissent toutes les avenues du droit, et se partagent en le morcelant une science qui n'est belle que dans son ensemble. Toutefois si nous repoussons avec dédain la main de la spéculation lorsqu'elle vient disséquer le corps des lois, nous bénissons celle du talent, lorsqu'elle soumet au scapel d'une consciencieuse investigation les parties encore inexplorées de ce tout colossal: et à cet égard nous devons une mention particulière d'estime et de félicitations aux auteurs du nouveau traité d'Expropriation publique. C'est encore ici le droit de propriété qui est en cause, non dans ses attributs, mais dans celle de ses modifications la plus importante de toutes, l'*Expropriation*. Le droit de propriété est une des bases de l'ordre dans la société; et à son tour l'esprit d'ordre consolide le droit de propriété: Aussi a-t-on remarqué que jamais ce droit ne fut plus respecté que chez les nations nouvelles et vierges de corruption, alors que les liens sociaux avaient encore toute leur force; et qu'au contraire les siècles de décadence comme le nôtre sont ceux où la propriété reçoit les plus fréquentes atteintes et a le plus grand besoin de protection (les statistiques criminelles témoignent de l'augmentation progressive et alarmante des vols). Cette observation acquiert, ce nous semble, un nouveau poids quand on la combine avec l'esprit de la législation sur l'expropriation pour cause d'utilité publique. *L'utilité publique* est certainement une cause bien légitime de dépossession, et néanmoins le législateur lui-même s'effraie des abus que peut entraîner l'exercice de cette faculté exorbitante; il tremble de s'attaquer au droit privé même au nom de l'intérêt de tous; on dirait qu'il se sent en présence d'un de ces édifices ébranlés auxquels on n'ose toucher; et si des modifications s'opèrent de temps en temps dans la législation, c'est toujours dans le but de rassurer la propriété. « Trois législations principales, disent nos auteurs, ont, depuis trente années, successivement régi la matière, et il est à remarquer que chaque changement a eu pour objet d'augmenter les garanties des propriétaires. Faibles d'abord, sous la législation de 1807, qui, en confiant à un tribunal administratif la fixation du dommage, tendait à faire prévaloir les intérêts

Digitized by Google

de l'administration, elles s'accrurent notablement par l'intervention du pouvoir judiciaire proclamée par la loi de 1810. Alors le débat s'engagea publiquement entre les propriétaires et l'administration devant des magistrats qui ne tenaient rien de celle-ci, et dont on pouvait attendre une juste et indépendante appréciation. Aujourd'hui, la loi de 1810 a disparu et a fait place à l'essai d'un mode nouveau, l'introduction, dans les affaires civiles, d'un jury appelé à décider des questions de valeur (page 2). » C'est de cette loi nouvelle (du 7 Juillet 1833), que nos auteurs nous offrent le commentaire. Un remarquable esprit d'analyse et de logique nous a paru dominer dans leur discussion. Un excellent formulaire placé à la suite du Traité préviendra une foule d'erreurs judiciaires dont les conséquences sont souvent si désastreuses. La matière est neuve, et les nombreux travaux que réclame notre époque industrielle, surtout la construction des voies ferrées que l'on nous promet, donnent à cette publication un incontestable intérêt d'actualité. En deux mots : c'est un livre utile, et qui honore à la fois ses auteurs et notre ville qui les compte parmi ses citoyens.

Lille. — Imp. de Vanackere fils. 1839.

Digitized by Google

HENRI VANDERHOVE.

(*Suite et fin*).

XXV.

Cependant Monique éprouvait des angoisses dont elle n'avait jamais eu l'idée. Arrivée dans une vaste cour, on ouvrit devant elle une porte fortifiée par des barres de fer ; on la poussa dans l'intérieur, et la porte se referma aussitôt sur elle avec bruit.

A son entrée, une exclamation joyeuse, accompagnée de rires et de jurremens, s'éleva de tous les points de la salle où elle se trouvait. Jetant un regard autour d'elle, elle vit que les bancs, fixés contre les murs, étaient partout occupés par des femmes. Toutes ces femmes l'appelaient avec des cris, des injures, des grossièretés révoltantes. Monique, confondue, tremblante, seule debout au milieu de cette foule de mégères, ne savait de quel côté se tourner. Quel contraste ! la plupart de ces figures de femmes étaient empreintes de dureté et d'effronterie. Quelques-unes des plus jeunes auraient été belles ; mais leurs yeux morts, leur voix creuse, annonçaient que la débauche les avait consumées ; d'autres plus vieilles, avec leurs paroles caressantes, n'exprimaient que la ruse, le mensonge et l'égoïsme. C'était la réunion de tous les vices qui peuvent plonger dans l'abjection de malheureuses femmes auxquelles l'éducation ou le bon exemple ont manqué. Et au milieu de cette assemblée hideuse et criarde, se tenait debout, exposée aux moqueries et aux invectives, une femme d'un esprit cultivé, d'un caractère que l'ombre d'une bassesse

Digitized by Google

n'avait jamais flétri ; une femme innocente, dont les traits ne respiraient que pureté, douceur et souffrance. Mais cette supériorité morale, si peu appréciée d'ordinaire par de tels gens, excita néanmoins leur envie ; ces femmes dégradées résolurent d'humilier Monique autant qu'elle les surpassait, et lui suscitèrent mille avanies.

Deux de ces malheureuses l'invitèrent à prendre une petite place qu'elles venaient d'ouvrir entre elles sur le banc : Monique s'avançait, et les remerciait d'un regard reconnaissant ; mais au moment où elle allait s'asseoir, ces deux femmes se rapprochèrent en poussant un grand éclat de rire, auquel toute la troupe se joignit. Quand le bruit se fut apaisé, une autre, assise du côté opposé, reprocha d'une voix douce à ses compagnes de captivité leur cruauté à l'égard de la nouvelle venue. « Venez par ici, ma petite ; lui disait-elle ; on voit bien, malgré vos pauvres habits, que vous n'étiez pas faite pour venir loger ici ; hélas ! ni moi non plus. Nous sommes bien malheureuses ! » et elle lui offrit une place. Monique, dans une espèce d'étourdissement que venait de lui causer cette cruelle raillerie, s'avança de nouveau ; mais la même scène se renouvela avec un bruit infernal. Alors elle se retira dans le coin derrière la porte, et couvrit son visage de ses deux mains ; aussitôt toutes les prisonnières se levèrent en tumulte ; un groupe environna Monique, la serrant de près et l'accablant de consolations moqueuses et d'insolentes familiarités. Monique n'en pouvait plus ; elle pleura, elle sanglotta. Quelques-unes, émues de pitié, engagèrent les autres à la laisser en repos ; alors, se sentant dégagée, elle voulut prendre son mouchoir pour essuyer ses larmes qui avaient coulé sur son visage et jusque sur son cou ; mais elle s'aperçut que déjà son mouchoir lui avait été volé.

Toutes ces pénibles scènes, et celle qu'elle avait subie dans la matinée lorsqu'on l'avait arrêtée, et celles de la nuit précédente où elle avait partagé le dernier morceau de pain avec son fils ; les chagrins passés, les tourmens actuels, la faim ;

Digitized by Google

c'était beaucoup plus qu'il n'en fallait pour épuiser toutes ses forces. Appuyée dans l'angle obscur formé par le mur et par la porte, elle sentit ses genoux chanceler et battre l'un contre l'autre; elle se laissa couler lentement, et resta accroupie dans l'ombre, les bras pendants, et le visage sur les genoux. On ne fit plus attention à elle.

Ce côté de la salle était ordinairement abandonné; on y amassait toutes les immondices. Dans l'angle le plus voisin de celui qu'occupait Monique, était placé le baquet infect qu'on trouve dans la plupart des prisons, et dont les exhalaisons en vicient continuellement l'atmosphère. Dans ce coin sale, sur ces carreaux humides, dans cet air empesté, elle était immobile; et tandis que les prisonnières se livraient à leur argot grossier et turbulent, le bruit résonnait dans la tête affaiblie de Monique sans qu'elle pût distinguer aucun son. Elle croyait flotter dans le vague d'un rêve horrible. Des nuages noirs semblaient passer et repasser sous ses yeux; peu-à-peu ces nuages s'accumulaient, la lumière devenait sombre; puis une nuit aussi noire que le chaos enveloppa son esprit. Cette défaillance ne dura pas long-temps. Elle sentit une main prendre son bras en-dessous, et s'efforcer de la soulever. C'était une vieille femme qui n'avait cessé jusqu'alors de la regarder d'un air de pitié, mais qui n'avait osé prendre sa défense, ni même dire un mot pour elle. Voyant le calme rétabli, elle s'était décidée à faire asseoir près d'elle la pauvre inconnue. Monique ouvrant les yeux, regarda fixement, comme surprise, et ne sachant où elle était; mais bientôt ses souvenirs s'éclaircirent, sa physionomie s'attrista; silencieuse et craintive, elle alla s'asseoir près de la vieille, à l'extrémité du banc, n'osant jeter qu'un coup d'œil furtif sur la troupe dévergondée des misérables dont elle était devenue la compagne.

XXVI.

Vers le soir, on apporta de la nourriture aux prisonnières. Monique goûta pour la première fois ce pain trempé dans l'infamie. Ensuite toutes ces femmes s'empressèrent de choisir les meilleures places pour passer la nuit. La vieille compatissante eut soin de ménager à Monique un peu de paille à l'écart, afin qu'elle ne fût point tourmentée par l'égoïsme effronté des autres. Elle s'étendit donc à côté de la vieille. Pendant quelque temps, il fallut entendre les discours effrénés de quelques malheureuses, qui cherchaient sans doute à s'étourdir elles-mêmes pour ne plus penser à leur misère.

Enfin le silence s'établit, et Monique, un peu fortifiée par la nourriture qu'elle avait prise, put réfléchir, dans la nuit de sa prison, à la triste journée qui venait de s'écouler. Tant de pensées lugubres se pressèrent bientôt en foule dans son esprit; elle se vit si abandonnée sur la terre, le passé lui paraissait un songe si inconcevable et si triste, l'avenir si incertain, que son courage en fut ébranlé. Elle éprouvait dans son cœur une amertume secrète, une lassitude d'esprit, qui lui fit croire que Dieu même l'abandonnait. Elle se retournait par intervalles sur sa paille qu'elle arrosait de larmes. « Que faire, ô mon Dieu! que faire? » murmurait-elle en pleurant. « Prier! » lui répondit une voix intérieure. Cette pensée de prier rendit quelque énergie à sa volonté. Elle éleva son âme, et s'adressant à Marie, modèle ineffable des mères affligées : « O sainte Vierge, dit-elle, ô mère de Dieu, combien vous avez aussi souffert! je me jette dans votre sein; ne m'abandonnez pas dans le malheur; donnez-moi la patience avec laquelle vous avez suivi votre fils à la trace de son sang jusqu'au Golgotha. Mère douloureuse! vous avez vu votre cher fils mourant d'une mort infâme; mais vous deviez le revoir au ciel. O mère de compassion et d'espérance, je crie vers vous; rendez-moi mon fils. O mon fils, mon fils!

Digitized by Google

ne le retrouverai-je plus jamais ! jamais ! pas même après la mort ! ô sainte Vierge Marie, sauvez mon pauvre enfant ; je ne vous ai pas encore priée en vain. »

Ces paroles roulaient dans son esprit ; mais quelques-unes échappèrent de ses lèvres, et au nom de la sainte Vierge, quelques femmes murmurèrent, et d'autres riaient. Avertie par là de veiller sur elle-même pour ne pas donner lieu à de nouveaux blasphèmes, Monique fit tous ses efforts pour retrouver le calme. Elle continua à s'entretenir intérieurement de ce nom de Marie, si riche en consolations pour une âme qui le comprend. Elle se rappela que la résignation, l'obéissance et les douleurs de Marie avaient produit toutes ses gloires. Elle se la représenta debout sous la croix, recevant les gouttes du sang de son fils ; puis, assise au pied de la même croix, tenant encore sur ses genoux le corps pâle et raidi de son fils. « Oui, mon Dieu, pensa-t-elle, que votre volonté se fasse ; privez-moi, s'il le faut, du bonheur de retrouver Henri dans cette vie mortelle, comme votre mère vous perdit par la mort jusqu'à l'heure de votre résurrection. Mais sauvez-le ! sauvez-le. Ne frappez que moi ! »

Combien la religion est consolante, lorsqu'elle nous enseigne que nos souffrances ne sont pas perdues, si nous les offrons en expiation pour effacer nos fautes ou celles de nos semblables ! Sans cette foi à l'expiation, les heures de souffrance sont des heures qu'on voudrait retrancher de la vie ; et ces heures reviennent si vite, et sont si longues ou si horribles, qu'on voudrait retrancher souvent la vie entière, et qu'on maudit le jour où il fut dit à un homme : un enfant vous est né. Mais combien la vie change d'aspect, lorsqu'on peut se dire : « Je souffre : gloire à Dieu ! j'en serai récompensé ! » Combien surtout il doit être doux, pour une mère chrétienne affligée, de penser que ses souffrances peuvent être appliquées à son fils, et devenir profitables à l'enfant de ses entrailles ! Combien alors, loin de repousser la peine, elle s'en fait une joie ; combien elle peut se dire avec vérité : ô dou-

Digitized by Google

leur! non; tu n'es pas un mal! Et tel fut le résultat de la prière que Monique avait adressée du fond de son cœur à la consolatrice des âmes troublées. Elle offrit toutes ses peines à Dieu, le suppliant de les prendre en expiation des fautes d'Henri; et pleine de confiance en celui qui a fait le cœur des mères, elle ne douta point que son sacrifice ne fût accepté. Il lui semblait que chaque genre d'affliction qu'elle éprouvait, chaque moment de ses angoisses était porté par un ange sur l'autel de la victime sans tache, qui les mêlait avec son sang immortel, et les convertissait en grâces célestes, destinées à redescendre sur Henri.

Ainsi s'ouvrit à Monique une communication par le ciel avec son fils absent; à chaque instant sa pensée pieuse, comme un rayon de lumière, montait à Dieu pour se réfléchir sur son fils. Elle parlait à ce fils; elle parlait de lui à Dieu; elle n'était plus seule. « Si Henri avait été jeté dans un lieu semblable, pensait-elle, que serait-il devenu? quel désespoir! quel accablement! oh! c'est alors qu'il aurait été réellement perdu! personne ne lui aurait inspiré de bons sentimens; personne ne l'aurait rappelé à la vertu! Pourquoi donc souhaiterais-je de sortir de cette prison, puisque je n'en pourrais sortir qu'en l'y voyant entrer à ma place? Puisqu'il y a un coupable, il faut une victime. O mon Dieu, je vous bénis! Je bénis cette prison! vous avez tout disposé pour le bien! vous aurez pitié de mes peines, et vous conduirez enfin mon fils à la piété et à la vertu. »

En priant ainsi, elle s'était relevée doucement sur ses genoux dans l'obscurité, en prenant garde de ne pas réveiller ses voisines; les mains jointes dans l'attitude de la prière, elle ouvrait son âme aux influences du ciel, comme une plante ouvre sa fleur à la rosée pendant la nuit; et la céleste rosée ne manquait pas à ses désirs. Elle éprouva cette paix affectueuse et cette émotion sublime, qui parfois dégagent les âmes saintes de la boue du monde, et les élèvent dans une sphère éthérée et brillante, comme un souffle d'air pur qui se

Digitized by Google

dégagerait vers la lumière du fond d'une eau bourbeuse : extase merveilleuse, avant-goût des jouissances infinies, envoyée quelquefois par la Providence à la rencontre de ses amis que le voyage fatigue, pour rajeunir leur courage en leur faisant goûter une parcelle de l'éternité sainte.

Lorsqu'au lever du jour la lumière redescendit dans la prison à travers les barreaux de fer, il parut dans les traits de Monique un calme et une dignité parfaite, qui subjuguèrent son cynique entourage. La vieille femme redoubla envers elle de soins et d'égards, qu'elle recevait avec reconnaissance et presque avec confusion. Peu-à-peu tous ces cœurs, qui semblaient fermés à tout sentiment de respect ou de compassion, sentirent quelque chose qui les adoucissait d'une manière mystérieuse. Une femme, couverte de haillons, et dont la figure était peu prévenante, ayant renouvelé envers Monique un de ces outrages tant prodigués la veille, Monique la regarda d'un air de bonté et de pardon si expressif, que sa parole injurieuse ne fut accueillie que par un silence général de désapprobation. Surprise, cette femme resta quelque temps les yeux baissés, immobile et muette, puis, l'impression qui dominait les autres la gagnant elle-même, elle se leva, tira de sa poche, quoique avec hésitation, le mouchoir qu'elle avait volé la veille à Monique, et le lui rendit d'un air presque humilié. Monique la remercia en souriant, comme si elle avait considéré tout ce qui s'était passé comme un jeu innocent. Un murmure d'admiration pour Monique, et de satisfaction pour cette femme, s'éleva par toute la salle, et la malheureuse qui venait de réparer ainsi son vol et ses outrages, se remit sur son banc avec des larmes dans les yeux.

Digitized by Google

XXVII.

L'homme charitable qui avait recueilli Henri au moment où il gisait expirant sur la grande route, était un propriétaire aisé, nommé M. Dussol, qui habitait une modeste maison de campagne à quelques lieues de Paris. Comme il n'y avait point d'hôpital dans la petite ville dont cette maison était voisine, il résolut de garder chez lui le jeune inconnu qui était tombé si singulièrement entre ses mains.

Une fièvre dangereuse conduisit Henri pour quelque temps aux portes de la mort ; puis il reprit lentement ses forces, et pendant la durée de sa convalescence progressive, il fut longtemps sans pouvoir se rendre bien compte de sa situation. Peu-à-peu cependant ses souvenirs s'éclaircirent, et les lueurs désolantes qu'ils jetaient dans son âme le firent retomber dans la maladie dont il avait eu tant de peine à sortir. Il se passa plusieurs mois dans ces fluctuations, qui paraissaient rendre impossible son retour complet à la santé. Un jour on lui avait permis de se distraire par quelques courtes lectures. Il prit un journal qui se trouvait sous sa main. Par une coïncidence qui semblait l'effet d'une providence vengeresse, la première nouvelle qu'il lut était une scène de cour d'assise ; et le principal personnage de cette scène était une femme qu'on ne nommait pas, mais qui ne pouvait être que sa mère ! On racontait en effet qu'une femme accusée d'avoir volé une montre, s'était obstinée à ne point se défendre ; on n'avait même pu découvrir son nom. L'accent de cette femme, son air, le peu de paroles vagues qu'elle avait prononcées pour éluder les questions, quelque chose de simple et de touchant qui ne permettait pas, en dépit même du fait matériel, de la croire coupable, avaient produit une impression générale d'attendrissement, et cependant le fait était si flagrant, son silence si obstiné que le jury avait dû la condamner comme voleuse.

Je n'essaierai pas d'exprimer toutes les émotions dont cette

Digitized by Google

nouvelle fit tressaillir son âme. Il y avait certainement quelque chose d'effrayant pour lui dans cette espèce de fatalité qui, après l'avoir poussé des fautes aux vices, et des vices aux crimes, s'opiniâtrait encore à lui mettre sans cesse son crime devant les yeux. Cette fois, un journal, un organe indifférent, qui ne le connaissait pas, qui devenait un messager de remords, une voix du ciel, lui demandant : « Qu'as-tu fait de ta mère? » Sa mère était restée inconnue, lui-même était inconnu à M. Dussol ; il n'y avait aucune communication humaine entre elle et lui ; un abîme de silence et d'obscurité les séparait ; et cependant la voix du ciel résonne encore sur cet abîme, et sans que nul autre l'entende, crie au coupable, au coupable seul : « Qu'as-tu fait de ta mère? »

« Ce que j'en ai fait? ô trahison abominable! je lui ai mis mon crime entre les mains, je l'ai poussée devant moi, je me suis tenu en arrière ; et quand la justice s'est emparée d'elle, je l'ai laissée conduire en prison et je n'ai pas couru, je n'ai pas dit : c'est moi! oh, atroce! oh, comment cette terre veut-elle bien encore me porter! cette affreuse vérité me poursuit, me trouve partout, me perce de part en part. O ma mère, qu'as-tu pensé, qu'as-tu senti, quand tu t'es vue sur ce banc où comparaissent les scélérats? Tu as sans doute regardé souvent autour de toi, pour voir si j'étais là, si j'arrivais enfin pour reprendre mon fardeau, pour te rendre l'honneur! mais tu ne m'as pas vu ; non, il n'y était pas ; ce lâche s'était enfui. Tu as baissé les yeux ; tu ne m'as pas accusé ; tu t'es revêtue de la robe d'ignominie faite pour moi. Qui suis-je maintenant? le dernier des misérables!

» Est-ce bien possible? Non, ma volonté n'en était pas. Non, je n'étais plus libre. Non, j'avais perdu la tête. Mais dans quel horrible état d'esprit étais je donc? comment y suis-je tombé? moi un voleur! mais avant de voler, j'avais joué! mais le jeu n'était qu'un auxiliaire de la débauche ; mais avant d'être débauché, j'étais sceptique, j'étais fier de mon doute, je me croyais au-dessus du vulgaire, et je suis tombé dans le

Digitized by Google

plus vulgaire des crimes. Oh quelle vie! oh quelle fatale gradation! .... Mais c'en est fait, sortons de là! fouille dans ton cœur, et vois s'il y reste encore une seule fibre de courage et de vertu. Oses-tu aller délivrer ta mère? déclarer à la face du monde ce que tu as été en secret, un homme vil? t'abreuver d'une juste honte pour tous les jours qui te restent à vivre? l'oses-tu? »

A toutes ces questions qu'il se faisait à lui-même, il n'osait d'abord répondre. A la fin, cependant, recueillant toutes ses forces pour vaincre l'oppression de son cœur : « Oui, s'écria-t-il, c'en est fait, je le veux! je le veux! » et à l'instant il se prosterna sur le plancher de sa chambre, et versa des larmes. Les paroles, et même les idées lui manquaient; mais ce n'en était pas moins une prière qui éclatait ainsi dans les profondeurs de son âme. Il resta longtemps dans cette position suppliante, et se releva ensuite avec une résolution bien affermie.

Jamais le cri de la conscience n'avait été aussi puissant; il devait donc l'emporter à la fin. D'ailleurs, les obstacles qui avaient si fréquemment contrarié ses bonnes résolutions n'étaient plus là; le respect humain, l'entraînement des mauvaises habitudes, l'excitation toujours renaissante du séjour de Paris, tous ces poisons qui énervent la volonté étaient absents. Ses passions s'étaient en quelque sorte épuisées par leurs propres violences; la maladie, en retrempant ses sentimens, avait assoupli son caractère. Enfin les circonstances avaient presque tout fait pour le ramener à une vie plus digne par le repentir. Autant l'impulsion mauvaise avait été forte, autant celle du bien était devenue irrésistible; le ciel lui avait tellement applani et incliné sa voie, qu'il n'avait plus qu'à s'abandonner à la pente qui le sollicitait.

Est-ce donc que la loi d'expiation avait été levée pour lui? Non; mais en vertu de cette même loi qui nous rend tous solidaires, et qui nous permet de souffrir et d'expier les uns pour les autres, Monique s'était chargée du fardeau de son fils; celui-ci n'avait plus qu'à joindre un repentir sincère aux souffrances de sa mère, et le ciel agréait tout.

Digitized by Google

Nous ne détaillerons point toutes les circonstances de cette réconciliation d'Henri avec sa conscience ; il avoua tout à son bienfaiteur, M. Dussol ; et celui-ci fit toutes les démarches nécessaires pour découvrir la prison qui enfermait Monique. Mais la pauvre femme avait épuisé la coupe d'amertume ; son cœur en avait défailli ; ses forces étaient usées ; sa vie, jetée comme un parfum dans un feu trop ardent, s'exhalait devant Dieu jusqu'à ce qu'il n'en restât plus rien sur la terre. M. Dussol et Henri arrivèrent seulement pour recueillir son dernier soupir.

On leur apprit que, pendant son séjour dans la prison, Monique, que l'on appelait toujours l'*inconnue*, s'était fait respecter et chérir de toutes ses compagnes de captivité. Souvent elle avait parlé de son village, qu'elle ne nommait pas, de son église entourée d'arbres, de son jardin, et des beaux paysages de la montagne. D'autres fois elle paraissait réprimer avec effort des souvenirs d'une autre nature ; mais jamais rien de ce qui aurait pu donner quelque éclaircissement sur sa famille ne lui avait échappé. Lorsqu'on l'interrogeait là dessus, elle était saisie d'une si navrante douleur, qu'on eut enfin la pitié de ne plus lui en parler jamais. Seulement elle mentionnait quelquefois avec larmes le tombeau de son époux, et témoignait du regret de ne pouvoir être enterrée auprès de lui. M. Dussol voulut accomplir ce désir de son cœur, et lui donner ainsi, après la mort, une marque de la vénération que lui inspirait l'histoire de sa vie. Il fit transporter les restes de Monique au village où elle avait été quelque temps heureuse ; et là son tombeau fut visité par une foule de personnes qu'un si grand dévouement pénétrait d'admiration. Henri n'hésitait plus à raconter à tout le monde les détails du sacrifice maternel ; il devait cette réparation pour l'ignominie qu'il avait quelque temps, lui criminel, laissé subir à l'innocente.

Quant à lui, que pouvait-il faire après avoir si horriblement gâté sa vie ? les hommes ne voient pas le fond des cœurs ; et c'est pourquoi les taches imprimées à une réputation ne s'effa-

Digitized by Google

cent guères à leurs yeux. D'ailleurs la plupart sont durs, et ne sont pas fâchés de relever la vertu qu'ils croient avoir par le contraste des égaremens d'autrui. Ainsi repoussé de l'estime des hommes, il n'y avait plus de carrière qui pût lui livrer passage. Que pouvait-il donc faire? selon la logique vulgaire, aujourd'hui si fort en vogue, il devait se brûler la cervelle; mais sa mère veillait encore sur lui du haut des cieux. Il alla frapper un jour à la porte d'un de ces asiles bâtis pour les caractères exceptionnels, et pour les victimes d'irréparables naufrages; et là, il acheva de discipliner les révoltes de son cœur sous l'habit grossier, et dans la méditation silencieuse du Trappiste.

Digitized by Google

DE LA PART DU CLERGÉ GAULOIS

Dans la conquête des Gaules,

PAR CLOVIS (*).

LA conquête des Gaules par les Francs eut cela d'admirable dans ses résultats politiques, qu'en mettant fin à la domination romaine et en consommant le triomphe de la race teutonique sur l'empire, elle commença l'émancipation du peuple gaulois, dont les Romains et les Teutons se disputaient depuis si long-temps l'asservissement. Considéré sous le point de vue religieux, cet événement ne nous présente pas des suites moins importantes, puisqu'il signale la décadence de l'Arianisme dans l'Occident, et rouvre aux missionnaires catholiques la Bretagne et la Germanie. Clovis fut pour l'église Gallicane un protecteur évidemment suscité par la Providence (1), ce que Cyrus avait été pour les Juifs, et Constantin pour les Chrétiens. De là, peut-être cette affectation dans certains historiens, de déprécier ses victoires en exagérant les désastres qui les accompagnèrent; de là aussi ce tableau lugubre qu'ils nous ont tracé de l'état d'avillissement où les Gaulois furent réduits après l'invasion des Francs, état si misérable, à les en croire, qu'ils ne craignent

(*) Parmi les historiens qui ont fait un crime au clergé gaulois du rôle qu'il joua dans la conquête des Gaules, par Clovis, nous pouvons citer MM. Thierry Fauriel, Sismondi et Michelet. Le fonds de leur récit diffère peu de celui de l'abbé Dubos, mais leur manière de juger est tout autre. Nous avons évité une réfutation directe de leurs assertions qui eût été trop longue et nous eût quelquefois entraîné dans des personnalités irritantes.

(1) Non solum *prædicator fidei Catholicæ sed defensor.* (Ep. St-Remig. ad Heracl. — D. Bouquet. t. IV. p. 52.)

Digitized by Google

pas de le comparer à celui des Grecs sous le joug des Musulmans. C'était un moyen sûr de provoquer une sorte d'exécration contre ceux qui par leur concours, leurs prières, leurs désirs, auraient joué dans cette révolution un rôle plus ou moins actif, et surtout contre les évêques, qui, au dire de ces mêmes écrivains, en auraient été les premiers instigateurs. Mais il suffit d'examiner de sang-froid les preuves sur lesquelles ils appuient ce grief, pour reconnaître combien est injuste le blâme qu'ils se plaisent en cette occasion à déverser sur le clergé Gaulois. S'ils avaient été moins aveuglés par leurs préventions, moins séduits par l'attrait du scandale, ils n'auraient pas souillé de taches aussi graves des ouvrages d'ailleurs remarquables par la beauté du style et l'étendue de l'érudition.

La condition des Gaulois, sous le règne des Mérovingiens, pour être inférieure à celle des Francs, n'était certainement pas aussi malheureuse qu'on nous la dépeint. Les villes conservaient leurs lois et leurs curies ; les familles sénatoriales remplissaient la plupart des dignités ; les impôts étaient à coup sûr moins élevés qu'au temps des Romains (1) ; la religion par la communauté de croyance, par l'influence des évêques, par les miracles des saints (2), suppléait en bien des rencontres au défaut d'unité administrative et de garanties sociales. Il y a plus que de la hardiesse à vouloir résoudre une question historique si difficile, si compliquée, avec la simple différence du Wergeld et quelques anecdotes sans portée générale. Mais transformer les Francs en Cannibales sans cesse altérés de sang et de carnage, tuant, ravageant, détruisant pour le seul plaisir de tuer, de ravager, de détruire, c'est là une hyperbole qu'on tolérerait à peine dans un poète, et il n'est pas besoin de longues observations pour en dévoiler la fausseté. Que sert d'effrayer notre imagination en lui présentant les cadavres pal-

(1) Voyez Salvien, De gubernatione Dei, L. v.

(2) Sur cet objet, on pourra lire avec fruit une lettre de St-Nizier, évêque de Trèves, à Chlodoswinte, petite fille de Clovis et reine des Lombards. (Voyez Script. rer. francic. t. iv, p. 76, 77.)

Digitized by Google

pitans des enfans de Clodomir égorgés par leurs oncles, quand chez les Visigoths et les Bourguignons dont on s'est plu à exalter la douceur et la civilisation, la cour des rois nous offre des scènes non moins tragiques, des crimes non moins révoltans (1)? Ces déprédations, ces violences, qu'ils exerçaient dans leurs expéditions, nous les retrouvons dans toutes les guerres des Germains, et ce qui est plus digne d'attention, dans les guerres des Gaulois, qui cependant étaient un peuple civilisé (2). Leur coutume d'enlever une multitude de captifs n'a rien de singulier, et l'on sait que Gondebaud dans une irruption en Italie avait presque dépeuplé les campagnes (3). Sans doute les Francs étaient des barbares, et comme tels peu habitués à contenir les passions qui les agitaient. Ce vice ne leur était point particulier. Ont-ils conservé plus tard l'âpreté des mœurs Germaines? Aucun historien ne le témoigne: aucun fait ne le suppose: on devrait plutôt présumer le contraire à en juger par leurs relations fréquentes avec les Romains, soit pour les traités d'alliance, soit pour les auxiliaires qu'ils leurs fournissaient, soit enfin à cause des charges que plusieurs d'entr'eux occupaient dans l'empire. Le tombeau de Chilpéric Ier et une lettre de Théodoric à Clovis (4), nous montrent qu'ils n'étaient pas plus insensibles que les autres barbares aux agrémens d'une civilisation plus avancée (5). Je veux que pour la valeur, ils

(1) Voyez sur la mort de Thorismond Idat. Chronic. Ann. 553. D. Bouquet, t. 1. p. 620. — Prosper. Aquitan. end. ann. Ibid. p. 636 — Jornand. c. 43. D. Bouquet t. II. p. 26. — Théodoric, périt assassiné par son frère Euric, Idat. ann. 466. D. Bouquet, t. I p 628. — Marii Chron Poseo et Joanne Cass. D B. t II. p. 18. — Isidore et la chronologie anonyme des rois Goths, attestent aussi ces deux fratricides. D. Bouquet, t. II. p. 701, 704. — Voyez sur la mort de Chilpéric, roi de Bourgogne, Greg. Turon. L. II. C. 28. D. Bouquet, t. II. p. 175.

(2) Greg. Turon. Hist. Franc. L. VIII. C. 30.

(3) Vita Sti-Epiphanii Ticinensis Epist. N. 37, 50, 51, 54, 55. D. Bouquet, t. III. p. 370, 371.

(4) Cassiod. L. 2. Epist. 41. — Id. ibid. Epist. 50. Cum Rex Francorum convivii nostri fama pellectus, à nobis cymbaledum magnis precibus expetisset, etc.

(5) A cet égard on peut consulter avec fruit l'abbé Dubos; mais il faut lire avec beaucoup de précaution un auteur aussi enclin à prendre pour des faits de simples conjectures.

l'aient emporté sur leurs rivaux : est-ce une raison de leur attribuer plus de férocité.

Nous passerions condamnation sur les Francs, que la conduite tenue par les évêques durant les trois guerres principales de Clovis dans les Gaules ne serait pas moins inattaquable. A la rigueur on pourrait se dispenser d'un examen approfondi, d'une réfutation détaillée, car toutes les allégations de nos adversaires n'ont d'autre base que des textes mal compris, des généralisations, des hypothèses gratuites. Mais telle est l'autorité des historiens qui ont soutenu ou partagé cette opinion, telle est la faiblesse des hommes quand on flatte leurs petites rancunes (1), qu'ici la vérité ne peut briller d'un trop vif éclat; et pour enlever toute ressource aux soupçons, nous démontrerons que loin d'être fondée sur aucun témoignage positif, cette accusation choque toutes les vraisemblances, que l'erreur sur ce point prouve nécessairement dans l'auteur ou légèreté, ou manque de critique, ou mauvaise foi. On s'étonnera peut-être que nous ayons à parler de la guerre des Francs contre Syagrius. Les Francs étaient encore païens, et l'on se demanderait en vain pour quel motif les évêques auraient sollicité cette invasion. Un de nos historiens n'a pas reculé devant cette difficulté, et il en a même su tirer parti pour aggraver l'imputation. Les Francs, nous dit-il, étaient idolâtres, mais on espérait les convertir : ils étaient redoutables par leurs fureurs : mais avant tout, le clergé voulait échapper aux barbares hérétiques, et pourvu qu'il atteignît ce but, les malheurs des peuples ne l'intéressaient guères. Ces explications sont-elles satisfaisantes? Les provinces centrales n'étaient pas attaquées : elles avaient déjà repoussé les Wisigoths (2) : en cas de nouvelle aggression, elles pouvaient compter encore sur le secours des

(1) Nous avons lu, dans un journal de province, que les évêques des Gaules *avaient appelé à grands cris les barbares*, qu'ils leur avaient même *ouvert les portes de cette province de l'Empire*. On voit que les accusations ne perdent point de leur force pour être répétées.

(2) Greg. Turon. L. II. C. 18. — Maril Chronic. Basilio et Bibiano con.

Digitized by Google

Francs (1): rien donc n'excitait les évêques à abandonner des chefs catholiques pour un roi païen, à raviver les animosités nationales, sinon la perspective des plus grands désastres. Et c'est ce qui arriva après la mort de Syagrius lorsque nombre de temples furent profanés et dépouillés (2), lorsque les terres des églises furent envahies comme celles des particuliers (3). Au reste, nulle preuve, nul indice, je ne dis pas de connivence, mais de simples rapports entre le roi Franc et le clergé Gaulois, avant cette expédition : c'est à tort que l'on place à l'avénement de ce prince une lettre où St-Rémi lui adresse divers avis : un prélat chrétien ne l'aurait pas engagé à prendre conseil de prêtres païens (4). L'ensemble de la conduite du conquérant Germain, marque en lui le dessein arrêté de soumettre les Gaules à son empire (5), et de concentrer la royauté franke dans la famille des Mérovingiens. En outre, il est assez probable que Clovis voulait venger sur Syagrius, les injures de son père Chilpéric. Pourquoi recourir à des sollicitations imaginaires qui n'ont pas même le mérite de la vraisemblance? Quand, après la conversion de Clovis, les cités situées entre la Seine et la Loire aimèrent mieux traiter avec les Francs que de prolonger une lutte sanglante (6), les évê-

(1) Paulus verò Comes cum Romanis, *ac Francis*, Gotthis bella intulit. (Greg. Turon. L. II. C. 18.). Les barbares Ariens étaient les Wisigoths et les Bourguignons établis dans les Gaules. Les provinces centrales n'avaient rien à redouter de ces derniers qui étaient alliés avec l'empire. Quant aux autres, Euric, leur roi, ne fit jamais de tentative sérieuse pour étendre sa domination au delà de la Loire.

(2) Multæ Ecclesiæ à Chlodavechi exercitu depredatæ sunt. (Greg. Turon. L. II. C. 27.)

(3) Accidit etiam ut tempore discordiæ sub permissione bonæ memoriæ domni Chlodovni Regis, res Ecclesiarum aliqui competiissent. (Concil. Paris. ann. 557. Sub. Pelag. P. C. 1.)

(4) Et Sacerdotibus tuis honorem debebis deferre, et ad eorum consilia semper recurrere. (Epist. S. Remig. ad Chlodov. Scrip. rer. Francic. t. IV. p. 51.).

(5) Hluduicus Francorum Prinseps Galliæ regnum affectans. (Isidor. Chronic. cer. 521. D. Bouquet, t. II. p. 702.)

(6) Procop. de Bello Gallico. L. I. C. 12.— Ap. Script. rer. Francic. t. II. p. 31;

ques auront pu avec honneur et dans l'intérêt des Gaulois, négocier avec les aggresseurs. Mais ce n'est là qu'une hypothèse, et il n'appartient à personne d'ériger en faits des conjectures, quelque plausibles qu'elles paraissent.

Depuis les premières conquêtes de Clovis, les royaumes de France et de Bourgogne étaient devenus limitrophes. Les Gaulois avaient peu à se louer des Bourguignons (1). Ces hôtes si grossiers aux yeux de la délicatesse romaine, ne rachetaient par leurs chants sauvages (2), ni les accès de fureur qui les prenaient au moindre soupçon (3), ni les petites avanies dont leur orgueil de maître se plaisait à humilier le vaincu (4), ni leur injuste intervention dans les procès entre Romains (5). Il ne faut donc pas s'étonner que tous les cœurs se soient tournés vers les Francs comme vers des libérateurs (6). L'éloge qu'Arose nous a laissé de la conduite des Bourguignons après leur conversion au Christianisme prouve seulement qu'ils avaient bien dégénéré de leur première ferveur. L'hérésie d'Arius en pervertissant leur foi, en avait rendu leur domination plus odieuse aux Gaulois et ceux-ci plus suspects aux barbares : quelques prélats furent chassés de leurs sièges (7) ; le roi Gondebaud qui reconnut la vérité n'osa se déclarer, de peur d'une révolte (8) ; Sigismond son fils, qui avait été élevé dans la doctrine orthodoxe, fut trahi par ses propres sujets (9) : enfin, les lois

(1) Romanis (qui cum ipsis in Galliis, eorum moribus lenociti, divertebant contempti). Vit. Sti-Sigismondi. N 4. Mais il y a sans doute de l'exagération dans ces paroles, et cet auteur n'a pas une grande autorité.

(2) Sidon. Carm. XII. — Script. rer. francic. t. I. p. 811.

(3) Ne quam tibi calumniam turbo barbaricus.... concinnaret (Sidon. Apollinari. L. V. Epist. 6. — Calumniatur ut barbarus (Id. L. II. epist. 1.)

(4) Lex Burgund. Tit. XXXVIII. § 6.

(5) Lex Burgund. Tit. LV § 1. 2.

(6) Omnes eos amore desiderabili cuperent regnare.

(7) Greg. Turon. L. III. C. 17. — Id. L. X. C. 31. N. 10, 11. C'est du moins l'interprétation la plus probable du texte de cet historien.

(8) Greg. Turon. L. II. C. 34.

(9) Sigismondus Rex Burgundionum à Burgundionibus Francis traditus est, Marii Chronic. ann. 523. — Script rer. francic. t II. p. 15.

Digitized by Google

Gombettes promulguées pour adoucir le sort des Romains, ne permettent pas de douter qu'ils aient été réellement opprimés (1).

Toutefois, cet intérêt si vif, si général, que les anciens habitans prenaient au succès des Francs (2), n'allait pas jusqu'au dessein formel de se révolter, et les paroles de Saint-Grégoire prises dans une acception aussi étendue seraient inadmissibles, tant elles offriraient de contradictions. On ne saurait dès lors expliquer comment l'entrée de Clovis en Bourgogne ne fut pas suivie d'un soulèvement universel; comment un prince si rusé ne tira aucun parti d'une disposition des esprits si prononcée en sa faveur; comment un fait que rien ne produisit au dehors a pu être connu et enregistré. Cet intérêt n'était donc, de la part des Gaulois, qu'un mouvement de sympathie pour une nation qui pouvait les protéger par son influence et au besoin les défendre par ses armes; mouvement qui devait alarmer la défiance des oppresseurs, mais qui en soi n'a rien que de très-naturel et de très-légitime; mouvement qui a pu se trouver sans crime dans un évêque comme dans tout autre citoyen, les prélats catholiques étant particulièrement exposés aux injures et aux soupçons des Ariens. Si St-Aprunculе de Langres dut s'enfuir en Auvergne pour échapper au fer des assassins, c'est une preuve de l'emportement de ces barbares, qui, sans s'inquiéter de la justice de leur défiance, ne songeaient qu'à se défaire de leurs ennemis présumés, et nullement de la culpabilité de cet évêque, dont rien n'indique les liaisons avec les Francs (3). Ce n'était pas

(1) Burgundionibus leges mitiores instituit, ne Romanos opprimerent. (Gregor. Turon. L. II. C. 83)

(2) Voyez la note 6. — M. de Montesquieu trouvant apparemment les termes de St-Grégoire trop précis pour qu'on puisse leur donner un sens admissible, a prétendu que c'était de la part de l'Evêque de Tours, un trait de flatterie pour les conquérans. Ceux qui ont lu les ouvrages de St-Grégoire savent combien une pareille interprétation est mal fondée. Aucun prélat ne fut moins adulateur dans sa conduite et dans ses écrits.

(3) Aprunculus..., apud Burgundiones crepit huberi suspectus. Cùm que odium de die in diem crescceret, jussum est ut clam gladio feriretur. (Gregor. Turon. L. II. C. 23.)

Digitized by Google

en Auvergne, c'était en France, que St-Apruncule aurait cherché un asile s'il avait été victime de son zèle pour les Francs, et c'était un titre suffisant de recommandation auprès de Clovis, pour en obtenir un autre évêché, au lieu que chez les Wisigoths, il n'avait naturellement rien de semblable à espérer.

Lorsque Clovis s'apprêtait à pénétrer en Bourgogne, les principaux évêques, à la sollicitation de St-Remi, prièrent Gondebaud d'abjurer ses erreurs et de retourner à la foi de ses pères. Pourquoi ce roi orthodoxe convoite-t-il sa perte? Pourquoi ses prêtres ne le retiennent-ils pas dans le devoir? (1) Telle fut en définitive la réponse qu'ils obtinrent. Mais ce prince était loin de soupçonner la moindre complicité avec Clovis et les évêques de son royaume, et St-Avite, celui qui avait félicité le roi franc de sa conversion, jouit toujours de la même considération à la cour de Bourgogne. Ils avaient eux-mêmes tout à craindre du succès d'une expédition qui, en faisant passer le sceptre de Bourgogne dans la main du seul Godegisèle, leur aurait ôté l'espoir de voir régner un jour Sigismond (2). Pour les évêques de France, s'ils avaient conseillé cette guerre, ç'aurait été dans l'intérêt de la religion; elle ne devait aboutir à rien de semblable, et Clovis, dans son traité avec Gondebaud, ne spécifia rien en faveur du catholicisme. S'ils ne l'ont pas empêché, c'est qu'ils ne furent pas consultés, ou qu'on ne les écouta point : voudrait-on par hasard leur donner la responsabilité de toutes les fautes des chrétiens?

Après la retraite des Francs, Gondebaud tira une vengeance éclatante de la perfidie de Godegisèle, et soit que le roi franc dissimulât, soit plutôt qu'un nouveau traité de paix ait été conclu entre ces deux princes, les infractions du roi de Bourgogne aux premières conventions n'amenèrent pas une nouvelle colli-

(1) Collat. Lugdunens. ann. circ. 499, — Script. rer. francis. t. IV. p. 99.

(2) Godogeselus..... regnum ipsius paulisper obtinuit. (Chronic. Marii *Patricio et Hypatio coss.* ap. script. rer. francic. t. II. p. 14.) — Voyez surtout Greg. Turon. L. II. C. 32.

Digitized by Google

sion (1). Il travailla à prévenir les désordres intérieurs par un nouveau code de lois qui rétablissait l'égalité entre les barbares et les Gaulois. Mais pendant qu'il essayait d'apaiser les murmures d'une partie de ses sujets, Alaric lui enleva la province de Marseille, qui comprenait le pays situé entre le Rhône, la Durance et la Mer ; perte, dont il ne pouvait guères espérer la réparation, si avec ses seules forces, il entreprenait d'attaquer les Wisigoths (2). Il trouva bientôt l'occasion de se venger sans courir trop de périls. Clovis, par la soumission des Armoricains, avait étendu sa domination jusqu'aux rives de la Loire, et déjà il était trop à l'étroit, déjà il songeait à reculer jusqu'aux Pyrénées les bornes de son empire, tandis qu'Alaric, fier de sa puissance et justement alarmé des progrès des Francs, avait peine à contenir son dépit (3). Avec des dispositions aussi hostiles la concorde pouvait difficilement se maintenir : des contestations insignifiantes devinrent, en s'envenimant, le signal d'une lutte ouverte (4) : en vain Théodoric, roi des Ostrogoths, par ses remontrances et ses menaces s'efforça de calmer les deux rivaux : en vain il pressa les Warnes, les Thuringhiens et les Bourguignons de s'unir à lui pour arrêter Clovis : Gondebaud, au lieu de répondre aux instances de Théodoric se joignit aux Francs pour renverser la puissance

(1) La guerre des Francs unis aux Ostrogoths contre les Bourguignons, dont il est parlé dans Procope, n'eut lieu qu'après la mort de Clovis et de Gondebaud. Voy. Cassiod. L. VIII. Epis. 10. — Subscriptiones Episcop. Concilior. Epaonens. et Arausican. II. ap. Script. rer. francic t. IV. p. 104, 105 — Marii Chronic. ap. script. rer. francic. t. II. p. 14.) C'est donc bien à tort que des historiens ont taxé Clovis d'avoir manqué de politique en s'alliant avec Théodoric.

(2) Cf. Greg. Turonens. L. II. C. 32. — Collat. Lugdunens. script. rer. francic. t. IV. p 99.—Suscription. concilii. Agath. ibid. p. 102, 103.—Vita Sti-Cæsarii. N. 12.

(3) Cassiod. L. III. Epist. 1. — Greg. Turon. L. II. C. 27, 35.

(4) Cassiod. L. III. Epist. 1, 4. — Ce faux-Idace et l'abréviateur de Grégoire de Tours prétendent qu'Alaric voulut surprendre Clovis dans une entrevue et que ce fut là le signal de la guerre. Voyez Epitom. Sti-Gregor. C. 25. — Excerpta ex. Idat. ap. Script. rer. francic. t. II. p. 463.)

Digitized by Google

des Wisigoths, ressaisir Arles et Marseille (1), et s'il ne parvint pas à ses fins, c'est que l'entrée de l'armée de Théodoric dans la Gaule déjoua l'effort des confédérés.

Voilà quels sont, en réalité, les causes de la guerre de Clovis contre Alaric. Si au contraire, nous interrogeons nos historiens philosophes, les évêques ont tout fait : ce sont eux qui ont appelé Clovis; ce sont eux qui l'ont introduit et guidé dans le pays ; ce sont eux qui lui ont ouvert les portes des villes ; on s'étonne de ne pas les rencontrer l'épée à la main à Vouglé, sur le champ de bataille ; il n'y aurait pas eu plus de hardiesse dans l'invention, et le tableau aurait été plus complet. Le nom d'*Ariens* qu'emploie Clovis en parlant des Wisigoths ; le nombre des partisans que les Francs avaient en Gothie d'après l'attestation de St-Grégoire (2), l'accusation de trahison portée successivement contre les évêques Volusien, Vérus, Césaire et Quintien ; les prodiges vrais ou supposés qui semblaient présager la ruine d'Alaric, tels sont les motifs avoués qui ont déterminé plusieurs auteurs à transformer une guerre d'ambition et de représailles en une sorte de croisade, dont les suites funestes doivent conséquemment retomber sur le clergé. Nous ne dirons rien de ces prodiges, parce qu'il n'y a rien à répondre à ce qui ne prouve absolument rien. Clovis en disant à ses Leudes : il me déplait de voir ces Ariens maîtres d'une partie des Gaules, ne donne nullement à entendre que les évêques l'exhortaient à marcher contre eux. Les Wisigoths s'étant aliénés tous les esprits par leur zèle pour l'Arianisme, il n'est pas extraordinaire que dans une espèce d'invective un prince catholique les ait désignés par ce titre de réprobation, et l'alliance de Clovis avec Gondebaud serait inexplicable si les dissentimens

(1) Hluduicus..... Burgundionibus sibi auxiliantibus (Isidor. Chronic. cæ. 521.) Obsidentibus Francis ac Burgundionibus civitatem Arelatenrem (Vit. Sti Cæsar. N. 15).

(2) Multi jam tunc ex Galliis habere Francos dominos summo desiderio cupiebant. (Gregor. Turon. L II C. 36).

Digitized by Google

religieux eussent été le vrai sujet de la guerre. Que dans les états d'Alaric une multitude de Romains souhaitât intérieurement la chûte des Wisigoths, c'était la conséquence naturelle de l'ardeur de ces barbares à répandre l'hérésie, et de leurs persécutions contre l'église (1); il n'est pas besoin de recourir aux insinuations et à l'influence des évêques. Mais cette aversion n'alla point jusqu'à leur suggérer des projets séditieux, et leur fidélité ne fut point ébranlée par l'arrivée de Clovis, comme les Auvergnats le prouvèrent en mourant pour les Goths au champ de Vouglé. L'exil de plusieurs évêques montrerait qu'ils n'ont pas dissimulé des sentimens favorables aux Francs, si nous ne savions pas à quoi nous en tenir sur la manière dont procédaient les hérétiques. A la première rumeur, sur l'indice le plus vague, pour la délation la plus méprisable, ils couraient en fureur se saisir de l'accusé, et sans l'interroger ni l'écouter, ils le chassaient de sa patrie ou le mettaient à mort. C'est ce que tout le monde a pu lire dans la vie de St-Césaire, qui fut accusé trois fois de trahison, et n'échappa à la mort que par un secours spécial de la Providence. Les évêques des places frontières étaient surtout l'objet de la défiance des barbares : de même que St-Apruncule, de Langres, fut obligé de prendre la fuite parce qu'on le soupçonnait de connivence avec des païens; St-Césaire d'Arles fut exilé parce qu'on lui attribua le dessein de livrer cette ville à d'autres Ariens (2). Après cela l'exil de Volusien et de Verus, loin de prêter à une induction générale, ne prouve pas seulement la moindre culpabilité dans ces deux évêques. Quand la ville de Rhodez après avoir appartenu quatre ans à Clovis retomba dans les mains

(1) Sur le prosélytisme des Wisigoths, voyez Sidon. L. VII. Epist. 5. — Gregor. Turonens. De Gloriâ Martyrum, C. 82. — Sur les persécutions qu'avaient à essuyer les catholiques, voyez Sidon L. VII. Epist. 5. — Greg. Thron. de Glor. Mart. C. 79, 82, 92. — De Glor. Confessor. C 46. — Vit Patrum. C. XVIII. p. 2.

(2) Territorium et civitatem Arelatensem Burgundionum ditionibus subjugare. (Vit. Sti-Cæsar. N. 12).

Digitized by Google

des Goths (1), il était juste que l'évêque catholique regrettât la domination des Francs, et à moins de lui faire un crime de ce regret, nous n'avons rien à reprocher à St-Quintien. Les évêques répondaient aux soupçons et aux tracasseries des Ariens, en prêchant le respect aux puissances de la terre, en priant pour le maintien du trône d'Alaric (2). Certes, ce n'est point là un langage propre à souffler la sédition, et la dissimulation n'est pas d'ordinaire aussi maladroite.

Mais nos recherches, en montrant combien le clergé gaulois du 6e siècle était éloigné de l'esprit d'intrigue et de sédition, pourraient fournir la matière d'une accusation toute opposée. On s'étonnera peut-être de voir la religion stérile et les évêques inactifs, tandis que les barbares déchiraient à l'envi les Gaules, tandis que ces malheureuses provinces avaient sans cesse à gémir sur de nouveaux désastres. On se demandera pourquoi les évêques, alors si respectés, si puissans, les seuls en état de donner aux cités une impulsion commune, n'ont pas cherché à fixer plutôt le sort de la nation par une mesure décisive, et à prévenir ainsi bien des calamités. La surprise cessera pour peu que l'on fasse attention aux diverses phases de la conquête, à la faiblesse et au découragement des villes, à la nature toute conciliatrice de l'influence épiscopale : les contrées subjuguées auraient couru à une perte certaine en se révoltant contre leurs dominateurs ; les autres devaient à leur honneur de rester fidèles aux Romains ; la difficulté des communications, la vigilance des conquérans, les vicissitudes des événemens, ne permettaient pas de songer à concerter un plan de conduite uniforme. Qu'on ne s'imagine pas d'ailleurs que le rôle de l'église fut

(1) Lorsque St-Quintien fut nommé à l'Evêché de Clermont, il était exilé de Rhodez : cet exil dont parle Théodoric I, ne peut être que celui dont parle St-Grégoire avant la bataille de Vouglé : or St-Quintien était encore évêque de Rhodez en 511. C'est donc après la mort de Clovis qu'il fut obligé d'abandonner son premier siège épiscopal.

(2) Vit Sti-Cœsar. int act. SS. Ord Sti-Bened. in append. sæc. 1. p. 659 — Concil. Agath. t. 1 conc. Galliæ p. 161.

Digitized by Google

purement passif dans ces circonstances tragiques. Plus d'une fois, on vit, à la voix des évêques, les barbares reculer devant les villes dont ils convoitaient le pillage, abandonner les captifs qu'ils traînaient à leur suite : c'étaient les évêques qui se chargeaient d'obtenir la grâce des rebelles, de calmer la fureur d'un ennemi victorieux, de négocier avec les envahisseurs : c'étaient eux qui ranimaient les courages abattus, qui consolaient toutes les infortunes, qui suppléaient à toutes les pertes. Les noms des Germain d'Auxerre, des Loup de Troies, des Patient de Lyon, représentent encore à notre esprit ce zèle si ardent pour l'humanité, zèle qui ne s'effrayait ni de l'étendue des maux à réparer, ni de l'imminence du péril ni de la grandeur des obstacles. Si nous descendons au règne de Clovis, la délivrance de ce *peuple* de captifs par laquelle il préluda à son baptême (1), les dispositions qu'il prit dans la guerre contre les Wisigoths pour la sécurité des peuples (2), le droit d'asile qu'il reconnut aux temples chrétiens (3), les prodiges de charité qu'opérèrent les Epiphane, les Césaire, les Eptade (4), sont des titres assez grands, assez nombreux des bienfaits que répandait le Christianisme. Ainsi, au lieu de se récrier contre l'incurie des premiers pasteurs de l'église sur le sort de leurs ouailles, il aurait fallu bénir leur sollicitude si constante, si hardie, si généreuse; au lieu de les accuser de complots et de trahisons, il aurait fallu rendre hommage à l'esprit de paix et de conci-

(1) Solutus a vobis adhuc nuper populus captivus... (Ep. Sti-Aviti ad Chlodov. — Script. rer. francic. t IV. p. 49, 50)

(2) Epist. Chlodov. ad Episc. ibid. p. 54. — Greg. Turon. L. II. C. 87.

(3) Concil. Aurelion. Can. 1, 2, 3. t. I. conc. Gall.

(4) Voyez les extraits de la vie de ces saints dans la collection des historiens de France, t. III. — Voici, de plus, quel fut l'effet des conseils donnés par St-Mélaine, évêque de Rennes à Clovis : multis à fundamentis construxit Ecclesias, desertaque restauravit, et monasteria quædam decentissimè fabricavit. Pauperes quoque ejus consilio abundantissimè sustentans, Dei servos, cujuscumque fuissent ordinis, condigna reverentia honorabat. Justitiam verò per populos ipsius monitis exercebat, cultumque divinum pro posse amplicabat (Vit. S Melanii, auctore coetaneo. C. 2.)

Digitized by Google

liation dont ils étaient animés; au lieu de se plaindre de leur égoïsme et de leurs prétentions ambitieuses, il aurait fallu les louer de leur désintéressement. Ce sont là, il est vrai, des choses si vulgaires dans l'histoire de la religion, qu'il est inutile de les répéter, et il est trop pénible à des hommes hostiles au catholicisme de contredire leurs propres inclinations, pour que nous attendions une impartialité sincère. Jusqu'où sont-ils excusables d'avoir défiguré les faits en obéissant à d'aveugles préjugés d'éducation, c'est ce qu'il ne nous appartient pas de décider. Ce que nous savons, c'est que l'histoire ainsi faussée est dangereuse et pour les faibles qu'elle scandalise, et pour les indifférens dont elle autorise l'inertie, et pour les incrédules dont elle nourrit les préventions. Ce que nous savons, c'est que nos historiens célèbres, soit inattention, soit mauvaise volonté, ne se sont pas toujours fait scrupule de multiplier les scandales : nous venons d'en fournir l'exemple et la preuve : on pourrait en déduire des conséquences peu flatteuses sur les progrès réels de la science historique : nous laissons à la sagacité du lecteur le soin de les tirer.

J. S.

Digitized by Google

DERNIÈRE SÉANCE

DE

L'ASSOCIATION LILLOISE.

—

Ce fut une pensée heureuse, mais qui parut téméraire à plusieurs, que celle d'établir, sur de grandes proportions, une Association destinée à l'encouragement des lettres et des arts dans ce pays. On rendait justice au zèle éclairé, aux intentions moralisatrices des fondateurs; mais après avoir scruté les élémens de vie de l'institution nouvelle, après avoir pesé ses promesses et ses espérances, quelques-uns hochaient la tête en signe d'incrédulité. Notre siècle est bien matériel, disaient-ils, pour s'éprendre de votre bel enthousiasme; et dans la ville où vous plantez votre drapeau, l'or et l'argent font plus de recrues que les lettres et les arts. Ceux-là étaient des hommes à la vue courte : ils se croyaient moins vieux de trente ans, et se reportaient par le souvenir à une époque où les préoccupations révolutionnaires et belliqueuses avaient desséché la sève des âmes, où la littérature ne comptait plus guère que des faiseurs de livres, et les arts que des barbouilleurs d'enseignes et des chanteurs de rue. Ils oubliaient que pendant les loisirs d'une longue paix la pensée s'était relevée, avait reverdi, et que les tendances spiritualistes de notre temps attestent un véritable réveil social. D'autres disaient, et ceux-ci avec plus de raison : sans doute l'Association est un principe de force et un puissant instrument de progrès, quand elle est basée sur la sympathie des cœurs; sans doute il doit en être des intelligences comme des astres du firma-

Digitized by Google

ment qui se soutiennent l'un l'autre par l'attraction ; mais notre siècle est bien égoïste pour s'associer!... A toutes ces craintes les faits seuls pouvaient donner la réponse : et les faits ont répondu. Il y a trois ans l'Association lilloise était fondée, et plus de cinq cents membres venaient lui offrir leur concours et apporter leur pierre à l'édifice; depuis trois ans l'édifice est debout, et le temps, loin de l'ébranler, l'affermit. Telle est du moins la conclusion que chacun tirait en sortant de la belle séance que vient de donner l'Association à l'occasion de la fête patronale de Lille. La littérature et la musique s'étaient partagé les honneurs du jour. Le programme était varié, mais empressons-nous d'ajouter qu'il y avait unité dans la variété : unité de vues, unité de sentimens, toujours le but du beau et du bon dominant l'agréable et l'amusant.

M. Le Glay, le digne et savant président de l'Association, a ouvert la séance par un discours sur l'art. Il a montré que l'art a une mission plus noble que celle de charmer les loisirs du riche, que son caractère spécial, quand il est vivifié par la foi, c'est d'être populaire. Il a rappelé les gigantesques monumens du moyen-âge, les cathédrales, et quand il a dit que l'érudition s'est vainement appliquée à en rechercher les auteurs : « On les ignore. C'est l'ouvrage de tous, c'est l'ouvrage du peuple. » Un frémissement approbateur a circulé dans l'auditoire, et il semblait qu'il y eût là des cœurs qui répondaient : et nous aussi nous sommes Peuple! et nous aussi nous croyons! Nous donnerons en entier cet intéressant discours.

M. Bruneel a lu un fragment d'histoire locale, extrait d'un livre qu'il va publier avec M. Edward Le Glay. Ce travail a été fort goûté. Ce jour là l'Association offrait l'hospitalité littéraire à M. Henri Berthoud, de Cambrai, aujourd'hui l'un des plus spirituels feuilletonnistes de la capitale. Ce littérateur a lu une pièce intitulée *le Canut* dans laquelle il passe en revue la vie industrielle de Jacquard, le fameux inventeur de métiers, et flétrit justement l'ingratitude publique dont furent

Digitized by Google

payés ses services. Par une transition naturelle il a rendu hommage à l'institution de l'Association lilloise, dans le sein de laquelle les talens trouveront désormais refuge et protection. Les paroles de M. Berthoud ont été couvertes d'unanimes applaudissemens.

La partie musicale de la séance n'a pas été moins brillante. Nous devons un témoignage particulier de félicitations à M. E. Wattier, pour sa *Prière des matelots;* symphonie avec chœur d'une mélodie suave, et à M. Vogel fils, pour son *Jugement dernier*, vaste composition pleine de véritables beautés, et, ce qui est plus rare de nos jours, empreinte dans plusieurs parties du sentiment religieux. M. Vogel est de cette école de Berlioz, qui comprend l'art non plus comme l'agent des caprices de l'imagination, mais comme l'interprète sincère des nobles et généreuses pensées.

L'Association lilloise est un honorable essai de décentralisation intellectuelle, qu'il serait bien à désirer de voir se reproduire ailleurs. Car sans nuire, sans porter même ombrage à la centralisation administrative, elle détruirait une partie des griefs si souvent allégués contre celle-ci. Quand il serait bien entendu que l'écrivain et l'artiste ne sont pas semblables au fonctionnaire, qu'ils peuvent se dispenser d'aller chercher leurs pouvoirs à Paris, qu'il y a dans chaque province un public qui juge, qui encourage, qui applaudit; de toutes parts alors se propagerait le progrès littéraire et artistique, dont le Nord de la France presse le développement.

Voici maintenant le discours de M. Le Glay, que nous avons promis à nos lecteurs :

Messieurs,

« Les intérêts qui agitent l'humanité sont de diverse nature. Il en est qui ne tiennent qu'à notre existence matérielle; et ceux-là, l'industrie et les arts mécaniques se sont chargés d'y satisfaire. Il en est d'autres, ceux de l'esprit et de l'intelligence, qui ont ouvert la voie aux études et aux arts scientifiques. Mais le sentiment et le cœur ont aussi leurs besoins. Il y a au

Digitized by Google

dedans de nous-mêmes quelque chose de généreux et de tendre, de passionné et d'enthousiaste qui demande à se répandre au dehors, à se communiquer autour de nous. C'est l'expression de ces besoins qu'on nomme par excellence beaux arts, arts libéraux, arts divins.

Oui, Messieurs, ils sont beaux en effet ces moyens d'action que l'homme exerce sur l'homme : ils sont beaux jusqu'au prestige, jusqu'à la séduction ; ils sont libéraux ; car pour les comprendre et les exercer, il faut liberté d'âme et d'intelligence ; la servitude et le despotisme n'y entendent rien. Ils sont divins aussi, lorsque fidèles à leur origine et à leur fin, ils élèvent le courage, font aimer la vertu et ennoblissent les affections. Eloquence, poésie, peinture et musique, voilà vos attributs, votre destinée.

Les beaux arts ne sont pas, comme on le répète encore quelquefois, des arts de pur agrément. Ils ont mieux à faire vraiment, que d'amuser les loisirs du riche, embellir ses joies ou tromper ses ennuis. Leur caractère spécial, j'ose le dire, c'est d'être populaires.

Certes, les émotions de l'âme que nous regardons comme le principe des arts, ne manquent point à la vie de l'homme du peuple. Autrefois, dans le temps des fermes croyances et des sentiments énergiques, le peuple avait sa musique et sa poésie. Le chant, fils de la foi et de l'amour, naissait de lui-même dans les cœurs. Pour le peuple, on écrivait virelais et tençons, ballades, complaintes et rondeaux, chants d'amour ou de joie, chants d'espoir ou de regrets, de malice ou de compassion. Il y avait pour lui des statuaires, des peintres, des architectes. Pour lui les madones de pierre ou de bois se montraient à l'entrée du hameau ; et les bonnes comtesses revivaient dans des statues de marbre à la porte de l'hospice qu'elles avaient fondé.

Pour le peuple, par lui on édifiait des temples. Dans son sein se formaient ces confréries de frères-maçons qui allaient de Chartres à Amiens, de Poitiers à Strasbourg, bâtissant les

Digitized by Google

prodigieux édifices dont s'étonne l'imagination et qui confondent la science. Les chroniques nous apprennent que les ouvriers enthousiastes ne cessaient, durant leurs travaux, de chanter en chœur ces psaumes dont les poétiques beautés, par je ne sais quel mystère, se révèlent à l'ignorant lui-même, à travers le nuage dont la langue de l'église les tient enveloppés. L'érudition s'est fatiguée vainement à rechercher les auteurs de la plupart de nos cathédrales gothiques. On les ignore. C'est l'ouvrage de tous, c'est l'ouvrage du peuple.

Et d'ailleurs la poésie n'était pas seulement dans les productions de l'art; elle était partout, dans la rue, dans le temple, dans le prétoire, au foyer domestique. Le père, le magistrat et le prêtre étaient l'objet d'une vénération profonde, d'une sorte de culte. Les vieillards et les femmes semblaient porter en eux quelque chose de divin; on s'inclinait quand ils venaient à passer.

Et la royauté, de quel singulier et religieux prestige n'était-elle pas entourée! La royauté que Rome république honorait même dans les peuples vaincus et dont Cicéron disait : *La royauté, nom très-auguste et très-saint* (1).

C'était là, Messieurs, il faut en convenir, des éléments de bonheur et d'immenses consolations dans ces temps que je ne veux pas embellir aux dépens de la vérité, et dont je ne me dissimule ni les malheurs ni les crimes. Du moins il y avait de la conviction dans les esprits, de la puissance dans les âmes. Quand la vie est rude, les caractères sont robustes; et alors s'applique le mot prophétique : *Il boira dans sa course l'eau du torrent; aussi portera-t-il la tête haute* (2).

Et maintenant, Messieurs, que l'enthousiasme s'est retiré, que la foi s'est affaiblie, et que le peuple étonné se demande où il retrouvera les doux plaisirs de l'âme, ne le convierons-nous pas à cette fête perpétuelle des arts instituée pour lui non moins que pour les heureux de la terre?

(1) *Pro lege Manilia.*
(2) *Ps.* 109.

Digitized by Google

Son bien-être matériel est, dit-on, désormais assuré : l'agriculture a décuplé ses produits ; l'industrie a centuplé les siens ; mais le bien-être moral, la paix de l'âme, la soumission aux lois, le respect de l'autorité, la fraternité universelle, qui les lui rendra ?

Les arts tout seuls, je le sais bien, n'opéreront pas ces prodiges ; mais les arts revivifiés eux-mêmes par la foi, et rendus à leur noble destination, peuvent apporter à une telle œuvre un salutaire concours.

Ce fut, Messieurs, votre pensée, lorsque vous fondâtes l'institution dont nous célébrons aujourd'hui le troisième anniversaire. C'est cette pensée qui, fécondée par vos soins, par les sympathies, par l'assistance personnelle de nos concitoyens les plus distingués, a déjà produit de beaux et grands résultats ; c'est elle qui soutiendra votre marche, qui vous encouragera, et qui vous ferait supporter les dégoûts, s'il pouvait s'en présenter.

« Le nécessaire en tout genre, a dit une femme célèbre (1), a quelque chose de révoltant quand ce sont les possesseurs du superflu qui le mesurent ». Ce n'est pas assez de s'occuper des gens du peuple sous un point de vue d'utilité vulgaire ; il faut aussi qu'ils participent aux jouissances de l'imagination et du cœur. Pour le pauvre, la vie est comme une nuit d'hiver, triste, longue et laborieuse. N'aurez-vous point quelques chants pour l'abréger, pour en charmer les durs ennuis? Il y a d'autres aumônes à faire que celles de l'argent et du pain : il y a l'aumône qui soulage les cœurs et qui enrichit les intelligences. Celle-là, Messieurs, vous le savez, a bien aussi quelque valeur.

L'amour du beau et du vrai est accessible à tous. Le gondolier vénitien comprend la poésie du Tasse et il fait retentir sur les lagunes les noms de Renaud, de Tancrède, de Godefroi et d'Herminie. Si nos contrées ne sont pas, sous ce rapport, aussi favorisées du ciel, c'est à nous d'y suppléer. Faisons, à force de

(1) Mme *de Staël.*

Digitized by Google

soin et de culture, ce que la nature fait ailleurs tout spontanément. Et puis, ne sait-on pas que l'instinct poétique et le génie de l'artiste se révèlent souvent dans les classes plébéiennes par d'éclatantes manifestations? Quintin Metsys le peintre flamand, et Hogg le poëte écossais étaient forgerons. Blomfield à Londres et Hans Sachs à Nuremberg exerçaient une profession plus humble encore. En France, où l'on se souvient de la belle cordière, de Clémence de Bourges, du menuisier nivernais, n'avons-nous pas aujourd'hui parmi tant d'autres le facteur de Poligny, et surtout le boulanger languedocien; cet homme au langage si doux et si pur, au caractère si noble et si élevé?

Quoiqu'on ait pu dire, Messieurs, les sociétés, je veux parler de celles que le christianisme a remplies de sa sève, n'ont pas une existence comparable à la vie éphémère de l'homme. Ce qui était vrai des sociétés anciennes ne l'est plus aujourd'hui: la nôtre n'est pas soumise aux lois impitoyables de la vieillesse et de la mort; elle porte en elle un principe d'immortalité et d'éternelle jeunesse.

L'antiquité, toujours sage dans ses symboles, nous raconte que le géant Antée fils de la terre, reprenait des forces toutes les fois qu'il se rapprochait de sa mère. Ainsi en est-il de nos sociétés modernes. Filles de la foi, il leur suffit de revenir vers cette mère immortelle pour renaître, pour revivre toujours prospères et glorieuses.

Digitized by Google

DE LA LITTÉRATURE CONTEMPORAINE.

On a souvent répété que la littérature est l'expression de la société, et pour le prouver on s'est tourné vers le passé, on a compulsé l'histoire, interrogé et scruté les monumens de la pensée, ainsi que les institutions des peuples, et l'on a reconnu que les différentes phases sociales avaient toujours été représentées par les mêmes phases en littérature. Cette proposition qui, jetée en avant pour la première fois comme une utopie d'auteur, a pu présenter peut-être quelque chose de paradoxal, s'est donc maintenant élevée par la démonstration au rang des principes ou axiomes philosophiques qui sont destinés à servir de base au raisonnement. Et l'on peut dès ce moment s'occuper de la proposition inverse : remonter de l'état de la littérature à l'état de la société, induire du premier le second, rechercher dans les œuvres des contemporains quelle est l'idée générale qui domine le siècle. La littérature est la forme, le vêtement de la pensée : or de même que nous jugeons par le vêtement du corps des différens caractères des personnes, de la gravité, de la simplicité des uns, de la frivolité, de la corruption des autres ; de même nous pouvons juger par la forme littéraire des dispositions morales de la société. Et qu'on ne croie pas cette recherche et ces inductions superflues : quelques mots de réflexion en prouveront au contraire l'importance. En effet, il en est de la société à peu près comme de ces édifices gigantesques qu'on ne juge bien qu'à distance : de près, le plus petit obstacle, un arbuste, une feuille suffisent pour le dérober aux regards.... Ainsi est-il reconnu que pour bien apprécier une société quelconque, il

Digitized by Google

faut s'éloigner, se placer au point de vue de l'histoire : or cette ressource nous manque pour le temps présent ; notre perspicacité individuelle nous aide seule, et malheureusement nous trompe souvent : de là viennent tant d'opinions contradictoires sur l'époque, tant d'erreurs que l'avenir se chargera de rectifier. Un indicateur nous serait donc précieux dans ces investigations sur ce qui nous entoure et nous touche. Un tableau qui représenterait avec fidélité les dimensions de cette tour qui nous échappe, nous permettrait mieux d'en apprécier les beautés ou les défauts. Ce tableau, quant à la société, nous le trouverons, si l'on veut nous permettre cet examen, dans la figure ou physionomie littéraire de notre siècle.

La première chose qui frappe, quand on jette un coup d'œil d'ensemble sur la littérature contemporaine, c'est son état stationnaire ; nous sommes dans une période d'efforts sans portée, de mouvemens sans vie, dans un moment de travail intérieur et d'angoisses, dans une crise d'engourdissement et de léthargie, dans un intervalle de contemplation et d'attente... Il semble que nous ayons rompu les anneaux de la chaîne des temps, repoussé comme un poids incommode l'autorité des souvenirs et des traditions ; il semble que les barrières du passé soient fermées, et que celles de l'avenir soient prêtes à s'ouvrir... Et tous les regards se portent vers l'horizon pour voir si rien ne vient... Non vraiment, aucun auteur n'apparaît, aucun génie ne surgit, aucun monument ne s'élève. L'Italie veuve deux fois, veuve de ses Virgile et de ses Cicéron, et plus tard de ses Dante et de ses Tasse, l'Italie demeure engourdie dans un profond sommeil littéraire qu'interrompent seules quelques douces voix, quelques éloquens soupirs échappés à l'âme dans des rêves consolateurs. La terre d'Homère et de Démosthènes a perdu ses échos d'harmonie et d'éloquence... La vieille et athlétique Allemagne se soulève en convulsions, et retombe épuisée par une longue fièvre... Dans sa nuit quelques étincelles brillent... Mais l'orgueil souffle et les feux de l'inspiration s'éteignent. Que dire de l'Angleterre ? Les ombres

Digitized by Google

des Shakspeare et des Walter Scott errent à regret sur des tombes noircies par les vapeurs de l'industrie, et pas une oreille ne recueille leurs gémissemens, pas une voix ne redit leurs chants... Et la France?... elle est muette aussi, elle si fière de son grand siècle! Que dis-je! il semble qu'un vent mauvais ait passé sur notre terre, qu'il ait ruiné les champs les plus fertiles et déshonoré les plus beaux arbres de la forêt... Châteaubriand n'est déjà plus lui-même. Il s'éteint comme un soleil couchant. Comme l'aigle déjà vieux il s'assied solitaire sur le roc dépouillé, au milieu des débris amoncelés par la tempête, et il n'a plus que des accents de tristesse à jeter aux échos que jadis il étonnait de sa voix forte et charmait de ses chants. Et toi Lamartine, toi aussi, tu t'en vas! Beau cygne, voyageur aérien, tu t'es lassé de planer dans les régions azurées... Tu t'es abattu vers la terre... Imprudent, tu ne voyais pas qu'en te rapprochant des hommes, tu allais bientôt salir ton aile au contact des passions! Tu ne voyais pas que pour te mirer dans nos fontaines qui réfléchissent les beautés terrestres, tu quittais le mirage des cieux qui réfléchit la beauté par excellence, l'éternelle splendeur des âmes!

Lorsque l'on songe combien sont ordinairement rares les intelligences d'élite destinées à diriger la marche d'un siècle, et que l'on regarde surnageant dans l'océan des âges tant de monumens remarquables du génie littéraire des anciens, on serait tenté de croire que les générations d'alors étaient des pépinières d'étudians, des académies de savans. Eh bien! il n'en était rien. Tout conspirait au contraire à paralyser le développement des facultés intellectuelles. Tout semblait devoir détourner d'écrire. Sans parler des guerres incessantes dans ces temps où la force était la loi sociale par excellence, des dissentions civiles, inséparables du règne de l'intérêt privé dans les mœurs, et de toutes les autres préoccupations générales ou individuelles antipathiques à la culture des lettres et rebelles à la manifestation de la pensée, il est vrai de dire que les moyens d'instruction étaient presque nuls. Peu d'écoles

Digitized by Google

accessibles aux masses que l'esclavage retenait d'ailleurs dans un état d'ilotisme forcé. Peu de bons livres capables d'initier le public aux progrès des sciences ; et surtout grandes difficultés de se les procurer. Des copistes de profession passaient leur vie à transcrire des livres ; souvent même les particuliers désireux de s'instruire étaient réduits à s'imposer cette tâche à eux-mêmes. Démosthènes avait huit fois transcrit de sa main l'histoire de Thucydide. Platon fut obligé de donner 102 mines pour se procurer trois petits traités de Philolaüs (Anacharsis t. III, p. 292). Presque aucun motif, presque aucun stimulant (si l'on excepte le désir de la vaine gloire), ne devait d'ailleurs engager les savans à écrire : ni l'espoir de faire leur fortune : les lettres n'étaient pas une profession, et cela d'autant moins qu'on remonte plus avant dans l'histoire : je ne sache pas que les philosophes de l'Académie ou du Portique se soient beaucoup enrichis à pérorer devant leurs disciples ; ni l'espoir plus louable de se rendre utiles à leurs semblables : l'écriture n'était point alors un moyen de communication entre les hommes. Les littérateurs, excepté seulement les orateurs dans les circonstances infiniment rares où se produit l'éloquence, n'écrivaient généralement que pour un petit nombre de privilégiés. Tout le monde sait que les premiers philosophes étaient réduits à voyager de ville en ville chantant leurs poésies en public.

Et cependant malgré tant d'obstacles les écrivains se multipliaient ; dès qu'il paraissait un savant, aussitôt se groupaient autour de lui une foule d'esprits jaloux d'atteindre ou de surpasser leurs modèles. La supériorité de ces grands hommes, n'était pas seulement relative à l'état d'ignorance au milieu duquel ils vivaient, mais elle a été sanctionnée par l'adhésion et l'admiration des siècles qui ont suivi.

Que l'on se reporte maintenant aux circonstances du temps présent, et que l'on rapproche du nombre des littérateurs éminens de l'époque nos élémens de culture et de développement intellectuels. Chez nous l'instruction, ou du moins les

Digitized by Google

moyens d'instruction, sont à la portée de tous. Presque pas un village qui n'ait son précepteur. — La paix publique qui règne en Europe favorise éminemment le goût des lettres. Depuis que l'invention de l'imprimerie a multiplié indéfiniment les livres, les modèles sont à la portée et sous les yeux de tous. La presse est venue y ajouter un nouveau et puissant moyen de propagation. Pour plusieurs la littérature est devenue une profession, pour tous un marchepied à la fortune, aux honneurs, aux emplois.

Et cependant nous avons peu d'auteurs dignes de ce nom. Ce n'est pas que les écrivains nous manquent.... Ils pullulent au contraire. Chaque jour voit éclore plus de livres qu'on n'en peut lire en un an. On fait queue à la porte de l'imprimeur, sollicitant les honneurs chèrement achetés de la publicité; on se met à genoux devant le public, pour le supplier de se laisser toucher et d'ouvrir sa bourse au libraire; on lui jette pour l'allécher le miel des annonces et des prospectus. On l'accable d'avance de remercîmens sur sa généreuse coopération, on lui trace les mots qui serviront à dire : je lirai ou je paierai, ce qui est tout un; on frappe à sa porte, on l'aborde au coin du feu, on lui met le livre en main, pour lui éviter jusqu'à la peine de le prendre, pour prévenir jusqu'à la tentation de ne pas le lire. Toutes les sciences sont mises à contribution par la littérature; on cherche même des sciences nouvelles pour piquer la curiosité, et à défaut de sciences nouvelles, des mots nouveaux, ou des formes rajeunies. Ce qui a été dit sous forme de traité se redit sous forme d'encyclopédie, de dictionnaire, de journal... Que sais-je.... c'est à qui trouvera un aliment et un débouché, comme ils disent, à la manie d'écrire. Chaque branche des sciences, chaque petite ramification si obscure, si éloignée qu'elle soit, devient la source d'un traité toujours complet et souvent considérablement augmenté avant même d'avoir paru. Chaque profession a son manuel, son code ou plutôt ses codes; chaque qualité, chaque droit, chaque devoir dans l'ordre civil ou politique servent naturellement de texte et de matière

Digitized by Google

à un guide, dont le besoin se faisait nécessairement sentir ; et nous sommes chaque jour émerveillés d'apprendre qu'une plume amie s'est occupée de nous et a bien voulu se donner la peine d'aider notre jugement, de soulager notre mémoire, d'éclairer nos pas, d'assurer notre marche ; tout cela pour notre plus grand bien et pour la plus grande gloire de la science. — Ainsi l'art d'écrire est-il devenu un talent vulgaire et universel. Mais si on écrit sur tout, on n'illumine rien. Les hautes études sont presque abandonnées : peu d'œuvres de vraie science, encore moins de consciencieux travaux : on ébauche, on effleure ; on n'achève pas, on n'approfondit pas. — Et ce qu'il y a de plus déplorable c'est que les traditions du bien-dire se perdent de plus en plus : une impuissance railleuse fait fi des leçons et des modèles, et se précipite en avant couverte de la peau du néologisme, sifflant, hurlant, ameutant les uns, effrayant les autres... et croyant marcher ainsi à d'immortelles destinées... De sorte que tandis qu'autrefois le peuple faisait silence autour de quelques voix mélodieuses qui chantaient, aujourd'hui tout le monde parle, tout le monde crie, et nuls ne s'entendent ni ne se reconnaissent.

Ce mal nous paraît tenir surtout à trois causes, à trois vices qui affectent la constitution littéraire de notre époque, si on peut parler ainsi, et auxquels correspondent des vices analogues dans notre constitution sociale : 1° le défaut d'unité dans les vues ; 2° le défaut de goût ; 3° le manque d'encouragements pour les auteurs.

Dans les choses spirituelles et morales tout tend à l'unité, parce que le progrès n'est possible que par l'unité. Unité de pensées, ce qu'exprime implicitement le mot Foi. — Unité de sentimens, ce qu'exprime le mot de Charité. — Unité dans les pensées, donnant aux écrivains la règle de ce qu'il faut dire. — Unité dans les sentimens, leur donnant la raison pour laquelle il faut dire. L'Unité !..... colonne de la vérité ; faisceau lumineux émané du soleil des intelligences,

qui absorbe toutes les ténèbres, réchauffe tout ce qui languit, fixe tout ce qui hésite, envoie des rayons à tous les doutes, à toutes les énigmes, à toutes les incertitudes.....? Quand dans un chemin difficile deux passans chancellent, ils se donnent la main pour se fortifier. Ainsi en est-il dans le chemin de la vie : Nous glissons à chaque pas..... nos âmes se rencontrent, se heurtent..... nos raisons se croisent, se contredisent.... heureusement qu'un instinct secret les porte à se réunir. Oh! si cette union n'était pas seulement passagère! Oh! si tous ces voyageurs du genre humain marchant de conserve dans l'unité se donnaient tous ensemble un grand rendez-vous en Dieu!.... Mais il nous suffit de constater que cette tendance existe naturellement, que les raisons individuelles cherchent leur force dans une raison supérieure; que les croyances personnelles tendent spontanément à se fondre dans une croyance générale, dans la Foi; en un mot que toutes les parties, tant que l'ordre existe, convergent vers le centre. Telle est la source de l'esprit d'association : il s'est manifesté de tout temps dans la littérature. — Avant la révélation, nous voyons les littérateurs se ranger sous le patronage des maîtres, en sectes, en écoles, en académies; se dessiner sous la figure commune des genres, des dialectes..., Sous l'influence du Christianisme, la foi religieuse préparait et réalisait même admirablement la communauté des pensées. Aussi s'est-il opéré à certaines époques un grand mouvement littéraire; mais comme l'esprit du mal souffle sans cesse la division dans le monde, plusieurs ont senti la nécessité de réagir par l'association afin de réaliser d'une manière plus parfaite l'empire de la Foi sur la pensée. De-là les congrégations religieuses qui se sont spécialement vouées à la culture des lettres et des sciences philosophiques, et qui ont si bien servi cette noble cause (les Bénédictins, les Jésuites, les Bollandistes, etc.) Il est à remarquer aussi que les écrivains qui ont distingué un siècle se sont toujours ralliés avec bonheur sous l'égide d'un prince protecteur et ont en général adopté une manière

Digitized by Google

d'écrire commune et particulière à leur siècle. — L'antiquité a eu ses Auguste, ses Mécène, comme les temps modernes leurs Médicis, leurs Léon X, leurs Louis XIV.

Or de nos jours cette tendance salutaire est affaiblie et presque détruite; il semble que la littérature soit dominée par une puissance contraire, puissance de disjonction, de dissolution. Les écrivains sont dispersés çà et là comme les barques séparées par la tempête; et pourtant tout est calme dans la société. On dirait une armée en déroute, une masse de soldats errans; ceux-ci parmi les défilés des montagnes où ils se perdent dans les hauteurs de la spéculation; ceux-là parmi les vallées et les marais bourbeux où ils s'enfoncent dans la pourriture et la dépravation. La division commence dès l'éducation. Plus de ces universités où les bonnes méthodes se conservaient, où les préceptes des maîtres se perpétuaient, où s'entretenait dans l'élite de la génération nouvelle une salutaire émulation qui devait se continuer même au delà des études, où l'esprit de corps sagement dirigé préparait jusque sur les bancs de l'école les nobles affections et les généreux dévoûmens du patriotisme. — On envoie ses enfans passer quelques années dans une institution particulière, espèce d'hôtel garni où l'on héberge des passagers, des inconnus, qu'on exploite pendant leur séjour et qu'on s'empresse d'oublier quand vient l'heure du départ, espèce de bercail où l'on recueille de pauvres agneaux, à condition de les tondre avec les ciseaux de la spéculation. Le plus souvent même on les retient dans la maison paternelle : c'est comme externes qu'on les envoie étudier; on dirait qu'on a peur de les laisser approcher trop près du sanctuaire de la science... que dis-je, on n'ose pas même leur donner pour habitation les parvis du temple de l'intelligence, où les disciples se réunissent... il suffit qu'ils voient de loin, qu'ils écoutent aux portes pendant quelques heures des leçons qu'ils rapporteront ensuite chez eux comme on rapporte un fardeau pour s'en décharger dans les bras de la dissipation. Ainsi on les prive des avantages de l'éducation de famille sans leur

Digitized by Google

assurer ceux de l'éducation commune. Les voilà hommes pourtant, les voilà littérateurs.... Ils vont écrire ; mais sur quoi?... C'est un secret que l'imagination se chargera de résoudre, car l'imagination est reine dans la solitude de l'âme. A l'âme il faut d'autres âmes pour la contenir et recevoir ses épanchemens, comme au torrent il faut quelques ruisseaux voisins pour recueillir ses ondes et modérer ainsi ses emportemens. L'imagination les inspirera donc. L'un prendra la lyre, l'autre chaussera le cothurne ; celui-ci se couvrira du manteau de l'apologue ; celui-là entonnera gravement la trompette de l'histoire... que sais-je, ils feront tous quelque chose, certains peut-être essaieront de tout faire... Mais hélas! où aboutiront tous ces efforts isolés, toutes ces spécialités... Quelle Babel édifieront tous ces ouvriers dispersés?... Si l'on s'entendait, si l'un apportait la palette, l'autre le pinceau, l'autre la toile, il y aurait peut-être quelque artiste inspiré qui ferait un tableau ; mais si tous veulent tracer des couleurs, que feront-ils?... quelque chose de semblable à ces enseignes vulgaires où le peintre a barbouillé un peu de chaque nuance, et qui font venir le sourire aux lèvres du passant.

En deux mots : la voie commune est délaissée : chacun suit sa voie particulière... Chacun s'est fait un genre ; tous travaillent en sens contraires, comme si les émules en talent étaient des ennemis, comme s'ils n'étaient pas plutôt des frères. Qu'est-ce à dire, si ce n'est que l'individualisme a pénétré aujourd'hui dans la littérature comme il règne sans doute dans la société : car ces deux plaies sont concomitantes ou plutôt elles ne sont que les différentes faces d'une seule et même plaie. Et c'est l'orgueil, ce vieux tyran du monde, qui sape ainsi les fondemens de l'union sociale, et qui divise pour régner. La pensée qui ne se nourrit plus que d'elle-même languit bientôt et se dessèche d'inanition ; la volonté manque aux grandes entreprises : il n'y a plus que des velléités. Les résolutions énergiques ne sont plus possibles... il n'y a plus que des désirs et des désespoirs. L'homme qui

n'a plus foi en lui-même ni en l'avenir, n'est plus qu'un automate; s'il parle, s'il chante, ce sont des sons vagues ou inarticulés moins intelligibles pour le vulgaire que les énigmes du sphinx de la fable. Quelles inspirations voulez-vous qu'il trouve sur cette terre où il s'obstine à coller son regard? La plante qui végète sans lendemain se dresse au moins dans son midi et regarde le soleil! L'animal qui broute l'herbe bondit d'allégresse, saluant par ses transports et ses cris le créateur de toutes choses... Mais lui, l'égoïste incrédule, préfère à la clarté du jour l'obscurité des abîmes; s'il rit, c'est en grinçant des dents de rage; s'il pleure, c'est en déchirant ses vêtemens. Voyez le croyant au contraire... (car c'est par les contrastes qu'on saisit ordinairement bien toute la portée d'une vérité de raisonnement): le croyant... l'espace s'agrandit devant lui; le temps lui prête ses ailes pour l'élever dans des sphères sans limites où de ses deux mains il embrasse, il étreint, si je puis parler ainsi, l'Éternité. Alors il se sent fort: comme l'ange il tient un glaive et terrasse le dragon. Alors il est intelligent: comme l'ange il guide dans la droite voie les Tobie ses frères. Comme l'ange aussi il tressaille de joie en annonçant la bonne nouvelle qu'il a entendue; il parle, et, selon la mesure des dons qu'il a reçus, il exhorte, il rassure, il instruit. Comme l'ange encore, dans ces régions lumineuses de la pensée, il recueille avec reconnaissance les quelques rayons de gloire qui descendent dans son sein... Et la gloire allume son génie... bien différente de cette gloire menteuse qui prend sa source dans le cœur de l'homme, et qui, véritable aiguillon de feu, consume l'âme en l'excitant. . . . .

Il nous est aisé de reconnaître que l'individualisme a également détruit l'unité de sentimens entre les littérateurs et partant entre les citoyens. — Pourquoi écrit-on ?... Cette question n'en serait pas une pour le littérateur chrétien tout pénétré des douces influences et des mystérieuses ardeurs de la charité. Mais je serais curieux qu'une voix amie la fît entendre à l'oreille de quelqu'auteur matérialiste, dût-elle troubler un instant la

Digitized by Google

délicieuse quiétude de son cabinet : Pourquoi écrivez-vous? Pour vous enrichir peut-être ?... Mais ne voyez-vous pas ce drap râpé qui vous couvre; n'entendez-vous pas ce créancier qui frappe à votre porte, et ne comprenez-vous point que de notre temps et au milieu de cette effrayante concurrence d'esprit, on gagne plus (j'excepte quelques rares enfans gâtés de la vogue) on gagne plus à être manœuvre qu'à être auteur. — Vous cherches l'honneur peut-être. — Mais regardez un peu dans la poudre de votre bibliothèque, combien de livres après avoir long-temps tenu éveillée l'attention publique, dorment déjà du sommeil éternel... — Vous n'écrivez pas pour la postérité, mais seulement pour vos contemporains peut-être... Fort bien, vous avez réussi, car on a parlé de vous, non pas dans l'Univers, non pas dans l'Europe, mais dans votre ville, dans votre coterie... Il est vrai qu'on n'a guère flatté votre portrait : Les rivaux sont si méchans ! Ce public est si difficile !.... N'importe, on a parlé de vous : est-ce tout, êtes-vous content?... — Oui sans doute. — Mais vous êtes donc fou ?... — Oui, fou d'égoïsme, fou d'ambitieuses prétentions.... Fou et aveugle tout à la fois.... Voilà le littérateur de notre siècle.

J'ai signalé comme un des indices de la décadence et comme un des obstacles aux progrès de la littérature le défaut de goût. Il faut bien que le goût manque, puisqu'on s'entend si peu sur les conditions du beau. Le beau absolu, le beau idéal, on le cherche partout. L'un croit le trouver dans des abstractions, dans des rêves, l'autre dans le domaine des choses physiques. Celui-ci préconise la simplicité, le naturel, celui-là l'exagération, le bizarre; tel veut des règles, tel préfère une allure dégagée et libre. Tous crient sur les toits qu'ils ont trouvé le beau. Ils se font fort de le prouver, et, chevaliers d'un nouveau champ clos, ils combattront, s'il le faut, non plus pour la dame de leur pensée, mais pour leur pensée même. Ils saisiront leur dague affilée sur le tranchant de la satyre, et ils montreront à tous venans qu'ils sont les meilleurs et les plus dignes. A qui cependant restera la victoire?

Digitized by Google

Sera-ce à ce classique que je vois là se tenant prudemment en garde, appuyé sur l'arbre du passé, parant les coups avec le bouclier des anciens, et jetant pour tous traits à son adversaire un livre poudreux (sans doute les formules d'Aristote?.....) Sera-ce à ce romantique monté sur des échasses, qui s'imagine planer dans la nue, qui fait fi de ses petits adversaires, et qui frappe d'estoc et de taille ceux qui le combattent et même ceux qui ne le combattent pas. Mais vraiment, pourquoi toutes ces querelles? Les Homère et les Virgile ne disputaient pas tant sur leur genre respectif... Ils prenaient la plume et enfantaient des chefs-d'œuvre. C'est que tous les hommes ont dans leur âme le type primitif du beau, que le créateur y a déposé en la faisant à son image. Ce type a bien pu s'altérer, mais il ne dépend pas de nous de l'effacer absolument, nous ne pouvons que le voiler, le dissimuler, alors que par le mauvais usage de notre volonté nous avons refoulé dans notre cœur le type du bon (car le beau est connexe au bon moral) : mais alors même, il demeure en germe dans l'âme. Où est le beau, dit-on? Il est ici, il est là... Eh! messieurs les Diogènes, pourquoi allumer votre lanterne et aller chercher au loin ce que vous trouveriez en vous-mêmes si vous vouliez bien vous regarder en face, non pas avec l'œil de l'ironie et du cynisme, mais avec l'œil de la raison et de la foi. Purifiez votre cœur, et puis scrutez votre âme, et puis dites que vous avez trouvé le trésor. Si au contraire vous persistez à disputer sur la place où il est enfoui, si vous chicanez sur ce qu'il faut dire, sur la forme dont il faut habiller la pensée, nous en conclurons que l'instinct du beau est altéré chez vous, que le goût est corrompu.

Aussi voyez ce qui arrive : non seulement la division existe entre les auteurs, non seulement les talens sont tous devenus des genres, et les genres des camps ennemis; mais elle existe jusque dans les œuvres du même auteur, et une vie littéraire n'est plus aujourd'hui qu'un champ multiforme où la stérilité des hivers suit de près l'abondance de l'été,

Digitized by Google

où se succèdent alternativement les prés verdoyants, les herbes parasites, les épis dorés, les ronces et les épines. Que de réputations colossales réduites en peu de jours aux plus minces proportions, que d'espérances déçues, que de promesses sans effets, que de soleils tombés!

Mais que dis-je? Non seulement on a perdu les traditions du beau, mais plusieurs même dans l'impuissance sans doute et par désespoir de le trouver, plusieurs se sont fait un système de le mépriser... Qui ne sait qu'un auteur célèbre fait consister le genre particulier de son talent à reproduire en littérature, le difforme, le monstrueux qu'il croit voir confondus dans le monde physique avec le beau, comme si tout le mérite et le devoir du littérateur se bornaient à peindre, comme s'ils n'étaient pas plutôt d'éclairer et de moraliser. Ne leur parlez donc point d'études, de modèles... On s'est trompé jusqu'à eux; on a fait fausse route. Ne venez point, Aristarques sévères, lancer sur ces jeunes présomptueux, les foudres d'une sainte indignation et leur arracher les ailes d'emprunt qui les soutiennent quelque temps au-dessus de la mer de l'oubli? L'écume de l'onde n'a rien qui les rebute; ils aiment l'ombre à l'égal de la lumière, et la fange des abîmes à l'égal de l'azur du firmament. Ainsi s'établit une école nouvelle qui enseigne à ne plus enseigner; ainsi s'établit un culte qui n'avait pas encore eu de nom dans aucune langue, le culte du laid.

(La suite au prochain numéro.)

J. M.

Digitized by Google

CHRONIQUE SOCIALE.

Question d'Orient. — Quel que soit le dénouement prochain de la querelle engagée entre la Turquie et l'Egypte, soit qu'il en sorte une guerre plus ou moins contagieuse pour l'Europe, soit que la diplomatie parvienne à en retarder ou adoucir l'explosion, la question d'Orient ne sera point résolue pour cela. La politique pratique peut se contenter de ces arrangemens transitoires qui servent à modérer la rapidité des événemens; ils sont utiles parce qu'ils laissent mûrir les faits et la réflexion. Mais lorsque les faits sont tellement généraux et profonds, tellement inhérens à l'état moral et providentiel de la société, que les efforts des hommes ne les puissent plus changer, alors pour fixer son point de vue, il faut passer par-dessus ces fluctuations d'un moment, et relever la question plus haut que la sphère politique. Ainsi le traité de Kutahieh entre Mahmoud et Méhémet peut être rompu ou prorogé, que la Turquie et l'Egypte n'en tendront pas moins à se séparer, à cause de l'affaiblissement intérieur de la société musulmane; et la Russie et l'Angleterre peuvent hâter ou retarder leur rupture qu'il n'en restera pas moins, dans les mœurs, dans la constitution politique et dans les vues commerciales, une opposition longtemps encore menaçante entre ces deux pays.

C'est une singulière destinée que celle de cette mer Méditerranée, de ce grand lac jeté entre les trois parties de l'ancien monde, pour les séparer par l'espace et pour les unir par la navigation. Cette longue étendue de rivage fut, dans tous les temps historiques couverte de nations extrêmement diverses, et cependant toujours en rapport entre elles. En Egypte, un gouvernement sacerdotal; en Phénicie, un peuple de négocians; dans l'Asie mineure, des colonies grecques florissantes par les arts, par la poésie, par la philosophie; en Grèce, des tribus qui s'exercèrent de bonne heure aux luttes et aux constitutions politiques; dans l'Italie du sud, des villes voluptueuses et promptement énervées; vers les Alpes et les Pyrénées, des peuples guerriers et conquérans; sur les côtes d'Afrique, des races nomades presque sauvages; tel était l'ensemble incohérent que présentait dans l'antiquité le circuit de cette mer. Les peuples ne pouvaient se mêler, à cause de la distance; mais les idées pouvaient s'unir, parce qu'il suffit pour cela d'une colonie, d'une mission, ou même d'une simple conversation. Aussi y eut-il entre tous ces rivages le plus vaste commerce d'idées qu'ait présenté aucun autre lieu du monde. Excepté l'Egypte, qui, comme la Chine d'aujourd'hui, se défia pendant une certaine période de toute communication avec les étrangers, ces divers peuples eurent entre eux des relations continues qui

Digitized by Google

touchèrent à tout ce qui intéresse l'humanité. L'écriture, l'architecture, les cérémonies religieuses, les produits du sol et des mines se communiquèrent de la Phénicie à la Grèce, de l'Asie mineure à la Gaule, de Carthage aux îles britanniques. Ainsi la Méditerranée devint la grande route de la civilisation, et nulle autre ne put lui disputer ce privilège, parce qu'aucune autre mer du globe ne présentait sur un espace aussi restreint des rivages aussi divers de produits et d'habitants, diversité qui seule anime l'échange des idées aussi bien que celui des objets matériels.

Mais c'est toujours de l'Asie, habitée par la race de Sem, qu'arrivaient alors les grandes révolutions intellectuelles. Les philosophes grecs allaient s'y instruire sur le mystère de la destinée humaine. Et quand l'empire romain eut conquis à l'Europe la suprématie matérielle et politique, ce fut encore en Asie que se leva le Christianisme destiné à changer la face de Rome et de l'Europe. Heureuse l'Asie, si elle avait pu suivre elle aussi, cette impulsion nouvelle qui pouvait la venger de tant de défaites, et lui rendre son antique splendeur religieuse et civile! Déjà d'Alexandrie à Constantinople, d'illustres églises, mères fécondes d'une société nouvelle, s'étaient élevées, comme autant de colonies spirituelles, sur cette côte de la Méditerranée; la science, la poésie, l'éloquence, les arts se relevaient en même temps, et cherchaient aussi la nouvelle voie. Mais le despotisme impérial de Byzance énerva ce grand effort de régénération; le sacerdoce fut affaibli dans son action, persécuté dans ses plus illustres personnages, divisé par des querelles philosophiques: cette partie de l'Asie, sans force et sans unité morale, résista vainement au choc des Mahométans, et tomba dans la torpeur intellectuelle où elle se meurt aujourd'hui.

Les rôles sont donc changés; c'est la vieille Asie qui appelle la lumière, et la demande à cette Europe à qui elle l'a donnée. Mais y a-t-il en Europe une puissance assez généreuse pour accepter avec désintéressement la fonction civilisatrice?

D'un côté, la Russie se pare de ce prétexte pour asseoir son influence, et plus tard son pouvoir, sur le Bosphore et l'Asie mineure. Si cette puissance était chargée de ramener la Turquie à la grande communion des lumières européennes, comment s'y prendrait-elle? comme elle s'y est prise pour la Pologne. La pensée politique de la Russie est une pensée d'unité absolue, qui va jusqu'à absorber toute liberté d'intelligence. La religion grecque, dont le Czar se fait le chef; et une forte monarchie militaire, tel est le double élément que la Russie combine partout où elle le peut, et sur lequel elle construit son avenir. Pour des nations comme celles qui composent l'empire Turc, une forte monarchie militaire serait sans doute un instrument de civilisation puissant; l'esprit social de subordination, d'activité réglée, et d'unité politique pourrait se développer à l'ombre d'un pareil système, comme il s'est développé en Europe sous le système analogue de la féodalité. Mais parce qu'à côté de ce pouvoir militaire il n'y aurait point une puissance intellectuelle indépendante; parce que le droit d'enseigner et de diriger la pensée publique serait absorbé par le pouvoir matériel, la Turquie profiterait peu de son passage aux idées européennes; ou plutôt ce passage ne serait que fictif; car ce qui au moyen-

Digitized by Google

âgé à constitué la chrétienneté dans sa force, ce qui l'a faite ce qu'elle est, c'est la double action, toujours en lutte dans les détails et toujours en harmonie dans le principe, du pouvoir matériel et du pouvoir de l'intelligence. La Russie ne peut donc pas renouveler fondamentalement la société asiatique; elle n'a point l'esprit de vie qui fait marcher l'humanité, elle n'a que la force du corps, la civilisation extérieure, la moitié de ce qu'elle devrait avoir.

De l'autre côté l'Angleterre, mue par d'autres vues que celles de la conquête qui lui serait impossible, par des vues commerciales, chercherait aussi, en cas de chûte de l'empire ottoman, à prendre pied sur le littoral de la Méditerranée, pour assurer et raccourcir ses communications avec l'Inde. La mer Rouge, l'Euphrate, l'Egypte et la Syrie sont les points principaux qui, depuis plusieurs années, attirent son attention et occupent ses projets; mais l'Angleterre, dans son anarchie religieuse, n'a point encore ce qu'il faut pour civiliser des nations arriérées. Si elle avait cet instinct, cette haute pensée, elle l'aurait réalisée dans ses possessions indiennes, où la tâche était beaucoup plus facile qu'elle ne le serait ailleurs. Au contraire, elle y favorise l'idolatrie; elle y importe de misérables objets de superstition qui se fabriquent chez elle; elle n'a pas su y abolir les suicides fanatiques; elle n'a point relevé le moral de ces peuples mous et dociles. Le négoce absorbe tout ce qu'il pourrait y avoir d'élevé dans cette nation; à la place du sabre russe, elle ferait régner dans ses possessions l'argent anglais, autre despotisme matériel; à la place de la religion asservie au Czar, elle y implanterait les mille sectes, ou plutôt la vague indifférence qui règne en son sein sur les plus hautes doctrines, autre manière d'anéantir le pouvoir de l'intelligence qui, pour être fort, a besoin tout à la fois d'autorité et de liberté.

Entre ces deux colosses rivaux et instinctivement ennemis, entre la Russie et l'Angleterre, deux puissances semblent appelées à se poser comme neutres, la France et l'Autriche.

L'Autriche, ce vieux reste de l'empire d'Allemagne, n'a plus qu'une force d'inertie; composé de populations italiennes, hongroises, slaves, allemandes, cet empire n'a pas d'unité nationale, pas d'impulsion commune dans les esprits; par conséquent pas d'action impulsive ou politique. Aussi cherche-t-il à resserrer les liens de son gouvernement hétérogène par les séductions de la prospérité matérielle; une bonne administration, des routes, des canaux, des chemins de fer, des plaisirs, voilà ce qu'il offre à ses sujets en récompense de leur soumission; et il laisse la pensée religieuse s'énerver dans une protection extérieure qui ne l'empêche pas de mourir au-dedans.

La France, à l'envisager dans son histoire, aurait une fonction naturelle à accomplir, ou plutôt à continuer dans les circonstances présentes. La France qui a provoqué et conduit les brillantes croisades du moyen-âge, pourrait reprendre cette œuvre gigantesque par des moyens nouveaux. Par sa médiation armée, elle pourrait, en conservant l'existence *politique* de l'Egypte et de la Turquie telle qu'elle est aujourd'hui, en modifier l'existence *morale*, en y établissant sous son influence la liberté absolue des religions. Alors la plus forte par son organisation et par son dévouement y élèverait ses autels, y enverrait

Digitized by Google

ses missionnaires, y ouvrirait ses écoles. La conformité de religion est, pour tous les peuples, mais pour les peuples d'Asie surtout, la seule base possible d'assimilation civile. Ainsi les germes de la résurrection sociale de l'Asie seraient semés, et ses fruits non hâtés n'en seraient que plus substantiels.

Mais nous savons bien que, par le temps qui court, ce n'est là qu'une utopie. La France semble avoir pour un temps oublié l'inspiration qui l'animait jadis. Ses idées flottent sans consistance et sans profondeur, son prosélytisme d'autrefois ne sait à quoi s'employer. Voyez l'Algérie : quelle belle matière à exploiter ! quelle puissante colonisation intellectuelle aurait favorisé la colonisation civile, si l'on avait voulu prendre la chose de haut ! mais non. On fait poser à un prince chrétien la première pierre d'une mosquée; puis on bâtit une église et on envoie un évêque. Ainsi point de vues sur les choses de l'esprit; on veut unir deux nations par le glaive et par la marchandise, en le laissant désuni par la pensée. L'énoncé seul d'une semblable situation en montre l'absurdité. Puissent nos gouvernemens y réfléchir davantage à mesure que les affaires d'Orient se déroulent; puisse la contemplation de cette mystérieuse Asie, berceau du genre humain, leur apprendre enfin qu'après les grands déluges qui ensevelissent les empires, tout l'avenir se trouve dans la seule arche qui surnage; et cette arche, c'est le temple !

. . .

Révélations sur les Sociétés secrètes. — Le rapport de M. Mérilhou dans l'affaire des 12 et 13 mai vient de mettre au jour de précieux documens sur l'existence et les machinations des clubs révolutionnaires, et d'ajouter un curieux chapitre à l'histoire des Sociétés secrètes en France. Tous les hommes de bien se sont émus en apprenant qu'en dépit des lois il existe dans l'ombre des affiliations insaisissables instituées pour la révolte et l'assassinat; que des hommes énergiques, réunis par les sermens les plus abominables, n'attendent que le signal de leurs chefs pour se ruer sur la société comme sur une proie; et que les attentats de 93, loin d'être désavoués, sont proclamés par eux des vertus civiques et adoptés de rechef comme de légitimes moyens d'émancipation et de progrès. On frémit en écoutant ces révélations; mais il est quelque chose de plus effrayant peut-être encore : ce sont les causeries intimes exprimées dans les lettres saisies au domicile des inculpés. Ne vous imaginez pas entendre les exclamations fanatiques d'un enthousiasme délirant... Au contraire, le ton est en général celui des dialecticiens les plus froids. L'un d'eux, par exemple, s'étonne du silence de la presse opposante sur l'attentat de Fieschi, et ne comprend pas comment nul n'a cherché à le justifier et à le *sanctifier par la raison, par le sentiment et par la passion* (ce sont ses termes). Le même accuse le peuple d'insensibilité et presque de folie pour n'avoir point applaudi à la mort prétendue *sublime et héroïque* du régicide Morey, et, par une comparaison sacrilége, il ne craint point d'assimiler l'ingratitude populaire à celle des Juifs raillant le Christ sur la croix. En vérité, en présence d'un tel aveuglement, on ne sait ce qu'il faut faire le plus, ou de plaindre ces insensés, ou de les condamner : car tout dénote en eux un égarement déplorable; et au fond

Digitized by Google

de ces reproches qu'ils adressent au peuple avec une apparente bonne foi sur l'abandon et l'isolement où on les laisse, on sent qu'il y a quelque chose de vrai ou au moins de logique : car dans ce peuple, parmi ces écrivains qui les renient aujourd'hui, il y a des hommes qui sont partis des mêmes principes, qui se sont détachés primitivement de la même foi, qui ont secoué le joug de la même autorité religieuse, seul fondement de l'autorité civile, mais qui dans la route de l'erreur où ils étaient entrés ont fait halte en face de leur intérêt privé, et ont mieux aimé être inconséquents que ruinés. Oh donc ! comprendra-t-on bientôt combien elle est tutélaire la doctrine qui montre planant au-dessus des pouvoirs humains une puissance supérieure qui les consacre et les fait respecter ? Comprendra-t-on combien sont imprudents les chefs qui jettent aux masses de flatteuses paroles, et à qui des voix répondent par des cris de sang comme celui-ci : « Peuple !... point de pitié ; mets nus tes bras, qu'ils s'enfoncent dans » les entrailles de tes bourreaux !!! » (Extrait du rapport précité).

Digitized by Google

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Le Tasse a Sorrente, Ténéntia, le Monde des îles d'or, poëmes, nouvelle et impressions, *par* M. J. Canonge; *précédé d'une épître inédite, par* M. J. Reboul, 1 *vol. in-8°.*

Comme on voit, ce volume contient un peu de tout; des vers et de la prose, des lettres, des poëmes, des odes, des méditations, un roman. On doit s'attendre, en lisant ces premiers essais d'une jeune muse, à y trouver un reflet d'imitation; peu de poëtes ont su, de nos jours, se dérober à l'influence de M. De Lamartine, de M. Victor Hugo, de M. De Chateaubriand. Les formes et les couleurs de ces grands écrivains se réfléchissent, jusqu'à un certain point, dans les ouvrages de M. Canonge; l'originalité n'y est pas empreinte avec ces traits profonds, individuels, qui montrent tout un homme dans sa vérité et dans sa *spécialité*, si je puis me servir de ce terme en fait de style.

M. Reboul, poëte lui-même si aimé dans sa modestie, avait donné d'excellens conseils à son jeune confrère. Voici son épître pleine de grâce et de raison, qui se trouve à la tête du recueil comme pour lui servir de préface :

« Lorsque de toute part le ciel tourne à l'orage,
Ami, laisse, crois-moi, ta nacelle au rivage,
As-tu, pour affronter l'assaut du flot amer,
Fait quelque pacte avec le démon de la mer?
Ou bien, pour t'opposer à l'esprit de l'abîme,
L'ange vengeur a-t-il touché ton front sublime
Et dit à ton génie : Au nom du Dieu vivant,
Chante dans la tempête, et va contre le vent?
Non du moins jusqu'ici. Comme la jeune fille
Qui, seule, en réparant le lin de la famille,
Exhale de sa voix l'ineffable douceur
Et trompe ainsi l'amour qui tourmente son cœur,
Dans ton calme printemps tu ne nous fis entendre
Qu'un hymne tour à tour riant, naïf et tendre;
Chacun en t'écoutant, doux rossignol des bois,
Se fût fait un remords d'interrompre ta voix.
Satisfait d'une gloire au modeste domaine,

Digitized by Google

Tu sus n'y point laisser de place pour la haine ;
On se sentait heureux à te voir triompher,
Et nul en t'embrassant n'eût voulu t'étouffer.
Tu n'as point vu l'envie, impuissante couleuvre,
Profiter de la nuit pour baver sur ton œuvre,
Puis, d'un œil maladif, lorsque le jour se fait,
La lire et resplendir à l'endroit imparfait.
Ta muse en habitant le fond de la vallée
Des orages d'en haut n'était point accablée,
Et, du génie ardent ignorant les douleurs,
Ne respirait que l'ombre et le parfum des fleurs.
Plaise à Dieu que jamais ton âme ne regrette
Ces jours calmes et purs coulés dans ta retraite,
Et ne dise anathème au fatal tourbillon
Qui t'emporte aujourd'hui vers un autre horizon !
Mais pourquoi t'alarmer, jeune cygne que j'aime ?
Suis-je dans les secrets de la force suprême ?
Dans la débile main d'un pâtre, d'un néant,
Dieu quelquefois a mis la chute d'un géant,
Et le gland que secoue et sème la tempête,
Est un chêne qui doit au ciel porter la tête.
Quand tant de séraphins ont été condamnés
Qui peut dire les fronts qui sont prédestinés ?
Et, pour remplir le vide aux célestes phalanges
Qui sait si Dieu n'a pas créé de nouveaux anges ?
Car, lorsque son courroux veut se justifier,
On voit faillir le bronze et le granit plier,
Et le frêle roseau devenir la colonne
Où Jéhovah se plaît à reposer son trône.
Oh ! si tu sens en toi bouillonner ces accords,
Qui toujours malgré nous s'échappent au dehors,
Qui sont ce qu'est l'aimant pour la foudre qui gronde,
Le but provocateur des colères du monde,
Et qui font trembler, même en son contentement,
Le poëte effrayé de son enfantement ;
Si ton génie altier, harcelant la matière
Où l'âme de nos jours se plonge toute entière,
Au déshonneur couvert de hautes dignités,
Sait, à brûle pourpoint, dire des vérités ;
Si de l'or corrupteur offert pour ton silence
Ton futur dénûment peut braver la puissance ;
Si, méprisant la mort, tu crains de te salir,
Si le sort de Gilbert ne te fait point pâlir,
Je ne te retiens plus : entre dans la mêlée ;
Dût ta muse en sortir de blessures criblée.

Digitized by Google

On ne peut dépouiller ce qui nous vient de Dieu.
Pour te faire obtenir le baptême de feu,
Dans mon indignité, je t'offre l'accolade,
Et t'arme chevalier pour la sainte croisade. »

Il faut, en effet, beaucoup d'audace et de résolution pour chercher aujourd'hui, dans les succès poétiques, cette gloire et ces avantages sur lesquels on aimerait à reposer sa vie. Notre siècle, qui promettait tant au génie et aux talens, s'en est détourné tout-à-coup, et s'est prosterné devant le veau d'or. Pour forcer l'attention d'un public ainsi fait, il faudrait une force de premier ordre; la poésie surtout aurait besoin d'un éclat bien rare, pour se faire apercevoir au milieu de cette fumée d'idolatrie financière qui remplit notre ciel. En outre, la poésie elle-même se prodigue trop; tant de voix qui, se disant inspirées, chantent sur mille tons plus ou moins insipides, sont causes que les amis même les plus sincères de la poésie finissent par se boucher les oreilles pour ne plus entendre; il en résulte que les sons les plus purs se perdent aussi parfois dans la foule; et que des talens découragés se taisent et meurent, quand ils auraient pu se développer encore s'ils avaient été sagement soutenus.

M. Canonge est du nombre de ceux à qui ces encouragemens sont dus. Il a un mérite devenu rare chez nos poëtes, depuis que l'exagération du romantisme a essayé de rendre notre langue inintelligible : ce mérite, c'est la clarté; c'est la suite dans le développement de la pensée; c'est un style moins surchargé de ces images très-belles sans doute dans Lamartine, mais qui trop souvent, par leur multiplicité, détournent l'attention sur des tableaux accessoires, et nous font perdre de vue l'idée que nous aurions voulu suivre. Cette sobriété du style est loin de nuire à la grâce, et de témoigner la sécheresse; au contraire, l'aisance avec laquelle l'imagination répand ses trésors, l'a-propos avec lequel elle sait se prévaloir d'un luxe réglé par la convenance et le bon goût, indiquent mieux la véritable richesse, que ne pourrait le faire cette prodigalité pénible qui n'est souvent qu'un déguisement de l'indigence.

La variété des pièces qui composent ce recueil, ne nous permet pas d'apprécier d'une manière générale la nature du talent qui les a produits; nous aimons mieux transcrire ici un morceau qui montrera de l'élévation dans la pensée, et un vrai sentiment de la beauté poétique. C'est la fin du poëme du *Tasse à Sorrente*. L'illustre et malheureux auteur de la *Jérusalem délivrée* arrive à Rome où il doit être couronné au Capitole, comme Pétrarque l'a été : mais il y arrive pour mourir.

« Romains, qu'avez-vous fait des splendeurs de vos pères ?
Vos destins ne sont plus qu'esclavage et misères ;
Puissans dans le passé, mais nuls dans l'avenir,
Vous n'êtes désormais que par le souvenir,
Et le surnom de grands flatte encor vos oreilles !
Et du triomphe encor vous aimez les merveilles !
Ne pouvant décerner la pourpre et le laurier
A la vertu civique, au courage guerrier,

Digitized by Google

Vous en ornez le front de ceux qui vous amusent ;
De ce vain appareil les pompes vous abusent
Et vous font oublier vos oracles trompés,
La liberté, le monde à vos mains échappés ;
Non, vous n'encensez plus qu'une image frivole !
Non, la foudre n'est plus, Rome, à ton Capitole ! »

Voilà ce que l'on dit, quand, sceptique et hautain,
D'un profane regard on sonde ton destin ;
Mais celui que la foi de son jour illumine,
Rome, voit ta grandeur jaillir de ta ruine !

Tu ne fais plus marcher après tes étendards
Tous les peuples soumis ; le nom de tes Césars
N'est plus l'étonnement et la terreur du monde ;
Arbitres sans pitié, centre de l'univers
Que leur bras formidable a garotté de fers,
Tes enfans n'ont plus seuls la liberté féconde.

Mais s'il changea de nom, l'empire des humains,
Rome, n'en est pas moins dans tes puissantes mains :
Plus calme, ta bannière est toujours souveraine ;
Tes destins au néant ne sont pas condamnés,
Et les peuples encore à tes pieds prosternés
Te proclament leur reine !

Seulement, la parole a remplacé le fer,
La charité du ciel, les fureurs de l'enfer ;
L'intelligence règne où régna la matière ;
Sous ta main qui bénit les jougs tombent rompus ;
Si l'on t'admire moins, on ne te maudit plus ;
Rome, de ta grandeur tu peux être encor fière !

Le laurier qui para tes fils victorieux
Décerné par ta main est toujours glorieux !
C'est lui que vient chercher l'amant d'Éléonore,
Et pour mieux le fêter, ta beauté se décore
De ces pompeux atours qu'étala ton bonheur
Quand le chantre de Laure obtint pareil honneur.
Tes ducs, tes magistrats, ton auguste collége
S'empressent à l'envi pour former son cortége ;
Les dames, ornemens des plus nobles maisons,
Ont oublié pour lui l'orgueil de leurs blasons,
Et disputent l'honneur de chanter ses louanges ;
Le prêtre souverain que respectent les anges

Digitized by Google

Cherche dans son esprit par quels mots il pourra
Exprimer ses respects quand le Tasse viendra !
Mais, tandis que pour lui Rome entière s'apprête,
Où donc est le héros d'une si noble fête ?

« Ouvrez-moi !... par pitié !... préparez un cercueil ! »
A dit, pâle et farouche, un étranger en deuil,
Qui vient, à l'heure sombre où tout dort sur la terre,
Troubler en y frappant un cloître solitaire.
Le gardien le contemple et l'accueille étonné ;
Dans le temple désert l'étranger s'est traîné ;
D'un regard convulsif il parcourt les ténèbres,
Et, tombant à genoux sur les dalles funèbres :
Seigneur ! tu me punis d'avoir trop écouté
La voix de mes penchans et de ma vanité !
Plus d'espoir ! plus de gloire ! il faut que j'abandonne
Au moment d'y toucher la palme et la couronne !
Tout mon être est frappé d'un incurable mal !
Je sens là, dans mon front, un vertige fatal !
A force d'enchaîner, d'insulter ta pensée,
Mon âme, on t'a flétrie, on t'a faite insensée !
Pour avoir trop long-temps enduré la douleur,
Tu trembles ; tu fléchis sous le poids du bonheur !
Suspendez, ô Romains, une pompe inutile,
La mort, non le laurier !... respectez cet asile !
Celui que vous vouliez applaudir, couronner,
Pour prix de vos honneurs ne peut rien vous donner !
Ce n'est plus un poëte, un élu du génie,
Le chantre créateur de Renaud, d'Herminie...
Celui dont la parole a d'un éclat nouveau
Fait briller à vos yeux le souverain tombeau,
C'est un fou !... laissez-le mourir dans le mystère,
Et boire jusqu'au fond le fiel de sa misère ! »
— « Celui qui pour le ciel a toujours combattu,
Quel que soit le fardeau, n'est jamais abattu.
Bannissez, ô mon fils ! les terrestres pensées.
Priez ! » dit le gardien dont le zèle pieux
Avait suivi ses pas dans la nuit des saints lieux.
Et les cloches dans l'air lentement balancées,
Formaient avec sa voix un accord solennel,
Et tous deux en pleurant invoquaient l'Éternel,
Des lueurs cependant naissaient au sanctuaire ;
Les moines se rendaient pensifs à la prière ;
A pas lents, mesurés, ils allaient le front bas,
Sur leur sein pénitent ils se croisaient les bras ;

Digitized by Google

Le long des hauts piliers, sous les arcades sombres,
On les voyait passer semblables à des ombres;
Et l'asile divin de clartés s'inondait,
L'encens montait au ciel et l'orgue préludait.
La prière commence et bourdonne, pareille
Au murmure incertain du zéphir qui s'éveille;
Comme un bruit solennel déployé dans les bois,
Elle s'étend, grandit, ne forme qu'une voix.
Au poëte souffrant cette voix semble dire :
« N'écoute point le cri d'un funeste délire;
Celui qui pour le ciel a toujours combattu,
Quel que soit le fardeau, n'est jamais abattu. »
Ces chants ont apaisé son intime tempête;
En pressant sa poitrine il relève la tête :
« Je vous bénis, Seigneur, dans mon accablement!
Vous avez adouci pour moi le châtiment!
Celui qui déserta le port où votre grâce
En un jour de clémence abrita sa disgrâce,
Devant lui voit s'ouvrir un plus sublime port...
Mon Dieu! soyez loué, béni jusqu'à la mort! »
Douze nuits, douze jours, ce martyr du génie
Haletant, combattu par la crainte et l'espoir,
De la chapelle au cloître, et du cloître au dortoir
Promena le tourment de sa lente agonie.
Et lorsqu'on lui disait : « Secouez votre deuil;
Laissez-vous enivrer d'un légitime orgueil;
De ce triste séjour fuyez la solitude
Et venez des Romains calmer l'inquiétude. »
Il répondait toujours : « Préparez un cercueil! »
Hélas! ce n'était point une parole vaine!
Le Seigneur donne un terme à cette longue peine;
Il s'ouvre le cercueil, et celui qu'il attend,
Sur sa couche étendu, paisible et repentant,
Prie et meurt sous l'habit du triste anachorète.
Le pontife suprême en cette humble retraite
A lui-même apporté le pardon souverain;
Et, s'inclinant ravi, sous cette auguste main :
« Voici, dit le mourant, l'immortelle auréole!
Celle que pour mon front, Rome, tu préparais
N'était rien auprès d'elle!... ah! je meurs sans regret.
Mon triomphe s'apprête au divin Capitole!... »
Il reçoit l'onction et le pain éternel,
Et son être épuré n'a plus rien de charnel,
Tout se tait près de lui, tout, même la prière,
Afin de recueillir la parole dernière

Digitized by Google

De l'âme qui, brisant sa terrestre prison,
Voit s'ouvrir devant elle un céleste horizon.
Le pontife admirait cette imposante scène ;
Attendri, l'œil en pleurs, il s'éloigne avec peine :
— « Ne pleurez point sur moi, je vais prier pour vous ;
Vous croyez me quitter... non, c'est moi qui vous quitte,
Mais j'irai vous attendre au ciel où Dieu m'invite ! »
Au chevet de son lit, le gardien à genoux
Dit : « Ne m'oubliez point, mon fils, dans vos prières ;
Quelles sont ici-bas vos volontés dernières ?
— « A Dieu je rends mon âme, à la terre mon corps ;
Cette lettre... à Ferrare ! à vous cette croix sainte ;
De mes pleurs insensés elle porte l'empreinte.
Ce portrait à ma sœur... voilà tous mes trésors.
Pour ma tombe une croix, mon nom sur une pierre,
Au coin le plus obscur de votre cimetière... —
— Pourquoi donc fermez-vous ainsi votre paupière ?
— C'est pour l'accoutumer à la nuit du tombeau...
Mais déjà mon esprit voit poindre un jour nouveau !...
A Dieu seul désormais je consacrais mes veilles ;
De vos œuvres, Seigneur, célébrant les merveilles,
Je voulais expier ces profanes accens
Échappés à l'erreur de mes frivoles ans...
Qu'on brûle mes écrits, puisque l'hymne rêvée
Pour vous glorifier ne peut être achevée...
Divisés, et traînant un fardeau douloureux,
Les hommes sans la mort seraient trop malheureux !
Son espoir, dans les maux, soutient notre courage,
Mais vers une autre vie elle n'est qu'un passage !
Accomplissez sur moi vos décrets souverains !
Je remets, ô mon Dieu, mon âme entre vos mains !
Sa lèvre aux pieds du Christ s'imprima défaillante ;
Des liens d'ici-bas toujours indépendante,
Son âme vers le ciel s'envola sans effort,
Et ceux qui survivaient envialent cette mort !

L'Allemagne, la Bohême et la Hongrie en 1837, *par le Rév. G. R. Gleig, Aumônier de l'Hôpital royal des Invalides de Chelsea.* (Article inséré dans la Revue Britannique.)

Ce qui nous détermine à parler de cet article, ce sont les détails pleins d'intérêt qu'il contient sur l'état moral et religieux de la Prusse. Le Royaume de Prusse est aujourd'hui, de tous les états d'Allemagne, celui où s'agitent

Digitized by Google

les plus grandes questions. L'Autriche développe par l'administration sa prospérité matérielle; la Bavière se livre au culte des arts, et ambitionne la gloire d'une moderne Athènes; mais la Prusse remue les choses fondamentales de la vie humaines; elle change la religion en philosophie; elle combat l'ancienne foi par la ruse et par la force; et par là elle ruine la morale dans l'esprit du peuple, et prépare des orages à l'avenir.

Il est toujours intéressant d'entendre un ministre protestant déplorer les résultats du protestantisme. Tout d'abord, en passant par Hambourg, M. Gleig fut frappé de l'air d'abandon et de déprédation qui règne à l'intérieur de la cathédrale. « Je fus surtout frappé, ajoute-t-il, du grand nombre de vitraux cassés. Du reste, cette négligence des édifices consacrés au culte est un trait caractéristique de l'Allemagne protestante. » Mais arrivons à la Prusse. Après avoir exposé l'organisation militaire de cet État, M. Gleig ajoute:

« J'arrive maintenant à un point auprès duquel tous les autres sont sans » importance, je veux dire l'état moral et religieux de ce grand royaume, » et les moyens que les autorités civiles et ecclésiastiques ont adoptés pour » relever le premier et pour donner une influence plus vaste et plus salu- » taire à l'autre. On conviendra, j'espère, que sous tous les autres rapports, » j'ai rendu une ample justice au gouvernement prussien : j'ai dit que, » dans l'acceptation ordinaire des mots, il était paternel et sage. Je vou- » drais que cet éloge pût s'appliquer aussi aux mesures qu'il prend pour rendre » le peuple moral et religieux. Il ne faut pas qu'on interprète à faux mes paroles. » Je ne dis pas que le gouvernement prussien soit l'ennemi de la religion, ou » que le peuple soit entièrement dépravé. Je sais, au contraire, que le pre- » mier a les meilleures intentions du monde, et que le second n'est pas moins » moral que la plupart de ses voisins. Ayant demandé à ce sujet des renseigne- » mens à une personne fort en état de m'en donner d'exacts, il me répondit : « Berlin est un théâtre de galanteries perpétuelles. Nous ne buvons pas tous, » nous ne jouons pas tous; mais nous nous occupons tous d'intrigues amou- » reuses. Depuis le prince jusqu'au paysan, chacun a quelque affaire de cœur » en train, et nous ne nous embarrassons guères de ce que le monde en » pense. Je connais moins les provinces; mais j'ai lieu de croire qu'elles ne le » cèdent pas sous ce rapport à la capitale. »

« Surpris d'un aveu si sincère, je désirais, comme de raison, savoir à quoi » il attribuait un pareil état de choses; alors il se montra moins communicatif. » Je lui demandai si la facilité des divorces n'y contribuait pas; mais il en prit la » défense, et, quant à la religion, il me répondit : « Oh! nous sommes un » peuple fort religieux. Ne voyez-vous pas qu'il y a une église dans chaque » paroisse? Notre religion ne s'occupe cependant pas d'affaires de ce genre, » et si elle prétendait s'en mêler, elle nous trouverait fort récalcitrans. — Et » votre clergé, ne donne-t-il pas l'exemple des vertus? — Notre clergé se » compose de fort braves gens, sans doute; mais personne ne fait la moindre » attention à ce qu'ils disent ou à ce qu'ils font. — Mais l'Évangile, qui est » la base de votre religion, n'y attache-t-on aucun prix? — L'Évangile, » reprit mon interlocuteur en souriant, est chez nous l'objet de la plus haute

Digitized by Google

» *estime*. Nous admettons tous que sa morale est parfaite... mais... nous ne » le reconnaissons point pour notre guide. »

» Si ces assertions n'étaient pas sorties de la bouche d'un homme grave, » et si elles n'avaient pas d'ailleurs été confirmées par mes propres observa- » tions, je n'aurais pas osé les répéter. Quoiqu'il en soit, je ne négligeai » rien pour découvrir la cause d'une situation si malheureuse, et je vais sou- » mettre au lecteur le résultat de mes investigations. »

L'explication que donne M. Gleig de cet état de choses est fort originale, et ne pouvait venir que dans la tête d'un ministre anglican. Vous croiriez peut-être que, s'il n'y a plus de religion en Prusse, c'est parce qu'il n'y a pas d'unité, pas d'autorité religieuse, et par conséquent pas de force imposante. Chacun prêchant le petit système qui lui vient dans l'esprit, il est tout simple que personne n'en tienne compte. Mais non, ce n'est pas cela ; si la Prusse n'a plus de religion, c'est, selon M. Gleig, parce qu'elle ne paie pas assez grassement ses curés. Chez les catholiques, un prêtre tire son importance de son caractère de prêtre d'abord, et puis de son mérite personnel ; l'argent n'y fait rien pour nous ; et dans nos campagnes en général la pauvreté du prêtre rappelle celle de la primitive église, sans que la religion y perde. Mais chez les protestans il n'en est pas ainsi ; il faut que le ministre ait beaucoup d'argent pour être considéré ; il faut qu'il puisse visiter les grands, qui ne vont point le trouver, afin d'éblouir les pauvres de cette distinction extérieure et futile. Rien ne peint mieux l'abaissement du ministère et sa complète inutilité. Écoutez l'aumônier de Chelsea :

« En Prusse, le clergé est généralement pauvre. La cure de Spandau, le » plus riche du pays, ne rapporte que 200 frédérics d'or (4,000 fr.). Dans les » villages, la misère des pasteurs est si grande, qu'ils sont souvent obligés, pour » subsister, de travailler dans les champs comme de simples laboureurs. D'un » autre côté, quoique la religion de l'état, en Prusse, soit le protestantisme, » partout où la majorité des habitans est catholique, c'est un prêtre de cette » communion qui occupe le presbytère et reçoit le traitement. Voilà donc réuni » les deux grands inconvéniens que nous avons signalés, un clergé trop pauvre » et une religion d'état qui n'est pas assez protégée par le gouvernement. Le ré- » sultat en est nécessairement que le clergé prussien, quelle que soit sa science, » et je conviens qu'elle est fort grande, ne saurait obtenir la moindre influence » parmi ses paroissiens. Ne pouvant fréquenter les classes élevées à cause de » sa pauvreté, et séparé du peuple par son éducation supérieure, il n'exerce » aucune action sur l'esprit ou sur les mœurs du public. Ce n'est ni par ses » discours ni par ses écrits que le ministre de la religion parvient à remplir la » mission qu'il a reçue sur la terre. C'est dans les relations habituelles de la » vie, dans ses visites aux riches et aux malheureux, qu'il acquiert l'estime et » le respect de tous, et que les préceptes de la religion ont dans sa bouche le » poids qui leur appartient : or ces relations ne peuvent jamais avoir lieu en » Prusse. Pour mieux expliquer ce que je viens de dire, je vais décrire une » visite que je fis à un pasteur de village, et qui certes n'était pas au nombre » des plus pauvres de la Prusse.

Digitized by Google

» Le presbytère était situé tout près de l'église. C'était un vieux bâtiment » mal distribué, avec une cour pavée sur le devant, un jardin et un verger » par derrière. Les murs étaient noirs et sales, ils n'avaient pas été nettoyés » depuis fort long-temps. L'herbe croissait dans la cour. Quand j'entrai, je vis » deux femmes, l'une âgée et l'autre jeune, qui donnaient à manger à quel- » ques poules. Leurs vêtemens étaient plus que simples, et j'en conclus natu- » rellement que c'étaient les servantes du pasteur; je me trompais : l'une était » sa femme, et l'autre sa fille; et, comme le ministre n'avait d'autre domes- » tique qu'une petite paysanne, c'étaient elles qui faisaient tout le service de » la maison. J'entrai. La chambre, qui était vaste, contenait pour tout meu- » ble une commode, une petite table ronde en bois blanc, quelques chaises » à siéges de bois et un poêle de faïence. Le pasteur achevait son dîner, » dont les reliefs étaient encore sur la table. Le repas se composait d'une » soupe des plus claires, de nouilles, d'un petit morceau de bœuf desséché » à force d'être cuit, et d'un plat de choucroute. Pour arroser ce repas, le » pasteur avait un pot de bière; et quand j'arrivai, il fumait sa pipe. Il » me pria de m'asseoir, et répondit avec beaucoup d'obligeance aux questions » que je lui adressai. Quoique son revenu fût des plus modiques, il m'assura » qu'il en était fort satisfait, car son jardin était très-productif, et il était » encore assez vigoureux pour le cultiver lui-même. « Avez-vous quelque » société ? lui demandai-je ensuite ; vos paroissiens ont-ils des égards pour » vous? — Je n'ai pas à me plaindre de mes paroissiens, me répondit-il ; » ils fréquentent assez assidument l'église, et, quand le dimanche au soir » je me mêle avec eux dans le jardin public, nous fumons la pipe ensemble » dans la meilleure intelligence. Pour le reste, nous n'avons pas grand' chose » à nous dire. » Je découvris, par la suite de la conversation, qu'en Prusse » les rapports entre un pasteur et son troupeau sont d'une nature bien diffé- » rente de ce qu'ils sont parmi nous. Jamais personne ne songeait à s'adresser » à mon hôte pour lui demander un conseil, jamais malade ne réclamait ses » visites. Il n'était point l'avocat du pauvre, qui n'implorait point son inter- » cession. Aucun paysan ne lui envoyait de petits cadeaux des produits de sa » ferme en signe d'attachement. Quant aux grands propriétaires des environs, » il ne les voyait jamais. En un mot, les membres de sa famille formaient son » unique société. Comment espérer qu'un homme ainsi placé puisse avoir le » moindre pouvoir de diriger les opinions ou la conduite de ceux qui l'en- » tourent.

» J'arrive maintenant à une autre classe de défauts dont il ne faut accuser » que l'Église seule, considérée comme corps spirituel, je veux dire l'absence » de toute discipline, de toute puissance régulatrice qui puisse assurer l'uni- » formité de doctrines dans les leçons publiques de ceux qui instruisent le » peuple. Je n'ignore pas, à la vérité, que les doctrines de la confession » d'Augsbourg sont celles que professe l'église luthérienne, et je n'ai pas oublié » que, peu de temps après la réforme, tous ceux qui voulaient être ordon- » nés prêtres étaient tenus de souscrire cet acte, ainsi que l'apologie de » Mélanchthon. Mais cette obligation ne tarda pas à tomber en désuétude, et

Digitized by Google

» l'on se contenta d'une déclaration du candidat qu'il acceptait les livres symbo-
» liques « en tant qu'ils s'accordaient avec l'Écriture ; » ce qui laissait évidem-
» ment à chaque ministre le droit de croire et d'enseigner ce qu'il jugerait
» convenable. Quant à l'église actuelle, je ne crois pas qu'en aucune façon
» on ait exigé de ses ministres des preuves quelconques d'orthodoxie. D'un
» autre côté, quoique, depuis l'origine, il y ait eu dans les églises réformées
» des formules fixes pour les prières et pour l'administration des sacremens,
» on n'a jamais exigé des ministres qu'ils se conformassent rigoureusement à
» ces formules. Or, quand il n'y a ni confession de foi sanctionnée par une
» autorité compétente, ni liturgie pour diriger le culte des peuples, il n'existe
» évidemment aucun pouvoir qui puisse déterminer ce qui est ou ce qui n'est
» pas la doctrine de l'Église. Les évêques, les surintandans, les synodes ou
» cours ecclésiastiques, peuvent avoir le droit de punir la conduite immorale
» du clergé ; mais sous quel prétexte interviendraient-ils dans la doctrine que
» ce clergé professe ? d'après quelle règle la jugeraient-ils ?

» Aussi celui qui voudra examiner l'histoire du protestantisme en Allemagne
» depuis environ un siècle, verra que le spectacle qu'il présente est des plus
» extraordinaires. Dans cet intervalle, une grande partie des théologiens du
» clergé réformé ont non seulement rejeté pour leurs personnes toute croyance
» à la divine origine du Christianisme, mais encore ils ont travaillé, avec un
» zèle digne d'une meilleure cause, à insinuer leurs opinions dans l'esprit
» public. Du haut des chaires de théologie dans les universités qu'ils étaient
» parvenus à accaparer, du sein des journaux littéraires et religieux les plus
» répandus, les *rationalistes* n'ont cessé de répandre le ridicule sur tous ceux
» qui ne partageaient pas leurs théories, les temples mêmes retentirent de
» leurs prédications impies. Et comme leur instruction était vaste et leur
» talent remarquable, il ne faut pas s'étonner si le résultat de leurs leçons fut
» d'abord une infidélité spéculative, et puis un relâchement funeste de toutes
» les lois morales et de tous les devoirs sociaux.

» Quelques personnes ont voulu trouver l'origine de ce que nous voyons
» aujourd'hui en Allemagne, dans l'appui donné par Frédéric le Grand aux
» opinions des philosophes français. Je ne prétends pas nier que cette circons-
» tance y ait contribué ; mais elle n'en est certainement pas la seule cause. Les
» Allemands voulurent, au contraire, réfuter les attaques des philosophes fran-
» çais ; mais n'ayant point de centre commun, auquel rattacher leurs opinions,
» chacun considéra la question sous un point de vue différent, et les peuples
» allemands étant par caractère livrés aux vagues abstractions, leurs efforts
» commencés dans les intentions les plus pures aboutirent à une espèce de
» christianisme, qui n'est au fond qu'un déisme déguisé. En effet, le plan
» qu'adoptèrent les théologiens allemands pour combattre les incrédules était
» mal choisi. Ils appliquèrent à l'Écriture sainte cet esprit de critique qui leur
» avait réussi dans l'examen des anciennes mythologies, en sorte qu'ils aban-
» donnèrent l'un après l'autre tous les points qui rendent la Bible digne de
» l'attention du chrétien. De vieilles hérésies furent ressuscitées et présentées
» comme la suite de nouvelles découvertes, et pendant que l'excellence de

Digitized by Google

» l'Écriture sainte était partout vantée comme règle de vie, on cessa de la » regarder comme renfermant exclusivement la parole de Dieu. On nia qu'il » y eût jamais eu ou qu'il y aurait jamais d'inspiration particulière. Les lois » de Dieu sont, disait-on, immuables. Le récit de la création, par Moïse, » n'était qu'une allégorie, et le Pentateuque une suite de traités composés à » différentes époques, par différens auteurs, mais tous d'une date fort postérieure à Moïse. Les prophètes n'étaient que des enthousiastes, et du reste, » la doctrine du péché originel, de la satisfaction, de la divinité de Jésus-Christ, » de sa résurrection et de son ascension, étaient, ainsi que ce qui avait » rapport aux miracles, des contes dignes des siècles d'ignorance qui les avaient » produits. Tel était le christianisme que les universités, la presse et la chaire » de l'Allemagne protestante enseignèrent pendant plus d'un demi-siècle, et, » dans aucune des églises protestantes, quand même il y aurait eu la volonté, » on n'eût pu trouver une voix assez puissante pour déclarer que ces opinions » étaient hérétiques.

» C'est au principe introduit dans la critique historique par Heyne et à la » théorie de l'intelligence humaine, imaginée par Kant, qu'il faut attribuer » l'abaissement du sentiment religieux dans l'Allemagne protestante. Ce que le » premier avait fait pour la mythologie des poëtes grecs, ses imitateurs l'appliquèrent aux récits de l'Ancien et du Nouveau-Testament, tandis qu'ils appliquaient hardiment le principe de Kant aux doctrines qu'ils déduisaient de » leurs ouvrages. Semler, Teller, Steibart et Eberhard démontrèrent, à la » satisfaction de toute la jeunesse allemande, que Moïse n'était pas plus digne » de foi qu'Homère; que les juges d'Israël devaient être placés sur le même » rang que les héros de la Grèce; qu'Isaïe, Joël et le reste des prophètes » avaient été les réformateurs de leurs siècles respectifs, et que Jésus-Christ » n'était que le Socrate de la Judée.

» Ainsi que je l'ai remarqué plus haut, il n'y avait d'autorité dans aucune » des églises réformées de l'Allemagne pour protester contre les innovations, » et bien moins encore pour expulser de leur communion les hommes qui les » enseignaient. Des champions isolés ne manquèrent jamais, j'en conviens, » à la cause contraire: les ouvrages de Storr et de ses amis, de Flatt, de » Süsskind et de quelques autres luttaient en faveur du passé; mais le flot de » l'opinion publique s'élevait contre eux. La rémunération accordée aux professeurs dans les universités allemandes est si insignifiante, qu'ils sont dans la » nécessité de faire des cours particuliers, que les étudians paient à part. Or, » l'avidité pour les idées nouvelles était devenue si forte que quiconque n'était » pas connu pour mépriser ce que l'on appelait d'anciens préjugés, ne pouvait » espérer de réunir des auditeurs autour de lui. D'un autre côté, les jeunes gens » sortant du collége et qui n'ont pas encore obtenu de cure, ont coutume en » Allemagne d'entrer comme précepteurs dans les familles riches, ou comme » sous-maîtres dans les pensions, et là ils empoisonnèrent à leur tour les » élèves qui leur étaient confiés. »

Ces renseignemens sont assurément très-significatifs. On y voit l'action de l'argent sur les opinions religieuses : spectacle révoltant. On y voit des profes-

Digitized by Google

seurs qui vendent des nouveautés de doctrines, parce que les anciennes ne trouvent plus d'acheteurs; des ministres du culte qui, étant mariés, coûtent beaucoup, sont encore pauvres avec ce qui pourrait très-bien suffire à un prêtre catholique, et travaillent aux champs pour vivre et faire vivre leur famille. Prosaïsme, avilissement, inertie, voilà ce qu'on a substitué à la poésie, à l'élévation et à l'activité du véritable sacerdoce.

Lille. — Imp. de Vanackere fils. 1839.

Digitized by Google

DEUX ÉPOQUES DE L'HISTOIRE DE FRANCE. (1)

On a souvent comparé le développement de la vie sociale à celui de la vie individuelle. Un historien latin, voulant écrire l'histoire de Rome, la divisa en différentes périodes analogues, selon lui, aux âges de notre corps, l'enfance, la jeunesse, le déclin, la caducité. Cette idée, qui semble le premier effort d'histoire systématique ou philosophique, reparaît sous d'autres formes dans Vico, qui attribue aussi à chaque société une vie nécessairement soumise à de certaines lois physiologiques, partant de la naissance pour arriver à la mort.

Les philosophes ou historiens français furent peut-être les premiers qui conçurent l'histoire sous un aspect plus général. Pascal compare quelque part l'humanité à un seul homme qui apprend toujours et n'oublie rien. Cette vaste pensée montrait, au-dessus des histoires nationales, l'histoire humaine, partant du premier homme et marchant vers un terme indéfini. Ce même coup-d'œil fut embrassé par Bossuet; il chercha, dans l'*Histoire universelle*, la loi que la Providence devait avoir écrite dans le déroulement successif des nations; il épela les premiers rudimens de la société primitive et patriarcale; demanda son mot à chaque empire, et finit par trouver la solution du problème de l'antiquité au pied de la croix du Christ. Au siècle suivant, on voulut détruire et reconstruire cette pensée de Bossuet. La détruire: ce fut Voltaire qui, au lieu de montrer les faits généraux de l'histoire, s'attacha à en faire ressortir les exceptions et les

(1) Voyez les deux ouvrages suivans, récemment publiés :
Louis-le-Pieux et son siècle, par M. Frantin, 2 vol. in-8°.
Vie de St Louis, par M. le Comte De Villeneuve-Trans, 3 vol. in-8°.

accidens, afin de conclure de ces incohérences apparentes, que tout est hasard dans le monde, et que, selon son insolente expression,

Dieu fit en nous créant
Une fade plaisanterie.

La reconstruire : ce fut Condorcet, qui envisagea les progrès de l'humanité sous un point de vue fataliste et matérialiste.

Je crois qu'il y a en effet des lois de physiologie sociale en vertu desquelles chaque société particulière se développe et se dissout ; il est certain aussi que l'humanité entière, toujours la même dans sa constitution intime, *apprend toujours*, comme dit Pascal, et modifie ses rapports extérieurs et sa pensée. On ne peut méconnaître, en effet, une immense différence entre la vie pastorale, errante, et guerrière des plus anciennes époques, et la vie industrielle, sédentaire, agglomérée et politique de nos jours. Seulement dans l'exposé de ces modifications, il faut se garder de deux excès : ni tout attribuer à la liberté, ni tout au destin ; laisser à l'homme sa part, sa part à Dieu. L'humanité avance ou recule selon l'usage qu'elle fait de son libre arbitre : Dieu est là pour seconder son effort, et pour le couronner de résultats proportionnels. Cette croyance fut considérée comme fondamentale en politique par les législateurs moralistes de l'antiquité ; mais elle eut sa plus haute expression dans les prophètes hébreux ; toujours inspirés de l'esprit de Moïse. Les énergiques discours et les poésies sublimes qu'ils adressaient à leur peuple montraient toujours deux choses ; l'action de l'homme et la coopération divine, s'appelant l'une l'autre. Les deux extrémités opposées, le stoïcisme et le fatalisme, furent les inventions postérieures d'une philosophie qui rêvait, et qui ne s'appliquait à rien dans la société.

Si donc, au lieu d'inventer des principes nouveaux, on se guide d'après ceux qui de tout temps ont été reconnus vrais, on éprouvera un vif sentiment de plaisir et d'admiration à observer, à suivre dans leurs évolutions, à deviner dans leurs

Digitized by Google

conséquences les lois de l'histoire humaine, qui ne sont autre chose que l'ensemble des faits constans produits par des causes constantes. L'histoire alors devient autre chose qu'une aride compilation de faits; elle nous donne plus même que la sagesse pratique et l'expérience accumulée de ceux qui ont vécu avant nous; elle offre un enseignement plus élevé, plus général; elle nous fait remonter sans cesse des phénomènes visibles du monde social à la contemplation de leur source invisible; elle n'est plus le manuel exclusif des princes et des hommes d'état, elle rayonne pour tous, et montre sans cesse à tous le grand édifice auquel chacun doit apporter sa pierre.

Mais pour entrer dans cette étude, il faut une méthode; autrement l'imagination bondit, s'écarte, et au lieu de courir au but, s'amuse à contempler les paysages qui bordent le chemin. C'est ainsi que trop souvent la philosophie allemande se livre à des élans fort beaux comme poésie, et fort peu concluans pour la raison. Or, pour trouver cette méthode, demandons encore une comparaison à l'étude du corps humain : car toutes les sciences procèdent par des moyens analogues.

La société, comme l'individu humain, se compose d'un certain nombre d'organismes actifs, de systèmes, ou si l'on veut, d'appareils vivans, distincts entr'eux, mais en harmonie dans leurs fonctions réciproques. Ainsi, dans tous les pays connus, il y a deux classes d'hommes, formant deux institutions très-diverses, agissant et réagissant toujours l'une sur l'autre : celle qui gouverne les esprits et celle qui gouverne les corps. Il peut y avoir empiètement, confusion, mélange de fonctions entre ces deux classes; et il en résulte alors de grandes douleurs publiques; mais les deux opérations spirituelle et temporelle n'en sont pas moins de nature différente; l'une posant et divulguant sans cesse les principes les plus élevés de toute loi, principes au fond invariables et éternels; l'autre appliquant à la vie civile, selon la nécessité des temps et des lieux, les conséquences de cette loi suprême; appli-

Digitized by Google

cations naturellement variables et temporelles. Ces deux classes, cette double hiérarchie, sont comme les deux organes principaux du grand corps de l'humanité. L'organe enseignant, représenté presque partout par le sacerdoce, peut se comparer à notre système nerveux; comme celui-ci il cache son origine dans les profondeurs mystérieuses où habite l'esprit; conducteur instantané de la force vitale qu'il prend à sa source, il la communique, par une action continue et régulière, à toutes les régions; réseau délicat et puissant, qu'on ne peut couper sans interrompre la vie et dont les maladies produisent des convulsions et des délires. D'un autre côté les appareils musculeux peuvent nous représenter l'organisation de la puissance matérielle; celle-ci, dans ses contractions vigoureuses, paraît au vulgaire le vrai réceptacle de la force, et pourtant n'est rien par elle-même; elle reçoit sa force du nerf de l'enseignement, et, dès que ce secours lui manque, elle tombe en proie à tous les agens délétères.

Enfin une société fortement constituée sous ces deux rapports exercera aussi avec énergie ce que les physiologistes appellent *la vie de relation*, la faculté de communiquer avec les autres, de les dominer, de les entraîner, de modifier les élémens au milieu desquels elle vit. Il y a des nations qui, à certaines époques de leur existence, s'élèvent ou s'abaissent devant les autres; cette excitation ou cette atonie de l'influence internationale a des causes intérieures qu'on peut aussi rechercher, pour les rattacher les unes aux autres en les simplifiant.

Les phénomènes sont nombreux, mais non les principes. Un seul rayon de lumière en se réfléchissant sur mille objets, produit mille couleurs. Plus on remonte à l'unité, plus on remonte à Dieu.

Esquissons donc maintenant, sous ce triple point de vue de la vie spirituelle, de la vie matérielle, et de la vie de relation, une rapide étude prise dans l'histoire de notre pays. Prenons deux époques, deux âges, comme dirait Florus; et voyons combien, de l'un à l'autre de ces deux âges, les forces organiques de la société ont acquis de développe-

Digitized by Google

ment. Deux livres savans et consciencieux nous invitent à ce travail : la vie de *Louis-le-Pieux ou le Débonnaire*, par M. Frantin, et celle de *St-Louis*, par M. de Villeneuve-Trans. Ce sera en même temps de l'anatomie et de la physiologie. Nous prendrons d'abord la société du temps de Louis-le-Débonnaire, nous en disséquerons les appareils comme si nous les avions-là, morts, entre nos mains; puis, laissant revivre cette société, la regardant marcher quatre cents ans de plus, nous la reprendrons, nous la décomposerons de nouveau à l'époque de St-Louis, pour constater, dans les mêmes organes, la force ou la perfection nouvelle que le temps leur aura donnée.

I.

1°. C'est un fait généralement connu, que, depuis la chûte de l'empire romain jusqu'au seizième siècle, toute puissance intellectuelle fut étroitement renfermée dans l'église. Considérons donc l'église comme l'organe enseignant de la société, et demandons-nous quelle était sa force active à l'époque du fils de Charlemagne.

Il faut d'abord se rappeler que, sous les Mérovingiens, deux grands partis, on pourrait dire deux nations de France dominaient dans les Gaules; à mesure que ceux de Neustrie s'énervaient, ceux d'Austrasie, plus rudes, plus rapprochés de leur source germanique, envahirent l'autorité. Heureusement la principale famille austrasienne fut animée d'une grande pensée, soutenue par de grands caractères. Pépin, l'ancien, maire du palais d'Austrasie, fut un homme vaillant et pieux, qui fit germer dans sa race l'idée chrétienne qui devait la nourrir et la fortifier. Cette race, qui devint plus tard la dynastie carlovingienne, s'attira, par son courage héréditaire, l'admiration et le dévouement de la vaste clientelle barbare établie sur les rives de l'Escaut, de la Meuse et du Rhin; et, par ses traditions chrétiennes de famille, elle devint l'espoir de l'église des Gaules, qui la voyait prête à reprendre le rôle catholique et conciliateur de Clovis.

Digitized by Google

Toutefois, la famille des Pépins ne put prévenir tout-à-fait les désastres de cette seconde invasion franque, l'invasion austrasienne. Quelques-uns même de ses chefs se laissèrent entraîner à l'esprit violent de la multitude qui les suivait en les poussant. Charles-Martel surtout parut ne plus comprendre la politique de ses pères; ou peut-être les circonstances le forcèrent-elles à un acte dont les suites furent longues, et l'exemple funeste. Il enleva à l'église les terres qui lui avaient été données par les Mérovingiens, et en fit des bénéfices militaires pour ses guerriers. Or, en ce temps-là, toute existence indépendante, toute institution forte devait s'appuyer sur la propriété, comme nous le montrerons ailleurs en parlant du système féodal. C'était donc supprimer en partie le corps enseignant, l'intelligence du siècle, l'espoir de l'avenir. D'un autre côté, à mesure que l'invasion s'achevait, des barbares se jetaient eux-mêmes dans l'ordre ecclésiastique, soit pour jouir des bénéfices et de l'influence que l'église possédait encore, soit par un zèle véritable, mais dont ils ne comprenaient pas les conditions. Ces hommes comprirent la hiérarchie ecclésiastique en vrais soldats qu'ils étaient; les bénédictions et les cris de guerre sortaient tour-à-tour de leur bouche; et leurs mains portaient la croix et brandissaient l'épée. Cette déplorable confusion entre les fonctions de l'esprit et celles de la force, entre la prédication et la guerre, confusion dans laquelle l'esprit et l'enseignement étaient presque complètement absorbés et perdus dans le tumulte, dura longtemps, et fut difficile à extirper. Sous Louis-le-Pieux un grand effort fut tenté dans ce sens. L'empereur tint à Aix-la-Chapelle, en 817, un concile pour réformer le clergé, et pour ramener tous les monastères à la règle de St-Benoit. Un autre Benoit, l'abbé d'Aniane, fut le principal agent de cette réforme. « Alors, dit un historien contemporain, les évêques et les clercs commencèrent à déposer les ceintures et les baudriers d'or, les poignards ornés de pierreries, les éperons et les vêtemens mondains et magnifiques ». Cependant, cette ré-

Digitized by Google

forme ne fut pas définitive; les abus condamnés reparurent longtemps encore. Il y a des efforts de génie et de progrès supérieurs à leur siècle, qui ne peut y correspondre; ils tombent avec l'homme qui les a faits. Mais qu'importe? La tradition les recueille pour s'en prévaloir plus tard; et ce qui n'était qu'une théorie peu applicable devient ensuite, à une époque plus mûrie, une réalité qui n'étonne plus personne.

Il y avait donc, je le répète, dans la société, confusion, ou du moins complication et embarras de fonctions, entre l'aristocratie militaire et l'aristocratie enseignante, ou l'épiscopat. Mais cette ambiguïté, ce commencement de chaos que nous apercevons dans la masse de l'état, essayait aussi d'en obscurcir les sommets, comme ces vapeurs d'orages qui, s'élevant d'en bas, vont envelopper les pics des montagnes.

L'empire d'occident avait deux chefs, pour présider aux deux fonctions, spirituelle et matérielle, le pape et l'empereur. Cette grande dualité politique était le fruit d'une période de révolutions séculaires, qui avait détruit et fondé des états. On comprend, sans que nous entrions dans de longs détails, combien dut être laborieux l'enfantement de ce système si simple, sorti d'élémens si confus. Mais dans cette simplicité même, il y eut encore place pour des équivoques funestes, pour des discussions qui se prolongèrent pendant toute la durée de l'empire.

A cette époque, le pouvoir des intelligences n'était point en possession des moyens dont il est muni aujourd'hui. Les communications de la pensée étaient rares et difficiles. Les hommes étaient comme parqués en nations et en tribus jalouses; les voyages étaient dangereux, l'écriture presqu'ignorée. Longtemps après, l'imprimerie a changé les conditions de la puissance intellectuelle. Armée de cet instrument, rien ne saurait plus la détruire; bonne ou mauvaise, l'opinion règne. — Mais au temps dont nous parlons, il fallait rompre une foule d'obstacles matériels; il fallait que l'institution religieuse éten-

Digitized by Google

dit ses rameaux pacifiques dans des pays où la violence régnait; il fallait que des colonies enseignantes allassent défricher des nations sauvages; et pour y vivre, pour s'y défendre, elles devaient recourir à la seule base fixe sur laquelle une existence libre pût se fonder alors, je veux dire à la propriété. L'église romaine se trouvait à cette égard dans la même position que les églises les moins importantes, que les plus petits monastères; elle ne pouvait exister sans domaine; c'était le seul principe financier, la seule source de revenu qui pût assurer la vie et le mouvement d'une administration quelconque. Or cette propriété, ce domaine devait être protégé par le glaive que l'église ne portait pas; c'était donc au pouvoir laïc à la défendre; alors, pour prix de cette défense, l'empire voulut qu'on lui reconnût le droit de confirmer, et même plus tard d'annuler l'élection des pontifes. D'un autre côté, comme c'était un pape qui avait autorisé Pépin à s'emparer de la couronne des Francs, comme c'était un pape encore qui, au milieu de Rome, avait couronné Charlemagne empereur, les pontifes s'appuyèrent de ces faits pour repousser l'influence dangereuse que les empereurs voulaient exercer sur le siége suprême. Ainsi chaque puissance voulut pouvoir détrôner l'autre. En théorie, la question était facile à résoudre; la puissance spirituelle, représentant l'immuable vérité de Dieu, était le vrai fondement de la société, et par conséquent devait l'emporter sur l'autre; mais en pratique, d'inextricables difficultés s'élevaient de toutes parts. Si d'un côté l'empire pouvait se faire un instrument de la papauté, et la dégrader dans l'intérêt de sa politique particulière, de l'autre, faire le pape juge des intérêts temporels, c'était jeter le sacerdoce dans l'arène des passions humaines, l'exposer à ses propres passions, et le charger du poids d'un gouvernement universel absolument impossible à réaliser. Aussi la grande lutte du sacerdoce et de l'empire ne fut-elle en général que défensive de la part de la papauté, qui ne voulait que l'indépendance de l'église.

Digitized by Google

Les conséquences de cette situation des choses ne se manifestèrent dans toute leur étendue que lorsque l'empire fut transplanté en Allemagne. Cependant, sous Louis le Débonnaire, les difficultés dont elle était grosse commençaient déjà à se faire jour. Les élections des papes commençaient à exciter des discussions entre l'empire et Rome. Mais ce fut surtout à l'intérieur que la confusion qui cherchait à s'introduire dans les pouvoirs provoqua des désordres; ce fut la source des malheurs de ce règne. Louis ne voyait plus les choses du point de vue élevé de Charlemagne; il n'avait point ce génie des réformes qui avait illustré son père. La coopération aux affaires ecclésiastiques qui, sous Charlemagne, avait donné force à la civilisation, devenait funeste entre les mains d'un prince faible; les abus recommencèrent. Un moine de la famille carlovingienne, Wala, autrefois ministre de Charlemagne, devint le chef d'une opposition complexe dans ses élémens, mais dont il essaya de tirer parti pour faire revenir l'état dans sa voie de progrès. En 828, dans une diète tenue à Aix-la-Chapelle, Wala s'adressa hardiment à l'empereur. Il demandait que les biens de l'église lui fussent désormais assurés, ce qui suppose qu'on les confisquait encore quelquefois. Il offrait des subsides votés librement par le clergé; première origine du vote de l'impôt dans nos constitutions modernes. Il attaqua les laïcs qui envahissaient les monastères, les évêques promus contre les formes canoniques, les chapelains de cour qui intriguaient pour obtenir des bénéfices. Les mesures qui furent la conséquence de ces remontrances furent faibles; les guerriers, dont les biens ecclésiastiques devenaient la proie, s'opposèrent à la réforme; plus tard d'autres oppositions plus tumultueuses vinrent augmenter la violence de l'opposition, et la changèrent en guerre.

Ainsi, à cette époque, la puissance enseignante, toujours entravée dans ses efforts par la puissance militaire, ne pouvait exercer qu'une action bien débile; des malentendus dans les idées, des jalousies entre les pouvoirs, et des intérêts étroits

Digitized by Google

empêchaient le développement de la civilisation renfermée dans l'idée chrétienne.

2° Passons maintenant à la puissance temporelle ou militaire : car l'esprit et l'organisation militaire dominaient tout l'ordre civil en ce temps-là. Nous y trouverons la même indécision dans les principes, et les mêmes tiraillemens dans les faits.

Pour bien définir une situation politique que les historiens contemporains n'ont fait qu'indiquer dans ses causes générales, parce qu'ils les supposaient assez connues de leurs lecteurs, il faudrait remonter à l'histoire des bénéfices. On sait que les chefs germains, lorsqu'ils s'armaient pour une expédition, s'attachaient leurs compagnons par des présens de chevaux, d'armes, de parures guerrières, ou d'autres objets de prix. L'acceptation de ces présens emportait pour le compagnon d'armes l'obligation d'être fidèle jusqu'à la mort au chef qu'il s'était choisi. Après la conquête des Gaules, le chef donna des terres au lieu d'objets mobiliers ; ces terres étaient prises soit sur les vaincus, soit sur l'ancien fisc romain, tombé des mains des empereurs aux mains des chefs germaniques. Ces bienfaits, ou *bénéfices*, étaient conférés à charge de fidélité et de service militaire ; ils étaient d'ordinaire viagers ; néanmoins le prince était libre de les retirer et de les transmettre à d'autres.

Si l'on fait attention à l'ignorance grossière, aux révolutions fréquentes, aux antipathies de race, et à toutes les causes de désordre qui ne cessaient d'ébranler ces siècles, on concevra qu'un système d'impôts et d'appointemens comme celui qui sert aujourd'hui de ressort à l'administration publique était absolument impraticable. Le mode simple des collations de bénéfices était donc naturel ; il n'exigeait qu'une surveillance générale des deux qui en étaient munis, surveillance exercée par les *missi Dominici*, ou *envoyés du Roi*, qui voyageaient dans ce but à travers les provinces. Les Romains eux-mêmes, bien plus habiles dans toutes les combinaisons politiques, recouraient à ce moyen ; pour s'assurer d'une conquête, ils y distribuaient des terres à leurs soldats ou à des alliés sûrs ; leurs colonies mêmes n'étaient que des bénéfices accordés collectivement à un certain

nombre de citoyens, à charge de fidélité envers la métropole.

Mais ce système avait des inconvénients qui ne pouvaient être maîtrisés que par un pouvoir fort de lui-même; au lieu de soutenir le gouvernement, il avait besoin d'être soutenu par lui : caractère d'une institution caduque. En effet, l'amovibilité des bénéfices offrait sans cesse une riche proie aux yeux des intrigans et des factieux qui parviendraient à séduire le prince, ou à s'imposer à lui. C'était donc un aliment pour les partis; c'était la source d'une opposition perpétuelle contre ceux qui gouvernaient, de la part de ceux qui voulaient gouverner. Ajoutons que, les intrigans étant presque toujours les plus heureux dans cette lutte, les charges bénéficiaires tombaient souvent entre des mains indignes; de manière que l'opposition, personnelle dans ses motifs, pouvait se couvrir des apparences d'un zèle louable pour les intérêts de la gloire de l'empire. C'était à-peu-près le jeu que nous voyons aujourd'hui dans la machine des constitutions représentatives; avec cette différence qu'aujourd'hui la rivalité des ambitieux s'exhale en beaux discours, tandis que le rude guerrier franc ne savait manier que l'épée et la hache; et appuyait ses prétentions, non sur la faveur des journaux, mais sur des bandes de farouches aventuriers liés à sa fortune.

Par cela même qu'il y avait d'énergiques aspirans aux bénéfices, ceux qui les possédaient déployaient de leur côté toute la vigueur de leur bras et de leur prévoyance pour défendre cette position acquise. Aussi était-ce une grande affaire de ravir un bénéfice important au possesseur. Ce fut une cause semblable qui excita la grande révolte des enfans de Louis-le-Débonnaire contre leur père qu'ils détrônèrent. Il avait partagé entre eux ses états, qu'ils tenaient en fief avec le titre de rois. Louis, assimilant ces royaumes vassaux à des bénéfices ordinaires, crut pouvoir les reprendre en partie, afin d'en composer un apanage pour le jeune Charles, né depuis le partage. De là cette guerre déplorable qui fut le plus triste spectacle de ce règne si triste. Les trois premiers

Digitized by Google

fils de l'empereur ne purent supporter le démembrement des possessions dont ils jouissaient, et soutinrent la stabilité de leur position par la force. Or, ce fait de révolte se répétait sans cesse en petit dans les bénéfices ordinaires; de là une tendance continuelle de la part de chaque noble à assurer par toutes sortes de voies, ses bénéfices à ses enfans. Cette tendance à l'hérédité des bénéfices s'était déjà manifestée sous les derniers Mérovingiens; le fisc royal se trouvait alors partagé en une foule de bénéfices déjà transformés en fiefs héréditaires, et ce fut pour se procurer un nouveau fisc, de nouvelles terres à distribuer, de nouvelles soldes pour ses guerriers austrasiens, que Charles-Martel se jeta sur les propriétés de l'église. Pépin et Charlemagne surent conserver à peu près intact ce vaste trésor qui était le nerf du gouvernement; Louis, auquel Charlemagne avait donné des leçons énergiques sur ce sujet, s'efforça de suivre la même voie; mais ses mains étaient trop débiles. En vain il appela à son secours le duc de Septimanie Bernard, homme adroit, hardi, mais débauché; ses efforts ne firent que rendre plus odieux à la noblesse la mobilité des bénéfices et des royaumes, et le parti de la réforme en devint plus puissant. La cause du clergé s'allia à celle de l'aristocratie; Wala devint même le principal personnage de la ligue; tout le monde cherchait un système qui fixât les positions, et qui mit fin à ce délabrement d'un pouvoir surchargé de lui-même.

Remarquons en passant que la disponibilité des bénéfices, que l'on considérait comme le moyen de constituer la monarchie en centralisant la force, minait au contraire la stabilité du pouvoir. En effet un parti qui dévorait déjà en espérance les riches dépouilles du fisc, devait chercher, lorsqu'un empereur mourait, à faire triompher un candidat nouveau, qui arriverait au pouvoir avec son parti. Ainsi le système électif appliqué à l'empire avait toujours de nombreux partisans, de manière que l'hérédité monarchique ne pouvait s'établir. Ainsi, quand l'empire franc, avec toutes ses vaines prétentions

Digitized by Google

de continuer l'empire romain, fut transféré en Allemagne, il continua à vouloir centraliser le pouvoir; il résista à l'établissement de la féodalité; il la troubla dans son développement; aussi ne put-il jamais se consolider lui-même comme il l'aurait voulu : il resta électif, violent, et faible; la féodalité n'en fut que plus oppressive et plus longue en Allemagne, parce qu'elle n'y trouva pas ce centre monarchique, homogène à elle-même, et dont l'action séculaire devait l'éteindre peu-à-peu en la régularisant, comme il arriva pour la France. C'est que, pour qu'une constitution marche, il faut qu'elle soit harmonique dans son ensemble. L'hérédité féodale appelait la monarchie héréditaire; le système de la personnalité et de la mobilité dans les fonctions tend à son tour à tout envahir, lorsqu'il est admis comme principe.

Ainsi, d'un côté la centralisation impériale cherchait à s'appuyer sur la collation libre des bénéfices; de l'autre les bénéficiers cherchaient à se fortifier dans leur position, et à la transmettre à leur famille comme fief héréditaire. Cette nouvelle forme, cette féodalité naissante, qui devait nécessairement faire son temps, avait pourtant aussi en elle des germes actifs de querelles. Un fief héréditaire devenait un petit royaume, oppressif pour les sujets, indocile à l'égard du chef de l'état. C'était comme une fédération républicaine de petites monarchies; le lien central était relâché : et l'on conçoit qu'en présence des invasions normandes qui commençaient à sévir, les hommes d'état fussent effrayés de l'espèce d'anarchie dont la féodalité dans sa turbulente jeunesse devait donner le spectacle. Tout était donc chancelant et vague dans la constitution politique. La grandeur même de l'empire aggravait le mal; Charlemagne avait été un homme d'exception; son règne une longue bataille contre les barbares; l'énergie du chef, et la nécessité militaire de la subordination, avaient retenu dans ses mains puissantes des éléments qui se repoussaient. Mais après lui, avec d'autres circonstances,

Digitized by Google

qui pouvait arrêter le cours naturel des choses? qui pouvait étayer de ses épaules d'homme cet énorme édifice qui se disloquait et s'inclinait sur la foule?

3° Nous avons examiné la situation morale et matérielle de la société franque au neuvième siècle; il nous reste à voir quelle était son attitude vis-à-vis les autres nations. Jusqu'à présent nous avons vu de grandes misères, au sein desquelles fermentait cependant un effort constant vers une destinée meilleure; ici, ce sera la même chose. L'histoire des Carlovingiens est un récit de misères effroyables; les peuples se ruaient les uns contre les autres avec tant de violence, qu'on s'attendait généralement à voir le monde finir. Ce n'était plus, comme au cinquième siècle, des masses barbares heurtant des masses romaines; c'était une destruction en détail, des ravages de bandes, des incursions de pirates; nulle part une résistance systématique; mais seulement des efforts pour ainsi dire individuels, des populations retranchées dans des châteaux, chaque canton luttant à part soi, bandes contre bandes, embuscades contre pirateries. Et cependant l'ordre se faisait dans ce chaos immense. L'empire, incapable désormais de se mouvoir dans sa masse, se divisait; d'abord l'Allemagne faisait scission avec la France; et dès lors chaque nation, laissée à elle-même, débarrassée d'une cohésion qui ne faisait que gêner ses mouvemens et fatiguer ses ressorts, se trouva plus libre dans son action contre l'ennemi commun, les Normands. En outre, le prince, au milieu des calamités publiques et du désespoir universel, n'eut plus la force de retirer les bénéfices à des possesseurs qui les défendaient vaillamment contre les étrangers; les fiefs devinrent définitivement héréditaires; la stabilité des intérêts de famille prépara peu-à-peu les voies à une monarchie également stable par l'hérédité; et la féodalité se trouva constituée. Les choses avaient ainsi repris leur cours naturel, le seul qui pût les faire avancer. La centralisation de l'empire carlovingien, fondée sur les bénéfices amovibles, exigeait un ensemble d'adminis-

tration que le temps ne comportait pas ; elle était donc factice ; le seul moyen d'intéresser les guerriers terribles de cette époque à un ordre politique, c'était de les y attacher par le sentiment de la famille, par l'émulation de la race ; et la féodalité, fondée sur les vues d'avenir de chaque propriétaire, prépara l'avenir commun de la nation française.

En même temps que la lutte des Francs contre les races étrangères faisait fermenter à l'intérieur le germe d'une société politique plus parfaite, elle continuait à l'extérieur l'œuvre de prosélytisme commencé dès le temps de Clovis. L'empire franc était assiégé d'ennemis de toutes sortes. A l'est, les Slaves et les Hongrois, au midi, les Sarrasins, au nord, les Frisons et les Saxons, et les plus terribles de tous, les Normands. Même dans la Gaule, des restes de nationalités éteintes, les Bretons et les Gascons, harcelaient l'empire d'une haine vindicative. Contre les barbares non chrétiens, Louis-le-Débonnaire suivait toujours la pensée de Charlemagne, il tâchait d'arrêter leurs incursions par ses guerriers, et pendant la paix, envoyait des missionnaires pour attaquer le principe de ces incursions dans le cœur même des pays barbares, en les amenant à l'unité chrétienne des nations de l'Europe. Ainsi il envoya en Danemarck des hommes qui renversèrent la religion belliqueuse d'Odin, et y subtituèrent le Christianisme. Toutefois en cela comme en tout le reste, on sentait l'absence de Charlemagne. Les Normands rompirent bientôt les barrières, et les descendans de Louis, aussi faibles et plus abandonnés, virent ces pirates s'emparer de plusieurs de nos plus riches provinces. Mais ce fut en se convertissant au Christianisme qu'ils rentrèrent dans la société française : et dès lors les nouveaux conquérans eux-mêmes se trouvaient conquis à la société nouvelle.

C'est un étrange spectacle que celui de la confusion de peuples qui s'établit sur la terre gauloise, depuis le quatrième jusqu'au dixième siècle. Les Gaulois, divisés eux-mêmes en Gaulois proprement dits et en Belges, mêlés même au midi du

Digitized by Google

Grecs marseillais, et de Celtibères vers les Pyrénées, avaient été fortement mélangés de sang romain depuis la conquête de César. Plus tard, les Germains-Suèves des montagnes, les Germains-Francs des basses-terres, Bataves, Bructères, et autres, vinrent augmenter les variétés de race; les Vandales et peut-être même les Huns, y laissèrent des traces de leur passage; les Saxons descendirent fréquemment sur nos côtes septentrionales à l'époque où ils envahissaient la Grande-Bretagne; enfin les hommes du nord, avec leurs longues îles de barques semblables à ce serpent de Midgard qui selon eux ceignait toute la terre de son corps, remontent l'Escaut, la Seine, la Loire, et finissent par un vaste établissement dont le nom reste encore parmi nos provinces. N'est-ce pas un spectacle terrible que tous ces peuples divers jetés sur le même sol, renversés les uns sur les autres, pétris dans leur sang, et qui tous ensemble fument comme un sacrifice de vengeance, et fermentent comme si un levain de vie nouvelle travaillait leur sein? Oui, il y avait là vengeance et grâce, mort et vie; vengeance du passé, grâce pour l'avenir. Tant de malheurs avaient été attirés par les crimes gigantesques de l'empire romain, par une corruption inouïe, par un despotisme de fer et une ignoble servitude, par l'oubli de la fraternité des hommes. Mais la Providence vengeresse voyait aussi dans l'avenir que la nation française serait longtemps zélée pour la propagation des idées divines: et sa grâce féconda le chaos social de la Gaule, comme, au premier jour de l'univers, l'esprit de Dieu couvait l'abyme d'où la création devait sortir.

Cette multiplicité de races éparses sur notre sol a donné à la nation française un caractère particulier. L'allemand tient à ses traditions nationales, parcequ'elles sont siennes; l'anglais attache une grande importance aux antécédens en matière politique; chez tous les peuples, le passé commande à l'avenir plus longtemps qu'il ne serait nécessaire. La France tombe plutôt dans l'extrémité contraire; pour peu que le passé l'entrave, elle le brise; tout se fait chez elle d'après des idées

Digitized by Google

générales; la théorie, c'est-à-dire les combinaisons abstraites et idéales, ont une force presque irrésistible sur nos esprits, et nous en cherchons la réalisation à travers tous les dangers, au risque de tomber dans les plus grandes erreurs, et d'en être victimes. Nous sommes issus de trop de nations, pour avoir une nationalité à la manière traditionnelle de nos voisins; notre nation, c'est l'humanité; et c'est pourquoi nous avons une force d'assimilation que nul peuple n'égale; nous imposons nos idées, notre langue, nos mœurs, notre politesse, nos modes, même à ceux qui nous haïssent; dès qu'une nation se trouve en contact avec la France, elle perd ce qu'elle a de particulier, d'original; ce n'est plus en quelque sorte une nation, c'est une fraction de l'humanité tout simplement. Notre tendance vers les idées générales, c'est-à-dire universellement applicables c'est-à-dire encore catholiques, nous a donné cette force; c'est par les mêmes moyens que nous pourrons la conserver : toute la destinée française est là.

Il y avait donc, dans la situation sociale du neuvième siècle, châtiment et rénovation; l'un mérité par des crimes, l'autre gratuitement inspirée. La cause de cette situation était donc dans la liberté humaine et dans la volonté providentielle; l'une qui avait failli et qui trouvait l'expiation dans ses propres excès; l'autre qui rendait la force et la vie après l'expiation. Double point de vue qui domine les destins les plus généraux de l'humanité, et les secrets les plus ignorés de la conscience de chaque homme; philosophie pratique de toute histoire, soit nationale, soit personnelle.

L.-A. Binaut.

(La suite à un prochain numéro).

Digitized by Google

DE LA LITTÉRATURE CONTEMPORAINE.

—

(Second et dernier article.)

Les littérateurs de nos jours sont dans un état violent et contre nature. On dirait le captif qui mord sa chaîne, s'agite, frappe les murs, et retombe bientôt affaissé par la fatigue. Il y a des efforts passagers, des élancemens de l'âme ; mais le dégoût et la prostration morale suivent de près. Il y a des méditations et des chants..... mais c'est le hibou qui murmure ou la tourterelle qui gémit... rarement le rossignol harmonieux, charmant les échos de sa belle nuit. Il y a des couleurs variées et riantes.... mais c'est le paon ambitieux secouant avec colère son panache que l'ouragan comprime... rarement la colombe craintive, blanche d'innocence comme de plumage. Le littérateur tourne à tout vent : tel prélude aujourd'hui sur un ton, demain sur un autre. Tel aspire l'air glacial où habite le bel esprit.... et l'esprit qu'il cherche ne vient pas, ou ne vient qu'en tourbillons ravageurs. Tel aspire les feux de l'enthousiasme.... et l'enthousiasme ne vient pas, ou vient pareil à la lave brûlante du volcan. Tel se tourne vers les astres : le soleil a son hymne ; la lune son élégie..... mais le lecteur se détourne inattentif, et persiste à trouver le soleil plus beau, la lune plus touchante dans leur dôme d'azur que dans les pages de l'écrivain. Tel enfin veut s'élever plus haut encore : il ne craint pas d'aborder le trône de Dieu : mais les choses saintes ne sont que pour les saints ; il a cru être religieux, il n'a été que ridicule et mondain.

En littérature, comme dans la société, on en est aujourd'hui

Digitized by Google

à attendre du nouveau : de nouvelles choses à dire, une nouvelle manière de dire. Enfans prétentieux, nous méprisons les meubles qui ont servi à nos pères, et parce que nous sommes jeunes, ou plutôt nouveaux venus sur ce théâtre du monde, nous nous imaginons que comme la scène a changé sous quelques rapports, de même l'action est changée aussi, et qu'aux nouveaux acteurs il faut de nouveaux costumes et un nouveau langage : oubliant ainsi qu'on n'innove pas en fait de vérités comme en fait d'arts humains, et que quand le vrai a été dit et bien dit, il n'y a plus qu'à répéter, sous peine de tomber dans le faux. Tous ces Essais, dont on nous inonde, ressemblent fort à d'impuissans avortons. Accepter le legs des œuvres littéraires du passé, et, héritiers d'un beau domaine, chercher à l'embellir encore : ce serait faire acte de prudence et de goût... Mais nous séparer de tout ce qui n'est pas nous, et nous faire les artisans de notre propre fortune, c'est risquer de vivre et de mourir pauvres. Étudier les peuples et les hommes, sonder les caractères et les passions, pour les reproduire, c'est se conduire en peintre habile... Mais se faire de son cabinet tout son univers, c'est risquer de rapetisser toutes choses aux proportions de l'individualité : alors, sous l'empire du moi, chaque époque fera sonner sa trompette et proclamera sa découverte ; et nous verrons, ainsi que nous l'avons vu déjà, passer devant nous et se succéder des figures bigarrées, depuis la littérature masquée des petits maîtres, jusqu'à la littérature frénétique des bateleurs de bonne compagnie ; depuis la littérature bariolée jusqu'à la littérature incolore, deux sœurs jumelles qui se partagent les adulations de notre temps.

A ces désordres dans la littérature doivent correspondre les mêmes désordres dans la société. Si dans les œuvres littéraires le vrai, le naturel ont été remplacés par l'exagéré, le faux, c'est que le mensonge s'est fait prophète dans le monde. Si la confusion du chaos et les débauches de l'esprit règnent dans les productions modernes, concluons que les passions bouleversent les âmes. Voyez un peu quand le calme existe

Digitized by Google

sur la surface des flots, comme les oiseaux des mers s'élèvent à de sublimes hauteurs, saluant de leurs chants le navigateur que la brise emporte.... C'est l'image naturelle de la pensée humaine. Quand le calme, la paix règnent dans l'âme, la pensée monte à des hauteurs magnifiques, et, à ses accens harmonieux, les hommes, ces voyageurs de la vie, écoutent et tressaillent de joie. Mais la tempête vient-elle sur cette mer ou dans cette âme, les vagues vont-elles s'amoncelant, ou les passions se soulevant, au-dessus des abîmes, de même que les oiseaux qui tombent rasant de leurs ailes l'écume des mers, et jetant des cris perçans, sinistres, désespérés, la pensée se fait rampante, se vautre dans un impur limon, et n'a plus que des cris, des fureurs, des hurlemens. — Alors on écrira dans un titre le mot de *poésie*, ce mot si plein de grâce et de mystère : et il faudra que le lecteur traduise : *frénésie*, *non sens*. Alors on écrira : *drame*, *tragédie* sur une affiche ; Et il faudra que le spectateur traduise : *divagations*, *dissolutions*.

Parmi les obstacles qui s'opposent le plus aujourd'hui aux progrès littéraires, il faut faire la part aussi du défaut d'encouragements pour les écrivains. Voyez le littérateur en face de ce public dont il a tant convoité les faveurs, auquel il a sacrifié son existence : il parle, il s'excite, il s'échauffe.... on reste froid, c'est à peine si on l'entend ; il s'y prend sur tous les tons, il s'essaie dans tous les genres, au lieu de persévérer dans le sien propre... même impassibité, mêmes dédains. Il a du talent pourtant, du génie !... Des amis le lui ont dit, des ennemis mêmes ont paru le craindre : comment après cela ne croirait-il pas à sa vocation d'écrivain ?... Et pourtant il succombera, surtout s'il a le malheur d'habiter quelque obscure province : et toute province est obscure, par cela seul que le soleil des capitales n'y est pas. Essaiera-t-il de se rapprocher de l'astre, et parmi toutes les têtes d'une foule tumultueuse de sortir sa tête pour la montrer ?... Mais ne voilà-t-il pas que des clameurs s'élèvent, que des cabales s'our-

Digitized by Google

dissent... L'infortuné ! il s'était figuré qu'il allait se placer sur le char de la fortune... Et voilà qu'il s'aperçoit que l'aveugle déesse s'est vendue elle-même, et ne donne qu'à ceux de qui elle a déjà reçu. Il s'était figuré qu'il montait au temple de la gloire... et voilà qu'il s'aperçoit qu'il assiste à un pugilat, à une lutte d'ambitions et de déplorables rivalités. Il s'en retournera donc découragé et maudissant la société : car il sent que le mal vient de loin, qu'il a sa source dans les profondeurs des âmes. Il sent qu'aujourd'hui les intérêts privés sont tout, et tendent à se subdiviser à l'infini sous le souffle de l'égoïsme, au lieu de se fondre dans l'intérêt général sous l'inspiration de la charité. Il sent que le matérialisme de la vie sociale a passé dans la vie intellectuelle, et que si les littérateurs errent sans guide et sans boussole, c'est que le goût public, ce grand régulateur de l'écrivain, s'est lui-même laissé flétrir et dénaturer.

Ces considérations générales doivent suffire pour expliquer la disette de productions, et faire ressortir le malaise de la littérature moderne. Quelques détails plus circonstanciés achèveront de caractériser le tableau. Et d'abord si nous nous plaçons par la pensée dans le domaine de la littérature élevée, nous trouvons une voie déserte où ne s'aventurent plus que quelques rares explorateurs. La science théologique, cette science mère, source et base en même temps de toutes les autres, est à peu près sans enseignement, hors du sein du clergé. — La philosophie, cette science du vrai, n'a plus que des accens discordans et lointains, aussi vides que les échos d'un airain sonnant. C'est une grande dame à la tournure antique qui fait rire, et à la figure sérieuse qui fait peur. Cette déchéance de la philosophie est du reste facile à expliquer. Jadis, ce qui excitait les *sages* à écrire, c'était l'incertitude du vrai dans certaines conséquences éloignées des principes, et l'altération du vrai dans plusieurs de ces mêmes principes : la division qui existait sur ces notions permettait aux individualités littéraires de se dessiner et de se poser sous la forme

Digitized by Google

de sectes. La vanité tirait parti du doute pour enfanter les systèmes. Alors ces rois de la pensée, toujours en guerre entr'eux, se dédommageaient du peu de succès de leurs faits d'armes par la soumission de leurs sujets : ils aimaient à recueillir les applaudissemens et les vivats, et se drapaient orgueilleusement du manteau philosophique devant les disciples béats. Rien ne peint mieux le niais empressement des aspirans-sages chez les païens ignorans et corrompus, que l'histoire si connue du voyage de Carnéade à Rome. On sait quelle rumeur excita dans cette capitale la présence de trois philosophes Grecs ayant Carnéade à leur tête : Caton s'alarma du concours de la jeunesse romaine et de l'espèce de fureur avec laquelle on recueillait leurs discours : car il craignait les subtilités des Grecs, et préférait la simplicité des anciennes mœurs (Rollin, t. VIII, p. 292).— Ainsi, sous le masque du bien public, l'orgueil, l'amour de soi, aiguillonnait seul en réalité les prétendus sages. Il est vrai que l'orgueil enfante la haine... Et bien ! la manie d'écrire se retrempait même dans la haine. Héraclite avait écrit sur la philosophie et n'avait pas craint d'avancer qu'il savait tout... Les Ephésiens voulurent le placer à la tête de leur république : il s'y refusa outré de ce qu'ils avaient exilé Hermodore son ami. Ils lui demandèrent des lois : Il répondit qu'ils étaient trop corrompus. Enfin il se retira dans des montagnes, ne se nourrissant que d'herbes sauvages et ne retirant de ses méditations d'autre plaisir que de *haïr* plus vigoureusement les hommes (Anacharsis t. III, p. 308). — Tout cela doit faire comprendre pourquoi la philosophie était autrefois une immense ressource, une véritable mine pour la littérature, et la science réputée la plus importante.

Aujourd'hui que le vrai a été fixé par la Révélation et mis sous la garde de l'autorité, les élucubrations de l'esprit sont finies : il ne reste plus que l'œuvre de la charité ! La charité est le seul mobile réel du génie, mobile bien plus puissant que l'orgueil ancien ; et s'il produit peu, c'est que la charité

Digitized by Google

n'est pas encore solidement établie dans le monde. Aussi la philosophie, considérée comme science de l'homme, n'a-t-elle plus, sous notre ère chrétienne, d'autre droit que celui de défendre le vrai, et non celui de le chercher, à moins de reculer de dix-huit siècles en arrière, de faire abstraction de tous les faits accomplis depuis, de toutes les lumières répandues, et de reprendre, pour arriver à la vérité, les errremens des anciens jours, c'est-à-dire de se replacer dans le chaos pour se donner le plaisir de chercher à en sortir. Cela est tellement incontestable et tellement senti que la science dont nous parlons ne s'appelle plus aujourd'hui, dans la région des hautes études, *philosophie*, mais bien *histoire de la philosophie*, comme pour constater qu'elle n'existe plus qu'en souvenirs; comme pour montrer que la raison humaine, lorsqu'elle est abandonnée à elle-même, gravite dans une certaine sphère d'idéalité dont elle ne saurait sortir, et ne se maintient quelque temps à l'état de système que par une certaine force d'attraction qui la rapproche de tout ce qui s'harmonise avec elle dans le passé comme dans le présent. Mais, parce que les mêmes causes ne peuvent produire que les mêmes effets, parce que la division ne saurait conduire à l'unité, ni l'erreur engendrer autre chose que l'erreur, toutes les folies de l'esprit, tous les débordemens d'imagination qui suivirent jadis dans les régions ardentes de la Grèce et de l'Italie les enseignemens des Socrate et des Platon, ont reparu dans nos froides contrées où les sectateurs posthumes de ces grands hommes ont imaginé de faire revivre ceux-ci en leurs personnes. Nul pays n'a été plus ravagé que l'Allemagne par ce rationalisme, la plaie des nations modernes. Kant paraît, lourd et vaporeux comme l'atmosphère qu'il respire, mais audacieux et dévoré de la soif des nouveautés : aussitôt les penseurs se réveillent et se mettent en travail de découvertes. Un sage aura cru qu'il y avait quelque chose à dire encore même après l'évangile... Il n'aura pas voulu voir que la lumière s'était faite ailleurs que dans son cerveau... Il aura pensé que le dernier mot de Dieu n'était pas dit... Il aura écrit... Et qu'aura-t-il créé? et qu'aura-

Digitized by Google

t-il laissé après lui ? Les rêveries de l'illuminisme, du martinisme, du magnétisme, les subtilités de la sorcellerie, les visions de l'alchimie ou les prétentions de la magie blanche !

Que dirons-nous de la poésie, cette langue sublime de l'imagination et du sentiment ? Considérée comme organe de l'imagination, elle fut jadis une puissance, soit qu'elle excitât le courage des guerriers en présence de l'ennemi, comme Tyrtée ranimant par ses vers l'ardeur éteinte des Spartiates, et Callinus celle des habitans d'Ephèse (Anach. VIII. 315); soit que dans l'épopée elle chantât de la voix puissante des Homère et des Virgile les aventures et les hauts faits des héros; soit qu'elle provoquât dans l'ode les inspirations généreuses et patriotiques, ou que, dans le dithyrambe, elle invitât à la joie pendant les repas et les fêtes. Or, sous ces divers rapports, la poésie est parfaitement nulle aujourd'hui... Point d'épopées, de poëmes épiques... S'il en apparaît çà et là quelques-uns sur l'horizon, ce sont des feux follets qu'aperçoivent seuls quelques rares passans, et qui, après avoir brillé un instant, s'empressent de rentrer dans l'ombre d'où ils n'auraient jamais dû sortir. Les hauts faits des héros n'ont plus de chantres aujourd'hui. Les chansons elles-mêmes revêtent un caractère sérieux et sont plutôt des satires que des couplets..... Qu'est-ce que tout cela prouve? — Que nous sommes dans un siècle refroidi par le matérialisme.

Considérée comme langue du sentiment, on peut encore envisager sous un double rapport la poésie : comme expression de sentimens religieux, et comme expression des sentimens humains, ou plutôt profanes. Dans le premier genre, les siècles païens ont sans doute peu brillé : le sentiment religieux n'existe point sans la foi. — Les siècles chrétiens au contraire ont ajouté plus d'une perle précieuse à la couronne de la poésie, et même, cette couronne s'est transformée en un diadème, qui de la muse antique, simple fille parmi les neuf sœurs, a fait une reine superbe dans le royaume des lettres. Depuis le trouvère un peu mondain quelquefois mais simple

Digitized by Google

et franc, jusqu'au Dante, jusqu'au Tasse, jusqu'au Milton, l'un mélodieux comme le cygne, l'autre pénétrant comme l'aigle, que de gloires, que de beautés d'en haut, parmi quelques taches échappées à la fragilité d'en bas, que de splendeurs, que de titres à la royauté! — Il faudrait maintenant parler de la poésie religieuse au temps présent; nous le ferons tout-à-l'heure en signalant quelques indices favorables qui se révèlent dans la littérature.

Comme expression de sentimens profanes, c'est surtout dans le genre théâtral que s'est exercée la poésie ancienne (1). Le théâtre des Grecs, à part la physionomie spéciale qu'il reçut du goût de l'époque, sera longtemps encore le modèle et l'école du genre. — Or, à cette école-là les disciples ne devraient pas manquer aujourd'hui : car c'est sur le théâtre que la poésie a pris pied en ce siècle, et semble avoir élu domicile. Monter les tréteaux, ou plutôt y faire monter ses œuvres, semble être devenu le dernier terme de l'ambition de nos baladins ès-lettres. De misérables applaudissemens souvent quêtés par l'intrigue et payés par la coterie, sont le seul prix que rêve le génie... Je me trompe : de bonnes recettes en espérance sont le fruit délicieux dont il approche ses lèvres avec convoitise... Fruit corrompu et corrupteur : toujours ce fruit séduisant du mal qui a fait tant de victimes dans le monde. Au lieu de cette allure calme et réfléchie du théâtre ancien, le nôtre s'est fait ardent, empressé, furieux; ce n'est plus un peintre des sentimens, encore moins le moteur d'inspirations innocentes, pour ne pas dire vertueuses... C'est un mime bouffon qui n'aspire qu'à la bizarrerie, qu'à la singularité... Voyez plutôt les productions de tous ces génies dramatiques de l'Allemagne, des Schiller, des Goëthe, des Lessing. — C'est un empirique qui veut

(1) Il faut y joindre l'élégie, l'églogue... L'élégie est encore pratiquée aujourd'hui; mais elle rentre souvent dans le genre religieux. L'églogue, née de la simplicité des mœurs pastorales, est bien loin de nos habitudes.

Digitized by Google

guérir d'une agitation en donnant la fièvre, et qui intitule pompeusement du nom de drames les ressorts à émotions qu'il emploie. C'est un empoisonneur public qui verse sur les passions populaires la poix enflammée de la volupté, et les flots bouillans du sang humain... Voyez plutôt les Victor Hugo et autres coryphées de notre scène française.

Oh! combien les Sophocle et les Euripide seraient aujourd'hui décontenancés, s'ils pouvaient assister à ces brillantes mais obscènes illusions! Il faut, se diraient-ils, que ce peuple soit blasé de tout, pour courir ainsi chaque jour après des émotions nouvelles, déifiant ceux qui l'égarent, et livrant le lendemain aux gémonies les idoles qu'il a encensées la veille!... Ils le diraient... et ils auraient raison.

Mais si nous ne trouvons aucun monument dans la littérature supérieure, dans les hauteurs du génie, descendons plus bas, et voyons si nous ne rencontrerons rien dans le terre-à-terre. — Oui vraiment, il y a quelque chose... Entendez-vous tout ce bruit de presses : On imprime, on publie... et quoi?... Des journaux, des nouvelles. Mille écrivains sont à l'œuvre, se battent les flancs, suent sang et eau pour alimenter la curiosité quotidienne du public... Des volumes d'esprit sous forme de pancartes sont déposés chaque matin sous la porte de l'abonné, qui se félicite de l'abondance des matériaux, applaudit aux premières phrases de l'article de fond, effleure le chapitre des faits, la chronique des on-dit, à moins qu'elle n'ait le triste mérite d'être la chronique scandaleuse, auquel cas il lit jusqu'au bout, puis replie les feuillets et classe soigneusement le journal dans la boîte aux oublis, à l'usage de la postérité, j'allais dire à l'usage de l'épicier ou du chiffonnier. — Au surplus qu'il y ait des lecteurs, et même çà et là quelques dévoués lecteurs, véritables gargantuas d'estaminet, qui dévoreront jusqu'au bout la substance d'un journal... cela peut encore se concevoir jusqu'à un certain point... Il faut à l'âme une pâture, et quand on n'a point d'alimens solides à lui donner, elle en accepte de légers... Mais com-

Digitized by Google

ment y a-t-il des écrivains résignés à cette vie de labeur ingrat, et assez peu jaloux ou soigneux de leur réputation pour consumer de beaux talens dans une petite guerre d'escarmouches où il n'y a qu'un peu de poudre à brûler, et point de palmes à recueillir, et point d'éperons à gagner ? C'est bien là, ou jamais, une marque frappante de la frivolité générale des esprits. Oui, écrivains comme lecteurs, se sont fait un besoin de s'occuper de ces vains bruits qui bourdonnent à nos oreilles, de se nourrir l'esprit de ces bagatelles, de ces jaseries réchauffées de la veille et assaisonnées par la malice. On ne s'aborde plus que pour se demander comme les Athéniens d'autrefois : Qu'y a-t-il de nouveau ?... Qu'y a-t-il de nouveau ?... Eh ! rien... toujours les mêmes choses : il n'y a que des noms de changés. Toujours des guerres qui éclatent, des rivalités qui se font jour, des royaumes qui s'agitent, des villes qui s'effacent, des gloires qui s'élèvent, des renommées qui tombent... Qu'y a-t-il de nouveau ?... Rien, toujours des crimes qui se commettent, des bons qui souffrent, des méchans qui triomphent... Qu'y a-t-il de nouveau ?... Rien encore : toujours des hommes qui se succèdent, et la figure du monde qui passe.

Ainsi, vide des âmes affamées de nourriture spirituelle, vide que la littérature nouvelliste ne fait que traverser et approfondir, parceque les croyances seules pourraient le combler. J'ajoute : vide et corruption des cœurs, qui ne trouvent dans les œuvres de l'époque qu'une nourriture empoisonnée.

J'appelle ainsi cette multitude inépuisable de romans qu'attend chaque soir, et que dévore devant le tapis du cabinet de lecture, la foule avide qui le matin s'arrachait un bulletin de bourse ou un dividende d'agio : levain dangereux qui s'en va ensuite fermenter sur la table du dandy ou dans le boudoir de la jeune fille. Voilà bien encore l'époque ! Fol empressement pour des illusions, des chimères, des caprices d'imagination..... traduisez : délaissement des vérités morales, abandon de l'âme au vent de l'erreur. Fol enthousiasme pour

Digitized by Google

des personnages de convention, dont tout le mérite est de savoir étaler leur honte, mettre en scène leurs passions, et dire en beau style ce que la pudeur rougit de penser..... traduisez : corruption occulte, agitation intérieure, besoin de mouvement pour le cœur, partagé entre les exigences sociales et les sollicitations du vice. Folles sympathies pour une vie idéale et hors nature, où tous les acteurs sont des héros.... traduisez : ambitions secrètes qui s'indignent de la bassesse d'une destinée vulgaire, et qui voudraient dorer le mal et grandir le crime.

Ainsi la littérature a cessé d'être une puissance, elle est devenue un métier.... Le littérateur a cessé d'être un roi sur son trône.... il est devenu un manœuvre d'atelier.

Il y a cependant dans la littérature deux faits consolants, sur lesquels, en finissant, nous devons arrêter un instant nos regards. Je veux parler de la renaissance des études historiques, et du goût de la poésie religieuse.

Personne n'ignore la faveur populaire qui commence à s'attacher aux recherches historiques. Il n'y a qu'une voix pour en proclamer l'importance. Il est convenu aujourd'hui que tout est là : c'est une estime de vogue et de mode. On propose des méthodes d'impartialité pour servir de fils conducteurs dans la voie de l'histoire générale..... Mais c'est principalement à l'approfondissement des histoires particulières et locales que s'appliquent les travaux des érudits, sans doute parce qu'un ensemble plus vaste dépasserait les forces malheureusement isolées des hommes de nos jours. Les uns compulsent les archives nationales, déterrent les légendes, déchiffrent les manuscrits. Les autres scrutent les idiomes orientaux, interrogent les monumens des peuples lointains, évoquent les souvenirs prêts à s'éteindre. Tous veulent des faits ; tous s'informent de ce qu'on a fait avant nous ; tous s'imaginent qu'ils vont arriver à la vérité par les faits. Il y a sans doute de l'exagération dans ces prétentions là. Les faits sont, si l'on veut, le corps de l'humanité : ils n'en sont point

Digitized by Google

l'âme. Ce sont des gouttes d'eau qui tombent en pluie et vont alimenter l'Océan..... Ce n'est point l'intelligence qui conduit la barque, le pilote qui dit à la mer : tu seras le chat de ma route, tu serviras de marche-pied à mon repos. Non : tout n'est point dans les faits : les faits sont par eux-mêmes sans oreilles et sans voix..... ils ne parlent qu'en traversant la raison de l'homme ; ils n'éclairent qu'en s'illuminant au flambeau de la foi. Et néanmoins, il y a dans ce mouvement, en apparence tout littéraire, une tendance éminemment heureuse et d'une grande portée sociale... Il y a tendance à renouer le passé au présent par la chaîne des traditions que l'orgueil avait rompu.... Il y a l'instinct de la faiblesse de notre nature, quand elle ne se rattache à rien hors d'elle-même.... Il y a la reconnaissance des égaremens de notre raison, et l'acceptation de l'expérience pour guide et pour soutien.

Le goût renaissant de la poésie religieuse ressort assez du grand nombre d'œuvres de ce genre que chaque jour voit éclore, et qui généralement sont marquées au coin de l'inspiration et du talent. On a observé que toute littérature a commencé par la poésie et surtout par la poésie religieuse. L'ode est le langage favori des peuples nouveaux. Un instinct naturel porte l'homme à chanter : c'est par des chants que s'expriment le mieux les rapports affectueux entre la créature et le créateur ; c'est dans des chants que l'âme dépose son premier feu, s'élance vers Dieu, redescend avec amour vers les humains. De-là vient que nos livres saints, qui sont la voix de Dieu parlant aux hommes, sont pleins de chants, de poésie. De-là vient aussi que l'église, qui parle continuellement à Dieu, s'exprime toujours par des chants. Or, chez les peuples nouveaux, les instincts sont encore purs d'altération : Ils chantent donc. Plus tard ils oublieront leurs chants ; ces habitudes spiritualistes seront remplacées peut-être par des habitudes toutes matérielles... Ils se civiliseront à la vérité : mais ainsi que l'oiseau dans sa cage, ils apprendront des mots vides, au lieu des chants expressifs de leur jeunesse. La politesse des civilisations vieillies engendre les vers polis et traînants, les

Digitized by Google

poëmes de longue haleine, les épîtres louangeuses ou satyriques. Voilà ce que nous avons vu nous-mêmes, ou ce qu'a vu le siècle qui nous a précédés. Voilà le mal que le temps semblerait devoir aggraver encore.... Et cependant un revirement s'opère ; et c'est l'ode aux accents religieux qui a maintenant le monopole des succès poétiques. On revient au genre simple. Les Silvio, les Manzoni peu appréciés, mal compris encore, réhabilitent la loyauté et la candeur en littérature... Cela n'indique-t-il pas que nous nous renouvelons, que le moral de la société se retrempe dans les sources primitives? — A une époque rapprochée de nous, on avait essayé d'émanciper l'âme et de faire table rase de tous les souvenirs... Eh bien! voici que l'âme délaissée par l'individualisme se replie sur elle-même en face de nos ruines morales, comme l'ancien barde inspiré devant les ruines des cités détruites, et retrouve des chants d'allégresse, de prière et d'amour.

Nous croyons qu'on attache trop peu d'importance à ce mouvement. Des esprits graves se persuadent que la poésie est sans puissance aujourd'hui. Il faut s'entendre : sans doute, dans une nation de penseurs, parmi des hommes sérieux et raisonnables, ou simplement raisonneurs, la poésie, qui n'a pas pour mission de discuter ni de prouver, serait à peu près sans empire. Mais nous n'en sommes pas là... Nous sommes des malades en délire, inattentifs, mais rêveurs... Oh! rendez-nous le sens en nous faisant rêver au Ciel... Nous sommes des matelots égarés dans un océan sans rivage et sans fond... Oh! laissez-nous invoquer notre étoile. La poésie est la compagne de l'exil, le dictame des cœurs. Chantez donc, âmes esseulées... appelez à vous les bonnes pensées qui rempliront votre solitude... Chantez, cœurs oppressés... L'atmosphère que vous respirez sera moins lourde et se laissera pénétrer par la rosée d'en haut. — Chantez... et que vos chants soient pour nous les préludes de l'harmonie que nous attendons... et que votre voix soit pour nous la voix de l'Alcyon après la tempête.

J. M.

Digitized by Google

COUP-D'ŒIL GÉNÉRAL SUR L'INDUSTRIE FRANÇAISE

A PROPOS DE L'EXPOSITION.

La France est sans doute, et à part tout orgueil national, un noble pays. Du moment où ils prirent place dans l'histoire, encore rudes et inaccoutumés au joug de la société, nos ancêtres ouvrirent leurs cœurs aux instincts les plus généreux. Notre gloire remplit quinze siècles; et aux époques où elle est obscurcie par les ténèbres les plus épaisses, le génie national se décèle toujours par des faits éclatants. A la tête du mouvement civilisateur qui entraîne le monde barbare dans les voies sociales, la France propage par la plume de ses docteurs, par le glaive de ses soldats, les doctrines du progrès. Elle se sert du marteau de Karl pour écraser l'Islamisme. Elle est la fille aînée de l'église, protégée par l'épée de Charlemagne comme par celle de Clovis. C'est dans son sein que se fait la première ruine de la féodalité et que s'assied sur des bases stables la puissance municipale et parlementaire. Au 16me siècle elle tue le protestantisme. La révolution elle-même, avec son caractère d'impiété et de sang, n'a pu empêcher que la France ne se montrât au monde avec cette mission de dévouement et de prosélytisme qui lui appartient de tous temps: la gloire de ses armes est restée pure à côté des crimes de ses tyrans, et il lui est resté de ses longues souffrances et de ses fatales erreurs, le sublime honneur d'avoir sacrifié à une pensée d'amélioration sociale, son repos et son bonheur.

Cette destination spéciale et si belle que la Providence a faite à la France amène à comprendre comment, malgré le

Digitized by Google

génie multiple et varié qui la distingue, elle a cependant, moins que d'autres nations, développé jusqu'ici dans le domaine du commerce et de l'industrie, les élémens de sa puissance et de sa grandeur.

Quand l'Europe saccagée par les barbares et ensanglantée par des guerres incessantes, recouvre sa tranquillité et se constitue, sous la triple influence des mœurs, des conquêtes et des limites topographiques en autant d'états indépendans qui tendent tous à se fédérer dans l'unité monarchique et religieuse, ce n'est point à la France, malgré Charlemagne, qu'échoit en partage le sceptre du commerce. Les villes anséatiques, dont l'origine est couverte d'ombres mystérieuses, Venise née d'une invasion d'Attila et retranchée dans ses îlots inaccessibles, s'ouvrent, les unes par terre, l'autre par mer, d'immenses débouchés en Orient. Sous un ciel plus beau, d'un génie moins austère et plus brillant, Venise recueille les traditions des arts. Le meilleur et le plus saint de nos rois, St-Louis, rêve pour la France un développement financier et commercial. Grâce à lui, elle fait des progrès rapides. Elle s'organise en corporations qui dès-lors, sous le patronage d'une pensée chrétienne, réalisent le principe immortel de l'association. Mais l'avilissement de la royauté, l'abaissement de la France que, sans une jeune vierge suscitée de Dieu, l'Angleterre allait subjuguer, firent avorter le succès de ces nobles tentatives.

Alors, tandis que les villes anséatiques rentraient dans l'obscurité, commença la prodigieuse fortune des républiques italiennes, ces Athènes du moyen-âge. Jamais le commerce n'enfanta des magnificences plus royales. Les marchands devinrent plus puissans que les souverains, et malgré la corruption des mœurs et des guerres sanglantes, les arts et les belles-lettres refleurirent comme par enchantement. Entre toutes ses rivales, Venise conserva sa supériorité. Par la sagesse de son gouvernement, par la force de ses institutions elle lutta corps-à-corps avec le colosse Ottoman. Elle couvrit ses quais

Digitized by Google

de palais et d'églises splendides aux voûtes d'or, aux mosaïques éternellement durables, et devint le bazar de l'orient et de l'occident. Mais le Portugal en trouvant le passage des grandes Indes porta un coup mortel à sa prospérité. Frappée de langueur, elle s'épuisa en efforts impuissans pour ressaisir sa grandeur et finit par expirer sur sa grève déserte, outragée par le joug d'une domination étrangère, profanée par la curiosité brutale du voyageur, mais toujours belle, même dans la mort.

La destinée du Portugal fut courte. Un instant on put croire qu'il allait s'assurer l'empire des mers. La plupart des découvertes lui sont dues. Mais son éclat ne tarda point à disparaître dans la gloire de la maison d'Autriche. La politique profonde de Ximenès, la valeur audacieuse de Fernand Cortez, le génie vaste et délié de Charles V donnent à l'Espagne cet empire sans bornes, qui ne voyait jamais le coucher du soleil. Sans la France qu'elle rencontre partout et qu'elle s'efforce en vain d'anéantir, elle devenait la reine de l'univers.

Philippe II avait compris l'avenir quand il fit des efforts surhumains pour écraser l'Angleterre naissante. Dieu en disposa autrement et une tempête suffit à fracasser sur les côtes de granit de la vieille Bretagne, avec l'invincible Armada, les restes encore formidables de l'omnipotence espagnole.

L'Angleterre a été comparée à un vaisseau. Au milieu d'une mer souvent courroucée, ceinte de rochers qui s'ouvrent pour former des ports spacieux et sûrs, sillonnée par des rivières profondes, elle était destinée à devenir le centre d'une grande puissance maritime. Tous les conquérans qui l'asservirent provenaient de ces races aventureuses qui s'élançaient au hasard sur des barques grossières à travers les mers inexplorées. Lorsque le temps et la force des institutions eurent créé une sorte d'unité entre ses populations séparées d'ailleurs par des antipathies peut-être éternelles, le génie de cette communauté nouvelle se montra industrieux, dur, rigide, âpre au gain. Le protestantisme, impatronisé par les misérables passions

Digitized by Google

d'un roi luxurieux, assombrit encore l'imagination de ce peuple et lui inspira ces sentimens de froide et implacable politique qui ont soulevé contre lui une répugnance générale. Une certaine largeur dans les idées que rien n'étonne ni n'épouvante, une hardiesse de conceptions qui survit même aux défaites, une volonté suivie dans l'accomplissement de ses desseins, un machiavélisme astucieux et cruel qui ne tient pas compte des moyens, et qui ne regarde pas à l'effusion du sang, s'il peut servir à consolider son prodigieux édifice, *un sentiment de patriotisme exclusif* qui appelle la solidarité de l'intérêt particulier et de l'intérêt général, un égoïsme toujours prêt à faire tourner au profit de l'utilité nationale, les dévouemens inspirés par les causes les plus saintes; voilà les élémens du génie grand peut-être, mais odieux de la puissance britannique. Elle aussi, et plus que toute autre, a pu songer à la souveraineté du monde. Dominatrice de l'Amérique et de l'Inde, elle avait ravi à la France toutes ses colonies, elle avait étouffé pour un temps l'esprit d'agitation de l'Irlande et de l'Ecosse; elle s'était approprié toutes les découvertes de la science. Mais une commotion soudaine fait osciller le vieux monde sur ses bases. L'Amérique se détache de la métropole. La France ensanglantée au-dedans par les factions pousse quinze armées sur l'Europe. L'Angleterre s'efforce avec des sacrifices inouis de faire rentrer dans son lit le torrent des idées nouvelles. Après des luttes homériques, quel spectacle offre t-elle aujourd'hui? Obérée d'une dette de 25 milliards qui, au moindre ébranlement, l'expose à une catastrophe désastreuse, comprimée dans sa constitution aristocratique, dans son monopole de caste et de religion, par deux forces également envahissantes, la réaction de l'esprit d'égalité et la réaction de l'esprit catholique; parvenue aux dernières limites de son développement industriel, menacée par des populations de travailleurs à qui elle avait donné des mondes qui n'ont pas suffi et qui ne pouvaient suffire, gangrenée de misères, dévorée par la haine, affligée d'un paupérisme

Digitized by Google

irrémédiable, elle ressemble à cette statue d'or dont parle l'écriture. Il suffirait d'une pierre tombée de la montagne pour briser ses pieds d'argile, et pour la condamner à l'anéantissement.

En admettant la chûte de cette grande puissance, quelle nation serait appelée à recueillir son héritage? Seraient-ce les Etats-Unis d'Amérique? Il me semble que les causes mêmes qui frapperont de mort la vieille métropole exerceront une influence invincible sur la colonie. La République fédérative n'a été vraiment unie et vraiment forte qu'au moment de la lutte de l'indépendance. Depuis lors, elle tend à la division. Le nombre infini des sectes protestantes, toutes ennemies irréconciliables, l'expose au malheur des intérêts individuels. Elle se morcellera et s'affaiblira, faute d'unité. En exterminant la race indigène avec une férocité impitoyable, elle s'est interdit la faculté de rajeunir ses populations profondément anglaises. Les Noirs dont l'émancipation est inévitable lui seront un surcroît d'embarras, parce qu'ils ne peuvent se confondre dans la société d'où des préjugés enracinés les repoussent. Impuissante à prévenir les révolutions qui s'élaborent dans son sein, au milieu de bouleversemens inévitables, elle ne pourra conserver sa prospérité factice, échafaudée seulement sur l'égoïsme, sur *un crédit effréné* et sur l'exploitation des laboureurs.

Serait-ce la Russie? je crains bien qu'on ne se soit fait un épouvantail de cet empire vaste et vide, qui couvre la moitié de l'Europe. Il n'a pu réussir à garantir son unité, qu'en se soumettant au pouvoir le plus absolu. Sa civilisation hâtive a donné aux hautes classes une politesse raffinée et pleine d'astuce; tandis que les classes infimes végètent dans l'ignorance la plus honteuse et dans l'abrutissement de la servitude. On y rencontre fréquemment cet esprit léger, sagace et superficiel des Grecs du bas-empire. Le culte pour le souverain y est une idolâtrie, leurs croyances ne sont que de la superstition. La force de cet empire consiste dans sa masse,

Digitized by Google

et la moindre guerre intestine suffit à le paralyser. Les convulsions de la Pologne, les brigandages des Circassiens nécessitent de sa part des efforts prodigieux. Il a une tendance marquée vers l'Orient, et c'est sur le grand champ de bataille de l'Inde, que ses destinées et celles de l'Angleterre seront fixées. Mais sa prépondérance en Asie, s'il s'y consolide, ne lui assurera point la prééminence industrielle ; car il lui manque essentiellement le génie de l'invention. Il n'a jamais su que copier ; et en s'asservissant à l'imitation, il s'est résigné à rester *stationnaire*.

Serait ce la France ? si l'industrie devait dessécher la source des nobles inspirations, et dégrader la générosité de son caractère, j'aimerais mieux, je l'avoue, la voir trôner chez un autre peuple. Mais si les améliorations qu'elle introduit dans le sort des pauvres et des travailleurs peuvent, comme nous le croyons, s'accorder avec l'ardeur des sentimens élevés, et leur prêter même une nouvelle force, c'est en France qu'aura lieu cette réconciliation. Là seulement peut-être, l'honneur est assez vivace pour ne pas expirer au milieu des préoccupations mesquines qu'excite l'amour de l'or. Notre position entre les deux mers, la fertilité et la variété de notre terroir, l'éternelle jeunesse de notre race, où tant d'éléments divers se sont rencontrés et que semblent retremper les périls et les dévouements ; notre unité indestructible ; notre facilité à dépasser d'un bond les bornes des efforts d'autrui, l'activité brûlante de notre esprit, tout s'accorde peut-être à nous désigner comme les légataires de la puissance britannique.

Parmi les faits qui constatent le progrès de notre industrie et qui semblent annoncer cet avenir, il est juste de placer l'exposition quinquennale. Cet appel qui avait réuni dans le principe à grand peine une trentaine de fabricans, a été cette année entendu de plus de trois mille. Néanmoins, hâtons-nous de dire que l'exposition était loin de répondre à toutes les prévisions, à toutes les espérances. Elle attestait sans doute un mouvement magnifique dans notre industrie, mais il lui

Digitized by Google

manquait une condition essentielle. Elle ne représentait qu'une partie de la France. En ouvrant le livret, on voit que plusieurs départemens ont à tort renoncé aux honneurs du concours. La Seine y figure pour le nombre vraiment exorbitant de 2047 exposans. Vaucluse, centre d'un immense commerce sericole n'en a envoyé qu'un seul. Le terme moyen du Nord, du Haut-Rhin, de la Seine-Inférieure et du Rhône, n'est que de soixante et dix. On voit que la centralisation est là prédominante. Il faut cependant pour être parfaitement équitable, reconnaître que les branches d'industrie sont innombrables à Paris et que par-tout ailleurs, en raison même de leur importance, il en est tout autrement.

Ainsi que beaucoup de choses humaines, l'exposition avait son côté sérieux et son côté plaisant. Je commencerai par ce dernier afin d'égayer un peu ceux qu'aurait effarouchés le commencement de cet article. Le jury a été fort bénévole. Tandis que son confrère de l'exposition des tableaux exerce une tyrannie presque aussi sévère qu'absurde, il a accueilli avec bienveillance toutes les idées baroques qui peuvent germer dans une cervelle mercantile. Voyez ce billard : ses pieds sont supportés par des bocaux où nagent majestueusement des poissons rouges dont les évolutions sont sans doute destinées à la consolation des joueurs malheureux. Si jamais les lions devenaient communs en France, voici un appareil indispensable à nos laboureurs et aux chasseurs. C'est un habillement complet en cuir épais, hérissé de longues pointes de fer. Cet engin, il faut en convenir, serait peu commode à cheval, sous le ciel brûlant de l'Afrique. Je ne sais s'il ne réduirait pas à l'immobilité. Il est vrai que c'est au lion à faire les premiers pas, comme à Fontenoy.

J'en passe et des meilleurs. Je ne vous parle pas du buste de Louis-Philippe en savon rose et de la statue de M. Chevreul en suif épuré. J'arrive à la manière d'utiliser un grand arbre. Quand il oscille sous l'impulsion du vent, il fait tourner un moulin, il tire l'eau d'un puits, il nettoie la façade d'une

Digitized by Google

maison, il taille les arbustes, il tond le gazon, il arrose les fleurs, il tue les chenilles et les limaçons. Heureux ceux qui possèdent un arbre. Il ne s'agit plus que d'aviser aux moyens de mettre le vent en permanence.

Tous les ridicules tombent autant sur le jury qui a admis ces absurdités que sur les inventeurs, aveuglés sans doute par le sentiment de la paternité. Il en est malheureusement qui appartiennent en propre à ces derniers. Aucun des journaux qui se sont fait une habitude et une spéculation de la plaisanterie n'en a fait la remarque, quoiqu'elle soit de leur compétence. Tandis que leurs confrères de province s'assujettissent aux règles de l'orthographe, les exposans de Paris les traitent fort cavalièrement. Les réclames, plus ou moins habiles, qui servent à exalter le mérite de leur œuvre, fourmillaient de fautes grossières. Là, ce sont des *houvrages à l'eiguille*; là, des serrures à *reçord;* là, des *quart l'age* de marbre; là, des *phraguemands* du parthénon. Il est triste de penser qu'en France, au dix-neuvième siècle, surnommé à tort ou à raison le siècle des lumières, au milieu de la capitale du monde intellectuel, les leçons des frères de la doctrine chrétienne sont si nécessaires. Ne serait-il point urgent d'évoquer la cause par devers l'académie des inscriptions?

Revenons aux choses sérieuses et parlons tout d'abord des machines. S'il y a une invention qui doive enorgueillir l'esprit humain, c'est celle qui asservit la matière à sa volonté. Du fer, de l'eau et un peu de feu, et les travailleurs sont affranchis de ces rudes labeurs qui accablaient leur âme et détruisaient leurs corps. Une force motrice dont la puissance est incalculable et qui tend sans cesse à se perfectionner, rapproche les distances, confond les peuples, laisse à l'ouvrier l'indépendance de l'intelligence, fomente l'industrie et régénère le commerce. Malheureusement, disons-le, c'est là un beau côté des machines qui n'est pas sans avoir son revers: et si leur but providentiel est de relever la condition de l'homme en le soustrayant à de durs et dégradants travaux,

Digitized by Google

combien l'esprit de cupidité ne les a-t-il pas détournées de leur noble destination en s'emparant de ces moyens continus et illimités de production, pour leur subordonner l'homme lui-même, son repos, sa santé, son modique salaire, et par-dessus tout sa dignité morale. Il faut reconnaître l'utilité des machines et il est puéril de s'inscrire en faux et de protester contre leur emploi, parce qu'il est toujours puéril de vouloir repousser des faits sociaux; mais ce qu'il ne faut pas craindre, c'est de protester contre les graves abus que leur usage a ouverts aux convoitises humaines.

On a déjà fait la remarque que les Anglais, le peuple des faits et des applications matérielles, ont une aptitude particulière aux perfectionnemens et que les Français, le peuple des idées, ont à revendiquer la plus large part dans les grandes inventions de l'industrie. Des données à peu près certaines autorisent à penser que la première idée de l'emploi de la vapeur comme force motrice, est due à un certain Simon de Caux, mort fou à Bicêtre et méconnu par tout le monde. Lavoisier fut, à proprement parler, l'inventeur de la chimie dégagée dorénavant des vains nuages de la science occulte. Il n'est pas sûr qu'à Christophe Colomb appartienne l'honneur d'avoir trouvé le chemin du Nouveau-Monde. En fouillant avec soin dans les traditions et dans les chroniques du 15me siècle, on rencontrerait le souvenir et jusqu'aux noms des matelots Dieppois qui s'aventurèrent sur les mers inconnues, descendirent le fleuve des Amazones, et dont le dernier servit de pilote à Christophe Colomb. Enfin récemment une découverte merveilleuse, destinée à opérer la même révolution que la vapeur et à faire la même fortune, est venue déposer en faveur de la fécondité du génie national. Réfléchir aussi fidèlement que dans un miroir, au moyen des rayons solaires, l'empreinte indestructible des objets extérieurs sur une substance impressionnable à l'excès, tel est le problème dont la solution a agrandi le domaine de l'art et éternisé la mémoire d'un artiste infatigable.

Digitized by Google

Cette admirable invention ne figurait point à l'exposition. L'incendie récent qui a achevé la ruine de M. Daguerre a brûlé, en grande partie, ses instrumens et ses essais. Mais bientôt la France va faire présent au monde entier de cette conception immortelle. On regretterait que la récompense nationale donnée à l'inventeur en échange de ses travaux et de ses sacrifices ne fût pas plus large; si, en fournissant une preuve irréfragable de son désintéressement, elle n'était pas un nouvel honneur pour son génie.

L'exposition signale une amélioration notable dans le mode de fabrication des machines auxquelles sont appliqués des perfectionnemens ingénieux qui augmentent leur puissance ou servent à la régler plus facilement. Mais il est vrai de dire que nous avons peu inventé et que, durant cinq ans, notre seule préoccupation a été de nous approprier les idées d'autrui en les modifiant, du moins presque toujours heureusement.

Napoléon avait offert un million à l'inventeur d'une machine à filer le lin. L'Angleterre a remporté le prix, et tandis que nos fabricans s'obstinaient à employer la vieille méthode, elle prenait le devant et s'assurait le monopole momentané des produits liniers, même jusque chez nous. Enfin quelques hommes d'une haute intelligence comprirent qu'il fallait régénérer cette branche d'industrie, s'emparer des inventions des Anglais et lutter corps-à-corps avec eux. Ils ont consacré leurs veilles et leur fortune à cette tâche vraiment patriotique. Le Haut-Rhin en a compté plusieurs, et Lille a la gloire de ne point être restée en arrière. M. Scrive que l'importation de l'industrie des cardes recommandait déjà à la reconnaissance du pays, a été au nombre de ceux qui ont mis leurs efforts et leurs capitaux au service de cette grande pensée.

Nous ne voudrions point omettre la machine à fabrication continue du papier. Versez dans cette chaudière le contenu repoussant d'une hotte de chiffonnier. Ces haillons dégoûtans, broyés, triturés, moulus, deviennent une bouillie épaisse qui s'engage dans d'innombrables rouages. Elle s'étend, se

Digitized by Google

sèche, se satine et arrive à l'autre extrémité sous forme de vélin prêt à devenir, sous la presse des Didot, un de ces chefs-d'œuvre typographiques qui sont les agents les plus sûrs de l'immortalité. Jetez votre mouchoir d'un côté, et de l'autre on vous donnera en retour une belle feuille de papier.

Malgré notre impuissance à en décrire tous les effets, nous ne pouvons passer sous silence les curieuses machines de M. Perrot de Rouen, pour l'impression du papier et des étoffes. Il paraît que nous pouvons encore exciter la jalousie de l'Angleterre, qui nous envie, entre autres, M. Perrot tout particulièrement.

Dans la salle N° 2, se trouvaient les produits chimiques. Je serai très-court sur cette matière, et pour une excellente raison : c'est qu'il m'est impossible de ne pas reconnaître mon indignité, que je déplore d'autant plus aujourd'hui, que je ne puis complimenter, en connaissance de cause, M. Kulhmann que toute la presse a félicité de la beauté de ses produits.

Nous avons hâte d'arriver sur le champ le plus vaste où l'industrie française se trouve encore sans rivale. Malgré les efforts constans que l'étranger a faits pour nous en enlever l'avantage, nous sommes restés les maîtres du terrain, et il est à présumer qu'il nous est à jamais acquis. On dirait qu'au moment de la répartition, souvent fort inégale, dans laquelle les nations ont pris part du patrimoine de l'industrie, nous ayons choisi le monopole à peu près exclusif de ces produits que procurent la laine des brebis, le fil du ver à soie, la gousse du cotonnier. Malgré des préjugés qu'on a encore de la peine à vaincre, il serait peut-être facile de démontrer que tous les tissus, sans en excepter un seul, peuvent être fabriqués en France avec une supériorité incontestable. Nous dirons d'abord quelques mots des draps.

Cette branche d'industrie, il faut en convenir tout d'abord, est un privilége de notre pays. Nulle part on n'obtient des résultats plus beaux à des prix moins élevés. Cette année, nos habiles fabricans ont encore fait un pas vers la réalisation de

Digitized by Google

l'utopie des sciences économiques : améliorer la qualité en abaissant le prix. Depuis vingt ans, les progrès dans ce double sens sont si évidens qu'ils touchent à peu près à la limite du possible. Le drap souple, moelleux, va maintenant se populariser. Des machines ingénieuses facilitent et perfectionnent les procédés du foulage et de la tonte. On a fait des essais quelquefois heureux pour la teinture et notamment dans le but de substituer à l'indigo des couleurs moins coûteuses. Le ministre actuel du commerce figurait à l'exposition où les produits de ses manufactures ont reçu de justes éloges.

Mais ce qui est destiné à produire une grande sensation dans toutes les classes de la société, c'est le drap des pauvres. Ce drap coûte deux francs l'aune. Il semble que l'industrie ait voulu cette fois s'entendre avec l'ange de la charité. Ne croyez pas qu'il s'agisse d'un de ces vêtemens dont la durée éphémère est plutôt, pour le malheureux, une charge qu'un soulagement. C'est un tissu fort, résistant, chaud et infiniment supérieur à cette bure grossière que revêtent, jusqu'au cœur de l'été, les hôtes des prisons. N'y a-t-il pas là un intérêt puissant pour tout le monde. Sous le toit de ces pauvres artisans où la misère a fait sa demeure, et où toutes les bouches ne reçoivent pas le pain de chaque jour, l'annonce d'une telle nouvelle n'allégera-t-elle pas le fardeau des inquiétudes. Ne se réjouira-t-on pas, dans ces assemblées vénérables, au moyen desquelles les hommes de bonne volonté mettent en commun leur intelligence, leurs efforts et leurs richesses afin de venir en aide à leurs frères.

Il est curieux d'étudier l'influence d'un ver sur les destins des empires. Nous pouvons, tous, nous souvenir qu'enfans, nous nous passionnions pour de grosses chenilles blanches qui, après avoir végété quelque temps sur des feuilles de mûriers, s'enfermaient dans un cocon jaunâtre, d'où sortaient de lourds papillons impuissans à voler et dont toute la destinée était de pondre quelques œufs et de mourir. Cependant, ces insectes chétifs sont une source de bien-être pour la France et donnent leur nourriture à des provinces tout entières. Origi-

Digitized by Google

naires de l'Orient, ces vers n'ont point filé pour les maîtres du monde avant leurs conquêtes d'Asie, et ce n'est guères que sous les empereurs que la soie a coûté moins de son pesant d'or. Adoptée dès-lors avec enthousiasme par le luxe le plus raffiné, elle ne se répandit que fort lentement. Enfin, le sol de la France, déjà favorable aux productions variées des régions les plus diverses, se trouva propice au mûrier, et le ver à soie, attaché par le Créateur au sort de l'arbre qui lui sert d'aliment, vint s'y acclimater. Ce fut sous Henri IV que la culture du mûrier acquit une grande importance, et des contrées jusqu'alors arides, stériles et désolées se peuplèrent bientôt et devinrent le centre d'une prospérité toujours croissante. Il fallut vaincre de grandes difficultés pour remédier aux intempéries de l'air ; mais la patience de l'homme surmonta tous les obstacles. Il faut voir, en descendant le cours du Rhône, les merveilles obtenues par ces efforts, au milieu des montagnes pierreuses du Vivarais. Par la nature de leur gisement, elles se refusaient à toute culture, et pourtant les rayons du soleil reflétés par ces collines basaltiques, y avaient une intensité toute orientale; les rares habitans de cette triste province s'avisèrent de faire sauter, au moyen de la mine, des quartiers de roc, y transportèrent de la terre grasse et y plantèrent des mûriers. Bientôt la face du pays fut changée. Les cités s'agrandirent ; on vit éclore des villages comme par miracle. Et au lieu d'une misère abrutissante, l'aisance, le travail et l'instruction vinrent régénérer une population appauvrie par l'indigence et plongée dans l'ignorance la plus complète.

Tout le midi de la France s'enrichit ; mais une ville surtout, Lyon, remonta, par la puissance de l'industrie nouvelle, au rang où l'avait jadis placée la domination romaine, et dont l'a toujours rendue digne la noblesse native du caractère de ses citoyens. Lyon devint la seconde ville du royaume, grâce aux vers à soie. Située au confluent de deux grands fleuves qui se confondent pour se rendre à la mer, elle fut bientôt l'entrepôt de toutes les soieries dont la France fournissait l'univers. Malgré de longs déchiremens dont les causes sont compliquées et

Digitized by Google

longues à déduire, elle a lutté, cette année, vaillamment contre toutes les concurrences suscitées par la jalousie de l'étranger. Elle a encore perfectionné, en multipliant ses applications, l'admirable instrument que l'immortel génie de Jacquart a mis à sa disposition. Sans négliger la confection des produits que la modicité de leurs prix livre à toutes les classes de la société, elle a encore ajouté à l'éclat, à la splendeur de ces magnifiques tissus que le culte dans ces cérémonies et le luxe profane ont également adoptés.

La religieuse Lyon s'est souvenue de son origine. Elle a encore embelli ces ornemens par lesquels les pompes catholiques s'adressent à l'imagination. On ne saurait décrire la magnificence de ces chapes étincelantes de dorures, de ces velours aux couleurs éclatantes, de ces broderies délicates où serpentent avec grâce les fleurs et les fruits consacrés. Le bon goût du dessin, des innovations heureuses, distinguent, cette année, les produits des manufactures de Lyon.

C'est avec un plaisir bien vif et même avec un certain orgueil que nous avons vu, durant tout le cours de l'exposition, la foule se porter devant les tissus de verre que fabrique notre compatriote, M. Dubus-Bonnel. Chacun s'ébahissait à la vue de ses tentures où la substance la plus friable, teinte des plus belles couleurs, s'est assouplie à l'excès. On peut louer sans restriction les dessins et les dispositions de ces belles productions d'une industrie à peine naissante et déjà parvenue à une rare perfection. Le verre, aussi éblouissant que l'or, conserve une transparence toute particulière qui doit faire un grand effet à la lueur des bougies. Les encouragemens et les récompenses ne peuvent manquer de prouver à M. Dubus-Bonnel que le gouvernement s'associe à l'admiration générale.

Il serait injuste de ne point parler des essais qu'on a tentés afin de recréer l'industrie de ces beaux cuirs dorés dont Venise avait autrefois le monopole. Il y avait à l'exposition des tentures dont la renaissance n'aurait pas désavoué les arabesques.

Il ne faut pas oublier ces tissus si divers et appropriés à toutes

Digitized by Google

les classes de la société qui firent la fortune de Reims, qui occupent tout le Haut-Rhin, et qui élevèrent si haut en si peu de temps la prospérité de Roubaix. Nous avons maintenu dignement à l'exposition notre supériorité. On a porté, jusqu'au dernier période de l'amélioration, la fabrication de ces tissus de coton que nous avons empruntés à l'Inde. Entre toutes, la maison André-Charvet et Fevez, de Lille, s'est signalée par la belle qualité de ses produits, par le goût exquis de ses dessins et par la modicité de ses prix.

Nous arrivons à l'industrie des châles, et là encore il y a à constater des progrès immenses. On se rappelle le prix exorbitant des premiers châles que l'Inde nous fit parvenir : nous sommes maintenant en mesure d'en envoyer à l'Inde sans les lui faire payer si cher. M. Gérard a imité et peut-être surpassé les châles de la vallée de Kachmyr. C'est le même dessin, les mêmes contrastes de couleurs, la même perfection dans les détails, la même finesse dans le tissu. A un prix plus modique, il lutte avantageusement contre l'Inde. De son côté, le cachemire français n'est pas resté en arrière. On ne saurait s'imaginer la beauté des châles que les maisons Fortier et Hébert ont exposés. Ce dernier surtout avait étalé avec complaisance un châle dont le fond bleu pâle était traversé de palmettes menues dont les enroulemens délicats et la hardiesse de tournure ont excité une juste admiration. La maison Gaussen a surpassé ce chef-d'œuvre par un véritable prodige. L'idée en est étonnante, et l'exécution admirable. C'est la fête des fleurs dans l'Inde. Une immense caravane, composée de milliers de croyans qui se dirigent au pèlerinage accoutumé serpente tout autour. Des arabesques dont le type est puisé dans les monumens du pays, des ornemens d'une incroyable légèreté, des guirlandes de fleurs encadrent la cérémonie, se croisent et se déroulent en tous sens. Le dessin est de M. Amédée Couder, qui a mis son talent au service de tous les meilleurs fabricans. Rien de plus original, de plus surprenant que ce châle, qui ne coûte pourtant, dit-on, que quelques mille francs.

Digitized by Google

Ce qu'il y a de remarquable, c'est que depuis longtemps la France s'est attribué le monopole de tous ces objets dont les raffinemens d'une civilisation avancée ont fait autant d'habitudes impossibles à perdre. Le mot si gai et si profond de Voltaire : « *Le superflu chose si nécessaire* » est d'une vérité toujours plus évidente. Encore fallait-il que ce superflu suivît fidèlement les variations de la mode et offrît toujours un attrait nouveau. Les Français ont fait passer dans ces frivolités l'esprit qui les caractérise. La diversité des formes, le précieux du travail distinguent éminemment ces productions légères, auxquelles ils communiquent je ne sais quelle grâce inimitable. L'exposition offrait une collection curieuse de ces riens charmans que l'étranger demande sans cesse et dont il voudrait en vain nous ravir le secret.

La coquetterie des enjolivemens s'est exercée jusque sur les armes destinées à la destruction de l'espèce humaine. Non seulement on a retrouvé pour les armes blanches la trempe des lames d'Orient, mais encore les damasquinures de Tolède et de Milan. Les fusils sont couverts d'incrustations en nacre, en or et en écaille qui en font vraiment des objets de toilette. On remarquait surtout une riche panoplie commandée à Lepage par le duc d'Orléans et composée d'armes de guerre et de chasse.

Il en est de même des meubles. On leur donne chaque jour en beauté et en pittoresque ce qu'ils perdent peut-être en commodité. Mais on désirerait que nos fabricans se missent à innover au lieu de copier servilement les modèles transmis par le moyen-âge et la renaissance. Il faut que l'art, dans notre siècle, soit bien dépourvu d'idées nouvelles pour que tous les ouvrages des hommes, depuis les monumens jusqu'aux ustensiles les plus vulgaires, soient dépourvus de toute empreinte originale. Il en résulte qu'une imitation maladroite fait grimacer les modèles, qu'elle confond les genres et arrive à un chaos sans nom, sans beauté, sans vérité. Lassé des reproductions ridicules que l'Empire fit des formes antiques, le public veut quelque chose de mieux. Inventez et ne calquez pas. Ces

Digitized by Google

réserves faites, nous pourrons louer les efforts de quelques fabricans. On remarquait à l'exposition des meubles vraiment beaux, d'un dessin à peu près irréprochable et fort habilement exécutés. Deux bibliothèques, surtout, chargées d'ornemens appropriées à leur destination, nous ont paru réunir bien des conditions. Des tables richement sculptées et garnies de ciselures précieuses ont attiré aussi notre attention. Ce qui manque en général à tous nos meubles, c'est le cachet de leur emploi, de leur utilité. Il y avait tel bureau qu'on peut prendre à sa fantaisie pour un lit ou pour un buffet d'orgue.

M. Grimpé est l'auteur d'une invention qui facilitera beaucoup la confection des meubles en donnant le moyen d'exécuter à bas prix les sculptures sur bois. Dans peu de temps, l'exploitation de ce procédé sera en pleine activité. On voyait à l'exposition une fenêtre immense de bois sculpté, dont la façon ne revenait qu'à vingt francs. On peut prédire un grand avenir à cette découverte qui va nous aider à regarnir nos cathédrales de ces stalles admirables que le moyen-âge nous avait léguées.

A voir les instrumens de musique qui figuraient au grand bazar de l'industrie, on aurait pu croire que la France était le temple de l'harmonie. Ni la savante Allemagne, ni la mélodieuse Italie, ne sauraient entrer en concurrence avec nous, qui leur sommes redevables du peu de bonne musique dont nous jouissions maintenant. Une révolution importante vient de s'opérer dans l'économie des instrumens à vent. Un mode de percement conforme à toutes les prescriptions de l'acoustique, un mécanisme plus simple, donnent, aux flûtes et aux clarinettes notamment, une sonorité plus forte, une justesse plus parfaite et un timbre plus égal. Malheureusement, pour se servir de ces instrumens meilleurs, il faut commencer par désapprendre tout ce qu'on sait déjà, ce qui dégoûte un peu les artistes. Mais on ne saurait trop en recommander l'usage à ceux qui en sont aux principes élémentaires. Les pianos ont aussi subi des améliorations notables. Mais la seule qui soit

Digitized by Google

vraiment digne de grands éloges, est l'invention qui permet à un sourd de les accorder parfaitement. Un enfant peut, désormais, d'un seul coup-d'œil, savoir si les cordes sont justes. La moindre variation dans l'accord est visible. Ce procédé est applicable à tous les pianos et remédie ainsi au plus grave inconvénient qu'on pût reprocher à un instrument si universellement répandu.

Dans les églises protestantes l'orgue ne sert qu'à accompagner le chant. Dans les catholiques, il alterne avec lui et parle seul dans l'intervalle des versets. Cette simple distinction explique la différence des orgues en Angleterre, par exemple, et en France. Pour les unes, on s'attache à obtenir un son gigantesque ; pour les autres, on recherche en même-temps la variété des jeux qui permet d'obtenir les effets les plus opposés. L'orgue fait essentiellement partie de l'église et c'est le seul instrument qui puisse en remplir les vastes arceaux. Autant son emploi est ridicule dans certains concerts : autant sous les voûtes profondes des basiliques chrétiennes semble maigre et mesquin l'effet d'un orchestre ordinaire. L'exposition attestait les tentatives consciencieuses que font quelques facteurs pour lui rendre sa destination primitive. Des orgues d'un format médiocre, construites par MM. John Albey et Cavaillé fournissaient un son immense et mettaient l'artiste en état de diversifier à l'infini les combinaisons des registres. Il est à souhaiter que toutes les églises de Paris et de province se défassent de ces instrumens criards, confectionnés par des facteurs inintelligens et s'empressent de se procurer des orgues capables de répondre aux pompes du culte.

Un nouvel instrument, le *Mélophone*, prendra bientôt place dans tous les orchestres. M. Leclerc, son inventeur, en tire fort bien parti. C'est une sorte de grosse guitare qu'on tient sur les genoux comme la viole d'amour. La main droite fait mouvoir une espèce d'archet qui rentre dans l'intérieur et ressemble au bras d'un trombone, tandis que la gauche agit sur un clavier placé à l'extrémité des manches. Son mécanisme est un

Digitized by Google

secret. Dans le bas, ses sons ressemblent à ceux du hautbois; dans le médium, de la clarinette; dans le haut, d'une flûte, avec une sonorité infiniment supérieure à celle de ces instrumens. C'est une ressource de plus dont les musiciens ne manqueront pas de s'emparer.

Parmi les productions de l'industrie qui ont pour objet d'embellir la vie et qui ne sont même que de brillantes superfluités, je ne saurais taire ma prédilection pour celles qui portent le cachet de l'art. Dès que la flamme divine qui féconde le génie des grands hommes a touché une chose, elle me semble s'élever au-dessus de sa destination et parler à tous la langue immortelle du beau. Je m'arrêterai donc avec complaisance devant tout ce qui portera l'empreinte d'une pensée artistique et devant les inventions qui peuvent contribuer à répandre le goût de l'art.

L'orfévrerie, sans doute, a beaucoup à faire pour revenir à la prospérité que lui communiquèrent les artistes du seizième siècle. En vain montre-t-on avec orgueil ces pièces étincelantes d'or et d'argent, si leur dessin contourné et bizarre, si la grossièreté de leur exécution ne correspondent pas à la valeur de leur matière. J'admirerai volontiers ces deux surtouts commandés par la liste civile, où je m'empresse de reconnaître de la grâce et un sentiment délicat du dessin; mais je vous avoue que je préfère en toute humilité ces petits vases, cette petite aiguière, cette coupe de M. Marrel. Là, seulement, je retrouve vraiment la trace des artistes florentins. Dans la forme irréprochable de ces vases, dans le charme infini de ces arabesques d'azur qui courent sur un fonds d'or, dans ces ciselures d'une exécution inouie, je vois le cachet de l'art, et si l'on me dit que ces chefs-d'œuvre ont été imaginés, dessinés, fondus et ciselés par M. Marrel lui-même, je comprendrai mieux leur indicible perfection. Qu'on enterre cette coupe et qu'on la retire cent ans après, toutes les académies du monde s'écrieront: Benvenuto Cellini; et la supercherie de Michel-Ange sera renouvelée.

Digitized by Google

MM. Soyer et Ingé sont au bronze ce que M. Marrel est à l'or et à l'argent. Par sa couleur sombre et sévère, le bronze convient très-bien aux ornemens. On en fait aussi de charmans sujets de pendule. Mais l'objet capital de l'exposition était un candelabre sorti des ateliers de MM. Soyer et Ingé. Dans le goût de la renaissance, il est à la fois un chef-d'œuvre de dessin et d'exécution.

On connaît l'extrême difficulté d'obtenir une copie exacte de la statuaire. Si on parvient à ne pas s'écarter des lignes, il est presque impossible de ne pas s'identifier avec son œuvre et de ne pas substituer son propre *faire* à celui du modèle. C'était donc rendre un véritable service aux beaux-arts que de trouver un procédé facile par lequel on pût reproduire fidèlement, avec une fidélité constante et dans toutes les dimensions, les chefs-d'œuvre que nous tenons de l'antiquité. Il y a là quelqu'-analogie avec l'invention de M. Daguerre : le problème a été résolu, et l'on voyait à l'exposition des fragmens du Parthénon, la Vénus de Milo, des statues prises au front des cathédrales gothiques, copiées dans toutes les proportions. N'est-ce point là un moyen de multiplier en quelque sorte les belles statues, et d'aider les études, quelles qu'elles soient, de nos jeunes artistes en donnant à toutes les villes la faculté d'avoir un Musée?

A l'époque des troubles politiques de 1815, M. Pelet (de Nîmes), pour se soustraire à la fureur des partis, se réfugia dans la maison d'un ami dévoué. Confiné dans cette captivité forcée, il voyait, de sa fenêtre, une des arcades des Arènes. Dans un but de distraction, il l'imita au moyen de morceaux de liége. Avec des prodiges de patience et d'adresse il en vint à bout. Quand la tranquillité fut rétablie, il continua, et bientôt il réussit à reproduire sur l'échelle d'une ligne par mètre, dans leurs plus minutieux détails, les monumens prodigieux que la domination romaine a laissés dans le midi de la France. Voilà la Maison-Carrée de Nîmes, *digne d'être renfermée dans un étui d'or;* les Arènes d'Arles dans leur état de dégradation

Digitized by Google

pittoresque, avec les quatre tours moresques que l'invasion sarrasine plaça sur les épaules du géant romain ; l'Arc-de-Triomphe, trophée des victoires de Marius ; le théâtre d'Orange et ce prestigieux pont du Gard, dont les triples arcades comblent une vallée et dont les pages de Jean-Jacques donnent à peine l'idée.

Enfin, M. Henriquiel Dupont a fait, pour la gravure, ce que ces inventions faisaient pour la sculpture et l'architecture. Il a trouvé le moyen de calquer parfaitement les vieilles gravures, les vieux manuscrits, tous ces frêles monumens du génie de nos pères. Au grand désespoir des antiquaires un peu enclins d'ordinaire à l'égoïsme, ils ne gémira plus sur la rareté et sur la fragilité de ces témoins précieux de l'antiquité. On pourra arriver ainsi à une collection complète de tous ceux qui sont épars dans les bibliothèques étrangères ou dans le cabinet des amateurs.

Au nombre des objets de luxe où l'art doit nécessairement intervenir, on peut hardiment ranger les tapisseries à l'aiguille. Cette industrie a été fort injustement en butte à l'inattention du jury, qu'on ne peut excuser qu'en réfléchissant à son incompétence. Ne peut-elle pas prouver que son origine se perd dans la nuit des temps, qu'elle est chantée par Homère aux mains de Pénélope, qu'elle figure dans le poëme de Nabelungen et qu'on lui doit le monument le plus curieux et le plus authentique de la conquête de l'Angleterre par les Normands ? Et si cet étalage d'érudition ne suffit pas, n'est-elle pas une exportation considérable ; n'intéresse-t-elle pas une foule d'ouvriers par la confection du canevas, par la fabrication de la laine et par sa teinture ? Non-seulement elle occupe les loisirs des grandes dames, ce qui pourrait servir à établir un des côtés de son influence sur la morale publique, mais elle en exerce une plus efficace en procurant à une des classes les plus intéressantes de la société, celle des femmes douées d'une éducation excellente et réduites par des revers de fortune à un état voisin de l'indigence, un travail facile, attrayant, peu fatiguant, approprié à

Digitized by Google

leurs goûts, à leurs habitudes, et capable de les soustraire aux séductions de la pauvreté. L'exposition de 1880 a vengé la tapisserie de l'abaissement où elle se trouvait en 1884. Une grande dame, dont la presse a divulgué le nom, a conçu et exécuté l'idée d'une portière qui rappelle, par son dessin, les tentures du moyen-âge. Elle a prêté son œuvre au fabricant chargé de ses fournitures, lequel s'en prévalait comme si elle lui eût appartenu en propre. Mais les honneurs de l'exposition, disputés d'ailleurs par Mme Hennelart, ont été pour la maison Charles Hautrive et sœurs, rue du Caire, 24. Deux écrans lui ont assuré la victoire. L'un offrait une guirlande de fleurs d'un éclat et d'une vérité inimitables; l'autre était la reproduction d'un tableau fort gracieux de M. Vallon de Villeneuve. Ce dernier décélait chez l'ouvrière une grande connaissance de la peinture, dont les effets les plus difficiles étaient rendus avec bonheur.

C'est surtout par les tapisseries de haute lisse que la France a conquis une supériorité incontestable. Sans parler de l'établissement des Gobelins, où la perfection est poussée à ses dernières limites, et dont l'entretien n'exige pourtant que trois cents mille francs par an; nos manufactures de la Savonnerie, de Turcoing et d'Aubusson sont un objet d'envie pour tous les étrangers. Cette dernière a exposé des productions variées à l'infini, qui, si elles laissent à désirer quelquefois sous le rapport du dessin, parviennent à des résultats admirables quant à la richesse des couleurs et à la vérité des détails. On admirait principalement deux immenses tapis. Sur l'un, le pinceau fécond d'Amédée Couder avait jeté à profusion tous les fruits et toutes les fleurs, rendus avec une hardiesse d'exécution incroyable. Au milieu de l'autre s'étalait un paon dans toute la magnificence de sa parure naturelle, aux prises avec un serpent, environnés d'ornemens moresques capricieusement entrelacés et parsemés d'oiseaux fantastiques qui prenaient leur vol. Ce beau tapis n'était marqué qu'au prix de six mille francs. On disait tout bas que M. Sallandrouze, propriétaire actuel de la

Digitized by Google

manufacture d'Aubusson, en avait abaissé le prix et s'était résigné à une perte dans le but d'exciter l'émulation de ses confrères.

Les arts céramiques n'ont pas été négligés depuis cinq ans. Des cristaux taillés habilement et colorés parfois avec goût, des lustres étincelans qui chatoient au reflet des lumières, des glaces gigantesques envoyées par les manufactures de Saint-Gobain, occupaient à l'exposition une place considérable. Mais ce qui a surtout excité notre curiosité et éveillé nos sympathies, ce sont les verrières magnifiques qui y figuraient. On regrettait, avec justice, la perte de cet art admirable qui servait d'ornementation à nos églises. L'antiquaire ne se lassait point d'admirer la vivacité des couleurs respectées par les siècles de ces belles roses au travers desquelles le soleil faisait descendre dans le sanctuaire un jour mystérieux et des rayons nuancés de toutes les teintes du prisme. Il voyait, avec un sentiment de douleur, les nefs de la plupart des cathédrales dégarnies de leurs vitraux par l'injure du temps, ou, plus souvent encore, par la main des hommes. Il peut se consoler : le secret est retrouvé. Choisy-le-Roi, entre autres, a envoyé à l'exposition des verrières dont les couleurs sont dignes, par leur beauté, du XIVme siècle. On est parvenu, de plus, à déguiser les armatures de plomb qui divisaient en compartimens les vitraux du moyen-âge et forçaient à restreindre l'étendue des sujets. Viennent maintenant des artistes embrasés de l'étincelle de la foi religieuse, qu'ils fournissent des dessins comparables à ces pieuses esquisses qui reproduisaient en traits secs, mais naïfs et gracieux, les scènes des saintes Ecritures, et l'on pourra restaurer ces vieux chefs-d'œuvre que la Foi catholique, cette grande conservatrice des arts, a défendus, dans ses églises et ses cathédrales, contre les ravages du temps et des fureurs humaines.

Nous finirons ici cette rapide esquisse, qui ne peut suffire sans doute à faire apprécier toutes les merveilles que recélaient les vastes salles consacrées à l'exposition des produits du travail national. Mais si imparfait que soit ce compte-rendu, il

Digitized by Google

satisfait au désir qui animait son auteur, de montrer que la France est loin d'être restée stationnaire au milieu du grand mouvement industriel qui signale notre époque. Toutefois, qu'on ne l'oublie pas : nous ne pourrons être tout-à-fait fiers des progrès de notre industrie, et l'industrie elle-même ne sera une véritable force sociale qu'autant que la moralisation publique n'y trouvera pas un obstacle, ou plutôt qu'alors qu'elle y trouvera un moyen efficace d'action et de développement. Nous n'en sommes pas là encore, et les grands griefs sociaux qui s'élèvent contre elle trouvent leur explication dans les principes qui lui ont donné l'essor. C'est par l'Angleterre, c'est par la doctrine de l'utilité matérielle proclamée et admise comme moyen exclusif de bonheur pour les individus et de grandeur pour les nations; c'est par l'égoïsme, dernier terme de cette doctrine; c'est sur les ruines de l'esprit de dévouement, d'abnégation et de sacrifice que l'industrie a fait invasion dans le monde : de là ce désir effréné d'acquérir et d'accroître ses richesses; de là cet immense développement de production qui exigerait, pour être satisfait, que chaque jour fît naître un monde nouveau; de là le fléau moderne de la concurrence et toutes ses calamiteuses conséquences, l'instabilité des existences, le renversement successif des petites et des moyennes manufactures incessamment dévorées par le monopole des grands établissemens et la centralisation des capitaux. De là encore les abus du travail imposé à l'ouvrier, abus qui constituent une sorte d'exploitation de l'homme par l'homme, et qui, en amenant l'abrutissement des classes inférieures, ont conduit l'ouvrier à ne plus se souvenir de son intelligence que pour un seul sentiment, la haine pour ce qu'il appelle les Riches. C'est à l'Angleterre qui, la première, a préconisé et appliqué les doctrines matérialistes de l'industrie, qu'il appartenait d'être envahie d'abord par les maux qu'elles recèlent : et chacun peut voir aujourd'hui à quel précipice elle tend. La France a été plus sage et plus modérée. Toujours fidelle à cet instinct élevé qui la rend contre la sauvegarde des droits de l'humanité, elle a eu l'honneur de protester,

Digitized by Google

théoriquement du moins, contre les désolantes maximes de Smith et de Malthus : elle leur a opposé une école nouvelle qui veut subordonner au bonheur, à la dignité surtout des classes inférieures, les conditions du développement industriel. Mais c'est à la religion, à la charité seule qu'est réservé le pouvoir de donner la solution complète de ce grand problème. Et parce que le mal est sorti de l'esprit d'égoïsme, le remède ne se trouvera que dans l'esprit de dévouement. C'est lui seul qui peut combler l'abîme qui existe aujourd'hui entre le maître et l'ouvrier ; lui seul qui enseignera la conciliation des intérêts les plus divers et les plus opposés, et qui, en pénétrant l'industrie de son action modératrice, l'affranchira de cet emportement irrégulier et fiévreux qui la fait souvent apparaître comme une puissance fatale à l'humanité.

H. C.

Digitized by Google

CHRONIQUE SOCIALE.

Barbès et Ferrand. — Nous ne sommes pas de ceux qui se laissent entraîner à une sorte d'admiration pour des coupables parce qu'ils auront quelqu'énergie et quelque force d'âme, ou qu'ils auront décélé ces passions violentes qui sortent de la voie commune où passe inaperçue la médiocrité dans le bien comme dans le mal. Que la pitié accueille ceux qui se sont égarés, c'est là un sentiment qui ennoblit l'humanité et qui ne s'élèvera jamais plus haut que dans les temps de vertu publique ; mais en est-il ainsi de cette condescendance à l'égard de ceux qui nous étonnent par de grands attentats et dont notre imagination, avide d'émotions théâtrales, s'empare comme de héros qui s'élèvent au-dessus de la foule ? N'est-ce pas là au contraire un indice de débilité dans les caractères, un signe de mollesse dans les mœurs, et surtout la preuve d'une absence de doctrines qui a fait perdre à la volonté une impulsion forte et généreuse, et qui l'a laissée flottante entre le bien et le mal ? C'est dans les temps de faiblesse morale que le crime devient un moyen de célébrité, et comme les âmes sont vides des nobles passions qui font les grandes actions, il ne s'y trouve plus que cet instinct dégradé qui fait croire à la grandeur et à la force des passions qui conduisent au mal.

Ces réflexions ne s'appliquent que trop aux temps où nous vivons et il serait facile de le prouver par de nombreux exemples.

Et toutefois, il faut le reconnaître, il se montre par intervalle des hommes sur le front desquels le stygmate du crime semble s'être égaré et qui appellent légitimement à eux la sympathie publique. C'est que ces hommes sont évidemment des victimes de la mauvaise influence de l'époque où ils sont nés : c'est que la société est plus encore qu'eux-mêmes coupable des funestes entraînemens auxquels ils se sont abandonnés : c'est qu'elle n'a pas su, qu'elle n'a pas voulu jeter dans leur éducation les lumières qui pouvaient guider et régler l'ardeur de leur esprit, l'impétuosité de leur caractère, l'énergie de leurs passions : et lorsqu'on voit ces hommes les uns poussés au crime par de fausses notions de générosité et de devoir, les autres décéler par la vivacité de leurs remords la bonté native de leur nature, alors on trouve, dans le secret de sa conscience, je ne sais quelle sourde malédiction contre une époque où de si déplorables déviations ont pu se produire, et l'on commence à comprendre ce sentiment public qui ne laisse pas à la société le droit d'être sévère parce qu'il a reconnu jusqu'où elle a été coupable.

Voyez Barbès, voyez Ferrand, ces hommes étaient-ils nés pour le mal ? N'y avait-il pas en eux un cœur large et capable des plus nobles dévouements ?

Digitized by Google

Ah ! certes, nous n'irons pas, à l'égard de Barbès, nous élever, comme l'ont fait quelques organes de la presse, contre l'insuffisance de la grâce qui lui a été accordée. La pitié, quelque légitime qu'elle soit, ne doit pas prescrire contre les droits de la société, et c'est, à notre avis, un haut sentiment de ces droits qui, en écartant la mort de la tête de Barbès, a voulu jeter, sur son attentat du moins, l'infamie légale du bagne. Mais, évidemment, Barbès ne pouvait devenir le compagnon de ces vils scélérats qu'il renferme. Ce que vous deviez à Barbès, et vous l'avez compris, c'est un lieu d'expiation où son âme, affranchie d'un contact immonde, pût monter librement à ces pensées régénératrices, à ces saintes méditations dont son esprit et son cœur se sont déjà remplis. Car il ne vous l'a pas laissé ignorer ; Barbès vous l'a dit : il est chrétien. Il est chrétien... mais où a-t-il appris le christianisme ? Est-ce la société telle qu'on l'a faite, sans foi, sans espérance et sans amour qui le lui a enseigné ? Est-ce dans les écoles publiques qu'il en a fait l'apprentissage ? Est-ce là qu'on lui a fait connaître le code chrétien des devoirs qui font le véritable chrétien ? Est-ce là que, sous une sainte et salutaire influence, il a versé ces premières larmes sur ces pages admirables de l'Imitation qui savent briser toutes les mauvaises passions et consoler toutes les grandes tristesses du cœur ? Ah ! s'il en avait été ainsi ; si vous pouviez vous rendre cette justice que l'enseignement de la religion tel qu'il doit être donné, tel que vous le devez à la jeunesse de vos écoles, avait été donné à Barbès, si en un mot, vous l'aviez fait chrétien, croyez-le, vous n'auriez pas eu à le juger, vous n'auriez pas eu à déplorer ces funestes attentats dont il a été le principal acteur. Mais non, Barbès ne savait pas ce que c'est que d'être chrétien : il n'avait en lui que cette soif de la vérité et du dévouement qui tourmente les nobles cœurs et les hautes intelligences et c'est cette soif que vous n'avez pas su apaiser.

Et Ferrand ! vous savez son histoire. Il arrive dans la vie avec une de ces âmes passionnées qui, si la religion ne s'en empare de bonne heure, deviennent pour elles-mêmes et pour la société une source de dangers et de malheurs. Que fera-t-il cependant de ce cœur qui bat si vite, de ce cœur dévoré du besoin d'être rempli par un grand sentiment ? Il ignore Dieu et ne sait ce que c'est que de l'aimer. Mais il a appris au milieu de notre corruption, il a appris à nos théâtres, dans les dévergondages de notre littérature toutes les fureurs d'une passion qu'on lui montre partout sous des plus nobles couleurs. Il aimera donc : mais il aimera pour tuer celle à qui il ne peut s'unir et dont il ne veut céder l'amour à nul autre : il aimera pour faire accepter, pour faire demander l'homicide à cette pauvre jeune fille ; et puis lorsque la justice humaine se sera trouvée comme prise au dépourvu et sans peine applicable à cette énorme prévarication, que deviendra Ferrand ? Voyez-le, pendant ses jours, consterné, abattu, sous le double poids de sa faute et de son acquittement, le cœur dévoré de remords ; voyez-le surtout pendant ses nuits en proie au plus affreux délire, torturé par son imagination qui multiplie autour de lui les visions de son crime, et poursuivi sans cesse par cette tache de sang que, comme Macbeth, il ne peut parvenir à effacer. Que fera-t-il ? Car il ignore Dieu encore et il ne l'a aperçu que comme un juge terrible qui ne doit plus avoir pour lui que l'inflexible justice de l'enfer. Hélas bien ! c'est à l'enfer qu'il ira demander l'affreuse réparation

Digitized by Google

que sa conscience appelle : ses moyens sont prêts : depuis longtemps le poison est entre ses mains : il va le délivrer de la vie. Mais Dieu a jeté un regard de miséricorde sur ce malheureux, que les remords de son cœur et l'obscurcissement de son esprit ont recommandé à sa pitié. Le poison, quelque subtil qu'il soit, manquera son effet, et Ferrand apprendra enfin d'une de ces bouches qui enseignent la vertu, qui enseignent le repentir, quels sont les véritables moyens qui peuvent élever la réparation à la hauteur de l'offense commise. On sait que Ferrand a sollicité son entrée au noviciat des missions, et que c'est dans cette carrière de dangers et de dévouement qu'il désire être admis après son temps d'épreuve.

Ainsi, vous le voyez, toutes ces âmes égarées, c'est de religion qu'elles avaient besoin : c'est la religion qui leur aurait enseigné à faire un noble, un utile emploi de ces énergiques passions, de cette force de volonté, qui ont reçu loin d'elle de si funestes applications : vous le voyez, c'est le besoin de croire, c'est le besoin de s'attacher à quelque chose de grand comme Dieu lui-même qui tourmente toute cette jeune génération qui s'en va demandant au tumulte de l'émeute, aux agitations de la politique, à la frénésie des passions, la satisfaction de cette activité qui la pousse, et qui, si souvent trompée dans son but, ne laisse à ses efforts stériles, à ses illusions détruites, à son désespoir enfin que la ressource du suicide. Hâtez-vous donc : faites votre jeunesse chrétienne, si vous voulez l'empêcher d'être criminelle. Hâtez-vous, il en est temps, et ne contristez pas la société en venant déclarer que ce qui importe, c'est d'empêcher que la Religion ne prenne une trop grande part d'influence dans l'éducation publique. Retenez sur vos lèvres ces fatales paroles, car elles feraient peser sur celui qui les prononcerait et sur l'époque qui les auraient accueillies, la plus terrible responsabilité.

II. *Université française en Perse.* — On se souvient peut-être que M. Eug. Boré, jeune et savant orientaliste catholique, obtint, il y a environ deux ans, l'appui du Gouvernement pour un voyage scientifique qu'il voulait entreprendre en Asie. D'après le programme de ce voyage, qui fut approuvé par l'Académie, son principal projet était d'éclaircir des points historiques relatifs à cette ancienne patrie de la civilisation.

Mais à son arrivée en Perse, M. Eugène Boré s'est aperçu qu'il pouvait y faire plus que des observations et des recherches. Il trouva parmi les princes et les grands un désir de progrès et de réforme dont il résolut de tirer parti pour la Religion et pour la France. Investi d'une confiance bien méritée par la noblesse de son caractère et par son dévouement, il se propose de fonder en Perse une université où la langue française sera la langue de l'enseignement. Ainsi, un nouveau moyen serait préparé à la France pour agir sur le monde, lorsqu'elle se sera délivrée des misérables querelles d'ambition et d'industrialisme qui la divisent depuis trop longtemps. Sa langue, cet instrument si précis, au moyen duquel elle change l'esprit et les coutumes des peuples, est répandue depuis longtemps dans la haute société Européenne ; il lui manquait l'Asie ; et M. Eugène

Digitized by Google

Boré s'efforce d'étendre jusque là ce puissant levier que la France seule est en possession de remuer.

La position de la Perse en Asie a beaucoup d'analogies avec celle de la France en Europe. Comme la France, elle se trouve placée entre les envahissemens militaires de la Russie et les envahissemens commerciaux de l'Angleterre. Si elle parvenait à se débarrasser des liens d'indolence et de dissolution dont le mahométisme l'a enveloppée, elle pourrait exercer en Asie, entre l'Egypte et la Turquie, entre les Indes anglaises et les provinces russes du Caucase, un arbitrage puissant, ou du moins une neutralité répressive, assez semblable à celle qui semble convenir à la France en Europe. Il devrait donc y avoir, de la France à la Perse, une réciprocité d'appui, une identité de vues, qui tournerait à l'avantage du monde entier. Sous ce rapport, l'entreprise de M. Boré réclame la faveur du pays, et une coopération soutenue de la part du pouvoir.

La réforme Persane, ayant pour point de départ une *université française*, commencerait ainsi d'une manière beaucoup plus logique que celles tentées par Mahmoud et par Méhémet-Ali. Celle de Mahmoud a eu son côté violent dans la destruction des Janissaires; violence peut-être imposée par la nécessité des circonstances; mais néanmoins fécondée en réactions, comme toutes les violences. Ensuite elle a eu des côtés puérils, comme les changemens introduits dans le costume. Enfin ce ne fut guère qu'une réforme matérielle; car en blessant sur divers points la superstition mahométane, Mahmoud ne cherchait pas à y substituer un culte plus parfait, une religion plus civilisatrice, il ne songeait, comme l'empereur Nicolas, qu'à se rendre maître absolu des croyances de son peuple, ce qui n'était pas les perfectionner. On peut en dire autant des réformes de Méhémet-Ali; elles sont militaires plutôt qu'intellectuelles, politiques plutôt que sociales; elles ne procèdent ni de la vérité, puisqu'il ne fait rien en faveur des doctrines morales, ni de la charité, puisque le réformateur de l'Egypte en est en même temps le cruel oppresseur. Au contraire, la Perse, si la famille d'Abbas-Mirza continue à favoriser les efforts de M. Boré, commencera sa réforme par un vrai principe générateur. Par l'introduction de la langue française, elle entrera pleinement dans la communauté de l'esprit européen dont le Français est l'agent principal; et par la tendance chrétienne que l'*université* recevra sans nul doute de M. Boré, elle se pénétrera plus intimement encore de l'élément vital qui nous a faits ce que nous sommes.

Au reste, quand bien même ces résultats seraient encore fort éloignés dans l'avenir, il n'en faut pas moins tenir compte du germe puissant qu'on vient d'en semer; rappelons-nous toujours le mot profond de De Maistre : *Toutes les grandes choses ont de petits commencemens.*

Digitized by Google

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

I. ÉCONOMIE SOCIALE. DES INTÉRÊTS DU COMMERCE, DE L'INDUSTRIE ET DE L'AGRICULTURE ET DE LA CIVILISATION EN GÉNÉRAL, SOUS L'INFLUENCE DES APPLICATIONS DE LA VAPEUR, MACHINES FIXES, CHEMINS DE FER, BATEAUX A VAPEUR, etc., *ouvrage couronné en* 1838 *par l'Institut*, (Académie des Sciences morales et politiques), *par* C. PECQUEUR, 2 *v. in-8o.*

Le présent n'est pour l'homme qu'un point insaisissable; nous ne vivons guère que dans le passé et dans l'avenir. Cette vieille maxime s'applique d'une manière particulière à l'étude des sciences : l'histoire du passé, l'ensemble des observations du passé, n'ont pour objet que les prévisions de l'avenir. L'astronomie calcule les mouvemens des astres pour prédire leurs révolutions futures; toutes les sciences physiques cherchent les lois des corps afin de savoir d'avance de quelle manière ils se comporteront ou se modifieront dans des circonstances données. Cette irrésistible curiosité qui nous pousse vers l'avenir n'est pas moins insatiable dans l'étude des choses morales de l'humanité. Pourquoi étudions-nous l'histoire? Pour connaître les hommes. Et à quoi bon connaître les hommes, si ce n'est pour prévoir ce qu'ils feront vraisemblablement sous l'influence de certains intérêts, de certaines passions, de certaines croyances? Les maximes de la philosophie morale, basées sur de nombreuses observations, ont aussi le même but; et c'est par suite de la prévision des résultats, que nous approuvons ou que nous condamnons comme immorales certaines manières de vivre, certaines institutions sociales. Ainsi notre esprit cherche toujours dans le passé des inductions pour l'avenir; et cet effort est louable, parce qu'il est conforme aux besoins de notre nature, parce qu'il est l'un des plus beaux caractères de notre intelligence, parce qu'il est un témoignage continuel de notre grande destinée, pour laquelle la sphère du temps est trop étroite, et qui ne se sentira satisfaite que dans un avenir infini.

Quand les élémens de l'induction sont comparativement simples, et réguliers dans leur action, comme les faits astronomiques, la prévision est facile et sujette à peu d'erreurs. Mais quand ces élémens se compliquent d'une multitude de détails qui peuvent en changer les conséquences, comme dans l'étude de l'homme, et plus encore dans l'étude de la société, alors les chances d'erreur deviennent presque innombrables. Car l'homme est libre, et peut par conséquent prendre des déterminations imprévues qui dérangent le cours probable des choses.

Il est vrai pourtant que les hommes pris en masse obéissent généralement à l'impulsion des intérêts, ou des institutions, et dès-lors, en analysant les faits sous ce point de vue, on peut arriver à des conclusions que l'événement vérifie ensuite : mais cette analyse est si vaste, et exige tant de considérations variées, qu'il est difficile de les rassembler toutes, et que la circonspection et la modestie deviennent extrêmement nécessaires au génie même le plus pénétrant. Par exemple, lorsque, dans nos élans vers l'avenir, nous ne tenons compte que de certains faits en négligeant ceux qui les combattent, lorsque oubliant le côté faible et douloureux de la destinée humaine, nous voyons dans l'avenir des institutions parfaites, une parfaite distribution des jouissances, la paix perpétuelle, le retour des vertus de l'âge d'or, et d'autres rêves comme on en fait

Digitized by Google

toujours à l'approche ou à la fin des révolutions, nous faisons ce qu'on appelle une *utopie*, *ουτοπία*, un Eden imaginaire, un Eldorado de fantaisie, une impossibilité. Le système des St-Simoniens, entre autres, fut une utopie doublement fantastique : d'abord, parce qu'elle avait la prétention d'abolir la souffrance dans la société de ce monde; et ensuite parce qu'elle cherchait la base du bonheur dans la distribution de la richesse matérielle : deux grandes erreurs, deux vaines négations des lois les plus générales et les plus indestructibles de l'humanité.

En cherchant quels seront, dans l'avenir, les résultats probables des applications de la vapeur aux machines, aux chemins de fer et à la navigation, M. Pecqueur est tombé jusqu'à un certain point, à notre avis, dans les exagérations de l'utopie. Ce n'est pas que nous méconnaissions l'immense influence qu'exerceront les découvertes mécaniques, et en général tout ce qui soumet de nouvelles forces naturelles au service de l'homme, sur les développemens de la société; nous ne partageons point les prémonitions de quelques hommes, qui considèrent ces découvertes comme des sources nécessaires de sensualisme et de désordres sociaux, de nivellement ou d'oppression; mais elles ne produiront pas non plus les brillans résultats que M. Pecqueur s'en promet. Elles n'engendreront point une prospérité sans limites; ce n'est point par elles que la vraie fraternité s'établira parmi les hommes, que les races humaines se fondront en une seule race; elles n'amèneront point par leur force propre l'association universelle et pacifique des nations. Ces améliorations sont ailleurs que dans les machines à vapeur et les chemins de fer, auxquels M. Pecqueur, trop ébloui par l'éclat de ses prévisions, ramène tout le mouvement futur de l'humanité; elles sont dans l'esprit, dans les doctrines, dans la moralité des hommes. La vapeur et les chemins de fer sont, il est vrai, des instrumens sociaux d'une force prodigieuse, mais dont les effets seront utiles ou funestes, selon l'usage que la volonté des hommes en fera. Il en est de ces inventions comme de celle de l'imprimerie : celle-ci a augmenté, sans nul doute, la puissance de l'esprit humain; mais sa puissance d'erreur aussi bien que sa puissance de vérité. De même les chemins de fer peuvent devenir un moyen d'association pacifique ou de guerres ruineuses entre les peuples, selon la direction que les esprits se donneront à eux-mêmes ou recevront de la Providence.

Quoique M. Pecqueur proteste en plusieurs endroits contre les doctrines saint-Simoniennes, il est aisé de voir qu'il n'a pu se débarrasser encore complétement des liens de cette fausse théorie. Ainsi le droit d'héritage trouve en lui un adversaire déclaré. Il pense qu'un jour ce droit sera aboli de fait, et que les capitaux arriveront naturellement, non plus aux héritiers par le sang, mais aux capacités qui sauront le mieux les faire valoir. Une réforme hypothécaire, la grande mobilisation du sol; l'exploitation agricole par actions, lui paraissent, comme elles paraissaient aux saints-Simoniens, d'excellens moyens pour arriver à ce but. Les machines à vapeur, qui centralisent l'industrie en écrasant les petits industriels, et l'association des petits actionnaires pour l'exploitation de l'industrie centralisée, conduisent, selon lui, à un système où le capital, l'*instrument de travail*, sera la chose de tous, et où la meilleure part de ses produits sera donnée à ceux qui, par leur capacité, coopéreront le plus efficacement à la production. Ajoutez à cela la participation de l'ouvrier aux *bénéfices* du travail; donnez

Digitized by Google

à toutes ces choses les grandes proportions d'une institution publique, sociale, politique, et vous aurez l'idéal rêvé par les disciples de St-Simon, l'idéal du matérialisme pratique; une société misérablement enchaînée, corps et âme, à la fonction de produire la richesse, une société mécanique qui ne sera elle-même, pour ainsi dire, qu'une extension de la machine à vapeur dont elle recevra tout son mouvement.

« Jusqu'ici, la théorie de M. Pecqueur ne présente rien que les saint-Simoniens n'aient déjà dit il y a huit ou neuf ans; mais ce qui nous paraît plus nouveau, ce que du moins nous n'avons jamais vu ailleurs, ce sont ses vues sur la population. Selon lui, les applications de la vapeur permettront à la population de s'accroître presque indéfiniment. En effet, quand toutes les terres seront exploitées en grand, et que des chemins de fer auront remplacé même les chemins vicinaux, il y aura une révolution dans la manière de construire; les hommes agglomérés se réuniront dans des maisons vastes, où ils auront leurs appartements sur le même escalier, comme cela se voit à Paris. Il arrivera de là qu'on augmentera, même à la campagne, le nombre des étages; de manière que, si la population, considérablement accrue, était trop resserrée sur la surface du globe, eh bien, on prendra sur la hauteur. La terre n'a plus de place pour nous? montons dans l'atmosphère! En vérité, nous ne pouvions nous attendre à une solution pareille sur cette grande question de la population.

En général, on peut remarquer dans toutes ses spéculations un grand oubli des élémens moraux de l'humanité. On ne considère que les liaisons matérielles des choses; on ne tient pas compte des besoins et des réactions de l'âme. Pour nous convaincre que le saint-simonisme (car au fond c'est cela) soit praticable, il faudrait montrer ses rapports avec l'existence de la famille, avec le besoin de liberté, avec l'indépendance des intelligences élevées, méditatives, artistes, qui s'indigneraient des fonctions matérielles auxquelles on voudrait les soumettre. Ces facultés de l'être pensant, et l'idée religieuse qui les anime, rendent à tout jamais impossible une absorption si complète de la pensée dans les préoccupations de la richesse et d'un faux bonheur fondé sur elle.

C'est donc avec toute raison que l'Académie des sciences morales et politiques, en décernant le prix à l'ouvrage de M. Pecqueur, a pris soin de ne point *prendre sous sa garantie*, comme dit le rapport, les *conceptions et les prévisions qu'il renferme*. Mais ces conceptions et ces prévisions si hasardées sont ce qu'il y a de plus frappant peut-être dans ce livre : l'Académie n'aurait-elle pas pu demander des suppressions à l'auteur avant de lui décerner une récompense qui, malgré toutes ses réserves, semble autoriser des théories au moins téméraires et sans doute dangereuses?

II. L'Enfant fictif, ou l'abolition de la pauvreté, *par* M. Sébastien de Grenier. *Brochure in-8o, chez* Vanackere fils.

Nous avons parlé, dans l'article précédent, de l'entraînement qui jette les esprits dans toutes les idées de réforme, et de l'assurance avec laquelle chacun prédit le succès des plans qu'il propose. En voici un nouvel exemple qui a bien aussi son originalité.

« Je vais entrer, dit l'auteur de l'*Enfant fictif*, en lice contre les préjugés de tous ceux qui, ne manquant de rien, trouvent que tout va pour le mieux du

monde. Dans cette lutte, d'autres réformateurs plus habiles que moi ont échoué; mais ils ont laissé des jalons sur leur route, j'en planterai moi-même quelques-uns sur celle que je vais frayer, et un jour tout le monde marchera sur cette nouvelle voie; car il n'est au pouvoir de personne de faire qu'il en soit autrement : ceci je le dis avec une intime conviction; et cependant je m'attends, tout d'abord, à de l'indifférence, et puis à de la résistance; mais je sais que le torrent arrivera, que tout ce qui s'opposera à sa marche sera renversé et que de partout on entendra raisonner dans ses flancs ces mots régénérateurs : VIVE L'ENFANT FICTIF !.... »

La réforme de M. de Grenier n'est pas peu de chose; c'est l'*abolition de la pauvreté*. Ce n'est pas non plus un dessein fort nouveau; beaucoup de philosophes se sont creusé l'esprit pour en arriver là. Mais l'auteur de l'*Enfant fictif* ne s'est pas arrêté sur la route vaillamment battue par les saint-Simoniens et par les Fourriéristes; si son idée est vieille, son plan est tout-à-fait neuf; et c'est toujours un effort dont il faut lui savoir gré. Quel est-il donc, ce plan?

« Pour abolir la pauvreté, dit-il, il faut que le riche se dessaisisse d'une partie de sa fortune, et qu'il en gratifie le pauvre : il faut que pendant sa vie il adopte ce pauvre, et qu'à sa mort, il le compte au nombre de ses enfans, voilà tout; est-ce clair? »

C'est très-clair sans doute. Mais le riche consentira-t-il à se dessaisir d'une partie de sa fortune? — Parbleu! vous répondra M. de Grenier, il n'est pas besoin qu'il y consente; il n'en saura rien. « Je sais très-bien que l'égalité de fortune est chose chimérique, et que si elle était praticable, elle n'existerait pas vingt-quatre heures, aussi ce n'est point au partage des biens que je veux en venir; si j'en avais la moindre idée, je mériterais les petites maisons.

» Non, je ne veux pas plus du partage des biens, que de la communauté des biens; pas même de la communauté des femmes, ni du bercail des enfans : tout cela est jugé et bien jugé, et il n'en faut plus parler. Mais ce que je veux, c'est du possible, du positif et pas autre chose. Je veux, en un mot, pressurer, presque à son insçu, le riche en faveur du pauvre. Je dis à son insçu, car jamais le riche ne connaîtra ni celui qu'il aidera, ni la quotité du sacrifice qu'il fera pour ce dernier; et encore ce sacrifice ne se fera-t-il que lorsque lui riche n'aura plus besoin de rien. »

Certes, voilà qui devient très-intéressant à savoir. Ajoutons que l'auteur ne songe pas non plus à détruire le droit d'héritage, si vivement attaqué par le père Enfantin. Seulement il veut y introduire quelque modification; car, tel qu'il est constitué, l'héritage lui paraît un véritable *cancer social*, cause de tous nos malheurs.

La base du nouveau système, c'est la surveillance continuelle de la commune sur ses enfans. « Quand ils sauront que *du haut du clocher* qui les a vus naître, le ministre de la religion qui les a reçus pour la première fois dans son temple; et le maire qui les a inscrits dans ses actes civils, comme des sentinelles permanentes, observent tous leurs mouvemens; alors ils maîtriseront leurs passions et renonceront au crime, afin de conserver sans tache le berceau communal; parce qu'en définitive il ne faut à l'homme qu'une bonne direction pour le faire marcher et le maintenir dans la bonne voie, pourvu qu'il ait du pain. »

Mais pour que la commune, ou plutôt le conseil municipal puisse exercer ce gouvernement paternel, il lui faut de l'argent. Or, voici le mécanisme qui en fournira

Digitized by Google

« Il consiste à supposer à toutes les familles ou personnes mariées un enfant de plus que ce qu'elles ont réellement ; et à cause de cette supposition, cet enfant est appelé l'ENFANT FICTIF.

» Cet enfant est censé appartenir aussi à toute personne majeure et célibataire, afin que nul ne puisse mourir, après sa majorité, sans héritier direct.

» L'Enfant fictif a tous les droits d'un enfant légitime sur les successions de ses parens simulés qui peuvent le traiter comme l'enfant légitime le plus favorisé.

» L'héritage qui advient en totalité ou en partie à l'Enfant fictif est perçu par la commune de naissance ou d'adoption de ses parens supposés.

» La commune réalise, autant que possible, en numéraire, tous les héritages de l'Enfant fictif. Cette opération faite, elle conserve, pour ses besoins particulier, un tiers de chaque héritage, avec le montant duquel elle paie tous ses frais d'administration, d'enseignement primaire, des cultes autorisés, et de toutes réparations et constructions d'objets communaux.

» La commune n'a point d'autre revenus imposés que celui-là, qui du reste est plus que suffisant pour faire face à toutes les dépenses que je viens de citer. En conséquence tous les droits d'octroi sont supprimés. Est-il une mère qui fasse payer le pain à ses enfans? en est-il une qui savoure le premier suc des alimens avant de les leur offrir? Qu'il est beau ce nouveau rôle que la commune est appelée à jouer!.... aussi va-t-elle devenir une véritable puissance, puis qu'en toutes choses, elle pourra se suffire à elle-même, et que rarement elle aura besoin de se réchauffer au foyer gouvernemental. Aussi, je le prévois, cette nouvelle position de la commune pourra faire craindre qu'elle tende sans cesse à se décentraliser, et à former un état dans l'état.

» Si cette crainte était sérieusement alléguée je la qualifierais de chimérique; parce que, hormis quelques articles sur les successions qu'il faudra nécessairement modifier, tout notre fatras de législation restera le même, et que pas une seule commune ne pourra s'en affranchir. »

M. de Grenier observe judicieusement que son plan n'est tracé qu'à grands traits, sans entrer dans une foule de détails qui doivent faire partie de son exécution, et auxquels on avisera quand le moment sera venu. Or, ce moment viendra avec celui de la *réforme électorale*. « Ainsi, riches, résignez-vous, s'écrie l'auteur, l'éclat de votre règne s'obscurcira bientôt, non par la violence mais par la légalité. Soyez-en sûrs, le peuple va être législateur, et l'Enfant fictif sera son idole. C'est un fait inévitable, et que je peux facilement vous démontrer, sans trop vouloir prophétiser. Tenez, ne vous y trompez pas; quand tous les gardes nationaux seront électeurs et éligibles, le suffrage universel, cette charité divine des sociétés modernes, sera plaqué sur leur schakos; et par ce fait bien significatif, tous ceux qui portent savates ou sabots deviendront également électeurs et éligibles!..... »

Soit que l'on considère cette brochure comme une élucubration sérieuse, ou qu'on n'y veuille voir qu'une satyre contre l'utopie, nous la croyons fort propre à dérider le front soucieux du lecteur philosophe. « C'est un de ces ouvrages, dit M. Grenier lui-même, qui de mille ans en mille ans remuent le monde. »

Lille. — Imp. de VANACKERE fils. 1839.

Digitized by Google

DE L'OBÉISSANCE, DANS LA FAMILLE

ET DANS LA SOCIÉTÉ.

L'homme, dit-on, est le roi de la nature. J'y consens, mais c'est à la condition que ce monarque obéira lui-même à la volonté du Créateur de toutes choses. Nous soumettons les éléments, nous franchissons les mers, nous perçons les montagnes, nous nous jouons du temps et de l'espace ; qu'est-ce que cela signifie, sinon que l'homme se porte vers l'homme et que nous nous rapprochons de plus en plus ; sinon que l'union et la charité, c'est-à-dire l'obéissance à la loi de Dieu, nous deviennent de plus en plus nécessaires. « Il paraît manifestement, dit Bossuet (1), que le plaisir de l'homme, c'est l'homme. » Pour qu'un homme naisse et soit élevé, il faut que deux créatures s'entendent, se dévouent à celui qui est le fruit de leur union. Quand les hommes habitaient les forêts avec les animaux, ils durent s'unir, pour dompter les terribles hôtes contre lesquels aucun d'eux ne pouvait lutter : pour creuser un lit au torrent, ils durent s'unir ; pour traverser les déserts, ils durent s'unir encore ; pour se constituer en tribus, en cités, en peuples, ils durent s'unir de plus en plus étroitement.

Plus le but auquel on doit atteindre est grand et glorieux, plus l'ordre et la subordination sont indispensables. Ce n'est pas impunément que l'homme franchit les abîmes de l'Océan ; il faut que tout l'équipage obéisse à la voix d'un chef : Colomb cherchant un nouveau monde implorait l'obéissance de ses matelots mutinés. Si la patrie est envahie par l'étranger, si le fer et la

(1) Premier sermon sur la circoncision.

Digitized by Google

flamme menacent nos villes et nos campagnes, qui repoussera le fléau? une armée disciplinée, obéissant sans hésitation à son général, des milliers de citoyens marchant comme un seul homme.

L'homme naît pour l'obéissance. C'est par la révolte qu'il est tombé ; c'est par l'obéissance qu'il doit se relever. Les inégalités de force et de faiblesse provenant de l'âge et du sexe, celles de la fortune, de la vertu, du savoir, sont les éléments sur lesquels reposent la famille et la société. Il fallait que les hommes eussent nécessairement quelque chose à se donner les uns aux autres, que les uns fussent puissants et les autres faibles, que chacun même fût tour-à-tour puissant et faible ; car dans quelque condition que soit un homme, l'enfance impuissante précède l'adolescence et l'âge mûr qui sont à leur tour suivis de la débilité de la vieillesse.

Comme le dit Saint Paul, « Nous ne formons tous ensemble qu'un seul corps dont nous sommes les membres, et nous avons tous des fonctions différentes ». Aucune fonction n'est plus vile qu'une autre, et le service du pied est aussi noble que celui de la main ; mais le pied et la main doivent également servir, chacun à sa manière : bien que le service diffère, il a le même mérite, parce qu'il est aussi nécessaire et qu'il a la même fin.

Bien plus, on ne conçoit pas que la société puisse exister sans des inégalités. Supposons un instant que nous soyons tous également riches et que chacun ait à sa disposition des mines d'or et des domaines considérables ; je voudrais bien savoir lesquels descendront dans les entrailles de la terre pour y vivre, lesquels laboureront les champs, feront la moisson, battront le blé, pétriront le pain. D'un autre côté, supposons-nous tous également misérables ; nous ne pouvons pas non plus nous aider, et la société devient de nouveau impossible. L'état sauvage, cet état de liberté et d'indépendance, tant préconisé par Rousseau, nous représente cette misère de chacun et de tous. Quand l'homme répudie l'homme, il se trouve devant la nature qui le maîtrise et l'asservit. Il semble

Digitized by Google

que Dieu n'ait permis à la création de se soumettre qu'à la condition que nous accomplissions ses desseins, en nous aidant et nous unissant de plus en plus. Plus il y a de services rendus, d'amour et d'obéissance, plus il y a de civilisation et de progrès. Parcourons les annales du monde, celles des monarchies, celles des républiques! Du moment où l'accord et la subordination règnent entre tous, quelles que soient les castes et les classes, la prospérité et le bonheur public vont toujours croissant : l'esclave même respire et donne sa vie pour sauver celle de son maître.

Je désire que l'on comprenne bien les mots de subordination et d'obéissance. Je n'entends point par là, pour certains, un abaissement de la dignité humaine. « Ne vous rendez point » esclaves des hommes, dit l'apôtre »; mais, comme le dit St Jean-Chrysostôme (1), « il n'y a d'esclaves que ceux qui obéissent aux hommes, dans ce qui est contraire à la loi de Dieu ».

Sans doute, nous sommes tous égaux dans ce que nous avons de plus noble en nous, notre âme créée à l'image de Dieu. Mais puisque l'ordre de la Providence que nous ne pouvons changer, a établi des forts et des faibles, des savants et des ignorants, des riches et des pauvres, il s'agit de savoir si nous devons nous prêter de bonne grâce à cet ordre nécessaire, nous aider les uns les autres de toutes nos facultés, avec amour et dévouement, centupler la richesse commune, ou ne nous servir qu'en atténuant le plus possible le service rendu, et qu'en haïssant d'autant plus les hommes que nous aurons eu plus de rapports avec eux. Quel plus beau spectacle pour le Créateur de l'univers, que celui de ces pauvres moissonneurs heureux et fiers des riches récoltes de leurs maîtres; que celui de l'ouvrier fécondant et doublant son travail par un génie industrieux et l'amour qu'il porte à celui qui l'emploie; que ce serviteur fidèle à son maître déchu, le nour-

(1) Hom. 19, cap. 7.

Digitized by Google

rissant de ses épargnes et continuant à le servir ; que ces simples soldats mourant pour sauver leur drapeau, ou acceptant les rigueurs des impérieuses lois de la discipline militaire.

Otez le concours volontaire, l'obéissance affectueuse, quels sont les résultats ? La production décroît, les intérêts se séparent, les hommes s'isolent, la patrie n'a plus de remparts ni contre l'anarchie intérieure, ni contre l'étranger.

L'égalité ! mot dangereux pour ceux qui croient que toute la valeur humaine se trouve dans la richesse et la puissance. Un homme a rempli le monde de son nom ; tombé du trône, il a conservé le nom de grand. Eh ! bien, je veux faire connaître son égal, l'égal de Napoléon. Soldats obscurs, pauvres laboureurs nés sur les bords de la Seine, ou sur ceux du Danube et du Tanaïs, qui avez laissé vos dépouilles sur tous les champs de bataille de l'Europe, dites-nous pour qui vous avez donné votre sang ! Si c'est pour la patrie, vous prononcerez, amis de la gloire ; vous déciderez si la grandeur impériale pourra s'élever plus haut que celle de tant de braves oubliés.

Enfants, obéissez à vos parents ; voilà le règne de Dieu dans la famille : Jeunes gens, obéissez aux lois et au souverain ; voilà le règne de Dieu dans la société !

Et d'abord, reconnaissons le Maître souverain, le Créateur de toutes choses, le Père de tous les hommes. Que nous demande cet arbitre suprême de nos destinées ? Il demande que nous entrions dans ses desseins, que nous concourions à l'ordre universel, à sa propre gloire. *Obéir à Dieu*, dit un ancien (1), *telle est la liberté ;* telle est la fin de l'homme : ne s'occuper que de soi, chercher à se dégager de tous les liens qui unissent les hommes, c'est à la fois désobéir à Dieu et perdre la liberté. L'égoïste a beau vouloir être indépendant, il s'aime

(1) Sénèque.

Digitized by Google

trop pour ne pas être esclave des mille besoins qui l'assiègent.

Admirez, enfants, avec quelle bonté Dieu vous a manifesté sa Providence! Un père et une mère n'ont-ils pas été comme les dieux de votre enfance? Vos mères vous ont conçus dans la douleur; elles ont entendu bien des fois vos cris et vos gémissements, avant de recueillir votre premier sourire. Votre raison n'était point éveillée encore, et votre volonté sommeillait; cependant, que vous a-t-il manqué? Des langes délicats, et à leur défaut le sein maternel, vous préservaient de l'atteinte du froid; un léger cri annonçait vos besoins, et ils étaient satisfaits. Mais vous avez grandi sous l'aile tutélaire; vous n'êtes plus, comme attachés pour ainsi dire, au sein de votre mère; vous avez fait quelques pas; ce n'est plus elle qui veut pour deux: pour qu'elle vous prodigue ses caresses, il faut que vous courriez dans ses bras. La pauvre mère! elle a au cœur un bien grand amour à épancher. Oh! que ces bras sacrés soient toujours pour vous, comme un saint asile! que cette voix qui vous appelle, ne vous trouve jamais sourds ni insensibles! Retenez bien la prière qu'elle vous enseigne, doux lien qui vous unit tous les deux, qui vous unit en même temps à Dieu et à toutes les créatures! Ce Dieu qu'on vous apprend à adorer en esprit et en vérité, se manifeste dans les bienfaiteurs qu'il vous envoie; vos parents sont les ministres de sa bonté; ils vous parlent en son nom. Recueillez, oh! recueillez précieusement cette grave et tendre parole qui un jour ne frappera plus votre oreille! Quelque longue, quelque enchantée que soit votre vie, jamais vous ne serez aimés d'un amour plus doux et plus pur. Chaque conseil qui vous est donné est un fruit de sagesse et d'amour; c'est toute une vie d'expérience qui se met au service de vos jeunes années. Obéissez, obéissez d'abord rien que par instinct, comme la fleur qui s'ouvre aux rayons du soleil et qui se tourne avec amour vers l'astre qui lui donne la vie. Quand se seront formées votre raison et votre volonté, obéissez encore, obéissez d'une manière plus ferme, plus digne et de plus en plus méritoire. Un grand mystère est ici caché.

Digitized by Google

D'abord vous avez été comme les enfants gâtés de la Providence. Mais à mesure que vous avez grandi, les périls se sont multipliés. Au premier mouvement de la nature, à une obéissance instinctive, a succédé la raison, puis les passions tumultueuses. Encore une fois, obéissez! que toutes ces forces nouvelles rendent votre concours plus glorieux et plus efficace! Les passions seules peuvent combattre les passions. Un amour pur, un amour de dévouement, un seul, peut combattre tous les mauvais penchants. Malheur à l'adolescent dont le cœur ne brûle pas du feu sacré de la piété filiale! Je lui dois deux vérités: c'est qu'il sera vaincu par les vices qui frappent à sa porte, et que son cœur éteint ne se rallumera jamais.

Pour vous, pères et mères, faites-vous obéir et honorer par vos enfants! L'obéissance de l'enfant est le salut de sa jeunesse. Sa science, sa sagesse, son bonheur, sont renfermés dans une seule vertu, la docilité. C'est un être immortel; il doit vous survivre: ce n'est pas pour vous que vous l'élevez, c'est pour Dieu, c'est pour la société. Qu'est-ce qu'un enfant qui commande à des domestiques âgés, qui ne respecte point ses maîtres, qui ne vénère point ses parents? C'est une feuille flétrie avant le temps, qui se détache de l'arbre, et qui, au lieu d'être l'ornement de la nature, est emportée par le vent dans les abîmes.

Dans l'ordre de la Providence, tout a sa place et sa fonction. Ce qui est hors de l'ordre, hors de sa fonction, ne sert à rien. Une goutte d'eau dans la mer, c'est la mer même; c'est l'immensité; mais la goutte que le flot a déposée sur le rocher, qu'est-elle? Un rayon de soleil l'absorbe et la dissipe dans l'air.

Si l'enfant n'obéit point, un étrange renversement aura lieu; une grande impiété s'accomplira; celui qui aimera le plus, sera esclave de l'autre. En effet, comme la Providence a ordonné les choses de telle manière que l'amour le plus vif des enfants ne saurait égaler celui de leur père et de leur mère, il arrivera que les parents qui n'auront point accoutumé leurs enfants à l'obéissance, se laisseront entraîner par leur ten-

Digitized by Google

dresse, et finiront par leur obéir eux-mêmes. L'enfant deviendra une idole, et c'est ce que nous ne voyons que trop tous les jours. O triste spectacle! la domination et l'empire, du côté de la faiblesse et de l'inexpérience; l'amour, la raison, la sagesse, la majesté paternelle, aux pieds d'un enfant! Voilà les résultats d'un amour aveugle de la part des parents, et, nous devons l'ajouter, du manque de piété dans l'enfance.

Demandons cependant à ce jeune enfant dont on n'a pas négligé l'éducation chrétienne, pourquoi il doit obéir à Dieu. « C'est que Dieu m'aime infiniment, répondra-t-il. » Demandez-lui ensuite pourquoi il obéit à ses parents. « C'est parce » qu'ils m'aiment, vous répondra-t-il encore. » Ce jeune enfant nous enseigne comment nous devons procéder.

Et que la volonté divine s'accomplisse aussi dans la société! Jeunes gens, obéissez aux lois et au souverain! Quelles que soient les puissances, respectez-les, parce qu'elles sont établies par Dieu même! *Omnis potestas a Deo.*

« A proprement parler, dit Bossuet (1), ce n'est point » aux hommes qu'on obéit, ce n'est point eux qu'il faut » regarder dans l'obéissance. Quand ils exercent leur minis- » tère avec fidélité, ils font régner la loi, et loin de régner » eux-mêmes, ils ne font que servir à la faire régner; non- » seulement ils deviennent soumis à la loi, comme les autres; » mais ils deviennent effectivement les serviteurs de tous ceux » à qui ils sont obligé de commander. » C'est surtout à ceux qui commandent que s'adressent ces paroles de l'apôtre Saint Pierre: « Soyez soumis à toute créature pour J.-C. » (2).

On se fait souvent des idées fausses de l'autorité. On s'imagine que c'est elle qui a le beau rôle. Si pourtant l'on passait

(1) Sermon sur l'état religieux.
(2) Saint Pierre, 2—13.

Digitized by Google

en revue tous ceux qui ont régné sur les hommes, peut-être trouverait-on que plus d'un quart ont péri de mort violente. Nous lisons dans l'Ecriture (1) l'apologue suivant :

« Les arbres allèrent un jour pour s'élire un roi et ils dirent » à l'olivier : Commande-nous !

» L'olivier leur répondit : Puis-je abandonner mon huile » dont se servent Dieu et les hommes, pour venir régner sur » les arbres ?

» Les arbres dirent au figuier : Viens régner sur nous !

» Le figuier leur répondit : Puis-je abandonner la douceur » de mes fruits, pour venir régner sur les arbres ?

» Et les arbres parlèrent à la vigne : Viens et commande-» nous !

» La vigne leur répondit : Puis-je abandonner mon vin qui » réjouit Dieu et les hommes, pour venir régner sur les » arbres ?

» Et tous les arbres dirent au buisson : Viens et commande-» nous !

» Le buisson leur répondit : Si vous me reconnaissez vrai-» ment pour roi, venez et reposez-vous sous mon ombre ; » sinon, il sortira du buisson un feu qui dévorera les cèdres » du Liban. »

Ainsi, le buisson accoutumé aux épines consentit seul à prendre la peine de la royauté, et de ses dards hérissés, il protégeait les autres arbres qui reposaient sous son ombre.

Les hommes auront beau faire ; ils ne pourront jamais supprimer l'autorité ; plus ils diminueront son pouvoir, moins elle sera à même de les servir : s'ils ne lui confient point l'honneur, la liberté, la paix publique, ils ne seront point en droit de lui en demander compte : peu-à-peu les forces de la nation s'affaibliront et elle ne pourra lutter contre des états plus fortement constitués. D'ailleurs, quand l'autorité n'est pas puissante au nom de tous, il ne faut pas croire pour cela

(1) Juges, chap. 9, 8 à 15.

Digitized by Google

que les citoyens soient plus libres et plus égaux ; ce sont alors les plus forts qui exploitent et oppriment les plus faibles ; c'est la partie la plus audacieuse et la plus turbulente qui prend le dessus et qui épouvante l'autorité et les honnêtes gens ; tout le monde est maître, excepté les hommes paisibles et soumis aux lois.

Il n'y a pas dans la vie des peuples un progrès obtenu par la violence, qui n'eût été acquis d'une manière plus sûre par des voies pacifiques. La vérité entre d'elle-même dans les esprits et règne sur eux, tant qu'ils en sont dignes. Les crises qui accompagnent les révolutions, les longues divisions qui les suivent, le despotisme venant à la suite de l'anarchie, nous prouvent assez que l'appel à la force n'est pas le meilleur moyen d'établir l'empire de la justice.

La puissance par excellence, la seule qui mérite ce nom, c'est la puissance morale. Quand l'Evangile, cette grande charte de l'humanité, fut annoncée aux nations, il y eut un étrange combat. Les uns, les *puissants*, toute la terre, avaient le glaive ; les autres, les faibles, quelques hommes, avaient la parole. Nous savons tous quelle puissance est demeurée victorieuse. Ce n'est point Spartacus qui a brisé les chaînes de l'esclavage, c'est celui qui empêcha ses disciple de tirer l'épée pour le défendre.

En vain vous vous plaindrez de la tyrannie du pouvoir résidant, soit dans un seul, soit dans quelques-uns. Les sociétés, vous répondrai-je, sont soumises à des épreuves, comme les individus ; les biens de la terre, comme ceux du ciel, s'achètent par la patience et la résignation. Conservez la paix publique qui est la première base de toute prospérité ; confiez-vous dans la Providence, confiez-vous dans votre propre dignité et ne croyez pas qu'il puisse dépendre d'un homme ni de quelques uns de flétrir un seul instant ni d'asservir à jamais tout un peuple moral, intelligent et laborieux. Ces hommes changeront d'eux-mêmes, s'éclaireront, ou feront place à d'autres. L'oppression, comme toutes les choses humaines, a sa raison et son

Digitized by Google

terme, et les sociétés ont leurs lois providentielles. La tyrannie n'est-elle pas une conséquence nécessaire de la corruption des peuples? Titus et Marc-Aurère ont-ils pu rendre la liberté au peuple romain dégradé? Quelques hommes héroïques et généreux auraient beau faire; ils ne sauront régénérer une nation avilie. La liberté n'étant qu'un moyen pour les hommes de s'aider ou de se nuire, Dieu en mesure la somme à la vertu des sociétés, et les horreurs des guerres civiles sont le châtiment des peuples qui ne croient plus à la Providence. Et cependant, n'abandonnez pas vos frères, dont l'âme sommeille et dont le cœur s'est glacé. Rappelez-les à Dieu! Lui seul peut ressusciter les cadavres.

Si vous aimez la rebellion, semez la défiance, menacez le pouvoir, conviez à la révolte! Que l'un quitte son champ, l'autre son métier, l'autre ses travaux d'intelligence, que tous se fassent artisans de vengeance et de haine! que la patrie ne soit plus qu'une arène immense où coule à flots le sang des citoyens! Il est possible qu'on se batte pour la liberté; ce qui est certain, c'est qu'il n'y en aura pas pour les vaincus, quels qu'ils soient. Quelques années, dix, vingt, trente auraient suffi pour améliorer pacifiquement le pouvoir politique; on se battra pendant un siècle et le progrès réel sera peut-être de reculer, au lieu d'aller plus avant dans une voie mauvaise.

Je voudrais rendre ces vérités aussi claires qu'elles m'apparaissent, et je me croirais coupable, si je craignais de les proclamer. Jeunes gens, obéissez aux lois et au souverain! Obéissez, non pas, comme on obéit à une lettre morte, non pas en esclaves, mais librement et fermement, comme on obéit à la loi vivante, à Dieu, c'est-à-dire pour concourir à l'ordre universel, à l'association, à la fraternité des hommes, à la gloire du Créateur.

Heureux l'homme qui accomplit ses devoirs de citoyen, sans s'élever contre l'autorité ni contre la loi! L'autorité, il la supprime, pour ainsi dire, il la remplace par l'autorité véritable qui lui saura toujours gré de son obéissance; il sait d'ail-

Digitized by Google

leurs que l'autorité humaine peut se tromper ; mais il sait aussi qu'elle peut revenir d'elle-même à la vérité, sans troubles publics, et que sa durée n'est point immortelle : sa soumission ne s'arrête qu'à une seule limite ; l'infraction à la loi divine.

La loi, pour lui, c'est la sauve-garde et le bien de tous : Elle l'a protégé dès son berceau : elle protégera ses enfants. Pourquoi la réprouverait-il un jour, si elle donnait raison à tous contre lui?

La principale sagesse des gouvernements anciens consistait dans le respect des lois. Socrate, enchaîné par elles, ne voulut point se soustraire à la mort injuste qui l'attendait. Eusèbe de Césarée rapporte que les Lacédémoniens avaient une loi très-sage qui défendait aux jeunes gens d'examiner si les lois étaient bonnes ou mauvaises, et d'en rechercher les inconvénients ; voulant au contraire que la vénération de leurs ancêtres de qui ils les avaient reçues leur suffît pour les croire justes et saintes et pour les regarder avec le même respect que si elles fussent venues des Dieux. Que si quelqu'un des anciens y trouvait quelque chose à réformer, parce que souvent les différentes conditions des temps demandent différents réglements, la loi ordonnait que la proposition ne s'en fît que devant les anciens, et qu'ils en jugeassent eux seuls, pour ôter par là aux jeunes gens l'occasion de faire une plaie dangereuse à la république en perdant le respect et la vénération pour les lois.

Si nos lois sont bonnes, tâchons de valoir autant qu'elles ; si elles sont mauvaises, tâchons de valoir mieux. Dieu ne jugera pas la loi, mais l'homme.

Le temps nous presse. Il y a bientôt un demi-siècle que les dissentiments et les haines nous divisent. Est-ce là l'héritage que nous devons léguer à nos enfants et aux générations futures? Les lumières se répandent, la puissance de chacun augmente, les arts et l'industrie multiplient leurs conquêtes, les distances s'évanouissent, les hommes se rapprochent ; nous avons besoin de charité.

Digitized by Google

Je ne pousserai pas plus loin ces considérations. Tout le monde m'a compris ; il s'agit du salut de la famille et de la société. Je n'ajouterai, pour terminer, que le court récit de quelques impressions de voyage.

Qui n'a désiré voir les merveilles des chemins de fer? La curiosité m'avait poussé aussi à Bruxelles, et à peine arrivé, je fus prêt à partir pour Anvers, et je me rendis à la station qui est le rendez-vous des voyageurs. Plus de six cents personnes se trouvaient là réunies ; c'étaient des Belges, des Hollandais, des Anglais, des Allemands, des Français ; il y avait dans cette foule un grand nombre d'habitants des campagnes dont quelques-uns portaient des costumes étranges et n'étaient jamais venus sans doute à la ville. Je m'étais attendu à me trouver au milieu d'une grande confusion : point du tout. Un ordre parfait régnait comme de lui-même. Chacun se présentait à son tour, et aucune place ne fut l'objet d'une contestation. La docilité de tous était si nécessaire que personne n'y manqua. Puis, le son d'une cloche donna le signal du départ. Un silence solennel s'établit. L'immense convoi sortit de son repos et partit comme un trait. Une colonne épaisse de fumée précédait la marche et traçait dans le ciel de noirs sillons. De distance en distance, des hommes accouraient à leur poste, pour faire acte de présence. C'étaient des surveillants armés de balais et chargés d'écarter de la route tous les obstacles. Si l'un d'eux manquait à son devoir, la sûreté de tout le convoi pourrait être compromise.

Et je portais de temps en temps mes regards vers la force motrice qui emportait toute notre multitude. Que cette machine, me disais-je, soit contrariée dans son action, qu'un ouvrier n'obéisse pas à son chef ou néglige son devoir ; qu'une soupape n'opère point son jeu ; la chaudière éclate, nous sommes tous en péril. C'est bien là l'image de la société moderne. La voie de l'humanité devient de plus en plus rapide ;

Digitized by Google

les nations, les rangs se mêlent. Prêtons-nous à l'ordre avec docilité : Ne nous disputons point les places ; serrons-nous, appuyons-nous, sans nous renverser. Ne portons point une main téméraire à la machine qui fait mouvoir le corps social ; le char de l'Etat se briserait, et nous serions tous entraînés dans une ruine commune. Dans les temps qui nous ont précédés, il s'agissait du salut d'une ville, d'une province, d'un Etat ; maintenant, quelques mots retentissants ébranlent l'Europe et le monde entier.

Mais j'oubliais le convoi dont la course devient de plus en plus rapide, à mesure que s'épaississent les noirs tourbillons. Le cœur bat, l'impatience humaine est presque dépassée : on avance, on court, on vole : on voit un point noir à l'horizon ; les périls s'évanouissent ; c'est une aiguille aérienne, c'est une flèche, c'est Notre-Dame, c'est Anvers. Chacun a fait son devoir. Remercions Dieu !

Ed. G.

Digitized by Google

DERNIÈRES PENSÉES D'UN JEUNE MALADE. (*)

I.

C'est sous le poids d'une tristesse indicible dont les hommes ne comprendraient ni la cause ni le caractère, que je commence à écrire ici mes dernières pensées ; oui, mes dernières pensées ! car je suis destiné à prendre bientôt ma place parmi les morts, — parmi les êtres oubliés. Le monde prétend que le jeune homme doué d'une bonne constitution, qui a pu, dans la vigueur de l'âge, échapper à une maladie grave, peut aussi espérer de longs jours, j'aimerais mieux dire, doit s'attendre à une longue vie : le monde ne sent pas le feu secret qui consume mes entrailles. Personne ne se doute que je porte depuis plusieurs années dans mon sein le germe de mort qui se développe aux dépens de mes forces, jusqu'à ce qu'il étouffe ma vie. Les hommes se doutent de si peu de choses, surtout lorsqu'ils ne doutent de rien ! On n'a point mis la main sur mon cœur pour en compter les mouvemens ; on n'a point aperçu bouillonner ma tête au milieu des circonstances terribles où je suis parvenu à montrer je ne sais quelle impassibilité, qu'on voulait bien prendre pour du calme. Et maintenant je vais goûter le fruit de mes agitations et de mes malheurs : le calice de la mort est là près de mes lèvres, avec toute son amertume, et je dois l'épuiser seul goutte à goutte, ô mon Dieu !

(*) Les morceaux suivans sont extraits d'un ouvrage inédit. L'auteur, dans les intervalles d'une maladie dangereuse dont il fut atteint pendant un voyage en Allemagne, écrivait ses impressions telles qu'il les sentait, et il les publie telles à peu près qu'elles ont été écrites.

Digitized by Google

II. *Requiem de Mozart.*

Je viens d'entendre la messe de Mozart pour les morts. Si j'avais le droit de porter même un jugement téméraire sur les œuvres d'un musicien tel que Mozart, j'oserais dire, puisque chacun est libre de ne pas aimer ce qu'il ne sent ou ce qu'il n'est pas capable de sentir, que cette messe est trop savante pour être belle, c'est-à-dire religieuse. L'*Introït* n'exhale point l'accent plaintif et déchirant de la prière chrétienne; je n'y ai pas entendu les gémissemens que l'homme pousse sur la tombe de ses semblables, je n'ai compris ni les soupirs de la pitié, ni les larmes du repentir, ni les cris de la terreur et de la détresse, ni même les chants de l'espérance, et tous ces sentimens, ce me semble, doivent être exprimés dans le *Requiem*. J'avoue que je préfère infiniment les motifs si simples et si profonds à-la-fois qui préludent à ce *Miserere* sublime, qui naguères n'était chanté qu'à Rome pendant la semaine sainte.

J'ai été ému jusqu'aux larmes et saisi jusqu'à l'effroi pendant le *Dies iræ*. Entendez-vous les premières strophes? n'est-ce point là le tumulte confus et terrible des derniers jours du monde? quelle colère et quel désordre dans ces phrases irrégulières, brusques, qui s'entrechoquent et éclatent sur la foule avec l'éclat du tonnerre! Puis un silence solennel s'établit: la mort a passé son niveau sur tous les êtres de la création. Plus de mouvement, plus de lumière; la destruction elle-même s'arrête, effrayée de la solitude qui entoure l'univers. Tout-à-coup un trombone lugubre résonne: *Tuba mirum spargens sonum per sepulcra regionum, coget omnes ante thronum...* Au recueillement, à l'épouvante du peuple, on voit que les oreilles humaines ne sont pas accoutumées à cette voix étrange, à ces accents nouveaux et inattendus: *Mirum sonum*! Peu à peu cependant, les hommes ouvrent la bouche les uns après les autres, et dans leur ton il y a je ne sais quel admirable mélange d'espérance, de frayeur, de prière et de tristesse. Leurs gémis-

semens redoublent ; pour monter jusqu'au trône de Dieu, ils s'appuient les uns sur les autres ; l'enfant, le vieillard et la jeune fille crient à-la-fois vers le ciel. Oh ! la terre se sentira si coupable à l'heure suprême de la vengeance divine, si coupable et si abandonnée ! *Preces meæ non sunt dignæ, sed tu bonus fac benigné*.... Et Dieu, qui se lasse d'entendre des créatures ingrates en appeler à sa miséricorde, même dans le jour qu'il a proclamé être le jour d'une inexorable justice, lance sa foudre ; l'homme s'écrie avec détresse : *Ne perantis!*..... Le ciel redouble ses menaces, comme s'il craignait que Dieu ne pût écouter encore la prière du monde, et c'est dans ce moment qu'avec une angoisse pareille à celle de l'agonie de Jésus, un enfant s'écrie : *Cremer igne!*..... Ce moment là est sublime ! cette phrase est magnifique ! ce mouvement est divin ! Je plaindrais celui qui pourrait y assister sans verser au moins une larme fugitive. Comme le passage correspondant du *Dies Iræ* de Berlioz est froid près de celui-ci ! Cent trombones au lieu d'un, pour imiter la trompette de l'ange, n'est-ce point faire du bruit au lieu de musique ? Puis la plus belle et la plus terrible des invocations de l'église se termine par deux admirables morceaux, où la terreur et la prière trouvent un langage vraiment surhumain et extraordinaire, comme la position de l'âme appelée au jugement. Et pourtant, à la dernière phrase de l'hymne, répétée tour à tour par l'orgue et par la voix humaine, des sanglots ne partirent point de toutes les poitrines... des larmes brûlantes ne tombèrent point de tous les yeux... Après l'évangile, on a chanté le *Domine Jesu-Christe, Rex gloriæ*..... La note est souvent pathétique, sans doute, mais la musique est plus dramatique que religieuse. A-t-elle autant d'élévation et de véritable poésie que le simple chant de l'église romaine ?

L'*Hosanna in excelsis* est beau : il triomphe, comme le Christ, au milieu du redoutable sacrifice.

L'*Agnus Dei* est très-touchant et très-mélancolique ; qui n'a point rêvé sur un tombeau : *Dona nobis pacem ! Dona nobis pacem !*

Digitized by Google

Je ne sais pourquoi j'ai écrit ces dernières réflexions, qui sont venues se présenter comme involontairement à mon esprit. Pourquoi m'occuperais-je encore d'une vaine critique, surtout pour entendre des compositions musicales? Ah! il se tromperait étrangement, celui qui pourrait croire que le jeune homme destiné à mourir parvient à s'occuper encore de règles souvent fausses, souvent stériles et inapplicables! que lui font les choses relatives et passagères? mon Dieu! Il faut bien qu'il tourne ses idées vers un ordre plus durable et plus absolu!...

Que sont venus faire ici tous ces gens là, me demandais-je souvent avec tristesse, et peut-être avec une secrète amertume? ne dirait-on pas qu'il s'agisse de jouer quelque opéra dans ce temple, ou seulement d'exécuter quelque ballet nouveau? Ces hommes là ne sont pas dignes d'assister à une messe pour les morts! et ils ont encore la bonhomie de se prétendre capables de juger des choses qui dépendent du sentiment religieux! Ils vous riront au nez des chants les plus graves et les plus profonds du style grégorien! — Mais tous ceux qui se sont rassemblés dans cette église, ne se sont donc jamais rendus au service funèbre d'un père, d'un ami, d'un grand homme? Sinon, ne devraient-ils pas prier? au moins, pourraient-ils s'empêcher de verser quelques pleurs? Jeune femme, pourquoi vous cacher? sans doute si, entourée de vos adorateurs, vous vous trouviez au théâtre, vous feriez couler de vos yeux une source intarissable de larmes sur des malheurs imaginaires.... Et ici vous rougiriez de déplorer les calamités inouies qui finiront l'histoire, et les crimes de l'humanité? Quelle sensiblerie!

Mon Dieu! ne saurai-je donc jamais me résoudre à descendre dans la tombe, comme tous ceux qui m'y ont précédé? Pourquoi toujours exiger dans ce monde que des larmes de pitié, sinon des larmes de regret, viennent tomber sur mes cendres insensibles? L'âme humaine a-t-elle assez de mémoire, pour penser ainsi à ceux qui ne sont plus?

V. *L'agonie.*

Il y a une heure dans la vie de l'homme qui ne ressemble à aucune des heures qu'il a comptées, encore moins des heures qu'il a à peine entendu sonner sur l'horloge du temps, et cette heure, c'est celle où commence l'agonie.

L'agonie! Pouvez-vous en comprendre le glas lamentable, vous qui ne l'avez jamais entendu de près? Comment connaître les côtes du pays, si le vaisseau a toujours gardé la haute mer? et comment s'initier aux mystères de la mort, lorsque l'âme ne connaît que la vie? A l'agonie commence un autre monde, c'est-à-dire un nouvel ordre d'idées, parfaitement étranger à l'ordre actuel et terrestre, de nouvelles impressions, de nouveaux sentiments, presque de nouveaux organes, et il est tout naturel encore une fois que des êtres bornés ne comprennent point des choses qui appartiennent comme à une autre création. Le chrétien sans doute peut pressentir, peut deviner le sens des premières phrases du livre que l'ange de la mort ouvre à ses regards, mais il ne peut lui-même en achever la lecture terrible que dans l'éternité. Et si l'enfant pleure et gémit, en entrant dans la vie, si, malgré son ignorance et par un instinct mystérieux, il se rejette en arrière, comme dit Hervey, pour éloigner de ses lèvres le calice amer que lui présentent les mains maternelles, l'homme qui arrive avec plus de connaissances, mais avec aussi peu de force dans un monde infiniment supérieur, ne doit-il pas éprouver aussi quelque chose d'incompréhensible? Il n'y a qu'une fastueuse hypocrisie, ou du moins qu'une fausse philosophie, qui puisse défendre à l'homme à son heure dernière, je ne dis pas de s'abandonner à des craintes puériles et à de vains et lâches regrets, mais à ces terreurs sublimes, à ces sentiments tendres et douloureux que doivent lui inspirer d'un côté la vue de l'éternité, de l'autre, la pensée des personnes aimées qui ont séché ses larmes et partagé son pain d'amertume. Qu'un philosophe tel que Montaigne vienne avec ses convictions équivo-

Digitized by Google

ques, me prêcher un mépris ridicule, un orgueilleux dédain de la vie, je dirai aussitôt : Que m'importe l'opinion d'un homme qui disait, en parlant de ses enfans, « J'en ai eu deux ou trois. »

Je pleure, mais je ne tremble pas, quoique mes forces défaillent. Oh ! il faut qu'il y ait bien peu d'énergie vitale dans l'homme, pour qu'il ne puisse pas résister plus longtemps à l'action destructive de la nature extérieure. Je me sentais parfois tellement supérieur à ce monde matériel dont je subissais l'influence, mais dont je maîtrisais le despotisme ! Et maintenant que pour expier mon orgueil je vais m'étendre dans la tombe, comme sur une table, où les vers réclament leur pâture, je vais commencer une vie nouvelle, dont Dieu seul connaît les phases et les évolutions. La mort n'est que le changement de la vie, a dit un médecin de nos jours. Ver blanc et bientôt ambitieuse chrysalide, puisse-je finir par prendre l'essor glorieux où tendent depuis longtemps mes faibles ailes ! Ah ! si je puis m'élever au ciel, je ne descendrai plus ! — Mon Dieu, mon Dieu ! que mes forces s'épuisent rapidement ! une invincible inertie arrête le cours de la circulation dans mes membres, que consume cependant une indicible ardeur ; l'haleine ne sort plus de ma poitrine presque brisée. Je m'étouffe dans ce bas-monde ; mon Dieu, ouvrez-moi le vôtre !

VI. *Course sur le Danube.*

L'automne se couvre tous les jours de nouvelles dépouilles qu'il dérobe à l'année défaillante. Le vent se lève avec violence, et d'épais nuages tournoient dans la nue comme les vagues de l'Océan. Les hommes quittent les brillantes promenades où ils allaient tromper leur ennui ; ils vont se renfermer, non dans la famille, dont ils ne sentent, dont ils ne connaissent même pas les chaînes, mais dans les cercles du monde. Allons sur le Danube ! J'aime à jouer avec la crinière flottante de ce terrible coursier ; j'aime à me balancer sur ses vagues furieuses ; j'aime à pénétrer avec ma frêle chaloupe dans les gouffres du roi des fleuves. Au milieu de l'orage, je ne puis me résoudre à me

Digitized by Google

cacher dans ces tranquilles murailles, dans ces demeures étroites que les hommes ont bâties : je préfère entendre, loin des habitations humaines, la voix solennelle de la nature. Il me semble toujours qu'à travers ce grand bruit un cœur doive saisir quelque oracle mystérieux qu'il comprendrait bien. Quand j'assiste à ces magnifiques spectacles, je crois, dans mon enthousiasme, m'initier au secret des opérations merveilleuses de la nature. Je m'abandonne aux impressions ineffables qu'ils m'inspirent ; et lorsque j'ai entendu un mot de ce langage sublime, j'élève mon âme à Dieu, je le remercie de m'avoir donné le goût de suivre les mouvemens convulsifs de l'univers, aussi bien que d'écouter ses moindres gémissemens ; je le remercie de m'avoir fait la grâce d'aimer et de comprendre le tumulte de la tempête, comme les autres aiment et comprennent le glas funèbre des cloches, les soupirs du vent du soir et le vaste murmure des forêts. Au bruit de cette sauvage harmonie, mon âme s'exalte, et je chante avec l'orage, en pleurant sur les misères de l'humanité.

Déplorable manie ! s'écrieront bien des gens. Voilà les prétentions originales et les goûts romanesques (et ces mots disent tout, à leur avis) des jeunes gens de notre siècle ! Est-ce ainsi qu'un jeune homme doit former son esprit et son cœur, diront les uns ? A quoi bon tous ces rêves d'une imagination malade ou d'une fausse sensibilité ? peut-on trouver dans ces extravagantes méditations, les moyens de se perfectionner, soi ou ses semblables ? Les plus sages disent : Pourquoi êtes-vous triste et mélancolique ? ne pouvez-vous point vous faire, dans la société, une position honorable ? et enfin combien de rentes peut vous rapporter une promenade sur le Danube ?

Pour répondre à des raisons si plausibles, je ne dirai point que deux intelligences ne sauraient se comprendre, quand elles parlent deux langues tout à fait différentes, ni marcher ensemble, dans deux routes diamétralement opposées ; je ne dirai point que le Christianisme nous a appris depuis longtemps ce que nous devons penser de l'infaillibilité des préjugés humains.....

Et pourtant, je ne veux pas non plus repousser des objections ou des conseils que peuvent inspirer parfois l'intérêt, la pitié, l'amitié elle-même; je ne veux plus dire avec ce froid orgueil, avec cette désolante obstination qui inspire souvent les hommes qui souffrent :

Qu'importe à ces hommes, mes frères,
Le cœur brisé d'un malheureux?

Oh! je souffre tant lorsqu'il m'est impossible de croire mes semblables; mais je souffre tant ensuite, lorsque je les vois flétrir avec un superbe mépris des choses que j'aime, que je respecte, que j'admire! Il y en a peut-être qui demanderaient à la société de quel droit elle flétrit, elle méprise, elle livre à la risée publique des idées qui, quelqu'elles soient, ne résultent que de la fausse et malheureuse position où elle a placé ses enfans, et de la mauvaise éducation qu'elle leur a donnée avec ses systèmes de civilisation progressive et de perfectibilité humaine?

« Vous me regardez avec un sourire dédaigneux parce que » je vais chercher dans le monde de l'imagination des jouis- » sances et des consolations chimériques..... et pourquoi, » entraînés par les illusions et convaincus par les préjugés d'un » philosophisme aussi désolant qu'absurde et ridicule, avez- » vous dépouillé la vie réelle de ses fleurs et de ses plaisirs? » Pourquoi avez-vous renversé sur la terre tout ce qui pouvait » promettre ou offrir un peu d'ombre à l'homme que ravageait » le feu des passions? Pourquoi avez-vous aboli les fêtes » riantes de l'enfance? Pourquoi avez-vous jeté le jeune » homme dans les labeurs de la politique hypocrite, et dans » les spéculations du commerce? Pensez-vous que dans notre » siècle toutes les âmes puissent entrer dans ce moule-là et se » prêter à ces formes étroites et arbitraires? ah! elles se brise- » raient plutôt! Grâces au ciel, il y a encore trop de vie et » d'activité dans l'espèce humaine, pour qu'elle reste immo- » bilement attachée à l'impression d'un journal ou au jeu » d'une machine. Je vous réponds, moi, qu'elle secouera

Digitized by Google

» bientôt les chaînes honteuses dont vous l'avez chargée ; elle
» se lavera du sang et des cendres dont elle est couverte, et
» alors, nous descendrons aussi dans la vie réelle, nous com-
» battrons à la place que Dieu nous marquera !!! A une
» époque comme la nôtre, l'homme ne trouve de consolation
» et de joie que dans les idées religieuses, et les idées reli-
» gieuses prennent nécessairement la forme d'un mysticisme
» sublime, qui absorbe dans la contemplation de toute la
» nature, l'âme ardente et désespérée. »

Y aurait-il trop d'amertume dans ces paroles, ou, si l'on veut, dans ces reproches? Les personnes qui voudraient soumettre tous les cœurs à un certain nivellement qui les confondrait tous sous la même surface immobile, froide et glacée, y trouveront peut-être facilement les traces d'un orgueil insupportable ; ils abuseront de grandes vérités qu'on peut dire sur le respect dû à la vieillesse, sur la réserve convenable à la jeunesse inexpérimentée, et je ne veux point leur contester sinon le droit, au moins la liberté de développer leurs longues théories ; mais les hommes ne devraient jamais finir une discussion sans s'entendre, s'il était possible, et quoique près de la mort on puisse, à la rigueur, se passer de leur approbation, je voudrais justifier d'autres malheureux, qui subissent comme moi leur injuste mépris.

Venez avec moi sur le Danube ! abandonnons-nous sur le grand fleuve ! La rapidité de son cours, mais surtout l'absence d'un grand commerce sur ses rives, et l'aspect si différent des habitans qui se sont rangés autour de ses eaux, lui donnent un aspect particulier et poétique pour l'imagination. Il est rare que les touristes décrivent ses bords, et cependant ils offrent quelquefois des sites aussi beaux, aussi ravissans que le Rhin. Le Rhin a-t-il quelque chose de plus grandiose que les environs de Weltenburg, de plus saisissant et de plus terrible que l'étroite vallée du Danube entre Linz et Passau? Le Danube diffère encore du Rhin par les vastes forêts qui couvrent ses hautes collines, et outre les vieux châteaux qu'il offre souvent

Digitized by Google

à la vue dans une situation si pittoresque, il varie le paysage en présentant sur ses bords de grands palais et de nombreux monastères. Heureux qui passerait sa vie à Klosternenburg, * près de Vienne ! Les fondateurs des Instituts monastiques établissaient toujours leurs maisons dans les vallées, dans les contrées fertiles : ils craignaient que la nécessité de satisfaire à des besoins matériels ne rejetât les religieux dans le commerce et les occupations du monde. Plus tard, ces hommes généreux bâtirent leur tente sur les montagnes et les rochers sauvages, et aussitôt parurent des cultures florissantes ; puis, les grandes scènes de la nature rapprochent l'âme du ciel ; il n'y a sur la terre que ce qui est petit qui puisse éloigner la pensée de Dieu. Le Danube est encore aussi riche que le Rhin en souvenirs historiques. C'est le Danube qui a formé longtemps la limite de l'empire Romain ; sa vallée a reçu et quelquefois engouffré dans son sein les hordes barbares d'Attila, et les puissantes armées de Charlemagne, de Gustave-Adolphe, de Soliman-le-Magnifique, de Marlborough, et plus tard le Danube a assisté aux triomphes de Napoléon. Ses bords ont retenti un jour des hymnes pieux des croisés du Christianisme, et un autre jour des chants belliqueux des disciples du Prophète, et ses eaux ont été colorées du sang des Romains, des Huns, des Germains, des Suédois, des Turcs, des Anglais et des Français.

Voilà ce que disent les hommes et ce que j'ai lu dans les livres, mais ne voilà point ce qui m'occupe dans ma course solitaire. Un homme conduit ma barque ; moi, je m'assieds à l'extrémité, enveloppé dans un grand manteau, et après avoir posé ma tête sur mes genoux, j'écoute et ne regarde pas, je sens et ne sais plus réfléchir. Je ne cherche point à acquérir de nouvelles idées, mais seulement à recevoir des émotions inconnues, qui me secouent un peu au-dessus de la vie languissante à laquelle m'a réduit la maladie. Et dites-moi, me reprocherez-vous, ô hommes, les tristes conséquences d'une constitution

* Abbaye magnifique, près de laquelle viennent expirer les Alpes. Elle est occupée par des religieux Augustins.

Digitized by Google

faible et maladive? Ne trouvant plus de parfums aux fleurs de nos jardins ni de lumière aux soleils de notre ciel, ne puis-je rien demander à l'imagination? Si la tristesse a blasé mes organes, si le malheur a flétri mon âme, ne me laisserez-vous pas au moins la consolation de pleurer à l'écart, où je ne trouble pas votre joie? — Nous n'avançons pas vite car la rivière est mauvaise, et nous tâchons d'éviter les endroits dangereux. Comme la vie humaine ressemble au cours du fleuve! Entendez-vous l'orage au-dessus de nos têtes, batelier? — et le batelier riait, car il savait qu'il gagnerait de l'argent! Que je suis aise d'être près de la nature quand elle gémit; alors je prête mon âme à ses gémissemens, je donne un sens à ses paroles, et dans ses souffrances je trouve une expiation. Pourquoi pas? Les conséquences du péché originel sur le monde physique comme sur le monde moral prouvent qu'il y a dans ce monde une si vaste presque si étrange communion des saints! — La tempête était magnifique... je fus quelque temps hors de moi, et je me réveillai près d'un grand feu, que mon guide avait fait allumer dans une chaumière.

VIII. *La Solitude.*

Il est neuf heures du soir; me voilà seul dans ma chambre, où une faible lumière lutte contre les ténèbres qui m'environnent et me cachent enfin aux yeux froidement curieux des hommes. Je suis seul et cependant je pleure! N'y a-t-il donc personne sur la terre qui pense et qui compatisse un instant aux angoisses du jeune homme solitaire, qui, fatigué des travaux et des épreuves de sa longue journée, se renferme le soir entre quatre murailles, au milieu de livres qui ont perdu leurs illusions pour son esprit? Quel silence autour de moi! Il me semble que je suis déjà couché dans la tombe muette, où le monde va bientôt me jeter..... et m'abandonner! Encore si je voyais près d'ici quelque temple, quelque chapelle, où je puisse me reposer un instant! Oh! Jésus comprendrait bien les plaintes amères que j'irais exhaler à ses pieds! Il ne sèche

Digitized by Google

rait peut-être pas, mais il compterait les larmes brûlantes qui sillonnent les joues du jeune homme malade et

Pleurer n'est pas souffrir, quand Dieu compte les larmes...

Hélas! il y a bien des préjugés et des misères dans notre pauvre siècle! On ne se demande point si j'ai besoin de pleurer dans mes heures solitaires; on ne pèse point le fardeau de douleurs sous lequel je me retourne et me débats en vain dans ma couche ardente. On veut seulement que j'aie des idées élevées sur la religion, on veut que l'homme se distingue dans toutes les circonstances par la force d'un mâle caractère, et sous ce prétexte là, les hommes me condamnent à la sécheresse habituelle qui recouvrait tous leurs sentimens. Ils exigent que je me prive de toutes les consolations mystérieuses de la piété pratique. Plus de bonnes actions et moins de prières, disent-ils. Ah! heureux mille fois sans doute ceux que la Providence destine à l'action sur la terre! Heureux les hommes que le temps laisse consacrer leurs journées au soulagement de leurs semblables, et leurs veilles aux travaux de l'intelligence, jusqu'au jour où ils peuvent entrer armés de toutes pièces dans la lice où lutte l'humanité. Heureux encore ceux qui peuvent rester pendant une longue vie attachés à la société par ces rapports délicats, par ces liaisons nobles et douces, par ces liens puissans et délicieux qui réunissent ici-bas tous les êtres dans une seule famille. Moi, j'ai un autre destin! moi, je dois mourir, et cependant, lorsque je porte la main au front, comme l'infortuné Chénier, je sens que j'ai bien des choses là! Je n'ai ni le temps ni la force de les dire, ces choses, et puis, avant de parler, j'aurais voulu apprendre cette langue victorieuse à laquelle les hommes ne peuvent s'empêcher de répondre. Ce que je sentais, c'était plutôt l'impatience d'une puissance qui cherche à briser des liens et qui aspire à l'action, que l'exercice actuel d'une grande faculté. Il ne s'agit plus que de mourir, n'est-ce pas, ô mon Dieu? Si j'avais pu tracer au moins pour mes amis le précis des idées qui m'ont tourmenté pendant toute ma vie! peut-être auraient-ils fécondé quelques-

Digitized by Google

unes de mes pensées ; peut-être auraient-ils essayé de réaliser quelques-uns de mes projets.... Oh ! qui pourrait dire combien cette pensée est amère : mourir si jeune, sans avoir rien fait pour mes frères ! — Dix heures sonnent ; encore une heure qui tombe dans l'éternité comme une goutte d'eau dans l'Océan !

Allons, éteignons cette modeste lampe. Que les ténèbres seules entendent mes sanglots ! et que mon lit reçoive mes larmes plutôt que les carreaux de ma chambre. Demain matin, de bonne heure, j'irai à l'église, et je dirai à Marie les douleurs de ma nuit. Oh ! que ne puis-je passer certains jours auprès des autels ! que ne puis-je me cacher quelquefois au fond du sanctuaire. Les échos du cloître que feraient retentir mes pas ne sont-ils pas plus doux à l'oreille que le bruit des crieurs nocturnes ? Ma lampe est éteinte..... adieu ; je ne vais pas reposer, je vais dormir, ô hommes.... peut-être dormir.... car l'insomnie m'obsède trop souvent avec ses fantômes. Que les morts reposent en paix !

X. *Un tableau du Padouan.*

J'ai vu aujourd'hui un tableau du Padouan qui exprime une de ces ineffables idées que l'inspiration chrétienne suggérait à nos artistes, dans les siècles où ils avaient plus de foi et plus d'enthousiasme que de science économique et de notions mercantiles. Saint-Joseph présente l'Enfant-Jésus à Marie, qui tend déjà les bras pour le recevoir sur son sein, des anges viennent placer une grande croix entre le divin fils et la mère, et Jésus embrasse sa croix au lieu d'embrasser sa mère. Voyez-vous, c'est dès son berceau que le fils de l'homme doit accoutumer ses lèvres à l'amertume de ce calice, dont la vue le jette dans une si profonde terreur aux Oliviers, et la servante du Seigneur doit faire aussi son terrible apprentissage. La science et l'amour allaient me présenter aussi peut-être les plus nobles consolations, les délices les plus pures que puisse présenter la vie humaine, et les joies de la maternité divine dûrent être telles,

Digitized by Google

qu'elles surpassent tout le bonheur accordé à la terre..... mais le ciel envoie la mort pour me séparer et de la science et de l'amour; déjà, dans mon avide impatience, ou plutôt, dans mon inconsolable douleur, j'ouvrais les bras, et je n'ai trouvé que le froid baiser du spectre hideux. Mais le chrétien ne se laisse pas entraîner par le flot des tribulations; il dirige sa pauvre nacelle au milieu des tempêtes du monde, et le vent des passions ne fait que le pousser plus vite au port de l'éternité. Avec la croix, je ne crains pas de renoncer à toutes mes illusions, à toutes mes espérances. « Oh! demandez au mourant, » s'écriait l'abbé Cœur en 1656, demandez au mourant s'il » ne faut pas s'attacher à la croix de Jésus pour savoir » mourir! »

En sortant du Belvédère, * je rencontrai un pauvre: Ne lui donnez donc rien, me dit la personne qui m'accompagnait; les particuliers ne doivent pas paralyser l'action des gouvernemens qui cherchent à bannir la mendicité, pour récompenser l'industrie et exciter les populations au travail.

Moi je ne puis souffrir ces gens qui font dépendre toute leur charité d'un réglement administratif, ou d'un principe d'économie politique. Les pauvres peuvent travailler..... mais ces pauvres travaillent peut-être, ou peut-être ne peuvent-ils pas travailler..... Peu importe; le cœur du riche doit se fermer à la misère du pauvre, si le pauvre ne vient pas rendre compte de sa journée au riche!.....

* Musée de Vienne (Autriche).

Digitized by Google

LES PÈLERINAGES DE SUISSE,

EINSIEDELN, SACHSLEN, MARIA-STEIN;

Par Louis Veuillot. 2 vol. in-8°.

Voici un charmant livre, plein de vivacité, de saillies, de bons sentimens et de raison. Ne craignez point d'y rencontrer les banalités du touriste, les descriptions de lieux mille fois décrits, les grandes phrases sur la majesté des montagnes, des glaciers, des torrens, ni la sensiblerie des *amans de la nature*; l'auteur, frappé tout aussi bien qu'un autre des magnificences de la création, ne les met cependant qu'en seconde ou en troisième ligne; l'observation des hommes et des mœurs, de chaudes protestations contre l'injustice des préjugés et les mensonges des sectes, et avec tout cela de la poésie, de la morale, un esprit piquant, des détails variés, une marche libre, dégagée, je dirais presque bondissante, qui vous entraîne à travers beaucoup d'idées, de sentiment et de tableaux, voilà les principales qualités, les attraits les plus puissants qui nous ont fait aimer cette lecture.

Mais parce que l'éloge d'un livre est fort suspect, aujourd'hui qu'on imprime si peu de livres dignes d'éloge, et parce que celui que nous annonçons ici ne comporte pas une critique analytique qui puisse le faire suffisamment connaître à qui ne l'aurait point lu, nous prendrons un moyen plus commode et plus sûr; nous en citerons quelques chapitres, d'après lesquels on se fera aisément une idée des autres, et nous sommes persuadés que ces fragmens éveilleront un grand désir de jouir de l'ensemble.

UN SAINT GENÈVOIS.

Nous arrivâmes à Genève le 28 juin, sur le soir d'une belle journée. Quand la nuit commença, nous aperçûmes, des fenêtres de notre auberge, un certain mouvement de lumières

Digitized by Google

qui se faisait sur le lac ; puis nous vîmes poindre des illuminations, et nous entendîmes des pétards et les sons d'un orchestre : cela sentait fort sa réjouissance nationale. Nous descendîmes pour savoir ce qu'on célébrait. Que peuvent donc fêter les Genévois, nous disons-nous? Quel souvenir glorieux les met en dépense de bruit et de fumée? Quel nom vénèrent-ils? Et, tout en suivant la foule, nous songions à la dernière solennité publique que nous avions vue. C'était à Ancône, le jour de la fête de Dieu : au son des cloches, une immense procession s'était mise en mouvement, sous l'escorte des troupes de France, qui se trouvaient là, par grand hasard, à leur place de soldats du fils aîné de l'Église ; les rues étaient tendues de soie, semées de fleurs ; le peuple s'y pressait, retenu à grand'peine par une double haie de militaires. On voyait s'avancer d'abord, sous la cagoule des pénitens gris, une confrérie formée des bourgeois de la ville, puis d'autres vêtus de bleu, de noir, de blanc, au nombre de plusieurs centaines, artisans, matelots, gens de la campagne, suivant de larges bannières et psalmodiant les chants sacrés, puis venaient divers ordres religieux, parmi lesquels une vingtaine de capucins qui laissaient lire sur leurs pâles visages le récit éloquent de leurs souffrances et de leur tranquillité. Ils marchaient jeunes et vieux, pieds nuds sur le pavé brûlant, tête nue sous le ciel, souvent extenués pour la plupart, que leur robe usée, serrée par une corde blanche, semblait ne rien cacher sous ses larges plis. D'une main tenant le cierge symbolique, l'autre posée sur la poitrine, ils allaient lentement, sans voir la foule parée qu'ils traversaient, l'œil fixé sur ces flambeaux toujours prêts à s'éteindre, bouque leur misérable vie ; et ils chantaient! Enfin, la fumée des encensoirs annonçait le Saint-Sacrement ; il paraissait bientôt porté sous un dais magnifique. A son aspect tout plaît le genou, dans la rue, aux fenêtres des maisons ; les soldats présentaient les armes ; les hommes, les enfants et les femmes joignaient les mains. Le sentiment qui dominait cette grande scène était une sincérité sublime, un immense respect, et,

Digitized by Google

si dans la foule quelques-uns restaient insensibles, il n'en était pas un seul du moins qui ne comprît parfaitement et ce qu'il faisait et ce qu'il voyait faire. Il ne pouvait y avoir deux opinions sur la pensée et sur le but de cette manifestation pieuse. Tout s'adressait au père commun des hommes, au maître bienfaisant de l'univers, à Dieu très-puissant et très-bon, qui veut qu'on l'honore par la pratique de toutes les vertus.

Ce souvenir de la Romagne nous occupait encore, lorsque, après avoir traversé un petit pont de fer qui plaît sous la foule, nous nous trouvâmes au centre de la fête genevoise, dans un îlot planté d'arbres, au milieu duquel se voyait une statue de bronze en toge romaine, et assise sur la curule. Nous étant approchés, nous ne pûmes, malgré le respect que commandait la circonstance, nous empêcher de bien rire : c'était la statue du *Philosophe de Genève !* Ces braves gens fêtaient saint Jean-Jacques Rousseau. Vraiment nous ne nous attendions pas à celle-là.

Du reste la chose n'était pas somptueuse. Une guirlande de godets supportant une étoile en verres de couleur ; quatre couronnes de fleurs fanées, pendues aux angles du piédestal ; un cercle de lampions qui commençaient à entourer l'image du grand homme d'un encens et d'une lumière dignes de lui ; quelques barques sur le lac, chargées de musiciens qui n'avaient pas même l'esprit de jouer les airs du *Devin du Village* ; un cabaret illuminé à profusion sur l'autre rive, et des feux pour divertir la canaille ; c'était tout. La splendeur de la fête consistait principalement dans le concours du public. Et, de fait, nous vîmes bon nombre de dames genevoises, beaucoup de bourgeois qui conduisaient là leurs enfants, faisant le tour des quinquets avec de grandes jeunes personnes au bras. J'aurais voulu connaître ces pères de famille pour leur demander s'ils faisaient lire à leurs filles les œuvres de l'écrivain qu'ils honoraient d'une si belle statue, de si beaux lampions et d'une si éloquente solennité... Mais l'aumônier remplissait sa charge avec une dignité et un sentiment de sa gloire qui nous firent

désirer d'avoir son opinion sur le héros de la cérémonie. — Quel est ce monument, lui demandâmes-nous? — C'est, dit-il, la statue du grand Jean-Jacques Rousseau. — C'était donc un Genèvois? — Et un fameux! — Mais qu'a-t-il fait? — Il a écrit contre ces gredins de prêtres.

Un membre du grand conseil ou de la vénérable compagnie des pasteurs n'aurait certainement pas mieux répondu. Voilà tout le secret de ces ineptes hommages. Les bourgeois de Genève, les plus vaniteux des hommes et les plus aristocrates des gouvernants, expulseraient de la ville quiconque s'aviserait d'élever contre leur pouvoir les principes politiques de Jean-Jacques Rousseau; mais pour ce qu'il y a dans ses ouvrages de fiel et d'infamies contre l'Eglise catholique, ils lui ont tout pardonné, la honte de ses mœurs, le poison de ses livres, les scandales de sa vie. Voilà pourquoi on a dressé un monument à cette mémoire fangeuse, pourquoi on lui décerne sans respect humain des fêtes publiques; tristes fêtes dont personne n'est dupe, dont les Genèvois eux-mêmes n'osent pas parler sans affecter une espèce de dédain et de moquerie; car, que dire pour justifier cela? Tristes fêtes dont nous n'osons plus rire quand nous songeons qu'il est une autre vie, et que probablement ce malheureux Rousseau, mort dans l'hérésie, sans sacrements, et, selon toute apparence, sans repentir, a plus à faire à la justice de Dieu qu'à sa clémence. Hélas! là où il est maintenant, quel supplice pour lui que toute cette misérable et fausse gloire, s'il est vrai qu'une peine est ajoutée aux peines des maudits à mesure qu'une âme est perdue par eux.

Comme on pouvait d'un moment à l'autre aggraver les lampions, la musique et les pétards, de quelque discours en style de Genève, nous ne voulûmes point attendre davantage. Mon compagnon, qui devait avant moi rentrer en France, me promit bien d'aller faire pour nous deux, aussitôt son retour, une petite prière à Saint-Vincent-de-Paule, dussent tous les Genèvois, adorateurs de Jean-Jacques Rousseau, se moquer de notre idolâtrie.

Digitized by Google

Pauvres gens de Genève ! c'était bien la peine de briser les saintes images, d'abolir la messe et le culte des saints, pour enseigner à votre peuple, à vos femmes, à vos filles, le culte de Jean-Jacques Rousseau !

LES VOYAGEURS SENSIBLES.

Je me trouvais un jour, dans la voiture de Genève, compagnon d'une dame suisse ou flamande, qui avait bien, sans lui faire offense, l'âge moyen avec quelque chose par-dessus. Il lui restait pourtant l'ombre d'un droit aux prétentions de la jeunesse, et elle en usait. Du reste, la créature la plus occupée de vivre qu'il y eût, ne pouvant pas souffrir un grain de sel de moins dans la soupe, ni un œuf trop cuit d'une demi-seconde, et se faisant partout servir gaillardement : c'était la santé, l'appétit, le sommeil, l'assurance, la tranquillité mêmes. Elle n'avait peur que de verser, ne s'inquiétait que de l'heure des repas, ne paraissait embarrassée d'aucune affection en ce monde que pour sa caisse à chapeaux. Tout-à-coup, quelqu'un montrant un clocher nous dit : voyez Vevey ! Et voilà cette grosse femme qui se jette à la portière avec un mouvement si rapide que nous avançâmes tous la main pour la retenir, mais il n'y avait pas de danger. Deux massives épaules l'arrêtaient suffisamment de chaque côté ; la tête seule pouvait passer. Après avoir longtemps regardé, elle se rassit pensive, soupirant comme un soufflet de forge, et nous eûmes l'incroyable spectacle d'un sentiment de mélancolie dans les petits yeux et sur le petit front d'une Héloïse de 45 ans, car il s'agissait d'Héloïse au fond de ce cœur tendre : la grosse femme n'avait à Vevey ni ses enfants, ni son mari, ni sa caisse à chapeaux.

J'ai bien ri de cette singulière figure ; cependant il faut que j'y songe pour échapper aux mêmes préoccupations. Vevey est une gentille petite ville, propreté, bien assise sur les bords du lac ; le Léman est là plein de grâce et de majesté. Il s'al-

Digitized by Google

longe dans une allée de montagnes, entre deux files de jolis villages qui franchissent, en se donnant la main, des multitudes de collines et de vallons verts. De gracieux châteaux élèvent leurs tourelles au-dessus des arbres ; la verdure, la neige, les noirs ombrages, les beaux noms foisonnent dans le cercle de l'horizon ; mais un souvenir fantastique domine tout : c'est celui de Julie d'Etanges. Il semble qu'elle a vécu ici, avec les fausses vertus qu'on nous fait admirer dans l'ignorance ou dans l'effroi des vertus réelles, et qu'un vertige de cette création imaginaire s'est attaché à tout ce qu'on voit. Le *Guide* dit, en propres termes : « Les souvenirs de la *Nouvelle Héloïse* donnent un charme particulier à cette contrée, aux yeux des *voyageurs sensibles* ». Notre grosse dame était une voyageuse sensible, et je me trouvais être un voyageur sensible aussi.

Cette sotte émotion me conduisit à des réflexions sérieuses : pourquoi, même après la prière, se surprend-on à aimer encore ces personnages de roman ? C'est qu'il est difficile de vouloir bien fermement devenir bon et solide chrétien. Nous endormons nos passions sans les vaincre ; elles nous entourent d'embûches, et nous sentons au moindre choc mille regrets pour les errements du monde s'éveiller en nous. On sourit à des semblants de vertu qui laissent toutes sortes de ressources au vice, et l'on ne se plie qu'en gémissant à la vraie vertu qui écrase le vice et l'anéantit. Cette Julie, par exemple, qui nous séduit tant, qui nous paraît aimable et grande, qu'est-ce que sa vertu ? un appât, une chute possible, probable, justifiée d'avance. Placez à ses côtés, dans le monde, une fille tout aussi belle, spirituelle et bonne, mais rebelle à la pensée même d'une faute, avant tout soumise à Dieu, ne confiant qu'à Dieu seul le chaste secret de ses combats, chrétienne en un mot ; nous la trouverons d'abord insignifiante, et nous ne saurons même pas combien nous l'honorons par là. Nul n'y songera pour en faire une héroïne de roman, car nul ne pourrait transformer à ce point une vierge pure protégée par la prière. Le *drame*, comme on dit, s'il y en avait un, se passe-

Les hôtes accoutumés des deux villes sont aussi différents qu'elles-mêmes se ressemblent peu. L'une comme l'autre voit accourir dans ses murs des hommes politiques, des écoliers, des savants, des exilés. Mais à Genève affluent les démolisseurs, les philosophes, ceux qui veulent défaire les sociétés, ceux qui veulent transformer les croyances, ceux qui ne cherchent dans la science que des nomenclatures, des dates, des mots, ceux qui ne cherchent dans la vie que du bruit et des richesses, puis enfin quelques-uns de ces vaincus du négoce et de l'agiot, qui ont tout sauvé, fors l'honneur. A Fribourg, petite Rome silencieuse et cachée, viennent des hommes qui ont échoué à vouloir replacer les Etats sur leurs vieilles bases; de pauvres soldats, athlètes obscurs, ignorés même de leurs vainqueurs, et qui savent seuls au monde, avec l'ami dont ils reçoivent l'aumône, que l'exil les a frappés; des familles de France retenues où leurs enfans puisent une éducation chrétienne, dont les sources sont fermées ou trop rares chez nous, des chrétiens séparés, qu'une conviction courageuse ramène au sein de l'Eglise-mère, et qui ont dû fuir les reproches, les outrages, les secrètes et accablantes persécutions du foyer; de pieux vieillards et des jeunes hommes pleins de croyance, avides du savoir suprême, et voués, pour la plupart, aux travaux de l'apostolat; des bonnes gens, satisfaits d'une humble aisance, qui désirent achever doucement leurs jours à l'ombre des murs saints où ils ont reçu le baptême et appris la loi. Population désormais plus soucieuse de l'éternité que de l'avenir humain; qui a besoin de temples toujours ouverts, de prières recueillies, d'encourageantes promesses, qui aime à rencontrer souvent une chapelle sur ses pas, et qui dirige volontiers ses promenades vers l'endroit du chemin où s'élève une croix.

On passe à Genève, on demeure à Fribourg. L'étranger y reçoit d'une société plus hospitalière un accueil plus avenant. Cela est tout simple. Les rapports sociaux s'établissent sur la confiance, et la confiance naît d'une connaissance réciproque.

Digitized by Google

Or, de bons catholiques se connaissent promptement; il ne faut qu'un peu d'aménité et de savoir-vivre pour rendre intime une liaison, d'où le soupçon est tout d'abord naturellement exclus. Entre protestants et philosophes, il n'en est pas ainsi. Deux hommes, fussent-ils protestants et philosophes jusqu'au bout des ongles, n'ont aucune raison de se croire en communauté d'opinions, de pensées, ni surtout de morale. Tous les catholiques vont à la même messe; les protestants ne vont pas tous au même prêche. Ils ne sentent point entre eux le lien fraternel de la foi religieuse; le ciment de la charité catholique ne les unit pas; on ne se reconnaît point, on ne s'confie point au nom de Luther comme au nom de Jésus, et, quels que soient du reste les charmes de l'esprit et du caractère, on reste aimé contre l'étranger de cette prudence froide et passante, si bien à propos recommandée par la sagesse du monde. Lorsque tout au plus on se croit en sûreté avec des amis d'enfance, comment ouvrir sa maison au premier venu des pays lointains? — Sainte fraternité chrétienne! à combien de projets insensés les hommes et les nations, fatigués de leurs haines, n'ont-ils pas demandé en vain ce que tu nous gardes si facile et si près!

Indépendamment des personnes, on aime à Fribourg, son aspect, le pêle-mêle de ses rues tortueuses, le labyrinthe de ses longs escaliers, on aime ce silence qui laisse entendre le bruit des cloches et le gazouillement des écoles; on aime ces maisons de pierre grise, dont la porte ornée de cuivres luisants et les fenêtres parées de fleurs, semblent fermées aux traces de la vie. Chaque quartier fourmille de surprises charmantes: le paysage a les aspects les plus divers et les plus gracieux. Vous contemplez la Sarine avec ses humides falaises couronnées de verdure; plus loin une belle montagne s'étend au sein des vastes plaines aperçues par-dessus les toits; à quelques pas de là un épais bouquet d'arbres s'élève bien haut sur votre tête, et un moment après la flèche d'une église est au niveau de vos pieds. Vous rencontrez un bon capucin sortant fort affairé d'une maison de triste apparence; un prêtre ques-

Digitized by Google

tionnant des pauvres, un jésuite conduisant à la promenade une troupe d'écoliers, un ignorantin méditant les yeux baissés et qui passe sans vous voir, une servante ou un paysan ou une dame qui sort de l'Église tenant encore son chapelet. Vous ne voyez presque jamais un garçon, de dix à vingt ans, qui ne porte un livre et qui n'agite avec son compagnon quelque point d'histoire, de grammaire ou de théologie; mais il interrompt toujours sa discussion, si animée soit elle, pour vous saluer en passant. Du reste, ni équipages, ni guenillés, ni maisons très somptueuses, ni mendiants. Nulle trace des affreuses et répugnantes industries qu'on voit exercer dans les grandes villes. Il n'est pas de pays où le travail, la richesse et la misère soient moins apparents.

L'empreinte religieuse et nationale, dont l'influence du clergé marquait autrefois les villes, est presque partout, en Suisse, très visible encore, mais elle m'a paru plus profonde à Fribourg. On y conserve de vieux usages touchants; les petites chapelles commémoratives sont nombreuses; les croix, les madones, les grands crucifix garnissent les chemins; chaque église, peinte et sculptée selon l'intelligente coutume des anciens temps, offre à celui qui passe, comme à celui qui prie, une histoire parlante de Dieu, des mystères et des saints. Enfin, il n'est presque pas un monument consacré à l'utilité publique où l'on n'ait trouvé moyen d'attacher quelque bon souvenir et quelque salutaire leçon; les fontaines fort nombreuses, sont toutes surmontées de la statue d'un saint ou de l'image d'un héros du pays, ce qui vaut certainement mieux que les pyramides, les nymphes, les urnes et les animaux, dont l'art *réformé* nous accable depuis trois cents ans.

A LA CIME.

Vous faites vous une idée charmante d'une nuit passée sur le foin tout frais et tout parfumé, au-dessus d'une trentaine

de pourceaux, au-dessous d'un millier d'araignées, entre deux files de ronfleurs alpestres? Pour moi, j'avais en pareille situation grand désir de voir naître l'aurore. Elle vint enfin, et me trouva debout coiffé en Dieu marin, à cela près que l'herbe était sèche. Mais je n'apercevais pas Jean, qui devait me conduire; et j'avais beau l'appeler, Jean ne répondait pas. Un vacher me mit hors de peine. Il souleva une espèce de couverture, et plongeant la main dans un vaste cadre plein de paille hachée, où l'on voyait surnager le plus étrange pêle-mêle de jambes, de têtes et de bras, il saisit mon guide par le collet de sa veste, à peu près comme on saisit un lapin dans sa niche et le mit sur pied encore tout endormi. Pauvre Jean, il y allait de si bon cœur! Qu'il dut trouver stupides en ce moment les désœuvrés qui accourent de cinq ou six lieues à la ronde pour voir une chose aussi simple que le lever du soleil, contemplé de la cime du Moléson. Dis ce que tu penses, va, Jean. Ton persécuteur n'est pas si éloigné de penser comme toi.

Il est de ces joies qu'il faut subir une fois en sa vie, par acquit de conscience, et pour l'explication des péchés qu'on ne se rappelle pas. Parmi ces voluptés du purgatoire, je n'hésite pas à ranger toute ascension au sommet de toute montagne ayant plus de cent mètres au-dessus du niveau de la mer, lever de soleil compris. Que vais-je chercher là haut! un vaste coup-d'œil? Or, je n'aime rien tant qu'un petit chemin entre deux haies, une voûte de feuillage, étoilée à midi, une belle plaine au soleil couchant... Mais puis-je avouer que j'ai fait une promenade dans la Gruyère, et que je n'ai pas gravi le Moléson! Hélas, je suis depuis longtemps en butte à toutes sortes de remords et de mépris pour avoir préféré au pont du Gard, je ne sais quel livre qui m'intéressait. « Quoi vous avez manqué telle chose, s'écrient les touristes qui ont, pièce par pièce et poste par poste, vérifié le guide; que je vous plains! vous n'avez rien vu. » Et les voilà qui décrivent impitoyablement. C'est effrayant tout ce qu'on va voir ainsi, uniquement parce que d'autres l'ont vu. Que de cailloux cette lâche condescendance a déjà mis dans mes souliers.

Digitized by Google

Le nom de ce malheureux Malétson a trente-six étymologies, dont aucune n'est acceptable. J'en voudrais une, tonscrite ou tonkinoise, qui fût pour le pauvre voyageur un bon avertissement d'examiner ses jambes et son haleine avant d'entreprendre l'ascension. Du chalet où j'avais passé la nuit, il m'avait semblé qu'en étendant la main, je toucherais le faîte de la montagne, mais il me fallut faire encore une lieue avant d'y arriver, tantôt grimpant sur la pierre glissante et polie, tantôt sur les cailloux roulants, tantôt sur l'herbe humide, grimpant toujours pour changer, et ce qui est plus triste, grimpant sans gloire, car les chemins ne sont pas excessivement étroits, les précipices excessivement sombres, les avancements de roche excessivement pointus. Tout juste ce qu'il en faut pour se briser les reins et la tête; pas un iota de plus. Jean marchait d'un pas où je crus entrevoir un peu de vengeance. Je lui criai de me laisser souffler, il me répondit hâtement qu'il fallait parler patois si je voulais me faire comprendre. Je sentis que je l'avais éveillé trop tôt et le suivis sans murmurer, emportant, comme une piqûre de guêpe, la triste pensée qu'il faudrait redescendre. Enfin me voici au faîte, le gosier sec, le corps en nage et fort affairé du vent glacial qui vient me sécher plus vite que je ne voudrais. — Monsieur, me dit Jean qui a repris sa bonne humeur et qui parle maintenant français comme un apprenti ébéniste du faubourg St-Antoine, nous sommes à deux milles trois mètres au-dessus du niveau de la mer. — Bien obligé, mon enfant. Il fait diablement froid ici. — Ah! Monsieur, ce n'est rien. L'an passé, un Anglais y prit une fameuse fluxion de poitrine. — Vraiment! — Oui. On a cru qu'il mourrait à Bulle. Voilà le mont Blanc, là-bas. — Merci. — Nous en sommes à vingt-cinq lieues. — Cela me fait grand plaisir. — Ah! c'est que c'est bien fait pour ça, Monsieur. Et puis tenez, là derrière vous, voilà le lac de Vevey. — Il est plus beau lorsque'on est dessus. — Ah! peut-être! mais on ne le voit pas de si loin. De l'autre côté, c'est le lac de Neufchâtel. Ça fait deux lacs que vous voyez.

Digitized by Google

C'est drôle, comme ils se ressemblent! Plus loin on voit le lac de Bienne, vous ne le voyez pas, parce que vous n'avez pas de lunette d'approche. — Dis donc, Jean, à quoi bon grimper ici pour voir ces choses avec une lunette d'approche? — Ma foi, je n'en sais rien. Mais les messieurs qui viennent ont plus d'esprit que moi... Tenez, voilà Fribourg! — Où donc? Là, au bout de mon bâton. — Je ne vois rien. — Ah non! parce que le temps n'est pas clair, mais vous voyez toujours la direction.

Sur l'extrême sommet du Moléson s'élève, en témoignage de la piété du couvent, une grande croix de bois. Pauvre croix! qui porte sur son corps et ses bras vingt outrageants stigmates. Sa solitude ne l'a pas défendue contre l'offense des passants! Tout au contraire, ceux qui n'auraient point insulté une croix sur les grands chemins, dans la crainte qu'un homme pieux venant à passer ne les chassât comme des chiens vils, ont profité de leur isolement sur cette cime pour faire subir à notre Seigneur des injures qu'avaient oubliées ses bourreaux. Lâcheté de crétin! Puissent ces lignes trouver quelque part, dans son bouge, l'idiot immonde dont la main avait profondément gravé sur la croix du Moléson les mots hideux qu'a effacés la mienne. Va, mon livre! porte lui tous les noms que je lui donne, à ce fils des assassins de Dieu et de la sainte pudeur... ou plutôt, s'il se peut, porte-lui le repentir, et vous, âmes chrétiennes, priez qu'il fasse pénitence avant son dernier jour.

Je voulais écarter cette pensée pénible. Assis sur une pierre au pied de la croix rustique, je regardais, je descendais de l'œil jusqu'à la Sarine, qui coule ou plutôt qui saute et danse au pied du Moléson, lorsque Jean, qui s'était couché dans l'herbe et la rosée, s'écria tout-à-coup: Dites donc! Monsieur! la croix me fait penser à une chose: je suis sûr que vous avez oublié votre prière ce matin. — C'est vrai, lui dis-je. — Comme moi, répliqua-t-il. Puis sortant de sa poche un pauvre petit bouquin tout frisé aux angles: tiens,

voilà mon livre; lisez tout haut, pour nous deux. Et ce brave enfant se mit à genoux. Oh! qu'il me consola bien des insulteurs de croix!

Mais Jean était préoccupé; même pendant la prière, il cherchait avec inquiétude quelque chose qu'il ne retrouvait pas dans l'immense espace étendu sous nos yeux. Enfin poussant un cri de joie et me tirant par ma blouse: Regardez, me dit-il, voilà Estavage. — Qu'est-ce que cela, Estavage! — Vous ne connaissez pas Estavage, vous n'y êtes point allé? — Non. — Tiens! C'est mon pays! Puis me faisant descendre quelques pas, il me montra bien loin sous nos pieds une espèce de plaque noire entre des mottes de terre: — C'est le chalet, fit-il avec un sourire; c'est drôle de le voir d'ici, n'est-ce pas? — Je crois bien! — Ah! poursuivit-il avec explosion, je suis content! il faut que je fume une pipe.

Quant au soleil, personne n'ignore qu'en ces sortes d'occasions il est toujours levé lorsqu'on arrive, ou ne se lève pas du tout. Cependant je pus le voir passer comme une fusée, du sommet aigu de la Brenleire, derrière un lac d'encre flottant, dont ses rayons ne traversèrent point l'opaque noirceur. Les cinq ou six cents têtes de montagne qui s'allongent en chaînes immenses et s'étagent en immenses amphithéâtres sur les trois quarts de l'horizon, furent éclaboussées de quelques jets de flamme, et se revêtirent d'une assez jolie teinte rose et argent. Certaines traînées de lumière à la Ruyedaël s'égarèrent aussi un moment dans les plaines. J'y crus voir des villages, des châteaux, des forêts, des champs, des villes, des lacs sombres, des ruisseaux brillants. Je n'avais plus rien à réclamer, j'étais servi.

Que dites-vous des races d'hommes qui s'en vont de grand matin, parapluie en main, calepin en poche, chercher l'émotion à certains gîtes indiqués? Moi, je crois que l'émotion c'est l'imprévu. Elle n'est jamais où l'on prétend qu'elle demeure, et bien fous ceux qui vont l'y chercher. Il faut la rencontrer au coin d'une rue, au détour d'un bois. Elle

Digitized by Google

est charmante alors, elle a des paroles inouies. Mais quelle est maussade et commune à ceux qui montent à cheval pour la poursuivre, l'atteignent tout essoufflés, et la forcent le poing sur la gorge à leur rendre raison.

—

DE L'INFLUENCE
EXERCÉE PAR LES DUCS DE BOURGOGNE SUR LE BIEN-ÊTRE MATÉRIEL, DANS LA FLANDRE FRANÇAISE.

—

L'HISTOIRE qui devrait être un tableau fidèle de la vie des peuples, n'est presque toujours que le récit, plus ou moins exact, des faits et gestes de ceux qui les gouvernent. Il faudrait peindre les masses et l'on ne s'occupe que des individus. C'est que, près de la volonté de faire un livre utile, se glisse involontairement le désir de faire un livre qui plaise. La vanité d'auteur trouve bien mieux son compte à être lu par la foule, à voir son nom écrit en grosses lettres sur tous les magasins de librairie, à l'entendre répéter partout avec de pompeux éloges, qu'à n'être consulté, dans la solitude et le silence, que par quelques esprits d'élite, qui ne se laissent pas prendre au charlatanisme intéressé des faiseurs de renommée. De là vient que l'on sait à point nommé tous les détails du moindre combat, que l'on assiste, pour ainsi dire, en personne au siège de la plus insignifiante bicoque ; et que lorsqu'on veut connaître les mœurs privées, les institutions secondaires, les moyens et les ressources de la vie positive à une époque un peu éloignée de nous, lorsqu'on veut observer enfin la marche et les progrès de la civilisation, on ne peut y parvenir qu'en rassemblant avec un travail immense les matériaux épars et presque tous inconnus que le hasard a sauvés de la destruction dans les archives de quelques villes. Quant aux historiens, ce n'est pas à eux qu'il faut s'adresser pour des détails si vulgaires. Parmi ceux de notre époque, il en est un qui jouit certes d'une brillante renommée, et qui la doit principalement au charme de ses récits, à la couleur

Digitized by Google

locale habilement empruntée des naïfs chroniqueurs où il les a puisés, et surtout à l'intérêt dramatique tiré des sujets eux-mêmes. L'auteur de l'*histoire des ducs de Bourgogne* a su faire un ouvrage attachant, qu'on aime à relire après l'avoir lu; mais une *histoire des ducs de Bourgogne*, non vraiment. Il y manque la pièce principale. Sans doute il était utile de faire connaître la part que ces princes prirent aux événements qui, de leur temps, agitèrent l'Europe et en particulier la France; mais leurs rapports avec leurs sujets, les effets de leur gouvernement, les avantages ou les vices de leur administration, l'influence qu'ils exercèrent sur le progrès moral et sur le bien-être matériel des peuples qui leur étaient soumis, ce qu'ils firent et ce qu'ils négligèrent de faire dans l'intérêt de l'agriculture, du commerce, de l'industrie, des sciences, des lettres et des arts, l'importante question, enfin, de savoir s'ils furent de bons ou de mauvais princes; tout cela est complètement négligé dans l'ouvrage que nous venons de citer. A qui ne veut que s'amuser on peut l'offrir comme un aliment fort agréable; mais à qui veut s'instruire il faut une pâture plus substantielle.

Ce n'est pas à nous qu'il appartient de combler les nombreuses lacunes du livre de M. de Barante. Il faudrait consacrer plusieurs années à parcourir les pays qui furent autrefois sous la domination des ducs de Bourgogne pour y étudier sur les lieux-mêmes et d'après les documents inédits que renferment les archives provinciales et municipales, l'état social de ces pays, pendant près d'un siècle que dura la puissance d'une maison qui fut l'égale des rois. Dans l'impossibilité où nous sommes d'entreprendre un pareil travail, nous ne ferons qu'indiquer ici sommairement de quels éléments il devrait se composer, en nous servant de nos études particulières sur la Flandre française, pour examiner quelle fut l'*influence exercée par les ducs de Bourgogne sur le bien-être matériel dans cette province*.

Les châtellenies de Lille, Douai et Orchies, rendues au

comte Louis de Mâle par un des articles du contrat de mariage de Marguerite sa fille avec le duc Philippe, avaient vu renaître et grandir en peu d'années leur prospérité commerciale presqu'entièrement anéantie pendant le temps de leur réunion à la couronne de France. Les embarras du comte qui dépensait follement ses immenses revenus, les guerres qu'il eut à soutenir contre une partie de ses propres sujets, ne purent arrêter l'élan du génie industriel, et, au milieu des désordres politiques qui signalèrent cette époque, les bourgeois de Lille, de Douai, d'Orchies, d'Armentières, de Comines, de Wervick, devinrent plus riches et plus puissants qu'ils ne le furent peut-être jamais depuis lors. Mais aussitôt après la mort de Louis de Mâle et dès les premières années du règne de Philippe le Hardi, il se fit dans l'industrie un mouvement rétrograde qui, tantôt précipité, tantôt ralenti, par fois suspendu pour marcher en avant, puis repris plus violemment par de nouvelles circonstances, aboutit enfin à une ruine totale vers la fin du règne de Charles-le-Téméraire.

Une sorte de thermomètre que l'on pourrait consulter avec fruit, comme indice de la prospérité du peuple, serait le prix des journées d'ouvriers dans les professions ordinaires. Ainsi, tandis qu'en 1384, le taux moyen de ces journées était de 2 sous et demi, le peuple vivait dans une certaine aisance; il buvait plus de vin que de bière, et n'avait guères recours à la charité publique qu'en cas de maladie. Mais, plus son bien-être diminua, et plus il fallut augmenter le prix des journées. En 1477, elles se payaient 10 sous et la misère des ouvriers était à son comble.

L'agriculture était déjà, vers la fin du quatorzième siècle, florissante dans ce pays. Les grains et racines nécessaires à la subsistance de l'homme et des animaux domestiques étaient, à peu de chose près, les mêmes qu'aujourd'hui. Le lin se cultivait en grand; l'*œillette*, ou pavot blanc, pour les besoins de la consommation. Le *colzat* était sans doute plus rare, ou même complètement négligé, car alors on ne se servait pour

l'éclairage que de cire, de suif et de résine. En revanche, la garance et le *coulis* (teinture bleue en usage avant l'importation de l'indigo) occupaient une place importante dans l'industrie agricole.

La valeur vénale des terres variait, comme toujours, suivant les cantons. Elle éprouva, en général, une grande diminution dans les dernières années du duc Charles, ce qui s'explique aisément par les guerres désastreuses où l'ambition de ce prince précipita les pays soumis à sa domination.

Le commerce des grains se faisait en grand dans la Flandre française. La principale *estaple*, ou marché privilégié, se tenait à Douai. Il y venait quantité de blé de tous pays. En 1438, pendant une grande famine, le duc de Bourgogne vint résider à Douai. Les peuples y accoururent de toutes parts, pour implorer ses secours.

Le second marché important se tenait à Armentières. Celui de Lille ne venait qu'en troisième ligne et se bornait souvent aux besoins de la consommation intérieure.

A l'occasion de la famine dont nous venons de parler, le duc Philippe fit une ordonnance sur le commerce des grains, dans laquelle, entr'autres choses, il défendit sévèrement les marchés à terme et à livrer.

Nous avons dit plus haut qu'en 1384, le peuple buvait plus de vin que de bière. On peut en juger par le chiffre de la consommation qui fût, en cette année, dans la seule ville de Lille, de 6,619 muids 62 lots (ou 12,587 hectolitres 72 litres) de vin, et de 2,879 tonneaux (ou 1,475 hectolitres) de bière. Il n'y avait point encore, à cette époque, de cabarets à bière. Cette boisson se vendait directement par les brasseurs aux particuliers, pour la consommation du ménage. Le commerce des vins se faisait de deux manières : 1° par l'estaple ou halle de la ville, où les propriétaires et marchands pouvaient les entreposer en attendant la vente ; 2° par les taverniers, dont les principaux ne vendaient qu'en gros, d'autres *à broque*, c'est-à-dire par pot. Ceux de moindre condition

vendaient le vin à boire chez eux. Ces derniers étaient en même temps rôtisseurs. — Ceci explique, selon nous, la part active que le peuple prenait aux fêtes brillantes de l'époque, son goût pour les plaisirs nobles et son caractère de franche gaîté. Dans ces jours de fête, il buvait du vin et ne devait point avoir cet engourdissement, cette physionomie hébétée que donne l'usage immodéré de la bière et des liqueurs fortes.

Pour juger des effets intérieurs du gouvernement des ducs de Bourgogne, il suffirait peut-être des trois points de comparaison ci-après, pris au commencement, au milieu et à la fin de la période illustrée par cette dynastie :

	ANNÉE 1384.	ANNÉE 1444.	ANNÉE 1475.
Vins . . .	6519 muids 62 lots.	1899 muids 56 lots.	1477 muids 16 septiers.
Bières . .	9879 tonneaux.	14805 tonneaux.	22052 tonneaux.

A Douai, la consommation éprouva aussi une décroissance notable quant au vin et une grande augmentation quant à la bière. On remarque seulement vers 1426 un effet contraire, qui ne peut être attribué à aucune cause politique et ne fut d'ailleurs que passager.

Indépendamment des vins que Douai tirait de France, cette ville avait aussi un vin du crû, produit des vignes cultivées dans ses murs. On l'appelait *vin de jardin*; et il était soumis à un droit dont la ferme rapportait à la ville environ 200 fr. par an.

La principale industrie du pays consistait dans la fabrication des draps. Lille et Douai étaient anciennement les deux principaux sièges de cette fabrication; mais, pendant leur réunion à la France, ces villes perdirent leurs avantages et ce furent d'autres localités qui en profitèrent. A l'avènement du premier duc de Bourgogne, l'industrie lilloise avait commencé à se relever un peu. Elle faisait de 7 à 900 pièces de drap par an. Elle se soutint à peu près à ce chiffre jusqu'à la fin du quatorzième siècle. Sous le duc Jean, ce genre de production fut plus que doublé. Après l'assassinat de ce prince, au pont de

Montereau, la guerre éclata de toutes parts, et malgré les sacrifices que les peuples étaient forcés de faire pour la soutenir, la draperie de Lille continua de prospérer. Mais, enfin, par le traité d'Arras, toutes les forces de la monarchie se réunirent contre les Anglais, et la tranquillité ne tarda pas à renaître dans notre province. L'industrie en ressentit l'heureuse influence. La quantité de draps fabriqués s'éleva graduellement et atteignit, en 1448, le chiffre de 9738 pièces. Elle diminua un peu dans les années suivantes; mais à la mort de Charles-le-Téméraire on fabriquait encore environ 6000 pièces par an.

Tandis qu'à Lille l'industrie était ainsi en progrès, elle suivait à Douai une marche contraire, et, d'environ 5,800 pièces de drap que l'on fabriquait dans cette dernière ville en 1390, on la vit décliner d'année en année, malgré la grandeur toujours croissante de la maison de Bourgogne, à tel point qu'en 1478 cette manufacture était tout à fait anéantie.

Des résultats si contradictoires sans rien prouver pour où contre l'influence du gouvernement, sembleraient indiquer du moins qu'il y était étranger. Sa sollicitude apparaît d'une manière plus évidente dans tout ce qui se rapportait à l'art de la guerre, et surtout à l'art de se procurer les moyens de la faire.

Au treizième siècle et au commencement du quatorzième, quand le Comte de Flandre avait besoin d'une armée, il convoquait tous ses nobles, tenant fiefs et arrière-fiefs, et les principales communes. Dans celles ci, tous les hommes en état de porter les armes marchaient sous la conduite des échevins, qui étaient obligés d'entretenir chacun un cheval pendant tout le temps de leur exercice. A Lille, le châtelain était tenu par son serment de marcher à la tête de la commune. On l'en dispensait quelquefois pourvu qu'il se fit représenter par un ou deux chevaliers.

Après les désastres de Courtrai, de Crécy et de Poitiers qui causèrent à la chevalerie française des pertes irréparables, le roi, et les grands vassaux, à son exemple, achetèrent les services des bandes d'aventuriers de toutes nations, que l'on

Digitized by Google

appelait les grandes compagnies. Les communes étaient encore convoquées, mais dans les cas extraordinaires seulement. En 1382, la commune de Lille sortit pour la dernière fois; déjà depuis 50 ans, les échevins étaient dispensés de l'entretien d'un cheval.

Sous les ducs de Bourgogne, les communes de la Flandre française ne furent pas requises une seule fois, bien que celles de Gand, de Bruges et des autres villes de la Flandre flamengante l'eussent été; mais ces dernières ayant abandonné le duc Jean, en 1411, dans sa marche sur Paris et le duc Philippe, en 1436, au siége de Calais, on cessa d'avoir recours à des auxiliaires si peu sûrs.

Cependant les villes qui devenaient exemptes d'envoyer tous leurs citoyens à la guerre, rachetaient cette obligation en fournissant un certain nombre d'hommes aguerris et plus propres au service que de respectables bourgeois arrachés malgré eux aux travaux de leur manufacture ou de leur commerce. Les gens ainsi levés n'avaient qu'une solde temporaire; aussitôt l'expédition terminée, ils rentraient dans l'ordre civil et vivaient comme ils pouvaient. Vingt arbalétriers servirent pour la ville de Lille, à la bataille de Rosebecque. Ils étaient payés à raison de onze livres par jour pour eux tous, y compris les valets chargés de porter leurs targes ou pavois.

Lorsqu'une troupe d'arbalétriers ou d'hommes-d'armes partait pour rejoindre l'armée, elle traînait à sa suite un charroi considérable. Au mois d'Octobre 1404, un détachement parti de Lille pour se rendre à Douai, emportait sur huit voitures, douze douzaines de tourteaux de fallot pour l'éclairage, — onze douzaines de sajettes ou flèches, — un cent de cordes d'arc à main, — quatre fûts de lances pour les bannières de madame la duchesse et de la ville, — trois cent soixante douzaines de pains, — douze tonneaux de forte cervoise, — douze fromages d'*abbie* pesant deux cent cinquante-quatre livres, — les pavois, l'artillerie, les quarreaux ou traits d'arbalètres et les canons, avec un soufflet, de la braise et des faisceaux de

Digitized by Google

bois pour éprouver les canons qui, alors, n'étaient pas encore placés sur des affûts mobiles.

L'usage des armes à feu était connu depuis longtemps et cependant ces machines meurtrières étaient encore dans un état d'imperfection qui rendait leur emploi incommode et même dangereux. Les premières pièces de canon, ainsi qu'on le voit par divers articles des comptes de la ville de Lille et de celle de Douai, n'étaient qu'une imitation de l'ancienne espringale et servaient à lancer des traits d'arbalètre; mais au lieu d'employer pour moteur une corde tendue, on versait dans le tube de métal une certaine quantité de poudre, au moyen d'un entonnoir, puis on faisait entrer une balle de plomb du calibre de la pièce, que l'on enfonçait à coup de marteau, et ensuite on introduisait un faisceau de traits ou bien des pierres. Pour obtenir la détonation, avant qu'on eût imaginé de percer le trou appelé *lumière*, on allumait un feu vif sous la culasse, et quand le métal avait atteint le dégré de chaleur nécessaire pour produire l'ignition de la poudre, le coup partait.

Sous les ducs de Bourgogne on s'attacha à perfectionner la nouvelle artillerie et l'on commença à monter les pièces dites serpentines sur des affûts à deux roues. Les villes firent de grandes dépenses pour l'achat et l'entretien des canons et bombardes nécessaires à leur défense, ce qui ne les empêcha pas d'être accablées de subsides demandés sous le nom d'aides.

BRUN-LAVAINNE.

Dans le prochain numéro nous compléterons ce tableau en jetant un coup-d'œil sur l'état financier du pays tel que l'avaient laissé les comtes de Flandre et tel que le rendirent les ducs de Bourgogne.

Digitized by Google

CHRONIQUE SOCIALE.

Compte-rendu de l'administration de la justice criminelle en France. — Il y a longtemps que les hommes sensés le disaient : le relâchement du lien religieux conduit à l'immoralité, la corruption suit de près l'indifférence..... Ces sinistres prédictions étaient repoussées. Le sourire du mépris était la réponse. D'ailleurs, les prêcheurs du progrès savaient, disaient-ils, un grand remède dont ils possédaient le secret : l'alphabet allait bientôt illuminer toutes les âmes. Eh bien ! le peuple a appris à lire et à écrire, et les crimes, loin de diminuer, ne font que s'accroître chaque année dans une effrayante proportion. Consultez plutôt les statistiques pénales, consultez l'inflexible *Moniteur* avec ses chiffres accablants. La presse tout entière vient de jeter un cri d'alarme en enregistrant, il y a peu de jours, le compte-rendu de l'administration de la justice criminelle en 1837 : cette année-là a présenté un total de 5,873 affaires jugées par les cours d'assises, le chiffre le plus élevé que la statistique ait encore constaté (573 de plus qu'en 1836). — Cette triste nouvelle est tombée parmi nous comme la bombe ennemie au milieu des assiégés surpris dans leur sommeil ; on a senti le coup et le contre-coup ; et l'on s'est mis vite à gloser sur le lieu d'où la bombe était partie, sur la cause du mal. Qu'adviendra-t-il cependant de ces discussions ? Prendra-t-on quelques précautions pour l'avenir ? s'armera-t-on de pied en cap ? montera-t-on sur les remparts pour s'opposer aux assauts de l'incrédulité ? Non : on se rendormira paisiblement et des rêves de plaisirs et de prospérités matérielles feront oublier la statistique et ses leçons. Que dis-je, on se rendormira ?... ce sera bien plutôt de gaîté de cœur et les yeux ouverts qu'on attendra l'ennemi ; on fera plus, on lui livrera les portes de la ville, on l'invitera à entrer dans l'intérieur des maisons, on lui mettra même des armes à la main s'il a perdu les siennes, et tout en le bravant on lui découvrira sa poitrine : c'est-à-dire qu'on fera tout ce qu'il faut pour exciter le mal et rien pour l'empêcher. Ainsi, par exemple, on nous dira : La corruption, chez les enfans, est désolante : la proportion des individus âgés de moins de 16 ans est énorme dans la catégorie des vols ; parmi les suicidés de cette année on compte 19 individus âgés de moins de 16 ans, 2 ayant à peine 11 ans et un qui avait moins de 10 ans. Et au lieu de conclure : donc il faut moraliser les enfans du peuple par l'enseignement religieux.... on bannira la religion de l'enseignement. On nous dira (c'est le *Messager* qui parle) : « Un symptôme non moins affligeant c'est celui de l'esprit d'association se développant dans la région du crime et poussant les malfaiteurs à mettre en commun leur perversité et leurs forces pour mieux réussir dans leurs desseins.

Digitized by Google

Cet instinct de commandite résulte de chiffres positifs et irréfragables ! A tous les étranges actionnaires que nous avons vus, nous faudra-t-il ajouter les actionnaires du meurtre, et le vol nocturne et à main armée finira-t-il par s'exploiter comme la houille, en nom collectif ? » — Et au lieu de conclure : donc il faut réagir contre l'association des méchans par l'association des gens de bien, contre l'égoïsme qui unit les haines par la charité qui unit les cœurs..... on frappera d'interdit et d'anathème tout ce qui ressemblera au fantôme appelé congrégation. On nous dira : Le chiffre des crimes contre la propriété s'est élevé d'un sixième en 1837 ; les crimes les plus lâches, ceux qui admettent une perversité plus froide, se sont trouvés plus considérables que jamais ; l'empoisonnement a augmenté de 42 pour cent la quantité de ses victimes ; ce sont la cupidité et l'adultère qui ont engendré le plus de crimes ; le viol et l'attendat à la pudeur sur des enfans âgés de moins de 15 ans ont grandi de 29 pour cent ; le nombre des suicides constatés offre aussi une grave progression. Et au lieu de conclure de tout cela : il faut inspirer par la foi en un monde meilleur le détachement des biens de la terre et de ses voluptés d'un jour.... on fomentera de plus en plus l'ardeur de jouir par l'appât des biens matériels, on excitera de plus en plus la jalousie du pauvre par les prétentions du luxe, on stimulera ses passions par l'exemple des scandales publics. On nous dira encore : Les récidives sont toujours nombreuses, et il y a de quoi trembler quand on songe que tous les ans, année commune, les bagnes et les maisons centrales rendent à la société 666 forçats et 5,277 autres libérés (plus que la population de certains chefs-lieux de département). Et au lieu de conclure : donc, il faut prévenir le retour du crime par la rigueur du châtiment... on s'efforcera d'adoucir le sort de ces intéressans criminels, on prendra les moyens pour les soustraire à la honte de rougir en public, on leur fera oublier par toutes sortes de prévenances et de politesses qu'ils sont forclos de la société ! C'est ainsi que les idées marchent au rebours des faits. Un rayon d'en haut viendra-t-il enfin dissiper cet aveuglement ?

Rétractation d'Auzou. — Vous rappelez-vous ce temps encore peu éloigné de nous où l'hérésie, poussée par le souffle mauvais des révolutions, et, quoique dévoyée sur cette terre catholique de France, pleine néanmoins d'astuce et d'audace, criait bien haut par-dessus les toits qu'elle allait refaire la religion et reprendre en sous-œuvre le vieil édifice qui lui faisait ombrage ? Vous rappelez-vous le St-Simonisme, l'Eglise Française et toutes ces autres conceptions effrontées des novateurs ?... Eh bien ! cherchez maintenant autour de vous ce qui reste de ces efforts sataniques, cherchez... Tout s'est évanoui ; cette poussière orgueilleuse qui s'élevait de loin et effrayait presque le fidèle, elle est tombée ; l'horizon est redevenu pur et ouvert ; ces vagues tumultueuses qui remuaient le limon des mers se sont abaissées, et elles viennent toutes, l'une après l'autre, se ranger humblement autour de la barque de Pierre. Voilà Auzou lui-même qui se jette à genoux, Auzou, le prétendu chef d'une Eglise Française réformée, qui frappe sa poitrine et se déclare à la face de Dieu et des hommes *infidèle*, *impie*, *blasphémateur*. Tous nos lecteurs ont lu avec édification la touchante rétractation

Digitized by Google

qu'il vient d'adresser à Mgr. l'Evêque de Versailles. Il nous a donné avec ingénuité le mot de ses crimes qui est aussi le mot de tous les schismes : « Séduit par une vaine espérance et par les illusions d'un orgueil secret, encouragé par le grand nombre des prosélytes qui se multipliaient autour de moi, je me flattais de mettre le sceau à une révolution religieuse à laquelle j'osais aspirer, et je semblais défier mes adversaires de préserver leurs autels du coup que je devais leur porter. O prodige de la grâce de Dieu ! je me suis senti comme renversé par une main puissante et invincible. Ma conscience m'a reproché mes blasphèmes et m'a crié de réparer mes outrages et d'abjurer mes erreurs. Quel changement soudain s'est opéré dans mon âme ! Terrassé comme Paul le fut aux portes de Damas, j'éprouvai un vif désir de me réconcilier avec l'Eglise Sainte que j'avais offensé ». Oui, l'orgueil nous avait ravi ce frère, l'humilité nous le rend. Puisse ce bel exemple achever de vaincre les résistances de quelques traîneurs de la légion du mensonge, soldats désarmés que la honte retient cachés, et qui n'auraient qu'un mot à dire pour mettre un terme à ces déchiremens de la conscience auxquels Auzou avoue avoir été en proie tant qu'il vécut dans le schisme, et qui n'auraient qu'à ouvrir leurs cœurs aux impressions de la grâce qui les sollicite peut-être, pour sentir encore couler de leur yeux des larmes de bonheur et d'amour.

Digitized by Google

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

—

I. Louis-le-Pieux et son siècle, *par* M. Frantin, *auteur des Annales du Moyen-Age*, 2 vol. in-8o.

Une érudition consciencieuse et une grande clarté de style, l'absence de toute prétention à innover en histoire, une exposition simple des faits tels qu'ils se trouvent dans les auteurs contemporains, sans chercher à suppléer aux lacunes par des conjectures hasardées; telles sont les qualités qu'on reconnaît avec plaisir dans les travaux historiques de M. Frantin.

Mais quel que soit le mérite de cette scrupuleuse fidélité, elle ne dispense pas l'historien d'avoir des vues philosophiques sur l'ensemble des faits qu'il décrit. Si l'histoire n'était que la compilation des événemens passés, sans en indiquer la liaison avec notre état présent, ou bien avec les principes généraux qui dirigent l'humanité, elle ne vaudrait guère la peine qu'on s'en occupât. Or, ces vues philosophiques manquent à M. Frantin; il ne paraît pas avoir une opinion arrêtée sur les faits fondamentaux de l'histoire moderne; les jugemens qui lui échappent paraissent même empreints de cette couleur traditionnelle d'opposition, je dirais presque de dénigrement, qui a été le caractère général des historiens du dernier siècle.

Je me hâte d'apporter un exemple pour justifier le reproche grave que je viens de lui faire. Un des plus illustres personnages du neuvième siècle, un homme apprécié par Charlemagne, le moine Wala, est représenté par M. Frantin comme un ambitieux et un intrigant. Il explique presque toute la conduite de Wala, par ce caractère qu'il lui suppose, et une flétrissure d'égoïsme se trouve ainsi répandue sur cette remarquable figure. L'historien pourrait-il en ceci se justifier par le témoignage des chroniqueurs contemporains? doit-il embrasser leurs passions, leurs intérêts de partis, leurs haines? non; il doit juger les personnages historiques d'après les faits de leur vie; il doit les défendre même, les réhabiliter, lorsque leur siècle les a condamnés injustement ou sans preuves. Or, dans les actes de Wala, tels que M. Frantin lui-même les expose, rien ne nous montre ce bas caractère d'un égoïsme intrigant. C'est un réformateur habile, prévoyant, et actif; un homme qui aurait voulu faire survivre à Charlemagne quelques-unes des idées de ce grand prince; un homme qui travaillait constamment avec un principe et pour un but, qui voulait donner à la puissance intelligente de l'église, assez de liberté pour pouvoir instruire et civiliser la nation Franque, et qui ne se retira dans la solitude, que lorsque le mal parut tellement irrémédiable, que les efforts humains n'y pouvaient plus rien. N'est-pas temps d'apprécier les hommes par les pensées qui les dirigent? et pa

Digitized by Google

qu'un moine aura osé représenter la vérité à un empereur sans énergie ou sans intelligence, faudra-t-il crier à l'iniquité et à la révolte? les Francs n'avaient pas encore ce culte de la royauté que nous a donné le dix-septième siècle; ils osaient même déposer leurs princes, quand ils les voyaient au-dessous de leur position.

M. Frantin montre aussi beaucoup d'aversion pour les empiètemens de la puissance pontificale; et dans les circonstances où les deux autorités sont en lutte, il donne toujours raison à l'empire contre l'église. Il nous semble qu'en déplorant ces empiètemens, il pouvait les excuser par la nécessité de trop malheureuses circonstances; car il y a une loi avant toutes les lois positives qui déterminent les limites des puissances : c'est la loi de sauver les nations : *lex suprema salus populi*. L'église aurait préféré de beaucoup pouvoir rester dans la sphère de ses fonctions pacifiques; mais elle ne le pouvait pas, parce qu'on l'y attaquait elle-même; il fallait donc franchir ces barrières, ces délimitations d'autorité qui dans un ordre de choses régulier, sont utiles et praticables; mais qui, après tout, ne sont pas tellement sacrées, qu'on ne puisse les oublier dans des circonstances extraordinaires, où elles sont devenues des obstacles plutôt que des moyens. Si l'église redemandait ses biens confisqués, elle était avide, selon M. Frantin; si elle voulait maîtriser le pouvoir du glaive porté par des mains brutales et ignorantes, elle était rebelle. Cette manière de juger le moyen-âge n'est pas seulement surannée; elle est injuste. Les hommes modérés, intelligens, et pacifiques de cette époque, auraient bien voulu que l'église réussît au plus vite à dominer l'esprit guerrier des barbares, et ils se souciaient sans doute fort peu de leur liberté tumultueuse et sanglante.

Une partie de l'ouvrage qui ne mérite que des éloges, c'est celle qui traite des mœurs, des croyances et du caractère des Scandinaves. L'auteur a profité pour écrire ce morceau des documens précieux de l'Edda, et des Sagas. La matière était belle; il l'a heureusement mise en lumière.

Un résultat général de l'absence de philosophie arrêtée, c'est la froideur. Une série de faits dont l'esprit, la tendance, le principe vital ne sont pas indiqués, est quelque chose de très-fatigant à lire; ni l'auteur, ni le lecteur, ne peuvent s'intéresser à des dates chronologiques, ou à des accidens dont on n'aperçoit point la portée; nous ne voyons rien là qui nous regarde, ni dont nous puissions profiter; il en résulte une langueur et une lassitude, qui découragent. Le livre de M. Frantin nous paraît donc, il faut le déclarer franchement, un ouvrage à consulter plutôt qu'à lire; mais il peut être un très-bon guide pour l'étude de cette partie de l'histoire moderne.

II. Le Dernier Jour, Poëme en dix chants, *par* Jean Reboul (de Nîmes). — *Paris* 1839.

La poésie a de hautes prétentions dans ce siècle. Longtemps reclose dans les confins du bel esprit, elle semblait n'avoir d'autre ambition que celle de plaire et d'alimenter les plaisirs de l'imagination : et les cordes de la lyre vibraient de prédilection dans les solitudes ignorées ou sur les hauteurs d'un

Digitized by Google

Parnasse inaccessible à la foule. Aujourd'hui, tout est changé. La harpe appelle le peuple à ses accords, le poëte se croit une mission, et se dit inspiré... Que faut-il penser de ce prosélytisme de nouvelle espèce? Ne serait-ce là qu'une des mille transformations de l'orgueil humain? ou bien le feu divin est-il réellement descendu dans l'âme de ces enfans des hommes? Oh! nous nous arrêterions bien volontiers à cette dernière opinion, si tous les poëtes ressemblaient au boulanger de Nîmes. L'inspiration est venue le visiter, lui, et comme le chercher dans une des conditions les plus obscures de la société : c'est bien là le cachet des dons du Ciel, qui, comme la rosée qui en est l'emblème, ne s'arrêtent point sur les montagnes, mais descendent de préférence dans les humbles vallées. Et cette voix d'homme chante des chants si doux, si pénétrans, si religieux, qu'on se sent, comme d'instinct, porté à lui ouvrir ce cœur dont elle demande l'entrée. Oui, M. Reboul, Dieu vous a donné une mission, puisqu'il vous a donné la foi; vous faites bien de parler à vos frères dans la langue que vous savez rendre si éloquente, et nous applaudissons aux généreux sentimens qui ont dicté ces mots de votre belle préface :

« Plaçant mes principes au-dessus des vanités littéraires, j'eusse désiré » qu'un poëte éminent en vertu, en talent, en position sociale, se fût chargé » d'une pareille tâche. Je ne me dissimule pas mon insuffisance et mon indi- » gnité; je sais combien de préventions s'attachent encore aux doctrines que je » viens d'émettre : trop de gens sont disposés à dresser des tentes au pied de cette » transfiguration du mal, disant : *il fait bon ici*. Je m'attends à la dérision » et à l'ironie de leur part : ils accuseront, je n'en doute pas, la suffisance » d'un écrivain obscur qui vient se poser en prophète; mais nous répondrons » au sourire de leur pitié : vous avez raison, il n'y a rien de merveilleux en » nous; nous ne sommes ni prophète, ni inspiré du Ciel : seulement, le soir, » nous avons vu l'horizon en feu et nous avons dit que la journée du lendemain » serait brûlante ».

Ainsi s'exprime M. Reboul en livrant au public un poëme destiné, au jugement de tous, à consolider une réputation si dignement acquise. Connu jusqu'à présent par des pièces détachées pleines de verve et de talent, l'auteur aborde enfin les œuvres de longue haleine. Le pas est difficile à franchir : bien des poëtes y ont échoué. M. Reboul aura-t-il été plus heureux? — Nous allons répondre en toute sincérité : Notre poëte (car il est *notre* par les sympathies qui nous unissent) nous pardonnera la franchise de cette critique, comme il croira sans peine à la spontanéité de nos éloges.

Le Jugement dernier, tel est le grand, l'immense événement, que l'auteur a choisi. Jusqu'ici la poésie épique ne s'était point emparée d'un tel sujet : et il ne faut pas s'en étonner. La poésie chante.... Et quels chants se feront encore entendre en présence de la terrible catastrophe? *Dies iræ, dies illa!* a dit l'Eglise.... Et à ces seules paroles l'âme reste comme éperdue, anéantie.... La poésie est la langue de l'imagination, des fictions... Et comment l'imagination oserait-elle se lever devant l'accablante vérité! Ne serait-ce pas même nuire à l'impression qu'on veut produire que de mêler des fictions au simple et foudroyant récit de ce qui sera? Nous le croyons, et c'est cette conviction qui

Digitized by Google

refroidit un peu pour nous l'intérêt que cette œuvre nous inspire. L'auteur s'est va contraint tout d'abord d'entrer lui-même en scène, de s'y placer non comme acteur, (car il n'eût plus trouvé que des accents d'épouvante et de stupeur : *quid eum miser tunc dicturus !*) mais comme spectateur. Pour y parvenir, il suppose un songe dans lequel il assiste au dernier jour du monde, et un ange qui le conduit à travers l'espace et lui fait visiter successivement le ciel, l'enfer, le purgatoire, etc. Voilà déjà la fiction qui se montre... et l'effet qu'on attend est en partie détruit d'avance. Il ne faudrait pas conclure de ces remarques que le jugement dernier soit un texte interdit à la poésie... Mais elle ne peut tenter tout au plus, si tenter elle l'ose, qu'un tableau, qu'une description. Car l'intérêt du drame et du poëme épique se fonde généralement sur le développement des passions : or, le rôle des passions sera fini en ce jour : il n'y aura plus qu'un grand fait avec ses innombrables détails, un jugement ! Aussi, quelqu'effort qu'ait fait notre poëte pour donner à son travail le caractère de l'épopée, ce n'est au fond qu'une description ; et on s'en aperçoit d'ailleurs aisément au défaut d'action, et à la froideur de plusieurs scènes. Çà et là des pensées énergiques et noblement rendues saisissent l'âme... Mais bientôt le ton du narrateur reprend le dessus, et si l'on écoute encore, on ne sent guère plus, on ne tressaille plus... Ceci soit dit cependant sans rien vouloir rabattre du mérite des épisodes habilement répandus dans cette composition : on suit avec intérêt le poëte-voyageur dans ses visites aux créatures prêtes à comparaître devant leur juge, soit qu'il nous mène au ciel où se font entendre les chants des élus, soit qu'il nous fasse descendre aux enfers où Satan s'indigne de l'ordre qui appelle ses sujets dans la vallée de Josaphat, soit qu'il revienne considérer les derniers habitants de la terre surpris dans leurs égarements. — Nous aurions bien encore quelques critiques de détails à adresser à l'auteur : mais ce n'est point un jugement académique que nous portons ici. Nous ne pouvons nous empêcher cependant d'engager M. Reboul à revoir deux ou trois expressions mal sonnantes aux oreilles délicates, (pages 22, 260) ; quelques passages qui manquent de clarté ; quelques pensées inexactes, comme à la fin du poëme, cette idée du néant reprenant ses droits sur la création : jamais, croyons-nous, on n'a appelé néant la non-existence de la matière. Le néant est à jamais impossible, parce que Dieu est toujours là. Nous ne pouvons résister au plaisir de faire jouir nos lecteurs de quelques-uns des beaux vers de ce poëme. Nous leur donnerons le *prologue* tout entier.

UNE VOIX.

Crois-tu que j'ai donné la lyre à ta misère
Pour l'aller profaner aux choses de la terre,
Et, quand mon nom est insulté,
Que tu dois follement t'élever dans ta gloire ;
Et, quand du Dieu vivant s'efface la mémoire,
Rêver une immortalité ?

Digitized by Google

Quand les hommes ont mis ma défaite en leur bouche,
Qu'ils se sont dit : Pour voir son astre qui se couche
Il faut monter sur les hauteurs !
Quand tout est plein d'espoir pour cette nuit coupable,
Tu ne montrerais pas d'un doigt inexorable
Mes inextinguibles lueurs ?

Quand le siècle s'épuise en de vaines disputes,
Que son front criminel est meurtri par ses chutes,
Que ma voix l'avertit en vain ;
Que l'esprit, loin de moi, puise l'intelligence ;
Que le monde chancelle, ivre de la science,
Ainsi qu'un homme pris de vin ;

Ta lèvre resterait au silence asservie !
Toi que j'avais extrait comme un reste de vie
Des vastes débris de la mort,
Et que j'avais armé d'une voix redoutable,
Afin de voir baigner toute robe coupable
Des froides sueurs du remord.

Je t'avais préparé d'illustres destinées,
J'avais mis dans tes mains au travail condamnées
La harpe des divins concerts....
Je t'environnerai d'orgueilleuses ténèbres,
Et j'inscrirai ton nom parmi ces noms célèbres
Qui font la gloire des enfers.

LE POÈTE.

Suspendez, ô mon Dieu, suspendez vos reproches :
Ils pèsent sur mon sein, semblables à des roches
Dont il se sentirait broyer ;
Votre souffle irrité brûle comme la flamme :
Si vous parlez encor vous réduirez mon âme
Comme la cendre du foyer.

Ainsi vous commandez que ma lyre proscrive
Le profane festin où l'on m'a vu convive,
Que la voix d'un faible mortel
Au monde perverti parle avec énergie.
Mais a-t-on jamais vu les vases de l'orgie
Aux saints usages de l'autel ?

Digitized by Google

Hélas ! j'ai parcouru la commune carrière,
Mes sandales encor en gardent la poussière ;
Moi, proclamer vos jugemens
Mes lèvres pour cela ne sont pas assez pures,
Et peut-être ai-je aussi dans ces mers d'impostures
Jeté ma part d'égaremens !

LA VOIX.

J'ai pénétré le fond de ce prétexte insigne,
Et c'est par lâcheté que tu te fais indigne ;
Non que tu ne doives rougir ;
Mais tu puises ailleurs le désir du silence ;
Entre le monde et moi, la terreur te balance :
Et dès ce jour il faut choisir.

LE POETE.

Eh bien ! je me soumets, Seigneur, quand l'anathème
Au sortir de ma lèvre, éclatant sur moi-même,
Me laisserait sur le carreau.
Vous m'avez appelé ; dans ma nuit, je me lève
Et vous obéirai, comme obéit le glaive
Au bras qui le sort du fourreau.

Sinistre précurseur d'immenses funérailles
Vous voulez que je crie autour de nos murailles :
Jérusalem, malheur à toi !
Malheur à toi, malheur, ô cité de scandale !
Je redirai malheur ! jusqu'à l'heure fatale
Où je dirai malheur à moi !

EPITRES, FABLES ET POÉSIES FUGITIVES, *par* M. Théodore LORIN. 1 v. *in*-18.

Il est bien loin de nous ce temps des pièces légères, des chansons plus ou moins spirituelles qui faisaient la réputation de leur auteur, des almanachs des muses, et des poésies fugitives ! Il faut remonter presque jusqu'à l'empire, ou du moins jusqu'aux hommes qui furent contemporains de l'empire, pour retrouver ces causeries délicatement tournées en vers, et ces refrains ramenés avec art, et ce jeu de brillantes antithèses qui tenait lieu de poésie.

La poésie est devenue bien grave aujourd'hui ; instruite à l'école des révolutions et de la philosophie, elle médite, elle aspire aux grandes choses, elle veut remonter au rang que l'antiquité lui avait assigné. Mais comme nous exagérons tout, notre sérieux s'exagère aussi ; il va jusqu'au sombre, il tend toujours

Digitized by Google

au lamentable et au désespérant. Le jeune homme qui, ayant à peine goûté la vie, veut faire part au public de ce qu'il en pense, se pose tout d'abord en Byron, blasé sur tout, désenchanté de tout. Voyez ce bon vivant qui étale ses grâces de cavalier sur les boulevards; homme de plaisirs, de société, de spectacles, il fait des romans frénétiques, des drames effrénés, des élégies romantiques à fendre le cœur. C'est ainsi que tout se tourne chez nous en mode; au lieu des futilités qui se donnent pour ce qu'elles sont, nous avons d'innombrables niaiseries qui affectent la profondeur, et des tristesses poétiques dont on rirait, si elles ne faisaient bailler.

Le recueil, dont nous venons de transcrire le titre, appartient à cette école aujourd'hui éteinte, écho lointain du dix-huitième siècle, caractérisé par un style clair jusqu'à la froideur, des idées fort légères, une nuance de scepticisme épicurien. Nous avons cependant remarqué quelques fables imitées de Lafontaine, qui nous ont paru bien contées.

LE BALLON ET LE FOURGON.

« Un fourgon attelé de six mulles pesantes
  Cahin-caha lourdement se traînait ;
Un ballon décoré de couleurs éclatantes
Dans les plaines de l'air gaîment tourbillonnait.
    « Dieux ! quelle massive tournure !
Dit-il en ricanant : une telle voiture
A peine aux limaçons disputerait le prix.
Mon cher, ajouta-t-il, vous faites, ou je meure,
    Tout au plus un mille par heure :
Avant que vous n'ayez rampé jusqu'à Paris,
Je serai.... » Tout-à-coup une horrible tempête
    Loin de sa route le rejette.
  En vain il veut lutter contre le vent ;
Force fut de céder, trop heureux que l'orage
Ne l'eût point déchiré. Le fourgon cependant,
    Grace à son robuste attelage,
Va toujours son chemin. Ce ballon si léger,
  Pour éviter un imminent danger,
    Vers la terre se précipite.
« Ami, dit le fourgon, tu viens de l'éprouver :
En allant terre à terre on arrive moins vite ;
    Mais on est plus sûr d'arriver. »

Digitized by Google

III. Hygiène, ou art de conserver la santé; *poëme latin d'*Etienne-Louis Geoffroi, *ancien docteur, régent de la faculté de Médecine de Paris; traduit en vers français par* Lequenne-Cousin, *membre de la Société d'émulation de Cambrai, etc.*

Il est des ouvrages dont la date paraît un anachronisme, comme il est des hommes dont le caractère semble démentir les mœurs de leur époque. Ressemble-t-il en rien aux poëtes d'aujourd'hui, le poëte qui se livre à une œuvre de patience? De nos jours où l'on se rit du précepte: *Hâtez-vous lentement*, où l'on saute à pieds joints pardessus les obstacles, où l'on s'évertue à *supprimer le chemin*, selon l'expression de Châteaubriand, n'est-ce pas une singularité, d'autres diront une bizarrerie peut-être, qu'un homme d'un vrai talent (1) voue ses veilles à la traduction non d'un poëte allemand ou anglais (ce qui s'excuserait encore, vu l'urgente nécessité de chercher des modèles ailleurs que chez nos grands auteurs nationaux); mais à l'interprétation d'un poëte ignoré, écrivant sur un sujet ingrat, dans une langue quasi tombée en discrédit? Et si le célèbre auteur de la *Némésis* s'est vu blâmé d'avoir consacré sa verve poétique à la reproduction des belles conceptions de Virgile, n'y a-t-il pas du dévouement à s'obstiner à faire passer dans notre langue sous la forme poétique un poëme didactique latin composé par un moderne? N'y a-t-il pas de l'abnégation à n'aspirer qu'au mérite de la *difficulté vaincue*, quand on se sent animé du feu sacré de la poésie?

Sans chercher à expliquer cette singularité, nous saurons gré à M. Lequenne d'avoir donné l'exemple d'une patience trop étrangère à la plupart de nos littérateurs. Nous qui ne nous sommes point fait allemand ou anglais pour détrôner Homère ou Virgile, et dédaigner ceux qui marchent sur leurs traces; nous qui, tout en rendant hommage au génie de Shakespeare et de Goëthe, ne nous trouvons pas épuisé après cet effort de modestie au point de ne plus trouver de forces que pour dénigrer tout ce qui n'est pas *eux* ou *nous*, nous louerons M. Lequenne d'avoir cru qu'il pouvait se rencontrer des lueurs de poésies dans un idiôme qui répugne à nos petits-maîtres du collége et du monde; nous le louerons d'avoir méprisé les préjugés, d'avoir tiré de l'oubli un poëme dont l'objet tout scientifique ne laisse pas de piquer la curiosité parce qu'il fait soupçonner mille détails dont l'expression tient du *tour de force*, et qu'en littérature, comme dans la gymnastique, si l'on admire la vigueur des muscles et la beauté des mouvemens on réserve aussi des applaudissemens à l'adresse qui sait déguiser sa faiblesse, se ménager des ressources, tirer parti des plus petits avantages et triompher enfin à force de ruses.

La difficulté vaincue n'est pas de la poésie, a dit M. Villemain, je le crois, mais n'y a-t-il pas quelque chose de généreux dans ce courage qui affronte les obstacles; quelque chose de piquant dans cette industrie qui s'ingénie à faire

(1) M. Lequenne est connu par un poëme intitulé la *Vieillesse de Milton*, où l'on remarque des pensées énergiques exprimées avec vigueur et enthousiasme.

Digitized by Google

revivre des conceptions ensevelies dans l'oubli, à les animer quand elles manquent de chaleur, à voiler leur nudité ou à déguiser leur défauts quand leur interprétation littérale scandaliserait la pudeur ou effaroucherait la délicatesse d'une critique exigeante ? Et si nos faiseurs de *vers inspirés*, comparent la tâche du poëte-traducteur au supplice de Mézence, aurons-nous le courage d'applaudir à cette comparaison injurieuse pour l'auteur et pour le copiste ?

Tout est dit sur la traduction et sur les traducteurs, soit en vers, soit en prose, et nous louerons la sage réserve de M. Lequenne qui s'est abstenu (chose rare en ce temps) de faire sa propre apologie tout en protestant de sa modestie, qui a cru inutile pour la gloire de lancer un coup de pied à ceux qui ont parcouru la carrière avant lui, ou de jeter le gant aux traducteurs présents et à venir ; mais ce dont nous le louerons moins, c'est de n'avoir nullement fait connaître l'auteur du poëme ; pas le moindre détail sur une existence qui, pour avoir été peu brillante, peut-être n'en est pas moins chère à la Science dont Geoffroi fit une ardente étude ; étude noble et passionnée puisqu'elle l'inspira malgré l'aridité des matières qu'elle comporte.

Le texte réimprimé est tronqué en plus d'un endroit ; nous ne saurions déterminer jusqu'à quel point un traducteur fidèle peut retrancher ce qu'il juge bon de supprimer ; mais si nous ne disons pas à M. Lequenne : *Quittez-moi cette serpe, instrument de dommage*, parce que nous nous fions à son goût éclairé, nous ne nous expliquons pas pourquoi il n'a pas inséré dans les notes les fragments rejetés, et noté par des guillemets les passages altérés. Ce dont nous nous rendons plus facilement compte (puisque nous sommes sur la voie de la censure), c'est le prosaïsme de certains vers, l'embarras de la construction de certaines périodes et l'étrangeté de certains enjambemens. La concision de la langue latine, le prosaïsme qui ressort nécessairement de l'exposé de certains détails techniques et les difficultés naturelles du sujet, sont autant de considérations qui répondent assez au critique dont elles sollicitent l'indulgence. Aussi mettant de côté l'examen de ces défauts, nous laisserons au lecteur le soin de les découvrir et de les apprécier ; mais ce qu'il remarquera comme nous, c'est la richesse constante de la rime, qualité précieuse, assez rare aujourd'hui pour qu'on la distingue, et qui prouve chez M. Lequenne l'entente de la principale ressource de notre prosodie si pauvre en comparaison de la prosodie latine.

Dès le début du poëme, M. Lequenne s'exprime ainsi dans les vers qu'il substitue à l'invocation à Apollon :

C'est à vous, jeunes gens, que j'offre ces écrits :
Si quelque peu de gloire en doit être le prix,
Sans l'attendre jamais d'une telle matière,
Je la veux à vous seuls rapporter toute entière.
Vous plaire et vous servir sont mes vœux les plus doux :
Veuillez donc agréer ce travail fait pour vous.
Que si de mes leçons les effets sont durables,
Si j'ai pu vous donner des conseils favorables,
Et vous débarrasser d'absurdes préjugés,

Digitized by Google

Dont vos faibles esprits ne sont trop qu'assiégés.
Comme on secoue au vent une poussière immonde,
J'aurai du moins rempli ma tâche dans le monde :
Celle d'avoir servi la faible humanité.
Et vous aussi, Docteurs, gardiens de la santé,
Daignez faire à ce fruit d'une pénible étude
Un accueil de faveur ou bien de gratitude ;
C'est l'encouragement que réclament mes vers !....

Mais ce n'est pas aux jeunes gens seulement qu'il convient d'encourager les nobles efforts de M. Lequenne, c'est encore aux médecins qui, en accueillant le poëme français, rendront hommage à la mémoire de leur respectable confrère; c'est encore aux humanistes dont la mémoire aimera à reconnaître ces hémistiches dérobés avec art aux poëtes de l'antique Rome et à saisir ces idées dont la transformation offre à elle seule un champ d'observations littéraires aussi attrayantes qu'instructives; c'est encore aux gens du monde qui chercheront dans le poëme ces vers-maximes qui ont valu à l'auteur de la *Gastronomie* (dans un genre moins sérieux), ces citations dont l'apropos égaie les convives d'un festin.

Mais c'est surtout à l'*Association lilloise*, dont M. Lequenne vient de se déclarer membre, qu'il appartient d'accueillir avec distinction cette production d'un nouvel associé ; c'est à elle qu'il appartient d'encourager les efforts d'un talent qui s'est déjà révélé à la *Société d'émulation de Cambrai*, et dont le digne Président de notre Association saura d'autant plus faire valoir le mérite qu'il a pu l'apprécier à Cambrai alors que là comme maintenant ici, il était l'âme de ce mouvement généreux qui porte les hommes éclairés de ces deux cités à donner d'utiles encouragements au talent qui s'annonce et grandit par le travail.

Lille. — Imp. de Vanackere fils. 1839.

Digitized by Google

DEUX ÉPOQUES DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

(Second article).

Franchissons maintenant, comme nous le disions plus haut, un intervalle de quatre siècles, et voyons si la société, examinée sous les mêmes rapports, n'a point acquis quelque chose de plus mûr, de mieux réglé, et si elle n'a point fait quelques pas vers la solution des immenses difficultés qui hérissaient son chemin. Le temps de St-Louis est un admirable moment de l'histoire, en ce qu'on y voit clairement l'action divine et l'action humaine, ce que la Providence a préparé, et ce que peut un grand homme pour seconder les vues de la Providence. Beaucoup d'efforts avaient été faits, beaucoup d'institutions étaient ébauchées ; l'esprit qui inspire et qui dirige l'humanité dans le bien avait suscité des hommes remarquables en plus d'un genre ; la monarchie s'était fondée ; la féodalité avait reçu des rudimens de législation ; les communes se développaient ; l'église était puissante ; l'Université de Paris commençait à fleurir ; des ordres monastiques nouveaux rajeunissaient la ferveur de la charité ; la condition des femmes était devenue infiniment meilleure ; la musique, la poésie, l'architecture créaient de beaux ouvrages dans lesquels nous pouvons respirer encore l'esprit chevaleresque et religieux de ces vieux âges : toutes choses qui s'étaient manifestées comme spontanément, qui s'étaient réalisées sous des inspirations diverses, à l'aide d'événemens imprévus, par le concours d'hommes de caractères et de vues fort peu semblables ; de manière que, dans cette espèce de création de la société, où tout se meut naturellement, où les contraires mêmes établissent l'harmonie, on ne peut méconnaître une impulsion mysté-

Digitized by Google

rieuse, une force centrale, qui aide la volonté humaine et qui en maîtrise les effets. Mais bientôt, comme pour ne pas nous laisser croire à une force fatale, comme pour ne pas nous laisser oublier combien notre volonté elle-même peut apporter du sien à cette grande œuvre, un homme s'élève, d'un cœur simple, d'un esprit droit, qui s'est attaché de bonne heure à quelques principes féconds sur lesquels il se dirigera dans toute sa conduite. Doué de la naïveté précieuse du génie et de la vertu, il enchaîne toute sa vie à des pratiques religieuses dans lesquelles son âme se retrempe à chaque heure; et en même temps son regard embrasse tous les besoins de son siècle, sa prévoyance comprend ce qu'il faut semer dans les lois pour l'avenir, sa sagesse apprécie ce qui est immédiatement possible, et laisse mûrir les fruits qu'il gâterait en voulant les hâter. Louis IX avait pour ainsi dire concentré dans son âme toutes les bonnes tendances de son temps; il les y réchauffait, pour les faire rayonner avec plus de force sur toute la circonférence de l'Etat; l'attraction de cet astre du treizième siècle est si douce, qu'on y obéit sans s'en apercevoir; non seulement la féodalité française gravite vers lui, et se rapproche ainsi de l'unité monarchique, mais encore toute l'Europe, l'Europe des croisades surtout, reconnaît en lui le grand prince, l'irréprochable justicier, le chrétien sublime. Aussi, en jetant sur ses travaux consignés dans l'histoire un coup-d'œil rapide, nous trouverons qu'il a mis la main avec plus de force et de succès qu'aucun autre aux trois principales fonctions sociales dont nous avons parlé dans la première partie de cette étude; et par la même raison son règne nous montrera mieux qu'aucun autre combien la société chrétienne s'était transformée depuis le huitième siècle.

1° C'est surtout en ce qui concerne les rapports de la puis-

Digitized by Google

sance spirituelle et de la puissance civile, que St-Louis pouvait, à cause de son caractère éprouvé, rendre d'immenses services. Les dissentions entre la papauté et l'empire, qui avaient commencé à troubler le monde sous les Carlovingiens, étaient alors dans leur plus grande fureur. Frédéric II, représentant terrible de ces faux principes de la politique impériale, dont nous avons essayé de développer les conséquences dans un travail particulier sur la *France et l'Allemagne*, semblait avoir juré l'extinction de la puissance spirituelle au profit de son propre pouvoir. Le tyran superbe, qu'une partialité aveugle a tant exalté, osait s'appeler lui-même la *Loi vivante*, et ce mot résumait toute l'insupportable ambition qui le dévorait. Dans cet esprit, peu soucieux de croisade et de chrétienté, il ne songeait qu'à subjuguer l'Italie; il fraternisait avec les Mahométans; il mettait ses belles qualités d'intelligence au service d'une volonté égoïste et perverse. C'est surtout de cette époque qu'on peut dire, avec tous les historiens de bonne foi, avec Jean de Muller, avec Herder, qu'on ne soupçonnera point de partialité en faveur des papes, que, sans l'énergique résistance de ces pontifes, l'Europe ne serait probablement aujourd'hui qu'un pays de sauvages, un désert mongol. L'Allemagne elle-même, que ses empereurs voulaient mettre au-dessus du principe civilisateur, ne recueillit que misère et humiliation de ses efforts; et de tant de maux, elle ne retira, comme dit Herder, aucun avantage qui répondît à l'éclat de ses prétentions. Louis IX devait-il se mêler à cette lutte ardente, où tant de passions et d'intérêts se trouvaient mêlés à la question des principes? Jamais, certainement, il ne se serait prononcé contre la puissance pontificale qu'il vénérait du fond de son cœur, et qu'il considérait comme le centre de la chrétienté; mais d'un autre côté se déclarer contre l'empire, n'eût été réveiller en France bien des passions qui sympathisaient avec celles de Frédéric; c'était exposer l'Etat aux discordes qui l'avaient agité pendant sa minorité; c'était interrompre ses travaux d'organisation pour allumer une guerre civile dans la république chrétienne.

Digitized by Google

Il résista donc aux instances de Grégoire IX et d'Innocent IV ; il s'efforça d'amener une conciliation fondée sur la bonne foi qu'il supposait à tort à Frédéric ; et en définitive, bien convaincu que l'église ne périrait pas, il borna ses efforts à préserver son pays de ces questions brûlantes, et à montrer par son exemple combien une législation progressive était plus propre à les résoudre que les violences et les surprises de la guerre.

Si, en ce temps, il y avait beaucoup moins d'ecclésiastiques guerroyans que sous les Carlovingiens, il en restait cependant encore un assez grand nombre, ceux surtout qui étaient de haut lignage, et considéraient le caractère militaire comme tellement inhérent à leur race, que même l'onction sainte ne pouvait l'effacer. Ils avaient châteaux fortifiés, et endossaient plus volontiers cotte-d'armes que chasuble, comme disent les chroniqueurs. Tels furent les prélats de Rouen, de Beauvais et de Reims, contre lesquels la reine Blanche eut des différens très-sérieux à soutenir. Souvent, à l'appui de leurs intérêts féodaux, ces évêques lançaient l'excommunication et l'interdit, et la multiplicité de ces mesures, qui d'abord avaient été puissantes, finissait par décréditer la religion même. C'étaient des abus déplorables ; des rois et des papes avaient essayé d'y apporter remède ; mais ces abus même en combattaient d'autres bien plus dangereux ; et c'est ce qui rendait impossible leur destruction immédiate.

Il ne faut pas oublier en effet que l'église, dès qu'elle se vit inondée de barbares, se posa vis-à-vis d'eux comme digue, pour diriger le torrent puisqu'elle ne pouvait le refouler. Quand la barbarie se régularisant peu-à-peu devint la féodalité, il était bon que l'église eut sa place dans le nouveau système, qu'elle eût des terres et des droits seigneuriaux, et que, s'appuyant ainsi sur la même base que la milice, elle put marcher avec la même liberté. Il était bon que des hommes, sortis de grandes familles féodales, fissent partie du clergé, afin de lui donner un nouveau poids aux yeux de soldats grossiers, superbes, qui ne respectaient que leur race, et foulaient

Digitized by Google

aux pieds tout ce qui sentait le servage. Dans les commencemens, les Francs devenus prêtres crurent que, pour faire respecter leur ordre, il fallait qu'ils sussent aussi manier l'épée; de là une confusion de fonctions militaires et enseignantes qui amena de grands scandales. Puis, quand ils comprirent mieux la nature de l'institution chrétienne, les armes spirituelles de l'interdit et de l'excommunication leur servirent de défense; et si les passions s'en mêlèrent souvent, il n'en est pas moins vrai qu'il eût été très-malheureux pour l'Europe que ce puissant moyen de terreur eût été brisé trop tôt. En général on s'en servait pour réprimer les brigandages, pour protéger les serfs, pour rétablir les communications, pour favoriser le commerce. « Les lois sont méprisées, écrivait Grégoire VII aux évêques français pour réveiller leur sollicitude et leur courage; la justice est foulée aux pieds, tout ce qu'il y a de hideux, de cruel, de déplorable et d'insupportable se fait impunément, et la licence en a fait une coutume (1). » — « Ce n'est pas assez, ajoute-t-il, en parlant du roi Philippe I, que le pillage des églises, les adultères, les rapines, les parjures aient provoqué sur sa tête la colère divine; bien plus, dernièrement, semblable à un brigand, *more prædonis*, il a enlevé à des commerçans, réunis de plusieurs parties du monde dans un marché de France, une très-forte somme d'argent, *infinitam pecuniam abstulit*; sans doute il ne lui suffit plus de renfermer les maux qu'il cause dans les limites de son royaume, il veut les étendre par toute la terre. »

On voit par ce passage de quelle nature étaient au fond la plupart des griefs que l'église reprochait aux seigneurs laïcs. Elle voulait que le travail et le commerce fussent libres, que serfs et bourgeois fussent libres d'acquérir aussi bien que les nobles et les guerriers, qu'il n'y eût entre tous les hommes

(1) Quidquid fœdum, crudelé, miserandum intolerandumque est, ibi et impune agitur, et adeptâ licentiâ jam in consuetudine habetur.

qu'un droit et une loi, comme il n'y a qu'un Dieu. Les seigneurs féodaux, au contraire, voulaient garder leurs coutumes particulières; leur privilége d'opprimer ceux qu'ils considéraient comme des hommes vils et d'une autre espèce que la leur. Ils s'indignaient de ces prétentions d'égalité devant la justice proclamée par les prêtres. C'est ce qu'on voit clairement dans une charte signée en 1246 par les grands vassaux de la couronne, lorsqu'ils voulurent se liguer contre le clergé dont ils redoutaient l'influence sur l'esprit de Louis. « Le clergé, » disent-ils, aveuglé par son ambition, ne veut pas se souvenir » que les terres de France ont été ouvertes au Christianisme par » les barons du glorieux Charlemagne. Les clercs nous ont » d'abord séduits par une trompeuse humilité; on les a vus » s'établir ensuite insensiblement dans les châteaux bâtis par » nous, et absorber peu à peu la puissance séculière. Il en est » résulté que les enfans des serfs jugent ainsi, d'après leurs lois, » des hommes libres; comme si, d'après nos coutumes, une » semblable juridiction appartenait à d'autres qu'à nous. C'est » pourquoi nous, les nobles hommes du royaume, considérant » qu'il a été conquis, non par le droit civil, non par l'outrecuidance des clercs, mais bien par l'épée des barons, défendons » que personne invoque la justice cléricale... Ainsi notre patri- » moine se relèvera, etc. » On voit, dans ce précieux document, l'esprit de la classe militaire de cette époque se révéler tout entier; il a même déjà sa théorie; il fonde son droit sur la conquête, il veut garder ses *coutumes* de conquérant, de maître, afin de relever son patrimoine, et n'entend pas que les enfans des serfs fassent prévaloir leur loi d'égalité chrétienne et de justice commune sur les prérogatives de l'épée. Et comment s'exerçaient ces prérogatives de l'épée? par les guerres de baron à baron, dont nous parlerons tout-à-l'heure. « Le royaume, dit Guibert de Nogent, était troublé par les querelles particulières; partout des brigandages répétés, les routes infestées çà et là, des incendies sans fin, des combats sans cause; tout ce qui s'offrait aux regards des cupides deve-

Digitized by Google

nait leur proie. » (1) « Tous les cœurs, écrivait le cardinal Damien, sont vexés de ces discordes furieuses ; tous les jours des guerres, des bandes armées, des aggressions hostiles. Pour la moindre injure, on se déclare la guerre, on assemble ses partisans armés, on tire de ses ennemis une vengeance sans proportion avec le mal. » (2)

Si nous voulions, par des citations et par des faits, justifier la plupart des interdits et des excommunications, notre tache ne serait pas difficile, mais elle serait trop longue. On verrait que presque toujours c'étaient des attaques contre le principe barbare de la conquête et du droit du plus fort. C'était donc une nécessité ; mais cette nécessité, comme nous l'avons déjà dit, n'en était pas moins un malheur. Toute fonction qui exerce une grande puissance politique, et qui par conséquent est riche et honorée, devient bientôt un objet de convoitise pour des ambitieux, des intrigans, des gens avides. Déjà sous Robert et Henri I, Glaber Rodolphe, bénédictin de Cluny, disait : « La simonie règne partout dans les églises, les dons gratuits de Jésus-Christ deviennent un objet de gain pour l'avarice. » Le cardinal Damien se plaignait au pape Boniface des clercs qui, pour parvenir à l'épiscopat et aux dignités ecclésiastiques, se font les esclaves des princes. « Vous n'êtes point, leur dit-il, exempts du crime de simonie pour n'avoir point donné d'argent ; vous faites pis que cela, vous vous vendez vous-mêmes. » En outre, les prélats qui ne faisaient point la guerre de leur personne, se croyaient souvent obligés de la faire par leurs vidames et leurs avoués ; c'était un des droits féodaux des évêques et des monastères qui avaient des terres en fiefs ; et le cardinal Damien s'en plaint encore amèrement comme d'un insupportable scandale : « Il est absurde, dit-il, que les prêtres du Seigneur se permettent ce qui est

(1) Maximis ad invicem hostilitatibus regni facta perturbatio ; crebra ubique latrocinia ; viarum obsessio passim ; incendia infinita ; multis causis prædia, etc.

(2) Furentibus discidiis cuncta hominum corda vexantur, etc.

défendu au vulgaire, et prêchent par leurs œuvres ce qu'ils combattent dans leurs discours. » Quelquefois même l'esprit de race qui animait la féodalité tendait à envahir la hiérarchie ecclésiastique, et à la rendre héréditaire, ce qui eût porté le coup de mort à la civilisation naissante : ainsi, dans une lettre au pape Pascal, Ives de Chartres se plaint de l'évêque Ranulfe, homme violent et sans mœurs, qui avait obtenu d'un comte de Normandie que ses enfans, à peine âgés de douze ans, lui succéderaient dans l'épiscopat. Aussi tous les caractères élevés souhaitaient que la fusion de l'autorité temporelle et de l'autorité spirituelle cessât autant que les circonstances pouvaient le permettre. Le même évêque de Chartres dont nous venons de parler s'était fait consacrer à Rome avant de s'adresser à la cour : essayant ainsi de reconquérir l'indépendance. Accusé de trahison et jeté dans un cachot par le vicomte d'Etampes, il défendit au clergé et au peuple de Chartres de prendre les armes pour le délivrer. « Ce n'est point, leur dit-il, par les incendies, les ravages et les gémissemens des veuves que vous appaiserez la colère divine : recouvrer son évêché par les armes c'est l'envahir. » Ainsi il ne voulait être ni un esclave de la féodalité ; ni un seigneur féodal ; il voulait être libre comme évêque, et n'exercer que l'autorité de la foi et de l'intelligence.

Les faits qui précèdent et que nous avons recueillis, comme nous ferons encore par la suite, les uns dans l'histoire de St-Louis de M. de Villeneuve-Trans, les autres dans les savans travaux de Ducange et dans les documens originaux, nous prouvent deux choses : l'une que l'action politique de l'ordre clérical était encore nécessaire à la société ; l'autre, qu'il y avait néanmoins tendance à l'abolir, et à séparer les deux pouvoirs ; tendance manifestée d'un côté par la féodalité que l'église gênait ; et de l'autre par l'église même dont les plus saints personnages auraient voulu se dérober aux nécessités fâcheuses de leur temps. Cette tendance était si réelle partout ; il est si vrai que la nécessité seule de se défendre et de continuer

Digitized by Google

une tutelle religieuse sur la société trop jeune encore empêchait d'y obéir, que, dans la fureur même des guerres du sacerdoce et de l'empire allemand, un pape, Pascal II, avait proposé, pour en finir, de rendre toutes les donations impériales faites à l'église d'Allemagne depuis le IXe siècle, à condition que le pouvoir féodal lui laissât toute sa liberté d'enseignement et de hiérarchie. Mais l'empereur n'accepta pas même cette condition; il ne voulait pas évidemment que l'église fût libre; et cette concession presque désespérée d'une âme généreuse n'eut aucune suite.

Il fallut donc attendre du temps et d'un grand nombre de conciliations partielles, la guérison d'un mal encore nécessaire. Déjà, sous la régence de Blanche, le principe avait été formulé nettement par le parlement féodal; les démêlés de la reine-mère avec les évêques de Reims, de Beauvais et de Rouen, avaient excité de grandes répulsions: on déclara donc que les ecclésiastiques possédant fiefs se trouveraient à l'avenir, en matière civile, soumis comme les laïcs au jugement du roi et des pairs. Toutefois le clergé n'accepta point encore cette décision d'une manière absolue; Grégoire IX, en défendant d'interdire les chapelles royales, avait pourtant réservé au saint siége le droit d'y autoriser en certains cas. Nous ne pouvons croire, avec M. de Villeneuve, qu'on retombait ainsi sous la *main plus pesante* des papes. Il nous semble au contraire que le droit d'opposition au pouvoir civil se trouvant ainsi concentré, devenait plus régulier, plus accessible aux accommodemens. Une séparation brusque des deux pouvoirs eût été funeste, comme toutes les révolutions brusques; les chatelains longtemps maîtrisés, et encore indisciplinables, se seraient jetés avec fureur sur toutes les ressources de l'église, et auraient tari ses moyens d'existence, pour *relever leur propre patrimoine*, comme ils disaient. Avant donc de dégager l'état de ses langes, il fallait attendre qu'il put marcher; or il ne le pouvait pas; l'unité française, qui devait se former par la monarchie, n'existait pas encore; à proprement parler, il

Digitized by Google

n'y avait point encore un Etat, et le royaume de France n'était encore qu'un mot prophétique qui attendait la réalité. La papauté fut donc sage, lorsqu'elle donna la main à la monarchie pour s'élever; mais elle ne devait point encore abandonner sa suprématie politique. Les principes absolus sont bons, lorsqu'ils sont vrais, parce qu'alors ils indiquent un but auquel il faut arriver. Mais la théorie va plus vite que la pratique; et bien des révolutions nous ont appris que l'absolu des idées brise tout lorsqu'il s'introduit sans ménagement dans les faits.

Cette politique ressort de toute la conduite de St-Louis. Il ne perdit jamais de vue le principe posé par le parlement; il le confirma dans toutes les occasions; mais il ne chercha jamais à en pousser les conséquences au delà de ce que pouvait autoriser une sage et lente conciliation des intérêts. Il se fiait au ciel et à sa conscience; c'est pourquoi il ne se pressait pas. Au reste, quel homme était mieux fait que lui pour pousser ce labeur si difficile, et qui exigea tant de siècles? La plupart des princes, lorsqu'ils voulaient repousser le pouvoir temporel du clergé, pouvaient être soupçonnés d'égoïsme, et quelquefois de desseins secrets contre l'existence même d'une église indépendante; leurs efforts excitaient plus de défiance que de sympathies. Louis, au contraire, était sous le rapport au dessus de toute suspicion; on savait que sa politique, en écartant le prêtre de l'arène des intérêts vulgaires, ne cherchait qu'à fortifier en la purifiant l'autorité de l'enseignement chrétien. On le voyait entouré de frères prêcheurs et mineurs, de ces simples, bons et savans religieux, Vincent de Beauvais, Thomas d'Aquin, et beaucoup d'autres, qui, par leur pauvreté volontaire, étaient comme une protestation vivante contre les abus de la richesse et de la puissance cléricale, comme un appel infatigable à une vie indépendante du monde, et puissante seulement par l'intelligence et par la vertu. Ces ordres mendians réalisaient en effet de la manière la plus vive le principe de la séparation

des fonctions spirituelles et temporelles ; c'était, comme tous les ordres monastiques, un idéal proposé à l'imitation plus ou moins exacte ; mais un idéal de détachement absolu, et de complète confiance en la puissance de la foi et de l'amour. St-François d'Assise, ce poëte naïf, qui parlait de Dieu aux petits oiseaux, et qui néanmoins savait fonder une société bientôt répandue par toute la terre, semblait avoir légué à Louis ce mélange de simplicité et de génie qui le caractérisait. Cette sympathie était si intime, que peu s'en fallut que le roi de France ne se fît frère-mendiant. On réussit à l'en détourner ; mais l'esprit d'abnégation, de dévouement pour le pauvre peuple, et d'aversion pour le faste et l'ambition des prêtres n'en resta pas moins vivace dans son cœur ; il continua d'en transporter les effets dans l'ordre politique ; et il y eut ainsi une chaîne secrète qui, en passant par son âme, mettait en communication l'esprit franciscain avec l'organisation de l'Etat, et y produisait une action vitale.

En même temps que la puissance enseignante revenait ainsi peu-à-peu à ses fonctions naturelles, il naissait des forces auparavant inconnues pour lui donner de nouveaux appuis et de nouveaux organes. Déjà l'université de Paris avait manifesté l'esprit progressif qui travaillait spécialement la France. Dès le onzième siècle, des princes, des nobles, mais surtout des génies étrangers y affluaient de toutes parts ; l'honneur d'y enseigner était le plus grand de tous ; on n'y regardait pas à la nationalité des professeurs ; il suffisait qu'ils fussent de la grande république chrétienne. Des papes, des évêques, des cardinaux en sortirent ; et tandis que les chevaliers dédaignaient les lettres, la bourgeoisie s'y éclairait de cette lumière des sciences, qui fut sa principale force. L'université la plus illustre du monde fut la fille aînée des rois de France ; et Paris qui la possédait devint par elle une autre *Cariath-Sepher*, la ville des lettres, selon l'expression de Grégoire IX.

Les bibliothèques se formaient aussi. Déjà au douzième siècle on disait qu'église sans bibliothèque était citadelle sans

Digitized by Google

munition ; St-Louis, dans la même pensée, fonda celle de la Ste-Chapelle qu'il venait de bâtir. Les bibliothèques de Beauvais, de Soissons, de Tours, de Marseille, étaient déjà célèbres ; mais le bon roi conçut l'idée de rendre la sienne publique, et de faciliter ainsi l'étude à tous les esprits qui s'y sentiraient appelés. Si son œuvre dura peu, l'idée ne lui en appartient pas moins ; elle fut reprise par ses successeurs. Encouragé par lui, Vincent de Beauvais composa son *Miroir Historial*, espèce d'encyclopédie telle qu'on pouvait la faire en ce temps, et qui fut un secours précieux pour l'extension des études.

Ami de la poésie, il accueillait à sa table des menestrels ambulans ; ami de la musique, il fit multiplier les orgues ; ami de l'architecture, il fit construire plusieurs beaux édifices, et le plus beau de tous, cette admirable Sainte Chapelle, qui nous fait encore respirer aujourd'hui toute la grâce, l'élévation, et la tristesse sublime dont l'architecte avait sans doute découvert le type dans l'âme de son maître. Les sciences physiques elles-mêmes prenaient un assez bel essor ; on sait quelles merveilles la voix populaire attribuait à Roger Bacon et à Albert-le-Grand. Il paroissait des traités de géographie ; et la relation du moine brabançon Ruysbroech ou Rubruquis, envoyé en Tartarie et en Chine par Louis, est encore pleine pour nous de renseignemens utiles. Ce que Louis, à l'exemple des papes, avait essayé dans l'intérêt de la pensée humaine et du prosélytisme religieux, les Vénitiens, en envoyant les frères Polo, le continuèrent dans l'intérêt de leur commerce : encore un de ces contrastes qui font ressortir dans toute notre ancienne histoire, au-dessus de l'esprit intéressé des nations, l'esprit éminemment civilisateur de la France !

Mais, parallèlement à cette résurrection de l'influence intellectuelle, il faut placer les efforts dirigés contre les influences désordonnées d'un reste de barbarie. Voyons donc ce qui se passait au sein même de l'établissement féodal.

Digitized by Google

2° Comme la plupart des historiens, conduits par des affections ou des antipathies, n'ont représenté l'âge chevaleresque que sous le point de vue qui leur convenait, rien n'est plus contradictoire que les opinions généralement reçues sur la société de cette époque. Pour les uns, le moyen-âge n'exhala que des parfums de poésie, de loyauté, d'amour, de religion; aux autres il ne laisse entendre qu'un long gémissement d'oppression, ou un brutal ricanement de débauche. La vérité, c'est que, dans cet âge comme dans les autres, il y a de tout. Il y a des caractères candides, pieux, justes; il y a des tyrannies et de grossières licences. Ces nobles cœurs, qui nous apparaissent si brillans dans l'histoire, c'était le petit nombre choisi, qu'une impulsion céleste élevait au-dessus du siècle, et qu'elle plaçait à toutes les hauteurs sociales, comme des luminaires, pour conduire petits et grands vers un meilleur avenir. Car la société ne s'améliore que par le progrès moral; et ce progrès ne se réalise jamais subitement, mais par l'exemple de quelques-uns, qui peu-à-peu se répand, devient point d'honneur, puis habitude, et enfin constitue les mœurs publiques. Les tyrans féodaux, au contraire, représentaient cette foule qui, dans tous les temps, s'imagine qu'on en fait assez quand on reste au niveau des mœurs générales et des institutions existantes; gens qui ont horreur des choses nouvelles, qui craignent la théorie du *mieux*, et que leurs traditions, leurs coutumes, leurs intérêts, leurs passions, leurs jalousies, jettent à la traverse de toutes les bonnes réformes. Semblables à ces chatelains dont le donjon s'élevait sur les défilés des montagnes ou les passages guéables des rivières, ils profitent de leur position pour crier *halte!* à la société qui veut passer; et s'ils ne peuvent lui barrer son chemin, au moins ils la rançonnent, et il faut

Digitized by Google

que la justice transige avec ce qu'ils nomment leurs droits acquis. Les premiers seront représentés ici par St-Louis, et par ceux qui le secondèrent dans ses grandes entreprises; on trouvera les autres dans les chefs féodaux dont il eut sans cesse à combattre les prétentions et les préjugés politiques.

Lorsque les efforts des Carlovingiens, pour constituer par les bénéfices révocables une administration monarchique, eurent échoué; lorsque les chefs militaires, abandonnés à eux-mêmes pendant les invasions normandes, eurent établi leurs seigneuries indépendantes, il ne resta plus d'autre principe d'unité française que l'unité morale de la religion. C'est pourquoi, en attendant que cette unité morale ramenât celle du gouvernement, les vieilles coutumes barbares reprirent quelque chose de leur ancienne vigueur.

Deux choses accompagnent essentiellement la souveraineté : le droit de guerre, et le droit de justice. Donc les petites souverainetés seigneuriales s'arrogèrent ces deux droits, et les conçurent, non d'après les principes du Christianisme, mais d'après ceux de la barbarie germanique. Le *criterium* de la justice d'une cause, ce fut la force. Quand deux propriétaires eurent des différens dont leur suzerain ne voulait ou ne pouvait prendre connaissance, ils se déclaraient la guerre, et le plus fort était censé avoir raison. Lorsqu'au contraire ils comparaissaient devant leur supérieur pour vider légalement la querelle, on introduisait les plaideurs dans le champ clos du duel judiciaire; et là, c'était encore le plus fort qui était censé avoir raison. L'église, l'unité morale, fut la première à s'élever contre cet état de choses qui ramenait toute l'Europe à l'état sauvage. Par la Trève-de-Dieu, elle combattit les guerres privées; et quand au duel judiciaire, elle y introduisit des cérémonies et des sermens propres à effrayer le coupable et à soulever contre lui ses propres remords, soit pour l'empêcher de combattre, soit pour le troubler en combattant, et ôter ainsi quelques chances de succès à l'injustice. N'oublions jamais que les vraies améliorations se sont tou-

Digitized by Google

jours faites ainsi, par voie organique, et non par voie de fracture et de violence. Organiser le désordre, c'était y introduire un certain ordre, et par conséquent le diminuer. Faire tout à la fois était impossible.

Au 13e siècle, ces principes d'organisation, dans leur marche lente, avaient déjà fait beaucoup de chemin. Philippe de Beaumanoir, qui siégeait dans le parlement de St-Louis, a écrit un recueil des coutumes de Beauvais, où l'on trouve des documens très curieux sur la législation des guerres privées. Celui qui provoquait la guerre s'appelait le *Quiépetaine*, ou chef de la guerre. Dès qu'elle était déclarée, les deux adversaires faisaient semondre tous ceux que la coutume ou l'amitié alliaient à leur cause. Ces guerres n'ayant été dans l'origine que des querelles de familles, tous ceux du lignage s'y trouvaient enveloppés de droit et malgré eux, jusqu'au degré où la parenté finissait : s'y refuser, c'était renoncer à la parenté, se rendre incapables de succéder aux parens, et de prendre part aux *compositions*, c'est-à-dire aux amendes et aux intérêts civils imposés aux meurtriers. Ainsi nous voyons ici reparaître dans Beaumanoir cette coutume germanique déjà si bien signalée, mille ans auparavant, par Tacite, lorsqu'il disait des Germains : « Il faut qu'ils embrassent les haines de leurs » pères ou de leurs parens, aussi bien que leurs amitiés ; mais » elles ne sont pas implacables, le meurtre même s'absout » moyennant une certaine quantité de bétail, et la famille en- » tière reçoit cette composition » (1).

Toutefois, cette obligation était devenue moins rigoureuse pour les parens éloignés du seigneur féodal et pour ses amis ; ils n'étaient pas obligés de le secourir, mais ils le pouvaient. S'ils lui prêtaient leurs armes, leurs chevaux, leur demeure ; s'ils

(1) *Suscipere tam inimicitias, seu patris, seu propinqui, quam amicitias necesse est. Nec implacabiles durant ; luitur enim etiam homicidium certo armentorum ac pecorum numero, recipitque satisfactionem universa domus.*

conduisaient une compagnie à son aide ; alors ils se trouvaient par leur fait engagés dans la guerre, et on pouvait leur courir sus. Mais l'obligation rigoureuse de secourir le seigneur en guerre pesait particulièrement sur les vassaux ; et sur tous ceux, dit Beaumanoir ; « à qui il convient de faire aide par reson de signorage. » La plupart ne devaient le servir que de leur propre personne et de leurs gens ; mais les possesseurs des fiefs qu'on appelait *jurables* et *rendables* étaient astreints par leur serment à rendre leur château même à leur seigneur dont ils le tenaient, lorsqu'il en avait besoin, et à la première sommation. Alors le possesseur du fief sortait et faisait enlever ses meubles ; ou du moins son seigneur y devenait maître absolu ; les clefs lui étaient remises ; sa bannière était arborée sur les tours, les murs et les portails ; deux ou trois de ses gens montaient sur la plus haute des tours ; et criaient par trois fois le *cry d'armes* de sa famille (1). Là, le seigneur plaçait des gardes, déposait les prisonniers, amassait des vivres ; de là, il s'élançait sur les terres voisines, harcelait son ennemi, et se fortifiait de toute la désolation qu'il répandait dans les campagnes.

Les gentilshommes seuls avaient le droit de guerre ; toutefois les communes se l'arrogèrent aussi quand elles furent assez puissantes. Les ecclésiastiques ayant fiefs étaient assimilés aux nobles, et guerroyaient par leurs vidames et leurs avoués. La coutume ne permet de recourir à la guerre que pour venger les injures graves et publiques ; mais les coutumes étaient des essais de législation, et non des lois en vigueur ; aussi voit-on fréquemment résoudre par le même moyen les questions d'héritage. Les seigneurs mêmes, trop ignorants pour prendre connaissance d'affaires compliquées, ou trop faibles pour

(1) Et super turres et portalia aliorum suprascriptorum locorum.... fecit ascendere vexillum seu banneriam dicti comitis Tolosani, et ex parte ipsius ter proconizari, et clamare altâ voce signum dicti comitis, scilicet Tolosam.... (Titre d'hommage de l'an 1245).

Digitized by Google

imposer un jugement définitif, ordonnaient à leurs vassaux de guerroyer pour en finir : la guerre était donc en ce cas un véritable combat judiciaire, un duel collectif. La déclaration de guerre était quelquefois soudaine et immédiatement suivie d'effet, comme lorsque dans une discussion vive, les adversaires mettaient la main à l'épée ; alors tous ceux qui étaient présens à la dispute s'y trouvaient enveloppés, et devaient suivre leur parti. Le plus souvent il y avait défi, soit par paroles, soit par écrit, soit par un geste symbolique, comme en secouant le pan de sa robe. Beaucoup d'autres détails réglementaires démontrent les efforts qu'on faisait pour arracher du moins à l'arbitraire des passions humaines, quelques lambeaux de cette funeste puissance du glaive.

Tous les monumens de cette époque, les chroniques, les légendes, les coutumes, les actes législatifs, les romans, révèlent la multiplicité et les effets ruineux des guerres privées. Des trèves imposées par la religion, la défense de combattre à certains jours de la semaine, des délais imposés entre la déclaration de guerre et l'entrée en campagne, des exemptions accordées à certaines personnes, telles furent d'abord les entraves imaginées par des moines, par des évêques, par des conciles, par des princes bien intentionnés, pour arrêter la violence du mal. Louis, qui toujours, comme nous l'avons déjà dit, saisissait dans les affaires de son temps les bonnes idées pour les pousser en avant, développa plus que personne, l'établissement des trèves, en prescrivant ce qu'on appela la Quarantaine-le-Roi, qu'on ne pouvait enfreindre sans encourir l'accusation de trahison. C'était une trève de quarante jours, interposée entre le défi et l'entrée en campagne, pendant laquelle les parens enveloppés malgré eux dans la querelle devaient naturellement, dans un grand nombre de cas, essayer de concilier les deux adversaires. Douze ou treize ans plus tard, après sa première croisade, il prit une mesure plus décisive, et interdit généralement les guerres privées entre les seigneurs. Il est probable qu'il ne fit exécuter d'abord cette

Digitized by Google

ordonnance que dans les fiefs relevant de lui; mais peu à peu elle devint loi du royaume; et elle était rédigée de manière à conduire là : « Avons prohibé toute guerre, incendie, et perturbation de charrue *dans notre royaume.* »

Le duel judiciaire, autre application du droit du plus fort, avait aussi reçu quelques règles au moyen desquelles on essayait de protéger l'innocent : faibles garanties! La coutume Normande en avait ainsi réglé les solennités : dans cette province, on ne pouvait intenter une action capitale, sans offrir au moment même de prouver le crime par le combat. L'accusé, sommé de comparaître devant le juge, déniait le fait; et aussitôt on jetait de part et d'autre les gages de bataille en plein tribunal. Les deux champions étaient enfermés dans la prison du duc jusqu'au jour du combat, sans doute pour réveiller dans la solitude les terreurs de la conscience coupable. Si l'un d'eux prenait la fuite par la négligence des gardes, ceux-ci étaient condamnés à la peine qu'il aurait subie s'il avait été vaincu : c'était d'ordinaire, la mort ou l'infamie. Le fugitif était proclamé à son de trompe et par cri public, puis déclaré calomniateur, ou atteint et convaincu du crime qu'on lui imputait. Le haut justicier était tenu de procurer des armes aux champions. Le jour du combat, ils se présentaient devant le juge avant l'heure de midi, légèrement armés, les cheveux coupés au-dessus des oreilles : là, ils renouvelaient ou modifiaient l'accusation et la défense, puis marchaient vers le champ clos, où ils étaient attendus par quatre chevaliers, choisis par eux-mêmes pour la garde du camp. Le peuple s'assemblait en dehors de la lice. Alors on proclamait le *cry d'armes* du Duc, marque d'autorité, par laquelle il prenait sous sa protection les deux combattans, afin qu'aucun n'eût à leur nuire par paroles ou par signes. Les champions entraient en se tenant par la main, se mettaient à genoux, et juraient chacun de son côté avoir bonne cause. Ensuite on leur demandait leurs noms; on leur demandait s'ils croyaient en Dieu le Père, le Fils et le St-Esprit; et quand tous deux avaient

Digitized by Google

répondu, *oui*, le défendeur disait : « Ecoute, homme que je tiens; que ce Dieu me soit en aide; je n'ai point commis le forfait dont tu m'accuses. » L'autre, l'appelant par son nom, lui répondait : « Tu en as menti. » Alors ils juraient de n'user d'aucune sorcellerie l'un contre l'autre; on leur donnait leurs armes; les quatre maréchaux du camp se plaçaient entre eux; ils se mettaient tous deux dévotement en oraison. Cela fait, les maréchaux se retiraient aux quatre coins du camp; et lors criait-on de par le Duc : « Laissez-les aller. » Celui qu'un bras plus fort ou plus adroit que le sien avait déclaré coupable était traîné hors du camp, et pendu ou brûlé, selon les circonstances; cependant, si l'accusé soutenait l'attaque de son adversaire jusqu'à l'apparition des étoiles, il était reconnu innocent.

L'histoire nous offre peu de spectacles aussi singuliers que celui-là. Un brutal combat entre deux ennemis se conçoit; mais ces formes de procédure, ces cérémonies religieuses, ces sermens et ces prières, attachés à un acte aussi dénué de justice, forment un contraste étrange. Il est évident que ces règles, qui semblaient consacrer le combat judiciaire, n'étaient en réalité qu'un lent effort pour abolir cette coutume déraisonnable, en y introduisant peu-à-peu quelques raisonnemens pour préparer à la raison. Le duel était encore dans toute sa vigueur, lorsque St-Louis résolut d'effacer cet absurde chapitre des coutumes féodales. Le roi juste par excellence était si révolté d'un pareil abus, qu'en aucune autre matière il ne montra plus de constance et de résolution. Trois jeunes gentilshommes flamands, se croyant dans les domaines de leur oncle, l'abbé de St-Nicolas, près Laon, chassèrent dans les bois d'Enguerrand, sire de Coucy, qui les fit pendre dès le lendemain aux plus hautes tourelles de son château. L'abbé en appela au roi, qui fit arrêter Enguerrand. Allié aux plus puissantes familles de la féodalité, aux comtes de Flandres, de Gueldres, de Guines, à la famille royale même, appuyé par le roi de Navarre, le duc de Bourgogne, le duc de Bre-

Digitized by Google

tagne, et tout ce qu'il y avait de plus haute aristocratie en France, le sire de Coucy demanda le gage de bataille ou le jugement de Dieu. Louis, se voyant presque seul disposé à le refuser, voulut ajourner le parlement. « M'oppose à cette mesure, s'écria le duc de Bretagne en se levant de son banc; invoque les privilèges de la noblesse et insiste sur le gaige de bataille. » Louis ne céda point, et le parlement fut ajourné. Les mêmes demandes de duel furent également repoussées par le roi dans cette seconde assemblée; il réduisit Enguerrand à invoquer sa grâce, au moins pour la vie, et crut prudent de l'accorder : « Mais, disait-il, si je croyais que Dieu m'ordonnât certainement de vous faire mourir, la France entière, notre parenté même, ne vous sauveraient pas! » (1) Ainsi, en mêlant la clémence à la fermeté, il réussit à faire reconnaître aux plus hautains barons qu'il pouvait, en vertu de son autorité royale, supprimer ce qu'ils considéraient comme l'un de leurs plus précieux privilèges. Nous citerons ici comme exemple bizarre des intérêts particuliers qui s'opposent aux meilleures réformes, celui des champions et des escrimeurs qui vivaient du duel, et des écuyers qui tenaient, à titre d'office féodal, la garde du camp et des lices, percevant un droit de 5 sols (5 francs) sur chaque duel. Un d'entre eux plaida contre le roi lui-même, pour avoir supprimé une institution qui lui rapportait de l'argent (2).

Au reste tant d'heureuses aggressions contre des coutumes barbares fussent restés stériles, si de nouvelles constructions ne s'étaient élevées à côté des ruines, ou plutôt au sein même de ces ruines. Les guerres privées et le duel judiciaire, quelques funestes qu'ils fussent, étaient cependant une solution quelconque des procès; il faut une dernière raison; et celle du poignet avait du moins l'avantage de terminer quelque chose. Aussi la destruction du mal ne fut-elle possible que

(1) Voyez M. De Villeneuve, tome 3, page 201.
(2) Idem, page 240.

Digitized by Google

parce qu'on voyait le mieux ; la procédure de la force ne quitta la place que parce que la procédure de la raison était là, qui demandait à entrer. Les sociétés (et c'est une pensée que nous répétons volontiers à cause de son importance, et parce qu'elle s'applique ici d'une manière évidente) ne se développent qu'insensiblement, pièce à pièce ; les choses usées ne tombent fructueusement que lorsque les nouveautés sont mûres, comme les pétales des fleurs se détachent quand le fruit qui s'est formé dans leur sein est devenu assez vigoureux pour s'emparer de leur sève ; les arracher plus tôt c'est tuer le fruit même. C'est ainsi que Louis, en ôtant aux barons leur privilège chéri des guerres et des duels, montrait aux peuples un meilleur moyen de mettre fin aux querelles : ce moyen c'était l'appel à son parlement. Cette idée, qui fermentait déjà dans le royaume, et dont le Christianisme provoquait l'application, était si bien enracinée dans son esprit, que dès les premiers jours de sa majorité, à vingt et un ans, il se posait chef judiciaire de la féodalité, en défendant aux deux puissans comtes de Toulouse et de Provence de se faire justice à eux-mêmes par la guerre, et en les sommant de comparaître devant lui. Successivement, mais surtout après son retour de Palestine, il posa les pierres fondamentales du nouvel édifice. Comme les rois Francs, il envoyait des « enquesteurs » royaux, *missi dominici*, qu'il choisissait parmi les prêtres, les moines, ou des seigneurs éclairés et fidèles, pour observer, pour étudier, pour améliorer ; lui-même il faisait des tournées qui fortifiaient et fécondaient ses desseins ; toutes les fois que l'occasion s'en présentait, il réprimait quelque tyran, soumettait quelque haute justice baroniale à la sienne, (1) et accoutumait ainsi peu-à-peu les esprits à une mesure générale.

En ceci, comme dans les réformes relatives au clergé, ses vertus personnelles et la confiance qu'elles inspiraient à tous,

(1) Comme dans l'affaire d'Enguerrand de Coucy déjà citée. On en trouvera un grand nombre d'exemples dans l'ouvrage de M. De Villeneuve.

Digitized by Google

lui rendaient faciles ce qu'un autre n'eût peut-être obtenu qu'au prix de sanglantes victoires. On savait que la justice était l'âme de son âme ; on savait qu'il aimait à défendre les faibles, les orphelins, les femmes ; et qu'avec toute sa bonté chrétienne il savait imposer aux superbes. La vénalité des juges, ce mal hideux, avait toujours trouvé en lui un ennemi inflexible ; il punissait l'avarice, et réduisait les émolumens ; « justice, disait-il, doit être rendue, non vendue ! » Lui-même assistait aux débats pour surveiller les juges et quelquefois s'asseyait sur leur siége. Scrupuleux sur lui-même, il ne craignait rien tant que de souiller ses mains d'un bien illégitime ; lorsqu'il ôtait aux seigneurs un droit qu'ils avaient reçu de leurs pères, c'était dans l'intérêt public et pour arriver à une mesure générale de législation ; mais nullement pour satisfaire son propre désir ou ses ressentimens personnels. Aussi restituait-il beaucoup de propriétés acquises par ses ancêtres, mais dont la légitimité lui paraissait douteuse. Quoique fidèle au système de l'unité française, il alla jusqu'à restituer au roi d'Angleterre des provinces qu'il aurait peut-être pu garder. Par cette grande vertu, fort étrangère à la politique qu'on dit habile, et qui n'est que fausse, il fit désirer sa domination. Les vassaux inférieurs, soumis envers leur suzerain direct à des prérogatives onéreuses, invoquaient de toutes parts la suprême suzeraineté du roi. On appelait des barons au parlement ; on s'habituait à considérer le droit législatif comme une prérogative royale, et non plus seigneuriale. De hauts barons le prenaient eux-mêmes pour arbitre ; on sait qu'il fut appelé à juger entre le roi d'Angleterre et ses barons révoltés.

Fort des espérances publiques qui reposaient sur lui, il osa enfin une chose qui dût paraître bien révoltante aux sectaires opiniâtres de l'ancien régime ; il créa un nouveau parlement, qui ne jugea plus, comme l'ancien, d'une manière sommaire, sans acte d'instruction, sans discussion de droit ; ce nouveau parlement avait des formes rationnelles, examinait les témoignages, admettait les écritures, écoutait les plaidoieries. Comme

Digitized by Google

les chevaliers ne voulaient pas, selon l'expression d'un vieux jurisconsulte, changer leurs épées en écritoires, les bourgeois lettrés furent admis avec le clergé subalterne dans ce grand corps judiciaire. Leur charge devenait d'autant plus importante, que l'office des notaires, établi par Louis, multipliait les titres authentiques, et appuyait presque toutes les transactions importantes sur des écritures. Le nombre des conseillers bourgeois s'accrut progressivement; ils formèrent plus tard une noblesse nouvelle, la noblesse de robe, fondée sur un tout autre principe que la noblesse militaire. Elle s'introduisit comme un corps intermédiaire pour rompre la forte et convulsive dualité politique du clergé et de l'aristocratie; elle combattit sans cesse le premier dans sa puissance temporelle et la seconde dans ses privilèges exclusifs; et si, à diverses époques, les parlemens abusèrent de leur puissance de corporation, s'ils dépassèrent les limites d'une influence légitime, et empiétèrent à leur tour, il n'en est pas moins vrai qu'ils secondèrent la royauté dans ses plus grandes vues, relevèrent la bourgeoisie en y répandant l'action intellectuelle renfermée jusqu'alors dans le clergé, et préparèrent cette hiérarchie nouvelle, où la naissance ne devait plus être la source exclusive de l'autorité. Louis fortifia ce nouveau système de procédure en l'entourant de tout ce qui pouvait le défendre, le perpétuer et le populariser; il fit traduire en français le Code romain et le Digeste; il rassembla lui-même dans son livre des *Etablissemens* les meilleures ordonnances de ses prédécesseurs et les siennes. Ainsi le droit devint une étude; les perfectionnemens législatifs eurent une tradition certaine mise à la portée de tous; et l'esprit public se rallia autour de ce monument d'unité, auquel chaque siècle devait apporter sa pierre. Ainsi encore la royauté se faisait centre, mais elle ne cherchait pas à s'isoler; car St-Louis avait reconnu et proclamé en outre la nécessité de consulter les trois ordres qui composaient alors l'Etat, lorsqu'il s'agissait d'affaires intéressant tout le royaume. Par cet ensemble de mesures et d'établissemens, la monarchie se fondait; les

Digitized by Google

barons en étaient blessés; le haut clergé, lié par ses rapports temporels au système féodal, y opposait quelquefois des résistances individuelles; mais la plupart des clercs et la bourgeoisie des communes favorisaient de toutes leurs forces la nouvelle puissance législative, et Beaumanoir nous fait comprendre la transition qui s'opérait dans les esprits, lorsqu'il fait cette remarque : « On n'ose dire : le roi est de droit législateur, mais on convient qu'il peut publier des lois pour le bien de l'Etat, et l'on conseille d'y obéir, présumant qu'elles sont l'ouvrage d'une sagesse supérieure. »

L.-A. Binaut.

(*La fin au prochain numéro*).

Digitized by Google

DES MOYENS D'AMÉLIORER

LA CONDITION DE L'OUVRIER.

—

(Premier article).

Il fait peine à voir, l'ouvrier de nos grandes villes..... on s'apitoie sur ses souffrances physiques, sur sa grêle stature, sur ses difformités hideuses..... mais, hélas ! que sa physionomie morale est plus triste encore ! Son regard fixe nous révèle une âme émoussée par les perplexités et profondément malade. Cependant aucun médecin ne se présentera-t-il pour la guérir ? Vraiment, il en viendra, et plusieurs sont déjà venus, mais avec des remèdes différens. Les uns demandent pour l'ouvrier une plus grande somme de bien-être matériel, un peu plus d'aisance, en d'autres termes un peu plus d'argent : ce sont les disciples de la philantropie. Les autres demandent deux choses : la charité aux riches, la résignation aux pauvres ; ce sont les disciples de la Foi. Examinons l'un et l'autre systèmes.

Pour l'homme qui se sépare de tout ce qui n'est pas lui, qui secoue le joug des traditions, qui ne veut voir dans les institutions humaines que des faits sans relation avec des principes, qui enfin n'accepte d'autre maître que sa propre raison, il faut avouer que la société humaine doit être un étrange problème. Si nos inclinations et nos besoins nous rapprochent les uns des autres, c'est qu'apparemment la société devrait nous rendre heureux. Eh bien ! voyez pourtant ce qui arrive : Entrez dans une grande ville industrielle où la population est agglomérée et parquée comme les têtes d'un troupeau de bétail, où l'on se croise, l'on se heurte, où le terrain que l'on foule

Digitized by Google

aux pieds, l'air que l'on respire sont rigoureusement mesurés, divisés, marqués du cachet des lois et des règles du voisinage, où tout s'échange, se vend, tout, jusqu'aux choses les plus nécessaires à la vie de chaque jour : certes, c'est là ou jamais la société dans toute l'extension de son développement : du moins sera-t-on tenté de le penser. Et cependant presque tous les habitans de cette cité se plaignent les uns des autres. Vous n'appelez pas heureux le riche, en proie qu'il est aux dégoûts de la mollesse qui se repose, ou aux anxiétés de l'industrie qui spécule ; et quand même il se féliciterait de son sort, il faudrait encore nous souvenir que la masse se compose de travailleurs : (1) or, pour ceux-ci, qu'est-ce que vivre, si ce n'est la plupart du temps s'agiter, porter le poids de leurs misères, dévorer leurs douleurs, épuiser leurs forces, user leurs facultés. —Vous croyez peut-être qu'on va fuir cette ville maudite..... au contraire, on s'y précipite de toutes parts, on quitte le toit de chaume de ses pères avec tous les souvenirs d'un passé de félicité pour un avenir de prétentions cupides et de mercantiles espérances..... à peu près comme ces fiévreux qui se jettent sur des mets attrayans et avalent la mort.

Devant un spectacle si déplorable, à de tels maux n'y a-t-il que des larmes à donner? Grave question qui a exercé bien des intelligences de philantropes et remué bien des cœurs de chrétiens ; mais nous ne parlons que des philantropes en ce moment. Les plus audacieux, systématiques comme sont tous les incrédules, ont cru pouvoir couper court à la difficulté en niant purement et simplement notre destination sociale : plus de société, égalité de biens, de jouissances : voilà leur thème favori que nous nous dispenserons d'examiner, attendu qu'il existe une réponse plus forte que tous les raisonnemens, c'est la nature même de l'homme : déclamez tant qu'il vous plaira, attaquez avec vos petites mains ce grand roc qui s'élève dans l'océan, vous ne l'aurez nullement ébranlé, pas plus que ne

(1) La classe qui vit de salaires forme les trois quarts de la population.

Digitized by Google

ferait la plus imperceptible fourmi ; posez-vous en adversaire de la société : la société continuera à vous abriter, à vous vêtir, à vous nourrir. D'autres, moins déraisonnables, ont dit : répartissons plus également les jouissances humaines, réparons, guérissons. Or, c'est par le salaire que l'ouvrier vit ; si nous voulons qu'il vive mieux, augmentons donc les salaires. Généreuse pensée sans doute, dont, au surplus, nous avons le regret de ne pouvoir faire honneur à tous nos économistes : car plusieurs, ne voyant dans l'ouvrier qu'une machine productive et n'envisageant que la multiplication des produits et par conséquent le bon marché de la main-d'œuvre, ne rougissent pas de condamner l'ouvrier au strict nécessaire, et ne manquent pas d'excellentes raisons pour justifier cette barbarie rationnelle. Mais d'autres ont fait des vœux meilleurs, alors même que leurs théories industrielles allaient directement à l'encontre de leurs accès d'humanité. Smith lui-même, malgré son système de production illimitée, n'est pas insensible au sort de l'ouvrier. « Une récompense libérale du travail, dit cet auteur, en » même temps qu'elle favorise la population de la classe labo- » rieuse, augmente son industrie, qui, semblable à toutes les » qualités humaines, s'accroît par la valeur des encourage- » mens qu'elle reçoit. Une nourriture abondante fortifie le » corps de l'homme qui travaille : la possibilité d'étendre son » bien-être et de se ménager un sort pour l'avenir, en éveille » le désir, et ce désir l'excite aux plus vigoureux efforts. Par- » tout où les salaires sont élevés, nous voyons les ouvriers plus » intelligens et plus expéditifs. Ils le sont plus en Angleterre » qu'en Ecosse, plus dans le voisinage des grandes villes que » dans les villages éloignés. » Nous répétons que de pareils vœux, surtout lorsqu'ils ne sont pas, comme ici, un peu gâtés par une arrière-pensée d'intérêts industriels, honorent infiniment ceux qui les font ; néanmoins cette prétention de l'augmentation indéfinie des salaires n'a rien qui nous séduise. Nous en trouvons l'exécution *impossible* d'abord ; *impuissante* ensuite.

Digitized by Google

Impossible : car toutes les tendances de l'industrie sont contraires à l'élévation des salaires. La concurrence, ce grand ressort de la production, s'y oppose : concurrence du côté des industriels et du côté des ouvriers. L'entrepreneur, traversé dans ses opérations par des entreprises rivales, ne peut placer les objets de sa fabrication qu'à une condition, celle du bon marché. Quand les premiers besoins des masses sont satisfaits, il faut exciter des besoins nouveaux par des produits nouveaux et superflus : il faut donc alors ou que l'entrepreneur borne ses bénéfices, renonce même à tout profit, ou qu'il baisse le prix de la main-d'œuvre : c'est ce dernier parti qu'il prend toujours ; car il spécule pour s'enrichir et non pour sustenter ses ouvriers. Il a d'ailleurs sur ceux-ci un avantage de position bien évident. Il peut vivre plusieurs mois, plusieurs années même sans faire travailler un seul ouvrier, tandis qu'il est bien peu d'ouvriers qui puissent passer quelques semaines sans ouvrage. Cette différence influe nécessairement sur le réglement des salaires. Que sera-ce si au lieu d'un nombre assez borné d'ouvriers, il en trouve à sa disposition des cohortes entières, si la concurrence s'en vient déplacer aussi les ouvriers, si des bras inoccupés sont là frappant sans cesse à sa porte, aspirans d'atelier qui demandent le travail comme une aumône? Or, c'est là ce qui arrive. Aujourd'hui qu'il n'existe généralement plus de conditions d'apprentissage, aujourd'hui que le talent industriel est devenu une superfluité, un hors-d'œuvre, depuis que les machines remplacent l'homme, et la vapeur l'intelligence, tout individu, par cela seul qu'il a vie, et sauf quelques modifications résultant des forces physiques, est généralement apte à peu près à tout travail donné : il advient de là que tous les travailleurs se portent de préférence vers le genre d'industrie qui assure ou promet les plus gros salaires : les autres branches d'industrie sont abandonnées. Inutile d'observer que c'est à cette cause qu'est due notamment l'abandon de l'agriculture. Mais de là même, de cette concurrence, résulte l'abaissement des salaires dans cette branche

Digitized by Google

favorisée : au moins ne peuvent-ils s'y élever au-delà de certaines limites, et s'ils les franchissaient, ce ne serait que momentanément et jusqu'à ce que l'équilibre des salaires fût rétabli. Ainsi l'on doit comprendre que, même dans les temps ordinaires (car dans les temps de disette ou de calamités, la misère réduit les travailleurs à s'offrir pour le prix le plus vil), on doit comprendre que l'augmentation des salaires comme moyen d'améliorer le sort de l'ouvrier, n'est qu'un rêve à joindre à tant d'autres rêves.

J'ajoute que ce moyen, s'il se réalisait, serait certainement impuissant. Supposons hypothétiquement que tout à coup et dans tous les genres d'industrie les salaires par une cause quelconque soient doublés, triplés, la condition de l'ouvrier en sera-t-elle améliorée? Non. Le voilà gagnant un peu plus à la vérité, rapportant chaque soir une poignée de billons un peu plus lourde... fort bien; mais en est-il plus riche? Non encore. Être riche, dans la langue sociale, c'est être assuré du présent et posséder des garanties d'avenir. Vous n'appelez pas riche l'acteur qui paraît sur la scène tout chargé d'or et de pierreries et revêtu du costume des Rois : tout cela est précaire, bon pour l'heure présente; dans un instant le prestige aura disparu, il ne restera plus qu'un homme, un artiste sans pain, un cadavre ambulant peut-être. Ce roi de théâtre c'est donc un pauvre. Peu importerait que l'ouvrier parût aujourd'hui un peu moins misérable, un peu plus décent, élégant même dans son accoutrement, si demain ces quelques fleurs d'emprunt devaient se flétrir, si demain l'illusion de ces dehors séduisans allait faire place à une hideuse réalité, si demain les haillons allaient revoir le jour et reprendre auprès de l'indigence le privilège de leurs tristes services. L'ouvrier mieux payé ne serait donc plus riche qu'à une condition, celle d'user avec modération, avec tempérance des biens actuels, et de réserver quelque chose pour les besoins de l'avenir. Voilà la richesse, ou, si ce mot paraît trop étendu, voilà l'aisance. Or, pour aimer l'aisance et la rechercher, il

Digitized by Google

faut la connaître et en apprécier les avantages. L'homme instruit conçoit par le raisonnement, le riche comprend par l'expérience cet état de sécurité dans le présent que donnent les garanties d'avenir ; mais l'ouvrier songe-t-il jamais à l'avenir ? Il n'en a point contracté l'habitude. L'indigence lui a été transmise comme un héritage : il le garde nonchalamment pour le communiquer à ses propres enfans. Dans ses besoins, dans ses maladies, il trouvera bien le chemin de l'hospice : c'est tout ce qu'il lui faut, tout ce qu'il attend. Nous parlons fort à notre aise de la nécessité pour l'ouvrier de prévoir, d'épargner... Mais, mettons-nous à sa place : si depuis notre enfance nous avions été formés, rompus à un travail monotone et accablant, réduits à vivre au jour le jour, dans un horizon de ressources limité par l'étendue de nos forces physiques, sans souci d'un lendemain qu'il est trop triste de contempler, et trop souvent sans foi en une Providence qu'on ne nous a point appris à bénir.... Je le demande, ferions-nous mieux ?

C'est une erreur de croire que l'intérêt matériel de l'ouvrier suffise pour le guider dans la voie de l'économie. L'économie suppose un sacrifice des jouissances présentes ; et même souvent pour l'ouvrier, les jouissances que donne une aisance momentanée sont plutôt une réparation de ses souffrances qu'une véritable sensation de plaisir ; c'est pour lui un moyen de repos... le repos, qu'il est si naturel à l'homme de rechercher et d'aimer depuis qu'il a été condamné à gagner son pain à la sueur de son front ! Et vous voudriez que l'ouvrier renonçât à des satisfactions si longtemps attendues, et qu'après avoir jeté aux vents des soupirs de détresse, il déguisât et renfermât dans son cœur des soupirs de bonheur ? Vous voudriez qu'il sacrifiât pour ainsi dire son présent, à quoi ?.... à un avenir terrestre qu'il n'espère ni ne désire point : car l'ouvrier ne se fait pas aisément illusion à cet égard : permis aux heureux du siècle, à ceux pour qui la vie a été bonne et douce, de se persuader qu'ils vont toujours vivre et de se reposer par

Digitized by Google

avancé dans le repos de leur vieillesse.... L'existence est pour eux comme un ami qui a notre cœur et qu'on ne quitte qu'à regret... Mais l'ouvrier, mais le pauvre, il a bu tant d'amertume à la coupe de la vie, il a compté tant de disgrâces, dévoré tant de dégoûts; il a vu autour de lui tant de désenchantemens précoces, tant de jeunes fleurs flétries, tant de fruits tombés, tant de rides de vieillards sur des fronts de vingt ans : oh! il ne s'y trompe point : c'est pour lui vraiment que la vie est une fumée qui s'envole, la mort un nuage épais et sombre qui roule continuellement la foudre sur nos têtes. Ce n'est pas toutefois qu'il renonce aux jouissances terrestres; au contraire, il y tient plus qu'aucun autre, mais il les concentre dans le moment présent qui est tout pour lui.

Et puis l'ouvrier, celui-là même qui réfléchit, n'aperçoit pas aussi clairement que nous voulons bien le voir, les avantages de l'épargne. Il sait qu'avec le système de concurrence universelle, qu'avec les crises commerciales et industrielles, sa condition est essentiellement précaire, et son bien-être transitoire : il ne comprend donc pas notre beau calcul du denier par semaine, parce que ce calcul suppose pour produire quelques résultats suffisans, une existence uniforme qui n'est pas la sienne, et une persévérance infatigable qui pour lui est impossible. Dût-il même être favorisé par les circonstances, dût-il rester fidèle jusqu'à la fin aux lois de l'économie, qu'entrevoit-il dans le lointain?... Un repos honorable, une noble aisance, s'écrieront quelques enthousiastes... Hélas! non : il n'est pas enthousiaste, lui; il ne voit au bout de compte qu'un peu d'argent, assez peut-être pour éviter l'hôpital, assez pour mourir, pas assez encore pour vivre, pas assez pour jouir.

Tenons compte aussi à l'ouvrier des difficultés qu'il éprouve pour épargner. Je conçois très-bien l'industrie de l'épargne, (car dans notre siècle on fait de l'industrie à propos de tout) dans un calculateur qui raisonne en ces termes : prenez un ouvrier, tel ouvrier particulier, tel ouvrier donné, comme

Digitized by Google

ils disent : regardez-le des yeux de l'entendement, le voici devant vous, seul, isolé, comme la substance chimique que l'on prépare pour une expérience : Eh bien ! Cet ouvrier gagne dix : il peut vivre avec cinq... que deviendront les cinq autres? Un élément de l'épargne sans doute !! — A merveille, dans le raisonnement. Mais dans les faits, c'est tout autre chose. D'abord l'ouvrier n'est pas seul, il a une femme, de nombreux enfans : tous peut-être ne travaillent pas, plusieurs peut-être n'ont vécu jusqu'à présent que de privations..... Le superflu du père n'est donc autre chose en réalité que le nécessaire de la famille. Si tous travaillent, tous n'ont pas la même profession ni la même aptitude physique ; l'un gagne plus, l'autre moins : toujours des vides à combler, des besoins à satisfaire. Supposons dans ce père un accès de bon zèle, une pensée d'épargne..... il cherche un coin bien obscur, une cachette bien ignorée où il puisse déposer les quelques pièces de métal que demain il portera à la caisse... Le pauvre homme, il a été vu ! Deux yeux le suivaient étincelans de faim et de cupidité, et c'étaient les yeux d'une épouse !... « Le malheureux, que fait-il là? il ne voit donc pas nos haillons, il n'entend donc pas nos cris..... il a donc oublié que demain c'est fête pour l'ouvrier, c'est trève d'un jour à de longues misères, c'est gaîté, c'est plaisir !.... » Demain l'argent ne sera plus là, et le pécule de l'ouvrier, comme tant d'autres bonnes choses, n'aura existé qu'en projet.

J'ai prononcé le mot de *famille :* peut-être ai-je eu tort, car l'ouvrier a-t-il réellement une famille ? a-t-il du moins l'esprit de famille? — Il est indépendant à la vérité, il ne fait point, comme l'esclave dans les sociétés antiques, partie de la famille d'un autre ; mais l'esclave néanmoins aimait à épargner, à se créer un petit patrimoine : pourquoi cela ? parce que l'esclave était assuré de son existence attachée en quelque sorte à celle de son maître, et qu'épargner c'était, pour lui, non pas pourvoir à des besoins dans un avenir incertain, mais améliorer et embellir son existence actuelle.

Digitized by Google

L'ouvrier de nos jours n'aime pas à épargner, parce qu'il n'y croit pas son propre sort essentiellement intéressé, et parcequ'il n'a cure du sort des autres, voire même de ses propres enfans... La famille n'existe qu'à deux conditions, celle de l'autorité d'un chef et de l'union des cœurs. Qu'il est noble le père, ce représentant de la Divinité, appelé par une vocation sublime à donner des citoyens au ciel et des citoyens à la terre; qu'ils sont ravissans tous ces fronts qui se courbent sous la main qui les bénit..... Mais ce spectacle est bien rare dans la maison du travailleur. Sans parler des unions illégitimes qui ont jeté sur le sol tant de pauvres créatures sans liens moraux entr'elles ni souvent avec les auteurs de leurs jours, alors même que ceux-ci ne les ont pas totalement répudiées; qui ne sait que la plupart des mariages entre ouvriers n'ont d'autre mobile que la passion, que les fruits de ces unions prématurées sont généralement considérés comme une charge pesante, dont les parens ont hâte de s'affranchir en émancipant des enfans par une initiation anticipée au travail des hommes? qui ne comprend que sans idée de devoirs, surtout de devoirs envers Dieu, le père des pères, les enfans de l'ouvrier doivent se livrer à toute la fougue de leurs penchans désordonnés, indociles et rebelles. Triste tableau qui est loin d'être ici trop rembruni; triste conclusion à laquelle il faut bien s'arrêter : pour l'ouvrier sans religion, point d'esprit de famille. J'ajoute : partant point d'esprit d'épargne. Car l'égoïsme ayant remplacé l'amour, périsse une épouse vieillie qui ne sait plus ni travailler, ni plaire; périssent des enfans ingrats qui maudissent comme un joug le don de l'existence; périsse la société, périsse l'univers..... pourvu qu'on ait encore, avant de mourir, quelques joies, quelques transports charnels.

C'est là en effet que l'ouvrier veut en venir : tel est l'usage qu'il fera de ce superflu d'un instant : sans prévoyance pour le lendemain, il consommera dans des lieux de débauche les modiques profits du jour ou de la semaine : il fera de ses goûts

Digitized by Google

dépravés la règle de ses actions ; il jettera son argent en pâture à des passions immondes ; il appellera cela jouir de la vie, ce que nous appelons, nous, en abuser.

Et il faut bien qu'il en soit ainsi. Car l'ouvrier est homme : il désire, il désire immensément ; mais ses désirs ont été longtemps comprimés. Ce sont les feux d'un volcan souterrain qui cherche une issue : ouvrez-leur un passage, donnez un peu d'air atmosphérique à l'avidité de la flamme, et l'explosion la plus terrible aura lieu. Ainsi, offrez un aliment aux désirs de l'ouvrier, et ils feront bientôt explosion et ils se manifesteront en désordres et en ruines.

En ruines : car cette aisance factice et momentanée rendra réellement l'ouvrier plus misérable qu'auparavant. C'est une vérité d'expérience et devenue triviale à force d'être connue que l'âme ne s'arrête jamais dans la poursuite du bonheur. Le bonheur terrestre, quand nous ne le faisons pas consister dans la vertu et dans les espérances de la foi, ressemble à ces ombres fantastiques du soir qui marchent toujours devant nous à mesure que nous en approchons et que nous nous croyons plus près de les saisir.... Il nous fuit toujours, et à chaque degré que nous franchissons, il franchit un degré. Je crois même que sa fuite est indéfiniment accélérée, de sorte qu'en arrivant au terme où nos pieds chancellent et refusent de nous porter plus loin, le bonheur a tout à fait disparu dans l'horizon de la vie.

Que n'y aurait-il pas à dire aussi des époques de crises industrielles, comme il en arrive toujours nécessairement, où des encombremens de marchandises, des modifications de tarifs, un temps d'arrêt dans la consommation, des événemens politiques, des guerres, des représailles, etc., provoquent la baisse des salaires ? C'est bien alors que l'ouvrier se trouvera plus pauvre qu'il ne l'était avant l'augmentation. Oh ! que son pain lui paraîtra bien plus noir, quand il aura goûté du pain blanc des riches ! oh ! que l'onde de la fontaine lui paraîtra bien plus amère quand il aura seulement approché

Digitized by Google

ses lèvres de la coupe enchantée ! La variation du taux des salaires, voilà, à mon avis, une des causes les plus certaines du malheur de l'ouvrier. Car l'homme se fait à tout. Le Lapon blotti dans sa tanière pendant ses longues nuits d'hiver ne se plaint point de son sort ; le mineur enseveli tout vivant dans de noires prisons ne songe point à échanger son existence contre une existence moins dure, et les voûtes du souterrain retentissent de ses chants joyeux.... C'est que depuis leur enfance ils ont ainsi vécu, c'est qu'ils n'ont point changé d'habitudes, c'est qu'ils veulent les conserver. Mais l'ouvrier ne connaît point cette douce uniformité, et comme les machines qu'il est chargé de diriger, il monte, il descend, il s'arrête, il se détraque.

Voilà pour les maux corporels de l'ouvrier : l'augmentation des salaires ne saurait les soulager. A plus forte raison ne peut-elle rien sur ses douleurs morales.

L'homme est un être aimant; l'amour, quand il n'est pas détourné de son cours céleste et appliqué à un culte étranger et pour ainsi dire idolâtrique, l'amour est la sève de notre existence : or précisément ce qui fait le malheur de l'ouvrier c'est qu'il n'aime pas. Jamais il n'a connu le sourire d'une tendre mère : celle qui l'a nourri était avare d'un lait tari, avare de ses rudes caresses; elle ne fut prodigue que de gronderies et de violences. Celui qu'on lui fit nommer son père, il n'apparaissait qu'à de rares intervalles comme un spectre qui faisait peur : car il avait toujours des mots affreux à la bouche et quand le petit tendait ses deux bras, il n'approchait point les siens !.... Et cependant, en cet état d'abjection, l'enfant sentait qu'il aimait... Mais bientôt le feu mal allumé s'est éteint : l'air corrompu de l'atelier a achevé de dessécher son cœur comme il flétrissait les traits de son jeune visage... Il a compris qu'il était malheureux, il s'est regardé comme une victime des hommes : il a laissé la haine germer dans son cœur... Il hait donc... Il hait son maître qu'il appelle un tyran... il hait la femme qu'il a séduite ; il hait les fruits

Digitized by Google

de ses désordres ; il hait la société... il se haïrait presque lui-même... Eh ! le suicide, cette plaie horrible parmi toutes les plaies de notre temps, qu'est-il autre chose que la haine de soi ?

Les peines morales de l'ouvrier ne sont généralement pas chez lui les résultats du raisonnement : il n'est pas systématique, chicaneur dans ses rancunes comme ces libellistes qui ont la prétention de parler en son nom. Il sent, et voilà tout. Il sent sa dégradation, lui intelligence supérieure, soleil tombé d'où sortent encore quelques faibles rayons... Il sent, et il gémit !... Une augmentation de salaire, dites-vous !... Mais en sera-t-il moins astreint au travail, moins enchaîné à vos machines ! Or c'est-là ce qui le déconcerte et le révolte. Qu'on y songe bien : les douleurs de l'ouvrier sont moins l'effet de sa situation physique et professionnelle, que de sa nature d'homme, et dans les larmes qui mouillent parfois la paupière de ce roi-déchu, il y a moins de désirs que de regrets.

J. M.

(*La fin à un prochain numéro*).

Digitized by Google

DE L'INFLUENCE

EXERCÉE PAR LES DUCS DE BOURGOGNE SUR LE BIEN-ÊTRE MATÉRIEL, DANS LA FLANDRE FRANÇAISE.

(Suite et fin.)

Finances.

Nous croyons ne pouvoir mieux terminer cet aperçu qu'en faisant connaître l'état financier du pays tel que l'avaient laissé les comtes de Flandre et tel que le rendirent les ducs de Bourgogne. C'est encore dans les comptes des villes de Lille et de Douai que nous puiserons nos preuves. Ceux des autres villes de la province sont, d'après les renseignements que nous avons pris, ou brûlés dans les incendies qui ont dévoré plusieurs de ces villes, ou égarés par le peu d'intérêt que l'on a attaché à leur conservation; mais nous pensons que la connaissance des affaires des deux maîtresses villes de la Flandre française donnera une idée suffisante de celles du reste de la contrée.

A Lille, les finances municipales étaient confiées aux mains de quatre trésoriers qu'on appelait *Comptes* ou *Compteurs de la hanse;* la gestion de ces trésoriers était examinée tous les ans pendant la nuit de Toussaint, par les commissaires du prince chargés de renouveler le magistrat.

Le demi-siècle pendant lequel cette ville demeura sous la domination des rois de France la fit décheoir de cette prospérité qui l'avait élevée précédemment au rang des cinq premières villes de Flandre; mais dès qu'elle fut rendue au comte Louis de Mâle avec celles de Douai et d'Orchies, l'activité de ses habitants commença à réparer les pertes qu'une trop longue séparation de leurs princes naturels leur avait causées. Les revenus de Lille, qui n'étaient en 1365 que de dix mille livres, s'élevèrent à trente mille sous le gouvernement de ce Comte, malgré les troubles et les révoltes qui désolèrent le pays. C'est dans un état si prospère et avec un excédent de recette de 4514 livres dans la caisse communale que le duc Philippe de

Digitized by Google

Bourgogne recueillit cette belle portion de l'héritage de son beau-père.

Les ressources ordinaires de la ville consistaient en taxes sur diverses denrées, et notamment sur les vins ; en droits de nouvelle bourgeoisie et autres dont on verra le détail ci-après. Ses ressources extraordinaires se trouvaient au besoin dans la création de rentes à vie dont le placement était en ce temps-là assez facile au denier 10 et même au denier 12. Jusqu'à l'époque des ducs de Bourgogne on avait usé modérément de ce moyen de trouver des fonds, nous verrons bientôt à quel point les villes furent contraintes d'en abuser pour satisfaire aux demandes incessantes de ces princes.

Compte de l'année 1384.

Recette.	Mv.	s.	d.	
Produit des tailles.	8	5	8	
Assise du scel aux connaissances (1).	517	15	6	
Assise du vin, déduction faite du quart remis au comte et des non-valeurs, reste net.	22,842	6	2	1/2
Assise du brouquin (bière de toute espèce).	1,802	9	10	1/2
Idem du brai	425	6	5	
Idem du grain.	298	19	4	1/2
Produit de divers autres droits mis en ferme.	1,466	0	5	1/2
Idem des escassements (2)	1,429	8	»	
Rentes héritières dues à la ville . . .	108	17	5	
Nouveaux bourgeois.	90	»	»	
Recettes diverses	1,186	9	4	
	30,175	18	3	

(1) C'était un droit qui se percevait sur tous les actes privés, passés devant échevins et sur lesquels on appliquait le scel de la ville.

(2) Toute partie de biens provenant de bourgeois, vendue, léguée, donnée en port de mariage ou autrement à des personnes non bourgeoises était *escassés* de la bourgeoisie et l'on payait pour cela un droit considérable.

Digitized by Google

DÉPENSE.

	liv.	s.	d.	
Rentes héritières dues par la ville. .	175	17	7	1/2
Relays d'assise et anciennes manées. .	219	6	»	
Dépenses pour frais divers	18,798	2	7	
Pensions, services et salaires. . . .	1,223	2	»	
Cours de rentes à vie	5,245	4	6	
	25,661	12	8	1/2

	liv.	s.	d.	
Recettes. . .	30,175	18	3	
Dépenses. . .	25,661	12	8	1/2
Excédant de recette.	4,514	5	6	1/2

Si l'on se rappelle que la proportion de ces *livres* avec nos *francs* est d'un à seize, on ne sera pas médiocrement étonné de voir qu'à une époque où la ville était de beaucoup moins grande qu'elle ne l'est à présent, et où toute son industrie se bornait à la fabrication des draps, elle trouvait dans ses ressources ordinaires un revenu que l'on peut évaluer à près de 500 mille francs.

A peine le duc Philippe eut-il pris les rênes du gouvernement que les recettes réelles commencèrent à décroître, tandis que les dépenses augmentaient d'une manière effrayante.

	liv.	s.	d.
En 1385 l'assise du vin ne produisit que	19,062	3	5
Les autres taxes	7,311	8	9
	26,373	12	2

Les dépenses de la ville s'élevèrent

à 37,349 7 » pour frais de toute nature.

Plus 8,820 » » pour aides accordées au Duc.

Total 46,169 7 » Reçu en moins. 19,795 14 10

Pour combler ce déficit énorme il fallut avoir recours aux rentes viagères, on en créa pour un capital de.	15,531	19	»
et l'on emprunta aux orphelins (1) . .	4,692	19	10
Total des levées d'argent. . .	20,224	18	10

En 1386, les frais furent plus modérés; mais les revenus avaient encore diminué de 4,691 liv. et pour balancer la dépense, il fallut lever un capital de 4,442 liv. 12 s. en rente à vie.

Cet état de choses ne fit qu'empirer pendant le règne de Philippe-le-Hardi, que les historiens ont appelé avec raison le prince le plus prodigue de son siècle. Après lui son fils trouva les finances des villes dans un état déplorable. Le produit de l'assise du vin à Lille était tombé à 6,704 liv. 15 s. 6 d. et la totalité des recettes pour 1404 ne s'élevait qu'à 14,910 liv. 5 s. 4 d. — Cependant par de sages économies les échevins réduisirent les dépenses de façon que l'année se passa sans faire aucune levée d'argent et que, du moins, les charges de la ville ne furent pas augmentées. Mais on ne demeura pas long-temps dans cette voie de salutaire réforme. A tout moment il fallait des fonds au duc Jean pour soudoyer ses partisans, lever des troupes et fomenter des désordres dans la capitale; dans ses embarras financiers il s'adressait aux villes qui, à leur tour, s'obéraient pour prouver leur zèle. En 1414, on leva à Lille 3,700 liv. pour secourir le Duc, 4,000 liv. pour les besoins de la ville et 1,663 livres 10 sols pour achat d'artillerie.

A partir de cette époque jusques vers 1440 il s'introduisit dans la comptabilité de cette ville un désordre singulier : les

(1) Les biens de tous les orphelins étaient administrés par des magistrats appelés Gard'orphenes, et dans des besoins pressants, les échevins puisaient dans leur caisse.

Digitized by Google

comptes n'y présentent aucune addition. En chercher la cause serait perdre son temps, il nous suffira de dire que dans cet intervalle les finances n'éprouvèrent que de faibles améliorations bien que la puissance de la maison de Bourgogne s'élevât au plus haut période dans la personne de Philippe-le-Bon. En 1444, le revenu de la ville de Lille était remonté jusqu'à 20,446 liv., mais les dépenses surpassaient ce chiffre, et il fallut laisser 7,509 liv. à l'arriéré. Pour combler une partie de ce déficit le Duc autorisa l'établissement à Lille d'une loterie dont le bénéfice devait servir à payer les dettes de la ville et à faire réparer ses fortifications. Nous ne voyons pas que ce moyen, fort peu moral du reste, ait obtenu un grand succès.— En 1464 le revenu s'éleva encore jusqu'à 23,195 liv. et pour faire face aux dépenses propres à la ville, on dut vendre un capital de 2,746 liv. en rentes viagères. C'était peu de chose; mais la ville était en outre chargée de servir les cours d'un grand nombre d'autres rentes créées pour le compte du Duc, s'élevant annuellement à plus de dix mille livres. Ce prince avait assigné pour le paiement des intérêts et le remboursement des capitaux différents droits qui se percevaient pour lui dans la ville et faisaient partie du domaine des comtes de Flandre; mais ces droits ne rapportèrent en cette année que 3,163 liv. 19 s. Il fallut donc laisser en souffrance environ 7000 liv. et les malheureux rentiers, qui avaient pour débiteur le prince le plus puissant de la chrétienté, celui dont l'empire Grec au moment de sa chute implorait le secours contre les infidèles, les malheureux rentiers qui ne trouvaient pas même dans le trésor communal la garantie qui leur avait été donnée, voyaient leurs justes demandes renvoyées à des temps meilleurs, dans l'espoir sans doute qu'une de ces épidémies, si fréquentes au moyen-âge, viendrait bientôt, pour une partie d'entr'eux, donner quittance au débiteur et à la caution.

Les réflexions naissent en foule à l'aspect de ces chiffres accusateurs, quand on se rappelle que le souverain qui se jouait ainsi de ses obligations est celui dont Olivier de la

Digitized by Google

Marche a dit : « Il mourut le plus riche prince de son temps ; » car il laissa quatre cent mille escus d'or comptant, soixante-» douze mille marcs d'argent en vaisselle courante, sans les » riches tapisseries, les bagues, la vaisselle d'or garnie de » pierreries et sa librairie moult grande et moult bien estoffée, » et pour conclusion, il mourut riche de deux millions d'or » en meubles seulement. »

Que l'histoire impartiale ajoute maintenant à cette pompeuse énumération : « Et trois ans avant sa mort, il souffrit qu'une » de ses villes, qui s'était endettée pour son service, suspendit » le paiement de rentes dont lui et son père avaient seuls reçu » les capitaux. »

On voudrait en vain se persuader que Philippe, surnommé le Bon, ignorait une situation si fâcheuse pour ses sujets. Des lettres émanées de lui, du 27 janvier 1466 (1467) n'autorisent pas même cette supposition. Ces lettres ordonnent une réforme dans l'administration des deniers de la ville, suppriment des dépenses superflues et réduisent celles qui sont trop élevées. Quant aux rentes à vie, sans en excepter celles dans lesquelles il est, lui, le véritable obligé, IL SUSPEND L'EXERCICE DU DROIT DE POURSUITE PAR LES CRÉDIRENTIERS JUSQU'A L'EXPIRATION DU TROISIÈME TERME, EN NE LEUR PERMETTANT ENCORE DE N'EN EXIGER ALORS QUE DEUX. (1)

Le caractère du duc Charles et les entreprises dans lesquelles il était déjà engagé à la mort de son père ne devaient pas faire espérer un soulagement aux misères du pays ; en effet, les trésors trouvés dans l'épargne ducale furent bientôt dissipés, et il fallut encore avoir recours au crédit des villes pour soutenir celui du prince. En 1475, celle de Lille n'avait plus que 8,294 livres de revenu, avec lequel il fallait pourvoir à une dépense de 24,563 livres 2 sous 7 deniers, dont plus de la moitié était destinée à la solde et à l'armement des gens de guerre et aux fortifications. Elle emprunta 13,771 livres et

(1) Lettres patentes transcrites en tête du compte de 1467.

Digitized by Google

laissa à la fin de l'année un arriéré de 4,000 livres. En la même année il y eut une augmentation d'impôt sur les boissons qui rapporta 8,356 — 6 — 1 ; mais le produit en fut aussi employé en dépenses de guerre et ne figure dans le compte que pour mémoire.

La ville de Douai fut moins pressurée que celle de Lille par les princes dépensiers de la maison de Bourgogne ; peut-être en faut-il chercher la cause dans sa constitution municipale qui était toute différente de la nôtre. A Lille, une grande partie du conseil de ville était choisie par les commissaires du prince, le reste l'était par les quatre curés. Les comptes se rendaient devant le conseil auquel assistait un ou plusieurs de ces commissaires, le tout sans aucune publicité. A Douai, au contraire, le peuple intervenait indirectement dans le choix de ses magistrats et directement dans l'audition des comptes. Tous les treize mois, les bourgeois assemblés dans l'église de Saint-Pierre, au son de la cloche, nommaient neuf électeurs qui à leur tour désignaient douze échevins et six autres magistrats appelés *six-hommes* qui étaient plus spécialement chargés de surveiller l'emploi des fonds communaux. A chaque fin d'exercice les échevins envoyaient par toute la ville deux crieurs publics montés sur des chars pour annoncer que les comptes devaient se rendre tel jour dans la basse-halle et que tous ceux qui voulaient en avoir connaissance étaient invités à se trouver audit lieu à l'heure annoncée par la cloche du beffroi. Aussi l'intitulé de chacun de ces comptes porte-t-il qu'il a été rendu *devant eschevins, six-hommes et communité pour ce assemblés à son de cloche en la basse-halle ainsi qu'il est de coutume*. De semblables publications se faisaient toutes les fois que la ville créait de nouvelles rentes à vie, afin que chaque habitant pût les venir voir sceller, ainsi que tous en avaient le droit. Le plus pauvre comme le plus riche devenait, par le fait, juge de l'utilité de ces mesures financières, et la crainte du blâme public devait naturellement retenir les échevins assez faibles pour se laisser dominer par des influences supérieures.

Digitized by Google

Le tableau que nous offre le plus ancien compte de la ville de Douai restant dans ses archives, celui de 1390 à 1391 dénote une situation au moins aussi favorable que celle de Lille à la même époque. En voici le résumé :

RECETTE.

	liv.	s.	d.
Reste du compte précédent	675	6	10
Cense des Chaussées	353	10	»
Idem de l'assise du vin, déduction faite d'un quart remis au Duc	7,705	5	8
Idem du bled et autres grains vendu en Douai.	1,578	12	10
Idem des grains vendus pour le dehors. .	2,801	5	»
Idem du brai.	1,226	7	2
Idem des *buvrages boulis* (bières de toute espèce)	1,394	18	11
Capitaux de rentes à vie créés pour fournir au duc de Bourgogne une aide de de 2,000 francs	3,528	»	»
Recettes diverses	275	16	11
TOTAL. . .	19,539	8	4

DÉPENSES.

Rentes héritières	143	17	10
Rentes à vie	8,242	4	»
Aide au Duc.	3,403	9	5
Frais divers	7,173	5	5
TOTAL. . .	18,962	16	8
Excédant de recette. .	576	6	8

On voit que les recettes et les dépenses ordinaires présentaient une balance à l'avantage des premières ; il faut observer

Digitized by Google

encore que l'assise du vin qui formait comme à Lille le principal article de recette, n'était que le produit de six deniers au lot, tandis que dans cette dernière ville on payait douze deniers.

Bientôt les excédents de recette disparurent aussi des comptes de la ville de Douai pour faire place au déficit. En 1415, les censes ne produisirent que 12,764 liv. 8 s. 6 d., et les dépenses, augmentées par les nécessités de la guerre, s'élevèrent à 31,096 liv. 18 s. Il fallut combler cette différence par une énorme création de rentes à vie qui plongea la ville dans de grands embarras pendant les années suivantes. On lit dans les *Souvenirs à l'usage des habitans de Douai*, qu'en 1421, cette ville devait des sommes considérables aux étrangers et que les bourgeois et marchands n'en osaient plus sortir dans la crainte d'être arrêtés et de voir leurs marchandises saisies.

On réduisit alors quelques dépenses, et le duc se contenta d'une aide de 600 liv. au lieu de 1,800 qu'il recevait auparavant, et en 1426, la différence entre la recette et la dépense ne fut plus que de 7,930 liv. 10 s. 5 d., dont le trésorier de la commune fit l'avance sans créer de nouvelles rentes.

De 1426 à 1445, les finances s'améliorèrent et en cette dernière année on parvint, à peu de chose près, à niveler les recettes et les dépenses qui s'élevèrent à environ 18,000 liv.

Les guerres du règne de Charles-le-Téméraire, en anéantissant le commerce de Douai, diminuèrent encore les ressources de cette ville. A la mort de ce prince, ce n'était qu'au moyen d'un double droit sur les bières qu'on obtenait une recette de 15,000 liv., et comme la dépense s'élevait à 28,000 liv. sans payer aucune aide, la ville devait à son receveur les 13,000 liv. qui formaient le déficit.

Parmi les nombreux abus qui, chaque année, grossissaient les dépenses des villes, il faut citer les *dépens de bouche*, qui se faisaient parfois avec une profusion vraiment condamnable. Il n'y avait pas de magistrat, d'employé, de servi-

Digitized by Google

teur, qui occupé outre l'heure du dîner ne fît un bon repas aux dépens de la ville. Il ne se faisait pas une démarche, course ou commission entre les repas, sans que ceux qui les faisaient ne bussent, suivant leur nombre, un ou plusieurs lots de vin. Il y avait à Douai, un usage encore plus bizarre; chaque fois qu'une exécution se faisait par la main du bourreau, soit pendaison ou fustigation, les échevins, le bailli, les clercs, arbalétriers et valets qui avaient assisté à la cérémonie, revenaient dîner et se récréer en halle, comme pour marquer leur joie de la punition du malfaiteur.

Par ses lettres du 27 janvier 1466, que nous avons déjà citées, le duc Philippe avait voulu, sinon abolir, du moins diminuer les dépens de bouche en prescrivant qu'à l'avenir on ne pût outrepasser pour cette nature de frais la somme de 14 à 16 liv. par mois; mais les échevins de Lille, tout en dépensant exactement les 16 liv. permises chaque mois, trouvèrent encore moyen de faire passer en compte, sous la forme de suppléments, ce qu'ils jugeaient bon de manger en plus.

De semblables mesures devaient être insuffisantes pour détruire le mal lorsque le mal venait de plus haut. De l'ensemble des faits que nous venons de révéler et dont l'histoire n'avait enregistré qu'une faible partie dans ses annales, on a pu déjà tirer une conclusion; c'est que la domination des princes de la maison de Bourgogne qui régnèrent sur la Flandre, tout en jetant au loin un éclat que l'on a pu confondre avec la prospérité, n'a fait qu'apauvrir notre province, ruiner son industrie, diminuer ses ressources et augmenter ses charges L'honneur de faire partie d'un état qui joue un grand rôle dans le drame politique de l'époque peut éblouir les esprits superficiels; il est plus flatteur, sans doute, d'être sujet du duc qui impose ses conditions au roi de France, avant de lui accorder la paix, que de l'être du roi qui s'humilie devant le duc pour appaiser son ressentiment; mais cette satisfaction donnée à l'orgueil national ne peut, selon nous, compenser les pertes réelles que cette vaine gloire causa au pays.

Digitized by Google

En nous résumant nous disons que la Flandre française, élevée au plus haut degré de prospérité financière, industrielle et commerciale sous le gouvernement du comte Louis de Mâle, ne fit que décheoir sous les ducs Philippe-le-Hardi et Jean de Bourgogne; que la paix rendue à la France par Philippe-le-Bon permit aux peuples de chercher à sortir de l'état de misère où les avaient plongés les deux règnes précédents; mais que si leurs efforts eurent quelque succès, ils ne le durent qu'à eux-mêmes; qu'en reconnaissant toutefois que le goût du prince pour le faste et les fêtes brillantes, la magnificence royale de sa maison et le grand nombre d'étrangers de distinction qu'il attirait dans le pays purent contribuer à lui rendre l'activité commerciale qu'il avait perdue, ces avantages furent balancés par les contributions que l'on arrachait au pays pour fournir à de si grandes dépenses et grossir un trésor que les folles entreprises de Charles-le-Téméraire devaient bientôt dissiper; qu'enfin il était réservé à ce dernier duc de combler la mesure des maux de notre province, laquelle ne fut jamais plus proche de sa ruine totale qu'en sortant des mains de cette puissante dynastie qui avait disposé pendant un demi-siècle du sort des deux premiers royaumes de l'Europe.

BRUN-LAVAINNE.

Digitized by Google

QUELQUES DÉTAILS

SUR LES FAITS QUI PRÉPARÈRENT L'ENLÈVEMENT DU PAPE PIE VI, EN 1798 ;

Extraits de l'ouvrage de M. l'abbé Baldassari. (1)

Lorsque les partisans de la république virent les Français maîtres de Rome, ils travaillèrent avec ardeur à soulever le peuple. Un peu avant la fin du jour, on éleva sur la place d'Espagne, un arbre de la liberté. Il se trouvait là beaucoup de soldats français, qui se bornèrent néanmoins au rôle de spectateurs. Le peuple ne marqua que tristesse et surprise, et les applaudissemens demeurèrent concentrés dans une troupe de factieux. Aussi la milice urbaine, qui n'avait pas encore été réorganisée comme le voulait Berthier, suffit pour maintenir le bon ordre. Le gouvernement pontifical s'étant plaint de cette démonstration séditieuse, le général français feignit d'ignorer absolument ce qui s'était passé, et témoigna beaucoup d'indignation contre les auteurs de cet attentat ; le chevalier Azara lui-même se montra mécontent que cette tentative révolutionnaire eût été exécutée si près de sa résidence. Enfin l'arbre sinistre de la liberté ne porta point le fruit qu'on en attendait, et le gouvernement put le faire abattre à l'entrée de la nuit. Un ou deux autres, qui avaient été plantés sur différens points de la ville, n'eurent pas non plus le temps de

---

(1) *Histoire de l'enlèvement et de la captivité de Pie VI*, par M. l'abbé Baldassari, chapelain ordinaire de S. S., traduite de l'Italien par M. l'abbé de la Couture, avec cette épigraphe : *De torrente in viâ bibet*, 1 vol. in-8°, 1839.

Digitized by Google

prendre racine, et disparurent dans la nuit du 11 au 12 février. (1)

. . . . . .

Le 14, plusieurs postes militaires furent renforcés, et l'on remarqua une correspondance très-active entre le général en chef et les principaux officiers de l'armée. Le 15, dans la matinée, les troupes françaises, infanterie, cavalerie et artillerie, se rangèrent en bataille au Capitole et sur la place qui se trouve au pied de cet édifice. (2) Les républicains avaient fait courir le bruit que l'armée devait, ce jour-là, offrir ses hommages aux grands hommes de l'ancienne Rome. La tourbe des patriotes, composée d'incrédules, de libertins, de Juifs, de banqueroutiers et de gens qu'on avait payés, se réunit sur la place au milieu du carré formé par les Français. Les auteurs du *vote public*, qui étaient, pour la plupart, des médecins, des avocats, des procureurs, des nobles ruinés ou sans mœurs, se placèrent sur le terre-plein du Capitole, autour de la statue de Marc-Aurèle. Vers les dix heures, on vit paraître, en grande tenue, monté sur un superbe coursier, le général Cervoni, accompagné d'un grand nombre d'officiers français, et de plusieurs Romains qui n'avaient d'illustre que leur naissance : ce cortége arriva au Capitole, escorté d'une troupe de mendians et d'ivrognes. Les factieux, rassemblés sur ce lieu élevé, saluèrent le général et sa suite par les cris de *Vive la république française! Vive la grande et invincible nation!* L'autre groupe plus nombreux, ramassé au pied du Capitole, répétait ces clameurs avec un grand bruit, et il ajoutait : *Vive la liberté et l'égalité! Vive la république romaine!* Alors quelques-uns des chefs crièrent avec force à ces divers rassemblemens : *Voulez-vous briser le joug de la tyrannie? voulez-vous reprendre vos droits qui ont été usurpés? — Oui, oui, nous le voulons : la liberté ou la mort*, répondirent ces forcénés, en poussant d'autres

(1) Le *Moniteur de Rome* dit qu'ils furent érigés l'un à la porte du Peuple et l'autre au Capitole. (*Ed. ital.*)

(2) Le *Campo-Vaccino*, l'ancien Forum.

Digitized by Google

cris si confus qu'on ne pouvait les distinguer. Après ce début, on se mit à élever, au son de la musique militaire, l'arbre de la liberté qu'on avait eu soin de préparer et qui était surmonté du fameux bonnet rouge. Puis des notaires s'occupèrent gravement à rédiger et à revêtir des formes légales le prétendu *acte du peuple souverain*, qui avait été, non-seulement composé, mais imprimé d'avance. Je ne ferai point de réflexions sur cet acte : je me contenterai de le transcrire tout entier, en l'abandonnant au jugement du lecteur.

ACTE DU PEUPLE SOUVERAIN.

« Le peuple romain, las depuis longtemps du monstrueux despotisme qui l'opprime, a tenté plus d'une fois d'en secouer le joug accablant. Les préjugés et les intérêts politiques appuyés sur les baïonnettes, ont jusqu'à présent rendu ses efforts inutiles : l'insolence du despotisme s'est accrue avec sa faiblesse, et son orgueil avec sa misère. Craignant donc de tomber dans une horrible anarchie, ou dans une tyrannie plus insupportable encore, ce peuple a rappelé toute son énergie, et s'est levé avec un généreux courage, pour revendiquer les droits primitifs de sa *souveraineté*. A la face du ciel et du monde entier, d'un sentiment unanime et d'une commune voix, il déclare : 1° Qu'il n'a eu aucune part aux attentats et aux assassinats, dont le précédent gouvernement s'est rendu coupable envers la république française ; qu'il les déteste, les abhorre, et en rejette l'ineffaçable infamie sur leurs auteurs. 2° Qu'il supprime, abolit et casse toutes les autorités politiques, économiques et civiles du gouvernement susdit, et que, se constituant lui-même *souverain libre et indépendant*, il reprend le pouvoir législatif et exécutif, pour l'exercer par l'entremise de ses légitimes représentans, conformément aux droits imprescriptibles de l'homme, et aux principes de vérité, de justice, de liberté et d'égalité, les plus incontestables. 3° Il déclare qu'il veut conserver intacte la religion qu'il a reçue de ses pères, et maintenir dans tous ses droits l'autorité spirituelle du Pape, se réser-

Digitized by Google

vant de pourvoir convenablement à sa dignité par l'organe de ses représentans, et voulant même lui donner pour sa sûreté une garde nationale.

» Cependant il transfère tout pouvoir politique, administratif et civil qui émanait du Pape, à différens départemens, dont les membres devront exécuter tout ce qui aura été délibéré et résolu à la pluralité des voix. »

. . . . . .

Achevons de raconter ce qui regarde cette déplorable journée, sur laquelle nous sommes obligés de nous arrêter si longtemps, et disons maintenant ce qui concerne la personne de Pie VI en particulier. Dès que l'aide-de-camp du général Cervoni et les cardinaux qu'il retenait à la secrétairerie d'Etat, eurent quitté le Vatican, le cardinal Joseph Doria monta à la chambre du saint Père, pour l'informer de tout ce qui venait d'avoir lieu. Pie VI entendit le récit du cardinal sans s'émouvoir, et se soumit pleinement au bon plaisir de Dieu. Le général Cervoni vint trouver le cardinal Doria, et lui déclara qu'il avait ordre de parler au Pape. Le cardinal le conduisit aux appartemens. Pie VI, contre l'ordinaire, n'avait point encore interrompu son repos accoutumé : (1) le fier républicain voulait néanmoins être introduit sur-le-champ. Pie VI en ayant été averti : « *Oh!* dit-il avec vivacité, *que M. le général veuille bien attendre notre commodité.* » Il se leva, revêtit sa simarre blanche ; et s'étant placé dans son fauteuil avec ce maintien qu'il avait pour recevoir les ambassadeurs en audience ordinaire, il permit que Cervoni se présentât devant lui. Son air était si grave et si majestueux, que le général, malgré tout son feu militaire et sa pétulance, en fut frappé d'étonnement : « Je regrette, saint Père, dit-il d'une voix tremblante ; j'éprouve un grand déplaisir d'être obligé de contrister Votre Sainteté... L'obéissance me contraint à vous annoncer des choses désagréables. » Comme il semblait chercher de nouvelles expressions pour allonger

(1) Il est d'usage en Italie, comme dans tous les pays chauds, de se livrer au sommeil vers le milieu du jour.

son exorde, Pie VI l'interrompit par ces mots : « Allons, M. le général, exposez, sans tant de préambule, votre commission ; nous sommes préparés à tout. » Cervoni reprit alors son discours, en affirmant que le culte catholique serait solennellement garanti, et que l'autorité spirituelle du chef visible de l'Eglise universelle, demeurerait dans sa plénitude et intégrité ; il paraissait vouloir s'étendre encore un peu sur ce point. Le Pape l'interrompit de nouveau et lui dit avec fermeté : « Monsieur, cette autorité nous a été donnée de Dieu, et nulle puissance humaine ne peut nous la ravir. Poursuivez. » Alors Cervoni entreprit de justifier la conduite du général Berthier. « Ce général n'avait pu, d'après les principes et les maximes de la république Française, se dispenser de protéger les droits de l'homme et la liberté déjà proclamée. Il avait regardé comme un devoir, de soutenir avec l'armée qu'il commandait, les efforts du peuple Romain pour s'ériger en république indépendante. Le nouveau gouvernement était désormais sous la protection immédiate de l'armée Française. En conséquence, Sa Sainteté ne pouvait plus exercer aucun acte du pouvoir temporel dont elle avait joui jusque-là. Cependant, son rang de souverain Pontife et la sûreté de sa personne exigeaient qu'il continuât d'avoir sa cour, comme par le passé, et une maison militaire. » Ainsi s'exprima Cervoni d'une manière assez diffuse. Puis il donna à entendre que Pie VI, outre sa garde ordinaire de cuirassiers, de chevau-légers et de Suisses, aurait encore un corps de cinq cents hommes choisis parmi ses anciennes troupes de ligne, qui seraient chargés de la garde du Vatican, et entretenus aux dépens de la république Romaine. Ensuite il pria le saint Père de lui faire connaître ses désirs et ses intentions, protestant qu'il était prêt à les seconder de tout son pouvoir.

Il semblait disposé à parler encore, lorsque Pie VI, levant avec dignité les yeux et les mains vers le ciel, voulut mettre fin à cet entretien en répondant à tout ce qu'il avait entendu. Ses premières paroles furent, qu'au milieu d'événemens si

Digitized by Google

tristes, il adorait humblement les décrets impénétrables de la Providence. Il déclara qu'il connaissait très-bien toutes les manœuvres qu'on avait employées contre lui, et qu'il voyait clairement que la justice et la raison étaient opprimées par la force. Il ajouta que la franchise et la loyauté, qui avaient présidé aux rapports de son gouvernement avec la nation française, auraient dû éloigner de ses lèvres ce calice d'amertume qu'on lui avait fait épuiser jusqu'à la lie; et qu'après l'accomplissement exact des conditions onéreuses qu'on lui avait imposées à Tolentino, il n'avait pas assurément mérité tous les procédés hostiles dont on l'avait si longtemps tourmenté. Cependant, fortifié par le témoignage de sa conscience, et plein de confiance dans la protection du ciel, il était parfaitement tranquille. Tout ce qu'il désirait et tout ce qu'il demandait avec instance, c'était que la religion catholique fût inviolablement respectée, qu'on ne mît point d'obstacle au gouvernement spirituel du troupeau confié à ses soins; et qu'en prenant les mesures que réclamaient le bien de l'Etat et la sûreté publique, on s'abstînt de répandre le sang, surtout de ceux auxquels on n'avait à reprocher que d'avoir servi avec honneur et fidélité le gouvernement pontifical. Cervoni voulait reprendre de nouveau la parole, mais Pie VI lui ayant recommandé encore une fois la religion, le bonheur de Rome et des provinces, et la sûreté des personnes, le congédia poliment.

. . . . . .

Vers le milieu de la matinée, le fameux Haller, Suisse de nation, banquier en faillite, et alors trésorier de l'armée française en Italie, vint avec quelques-uns de ses employés, au palais apostolique du Vatican, et visita tout ce vaste édifice, afin de tout examiner et de s'emparer de tout au nom de la république, dont il imprimait le sceau de tous les côtés. Pie VI avait une bibliothèque très-remarquable pour le nombre et le choix des volumes, tous élégamment reliés de la même manière; il avait lui-même acheté ces livres de ses deniers, ou les avait reçus en présent. Malgré les promesses si souvent réitérées, de respecter

Digitized by Google

les propriétés particulières, le commissaire de la république mit la main, non-seulement sur cette bibliothèque privée, mais encore sur la garde-robe personnelle de Pie VI, qui renfermait beaucoup de choses précieuses, surtout en sculpture et en peinture, qui appartenaient en propre au Pontife. Haller s'étant aperçu qu'il restait une chambre, que le gardien ne lui avait pas ouverte, il menaça d'en faire briser la porte à coups de hache : le gardien s'excusa en disant que le Pape lui-même avait cette clef. Cette réponse ne put satisfaire l'avide républicain, qui répliqua d'un ton colère et grossier : « Faites-vous donner cette clef par le Pape, et ouvrez : je dois et je veux tout voir, et sans délai ; autrement je ferai enfoncer la porte. » Le saint Père, auquel on rapporta la demande impérieuse du commissaire, ressentit vivement cet outrage ; il remit pourtant la clef, et Haller prit tout ce qu'il rencontra dans la chambre. Son avarice ne fut point encore rassasiée ; suivi de ses satellites, dont l'un portait un flambeau allumé et de la cire d'Espagne, l'autre du papier, une plume et un encrier, et un troisième le grand sceau de la république française, il pénétra jusque dans la salle à manger où Pie VI se trouvait alors. Sur une table placée vis-à-vis du Pontife, était une assez jolie cassette, contenant de petits biscuits que le vénérable vieillard trempait dans son vin à la fin de son repas : le commissaire l'aperçut, et il eut l'impudence de demander à Sa Sainteté elle-même, « si cette cassette renfermait des bijoux. — Monsieur, répartit le Pape sans s'émouvoir, cette cassette contient quelques biscuits, » puis se tournant vers son maître-d'hôtel, il lui dit : « Donnez ces biscuits à monsieur. » Haller et un de ses suivans ne firent pas difficulté de prendre et de manger plusieurs de ces biscuits. Ensuite le républicain s'approchant du saint Père d'un air agréable, et appuyant sans façon le coude sur la table, dit à Pie VI, « que les circonstances étaient tellement critiques, qu'elles semblaient exiger son départ de Rome. La république Romaine avait besoin du palais qu'il occupait ; de plus, le Pape lui-même courait risque d'être victime d'un mouve-

Digitized by Google

ment populaire ; l'expérience faisait voir que dans les commencemens d'une révolution, et jusqu'à ce que le nouveau gouvernement fût bien affermi, on était exposé à des troubles et à des agitations violentes ; on avait tout sujet de craindre qu'il n'en fût ainsi à Rome ; le Pape devait donc, prenant en bonne part cet avertissement, pourvoir par un départ volontaire à sa propre sûreté. » Pie VI répondit à ce discours inattendu : « Nous n'habitons que quelques pièces de cet immense édifice ; tout le reste est au pouvoir des Français. Quant à ce qui regarde la sûreté de notre personne, nous n'avons rien à craindre du peuple Romain ; toutefois, dans le cas où il surviendrait quelque événement fâcheux, nous invoquons les garanties qui nous ont été solennellement données, il y a trois jours. Comme chef visible de l'Eglise universelle, nous avons de grands devoirs à remplir, et nous n'abandonnerons jamais, de notre propre mouvement, le siége de saint Pierre. »

Cette réponse ferme et pleine de dignité déconcerta Haller ; il se tut un moment, balbutia quelques paroles, puis revenant à son objet favori, je veux dire les joyaux dont il était si avide, il se plaignit de ne les avoir point encore trouvés, quoiqu'il sût, disait-il, qu'on les gardait dans ce palais ; on voyait assez qu'il voulait parler de ceux du sanctuaire de Lorette. Le saint Père, qui l'écoutait avec une très-grande patience, lui répondit tranquillement : « Monsieur, vous ne pouvez ignorer que les choses précieuses du sanctuaire de Lorette et des palais apostoliques, et d'autres même qui appartenaient à des particuliers, ont été toutes remises entre les mains de la république française ; et puisque vous avez tout examiné ici, vous devriez être convaincu qu'il n'y reste plus rien de précieux. — Je vous demande pardon, reprit Haller, je n'ai point encore visité votre chambre à coucher. » Pie VI, lançant un regard d'indignation sur cet impudent, se leva de table, le conduisit dans cette chambre, ouvrit lui-même les coffres qui s'y trouvaient, et lui montrant ce qu'ils contenaient, il lui fit voir qu'il n'y

Digitized by Google

avait rien de précieux, si ce n'est un anneau surmonté d'un diamant. Il le tira de sa boîte, et le mettant sous les yeux du commissaire : « Voilà, dit-il, le seul joyau qui nous reste; mais nous n'en sommes pas le maître. Nous l'avons reçu de nos prédécesseurs, et nous devons le laisser au successeur que Dieu nous donnera. » Ayant prononcé ces paroles, il remit avec vivacité l'anneau où il était auparavant. Haller demeura muet et s'éloigna du Pontife. Cependant, il ne fut point persuadé qu'il n'y avait plus d'objets précieux dans le Vatican, et parlant à une personne attachée au service de Pie VI, il l'assurait qu'il savait d'une manière très-positive que Pie VI possédait encore une grande quantité de joyaux, et il l'engageait avec beaucoup d'affabilité à lui faire connaître l'endroit où ils étaient cachés. Il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de détromper un homme de mauvaise foi, et dominé par une passion violente. La personne à laquelle s'adressait Haller, ayant essayé de le tirer de son erreur, fut payée de son zèle par des injures.

Digitized by Google

CHRONIQUE SOCIALE.

Colonie agricole de jeunes détenus : Colonie agricole de jeunes orphelins. — Il faut signaler comme un heureux indice les tentatives louables qui sont faites sur divers points de la France en faveur d'une des classes les plus intéressantes, celle des enfans pauvres. Cette ardeur avec laquelle on s'est mis, depuis quelque temps, à rechercher les moyens d'améliorer moralement et matériellement leur condition est une satisfaisante manifestation de l'instinct chrétien qui, malgré tout, vit énergiquement au fond de l'esprit français. Toutefois cet instinct n'est pas tellement sûr, tellement dégagé d'un certain mélange avec la philantropie vide et creuse que le philosophisme avait voulu substituer à la simple et féconde charité, que les essais tentés ne présentent les lacunes que la main de l'homme laisse partout où elle veut se montrer la première. Ainsi, par exemple, l'expérience faite aujourd'hui des salles d'asile a fait reconnaître que leur organisation, purement laïque, n'a pas répondu à l'attente qu'on s'en était formée, et qu'à un petit nombre d'exceptions près, la position mercenaire des directrices des salles d'asyle a eu pour effet de paralyser plus ou moins les bons résultats et l'influence moralisatrice de cette institution. On a senti que la première condition à remplir, pour obtenir cette influence dans toute son étendue, c'est un esprit de dévouement élevé de la part de celles qui se consacrent à l'honorable et difficile mission d'effacer du cœur et de l'intelligence des enfans le stygmate moral de la misère; on a compris que la direction des salles d'asyle doit être non pas une place salariée, mais bien plutôt une fonction sociale et que dès-lors c'était encore à l'action religieuse qu'appartient essentiellement cette part nouvelle d'abnégation et de sacrifice; c'est dans cet esprit que plus d'un administrateur éclairé a recherché les moyens de réforme pour les salles d'asyle, et il n'est pas douteux qu'il ne sorte de la réalisation de ces sages pensées une puissance de moralisation réelle et étendue de la part de ces précieux établissemens.

Ces considérations s'appliquent également et d'une manière spéciale aux deux institutions que nous annoncions tout à l'heure, à la colonie agricole des jeunes détenus surtout, dont l'inauguration a eu lieu récemment à Métray, dans le département d'Indre-et-Loire. Là, en effet, il ne s'agit pas seulement de préserver la jeunesse et de lui inculquer des principes qui soient propres à garantir son innocence, mais il faut que cette innocence perdue soit retrouvée, il faut ramener à la vertu des cœurs déjà contaminés par l'atteinte du vice : c'est là un travail de régénération qui implique d'une manière toute particulière la nécessité

Digitized by Google

de l'influence religieuse. Cette nécessité a été sans doute bien sentie par les généreux fondateurs de cet établissement, et le réglement de la maison, que nous avons eu entre les mains, fait foi de toute l'importance qu'ils attachent à l'action de l'aumônier sur lequel seul, toutefois, repose la direction religieuse de l'institution. Mais cette action suffira-t-elle ? aura-t-elle toute l'efficacité qu'on aurait pu attendre d'elle par exemple, si au lieu des douze contre-maîtres laïques qui doivent diriger et surveiller les jeunes détenus dans leurs occupations matérielles, on leur avait substitué les frères de St-Joseph ? Ces religieux, dont le dévouement sublime a accepté le rude devoir de vivre de la vie des prisonniers eux-mêmes, pour mieux s'identifier avec leurs besoins, pour mettre sans cesse à côté d'eux une image vivante de la vertu, pour mieux utiliser toutes leurs bonnes impressions et saisir avec plus d'à-propos le moment de leur faire goûter un utile conseil, une sage leçon. Combien cette action de tous les momens, s'exerçant pour ainsi dire inaperçue de la part, moins de maîtres et de supérieurs que de compagnons de travail et de jeux, ne serait-elle pas puissante pour déraciner de ces jeunes cœurs les germes du mal qui s'y sont déjà développés ?

Si nous nous permettons ces réflexions c'est que nous savons qu'elles se sont déjà présentées à l'esprit de quelques-uns des fondateurs de cette charitable institution et qu'ils ont apprécié tout ce que ce concours des frères de St-Joseph aurait d'utile et de puissant pour le résultat moral de leur œuvre. Espérons que l'avenir permettra de lui apporter cette importante amélioration qu'il faut désirer encore sous un autre point de vue, celui de la stabilité et de la durée de l'institution. Il n'y a en effet que l'esprit des corporations religieuses qui ne passe pas, et tandis que les œuvres qui reposent sur des individus isolés tendent sans cesse à succomber ou à se dénaturer, à mesure que le temps vient faire disparaître et remplacer leurs premiers auteurs, une sève d'éternelle jeunesse maintient dans leur force traditionnelle et progressive, les institutions qui ont confié leur avenir à l'appui des corps religieux.

On doit du reste tout attendre du zèle et de la charité éclairée de ceux qui se sont mis à la tête de cette œuvre généreuse et désintéressée, à laquelle l'un des principaux fondateurs, M. Demetz, a fait le sacrifice des fonctions de conseiller qu'il remplissait à la cour royale de Paris, pour se consacrer exclusivement à la direction de la colonie agricole de Métray.

En même temps que les jeunes détenus sont ainsi l'objet d'une charitable étude, un essai non moins intéressant se fait non loin de nous, près d'Amiens, en faveur des jeunes orphelins. Et c'est encore à l'inspiration d'une charité individuelle que l'on doit cet essai qui a pour objet la solution d'une des questions les plus importantes et les plus difficiles qu'aient suscitées notre désorganisation sociale, celle des enfans trouvés. C'est à M. Bazin, fabricant de sucre indigène, que l'on doit cette heureuse pensée, dont nous chercherons à suivre le développement et à faire connaître le résultat à nos lecteurs. M. Bazin a réuni dans une petite exploitation rurale trente jeunes orphelins qu'il a constitués en association agricole et qu'il a pourvus de tout ce qui est nécessaire pour la mise

Digitized by Google

en valeur de la propriété dont ils sont ainsi devenus les fermiers. M. Bazin espère, en ce qui concerne la question économique, que la colonie sera en mesure de pourvoir elle-même à son entretien et à couvrir les frais de location et autres dépenses de la ferme. Mais ce n'est pas à ce seul résultat matériel, tout important qu'il soit comme solution pratique du problème, qu'il borne ses vues : et c'est particulièrement à l'influence religieuse qu'il s'adresse pour obtenir le résultat moral qui, dans de semblables questions, ne doit jamais être séparé du résultat matériel. Cette influence religieuse s'exerce sur la colonie d'une manière pour ainsi dire continue, soit par l'intervention d'un ecclésiastique qui communique souvent avec la colonie dont il surveille la direction morale, soit par l'instruction qui est donnée aux jeunes gens, soit par les dispositions diverses du réglement auxquels ils sont soumis, soit enfin par l'action incessante d'un contre-maître qui, sorti d'un ordre religieux pour se vouer à cette œuvre si intéressante, réunit toutes les conditions désirables pour remplir la mission difficile et complexe dont il est chargé.

Ce sont là, il faut le dire, de nobles effets qui, nous l'espérons, auront une heureuse puissance de propagation et qui encourageront sur d'autres points à faire quelques tentatives pour guérir une autre plaie, la plaie la plus profonde de notre époque, c'est-à-dire la dégradation et l'immoralité des classes ouvrières. Il est temps que les classes moyennes, qui sont celles auxquelles les circonstances ont dévolu l'influence sociale, usent de la position qu'elles ont conquise pour remplir les devoirs qui s'y attachent : il est temps de placer sur son véritable terrain l'importante question de la moralisation des ouvriers, moralisation qu'on voudrait en vain obtenir par l'emploi de moyens purement matériels ou par l'action administrative, et qui ne peut sortir que de cette force régénératrice que renferme la religion ; il est temps qu'on s'occupe sérieusement à fermer cet abîme qui va toujours s'élargissant entre le maître et l'ouvrier et d'où à chaque instant une catastrophe sociale menace de surgir si on ne se hâte de le combler par la charité et le dévouement.

Tournoi d'Eglington. — Qui n'a pas eu quelquefois l'occasion d'observer ces hallucinations d'un malade qui n'ayant plus que quelques momens de vie, veut ressaisir toutes les illusions de son existence et cherche à tromper la pensée de la mort, en appelant à lui les goûts capricieux et futiles de la santé ? N'est-ce pas quelque chose de semblable que ce tournoi d'Eglington, auquel l'aristocratie de l'Angleterre est venue demander le prestige des antiques souvenirs et l'énivrement des joies passées, alors que tout, dans la situation du pays et la marche des événemens, semble menacer son existence ? Ce chevalier inconnu revêtu d'une armure noire, qui se présente le dernier dans la lice, et auquel est réservée la gloire de l'emporter sur tous ses rivaux, nous le comparerions volontiers au Temps, ce chevalier terrible qui renverse tout devant lui, et qui avait pris ainsi une figure symbolique pour faire connaître à cette brillante réunion de hauts et puissans seigneurs l'avenir qui les attend et pour remplacer,

Digitized by Google

au milieu d'eux, cette tête de mort que les rois d'Egypte voulaient toujours faire apparaître à leurs festins. Et tandis que les boucliers de ces combattans d'un autre âge résonnaient de coups inoffensifs, des coups plus graves et plus retentissans s'adressaient à cette puissance que les hommes du privilége et du monopole ont si souvent exploitée à leur profit dans la vieille Angleterre. Ces coups, c'était la parole d'O'Connell, qui stygmatisait la tentative d'imposer au pays un système d'éducation dite nationale, c'est-à-dire de faire peser plus durement le joug oppresseur de l'église anglicane, tel que l'ont su constituer Henri VIII et Elisabeth : c'était encore cette voix d'O'Connell, demandant le rappel de l'union en présence des tendances du pouvoir à se livrer à l'influence aristocratique : c'était le bruit des troubles de Birmingham, qui ont fait apercevoir dans toute sa gravité la plaie incurable que l'Angleterre porte dans son sein, la plaie de l'industrialisme ; c'était le cri d'alarme jeté par le premier ministre du pays en présence de ce peuple immense de travailleurs qui demande de l'ouvrage et du pain, et dont les convoitises terribles excitées par le besoin, soulèvent ces questions d'égalité qui, pour l'Angleterre surtout, se présentent aujourd'hui si pleines de dangers, de tempêtes et de subversions. Et n'est-ce pas quelque chose de lugubre que ces joies insensés, que ces jeux puérils de l'aristocratie anglaise, au moment où lord Russel vient déclarer qu'il ne voit d'autre parti à prendre que d'enlever la digue qui n'est plus capable d'arrêter le torrent ; où il vient proposer de donner une voix légale à ces plaintes de la faim, à cette irritation de la misère, c'est-à-dire d'accorder des droits politiques à ces masses qui vont ainsi pénétrer avec la force du droit dans la discussion des intérêts sociaux ? Et tout cela au moment où l'édifice du crédit national qui paraissait si solide, fait entendre un sinistre craquement ; où l'orgueil anglais est obligé de s'humilier jusqu'à tendre la main à la banque de France, et où l'inclémence prolongée de la saison vient ajouter à toutes les causes de perturbation qui menacent l'Angleterre, la grave complication d'une disette à craindre ! Le tournoi d'Eglington, encadré dans ces circonstances, échappe au ridicule par la gravité du contraste.

Digitized by Google

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

I. Une Vie de jeune Fille, par Mme Joséphine Junot d'Abrantès. 1 vol. in-8o.

Un vieillard morose et brusque, qui a sur sa conscience une grande faute, et que l'expérience a détrompé des illusions du monde, vit, au fond du Limousin, dans une maison de campagne, seul avec sa fille Madelaine. Cette jeune fille s'est dévouée au soulagement des derniers jours de son père; elle sourit à ses brusqueries, elle prévient ses désirs, elle charme ses bons momens par une conversation pleine de sentimens et nourrie par une solide instruction. Mais la solitude trop profonde dans laquelle ses jours se consument, ont usé en elle les ressorts de la vie : frêle et pâle, pensive et sérieuse, tout annonce dans son extérieur et dans la direction de ses pensées qu'elle ne fournira pas une longue carrière; elle le sent, elle le croit ; mais elle est soutenue encore par la pensée que son père a besoin d'elle, et la religion vient sans cesse donner à son âme une nouvelle force pour faire vivre son corps.

Non loin de la maison du marquis d'Orgès, s'élève le château de Vezelai, habité par la comtesse de Bressac et ses deux filles, Constance et Amélie. A une fête de village, cette famille, qui est riche, rencontre Madelaine d'Orgès et son père ; bientôt tous ces caractères, trop peu variés peut-être dans le roman de Mme d'Abrantès, s'entendent, et il en résulte une liaison et de fréquentes visites qui les aident tous à trouver de nouveaux charmes à la solitude de la campagne.

Mais Mme de Bressac a encore un fils qui a vingt-cinq ans, et qui vit ordinairement à Paris. Le comte de Bressac est ce qu'on appelle un homme du grand monde; un homme qui a cru se former un caractère supérieur, en s'attachant à ne rien aimer et à ne rien haïr ; un homme qui, par ce beau systême, s'est mis au-dessus, ou plutôt au-dehors de toutes les passions, hormis la mère-passion, l'égoïsme. Ayant de l'esprit, de la facilité, de l'affabilité, et tout ce *savoir-vivre* extérieur qui est l'hypocrisie de la bonté, il a réussi à ne blesser personne, à ne se dévouer à rien, et à se préparer un chemin brillant qui doit le conduire aux plus hautes positions. Dans cette vue, il s'est engagé par une promesse de mariage envers la famille du duc de Rochefort, courtisan favorisé, pair de France, dont la fille, laide et méchante, lui apporte un million en dot.

Emmanuel, comte de Bressac, arrive donc à Vezelai, et demande à sa mère son consentement à ce mariage. Mais pendant son séjour, il apprend à connaître

Digitized by Google

Madelaine, et la vie de campagne, l'oubli des dissipations parisiennes et des ambitions politiques, réveillent dans son cœur quelques sentimens qui lui paraissaient étrangers; il finit par déclarer à sa mère qu'il renonce à Mlle de Rochefort et qu'il lui préfère Madelaine. Celle-ci de son côté, accoutumée à vivre solitaire, s'est sentie promptement touchée par une attraction mystérieuse dont elle-même ne s'apercevait pas; les grâces soignées, le bon goût, et les qualités apparentes d'Emmanuel, qu'elle prend sans doute pour de véritables vertus, la pénètrent d'une affection vive et intime; elle reprend comme une vie nouvelle, et se livre à des illusions qui doivent la tromper cruellement.

Emmanuel est retourné à Paris pour essayer de rompre ses engagemens avec le duc de Rochefort. Celui-ci, diplomate prévoyant, ne témoigne aucun ressentiment; il temporise, et réveille peu à peu, et sans trop de difficultés, les espérances ambitieuses du comte de Bressac; si bien que celui-ci, enlacé par l'habile grand seigneur, brise enfin ses promesses faites à Madelaine, comme il avait essayé de briser les liens qui l'attachaient déjà à la famille du duc. Cette nouvelle répand la consternation à Vezelai, où déjà l'on préparait toutes choses pour le mariage de Madelaine et d'Emmanuel.

Le marquis d'Orgès, qui n'avait que trop bien deviné et redouté le caractère d'Emmanuel, ne tarde pas longtemps à quitter la vie; Mme de Bressac meurt aussi quelque temps après; ses filles abandonnent le château et vont se marier à Paris; Madelaine reste seule de toutes ces personnes qui avaient quelque temps vécu heureuses de leur liaison et de leurs espérances. Pour se faire des consolations divines après tant de déceptions humaines, elle passe ses dernières années à soigner des pauvres dans un hôpital fondé en commun par elle et par Mme de Bressac dans le voisinage; des sœurs de la charité sont ses compagnes, elle n'a plus de correspondance qu'avec un vieux prêtre qui habite Paris, dont les avis et les consolations la fortifient.

Pourtant, une fois encore, elle rencontre le comte de Bressac, venu à Vezelai avec sa femme. Elle vit celui qui l'avait abandonnée; elle le vit malheureux, attaché à une femme sans esprit, sans cœur et sans religion, à une femme criarde, qu'il ne peut subjuguer qu'en criant plus fort qu'elle. Cette indigne position émeut de pitié la pauvre Madelaine; elle a déjà pardonné; elle souffre pour lui et pour elle-même d'un mal sans remède. Sa santé s'affaiblit de plus en plus; et déjà le terme de sa vie semble marqué sans espoir, lorsqu'elle reçoit une lettre d'Emmanuel, qui était retourné à Paris, et qui, étant délivré de ses liens par la mort de sa femme, demande à Madelaine qu'elle lui permette de réparer ses torts en renouant une union rompue par sa faute. Mais il est trop tard, et Madelaine meurt lorsqu'elle pouvait entrevoir une aurore de bonheur pour sa vie si tristement consumée.

On voit, par cette courte analyse, que cette *vie de jeune fille* a le mérite d'une composition simple, fondée sur des sentimens vrais, et remplie de situations qui, sans trop sortir de la vie commune, sont cependant touchantes. Ce roman aurait eu sans doute un plus grand succès, s'il n'avait paru à l'époque où la littérature effrénée jouissait encore d'une certaine vogue, aujourd'hui éteinte

Digitized by Google

dans le dédain même des cabinets de lecture. Ce n'est pas que le cadre ait été rempli aussi bien qu'on pourrait le désirer ; on y sent un travail beaucoup trop rapide ; mais cette facilité a aussi des charmes qui lui sont propres, quand elle n'exclut pas une certaine abondance et une certaine délicatesse de pensées. On y rencontre fréquemment, avec beaucoup de négligences de style, des réflexions fines, de ces nuances fuyantes qu'on ne trouve guère que dans les écrits des femmes, et même des pensées qui ne manquent pas de profondeur. En voici quelques-unes prises au hasard :

« La position la plus douce a toujours un côté de souffrances, probablement pour qu'elle soit sanctifiée. »

« Mon caractère est modifié par ma tendresse pour elle, sans doute ; mais enfin, c'est toujours lui. Eh bien ! elle ne m'a jamais fait sentir qu'elle eût à en souffrir, pas même par une douceur exagérée, qui prouve au total quelquefois plus d'impatience que celle qui se laisse voir. »

« Vivez au jour le jour, sans penser à demain, sinon pour qu'il soit plus vertueux qu'hier. »

« La vertu qui se montre n'est un objet d'admiration que pour celui qui l'a ; pour le monde alors, plus il en voit, plus il en exige. »

« Je n'ai presque pas vu de jeunes filles qui ne fussent persuadées que de contredire ne fût une preuve d'esprit ; elles ne croient pas que la plus grande marque de discernement serait d'avouer tout simplement qu'elles n'en ont pas encore. »

« En cédant son avis, on gagne presque toujours celui des autres. La douceur entraîne et séduit : on lui cède souvent ce qu'on aurait refusé à une volonté de fer. »

« Les petites joies de chaque jour sont le paradis de la terre. Moins elles font de bruit, plus l'âme heureuse les apprécie et les goûte. »

« Je crains l'exagération plus que toute chose au monde ; elle est sœur de l'hypocrisie. »

« N'avons-nous pas, dans nos cœurs de femmes, une modestie de sentimens qui nous empêche de les dévoiler quand ils sont extrêmes. ? »

« Le rare et le difficile, c'est d'avoir su, comme vous, ma mère, garder toute la poésie de la femme, sans aucune de ses grimaces. »

« Je me fais une gloire de vous présenter mon fils. — Je le conçois, s'il satisfait votre orgueil de mère ; car il n'est pas petit généralement chez vous toutes. »

« Chacun de nous a pu connaître un de ces caractères, dont l'esprit fait toute la supériorité, et qui seraient détestés, si leur âme, d'une nullité profonde, n'eût acquis une sorte d'hypocrisie au reflet de leur esprit. Ils se sont fait une bonté adroitement spirituelle, qui les sauve, en faisant croire qu'elle vient du cœur. Mais allez plus loin qu'à la surface de leur vie éphémère, vous serez surpris de ne rien trouver du tout. Vous aurez compté sur le fils, et le fils disparaîtra ; sur l'ami, et il vous laissera ; sur l'homme, et si vous avez besoin de son appui, il ne vous soutiendra pas. »

Digitized by Google

« La douceur, ce premier lien des familles, ce premier trait des anges, ne s'établit en nous que lorsque nous sommes décidés à donner sans recevoir. Sans cette pensée profondément pacifique, résumée de l'Évangile tout entier, nous ne serons bons que par boutade, et doux que par amour-propre. »

« Ne refusez jamais de rendre un service, et ne refusez jamais de le recevoir. Celui qui n'aime pas qu'on lui donne, n'aime pas à donner. »

« Celui qui se plaint d'avoir trouvé des ingrats, prouve que le bien qu'il avait fait était pour lui-même, et non pour obliger. »

« Donnez beaucoup aux autres et n'attendez rien d'eux : c'est le meilleur moyen d'être heureuse. »

« De toutes les privations, celle de demeurer inutile à ce qu'on aime est la plus dure et la plus pénible : c'est alors que la tristesse de la vie isolée apparaît dans toute sa rigoureuse souffrance. »

« Notre bonheur dépend de notre éducation. C'est parce qu'elle est trop molle, trop tendre, trop superficielle, que nos vies de femmes se passent dans le tourment du cœur et les grandes peines de l'esprit. »

« Si j'avais vécu davantage, j'aurais toujours eu la crainte de vous perdre; et je sais ce qu'il en coûte !... »

« Quoique son esprit soit occupé de Dieu, j'ai remarqué qu'il en parle peu. Sa conversation y ramène toujours, tout ce qu'il dit est rempli de cette pensée dominante; mais il a tellement compris la religion dans tout, qu'il ne saurait aujourd'hui en faire une chose à part. Il a le secret de ne jamais faire parade de la piété, et de la porter partout; et il y fait penser les autres, sans paraître y songer lui-même. »

Lille. — Imp. de Vanackere fils. 1839.

Digitized by Google

A M. le Rédacteur de la Revue du Nord.

Lille, 27 Août 1839.

Monsieur,

Dans votre numéro du 30 novembre dernier, vous avez bien voulu accueillir quelques réflexions destinées à appeler l'attention de vos lecteurs sur Jacques de Meyer, surnommé le père de l'Histoire flamande, trop peu connu parce qu'il a écrit en latin. Je faisais remarquer qu'historien d'un mérite réel, il a pour nous un attrait de plus, celui que nous offre un Flamand déroulant les annales de son pays, annales que nous ne connaissons guères que par les récits français. Or, la différence de langue, d'institutions, d'intérêts, les longues inimitiés entre les rois de France et les souverains de la Flandre, étaient un obstacle à ce que les auteurs français eussent une connaissance intime de nos provinces, et parlassent avec une entière exactitude de ce qui les concernait. Ils n'ont pu se défendre de préjugés ni de partialité. Meyer, qui a surtout consulté les sources flamandes, et qu'animait un patriotisme sincère, voit souvent les choses tout autrement qu'eux. En admettant que la prédilection nationale l'égare parfois à son tour, il est bon de mettre ses narrations et ses jugemens en présence des narrations et des jugemens auxquels nous avons été habitués. La critique ne peut que gagner à cette confrontation.

Je prends aujourd'hui pour exemple la bataille de Mons-en-Pévèle, livrée presque à nos portes le 18 août 1304. D'après les récits français, c'est une opinion établie qu'elle fut complètement perdue pour les Flamands : on la compte avec les journées de Mont-Cassel en 1328, et de Roosebeck en 1382, au nombre des plus funestes pour leurs armes. Meyer la

Digitized by Google

présente comme au moins douteuse, et plus sanglante pour les Français que pour leurs adversaires dont la retraite n'est qu'une manœuvre, nécessitée par le besoin de renouveler leurs munitions.

Avant de transcrire sa narration, rappelons brièvement les faits antérieurs.

Philippe IV, dit le Bel, roi de France, ambitieux et habile, mais peu scrupuleux sur les moyens, avait, dès son avénement en 1285, adopté une politique hostile à la Flandre. Plus cauteleux que Philippe-Auguste, son trisaïeul, dont il reprenait les erremens, il commença par intervenir dans les affaires intérieures du pays. Les difficultés dont était embarrassée l'administration du comte Guy de Dampierre, lui offraient des occasions qu'il ne laissa pas échapper. Se déclarant à propos pour la portion aristocratique de la population que Guy s'était aliénée, il s'y créa de nombreux partisans et sut si bien les enchaîner peu à peu à ses projets, que lorsque la guerre éclata, formant un parti puissant sous le nom de *Leliaerts* (gens du lys), ils appuyèrent ouvertement ses tentatives de conquêtes.

Les Flamands n'avaient jamais pu se résigner au démembrement de leur territoire opéré cent ans auparavant par le comte Philippe d'Alsace, quand pour faire asseoir sa nièce sur le trône de Philippe-Auguste, il lui avait transmis en dot le pays connu depuis sous le nom de comté d'Artois. Défait et pris à Bouvines, le comte Ferrand avait dû signer en 1225 des conditions qui confirmaient et aggravaient ce démembrement, et dont chaque nouveau roi de France faisait jurer le maintien. Blessés dans leur honneur national, les Flamands étaient en outre attirés vers l'Angleterre par les intérêts de leur immense commerce. Ils avaient besoin des laines anglaises pour leurs manufactures de draps, les plus importantes alors de l'Europe. Il était donc naturel que le comte Guy écoutât favorablement Édouard Ier, roi d'Angleterre, qui lui demandait sa fille Philippine pour le prince de Galles. Cette alliance lui ménageait

Digitized by Google

d'ailleurs un appui contre la politique malveillante de Philippe-le-Bel, en même temps qu'elle était une occasion précieuse pour un père de famille ayant une si nombreuse lignée à pourvoir. Guy avait eu dix-neuf enfans ; seize vivaient encore, dont huit filles. Aussi Meyer le qualifie, *liberorum procreatione longè fœcundissimus*.

Les conditions du mariage furent arrêtées en 1294.

Philippe-le-Bel en prit ombrage, mais dissimula. La jeune fiancée était sa filleule : il engage Guy et sa femme à la lui amener à Corbie, désirant, dit-il, la revoir avant son départ pour l'Angleterre. L'invitation est acceptée sans défiance. Dès qu'ils sont en sa présence, le roi accuse son vassal de félonie et le fait jeter dans les fers. La cour des pairs écarta cette imputation de félonie, mais Guy ne sortit de prison qu'en renonçant à disposer librement de la main de ses filles, et laissant Philippine entre les mains du roi : c'était son enfant bien-aimée.

Ulcéré de cette perfidie, et de la violence faite à son cœur paternel, Guy donna néanmoins pendant un an plusieurs preuves de son bon vouloir à maintenir la paix. Mais de nouvelles entreprises de Philippe, qui envoyait un gouverneur à Gand, qui transmettait des ordres directs aux grandes villes de Flandre, qui s'immisçait dans ses relations avec Valenciennes relevant de l'empire, le précipitèrent dans les bras d'Edouard. Le 7 janvier 1297, il donna son adhésion à l'alliance contre la France, conclue à Grandmont entre le roi d'Angleterre, l'empereur, les ducs d'Autriche, de Bar, de Brabant, les comtes de Juliers et de Hollande.

Il était dans sa destinée d'être trompé par tout le monde. Les coalisés lui laissèrent porter tout le poids de la guerre. L'empereur reçut de l'argent de la France et de l'Angleterre, et ne bougea point. Edouard passa la mer, mais avec une faible armée. Philippe-le-Bel, à la tête de 70,000 hommes, battit deux corps flamands à Comines et à Bulscamp près Furnes, prit Lille après un siége de trois mois vaillamment soutenu, et pénétra jusqu'à Bruges. Maître ainsi d'une grande portion du

Digitized by Google

exaltation redoutable, il temporisa, refusa le combat, entra souvent en pourparlers, signa plusieurs armistices, permit même au comte Guy de sortir de la tour de Compiègne pour aller travailler à la paix, sous promesse de retour, s'il ne réussissait pas. Guy, deux fois emprisonné déloyalement par Philippe, tint religieusement cette promesse, et, nouveau Régulus, vint à 80 ans se réintégrer dans la geôle où il ne devait pas tarder à mourir.

Philippe, en temporisant, espérait amortir la fougue flamande. Il se flattait d'ailleurs que tous ces gens de métier ne sauraient longtemps tenir sous les drapeaux, et prétendait les lasser. Il se trompa. Le besoin d'affranchir la patrie dominait les esprits, et les rendait capables des plus grands sacrifices, des plus héroïques efforts.

Cependant, au mois d'août 1304, informé que sa flotte, sous les ordres du génois Grimaldi, venait d'anéantir la flotte flamande dans les eaux de la Zélande, il compta sur l'effet de cette nouvelle pour démoraliser ses ennemis, et la bataille de Mons-en-Pévèle eût lieu.

Laissons maintenant parler Meyer.

« Le lundi suivant (17 août) le roi, désireux de différer la bataille, quitta de grand matin Mons-en-Pévèle, et se dirigea vers Douai. Les Flamands le suivirent de près, et arrivèrent le même jour sur cette montagne. La défaite (navale) de Zierikzée ne les avait ni abattus ni consternés. Confians dans leur valeur pour réparer aisément cet échec, ils résolurent de livrer bataille au roi dès le lendemain 18 août. Ce jour-là ils quittèrent leurs chevaux et mirent tous pied à terre, ne se fiant guères au peu de nobles qui étaient avec eux, et les tenant pour suspects.

» Ils présentaient une seule ligne, profonde et très-longue; à droite étaient ceux de Bruges, à gauche ceux de Gand, au milieu ceux de Lille, Ypres et Courtrai. Philippe (1) com-

(1) Philippe, cinquième fils du comte Guy, qui s'était illustré dans les guerres d'Italie, et y avait acquis les comtés de Thiette et de Lorette.

Digitized by Google

mandait les Brugeois, Jean (1) les Gantois, Guillaume (2) les Ypreis, Robert (3) les Lillois. Pour n'être pas enveloppés par la cavalerie ennemie, ils assurèrent leurs derrières au moyen d'une grande enceinte circulaire, formant rempart, composée de leurs innombrables chariots et fourgons attachés les uns aux autres et dégarnis chacun d'une roue afin que l'ennemi ne pût facilement les emmener.

» Le matin, vers la sixième heure, les arbalétriers commencèrent à échanger des flèches. Alors la cavalerie française, feignant de vouloir charger, renvoya les siens et arriva sur notre front, de manière que les pointes des lances pouvaient se rencontrer. Les arbalétriers gantois frappaient violemment les jambes des chevaux avec leurs arbalètes, dont ils avaient coupé la corde, puis se formaient en épais bataillons. Il y eut un moment de pause, et les deux armées s'observèrent. Les Français ayant toutes leurs forces au complet, n'osaient se commettre avec la bravoure flamande. Les Brugeois, qui n'avaient pas démonté leurs arbalètes, éloignèrent un peu les cavaliers par des décharges répétées. Désespérant d'entamer notre ligne avec ses escadrons, l'ennemi attendait que nous la rompissions nous-mêmes par quelque attaque irréfléchie. Les Flamands donc qui ne souffraient que de la chaleur, extrême ce jour-là, voyant que du côté du roi l'on mettait son espoir dans le délai, commencèrent à attaquer par pelotons de dix, vingt, trente, quarante; de cette manière ils tuaient beaucoup de monde à l'ennemi et en perdaient aussi. Quand ils étaient trop fatigués, leur grand corps de bataille leur offrait une retraite. Les Français se mirent à combattre de la même façon, et les succès se balançaient. Les Béarnais, race espagnole petite et agile, se

(1) Jean, dit de Namur, sixième fils du comte Guy.

(2) Guillaume de Juliers, préyôt de Maestricht, petit-fils du comte Guy par sa mère Marie, épouse du comte de Juliers.

(3) Robert de Nevers, second fils de Robert de Béthune, fils aîné du comte Guy et alors prisonnier en France.

Digitized by Google

précipitant fréquemment en avant de la ligne française, et se glissant même parfois sous le ventre des chevaux, incommodaient beaucoup les nôtres avec leurs arcs et leurs frondes.

» Les Français avaient amené sur leur front une sorte de baliste, d'où partait une grêle de pierres de la grosseur du poing : elles faisaient des blessures graves. Les Yprois, postés dans ce voisinage, se précipitent en colonne serrée, pulvérisent la machine sous leur puissant effort, et rentrent dans le rang avec une perte minime de part et d'autre.

» Ces escarmouches de frondeurs et de troupes légères duraient depuis longtemps, quand le roi fit demander de nouveau si l'on voulait conférer de la paix. Les Flamands toujours disposés à traiter, y consentent : on s'arrête de part et d'autre, et les héraults proclament une suspension d'armes durant la conférence.

» Cependant on faisait filer un détachement de cavalerie française avec un gros d'infanterie sur la gauche de l'armée flamande, et un autre détachement sur la droite, afin que ses flancs et ses derrières se trouvassent enveloppés : si ce mouvement eut pu s'achever, elle était perdue toute entière. Les Flamands s'aperçurent soudain de la ruse perfide, et recommencèrent leurs attaques par pelotons. Un chevalier bien armé, vigoureusement monté, se présenta, criant traîtreusement : la paix ! la paix ! Il portait la cotte d'armes du duc de Savoie. Persuadés que c'était ce prince, les Flamands, qui avaient les nobles en horreur, le tuèrent sur-le-champ, ne voulant plus ouïr parler de paix.

» Impuissans à dompter les Flamands par leur vaillance, les Français n'agissaient ainsi que pour en venir à bout par la ruse, pour les fatiguer de délais et les désunir. On recommence donc à se battre de la même manière. Les Gantois étaient vivement aux prises avec les Français. Ceux-ci dirigeaient leurs attaques partielles, de façon à remplacer sur-le-champ par des cavaliers les hommes tués ou fatigués, et à ne laisser aucune relâche aux Gantois qui n'osaient faire des pointes trop avan-

Digitized by Google

cées, de peur que la puissante cavalerie française ne leur coupât la retraite vers leur ligne. Cette ligne elle-même ne pouvait se porter en avant, sous peine de dégarnir notre flanc et, de donner accès aux escadrons ennemis.

» Après ces traîtreux pourparlers de paix, le détachement de cavalerie envoyé par le roi sur la gauche des Flamands, galoppe vers le mont, où ils avaient laissé leurs bagages de toute sorte, leurs tentes, leurs pavillons, leurs bêtes de charge et les chevaux des nobles. Tout devient sa proie; les charretiers et les hommes de garde, incapables de faire résistance, s'enfuient à Lille. L'autre détachement envoyé sur la droite, dirige une colonne de quarante hommes entre la ligne flamande et le rempart de chariots afin de rompre celui-ci et d'ouvrir une route à la cavalerie pour charger à dos. Mais les Flamands se retournent sur la colonne, et l'exterminent. Alors le détachement voyant son peu de succès, galoppe à son tour vers le mont, pour ne point perdre sa part de butin. Car ces corps se composaient presque entièrement de mercenaires à la solde royale.

» Le jour s'avançait; des deux côtés beaucoup d'hommes et de chevaux gisaient, les uns tués, les autres étouffés par l'extrême chaleur et le poids de leur armure; les Flamands se voyaient dépouillés de leurs bagages, de leurs approvisionnemens, de tout ce qu'ils avaient laissé sur le mont; le soleil était sur son déclin. Jean de Namur, commandant des Gantois, envoie vers ses frères Guillaume, Philippe et Robert; il demande leur avis sur le meilleur parti à prendre, et avertit que la gauche sous ses ordres, excédée du combat et de la chaleur, ne peut plus tenir. On se consulte, et l'on décide de faire une charge générale sur l'ennemi, aussi impétueuse que possible, en poussant une clameur effroyable, et demandant à Dieu la victoire.

» Les voilà donc qui, avant le coucher du soleil, se précipitent résolument sur les Français. Ceux-ci, terrifiés et consternés, n'osent attendre leur choc furieux et tournent le dos.

Digitized by Google

Beaucoup tombent dans les fossés, et y périssent étouffés sous leurs chevaux, ou massacrés par l'ennemi acharné qui les poursuit, et qui a d'ailleurs sa part de ce péril. Car quantité de Flamands, comme à la journée de Courtrai, se noyèrent dans les nombreux fossés de cette contrée, la plupart empêtrés par leur propre armure.

» Les pillards de la montagne voyant à leur retour leurs compagnons d'armes en fuite, déguerpirent eux-mêmes en toute hâte avec leur butin. A cet aspect, beaucoup de Flamands, surtout d'Ypres, de Courtrai et de Gand, abîmés de chaleur, de soif, de la lassitude du combat, déchirés de blessures, quelques-uns intimidés, coururent vers Lille à la débandade, et y parvinrent sains et saufs au crépuscule du soir : la campagne était dégarnie, aucun ennemi ne se montrait. Avec eux étaient Jean de Namur, dont la constitution grêle et faible endurait mal la fatigue, et Henri son frère, jeune homme d'un tempérament encore délicat, arrivé de Douai le même jour, conduisant environ 200 chevaux.

» Philippe, Guillaume et Robert, à la tête des Brugeois et d'une multitude d'autres vaillans guerriers, poursuivaient les Français du grand corps d'armée en déroute, dont un si grand nombre périt par leur fer ou écrasé par ses propres montures. Ils parvinrent jusqu'au roi qui, à la tête d'un corps nombreux et vaillant, entouré d'une garde d'élite, s'était chargé de la défense de l'arrière-garde. Il combattait avec une rare valeur, et maintenait sa position, quand une grosse colonne de braves Flamands faisant une charge terrible, blessa son cheval et le jeta lui-même par terre. Plus d'un grand du royaume l'abandonna en ce péril et prit la fuite. Ce qui le sauva, ce fut de n'être pas reconnu par les ennemis qui en voulaient surtout à sa vie; ses serviteurs avaient eu la précaution de lui ôter son hoqueton semé de fleurs de lys. Ainsi renversé, il fut sur le point d'être massacré et foulé aux pieds par une seconde colonne chargeant avec non moins d'ardeur que la première, et qui écrasa ou tua tous ses serviteurs, sauf deux. Ces braves

Digitized by Google

gens l'avaient relevé malgré le poids de son corps et de son armure, et placé sur un autre cheval ; ils n'eurent pas le temps de se remettre en selle eux-mêmes. Le roi traita depuis leurs enfans et leurs proches avec la plus grande générosité, comme la justice le voulait. Il se trouvait étourdi de sa chute, au point de ne pouvoir manier sa nouvelle monture, très-vigoureuse. Si les Flamands l'eussent connu, dans leur exaspération, ils auraient fondu en masse sur lui. Pendant qu'il lutte avec son cheval, un heureux à-propos veut qu'un soldat flamand les blesse tous deux avec une de ces longues pointes dont on se servait pour piquer les chevaux ; le coursier rétif sentant l'aiguillon, fait un grand bond et entraîne son cavalier, en dépit de lui-même, à la suite d'autres chevaux : les gens-d'armes royaux, témoins de tout ceci, n'osaient venir au secours. Il me semble que ce jour-là Dieu dans sa miséricorde eut pitié non-seulement du roi, mais de toute notre Flandre, à qui de bien plus grands maux encore étaient réservés si ses enfans eussent eu la vie du roi, selon leur véhément désir.

» Philippe-le-Bel, dans cette extrémité, fuyait malgré lui ; l'avis des siens le força néanmoins à se sauver avec les autres. L'oriflamme, cet étendard des Français dont on fait tant de récits, avait été arrachée et mise en lambeaux par les Flamands : Anselme, qui la portait, était resté sur la place. La cavalerie française était en pleine déroute ; les Flamands la poursuivirent à travers les ténèbres jusqu'à la tente du roi, dont ils saisirent le bagage et le souper encore tout dressé. Mais quand la lune, se levant, commença à donner un peu de clarté (c'était le lendemain de la pleine lune) ils apprirent que quelques bataillons ennemis n'étaient pas loin, et jugèrent prudent de ne point s'arrêter longtemps : ces bataillons pouvaient en ramener d'autres et venir les attaquer épuisés de lassitude et de faim. D'un commun avis ils rétrogradèrent donc lentement vers Mons-en-Pévèle, où ils se mirent à sonner des fanfares de victoire et à rallier leurs nombreux compagnons d'armes dispersés. Bientôt ils aperçurent les Français qui, revenus avec des torches et des

Digitized by Google

flambeaux, recherchaient les corps de leurs nobles et ne songeaient plus à combattre, quoique la lune fût très brillante.

» Mais le Mons-en-Pévèle, depuis que leurs bagages et leurs approvisionnemens avaient été pillés, ne leur offrait plus de quoi se couvrir ni se nourrir ; le besoin d'abri et de vivres leur fit prendre la route de Lille.

» Cette journée leur coûta 4,000 combattans, mais aucun de grande marque, si ce n'est Guillaume de Juliers. On ne sait où et comment il succomba. Lors de la déroute de l'ennemi, il était certainement encore sain et sauf : on pense que dans la poursuite il aura péri étouffé, ou par quelque autre accident. Comme on ne put retrouver aucun débris authentique de ses armes ni de son cadavre, le vulgaire crut qu'il avait été enlevé par magie, science dans laquelle il passait pour habile, et qu'il reviendrait secourir les Flamands dans un temps où il leur serait plus nécessaire encore..... Nous ne perdîmes que dix à douze chevaliers, mais la moitié peut-être des Flamands furent blessés. L'armée royale perdit plus de 9,000 hommes, tués, écrasés, ou suffoqués par la chaleur ; les plus marquans furent Jean, frère du duc de Bourgogne, Hugues de Bournonville, premier conseiller du roi, dont aucun comte ou gouverneur français n'égalait le faste et l'ostentation, et deux nobles Parisiens, Jean et Guillaume Gentien, qui succombèrent au moment où ils mettaient le roi sur un autre cheval. Philippe-le-Bel eut encore à regretter environ dix-huit barons, près de trois cents chevaliers d'un ordre inférieur, mais peu de ses mercenaires, moins occupés de combattre que de piller. Les plus illustres, et en même-temps les plus prompts des fuyards furent : le comte de Savoie, Louis d'Evreux, Louis de Bourbon, Guy, comte de St-Pôl, Milon de Noyers, le roi de Sicile lui-même, Charles, qui avait amené d'Italie et des provinces voisines tant de soldats mercenaires, Robert, comte de Boulogne, le comte de Dreux, Jean de Dammartin, et nombre d'autres. Car une frayeur extrême gagna les nobles qui savaient être l'objet particulier de la haine des Flamands.

Digitized by Google

» Telle fut la bataille de Mons-en-Pévèle, donnée le mardi 18 août.

» Le lendemain, Jean de Namur et Robert de Nevers retournèrent chez eux avec les soldats de la Flandre flamingante: ils avaient perdu là et en Zélande tous leurs effets de campement. Mais Philippe de Thiette demeura dans Lille avec une forte garnison, bien approvisionnée. Le roi fit inhumer une partie de ses nobles dans un monastère voisin, à Arras, Tournai, Orchies, Valenciennes, et envoya le reste recevoir la sépulture en France, chacun dans ses domaines. Pour se montrer encore plus tyran envers les Flamands, il défendit de les enterrer, imitant mal l'équité d'Alexandre qui rendait les derniers honneurs aux soldats de Darius comme aux siens. »

(*Traduit des* ANNALES DE MEYER, *livre X, an* 1304).

Si quelques lecteurs se choquaient du ton hostile aux Français qui règne dans cette narration, je leur rappellerais encore que le bon curé de Blankenberg écrit en homme de son pays, sous Charles-Quint, un siècle et demi avant que le village qui lui a donné le jour ne devînt sujet de la France. Il n'est pas obligé de copier les historiographes de Philippe-le-Bel, et peut bien contester la déroute de ses compatriotes à Mons-en-Pévèle, comme nous celle des Français à Malplaquet que les Anglais et les Hollandais inscrivent parmi nos défaites. Ce qui a peut-être le plus contribué à populariser l'idée d'une grande victoire remportée par Philippe-le-Bel à Mons-en-Pévèle, c'est l'érection de sa statue équestre dans Notre-Dame, en mémoire de cette journée. Mais d'après certains auteurs, il l'aurait érigée seulement à l'occasion du péril extrême qu'il y avait couru, se faisant représenter dans l'état d'armure incomplète où les Flamands le surprirent. Aucune inscription contemporaine n'accompagnait et n'expliquait cette statue, tellement que des antiquaires l'attribuèrent à Philippe de Valois, vainqueur à Mont-Cassel en 1328.

Les insinuations de Meyer contre la bravoure française ne

Digitized by Google

sont certes pas de bon goût. Mais on voit qu'elles sont empruntées à la chronique contemporaine d'un franciscain gantois, son principal guide pour cette époque. Elles reflètent l'orgueil national dont furent transportés les Flamands à la suite de la journée de Courtrai. Ils venaient, eux gens des communes, gens de métier, d'anéantir une des plus belles armées de l'Europe, d'affranchir leur patrie déjà conquise, et de lasser la puissance du monarque de France! On comprend que lorsqu'après Courtrai, la prudence ou la politique de Philippe lui faisait ajourner le combat, dans leur enivrement ils l'attribuassent à timidité.

Sortons un instant de nos préoccupations françaises, et contemplons ces temps si énergiques.

En 1214, à Bouvines, le comte de Flandre combattait avec de puissans alliés, l'empereur et le roi d'Angleterre; il subit avec eux l'ascendant des armes de Philippe-Auguste, et demeure prisonnier.

En 1302, les Flamands étaient abandonnés de leurs alliés, et toutes leurs frontières bordées d'ennemis, sauf du côté du Brabant qui toutefois ne leur envoyait pas de secours. Philippe-le-Bel avait envahi le pays, y avait assis sa domination, retenait captifs le Comte, ses enfans, et l'élite de sa noblesse. Réduits à leurs seules forces qu'affaiblissaient encore leurs dissensions intestines, privés de leurs chefs naturels, les Flamands secouent le joug déjà rivé sur leurs épaules, affrontent résolument les plus grands dangers, et comme les Suisses de Guillaume Tell, leurs contemporains, comme les Espagnols de 1808, trouvent en eux-mêmes, dans leur patriotisme, dans leur fidélité au vieux prince captif, la puissance nécessaire pour, avec une armée improvisée, expulser leurs oppresseurs, et reconquérir leur existence nationale.

Les journées de Bouvines et de Mons-en-Pévèle offrent ce rapprochement, que le roi de France courut dans chacune un grand péril de sa personne. La brillante valeur de Philippe-le-Bel n'eut peut-être pas préservé ses jours, s'il eut été reconnu

Digitized by Google

des Flamands, tant était grand leur acharnement contre lui. Ses serviteurs firent prudemment de lui ôter son hoqueton fleurdelisé. (1)

Un mot encore sur l'animosité de Meyer contre ce roi. Elle ne lui ôte pas le sentiment de l'équité, puisque dans le récit de la surprise de Mons-en-Pévèle, il fait ressortir son intrépidité, et l'oppose à la lâcheté de quelques-uns des seigneurs empressés de fuir. Quant à l'appréciation sévère de sa conduite, n'est-elle pas justifiée par l'histoire? Celle-ci nous montre Philippe habile, persévérant, travaillant avec bonheur à l'agrandissement de son royaume et à l'extention de sa prérogative ; mais elle ne dissimule point qu'il fut peu délicat sur les moyens de succès, ami de l'arbitraire, avide, fiscal, faux monnayeur, (2) ne tenant guères compte de l'équité ni de la foi donnée. L'extinction violente des Templiers laissera toujours planer de graves soupçons sur sa mémoire.

Meyer, un flamand, pouvait-il demeurer calme au spectacle de ce monarque, politique froid et impitoyable, accablant avec dureté le vieux Guy de Dampierre, lui arrachant sa fille chérie, l'amour de ses cheveux blancs; tandis que le respectable octogénaire, deux fois jeté dans les fers en dépit de la foi publique, veut rester martyr de sa parole donnée dans cette même prison dont le dol seul lui avait ouvert les portes, et va spontanément retrouver son geôlier.

Si d'autres aperçus de ce genre, dus à Meyer, peuvent intéresser les amateurs de notre histoire flamande, je vous demanderai encore, M. le Rédacteur, place dans votre estimable recueil.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur,

votre très-humble et très-obéissant serviteur,

GODEFROY.

---

(1) Le peintre qui a représenté la bataille de Mons-en-Pévèle pour le Musée de Versailles, a ignoré cette circonstance.

(2) Le surnom lui en a été donné, à cause de ses énormes altérations des espèces monnayées.

Digitized by Google

DES MOYENS D'AMÉLIORER

LA CONDITION DE L'OUVRIER.

—

(2me et dernier article).

Nous avons laissé nos lecteurs sous l'impression d'une bien triste conclusion : point de remèdes humains aux malheurs de l'ouvrier. Car nous avons reconnu que non-seulement les biens d'ici-bas ne sont pas pour lui, mais que, dût-il en recevoir, par une augmentation de salaire, quelques faibles parcelles, son lot de misères n'en serait aucunement amoindri. Faudra-t-il donc renoncer à améliorer sa condition, et n'aurons-nous pour lui que des gémissemens stériles?.... Gardons-nous de porter un tel jugement. Nous avons entendu, il est vrai, la philantropie nous exposer ses secrets : voici maintenant la Foi qui se présente et qui demande la parole à son tour. Il est juste de l'écouter.

Vous plaignez l'ouvrier, nous dit-elle, et vous avez raison ; non pas précisément parce qu'il est privé des biens de votre monde d'un jour, mais parce que le plus souvent il ne comprend pas les priviléges de sa condition. Vous plaignez l'ouvrier parce que sa chaîne est lourde ; mais félicitez-le plutôt : car sa journée touche à sa fin, et son maître céleste, qui est aussi le vôtre, l'attend au bout du chemin pour le décharger. Vous plaignez l'ouvrier parce qu'il est obscur et inaperçu comme le roseau au bord de l'étang ; mais félicitez-le plutôt, chênes superbes que vous êtes : car la foudre épargne les roseaux et terrasse les grands arbres. L'ouvrier chrétien est l'enfant chéri de la Providence ; l'expiation, il est vrai, l'a

Digitized by Google

courbé sous sa main de fer ; mais l'expiation est la messagère de la Gloire, et les épines du Temps s'échangent contre les couronnes de l'Eternité.

La Foi a parlé, et la persuasion a gagné mon cœur. J'ai compris que là où la terre est impuissante, malgré toutes ses ressources, à procurer le bonheur, il faut recourir à des biens d'un ordre plus élevé ; et déjà j'ai cru voir le pauvre essuyer ses larmes et reprendre avec joie son poste de misères et d'humiliations. J'ai cru voir la Foi ouvrir un canal spirituel, qu'une autre fille du Ciel, la Charité, dirigeait vers la maison du pauvre, et d'où leur sœur commune, l'Espérance, recueillait à flots dans ses bras les consolations d'en-haut.

Le riche sera-t-il le seul qui fermera son cœur aux ondes de la grâce et de l'amour? Lui, l'intendant de la Providence, l'ange distributeur des dons d'en-haut, enfouira-t-il son talent au lieu de le faire fructifier? Lui établi dominateur et maître, ne comprendra-il pas que toute autorité est un mandat du ciel et entraîne avec elle des devoirs?

Heureusement tous les maîtres ne sont pas rebelles à la voix de la conscience : nous apprenons que plusieurs se sont mis en marche dans une voie de régénération et de progrès. De divers points de la France (1) arrivent de rassurantes nouvelles.

La première mesure sur laquelle se porte généralement l'attention, et le premier moyen indiqué pour l'amélioration morale et matérielle du sort de l'ouvrier, c'est la sanctification du dimanche. Ce remède mérite en effet d'être proposé avant tous les autres pour deux raisons, parce qu'il est le plus facile, parce qu'il est le plus important.

Le plus facile, car l'exécution dépend ici entièrement du bon vouloir du maître. Pour faire cesser les autres désordres, tels que le blasphème, le concubinage, il faut que la volonté de l'ouvrier concoure avec celle du maître : il n'en est pas de

(1) Notamment de l'Alsace.

même ici. Le maître seul est l'auteur de la violation du repos dominical : jamais l'ouvrier n'a provoqué le travail du dimanche ; l'eût-il fait dans des circonstances extraordinaires, pressé par des besoins momentanés, jamais il n'eût contracté l'habitude de la faute. — La raison en est que le repos hebdomadaire est indispensable à l'homme pour entretenir ses forces : on sait qu'il s'appliquait même aux animaux dans l'ancienne loi, tant cette nécessité est universelle. Aussi voyez ce qui arrive : là où le repos du dimanche est retranché, l'ouvrier le prend un autre jour ; de là les abus du lundi, abus qui ne sont devenus invétérés que pour n'avoir point été réprimés dès leur naissance. Quoiqu'il en soit, l'abolition en est encore extrêmement facile : fermez votre atelier, on ne travaillera point chez vous. Ajoutons que bientôt on ne travaillera plus même chez les autres : car moins sera général le mauvais exemple, moins la prévarication semblera excusable, et l'avarice finira par reculer devant le scandale public.

Ce remède est aussi le plus important. Il faut bien que cette vérité soit palpable, puisque nos voisins d'outre-mer qui ont retranché tout ce qui les gênait dans la religion, s'efforcent pourtant de sauver cette pratique salutaire avec un zèle poussé jusqu'au pharisaïsme. En France, rassurés sans doute par la force des liens dont la Foi nous enveloppait encore, nous avons fermé les yeux sur les relâchemens ; et il a fallu que le mal fût parvenu aux dernières limites pour réveiller l'attention. Nous ne ferons pas ici de lieux communs sur la gravité de cette infraction et sur ses conséquences désastreuses dans l'ordre moral. Bornons-nous à quelques réflexions applicables surtout au sort temporel de l'ouvrier.

Un des effets trop peu remarqués de cette violation de la loi du repos, c'est qu'elle inspire à l'ouvrier l'esprit de révolte. La fragilité humaine nous entraîne parfois dans quelque faute particulière : la religion se présente pour effacer la tache et pour rendre au repentir la paix de l'innocence. Mais la faute dont nous parlons n'est point un acte isolé, c'est

une suite d'infractions qui suppose la persistance à étouffer la voix de la conscience, un combat en un mot. Il faut que l'âme se roidisse contre le frein et crie à Dieu : *Non serviam* ; il faut qu'elle arrive à détourner jusqu'à la pensée de ce Dieu. Hélas ! l'ouvrier de nos fabriques n'aura pas beaucoup d'efforts à faire pour en venir là. Dans les autres genres de travaux, l'homme conserve aisément le sentiment de la présence de Dieu. Le matelot devant l'immensité des mers, devant les astres qui racontent la gloire de leur auteur, le laboureur devant les inépuisables merveilles de la nature, sont facilement rappelés à l'idée du Créateur... ; mais l'ouvrier tapi dans un obscur atelier, cloué à un travail monotone, assourdi par le bruit des rouages, aveuglé par la poussière des machines, comment s'élèvera-t-il en méditation ? C'est bien à lui surtout qu'est nécessaire le jour du Seigneur, ce jour destiné à nous détacher un instant de nos entraves terrestres. Si donc l'ouvrier, dans cet état, perd si aisément Dieu de vue, que sera-ce si une conscience mauvaise le porte encore à se révolter contre l'ombre même d'un tel souvenir ? Vous le verrez bientôt se jeter, comme pour y cacher ses remords, dans la fange du vice, et s'abandonner à toute la fureur des passions. La pensée du devoir qui plane sur les observateurs du dimanche l'aurait retenu lui-même..... Le lundi, il s'est senti plus libre, plus dégagé.... Et ce n'est peut-être pas ici, pour le dire en passant, une des moindres raisons qui expliquent la préférence donnée au lundi dans les calculs de la débauche.

Ainsi l'ouvrier est en état de révolte contre Dieu ; faut-il ajouter qu'il est aussi en révolte contre les hommes ? La conséquence est inévitable. S'il avait la Foi, il obéirait dans la personne des magistrats et des maîtres au Seigneur des Seigneurs. Otez la Foi, il n'y a plus pour lui que des oppresseurs d'une part, des opprimés de l'autre. Et puis remarquez une chose : le dimanche n'est pas seulement le jour du Seigneur, c'est aussi le jour des frères : ce jour-là, le pauvre vient dans le même temple s'agenouiller à côté du riche ; ce jour-là lui

rend le sentiment de sa dignité d'homme et de chrétien ; ce jour-là il est consolé.... Mais privez-le de cette sublime compensation à ses misères, supprimez le dimanche, il ne se considérera plus que comme une victime du sort et un esclave du privilége. Il se lèvera, il s'armera contre ses tyrans, il fera gémir la société et pâlir les honnêtes gens, tandis que les doctes continueront à se demander gravement : Qu'y-a-t-il à faire pour le bonheur de l'ouvrier?

Vient ensuite, dans l'ordre des moyens à employer, le régime intérieur de l'atelier. Si la grave responsabilité morale qui pèse sur le chef l'effraie et le déconcerte, c'est à lui de s'interroger et de se demander s'il a fait au moins quelques efforts pour purger sa maison des infamies dont elle est peut-être le théâtre : car il ne pourra bien juger de la difficulté de cette entreprise que par l'expérience des moyens proposés, dont le principal est avant tout la bonne volonté. Nous savons bien que l'industriel n'est point, comme le pilote, continuellement sur le tillac surveillant la manœuvre : les exigences des affaires l'appellent la plupart du temps au-dehors de ses ateliers ; mais il a des contre-maîtres dont l'action sur les ouvriers est presque incessante ; et nous n'hésitons pas à penser que c'est par le ministère de ces agens inférieurs que les réformes seront rendues praticables. Rien n'est plus important que le choix d'un bon contre-maître. Si le chef d'établissement entendait bien ses devoirs, il verrait dans cette classe de serviteurs ses suppléants, ses représentans naturels, ses coopérateurs ; il s'attacherait à les prendre parmi ses meilleurs sujets ; il les pénétrerait de son esprit, leur ferait comprendre ses vues moralisatrices et charitables. Et nul doute que les résultats ne répondissent bientôt à son attente : car les avis du contre-maître, ouvrier lui-même, sont reçus sans défiance ; ceux du chef sont ordinairement suspects d'égoïsme. Quant aux moyens particuliers d'exécution, la charité saura bien les dicter et les approprier à l'état de chaque fabrique : un chef d'atelier, s'il est sincèrement chrétien, trouvera sans peine dans son cœur ce que l'incrédule

Digitized by Google

chercherait vainement dans sa tête. Voici cependant quelques aperçus qui paraissent avoir principalement fixé l'attention des personnes qui se sont occupées de régénérer l'atelier.

On sait qu'il y a des abus, des désordres réels qu'il faut d'abord s'appliquer à détruire. Ce sont des vers rongeurs qui arrêtent toute végétation : il faut les broyer sous le pied. On peut indiquer ensuite des mesures propres à garantir les ouvriers des dangers que l'on redoute. De même qu'on arrose les racines de la plante pour lui rendre la sève qu'elle a perdue, on versera sur les âmes l'onde des croyances qui porte avec elle des fruits de moralisation.

Parmi les abus, nous en signalerons deux principaux, que chacun sans doute a nommés d'avance : la réunion des sexes dans les fabriques, et le blasphème.

C'est déjà un malheur que l'emploi de la femme dans l'atelier. Sa place est au foyer domestique, à côté de ses sœurs, au milieu de ses enfans. Ses mains délicates ne sont point faites pour le travail des hommes. Son cœur aimant est un foyer de charité dont la flamme a besoin de se dilater sans secousse pour ne point changer de nature et devenir une flamme incendiaire : dans l'atelier les mouvemens en sont nécessairement irréguliers et désordonnés. S'attachera-t-elle, par hasard, à ces compagnes qu'on lui donne, mégères à l'œil louche, passagères qui viennent aujourd'hui s'asseoir à ses côtés pour disparaître demain ? s'attachera-t-elle à cette dévergondée qui la fatigue de ses paroles obscènes ou la poursuit de l'haleine empestée de l'intempérance? non sans doute : son cœur se resserrera donc et se consumera intérieurement, en même temps que son corps s'affaissera sous le faix du labeur. — Or, si ce sont là les effets probables du travail des femmes en commun avec d'autres femmes, et si ces considérations feraient désirer qu'elles ne fussent employées qu'à domicile, que sera-ce de leur travail en commun avec des hommes? Ici la flamme dont j'ai parlé s'étendra, mais avec quelle violence désordonnée ! et quels désastres laissera l'incendie ! L'imagination, qui va pourtant

Digitized by Google

si vite, demeure ici en arrière : l'expérience révèle chaque jour des choses que la pensée même refuse de concevoir, et sur lesquelles la pudeur commande de jeter le voile. Et pourtant, que fait-on pour arrêter l'invasion de cette corruption? Rien. On se rejette sur des obstacles imaginaires, pures illusions de l'intérêt privé, dont plusieurs fabricants ont déjà fait justice, comme s'il pouvait y avoir des travaux qui exigeassent l'accouplement d'une main de femme à une main d'homme, comme si les adolescens ne pouvaient útilement remplacer les femmes dans tous les cas, s'il en est, où la jonction du faible et du fort présenterait une utilité réelle. Et encore, si l'on demandait au fabricant des sacrifices considérables, un apostolat difficile, on pourrait concevoir l'hésitation..... mais un mur, un simple mur, une cloison du moins, au nom de la pudeur, accordez-nous cela. Accordez-nous aussi un peu de surveillance à l'entrée et à la sortie de votre maison et dans tous les momens de repos : c'est quand la volonté contrainte a relâche que la passion longtemps comprimée tend à faire explosion.

L'autre pierre de scandale que nous proposons d'écarter, c'est le blasphème. Bien des maîtres se persuadent que la grossièreté dans les propos est un des effets en quelque sorte inévitables de l'ignorance et de la misère : et sur ce on se rassure ; et l'on se croise les bras ; et l'on tolère, parfois même en sa présence, des horreurs qui feraient dresser les cheveux à la tête des moins scrupuleux. Ici encore la mauvaise volonté se trahit. Quand le torrent débordé au loin commence à envahir notre champ, n'est-ce pas le moment de travailler avec plus d'ardeur à la digue? Un sage réglement affiché dans l'intérieur de l'atelier, et exécuté par les soins de fidèles contre-maîtres, parerait à la plupart des paroles criminelles? — Vous écrivez bien sur vos murailles : *Ici point d'immondices; on ne souille point ces murs*. Et vous hésiteriez à y inscrire : *Ici on ne jure point; ici on ne souille point son âme*.

Divers moyens de moralisation par la Religion peuvent être aussi mis en œuvre dans l'atelier. Je dis par la Religion, car

toute autre espèce de tentative échouerait infailliblement. Je sais bien qu'il y a une morale à l'usage des honnêtes gens, ou soi-disant tels, laquelle a la prétention de supplanter l'Evangile, et dont les principales maximes se réduisent à ne point tuer, à ne point voler, et à garder des dehors de politesse et d'honneur; le soin de la réputation est l'âme de ce système égoïste et hypocrite qui sépare la vie publique de la vie privée et laisse à celle-ci ses satisfactions et ses infamies à la seule condition qu'elle aura le talent de les voiler. Or, ce système-là ne sera jamais mis en pratique par l'ouvrier; et la raison en est simple: rien n'importe moins à l'ouvrier sans religion que le soin de la réputation. Le point d'honneur qui pique si vivement les hommes du monde, dont toute la morale est extérieure et dont le cœur n'a jamais goûté ni compris la vertu, n'exerce presque aucun empire sur son âme insensible et indifférente. Que lui fait l'estime publique, à lui qui vit inconnu sur la terre, qui ne transmettra à ses enfans qu'un héritage d'infortunes et d'abjections? Aussi se montre-t-il sans répugnance tel qu'il est: blâmez-le, il baissera les yeux, et puis les relèvera, et tout sera dit. Faites-lui entendre qu'il comprend mal ses intérêts, que la sobriété est louable, le courage estimable, la probité essentiellement belle.... il sourira, haussera les épaules quand vous serez sorti, et encore une fois tout sera dit. La morale de l'intérêt humain ne peut trouver sa sanction que dans cet intérêt même: et puisque l'ouvrier n'a point de part à attendre dans les jouissances de la fortune, il serait ridicule de lui en prêcher les sacrifices. La Religion seule peut exercer une influence efficace sur la volonté de l'ouvrier, parce qu'elle place dans un monde meilleur la sanction de ses préceptes et la récompense des vertus qu'elle demande. Cette morale-là est claire, sans équivoque; toute autre morale échappe à l'œil simple et insouciant de l'ouvrier.

Le premier moyen que nous indiquerons, parce qu'il serait certainement l'un des plus puissans, serait l'établissement de la prière dans l'atelier. A vrai dire ce moyen renferme même

Digitized by Google

tous les autres : car toutes nos actions deviennent autant de prières quand l'esprit de foi dirige nos affections. Quand est-ce qu'on sera convaincu que le travail est une prière? Quand est-ce qu'on travaillera en esprit de prière? Quand est-ce qu'on puisera à cette source le courage et le dévouement? Qu'il serait beau de voir le maître, j'allais dire le père, au milieu de ses ouvriers, fléchissant le genou et priant! Quelle influence n'exercerait point sur l'esprit de subordination cette marque de subordination au maître des maîtres? Mais on va se récrier : Vous voulez faire de l'atelier une communauté? Nous ne voulons, ou plutôt nous ne proposons de faire que ce que d'autres ont fait déjà avec succès; nous pourrions citer tel établissement dans telle ville voisine (1) où la mise en vigueur de cette pratique a déjà produit les plus admirables résultats, et où le fantôme de communauté n'épouvante ni le maître ni les ouvriers. Il y a loin d'ailleurs de l'état de dégradation et d'abrutissement de la plupart des travailleurs au spiritualisme des communautés. Et quand il serait vrai que la prière engendrerait quelque chose de plus que l'ordre matériel, quand il serait vrai que cet ouvrier jadis si débauché deviendra un modèle de régularité, et cette jeune fille jadis éhontée un ange de pudeur..... votre établissement en marchera-t-il moins bien? Vos ouvriers vous seront-ils moins attachés, quand ils ne le seront plus seulement par l'appât du salaire mais encore par les liens du bienfait? et les larmes de reconnaissance que ces amis désintéressés verseront sur votre tombeau vous feront-elles du mal? — On se plaint tous les jours de la désaffection des ouvriers pour leurs maîtres, de leur indocilité : Oh! priez ensemble, et il n'y aura plus qu'un cœur dans l'atelier. On se plaint que rien ne prospère, que la misère frappe à la porte du pauvre et la banqueroute à celle du riche : Oh! priez ensemble, ensemble vous serez bénis.

Comme accessoire du moyen que nous proposons, nous

(1) Celui de M. Dewavrin, à Tourcoing.

Digitized by Google

conseillerions l'établissement dans l'atelier de quelques images de piété. Il est bien peu d'hommes, même parmi les classes les plus pauvres, qui n'aient eu dans leur enfance des notions suffisantes des devoirs ; mais l'âme laisse bientôt échapper son trésor, quand le souvenir, qui en est le gardien, vient à s'endormir et que nulle sentinelle amie ne prend soin de le réveiller. Voyez-vous ce jeune ouvrier qui a passé à la hâte quelques mois à peine sur les bancs d'une école chrétienne ou dans les catéchismes de sa paroisse ; maintenant qu'il est entré dans l'atelier rien ne lui parle plus de ce bon Dieu qui aime tant les petits enfans ; dans les heures de repos, son active imagination cherche quelque objet qui puisse la satisfaire, et comme il n'a pas pour fixer ses idées les ressources que l'étude et la réflexion offrent aux esprits cultivés, comme rien autour de lui n'élève sa pensée, rien, pas même la vue du firmament qui semble à jamais éclipsé pour lui, il retombe dans ce fonds de misères qui est en nous, il s'affaisse sur lui-même, il s'abrutit... Qui pourrait dire cependant ce qu'il eût trouvé de force si ses yeux eussent rencontré de temps en temps un simple crucifix, ce qu'il eût puisé de lumières et de consolations dans cette grande leçon qui se lit sur une croix ! — On rétablit bien cette sainte image dans les palais-de-justice et dans les prisons. L'atelier sera-t-il donc moins privilégié ou plus abandonné que le séjour du crime ? Il y a dans la religion tant d'exemples de courage qui soutiendraient l'ouvrier, qui redresseraient en lui le sentiment de sa dignité d'homme : que ne lui montrez-vous un St-Joseph, un St-Paul travaillant de leurs mains ? Il y a tant de paroles, tant de faits qui raniment le pécheur et qui dilatent le cœur des opprimés.

Mais rien n'est plus important que d'entretenir dans l'ouvrier le sentiment des convenances et le respect de soi. Ce vase fragile de notre corps ne se brise si facilement entre les mains des passions que parce que nous le laissons se remplir d'ordures et qu'il finit par nous inspirer le dégoût. Or, rien n'est plus capable de persuader à l'ouvrier cette salutaire retenue que la présence du prêtre. Un laïque animé même des meilleures

intentions sera souvent en état de suspicion aux yeux de l'ouvrier : on lui prêtera des vues cachées et intéressées ; mais le prêtre, l'ami du pauvre, le prêtre qui ne parle pas en son nom et qui n'enseigne le sacrifice et la résignation qu'en promettant la réparation et la récompense ; le prêtre sera écouté et sa parole fructifiera. Tous les grands établissemens devraient avoir un aumônier : quelle ample moisson il y aurait là pour le zèle du ministre ! La plupart du temps l'ouvrier est simple et bon ; l'habitude du travail l'a préservé d'une foule de tentations ; il n'a pas cette ambition à l'œil de feu qui dévore en désirs les positions des autres ; le chagrin qui le gagne quelquefois quand il compare son sort à celui de ses maîtres est moins un sentiment d'envie, que celui de l'indignation qu'inspire une apparente injustice (car ses idées sont faussées par l'irréligion) ; et il s'entretient ainsi dans de basses rancunes dont il rougit intérieurement ; son âme, en d'autres termes, est un champ en friche où n'ont point encore grandi les chardons et les buissons, mais où les herbes mauvaises rampent et s'entrelacent. — Que du moins dans tous les ateliers le pasteur soit introduit quelquefois. Voici un fait qui parle assez haut. Un industriel du département de l'Isère qui dirige un établissement considérable (il est à la tête de 300 ouvriers), ne pouvant parvenir à les maintenir dans l'ordre, eut l'idée d'inviter le curé du lieu à visiter son atelier. Il faut remarquer que ce chef est protestant ; mais tous ses ouvriers sont catholiques. Le curé se rendit à sa prière, et sans doute qu'après de mûres investigations sur l'étendue du mal il émit quelques idées de réformes intérieures. Le fabricant lui proposa de rédiger un réglement. Le réglement fut fait et présenté au maître : celui-ci goûta tellement les moyens indiqués qu'il résolut d'abandonner au curé la direction morale de ses ateliers. L'honorable prêtre accepta cette fonction délicate : les ouvriers furent avertis, ils cédèrent à l'ascendant du caractère sacerdotal : les sexes furent séparés, l'instruction donnée, l'ordre enfin rétabli, et l'établissement est aujourd'hui devenu un modèle de régularité et une école de mœurs.

Digitized by Google

Nous n'excluons pas cependant, à Dieu ne plaise, les conseils et les exhortations du maître, surtout s'ils s'appuient sur ceux du prêtre ; mais qu'on n'oublie jamais cette règle de raison qui est aussi une vérité d'expérience : c'est que des conseils ne seront reçus qu'à la condition de paraître désintéressés. Il faut qu'ils émanent visiblement de la conviction et non du calcul. Il faut qu'ils soient fortifiés par les exemples qui sont une prédication à l'usage de tous. Le maître peut beaucoup par la douceur et la prudence. Les ouvriers obéissent sans peine à ceux qui savent allier la douceur des formes à la fermeté de volonté.

Rien ne serait plus utile que d'établir dans l'atelier une certaine instruction à la portée des adultes. Là où le prêtre sera attaché à la maison, cette amélioration sera l'un de ses soins les plus chers. Ailleurs, on y suppléerait par le don de quelques bons livres à ceux qui savent lire. Quant aux autres, des conférences familières pourraient réunir le dimanche les hommes de bonne volonté.

Passons à une autre observation. Des réclamations, on peut le dire, universelles s'élèvent depuis longtemps contre des abus intolérables dans le réglement des heures du travail, principalement à l'égard des enfans. Peut-on même encore appliquer à ce qui existe le mot réglement, et n'est-ce pas plutôt d'un affreux déréglement que nous avons à nous plaindre? Quoi! il est vrai que des hommes ne rougissent pas de devoir l'accroissement de leurs richesses à la dégradation physique et morale de plusieurs millions d'hommes! Ecoutons les termes du rapport de M. Willermé sur l'état moral des ouvriers qu'il fut chargé de visiter dans une enquête commerciale : « Une quantité très-considérable d'ouvriers des » manufactures est habituellement dans un état réel de souf- » france ; ce sont des malheureux obligés à un travail pénible, » chargés d'une famille nombreuse, et dont le salaire est au- » dessous des besoins : ou bien, ce sont des gens d'une grande » inconduite. Ils n'ont, pour opposer aux intempéries de

» l'air, que des vêtemens hors d'état de les en garantir ; pour » s'abriter pendant les nuits, que des logemens trop souvent » humides et malsains ; pour reposer leurs membres fatigués » qu'un grabat, et pour se nourrir que des alimens grossiers » et insuffisans. Voilà pour les adultes. — Chez les enfans, » l'état de souffrance résulte non-seulement de leur misère, » mais encore de l'excès de leur travail : chaque jour on les » garde de 15 heures à 15 heures et demie, et l'on exige d'eux » 13 heures de travail effectif. Beaucoup de ces enfans demeurent » à une lieue et plus de la manufacture. Ces enfans, dont » plusieurs sont âgés de 6 à 7 ans, abrègent leur sommeil et » leur repos de tout le temps qu'ils doivent employer à par- » courir deux fois par jour cette longue et fatigante route. (1) » Les machines, en permettant de remplacer avec avantage » les adultes par des enfans, augmentent le nombre de ceux-ci » dans les ateliers. — Les réglemens fixent la journée des forçats » à 12 heures de travail et le temps des repos la réduit à 10 » heures, tandis que ces ouvriers et ces enfans sont soumis à » 15 heures et demie de présence dans les ateliers. Il est à » noter que les nègres dans les colonies, sur lesquels les » grands industriels s'apitoyent avec tant de sensibilité dans » les chambres, ne sont tenus qu'à 9 heures de travail par » jour. » (2)

---

(1) Voyez le matin, à Mulhouse, cette multitude d'enfans maigres, blêmes, couverts de haillons, qui s'y rendent pieds nuds, par la pluie et la boue, portant à la main, et quand il pleut, sous leur vêtement, le morceau de pain qui doit les nourrir jusqu'à leur retour ; les enfans, dans les autres filatures et tissages de coton du Haut-Rhin, ne sont pas, il est vrai, aussi malheureux ; mais partout pâles, énervés, lents dans leurs mouvemens, tranquilles dans leurs jeux, ils offrent un extérieur de misère, de souffrance, d'abattement qui contraste avec le teint fleuri, l'embonpoint, la pétulance et tous les signes d'une brillante santé, qu'on remarque chez les enfans des mêmes âges, chaque fois que l'on quitte un lieu de manufacture, pour entrer dans un canton agricole. (*Même Rapport*).

(2) Les journaux ont annoncé dernièrement l'arrestation d'un bijoutier-fabricant de Paris qui après avoir monté un établissement important, s'était attaché à ne prendre pour apprentis que des enfans dont les familles habitaient hors de Paris et dont le

Un si affreux spectacle soulève l'indignation au fond des consciences, et de toutes parts des mesures législatives sont réclamées pour remédier au mal. Aux chambres, en effet, éclairées qu'elles sont par les pétitions qui leur ont été adressées, appartient ici l'initiative des mesures générales, seules vraiment efficaces. Mais en attendant, la charité privée ne peut-elle pas agir dans une sphère plus bornée? Est-il impossible d'approprier la nature et la durée du travail aux forces du corps? le maître ne peut-il prendre sous sa protection la faiblesse de l'enfance contre la cupidité ou plutôt le laisser-aller du père?

En dehors de l'atelier, divers moyens de moralisation peuvent être aussi très-utilement mis en œuvre. L'un des plus importants serait, sans contredit, la répression du concubinage. Depuis 1789 les unions illégitimes se multiplient d'une manière effrayante dans les classes inférieures, surtout au sein des villes manufacturières; à Lille, notamment, les chefs d'ateliers s'accordent à signaler le complet abandon avec lequel leurs ouvriers des deux sexes se livrent à la débauche, et leur état de torpeur dans l'habitude du vice. Le mariage n'est plus considéré par un grand nombre que comme une cérémonie oiseuse à l'usage des riches; l'immoralité se perpétue comme une coutume licite de génération en génération, et l'on a vu des fils alléguer, pour justifier leur résistance aux bons conseils,

---

nombre s'est trouvé être de trente-deux. Ce misérable retenait ces pauvres créatures dans un état complet de séquestration, ayant eu soin de stipuler dans l'acte d'engagement qu'ils lui étaient confiés comme apprentis pour un nombre d'années déterminé pendant lequel ils ne pourraient sortir. Il les soumettait, à l'aide de menaces et de coups, à un travail journalier de 18 heures par jour qu'interrompait seule une demi-heure de repos. Pour nourriture il ne leur donnait que du pain noir et quelques débris de légumes achetés au rebut des halles, pour lit un peu de paille convertie en fumier par la malpropreté. Le récit des atrocités commises sur ces infortunés pour les forcer au travail fait frémir. — La *Gazette des Tribunaux*, qui rapporte ces faits, ajoute: Les débats de cette révoltante affaire présenteront un salutaire enseignement à ces familles imprévoyantes qui livrent trop souvent leurs enfans à des maîtres dont elles ne connaissent pas la moralité. (Septembre 1839).

Digitized by Google

l'exemple d'un père ou d'une mère. Il ne faut pas être étonné de cette insouciance pour le mariage. Le mariage, quand les époux ont la foi, se contracte dans des vues que j'appellerai surhumaines ou religieuses, lesquelles le font envisager comme une vocation, comme une mission imposée d'en haut; mais quand l'irréligion s'est emparée des âmes, il ne se contracte plus que dans des vues tout humaines, celles qui ont pour objet des intérêts de famille, la perpétuation d'un nom, la conservation des biens d'une maison. Ce but temporel forme le principal mobile du contrat civil, contrat qui est en possession chez nous de l'estime intéressée du riche, et auquel l'incrédulité elle-même ne saurait enlever son prestige. Mais le pauvre, qui n'a ni nom à garantir de l'oubli, ni biens à transmettre à ses enfans, que lui importent les pactes de la spéculation? Le mariage civil lui apparaît inutile, le plus ordinairement du moins, ou d'une utilité tellement éloignée qu'elle lui échappe; le mariage religieux seul serait compris de lui, s'il avait le bonheur de comprendre la Religion. S'il ne croit pas, il ne se mariera point. C'est précisément ce qui arrive tous les jours. Concluons donc de ces remarques que le moyen le plus efficace de persuader le mariage, c'est d'inspirer la Religion; il faut poser les grands appareils sur cette plaie. Mais les grands moyens n'empêchent pas l'emploi des mesures secondaires, surtout lorsqu'elles sont d'une exécution facile et immédiate. Or, voici quelques salutaires conseils que M. Ch. Dupin donnait, il y a plusieurs années, aux fabricans. Il demandait 1° que le livret dont chaque ouvrier est porteur reçût de l'autorité municipale une inscription régulière constatant le mariage légitime et les enfans légitimes de chaque individu; 2° que lorsque des ouvriers sollicitent du travail ou lorsque les ateliers doivent congédier une partie de leurs ouvriers, on préférât les hommes mariés légitimement et pères d'enfans légitimes; 3° que la ville de Paris réservât 300,000 fr. par an à encourager trois mille unions qu'il serait à désirer de voir légitimer annuellement dans cette capitale. — Ce dernier

Digitized by Google

vœu de la légitimation des unions illicites est aujourd'hui heureusement réalisé sur plusieurs points de la France par la création des sociétés de St-Régis qui s'établissent dans les grandes localités. On sait que ces sociétés ont pour but de faciliter aux indigens l'accès du mariage en leur procurant gratuitement les pièces nécessaires pour contracter le double lien civil et religieux. Des milliers de couples concubinaires ont été ainsi mariés par les soins de ces sociétés ; des milliers d'enfans naturels ont été ainsi initiés aux douceurs de la famille. Mais le bien que ces sociétés sont appelées à faire se fonde uniquement sur la coopération des personnes charitables qui par leur position sociale peuvent aisément ramener la brebis égarée dans la voie que l'on s'est efforcé d'aplanir d'avance. Or, à qui appartiendra plus justement cette mission de paix et de moralisation qu'aux industriels, placés qu'ils sont en relation continuelle et en contact avec les infortunes que nous déplorons. Sans doute il y a des libertins quand même, que l'on gagne rarement ; mais le repentir du moins, n'y aura-t-il pas pitié pour lui ? Et d'ailleurs la catégorie des indifférens est nombreuse, et à l'égard des indifférens il n'y a que des lumières à verser et des bras à ouvrir. Que les industriels se considèrent donc comme les auxiliaires naturels des sociétés de St-Régis, et qu'ils s'appliquent à faire sentir à leurs subordonnés combien serait impardonnable la persévérance dans le vice. On ne vous demande pas, pauvre, de vous préparer à quelque formalité mondaine, destinée à fonder pour vous l'édifice d'un brillant avenir : non, vous avez raison de laisser ces préoccupations-là au riche ; on ne vous demande pas pour vos noces de belles parures ni de nombreux amis.... Vous faites bien d'abandonner à d'autres ces sollicitudes de la fortune. Mais on vous demande de vous unir en hommes et non en brutes, et d'appeler à sceller l'alliance de vos âmes celui à l'image duquel elles ont été créées.

La répression de l'ivrognerie et des débauches qu'elle entraîne

Digitized by Google

serait aussi une des mesures les plus importantes, et c'est un point sur lequel l'attention se fixe encore le plus généralement aujourd'hui. On serait épouvanté de la quantité de liqueurs fortes qui se débite chaque matin dans nos grandes villes. A Lille, des femmes mêmes se livrent avec un dévergondage inoui à ce vice dégradant, et il n'est pas rare de voir chanceler dans nos rues, poursuivies par les huées publiques, des créatures qui n'ont plus de la femme que le vêtement. Ce désordre serait cependant d'autant plus facile à extirper qu'il inspire universellement le dégoût, et que les bons ouvriers répugnent à travailler avec des ivrognes. C'est peut-être ce sentiment de répulsion si naturel qui a valu des succès aux sociétés de tempérance fondées en Amérique entre ouvriers. On se demande, il est vrai, comment une parole d'honneur donnée à des co-associés peut suffire pour empêcher ce que le cri de la conscience n'empêche pas ; mais quand on réfléchit, on comprend que l'amour-propre se pique de régularité, alors que le vice est stigmatisé publiquement et que l'on a fait de la vertu un point d'honneur. Peut-être serait-il utile de chercher à populariser chez nous des sociétés de tempérance sagement et surtout chrétiennement conçues; si l'esprit religieux n'est point la base de ces associations, il est bien à craindre que les passions comprimées en un sens ne cherchent une issue et ne fassent explosion dans un autre, et l'on n'aura fait que substituer un désordre à un désordre. Une prime accordée à ceux qui feraient partie de ces sociétés et en observeraient les réglemens, contribuerait beaucoup au succès. On a aussi proposé avec infiniment de tact de ne plus payer les ouvriers que le mardi au lieu du samedi, afin d'éviter les débauches du dimanche et du lundi. Enfin il est, par-dessus tout, essentiel que les fabricans d'une localité s'entendent entr'eux pour assurer à la mesure une efficacité réelle en ôtant aux ivrognes tout refuge dans leur disgrâce. Les fabricans de Sedan ont dernièrement donné l'exemple de cet honorable concours : après s'être concertés, ils ont renvoyé tous les ouvriers ivrognes : bientôt ceux-ci ont dû s'amender

Digitized by Google

ou déguerpir; et la ville s'est vue purgée de ces scandaleux.

Il ne sera sans doute pas nécessaire de recommander ici de favoriser par tous les moyens possibles l'instruction des enfans de l'ouvrier. Les plus incrédules s'aperçoivent aujourd'hui que l'ignorance est la source de toutes les misères comme de tous les crimes. Mais tout en exaltant l'instruction primaire et en cherchant à la répandre avec une louable ardeur, on ne songe pas assez peut-être à la nécessité de l'éducation. Tout pour l'esprit, rien pour le cœur. Il faut reconnaître cependant que ce qui importe avant tout à l'enfant pauvre, c'est bien moins la connaissance des lettres et des chiffres (talent à peu près stérile pour lui et parfois même dangereux), que la connaissance des devoirs. L'enfant de l'ouvrier est encore à cet égard dans une position plus fâcheuse : car séparé la plupart du temps des auteurs de ses jours par les travaux de l'atelier, il est à peu près sévré des soins de la famille. Où donc retrouvera-t-il, dans les heures de l'étude, ce père, cette mère, ces frères, ces sœurs qui lui manquent dans celles du travail? Il faudrait désespérer de la solution, si nous ne savions qu'il est des instituteurs dévoués à l'enfance par vocation, qui se sont faits pauvres pour le pauvre, et qui viennent chaque jour, sous l'un des noms les plus doux de la famille, épancher leur belle âme dans l'âme des petits de l'Evangile, petits eux-mêmes par l'humilité de leur cœur, mais grands par les services qu'ils rendent à la société et par l'amour dont les paient leurs enfans adoptifs.

On nous accorde qu'il faut une instruction morale; mais on voudrait une moralité vague et sans assiette, assez semblable à ces brouillards qui apparaissent dans le lointain, et qui de près n'ont plus ni consistance ni étendue. Avec cela on s'imagine avoir fait assez pour le bien-être de l'ouvrier, je me trompe, pour la sûreté du riche. Ce calcul n'est pas seulement une inconséquence, une erreur, c'est par-dessus tout une barbarie: c'est ajouter au malheur de l'ouvrier. Vous lui apprenez à

lire et à écrire, vous l'initiez à des connaissances qui ouvrent son intelligence, vous l'habituez à raisonner ; fort bien : si avec cela vous donnez à son âme toute liberté de s'étendre dans le domaine de la pensée, si vous lui ouvrez la porte des distinctions et des jouissances sociales, vous aurez fait quelque chose de logique. Mais si vous criez *haro* à quiconque tente de quitter son poste et d'escalader vos positions, si vous refoulez dans l'atelier cette intelligence qui se dit faite pour le grand air et pour le monde, si vous ne consentez toujours à voir dans l'ouvrier qu'une *machine productive*, qu'un *capital accumulé*..... oh ! qu'avez-vous fait ? Puisque vos honneurs et vos trésors ne sont pas pour lui, il fallait au moins lui laisser le trésor de sa simplicité et de son ignorance de vos biens. Au lieu de cela, vous lui mettez l'appât devant les yeux, et vous voulez qu'il les ferme ! Vous excitez ses sens, et vous voulez en faire un automate ! Mais ne comprenez-vous point que vous l'avez rendu plus malheureux qu'auparavant ? Avant de développer son âme il fallait l'éclairer. Il fallait surtout ôter de son cœur les passions qui égarent.

C'est en ce point, dans la réforme du cœur, qu'éclate le triomphe de la Religion. A la place de cet égoïsme étroit qui se nourrit de sa propre substance, qui s'isole dans son individualité, qui prend ombrage de tout et fait son malheur de la félicité d'autrui, elle met la charité qui se détache de soi, qui se communique à l'être des êtres, qui s'épanche dans le cœur des autres comme l'onde du torrent dans les sillons du laboureur. Et ce torrent-là n'a point de ravages, il ne répand sur son passage ni terreurs ni désolations ; descendu du ciel pour féconder la terre, sans cesse il s'écoule et remonte vers les cieux ; avec lui il emporte nos désirs, fleurs éparses dans cette vallée de larmes, fleurs entr'ouvertes qui s'épanouiront au soleil de l'éternité.

C'est ainsi qu'habitant par la pensée un monde meilleur, l'homme ne met plus sa fin ici-bas. Les biens du temps passent devant lui sans l'éblouir : il les effleure plutôt qu'il ne les

Digitized by Google

touche. Content de son sort, il ne demande que le pain quotidien, la pâture qui n'est point refusée aux oiseaux du ciel. Avec de tels principes, que sera l'épargne aux yeux de l'ouvrier? mieux qu'un devoir, ce sera un besoin : dans les systèmes des économistes c'est toujours un sacrifice. Et les amertumes de la vie, combien elles seront adoucies pour lui! Les maux de l'âme, les connaît-il encore? Dans le passé absence de remords, dans le présent résignation, dans l'avenir immortelles espérances. Les maux du corps ne sont plus que de justes châtimens, des expiations, des épreuves : il les bénit, il les sollicite. La charité lui crée une famille : une famille au foyer domestique, une autre famille dans l'atelier où le travail reçu comme un arrêt d'en-haut s'échange et se partage comme un présent d'ami, une autre famille plus grande dans tous ceux qui souffrent, qui prient, qui aiment.

On nous reprochera peut-être de ne point insister assez sur une admirable institution de nos temps modernes, celle des caisses d'épargnes : c'est à dessein que nous avons différé à cet égard les conseils qui peuvent être donnés aux industriels. Car l'épargne n'est pas, comme un certain engouement pour toutes les nouveautés l'a fait imaginer à quelques-uns, un moyen *a priori*; l'esprit d'épargne ne se persuade pas comme on insinuerait l'usage d'une mode nouvelle : il est une conséquence, il naît de la moralisation; l'économie suppose la modération des désirs. Ce n'est pas à dire pour cela que nous proscrivions jamais les conseils tirés exclusivement des intérêts humains : ils pourront être souvent prématurés, mais ils seront toujours honorables et quelquefois utiles. Un économiste distingué, M. De Villeneuve, conseille aux maîtres de fonder dans leur propre établissement des institutions d'épargnes où leurs ouvriers seraient tenus de placer une portion de leurs salaires. (*Economie politique chrétienne*, t. 3, p. 97). Nous applaudissons à la pensée de l'ancien et honorable préfet du Nord. Un autre moyen non moins efficace serait de récompenser en livrets de la caisse d'épargne les ouvriers, après un temps déterminé de bons services.

Digitized by Google

Jusqu'à ce moment nous avons présenté ces divers expédiens comme des inventions de la charité chrétienne, destinées à protéger la société et à soulager l'ouvrier : nous eussions été aussi exacts en les présentant comme des ressources à l'usage de l'intérêt humain. Car l'intérêt du maître est ici heureusement d'accord avec son devoir. Si vous vous êtes appliqués à les moraliser, vous aurez des ouvriers plus intelligens : les passions appesantissent l'âme et l'abrutissent ; des ouvriers probes : qui pourrait dire toutes les infidélités cachées dont les maîtres sont journellement les victimes et dont ne garantit pas toujours la surveillance la plus active ! Des ouvriers courageux : que de momens perdus, que d'heures dévorées par la paresse ! Des ouvriers robustes : que sert même le courage, quand la faiblesse d'un corps énervé lui fait défaut et le trahit ? Des ouvriers dévoués enfin, qui sauront s'imposer des privations, quand la mauvaise fortune ou les chances du commerce réduiront les bénéfices du chef ; qui, dans le péril, jetteraient, s'il le fallait, à la mer, pour alléger le vaisseau, leur modique salaire ; qui dans la détresse partageraient encore avec leur maître le pain de l'indigence.

Après avoir ainsi fait la part de ceux qui commandent en mettant devant leurs yeux la grande loi de la charité, il resterait à faire celle des serviteurs en leur rappelant la loi de la résignation : car, quels que soient les soulagements qu'on apporte à leur sort, il y aura toujours des douleurs dans une vie d'homme, et surtout dans une vie de pauvre. Mais que les larmes couleront moins amères quand la main d'un bon maître se présentera quelquefois pour les essuyer ! Mais que les croix seront légères, quand la compassion aidera à en soutenir le poids ! Mais que les blessures se fermeront vite, quand la douceur aura bandé la plaie, et que la miséricorde aura versé le baume !

J. M.

Digitized by Google

HISTOIRE

DE LA VIE ET DES TRAVAUX POLITIQUES

DU COMTE D'HAUTERIVE,

Par M. le chevalier Artaud.

LA RUSSIE ET L'ANGLETERRE. — CANNING. — CHARLES X. NATURE DU TALENT DU COMTE D'HAUTERIVE.

De nouveaux documens sur la diplomatie française, mis en lumière par M. Artaud, ne peuvent manquer d'exciter cette curiosité sérieuse qu'il a déjà si bien satisfaite dans son histoire de Pie VII.

Si l'un des grands caractères de la France a été de tout temps d'influer sur ses voisins, par son esprit comme par ses armes, ce caractère ne s'était peut-être jamais déployé aussi hautement qu'il n'a fait depuis cinquante ans. Mais il y a deux manières d'étudier cette grande histoire de la Révolution, de l'Empire et de la Restauration qui nous touche de si près; l'une consiste à examiner les faits généraux qui ont rapport aux opinions régnantes, aux rivalités des classes de la société, aux formes et aux réformes des constitutions; ce sont les grandes lignes du tableau, c'est le fond, c'est la perspective dans laquelle tout le reste se groupe, et d'où rien ne peut sortir; ce sont, qu'on me permette cette autre comparaison plus complète, les couches massives du sol social, qui, en se soulevant et en se brisant les unes les autres, produisent les révolutions : cette étude générale doit précéder les autres études, parce que c'est elle qui contient la vraie conclusion de

Digitized by Google

l'histoire. La seconde manière, complément de l'autre, consiste à considérer les détails de ces grands mouvemens, le jeu des personnages, la vanité des efforts qu'on fait pour arrêter les torrens envoyés par la Providence, et le bonheur avec lequel on peut cultiver quelquefois le limon qu'ils ont laissé. Ces deux études doivent se réunir pour former un savoir historique qui suffise : car ceux qui s'en tiennent aux généralités s'exposent à ne plus voir qu'une force inflexible poussant toutes les choses humaines ; et ceux qui ne considèrent que les détails et les travaux individuels s'accoutument facilement à tout attribuer au savoir-faire ou à la volonté des hommes, ce qui les conduit à des espérances ou à des prévisions en dehors de toutes les possibilités contemporaines.

Le nouvel ouvrage de M. Artaud est de la seconde manière ; c'est un livre de détails ; on y voit des intelligences qui combinent, des volontés qui agissent, des caractères en contraste ; deux caractères surtout, Talleyrand et Hauterive ; diplomates à longue carrière, ayant traversé tous deux ces époques si diverses de 1789 à 1830 ; amis sans trop de sympathies ; voués à la même cause et la comprenant différemment ; suivant le même chemin, du même pas, sans se heurter, et pourtant sans être dirigés par les mêmes principes ; l'un doué d'une finesse peu scrupuleuse, l'autre sincère et brusque ; l'un brillant d'une réputation européenne, l'autre presque obscur ; l'ancien évêque d'Autun, mondain, faisant de la diplomatie dans les salons, parmi les femmes, avec de l'esprit et des saillies ; le comte d'Hauterive, au contraire, laborieux, retiré, écrivain de mémoires et d'ouvrages d'économie politique, fournissant des idées et n'en réclamant pas l'honneur. Tels sont les personnages qui apparaissent le plus souvent dans cette histoire ; leur prévoyance s'applique à toutes les situations qui se présentent à leur rencontre ; leur habileté réussit quelquefois ; mais les faits généraux les entraînent comme tout le monde. En dépit de tout, la Révolution se fait et s'achève ; puis cet autre représentant de la force providentielle, Napoléon, marche à

Digitized by Google

son tour, monte et tombe, et déroute toute pensée politique ; puis la Restauration, autre phénomène encore, prospère au-delà des espérances et échoue contre un écueil caché sous sa prospérité même.

Ce que nous venons de dire n'est point dans le livre de M. Artaud ; mais ce livre nous paraît devoir susciter de ces réflexions-là. Ce sont des documens authentiques, des anecdotes, des observations particulières pleines d'intérêt et d'expérience ; mais pour en trouver la vraie portée, il faut que la mémoire du lecteur vienne y ajouter les *grands faits*, comme nous disions tout à l'heure ; il faut qu'elle mette tant d'habileté, de savoir et de prudence, en regard des révolutions qui en venaient toujours rompre la trame. Alors, on ne concevra pas une confiance exagérée en la diplomatie ; et on pourra apprécier les vraies proportions de l'homme dans les faits humains. Ainsi tout le monde pourra profiter du livre de M. Artaud ; et tandis que les diplomates y trouveront la sagesse pratique de leur état, nous y prendrons, nous autres, quelques nouvelles idées de bonne philosophie.

Nous n'examinerons point le côté littéraire de cette histoire ; on connaît assez la manière solide et à la fois spirituelle de l'auteur. Nous aimons mieux présenter à nos lecteurs quelques extraits choisis parmi les chapitres qui nous ont paru les plus intéressans.

M. d'Hauterive fit, en 1824, un travail sur le rôle que doit prendre la France entre l'Angleterre et la Russie : ce morceau est un de ceux où les *faits généraux* sont parfaitement caractérisés ; et nous le rapportons d'autant plus volontiers, qu'il a encore, et qu'il aura longtemps un intérêt de circonstance pour l'Europe.

« Je vais exposer les diverses causes qui ont porté le gou-
» vernement de l'Angleterre et de la Russie à suivre les prin-
» cipes, ou, si l'on veut, les maximes, ou, pour mieux dire

Digitized by Google

» peut-être, l'instinct d'une politique absolue, et, pour ainsi
» dire, *illimitée*.

» L'Angleterre n'a pas de voisins, elle ne peut ni conquérir
» autour de soi, ni être conquise; son ambition ne saurait la
» porter à un agrandissement limitrophe. Elle ne peut envahir
» que le commerce, qui est un système général, et la mer,
» qui est un espace sans limites.

» L'Angleterre ne peut avoir de véritables alliés, parce
» qu'il n'y a aucune espèce d'intérêt durable qui puisse lui
» être commun avec un autre peuple. On peut s'entendre pour
» défendre une barrière commune, pour envahir un pays et le
» partager; mais on ne peut faire des parts réglées sur les eaux
» et sur les rivages de la mer, ni dans les combinaisons hypo-
» thétiques de l'industrie.

» Enfin, par une raison qui est tirée d'une sorte d'analogie
» entre le gouvernement d'Angleterre et celui de l'ancienne
» Rome, l'Angleterre ne peut avoir, à l'égard d'aucun autre
» Etat, une politique qui soit capable d'inspirer une longue
» et parfaite confiance; et voici quelle est cette analogie.

» La guerre et la paix, en Angleterre, sont presque tou-
» jours déterminées, non par des motifs de politique étrangère,
» mais par des motifs de politique intérieure. L'opinion y est
» la suprême puissance, et cette opinion étant populaire, ce
» qui veut dire ici soudaine et violente, est facile à exciter;
» mais il n'existe aucun moyen constant et assuré de l'éclairer
» quand elle s'égare, de la modérer quand elle passe les limites
» de la prudence et du bon droit. La destinée de l'Europe a
» voulu que ce peuple, qui a une singulière aptitude pour la
» navigation et le commerce, et qui a su se faire, de l'un et de
» l'autre, de grands moyens de richesses et de prospérité, fût
» soumis à l'organisation politique la plus forte, mais la plus
» mobile qui ait jamais existé. Dans ce pays, où se trouvent
» tant et de si belles institutions sociales, tant et de si bonnes
» administrations privées, tant et de si nobles caractères, le
» gouvernement, tout fort que je l'ai reconnu, n'a pas de

Digitized by Google

» moyen de puissance, et, pour ainsi dire, d'existence, qui » lui soit propre. Il ne peut aspirer à rien, rien demander, » qu'il ne soit obligé de faire effort pour l'obtenir, et de laisser » pressentir un secret. Des besoins sans mesure et sans terme » pressent ce gouvernement de solliciter sans cesse, et des » factions actives et jalouses sont toujours présentes pour » examiner, discuter, contrôler et réformer ses demandes. Son » seul avantage est que la vivacité de ces factions les engage » dans une lutte qui détermine la supériorité de l'une d'elles. » La faction victorieuse prête alors ses forces à l'administra- » tion, ou, pour mieux dire, la faction et l'administration » confondent leur pouvoir, leur existence, leurs vues, et le » gouvernement n'obtient ainsi la puissance dont il a besoin, » que parce qu'il devient la plus riche, la plus redoutée, en » un mot, la première de toutes les factions.

» Ai-je besoin de dire que, forcé de me servir du mot de » *faction* pour désigner une des plus graves et des plus éner- » giques organisations de pouvoir, je suis loin de vouloir affai- » blir, par l'emploi obligé d'une telle dénomination, la haute » idée qu'on doit se faire, et des effets et des formes de cette » organisation?

» C'est ainsi qu'en Angleterre le pouvoir s'établit, s'organise » et s'exerce; c'est ainsi que la politique qui en dispose, » passant des diverses classes du peuple au lieu où il se rassem- » ble, s'élève, des *Meetings* à la place publique, de là à la » tribune, et de la tribune sur le trône. C'est de cette source » que viennent les impôts, les subsides, les alliances, les » traités de paix et les déclarations de guerre qui doivent influer » soit en bien, soit en mal, sur les destinées de tous les peuples » de l'univers.

» On voit facilement qu'aucune règle de conduite régulière, » conforme et modérée, ne peut sortir d'une pareille organi- » sation sociale; les impressions, ou populaires, ou nationales, » y sont le principe de tout ce qui se dit, de tout ce qui se pro- » jette, de tout ce qui se fait, et une ambition sans frein doit

Digitized by Google

» être le résultat assuré de la politique d'une nation ainsi » constituée.

» Je me suis étendu sur ce sujet, mais j'ai voulu montrer » que les envahissemens de l'Angleterre sur le commerce et la » navigation générale, ses conquêtes lointaines et ses acquisi- » tions coloniales n'étaient pas des résultats fortuits dont elle » fût redevable à la fortune, mais qu'une cause intérieure, » dérivant de la position de ce grand peuple et de son organi- » sation sociale, déterminait, d'une manière forcée, l'allure » nécessaire de sa politique et de son gouvernement, et que » cette politique devait être, de sa nature, absolue et *illimitée*. » Je parlerai actuellement de la Russie.

» La Russie est aussi une puissance isolée, parce qu'elle est » inaccessible ; mais comme l'accès vers les autres Etats lui » est incessamment ouvert, elle est, par la nature de sa posi- » tion, toujours agressive, et par conséquent toujours enva- » hissante. Elle peut bien s'engager avec d'autres Etats par les » liens d'un intérêt commun, mais ces intérêts ne seront jamais » pour elle qu'accidentels, secondaires et temporaires. Indé- » pendante des liens fragiles et fortuits qu'elle aura formés, » on la verra toujours s'affranchir et changer de rapports au » gré du temps et des circonstances, et même par la mobilité » seule des goûts et des vues de ses souverains.

» La Russie n'a pas besoin de ses amis, de ses alliés pour se » défendre, et le motif de ses agressions ne peut être tiré que » de ses propres intérêts. Elle est reléguée dans un pays » immense : depuis un siècle son gouvernement fait de cons- » tans efforts pour le civiliser. Ne pouvant que lentement en » changer les mœurs, il s'est servi du courage de ses habitans » pour conquérir de meilleures contrées et des sujets plus » complétement policés. Dans cette entreprise, qui est le grand » et l'unique ressort de sa politique extérieure, le gouverne- » ment de la Russie a eu et aura de solides succès ; car une » puissance qui est toujours agressive arrive toujours un peu » plus tôt, un peu plus tard à son but. Pour un tel Etat, les

Digitized by Google

» revers ne sont qu'une occasion manquée et un désavantage » négatif; il ne perd rien; ses vues ne sont que différées. » C'est ainsi que les peuples du Nord ont envahi l'empire » romain, et c'est ainsi que l'Europe civilisée, si une politique » forte, prévoyante et soutenue, ne la préserve, sera un jour » envahie par les Russes.

» Il faut le dire encore, jamais l'Angleterre et la Russie ne » voudront, disons plus, ne pourront mettre de bornes à » leur politique; cette politique est plus forte que la volonté, » que la vertu, que le génie de ceux qui les gouvernent. » Alexandre lui-même est entraîné. »

« Ici, dit M. Artaud, Hauterive assure que s'il en était autrement, il ne choisirait pas, pour s'exprimer, comme il le fait, sur le cabinet de Saint-Pétersbourg, l'époque où règne en Russie un prince généreux à qui l'Europe et la France doivent tant, et qui les a aidés dans leurs efforts pour arriver au terme de leurs alarmes et de leurs souffrances.

» L'auteur, passant rapidement du caractère de la politique russe à celui de la politique britannique, renforce ses premiers argumens en ce qui concerne nos voisins. On peut amener l'Angleterre à un projet d'alliance, mais ses rapports passagers ne seront fondés, quant à elle, que sur des impressions momentanées qu'une circonstance intérieure fera naître; par exemple, un ministre déviera de ses principes et des promesses pour garder l'autorité que, malgré cela, il ne pourra pas conserver. Il est possible, dit Hauterive, qu'une de ces causes imprévues détermine le gouvernement, même à s'allier avec la France, mais cette alliance sera comme toutes les stipulations de la politique intérieure de l'Angleterre, sans certitude, sans réciprocité et sans garantie.

» La Russie a aussi des vicissitudes que les esprits superficiels peuvent regarder comme des changemens de système, mais qui ne sont au vrai que des phases passagères sur la consistance desquelles, depuis tant d'exemples d'un retour soudain à la politique primitive, il n'est plus permis de se méprendre.

Digitized by Google

» Dans cet empire, le gouvernement est, comme l'administration en Angleterre, individuellement soumis à toutes les chances de la fortune, sans que cette instabilité intéresse en rien le sort ou l'existence du pays. L'un et l'autre gouvernement peuvent changer au gré des révolutions qui, là renversent des ministres accrédités, et ici précipitent du trône, des empereurs, la veille objets de crainte ou d'espérance pour l'Europe entière. La révolution éclate : ce sont des noms propres qui sont substitués à des noms propres ; mais l'Angleterre et la Russie restent telles qu'elles étaient, et le lendemain de la catastrophe, la politique *primitive* et le système *immémorial* reprennent leur marche accoutumée.

» Résumons ce tableau : l'Angleterre, par son *isolation*, par sa constitution et par la tradition de ses principes, est une puissance essentiellement agressive, qui aspire sans cesse à augmenter sa richesse et ses forces par l'envahissement du commerce général et de l'empire des mers. Ses alliances subites, ses subsides, ses négociations, la guerre, la paix, tout ce qu'elle fait, tout ce qu'elle donne, ce *quærens quem devoret*, tendent invariablement à ce but final et nécessaire de sa politique.

» La Russie, par son organisation, par l'état d'effervescence sociale qui résulte de son incomplète civilisation, et des efforts qu'elle fait pour se civiliser sans se compromettre; par son inaccessibilité à l'égard des autres nations, par l'accès facile et attrayant qui lui est ouvert pour atteindre de meilleurs pays et de plus heureuses contrées, est aussi une puissance essentiellement agressive, qui aspire sans cesse à s'agrandir, à s'ingérer dans les affaires des autres. Tous les efforts de son administration intérieure, toutes ses expéditions, ses traités, ses alliances passagères et capricieuses, tendent invariablement à ce but final et nécessaire de sa politique.

» Un homme comme Hauterive, après avoir offert de tels enseignemens à son pays, ne peut s'arrêter sans l'avertir de ne point abuser de semblables leçons.

Digitized by Google

« Que conclure de ces prémisses? Ces deux puissances sont, » par leur position, par les principes, et, si l'on peut ainsi » parler, par les *mœurs* de leur politique, en dehors du » *système du droit public*, et les Etats pour qui et par qui ce » *système* doit être fait, ont sans cesse à se tenir en garde et en » défiance de leurs mesures et de leurs vues; mais suit-il de là » qu'il faille ne rechercher aucun rapport avec elles, et se » refuser à tout accord, à tout concert de démarches et d'efforts » qui auraient pour but la défense et le maintien de droits et » d'intérêts qu'une circonstance aurait bien évidemment ren- » dus communs? Ce serait tirer d'un principe, peut-être trop » rigoureusement établi, des conséquences dangereusement » exagérées. Ces puissances sont étrangères au droit public, » oui; cependant elles n'en sont pas toujours nécessairement » ennemies, car elles sont *rivales d'ambition*, et de ce genre » d'ambition qui a pour but la domination universelle : on » est toujours assuré de trouver dans *l'un* des Etats une assis- » tance utile, quand ce *système de droit public* peut avoir à » se défendre des entreprises de *l'autre* : mais ce sujet est » d'une immense étendue, d'une haute importance, d'une » flexibilité délicate, et j'y reviendrai, si le roi le croit conve- » nable. »

. . . . . .

CANNING.

Nous avons vu plus haut que Canning avait annoncé qu'il désirait *faire la connaissance* d'Hauterive; l'occasion s'en offrit bientôt. Le ministre britannique fut amené à Paris, par les affaires de son gouvernement (septembre 1826). M. de Damas avait réuni, pour le recevoir, la première société en hommes, les ministres du roi, les ambassadeurs, des pairs, des personnes de la cour, et son entourage du département des affaires étrangères. On avait une grande curiosité de voir et d'observer ce personnage important; c'était le sentiment

Digitized by Google

dominant de cette réunion, mais la manifestation en était contenue dans les bornes prescrites par la bienséance française.

« Il s'est très-bien présenté ; il a été poli pour tout le monde, » attentif à la politesse des autres, sans embarras, sans froideur » et sans indifférence. J'ai remarqué que, n'ayant pu perdre » entièrement cette espèce de roideur de corps qui donne à » l'attitude des Anglais de tout rang, un certain air lourd contrastant avec l'élégance des manières françaises, il a cependant réussi à conserver sur sa physionomie un caractère » d'expression vive, intelligente et fine, que je ne me rappelle » pas avoir vu sur la figure d'aucun homme de sa nation. » M. de Damas m'a présenté à M. Canning ; je ne recherchais » pas cette faveur, et j'en eusse été embarrassé, s'il ne me fût » pas venu à la pensée de lui dire : — Monsieur, M. le baron » de Damas me fait l'honneur de me présenter à vous, mais ce » n'est pas comme un homme de son ministère. Je ne suis » point un agent de la politique, je ne m'occupe plus de celle » du ministère ni d'aucun autre cabinet, je suis économiste ; » et à ce titre je suis charmé d'avoir une occasion de vous » adresser des remerciemens au nom de tous les économistes » du continent qui vous doivent, à vous, à M. Walton et à » M. Huskisson, d'avoir tiré l'économie politique de la poussière des bibliothèques, pour en faire la science des gouvernemens et une science pratique ; bienfait général, et qu'aucun » écrivain ne pouvait procurer au monde. Cette déclaration » a flatté M. Canning, et m'a mis à l'aise sur la conversation » que je pouvais avoir avec lui, et qui a roulé toute sur le » sujet que je venais de lui présenter. Il a été parfait à cet » égard et d'une sincérité charmante. Il est convenu que c'était » un malheur à déplorer que le commerce entrât pour une » si grande part dans la prospérité de l'Angleterre ; et que » quant à lui, Canning, il nous *donnerait volontiers la moitié » de ces fabriques dont on fait tant de cas dans son pays* ; et » qui, sont l'objet d'une si grande envie de la part des autres. » Je lui ai répondu que je ne serais pas disposé à accepter

» cette offre, attendu que s'il nous donnait ces fabriques, » elles seraient suivies de la population qui les met en œuvre, » et que nous serions plus embarrassés que lui de cette popu- » lation. Elle est un mal sans doute, et surtout dans ses pro- » portions avec les populations qui vivent des produits plus » fixes de l'agriculture. Mais nulle nation ne peut mieux que » l'Angleterre pourvoir aux variations accidentelles des sources » de sa subsistance. Les Anglais ont un accès ouvert, par » toutes les mers, à tous les rivages de l'univers. Ils peuvent » aller susciter, provoquer partout des besoins. Tous les con- » sommateurs des cinq parties du monde sont mis en rapport » par un immense commerce, par d'innombrables vaisseaux, » avec les productions de la Grande-Bretagne. Nulle autre » nation, Monsieur, ne pourrait résister aux chances auxquelles » l'Angleterre est incessamment exposée, par cette vicieuse » répartition de sa population prolétaire. »

» En effet, les classes ouvrières seront un élément perpétuel de révolution en Angleterre, et si elle donne une attention infatigable aux événemens qui se succèdent chez les autres nations, elle ne doit pas un instant oublier de jeter des regards attentifs et inquiets sur sa propre situation, en ce qui concerne ses classes ouvrières qui pillent, incendient et assomment, quand elles manquent de travail.

» M. Canning, à qui Hauterive ne s'était humblement déclaré qu'un obscur économiste, trouva dans son interlocuteur malignement hypocrite, un homme politique profond, qui, en ne voulant pas parler de l'Angleterre, en savait parler avec une haute raison.

» L'Anglais et le Français se dirent, en se quittant, les paroles les plus obligeantes, et la *connaissance fut faite* à la satisfaction des deux hommes d'Etat.

» Le lendemain Canning, accompagné du vicomte Granville, vint faire une visite au comte d'Hauterive, à l'hôtel des Archives, et il lui renouvela l'expression de son estime et de son affection.

Digitized by Google

» Je ne sais pas si Hauterive aurait si bien accueilli M. Canning, au mois de décembre de la même année, après la séance où ce ministre, dans un mouvement d'orgueil que nous ne trouvons pas dans les fables des divinités mythologiques, s'était écrié en plein Parlement : « Je pâlis à l'idée de » la force de mon pays, car c'est la force d'un géant. Notre » but n'est pas de chercher l'occasion de la déployer ; mais » notre devoir est de faire sentir à ceux qui professent des » sentimens exagérés (c'est-à-dire des sentimens opposés aux » intérêts de l'Angleterre), que leur intérêt n'est pas de se » donner un tel Empire pour adversaire. *L'Angleterre, dans* » *la lutte des opinions politiques qui agitent le monde, est* » *dans la position du maître des vents ; elle tient dans ses* » *mains les outres d'Eole, et nous pouvons, d'un seul mot,* » *les lâcher sur le monde.* »

» Hauterive avait-il tort dans cette défiance qui redoutait la politique *illimitée* de la Grande-Bretagne ? Quant à ce mouvement de frénésie révolutionnaire qui emporta Canning hors du bon sens et de toute justice, on a trop adressé de louanges à l'imprudent qui s'emparait ici d'une image appartenant en propre au comte de Stadion. Celui-ci disait 20 ans auparavant, comme on l'a vu, il est vrai dans un autre sens : « *Tous les maux épars sur le sol de la France sont rentrés,* » *comme les enfans d'Eole, dans les outres qui les renfer-* » *ment ; mais ils y existent comme ces vents enchaînés, et pour* » *être sous la seule main qui puisse en disposer, ils n'en sont* » *pas moins prêts à exciter les mêmes tempêtes.* » Mais quelle différence entre M. Stadion et le plagiaire ? L'Autrichien signale, en philosophe généreux, la maladie qui pouvait nous dévorer, et ne nous la souhaite pas. L'Anglais déplace les situations, s'attribue la faculté de posséder l'affreux fléau, d'en soigner avec amour l'âcreté dévorante, pour pouvoir le lancer indistinctement sur ses ennemis et ses amis. L'Anglais ne voit pas que ceux qui assistent au développement d'une contagion, en sont attaqués souvent les premiers, et que s'il

Digitized by Google

y a un libéralisme désordonné dans quelques têtes exaltées de l'Europe, il existe en Angleterre un principe de radicalisme qui prendrait avec joie sa part de cataclysme, et, en conservant quelques souffles plus ou moins empoisonnés du fléau, mettrait bientôt à la tête du ministère d'autres personnages que ceux qui auraient invoqué la fureur des révolutions, en croyant pouvoir s'en affranchir.

. . . . . .

CHARLES X.

Je citerai ce portrait de Charles X : « M. le comte d'Artois » s'était fait, avant la révolution, la réputation la moins pro- » pre à laisser désirer que les événemens rendissent plus » probables un jour les circonstances qui pourraient le con- » duire au trône. Pendant l'émigration, cette réputation a » pris un caractère tout opposé à celui de la première, sans » autoriser plus de désirs à voir réaliser, sur le point de la » succession, les espérances du prince et celles de ses enfans. » Enfin, à la Restauration, de nouveaux sujets de craindre » son avénement sont venus se joindre à ceux qui avaient pu » être accrédités en 1789, et cependant il y a peu d'avéne- » mens dans l'histoire de France qui aient été aussi populaires » que celui de Charles X. D'où vient ce mécompte qu'à cette » époque, ses détracteurs, ses ennemis, ceux qui croient » avoir des motifs de le haïr, de le repousser ou de le redouter, » ont eu à subir? Ce mécompte a fait la joie de tous les hon- » nêtes gens, et des hommes sensés qui, sobres de démons- » trations d'estime, d'espérance ou d'alarmes, attendent les » événemens pour asseoir leur jugement sur les personnes et » sur les affaires. Il y a plusieurs raisons pour expliquer ce » mécompte, entr'autres quelques mots heureux, parmi » lesquels on en cite un d'un éclat et d'un succès véritable- » ment historiques. Mais il faut le rapporter tel qu'il a été » prononcé, dans son ensemble. Il n'a pas été jeté là sans

Digitized by Google

» motif. *Mes amis*, dit le comte d'Artois aux premières per-
» sonnes qui venaient au-devant de lui, et semblaient attendre
» le caractère de l'accueil qu'elles recevraient du prince,
» pour se manifester sans embarras et sans réserve : *Mes amis,*
» *que mon arrivée ne vous cause ni étonnement ni inquiétude;*
» *ici rien ne doit être changé : ce n'est qu'un Français de*
» *plus qui se trouve aujourd'hui au milieu de vous.* La
» malveillance voulait supposer que cette noble, brillante et
» touchante saillie n'était pas l'expression des sentimens de
» celui qui l'a dite, je crois que, pour refuser au prince de
» l'esprit, et beaucoup d'esprit, il faut en être totalement
» dépourvu. Je ne m'arrête pas. Voici d'autres raisons. La
» grâce de ses manières, l'obligeance de ses discours, la
» sérénité constante de sa physionomie, qui ne cessa jamais
» de se montrer bienveillante, sa générosité royale (1), ont
» nécessairement disposé les personnes qui se sont présentées
» devant le prince, à croire que tout, dans les rapports qu'on
» avait répandus sur son obstination, sur ses volontés politi-
» ques et les tendances de ses pratiques religieuses, avait été
» ou travesti au exagéré; sur ce point, je déclare que telles
» ont toujours été et telles sont encore les opinions que je me
» suis faites, et que je conserve et conserverai jusqu'à preuve
» contraire. »

Je terminerai ce qui concerne Charles X, en rapportant d'abord les propres paroles de ce monarque à un Allemand de très-haute distinction qui les a répétées à Hauterive. Elles furent prononcées à l'époque où la plus grande animosité se déployait contre M. de Villèle. « Les trente dernières années
» ont été si favorables à la moyenne classe, qu'elles l'ont
» élevée à une sorte de magistrature supérieure à son origine
» et peut-être à ses droits; car enfin la dernière classe même,

(1) M. Briffault disait de Charles X, « Il ne s'était armé, pour achever de con-
» quérir les cœurs, que de la toute-puissance de la grâce et de la séduction des
» bienfaits. » M. Briffault pensait cela en 1826, et il le pense encore.

Digitized by Google

» et nécessairement et sans aucun doute la première, ont » aussi leurs droits qu'il faut reconnaître en bonne justice. Ni » mon frère, ni moi, nous n'avons fermé la voie qui conduit à » la première classe les gens d'honneur et de talent. » La liste des cordons bleus en fait foi.

« De quoi se plaint-on? De ce que je ne m'occupe pas de » tout ce qui peut faire du bien à la France? Quels sont les » maux publics qu'on nous impute? Y a-t-il plus de misères, » plus de désordres, plus de *censure?* Est-on plus gêné dans » sa vie privée, dans l'emploi de son temps, dans la jouissance » des biens qu'on a ou qu'on veut avoir? On se plaint de » Villèle; quel est le ministre longtemps en place dont on ne » se soit pas plaint? Quel mal a-t-il fait, et quel mal entre- » prend-il de faire? il a proposé des lois qui n'ont pas été » agréées! eh bien, cela prouve que quand il se trompe, » personne n'a à souffrir de ses fautes. Et en fait-il dans » l'administration de mes finances? *Mes finances ne sont-elles » pas les meilleures de l'Europe?* C'est cependant son » ouvrage. Et n'est-ce pas du désordre, dans cette partie du » gouvernement, qu'est venue cette épouvantable révolution? » Du reste, ce n'est pas moi qui l'ai choisi, Villèle; il avait » la confiance de mon frère. Quand j'ai été *admis à prendre » part aux affaires*, avais-je le droit de l'en éloigner? Et » quand je l'ai eu, en avais-je des motifs? Il administrait bien, » il administre mieux encore. Il y aurait eu folie, injustice et » ingratitude à ne pas le conserver. On me reproche le plaisir » de la chasse. Je n'en ai, je n'en cherche pas d'autres. Il » n'est pas coûteux et ne fait mal à personne. Il est nécessaire » à ma santé. Trouve-t-on qu'il m'empêche de m'occuper des » affaires? Quel prince leur donne plus de temps et plus » constamment que moi? Le libéralisme se plaint, et de quoi? » ne fais-je pas ce qu'il désire? J'ai établi un conseil de com- » merce : il me fait faire, et il me fera faire de bonnes lois. » N'avons nous pas accordé à Saint Domingue tout ce que le » commerce désire? Ma politique en est gênée : on a placé les

Digitized by Google

» idées de gloire, d'honneur, de prépondérance, de dignité, » de souveraineté, qui sont propres à la France, on les a » placées comme en Angleterre, sous le joug du commerce. » Allez, allez, si on nous fait tant de mal par ces résistances, » ce n'est pas que nous ayons négligé une seule occasion de » montrer notre amour pour la France ! »

Hauterive, qui sait si bien apprécier les vertus de Charles X, n'a pas connu cet autre mot plein de religion et de grandeur que, dans son exil, il adressait à une personne qui l'entretenait de quelques détails importans, mais pénibles à entendre : « Ne vous interrompez pas, monsieur, achevez de me dire ce qui doit m'être désagréable. »

En vérité, on croit entendre un des plus sublimes philosophes chrétiens qui s'écrie : « Ne retirez donc pas le calice, je » n'ai pas encore bu toute la lie ! »

Ce n'est pas pour me livrer à des réflexions sans opportunité que je rapporte ici toutes ces opinions d'Hauterive sur Charles X. Elles étaient souvent le fond de sa conversation, et ce fut avec une joie toute filiale qu'il écrivit dans ses notes une confidence secrète du même prince, communiquée à propos d'un mémoire qui avait singulièrement frappé le roi quelques jours auparavant. Ce mémoire était celui où se trouvaient résumées, comme on sait, les vues recueillies sur la *politique illimitée et de position* de la Russie et de la Grande-Bretagne ; il avait vivement intéressé Charles X. Ce prince disait qu'il était heureux de savoir et d'étudier des faits si clairement expliqués, et des circonstances qu'aucun personnage dirigeant désormais les affaires de la France ne devrait ignorer. Le cœur royal du *Français de plus* était pénétré d'amour de la patrie.

Rarement le prince parlait des premières années du comte d'Artois. Cette fois, il ne fut pas maître des impressions qu'il éprouvait, et il continua ainsi l'entretien : « J'ignore beaucoup » de choses, je le sens. J'ai reconnu de bonne heure combien » il importait à un prince d'être plus informé que je ne le suis. » J'en cherchai les moyens : ils furent refusés. Je n'avais que

» 18 ans. Mon caractère ne me portait pas à l'étude, et ce » qui m'entourait encore moins. Cependant je voulus échapper » à ces influences. Je m'adressai à M. de Maurepas. J'envoyai » auprès de lui pour lui faire part du désir que j'avais de » m'instruire. M. de Maurepas écoutait avec un air mêlé » d'étonnement et de cette malice spirituelle que sa physiono- » mie n'a jamais perdue : *Eh quoi!* répondit-il à mon confi- » dent, de cet air qui était déjà une réponse, *que me dites-* » *vous? Que veut votre prince? des plaisirs? il en aura* » *au-delà de ses vœux, au-delà des moyens qu'il peut avoir* » *d'en jouir. Des honneurs? on l'en accablera. Qu'il brille* » *dans les bals, dans les fêtes; qu'il se produise avec toutes* » *les grâces que la nature lui a données; à merveille! mais* » *du crédit, du pouvoir, jamais.* Je me le tins pour dit. La » résignation à cet âge, et sur ce point, était plus facile que » l'insistance. De meilleures résolutions eussent été sans succès, » et c'est ainsi que je me suis préparé, dans la dissipation » d'une jeunesse frivole, les regrets que j'ai eu si longtemps à » éprouver, et que je ressens encore aujourd'hui. » Hauterive ajoute : « Je prie que l'on rapproche ce fait si noblement » naïf, où tant de vertus et tant de bons sens se découvrent, » de tout ce qu'on sait des monarques contemporains. »

. . . . . .

M. D'HAUTERIVE IDÉOGONE.

Après avoir raconté comment le comte d'Hauterive avait toujours conservé la confiance des ministres qui se succédaient aux affaires étrangères, M. Artaud se demande la cause de ce phénomène qui paraît si peu d'accord avec le cours ordinaire des mouvemens politiques : d'où vient, dit-il, cette persistance de volonté, cette abnégation des mouvemens naturels de jalousie, d'indifférence, et de confiance en soi-même, auxquels se laisse aller assez ordinairement le caractère des hommes? D'où viennent ce concours, cette *unité*, cet appel

Digitized by Google

immédiat, cette promptitude à s'établir dans l'esprit d'Hauterive, comme dans un logis? Une seule raison suffit pour les expliquer. Hauterive étoit un *générateur de pensées*. On ne gouverne pas sans habileté, sans instruction, sans expérience, *sans pensées*. Mon illustre confrère, M. Hase, un des savans les plus habiles dans l'art de composer des mots à l'aide de la langue grecque, appelle un *générateur de pensées*, un *idéogone*. Hauterive était un *idéogone;* et tout s'explique, si on considère la fécondité de ses vues, le désintéressement de ses actions, ce modeste *éclat réfléchi* dont parle Talleyrand dans son discours à l'académie des sciences morales, et dont le garde des Archives se contentait depuis trente ans. Tout le secret est dans la connaissance qu'un homme d'esprit veut bien prendre des mérites d'Hauterive et du désir que conçoit tout ministre en place de faire bien, en s'appuyant de ce qui a fait faire bien à tant d'autres.

Digitized by Google

CHRONIQUE SOCIALE.

Ambassade française en Perse. — C'est toujours avec une vive satisfaction que nous apprenons et que nous signalons les événemens qui peuvent concourir à étendre à l'étranger l'influence française. Et qu'on ne croie pas qu'il s'agisse là pour nous uniquement d'orgueil national : un intérêt plus haut domine nos sentimens et cet intérêt est celui de l'humanité toute entière. C'est un fait qui est digne de la plus haute attention que dans tous les temps, et alors même qu'elle était intérieurement livrée à des passions et à des luttes anti-sociales, la France a toujours eu le privilége d'être à l'extérieur la représentation d'un principe noble, généreux, exempt d'égoïsme. Telle fut même son attitude aux plus mauvais jours de notre être révolutionnaire : toujours la France, quelqu'aient pu être ses erreurs et ses crimes même, a conservé aux yeux des peuples la renommée d'intervenir dans les événemens pour des principes plutôt que pour des intérêts : de là, disons-le, le prestige immense qui s'est attaché au succès de ses armes ; de là, aussi, la pitié du monde entier, qui s'est ému pour elle dans ses revers et dans ses abaissemens, et qui, en réalité, a été pour elle la principale sauvegarde de son intégrité territoriale et nationale aux jours lugubres de l'occupation étrangère. Il est dans la nature propre du génie français de voir plus haut que des intérêts exclusifs de nation, et partout où s'agite quelque grave conflit entre les puissances du monde, la France, poussée par son irrésistible instinct, voudra toujours obtenir quelque chose de plus qu'un avantage purement matériel. C'est que, comme on l'a dit souvent après Gibbon, la France a été faite par les Evêques, et que le génie chrétien s'est plus profondément empreint dans ce peuple que dans tout autre peuple du monde. Mais aussi c'est à la condition d'être fidèle à ce génie qui la domine quelquefois même malgré elle, malgré ses préjugés du moment, et l'on pourrait dire contre sa volonté extérieure, que la France peut prétendre à étendre son influence et sa puissance d'une manière véritablement utile, solide et durable. C'est donc, à notre sens, avec une haute intelligence de cette vérité que l'ambassade française en Perse a reçu le caractère complet qui doit lui appartenir par l'expression, dans la personne d'un aumônier, du principe chrétien. Il est bon que cette signification se retrouve vis-à-vis d'un peuple égaré dans les profondes ténèbres intellectuelles qui pèsent sur la civilisation orientale ; il est bon encore qu'elle se retrouve en présence de ces deux puissances, l'Angleterre et la Russie, qui l'une et l'autre ne reconnaissent que la politique de l'égoïsme national et de l'intérêt, et entre lesquelles la France aura à intervenir à la cour de Perse, dans la lutte plus ou moins avouée mais réelle

Digitized by Google

et profonde où se présente comme enjeu la domination des Indes. Cette lutte se rattache d'ailleurs à la grande révolution qui se prépare pour l'Orient tout entier et dans laquelle la politique peut bien voir seulement des élémens nouveaux d'ambition et de convoitise pour les puissances qui se trouvent en présence sur ce large terrain, mais où il s'agit en réalité d'une de ces grandes transformations sociales dont l'unité chrétienne est le dernier mot.

Le Roi Denis. — Certes c'est un témoignage peu considérable à l'appui de ce que nous venons de dire du génie français et de son aptitude naturelle à s'étendre, que cette sympathie de ce tout petit roi d'une toute petite peuplade africaine dont les journaux nous ont entretenus dernièrement à l'occasion de la décoration de la légion-d'honneur qui a été envoyée à cet infime souverain, remplissant précédemment les fonctions de *bonnet chinois* dans la musique d'un régiment français. Toujours est-il qu'il y a quelque chose de caractéristique dans cet enthousiasme, cet amour, et cette adoption de nos noms, de nos usages, de nos idées, de nos souvenirs et de notre gloire par cette petite population noire, surtout si on oppose ces sentimens à la haine profonde dont elle est animée contre le peuple anglais. Cela est d'autant plus remarquable, que vis-à-vis des nègres, au moins, l'Angleterre devrait avoir quelques titres de plus que la France à leur reconnaissance, puisque c'est la NOBLE Angleterre qui, la première, a provoqué les gouvernemens de l'Europe à poursuivre la cessation d'un infâme trafic, la traite, et qui a adopté des mesures d'émancipation pour ses esclaves.

Rapport de M. de Tocqueville sur l'abolition de l'esclavage. — Cette dernière réflexion nous conduit à mentionner le remarquable rapport auquel a donné lieu la proposition reproduite dans la dernière législature d'abolir l'esclavage dans les possessions françaises. Les considérations développées par l'auteur de ce rapport sont de nature à faire espérer qu'il n'y aura plus d'ajournement possible à la réparation de ce grand scandale social. D'après M. de Tocqueville, l'abolition de l'esclavage, qui ne peut plus faire question quant aux principes, n'en peut faire davantage quant à l'opportunité de l'application immédiate. Cette opportunité, ou plutôt cette nécessité, résulte d'abord, en fait, de l'exemple donné par l'Angleterre et des réclamations sans cesse renaissantes qui ont été faites, dans le même sens, par l'opinion publique en France. Ces causes ont eu un profond retentissement au milieu des populations noires de nos îles : l'image de la liberté, qui est plus que jamais présente à leurs regards, y agite tous les esprits : des symptômes de révolte, d'insubordination, de réaction se manifestent à chaque instant plus ou moins ouvertement et sont une menace incessante à la sécurité des colons. Et malgré tous les moyens de coaction dont ils disposent contre les esclaves ou plutôt à cause de ces droits iniques de propriété qu'ils se sont faits sur eux, ce pouvoir désordonné expire tout-à-fait devant le droit du crime que les esclaves se sont faits en retour. L'esclave courbé durant le jour sous le bâton du maître, devient libre la nuit : c'est alors qu'il se livre au

Digitized by Google

vol, à la débauche, qu'il va dans des conciliabules secrets préparer ses moyens de vengeance s'il est mécontent. Le moyen qui est toujours entre ses mains, c'est l'empoisonnement des bestiaux. « La terreur du poison est grande dans le » pays, dit M. de Tocqueville : *par elle l'esclave domine le maître.* » En présence de cette puissance de l'esclave quels dangers ne menacent pas les colons ! Il y a donc urgence surtout pour eux qu'un semblable état de choses soit changé. « Il est facile de concevoir, dit encore l'auteur du rapport, qu'une pareille » situation est pleine de périls, et qu'elle fait déjà naître une partie des maux que » la destruction de l'esclavage peut produire sans amener aucun des biens qu'on » doit attendre de la liberté. Déjà ce n'est plus un ordre régulier et stable, c'est » un état transitoire et orageux : *la révolution qu'on voudrait empêcher est* » *commencée.* » M. de Tocqueville réfute d'ailleurs avec beaucoup de force l'opinion de ceux qui voudraient faire précéder l'émancipation des esclaves de leur moralisation. L'esclave, selon lui, ne peut pas être moralisé, par cela seul qu'il est esclave. Les liens de la famille n'existent et ne peuvent pas exister pour lui. Comment demander l'amour, la prévoyance, le dévouement de la famille à celui à qui vous avez enlevé la sainte propriété de lui-même ? La Religion elle-même n'a pu réussir à moraliser l'esclave : d'abord le maître a intérêt à éloigner de lui cette voix qui apprend à l'homme sa dignité en même temps que ses devoirs : « Le Christianisme, dit le rapport, est une religion d'hommes libres et » ils (les maîtres) craignent qu'en la développant dans l'âme de leurs esclaves » on ne vienne à y réveiller quelques-uns des instincts de la liberté. » Ainsi, ou le prêtre est écarté de l'esclave, ou s'il se rapproche de lui, c'est comme « le » substitut du maître ou le sanctificateur de l'esclavage. » Toutes ces idées présentées avec une grande force de logique et appuyées de l'autorité des faits, font du rapport de M. de Tocqueville un document de la plus haute importance et qui aura fait faire, nous l'espérons, un pas considérable à la grande question qu'il avait pour but d'élucider.

Civilisation des animaux. — C'est presque sans transition que nous pouvons passer de l'abrutissement des esclaves tels que nous les montre M. de Tocqueville, à la civilisation des animaux féroces tels que nous la font voir depuis quelque temps les récits de journaux, et surtout les exercices des Van Amburgh, Fort et Carter. Et nous ne savons pas si, dans ce rapprochement, ce ne serait pas aux animaux à se trouver formalisés. En effet, ici c'est un ours qui s'échappe des mains de son conducteur et que l'on retrouve jouant paisiblement avec des petits enfans dont il se fait, comme on dit, le souffre-douleur : là c'est un gardien de ménagerie qui va devenir la victime de la fureur d'un tigre qu'il a éveillé en lui marchant étourdiment sur la patte, lorsqu'un lion vient se constituer le défenseur bénévole du gardien et tenir le tigre en respect. Enfin c'est Van Amburgh corrigeant les lions par un simple coup de cravache : c'est Fort et Carter se roulant au milieu des tigres et des panthères qui leur lèchent les mains et leur obéissent comme des serviteurs affectueux et dociles. Voilà ce que nous lisons chaque jour à côté des récits de crimes, d'assassinats, de suicides. En vérité, ce

Digitized by Google

contraste a quelque chose de profondément triste, et il est pénible de voir d'un côté tant de force et de puissance exercée par l'homme à côté de tant de faits qui constatent sa dégénérescence morale. Où sont-donc les Van Amburgh, les Fort, les Carter de l'humanité ? Qu'ils viennent redresser cette nature indocile qui semble chaque jour manifester davantage ses mauvais instincts ; et ne faut-il pas plaindre une époque où l'on réussit si bien à adoucir la férocité des brutes et où l'on réussit si peu à changer les penchans pervers des hommes.

Ces spectacles d'animaux ont encore un côté affligeant ; car c'est toujours aux époques d'une grande corruption morale que l'on a vu la foule se plaire à ces jeux où intervient la brute. C'est lorsque le type moral de l'homme s'est abaissé, qu'il s'est dégoûté de se voir en face de lui-même : c'est lorsque les idées de sa spiritualité se sont éteintes, qu'il s'est répudié comme un modèle dégradé et qu'il est allé chercher je ne sais quelle preuve subalterne et honteuse de sa supériorité déchue, dans des régions inférieures où il croit conserver son pouvoir de maître de la nature en prouvant qu'il est encore le dominateur de la brute. Les lions et les tigres apprivoisés se multipliaient à Rome au temps où elle n'était plus que la grande prostituée de l'Univers. Mais en même temps, à cette époque, une force active de régénération fermentait en elle. Puisse-t-il en être ainsi de nous.

Miss Agnew se faisant religieuse. — Ce vœu que nous formions tout à l'heure a le droit de devenir une espérance en présence de cette puissance du catholicisme qui manifeste chaque jour ses progrès. Constatons-les surtout pour l'Angleterre, d'où sont sorties pour elle-même et pour la société européenne toute entière, tant de calamités nées de la grande scission qui a déchiré l'unité au XVIe siècle : constatons-les, alors que tout annonce pour ce pays une catastrophe qui ne peut trouver de remède que dans les doctrines qu'il a trop longtemps répudiées. Miss Agnew, dont nous annonçons la profession religieuse, appartient à une famille distinguée d'Angleterre. Née dans le sein de l'église anglicane, son amour de la vérité et l'élévation de ses idées jetèrent de bonne heure dans son esprit des doutes sur l'orthodoxie de cette église faite de main d'homme. Toutes les perplexités qui agitèrent miss Agnew, ses recherches, ses études, les obstacles qu'elle eut à vaincre, toutes les péripéties si nombreuses et si intéressantes qui précèdent, préparent et accompagnent une conversion ont été décrites par elle dans un livre d'un haut intérêt et intitulé *Géraldine ou l'histoire d'une conscience.* Nous en avons rendu compte dans un précédent numéro de la *Revue.* Enfin, poussée par la force et l'éclat de la vérité à embrasser la religion catholique, miss Agnew a été conduite à une vocation plus haute encore, celle de devenir fondatrice d'un couvent en Angleterre. Ce projet est sur le point de s'exécuter, et nous ne craignons pas de le dire, ce fait, qui pourrait paraître de peu d'importance, nous semble, à nous qui avons foi dans la prière, du premier ordre pour les destinées futures de ce pays et c'est ici le cas de rappeler ces belles et judicieuses paroles que faisait entendre récemment

Digitized by Google

à Paris l'évêque d'Edimbourg : « Nous ne sommes plus dans le siècle de la » polémique ; nous sommes arrivés à une époque de charité. C'est à la prière » et aux œuvres, qui sont encore la prière, qu'il faut demander la victoire. » Donnez-moi quelques filles de St-Vincent de Paul ; qu'elles puissent venir, » dans quelque ville de l'Angleterre que ce soit, desservir un hôpital, et cent » mille Anglais sont catholiques avant un an. »

Dégénérescence du type français. — Plusieurs journaux, en rendant compte des opérations des conseils de révision, ont insisté sur ce fait affligeant que, dans nos localités manufacturières, le nombre des hommes propres au service militaire diminue progressivement, de sorte qu'il faut quelquefois épuiser tous les numéros pour compléter le contingent et qu'il deviendra inutile, pour ces cantons, de faire tirer au sort. Nous n'avons pas besoin de faire ressortir tout ce que ce fait a d'accusateur contre la démoralisation qu'engendre l'industrie telle que l'ont constituée la cupidité et le matérialisme de nos jours : car c'est au travail forcé, c'est surtout, comme on le fait observer avec raison, aux habitudes vicieuses qu'engendre l'atelier, qu'on doit attribuer cette dégradation physique. Que l'industrie y prenne garde : elle s'est faite irréligieuse, antisociale, et ce n'est pas là une position tenable : c'est là, au contraire, une de ces positions périlleuses qui appellent chaque jour des réactions terribles. Que la réforme vienne donc vite : qu'elle sorte sans retard de la charité du maître. Certes nous ne nous dissimulons pas les difficultés réelles qui s'opposent à son accomplissement ; nous savons tout ce que le degré d'abrutissement où est descendue la classe ouvrière peut opposer d'obstacles et produire de découragement pour le zèle même le plus dévoué ; nous savons en outre les tristes nécessités que la concurrence a produites pour l'industrie qui se trouve comme renfermée dans un cercle fatal d'où elle ne peut sortir sans encourir sa propre ruine. Mais après tout, cette ruine que l'on veut éviter, s'en affranchit-on, parce qu'on aura exigé que l'ouvrier ne connaisse plus d'autre Dieu que son métier et d'autre temple que son atelier ? Evitera-t-on ainsi ces crises périodiques qui viennent protester contre la violation de la loi divine du repos dominical qui a été proclamé par le plus grand exemple que l'homme ait pu recevoir, celui de Dieu lui-même ? Aura-t-on changé cette instabilité qui frappe plus que jamais les fortunes fondées sur l'industrie et le commerce ? Aura-t-on démenti ces statistiques effrayantes qui établissent que ces fortunes ne durent pas, en moyenne, plus de soixante ans ? Aurez-vous écarté cette vision terrible qui vous montre vos petits-fils, vos fils même peut-être devenus à leur tour les serfs de la glèbe industrielle ? Tous ces maux, il n'est qu'un moyen de les conjurer, c'est en faisant arriver, par l'exemple, par le dévouement des maîtres, la moralité au cœur de l'ouvrier, de le tranformer ainsi en un serviteur fidèle qui vous fasse gagner par l'amour du devoir, par la probité, par l'affection, par l'ordre, ce que vous perdez aujourd'hui par l'esprit de désordre, d'insubordination, de mauvaise foi et d'hostilité.

Digitized by Google

Beau trait d'un atelier. — Et d'ailleurs, il reste plus qu'on ne pense, dans la classe ouvrière, de bons et nobles instincts qui ne demandent qu'à être cultivés, encouragés, développés par les soins des maîtres pour amener une rénovation complète de l'élément industriel. Voyez plutôt ces ouvriers de M. Pauwels, constructeur de machines à Paris, qui ont préféré supporter tous une diminution de leur journée, plutôt que de consentir que la moitié d'entr'eux, pris parmi les nouveaux venus, fussent entièrement privés de travail. C'est là un trait consolant par lequel nous aimons à terminer cette revue rapide.

M. Michaud. — L'Académie française. — La mort de M. Michaud a ramené ce mois-ci nos souvenirs sur les nombreuses illustrations littéraires qui ont brillé pendant les trente premières années de ce siècle, et qui s'éteignent une à une. L'année 1769 a eu une singulière destinée, que n'ont pas pu apercevoir ceux qui vivaient alors; elle a produit quatre personnages extraordinaires, quatre révolutions vivantes et diverses, une révolution scientifique avec Cuvier, une révolution littéraire avec Chateaubriand, une révolution politique en France avec Bonaparte, une révolution religieuse en Angleterre avec Wellington, qui, en réalisant, quoique malgré lui-même, l'émancipation catholique, a porté un coup mortel au culte anglican. Cette même année vit naître aussi M. Michaud, célébrité moins éclatante, mais qui n'en a pas moins contribué pour une bonne part à la gloire intellectuelle de notre temps.

Nous ne parlerons pas de sa vie politique. Dans l'exil, il chercha des consolations dans la poésie. Le *Printemps d'un Proscrit* répondait aux préoccupations de l'époque; les proscriptions de la Convention et du Directoire avaient provoqué dans les âmes élevées de tous les partis, un sentiment dont Delille se fit aussi l'interprète par le poème de la *Pitié*. M. Michaud et Delille se ressemblaient par le sentiment royaliste et par les goûts champêtres de l'imagination : ils furent les représentans les plus remarquables de la poésie descriptive, que Saint-Lambert et la traduction des Géorgiques avaient mise à la mode. Mais Delille était plus facile, plus varié; le *Printemps d'un Proscrit*, si nous nous en rapportons à l'impression qui nous est restée d'un livre lu il y a longtemps, plaît moins, parce qu'il y a plus de travail, une chute de vers un peu monotone, et une abondance de description à travers laquelle on suit difficilement la pensée.

L'ouvrage qui a véritablement établi la réputation de M. Michaud, c'est son histoire des Croisades, entreprise il y a trente ans, et laborieusement achevée. On n'était point encore accoutumé, dans le monde littéraire, à des études historiques si doctes et si consciencieuses. Depuis Louis XIV, l'histoire du moyen-âge n'avait guère été écrite qu'avec des vues étroites et même hostiles : l'historien ne voyait l'état que dans la royauté, de manière que le vrai caractère de l'ancienne constitution apparaissait sous un jour complètement faux : la vie féodale n'y était point représentée avec ses développemens brillans et ses beaux caractères; l'action de l'église, et particulièrement la grande entreprise des croisades étaient blâmées à tort et à travers, ou timidement justifiées; l'abbé Millot, Mably et Voltaire avaient fait de l'histoire une diatribe contre le passé;

Digitized by Google

et plus tard Napoléon n'était pas homme non plus à favoriser des travaux de ce genre qui n'auraient point la couleur officielle favorable à ses vues. M. Michaud voulut faire une étude sérieuse, dégagée des préventions de son temps; il réunit une grande masse de documens européens et asiatiques; et de ce travail constant, il fit sortir une histoire pleine et impartiale, un tableau de l'époque féodale mise en scène dans ses plus grandes péripéties. Il manque à cet ouvrage des qualités de style; mais l'influence qu'il a exercée sur les études historiques a été considérable et heureuse.

A peine M. Michaud a-t-il succombé, que les prétentions à lui succéder au fauteuil académique se sont manifestées. Parmi les concurrens, nous remarquons M. de Norvins, M. Balzac : le premier connu par une histoire très-partiale et faiblement écrite de Napoléon, le second célèbre par son talent de décrire le ménage de ses héros et de ses héroïnes, la boutique du tonnelier, l'atelier du peintre, le salon d'un femme équivoque, les rideaux, les chaises, les glaces, etc. C'est par ce talent de détails matériels que M. de Balzac s'est fait une réputation; le reste ne s'élève pas au-dessus du médiocre. Ses prétentions au titre d'académicien ne sont pas sans doute fort sérieuses. M. Augustin Thierry présente des titres d'une tout autre valeur; pourquoi faut-il qu'il ait porté, lui aussi, dans l'histoire des temps passés, l'acrimonie des passions de son temps? Pourquoi faut-il qu'on sente, dans ses belles recherches sur l'histoire de France, un goût d'opposition qui pouvait contribuer à ses succès sous le ministère Villèle, mais qui, à présent que toute cette ivresse libérale est passée et bien passée, n'a plus d'autre effet que de rabaisser la dignité de l'histoire et celle de l'historien!

Digitized by Google

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

I. Histoire du Monde, depuis la création jusqu'à nos jours, *par* Henri *et* Charles de Riancey, *tome* 1er, *in*-8o.

Il n'y a pas bien longtemps encore qu'on ne nous enseignait dans les écoles l'histoire ancienne que d'après Rollin, et la philosophie de l'histoire que dans Bossuet. Ces deux auteurs, qui réunissent des mérites si grands et si divers, n'ont pas encore été remplacés; et cependant, depuis qu'ils ont écrit, le domaine de l'histoire et celui des méditations dont elle est la source se sont considérablement accrus; le passé a ouvert ses entrailles ténébreuses, et on y a découvert des veines inconnues aux historiens grecs et romains, que Bossuet et Rollin n'ont guère fait que résumer.

Voltaire a fait remarquer avec raison une grande lacune dans l'*Histoire Universelle* de l'évêque de Meaux. On n'y voit pas trace de l'Inde ni de la Chine. De très-belles pages y sont écrites sur l'Egypte, d'après les Grecs, souvent un peu crédules et souvent un peu menteurs; les anciens Perses y sont appréciés d'après ces mêmes Grecs; mais les extrémités méridionales et orientales de l'Asie n'existent pas dans ce livre, et n'y pouvaient pas exister. Les missions des Jésuites en Chine et dans l'Inde, le courageux dévouement d'Anquetil-Duperron, les travaux patiens des savans anglais de Calcutta, une foule de recherches individuelles et collectives, favorisées par des gouvernemens éclairés, de nombreuses traductions d'ouvrages originaux, la comparaison établie entre les doctrines des diverses sectes, ont jeté peu à peu sur cette antique partie du monde une lumière inattendue. Là, tout est resté presque immobile depuis de longs siècles; un attachement profond aux traditions des ancêtres et aux écrits des sages y a pour ainsi dire pétrifié l'état social; de manière que la Chine et l'Inde, protégées contre le mouvement européen, l'une par son éloignement, l'autre par sa ceinture de l'Hymalaya, sont devenues comme les sanctuaires où nous retrouvons l'antiquité vivante; et l'on dirait que les âges anciens du monde, dont nous n'aurions pu nous faire une idée, soient restés là longtemps ensevelis pour se révéler à l'avenir. Malgré toutes les difficultés de chronologie qui s'y rattachent, les Vedas, les Kings, et, pour la Perse, le Zend-Avesta, sont des témoignages irrécusables de la sagesse et des erreurs de l'ancien monde asiatique.

L'histoire grecque, et l'histoire romaine surtout, ont pris aussi une tournure nouvelle sous la main des érudits modernes. L'histoire romaine, telle que nous la connaissons par Tite-Live, n'est plus, à nos yeux, qu'une légende romanesque, jusqu'aux temps des Scipions. Toutes ces belles histoires de Romulus et de Numa, des premiers consuls, des premières conquêtes de Rome, sont réputées, depuis les sévères travaux de Niebuhr, des documens informes, des traditions poétiques, qui peuvent bien servir à jeter quelque lumière sur de

Digitized by Google

grands événemens attestés d'autre part, mais qu'on ne peut plus prendre pour une véritable histoire. De manière que Montesquieu, en écrivant ses *Considérations* tant renommées *sur la Grandeur et la Décadence* de Rome, a fait la chose la plus inutile du monde, un roman politique. Quelle déception pour un si beau génie !

Ainsi, d'un côté l'on a découvert ce qu'on ignorait, de l'autre on a ébranlé ce qu'on croyait savoir. Et les recherches continuent avec ardeur; l'esprit humain veut fouiller tous les recoins de l'histoire; il veut connaître des peuples qui ont à peine laissé de leur existence d'imparfaits souvenirs; la vieille Etrurie, par exemple, cette mère de la société romaine, cet état dont on ne sait presque rien, si ce n'est qu'il fut religieux, riche et puissant. On rassemble les souvenirs épars et tronqués que l'antiquité nous en a transmis; on cherche à en déchiffrer l'histoire dans des monumens, sur des vases enfouis; et la preuve de l'intérêt qu'inspirent ces études, c'est le musée étrusque fondé par le pape actuel, Grégoire XVI, et les fouilles qu'il fait exécuter dans ce but. D'autres veulent traduire les inscriptions et les papyrus de l'Egypte; d'autres cherchent à interpréter les caractères imprimés sur les briques de Babylone; on demande l'origine des peuples aux affinités de leurs langues; encore quelques travaux heureux, et l'on aura peut-être rassemblé tous les documens existans qui doivent concourir à composer l'histoire de l'humanité.

La première impression qu'on éprouve en se rendant compte de cette révolution dans la science historique a quelque chose de douloureux comme le scepticisme. On se demande : quoi donc ! tant de faits que nous avons pris pour de l'histoire n'étaient qu'un tissu de contes ? Pouvons-nous espérer de recomposer l'histoire, de savoir les destins de Rome mieux que Tite-Live, qui vivait à Rome; d'apprécier la Grèce mieux que le grec Plutarque, la Perse mieux que Xénophon qui a combattu pour le roi de Perse, l'Egypte sacerdotale mieux qu'Hérodote instruit par les prêtres égyptiens ? Au premier abord cette pensée répugne; et si un grand nombre d'hommes savans, judicieux et religieux ne s'élevait en témoignage en faveur de la science historique moderne, nous la rejetterions avec mépris. C'est qu'il est dur à l'homme de reconnaître qu'il n'a rien su, en croyant savoir beaucoup. L'erreur et la vérité s'unissent dans nos esprits de manière à y former, bien ou mal, un tout que nous appelons notre intelligence, ou l'intelligence du siècle; de sorte que, lorsque l'erreur vient à y être secouée et arrachée par une main vigoureuse, il semble que tout notre être en soit ébranlé; il y a comme une dissolution dans nos pensées; il y a une nouvelle combinaison à produire pour arriver à un nouvel ensemble d'idées; et il est naturel que beaucoup de personnes s'opposent de toutes leurs forces à cette perturbation intérieure. Les uns s'alarment et repoussent tout ce qui est nouveau, tant ils ont peur du doute; les autres, passant à l'extrémité opposée, renoncent à tout ce qui était ancien, prétendant renouveler complétement leurs opinions, et se plongent à plaisir dans l'incertitude de toutes choses, tant ils ont d'amour pour le doute !

Cette situation, ce malaise des esprits sérieux, dure aussi longtemps que la critique démolit, et que le génie n'a pas reconstruit une science nouvelle. Notre siècle attend une semblable reconstruction. Il attend un homme qui, réunissant

Digitized by Google

en soi l'érudition qui fournit les matériaux, et la forte philosophie qui découvre le rapport des faits particuliers aux causes générales, puisse recommencer en même temps la *collection* et l'*explication* de l'histoire, l'œuvre de Rollin et celle de Bossuet. Il se passera bien des années peut-être avant que cet homme ne vienne au monde; on fera beaucoup d'efforts partiels qui resteront imparfaits; néanmoins ces efforts doivent être encouragés : c'est le seul moyen de combattre le scepticisme historique, qui serait le plus funeste des maux.

MM. Henri et Charles de Riancey ont essayé avec succès de répondre au désir des personnes qui s'occupent d'histoire. Dans le premier volume publié de leur *Histoire du Monde*, ils ont recueilli les principaux résultats des recherches faites en ce siècle sur l'histoire ancienne. Ce vaste sujet est divisé par eux en quatre périodes; chacune de ces périodes présente, sous différens chapitres, le tableau synchronique des histoires nationales. Les auteurs ont consulté les monumens les plus anciens des peuples d'Asie, et les traditions éparses des peuples dont les migrations ont produit les grandes guerres et les grands établissemens. Ils ont mis à contribution les travaux des Champollion, des Rémusat, des Raoul-Rochette, Amédée Thierry, de Sacy, et tant d'autres savans qui ont consacré leur vie à déchiffrer les trop rares et trop obscurs indices que le temps a laissés sur les anciens âges. On y trouvera sur l'histoire des Arabes, des Perses, des Indiens, des Pélages, des Galls, un résumé des idées en vogue parmi les savans, et qu'on ne trouve guère que disséminées dans des ouvrages ou des recueils qu'on ne peut pas toujours consulter. Au reste, l'histoire hébraïque est pour MM de Riancey la colonne de certitude autour de laquelle ils groupent les événemens; ils fixent continuellement les yeux sur ce phare qui seul jette quelque lumière sur les événemens qui ont agité l'humanité, surtout à ces ténébreuses époques où les nations antiques se ruaient les unes sur les autres avec la fureur des tempêtes, et disparaissaient dans l'océan du passé sans presque laisser de souvenir.

Si nous voulions nous permettre une critique sur un livre dont le succès nous paraît désirable, nous dirions que peut-être les auteurs ont donné un peu trop à la conjecture dans l'exposé des époques peu connues. Nous reconnaissons tout ce que la philologie et l'étude des traditions ou des monumens peut fournir de secours pour établir les faits; mais ce genre de conclusions historiques est exposé à beaucoup d'écueils. Nous avons soif de la vérité sans doute; et c'est après avoir tâtonné par des hypothèses, qu'on finit par découvrir des rapports d'où la vérité jaillit; mais dans un ouvrage en quelque sorte élémentaire, nous croyons qu'il faut s'arrêter aux choses certaines, et se contenter d'indiquer rapidement les points de vue qui restent à vérifier. Au reste, nous attachons peu d'importance à cette critique, et nous conseillons vivement l'acquisition de ce livre aux personnes qui veulent savoir où en est aujourd'hui la science, ou plutôt l'étude de l'histoire ancienne.

L'*Histoire du Monde* fait partie d'une collection intitulée *Bibliothèque Ecclésiastique, ou collection complète des ouvrages nécessaires à un prêtre.*

Lille. — Imp. de Vanackere fils. 1839.

Digitized by Google

DEUX ÉPOQUES DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

—

(Suite et fin.)

Organisation de la féodalité par des victoires législatives sur les puissances locales, abolition du droit de la force dans l'ordre judiciaire, institution d'une procédure rationnelle par le parlement royal, développement de la puissance intellectuelle dans le clergé, les ordres religieux, les écoles et la bourgeoisie, telles sont les belles vues politiques que nous avons observées jusqu'ici dans le gouvernement de Louis. Tous ces principes tendaient à la création d'une hiérarchie une et intelligente, opposée à la souveraineté multiple et brutale des chefs militaires; mais pour affermir cette création, il fallait lui donner une base populaire, il fallait l'asseoir sur cette classe longtemps opprimée qu'il s'agissait de ramener à l'égalité chrétienne des droits; cette classe prenait consistance dans les communes; Louis ne pouvait manquer de porter aussi la main à cette partie de l'édifice commencé par ses pères: personne plus que lui ne fut pénétré de ce principe français de l'affranchissement.

C'était chez lui moins un calcul qu'un sentiment, moins une politique qu'une religion. Dans sa simplicité admirable, il copiait l'idée du Dieu fait homme, en voulant être un roi fait peuple. Voyez comme il s'élève au-dessus de l'esprit commun de son temps. Tous les samedis, il lavait les pieds des pauvres. Son ami Joinville, naïf et fier comme un chevalier, s'en émerveillait. « Lavez-vous aussi les pieds » des pauvres le grand jeudi, lui dit le roi. » — Sire, « fi ! » répondit Joinville; les pieds de ces vilains ne laverai-je » jamais ! — Voirement, dit Louis, ce n'est pas bien, » Sénéschal. Devriez-vous avoir en tel dédain ce que Dieu a

Digitized by Google

» fait pour notre enseignement? » Voilà bien l'idéal en face de la réalité; le bon séneschal représente l'esprit de race qui distinguait la noblesse; le roi, non moins noble assurément, représente l'esprit de charité universelle dont il a trouvé le type dans l'Evangile. L'un pense dans l'ordre des faits existans; l'autre élève sa pensée vers l'ordre meilleur qui devrait exister.

Il abrégeait donc la distance qui séparait la bourgeoisie de la noblesse, et celle qui séparait les serfs de la bourgeoisie. Cela se faisait d'une manière bien sainte par les institutions de charité. La reine Blanche faisait partie d'une confrérie hospitalière établie à Notre-Dame; on lui adjoignit cinquante dames bourgeoises de Paris, prises *parmi les épouses des bons prud'hommes confrères, par bonne et sainte confraternité.* Louis sut aussi se choisir un excellent ministre, Etienne Boileau, qui travailla surtout au progrès et à la sureté des relations commerciales. Une police fut établie, le guet nocturne remis en vigueur dans les villes, les seigneurs obligés d'assurer dans toute l'étendue de leurs fiefs le passage des voyageurs, le repos des campagnes, et la destruction des brigands dont tous les pays étaient infestés. Les voleurs avaient leurs embuscades près des passages guéables des rivières; on construisit des ponts et des bacs pour éviter des détours longs ou dangereux. Comme il y avait une association des *francs-maçons* ou *maîtres des pierres vives* pour construire des églises, il se forma une confrérie de *frères pontifes* pour construire des ponts; celui d'Avignon avait été leur première œuvre au douzième siècle; Louis les encouragea et les fit travailler. Il essaya de rétablir l'ordre dans les monnaies; beaucoup de barons en frappaient en signe de souveraineté; il y avait confusion et falsification; ces abus furent réprimés. Les jurandes, régularisées par une ordonnance d'Etienne Boileau, placèrent le travail industriel sous la sauve-garde des corporations qui n'étaient alors que défensives, et qui, en présence de la féodalité, devenaient la milice des libertés com-

Digitized by Google

munales. Ainsi le travail et le commerce de plus en plus féconds, donnèrent la consistance, la propriété, et la force politique à la classe qui s'en occupait ; l'affranchissement des serfs rendait cette classe plus nombreuse ; une ordonnance de 1256 faisait reposer les conseils communaux sur l'élection, et la bourgeoisie devenait un ordre dans l'Etat. Singulier spectacle que celui des transformations politiques que subit une société, lors même qu'elle ne varie pas dans ses principes moraux, ni dans ses tendances particulières ! L'Etat, dans les siècles précédens, était, comme nous l'avons dit, une république composée de petites monarchies ; par les communes, elle devenait presque une monarchie composée de petites républiques. Car les rois, en accordant aux villes des chartes de communes, se les attachaient par leur protection, et s'en faisaient reconnaître les souverains par le paiement d'un tribut ; et l'unité du royaume était à ce prix ; mais en même-temps ils leur laissaient leur liberté, leur gouvernement intérieur, leur constitution naturelle ; le temps des lois générales n'était pas encore venu.

II.

Assurément l'organisation de la puissance enseignante et de la puissance civile, dont nous venons de tracer rapidement les progrès, manifeste au douzième siècle une tout autre vigueur qu'au neuvième. Des Carlovingiens à St-Louis, la distance morale et politique est énorme. Mais ce qui ne change pas, c'est l'action française, c'est la mission française au milieu des peuples modernes. Cet être extraordinaire qu'on appelle la France a pris sa fonction dans l'histoire dès le premier jour de son apparition, et il ne l'abandonne pas. Sous les Mérovingiens, il repoussait les barbares du nord et du midi ; sous Charlemagne il les subjuguait ; et voici que sous les Capets, n'en trouvant plus à sa frontière, il va les chercher en Asie. Depuis Bagdad jusqu'aux Pyrénées, le

Digitized by Google

mahométisme qui opprime la femme et qui exploite l'esclavage, a étendu sa ligne conquérante sur l'Arabie, la Syrie, la Palestine, l'Egypte, le nord de l'Afrique et l'Espagne; la France se dit: « Je veux briser cette ligne; je veux l'attaquer » à son milieu; là est la tombe du Christ; cette tombe est » notre berceau à nous, peuples chrétiens; il nous la faut, » cette tombe, ce berceau, ce monument d'où notre société est sortie; Dieu le veut! *Dieu el volt!* » Et la voilà qui se met à la tête d'un mouvement qui ébranle l'Europe. Un pape vient proclamer la croisade en France, un ermite et un curé français la prêchent; des chevaliers de France la commandent; la France enfante des ordres militaires pour convertir l'héroïsme même, chose d'exaltation ordinairement passagère, en une institution durable; l'Allemagne, l'Angleterre, le Nord viennent à la suite. Mais pour trouver une bonne appréciation de l'esprit de croisade, et des effets qu'il produisit, il faut considérer les deux dernières, qui sont celles de St-Louis.

D'abord la croisade était un acte religieux, c'était le dévouement de soi à la cause commune de la chrétienté; elle dut donc produire dans cet esprit des résultats moraux très-utiles. Il est dans l'esprit de la religion que le dévouement pour les autres soit en même temps une expiation pour soi; la croisade fut donc considérée comme un moyen d'expiation. Le plus puissant motif qui ait poussé la multitude des chevaliers à la guerre sainte, fut le remords des injustices qu'ils avaient commises, et le désir de les expier. Alors ces barons indisciplinables, que rien ne pouvait plier aux lois de la justice commune, commençèrent à se faire justice d'eux-mêmes, par pénitence, et le roi profitait de ces dispositions pour leur faire accepter des réglemens meilleurs pour l'avenir. Ce fut dans une circonstance semblable que la *quarantaine* contre les guerres privées fut établie. On réparait individuellement ses iniquités particulières; on se réconciliait comme pour mourir. Joinville nous peint encore avec sa bonhomie char-

Digitized by Google

mante ce sentiment de crainte que la mort inspirait, et qui n'était pourtant point la crainte de la mort, puisque les preux la cherchaient volontairement, mais la crainte du Dieu juste qui les attendait dans l'éternité. Arrivé à Aigues-Mortes, le sénéchal, qui n'avait jamais vu la mer, en fut étrangement étonné ; et la pensée morale lui revenant aussitôt : « Est il » bien hardy et bien fol, s'écria-t-il, cil qui en tel péril » s'adventure ayant le bien d'autrui ou peschiez mortels sur » la conscience ; car, si on s'endort le soir, sçaist-on si on » ne se réveillera pas au fond de la mer ? » Sous cette impression de la mort et de la justice divine, les différences sociales s'effaçaient. On n'était plus, pour ainsi dire, noble ou serf, on était croisé tout simplement. Ainsi les distinctions de race établies par la guerre s'affaiblissaient sous l'influence d'un enthousiasme commun ; et certes ce fréquent rappel au sentiment de la fraternité, proclamé pendant cent cinquante ans dans l'effervescence des brillantes entreprises, ne pouvait manquer de modifier puissamment les opinions et les caractères. Tels furent les résultats les plus directs de la croisade pour les pays qui s'y engagèrent, et surtout pour la France : un changement moral qui facilitait les améliorations politiques : qu'on y ajoute quelques idées nouvelles apportées d'Asie, une impulsion plus générale donnée au commerce, et une diminution de la puissance féodale par les ventes de propriétés que beaucoup de seigneurs furent obligés de faire pour subvenir à leurs dépenses ; et l'on comprendra combien ces grandes guerres produisirent de fruits utiles du sein même de leurs désastres.

Mais ce n'est pas seulement sous ce point de vue de politique intérieure qu'il faut considérer ici les croisades. Supposons que l'une des deux expéditions de Louis ait été couronnée d'un succès permanent. Par l'une, la conquête de Tunis eût assuré à l'Europe, dès le treizième siècle, tous les avantages qu'elle pourrait puiser aujourd'hui, si elle le voulait, dans celle de l'Algérie. Par l'autre, bien plus féconde encore,

Digitized by Google

l'Egypte, cette voie du commerce entre les deux hémisphères, cette position admirable convoitée six cens ans plus tard par le génie de Napoléon, cette mère mystérieuse des lois, du sacerdoce et de l'industrie, l'Egypte serait devenue un royaume chrétien issu de la France. Delà, une foule d'éventualités heureuses pour le monde entier.

1° La vaste barbarie mahométane était coupée en deux, et ses destinées rompues. D'un côté, l'Egypte chrétienne et française pressait l'Afrique septentrionale entre la mer et l'Atlas; elle la refoulait vers le désert par ses armes, ou la dissolvait par ses missionnaires, et la forçait de rentrer en communauté d'idées et d'intérêts avec l'Europe.

2° L'Espagne arabe, dès lors moins soutenue par l'Afrique, ouvrait un champ plus facile aux vaillans soldats des enfans de Pélage; débarrassée un siècle ou deux plus tôt de l'oppression étrangère, elle n'aurait pas cru nécessaire de recourir pour se défendre à des mesures ombrageuses, à une inquisition qui étala de tristes spectacles; son peuple se serait corrigé plus vite de l'esprit indomptable et des jalousies locales, nées d'une guerre de destruction qui a duré sept cens ans; la monarchie y aurait probablement pris de meilleures racines, et devenue l'alliée naturelle de la France qui l'aurait protégée de deux côtés, elle en aurait emprunté la politique d'unité qu'elle cherche encore vainement aujourd'hui.

3° De l'autre côté de l'Egypte française, Jérusalem pouvait regarder la Mecque sans trembler; l'Arabie et la Perse éprouvaient à gauche la même pression que l'Afrique à droite; la religion, la philosophie, la politique, la civilisation progressive de l'Europe, semant des moissons d'avenir au pied des pyramides, faisaient sentir au mahométisme, par son voisinage même, la stérilité et la tyrannie de ses principes; et ce contraste vivant était à lui seul une victorieuse démonstration que les peuples d'Asie auraient comprise. Car le génie convertisseur des français, surtout à cette époque, n'aurait pas agi en Egypte comme font aujourd'hui dans l'Indostan

Digitized by Google

les marchands anglais, qui laissent brûler les veuves en l'honneur de Brahma. Quand St-Louis envoyait des moines en Tartarie pour y faire des chrétiens, que n'aurait-il pas fait, dans l'intérêt de la pensée, du sein d'un sanctuaire aussi bien placé que l'Egypte?

4° L'Inde, la Chine, le sud de l'Afrique se trouvaient rapprochés de l'Europe par une route sûre, et Vasco de Gama, venu si tard, n'était plus nécessaire. La navigation prenait un essor immense; Gênes et Venise, qui dès cette époque développaient leur marine marchande née des croisades, n'auraient plus suffi à une si riche exploitation. Le travail activé par des échanges lointains et nombreux, aurait développé plus rapidement la puissance des communes; les nobles familles, voyant du haut de leurs donjons s'élever dans les villes de grandes fortunes comme il s'en faisait dans les républiques d'Italie, auraient admis de meilleure heure que le commerce ne dérogeait pas, et les barons auraient appris à lire et à écrire, au lieu de ne chercher fortune que par la guerre. L'Angleterre, déjà industrieuse, et qui déjà appelait chez elle des ouvriers flamands pour ses fabriques, et préludait à ses traités de commerce, se serait élancée bien vite dans cette voie productive, et n'aurait pas désolé pendant deux cens ans de plus nos provinces de l'ouest. Les vues pacifiques de St-Louis, ses idées d'organisation, de justice, de libertés communales, d'instruction publique, auraient trouvé dans ce mouvement des choses un secours tout-puissant. La richesse des nations, résultat de leurs rapports fréquens et de leurs échanges réciproques, aurait gagné dès-lors ce qu'on n'a pu obtenir depuis, que par la découverte de l'Amérique et du cap de Bonne-Espérance. Toutes ces conséquences sortaient naturellement de la conquête de l'Egypte; si naturellement, qu'aujourd'hui même, tout en connaissant d'autres routes, tout en possédant des moyens de communication bien plus perfectionnés, les nations commerçantes jettent des yeux toujours cupides sur ce passage de l'Egypte.

Digitized by Google

On jetterait un chemin de fer de la Méditerranée à l'Euphrate, plutôt que de renoncer à cette espérance d'un chemin direct vers les mers du sud. On guette le moment où le mahométisme tombera de lui-même en dissolution, pour élever des comptoirs ou des forts sur le Nil et la mer Rouge. Et il s'est trouvé longtemps des écrivains pour blâmer les rois chevaleresques et les prêtres de cet âge, d'avoir entrepris ce qui pouvait, il y a six siècles, nous valoir tout cela ! Pourquoi? parce que la délivrance des saints lieux où notre société est née, était le mot d'ordre, le signal populaire, le sentiment d'enthousiasme qui poussait les peuples à ces gigantesques expéditions ! Pourquoi encore? parce qu'elles n'ont pas réussi !

Quoiqu'il en soit, elles pouvaient réussir ; et en ce cas, toutes les conséquences dont nous avons énuméré les plus importantes, étaient probables. Dès-lors, les croisades sont justifiées en principe ; l'exécution seule peut être critiquée, si la critique n'est pas téméraire en voulant apprécier après si longtemps des circonstances que les contemporains voyaient mieux que nous. Les croisades sont donc l'une des plus belles gloires de la France leur mère ; elles sont nées de cet effort permanent du génie français pour jeter des idées nouvelles à travers le monde. Que d'autres courent les mers pour vendre et pour acheter ; la France, plus resserrée en elle-même quant à la vie matérielle, ne doit jamais, si elle est fidèle au vieil esprit de St-Louis, séparer les bienfaits moraux des développemens de la puissance politique ou commerciale.

Nous avons voulu montrer, par ces réflexions, que le progrès, dans la société constituée sur un principe aussi fécond que le Christianisme, est un fait réel et palpable qu'on chercherait vainement à méconnaître ;

Que ce progrès a pour agens humains des âmes vertueuses, éclairées, constantes, qui ne prévoient cependant pas tou-

Digitized by Google

jours les conséquences lointaines de ce qu'elles font, mais qui s'attachent vivement à quelques principes vrais dont les conséquences ne peuvent être que bonnes ;

Qu'en même temps, pour que ces âmes, grandes en pouvoir, en intelligence ou en volonté, guerriers, législateurs ou propagateurs d'idées, puissent agir, il faut qu'un certain ensemble de faits vienne leur donner matière et occasion d'agir ; de sorte qu'au-dessus de l'homme, il y a des dispositions providentielles déjà prises, et dont le cours doit être suivi ; de sorte encore qu'il y a concours de Dieu et de la liberté humaine ; harmonie sacrée, qui est le principe non-seulement de toute vertu individuelle, mais encore de toute perfection sociale ;

Qu'enfin, à travers ce développement qui peut être commun à tous les peuples, on peut reconnaître à certains peuples une mission particulière. Bossuet nous montre une nation enseignante dans l'Egypte, où Moïse étudia la sagesse ; une nation artiste et philosophe dans la Grèce ; une nation politique dans Rome ; une nation conservatrice et en quelque sorte prophétique dans ces juifs, qui vivaient sous l'ancienne alliance en attendant la nouvelle ; dans les temps modernes, Rome n'a-elle pas une fonction spéciale, elle qui, réduite à rien quant à l'empire visible, tient les fils de toute véritable organisation enseignante ? La France n'a-t-elle pas son caractère, elle qui combattit toujours pour des idées, depuis Clovis jusqu'à la révolution française ? Pendant cette révolution même, elle s'était mise en branle pour semer une fausse philosophie par le monde ; et voilà que, l'ivresse passée, elle s'examine et se retrouve encore la plus religieuse des nations. Elle croyait détruire, et sous la main de la Providence, elle ne faisait que purifier le sanctuaire. C'est d'elle encore que sortent les plus forts champions de la vérité ; c'est elle qui rétablit peu à peu ce que les gouvernemens égoïstes auraient laissé crouler.

Pour nous, en regardant dans leur ensemble ces grandes parties de l'histoire, nous ne pouvons nous dérober à un sen-

Digitized by Google

timent d'admiration et de reconnaissance. Plaise au ciel que, dans cette époque où tant de germes nouveaux semblent se hâter de grossir, la France retrouve encore l'inspiration prévoyante et le caractère généreux qui, sous St-Louis, la firent admirer et révérer de toutes les nations !

L.-A. Binaut.

Digitized by Google

L'ESPAGNE,

FRAGMENT D'UN VOYAGE INÉDIT.

Quand il fallut repasser la Bidassoa, j'éprouvai je ne sais quel sentiment d'indicible tristesse. Ce fut avec une sorte de dépit que je me sentis emportée vers l'autre rive du fleuve; on ne m'avait laissé mettre le pied sur cette terre héroïque, nommée par Camoens, terre capitale de l'Europe (1), que pour m'en arracher soudain. Je ne vous verrai donc pas, glorieuse contrée de l'Ibérie, Catalogne aux grandes forteresses, royale Castille, belle Andalousie où bondissent par troupeaux les agiles cavales, et où le Bétis roule ses flots d'or; je ne vous visiterai pas Valence, délicieux jardin de la Péninsule, fertile Grenade parée de votre belle ceinture de montagnes, heureux et parfumés vallons, où croissent à plaisir orangers et figuiers, mûriers et vignes. Il faut donc partir sans avoir contemplé, admiré les noirs sommets de la Sierra-Morena, Séville à la merveilleuse et céleste cathédrale, Cordoue au temple à mille colonnes, la place où furent Numance et Sagonte (2), et puis aussi les rues héroïques de Saragosse, Saragosse,

---

(1) En effet, l'Espagne, au seizième siècle, n'imposa-t-elle pas à l'Europe entière, et ses mœurs, et ses lois, et sa littérature, et mêmes ses modes?

(2) A Sagonte, les habitants se brûlèrent avec tous leurs trésors plutôt que de se rendre à Annibal. L'héroïque défense des Numantins contre Scipion, a inspiré à Cervantes le drame le plus pathétique du théâtre moderne, paraphrase animée d'une lamentation de Jérémie. Dans ce beau drame, le héros c'est un peuple entier; la terreur et la pitié sont excitées au plus haut degré; on voit expirer, aux pieds de celle qu'il aime, un jeune guerrier qui dépose devant elle le pain qu'il a enlevé en épuisant ses dernières forces: il y a aussi un dialogue entre un enfant et sa mère, qui est d'une vérité sublime et déchirante.

Digitized by Google

qui de Childebert à Napoléon, eut occasion de résister et d'applaudir tant de fois à la valeur française (1).

Ah! s'il ne m'est pas permis de fouler cette terre travaillée, sillonnée, labourée par tous les genres de grandeurs, laissez-moi du moins m'élancer en esprit dans les régions qu'illustrent tant de souvenirs.

Elle avait depuis longtemps de beaux titres de gloire, cette contrée qui opposait Viriathus à Scipion, et Sertorius à Pompée; qui a vu naître Trajan et Théodose, Lucain et Sénèque; elle est couverte de nobles cicatrices, cette Espagne qui montre les champs de bataille de Lesdos (2), d'Alvelda (3), de Tarifa, d'Antequerra, de Navas-Tolosas et de Santarem.

Au milieu de tes montagnes, de tes forêts, de tes grands

---

(1) Les habitants de Sarragosse, assiégés par Childebert, portaient en procession la tunique de saint Vincent. Le roi franc, touché de cet acte de piété, leva le siége. Les habitants, pour reconnaître la clémence du conquérant, lui accordèrent la tunique révérée. Le roi emporta en triomphe cette précieuse relique : et de retour à Paris, fit bâtir la magnifique église, qui depuis fut Saint-Germain-des-Près.

Charles Martel étendit l'empire français jusqu'en Catalogne; sous cette triple génération de héros, Tortose, Tarragone, les îles Baléares, la Navarre, furent soumis au sceptre carlovingien. On vit Louis d'Aquitaine, qui fut depuis le faible Débonnaire, entrer en triomphe à Barcelonne. Quel glorieux hommage rendu à Charlemagne, lorsqu'Alphonse le Chaste lui fit porter les dépouilles des ennemis vaincus, en reconnaissant qu'il devait à ses armes et à celle de son fils la liberté que l'Espagne avait recouvrée.

En 1114, lorsqu'Alphonse Ier, dit le Batailleur, voulut enlever Sarragosse aux maures, les Français accoururent de toutes parts : on sait ce qui s'y est passé sous Philippe V, et sous Napoléon.

Ailleurs nos lauriers s'enlacent encore à ceux des espagnols. A Tolède, alors boulevard des Mahométans; c'est Raimond, comte de Toulouse, ce sont Henri et Raimond de Bourgogne, une foule de seigneurs français, qui contribuèrent glorieusement à la prise de cette ville; à une époque plus récente, c'est un brillant prince, le comte de la Marche de Bourbon, qui amena 800 chevaux pour combattre les maures.

(2) 791.

(3) 844.

Digitized by Google

fleuves, Espagne, je te vois comme un lion superbe qui, entré dans son fort, va, vient, se montre partout, pour reconquérir pied-à-pied le terrain envahi. Telle fut l'Espagne depuis Pélage, au huitième siècle, jusqu'à Ferdinand, au quinzième.

Laissons et les Alphonse, et les Ramire, et les Sanche, princes généreux, guerriers magnanimes; mais, du milieu de ces pléiades de héros, deux grands rois surgissent et brillent entre tous.

Henri III, roi de Castille, venait de mourir, et son fils, héritier légitime de sa couronne, n'avait que vingt-deux mois. Alarmé des périls que laissait prévoir une longue minorité, les grands de l'état veulent déférer le sceptre à Ferdinand, oncle du royal enfant; c'est aux pieds des autels, sous les voûtes de la cathédrale de Tolède qu'on l'adjure de régner. Ferdinand IV est inflexible; on insiste: « Et qui donc régnera sur nous, lui dit-on? — Qui? Et le fils du roi mon » frère n'est-il pas vivant? N'est-ce point à lui qu'appartient » la couronne? J'accepte la régence; mais votre roi et le » mien, c'est mon neveu et pupille, Don Juan deuxième » que Dieu conserve. » Loyauté à jamais mémorable!....

La vie de James Ier est un poëme tout entier; la gloire et le malheur se partagèrent ses destinées. Au malheur son existence intime, à la gloire sa vie politique. Dès le berceau, c'est

(1) Fils de Jean Ier, roi de Castille, Ferdinand annonça dès son enfance les grandes vertus qui en firent le héros du siècle. Vainqueur redoutable des maures, ce prince reçut, de la célèbre victoire d'Antequerra, le nom d'infant d'Antequerra; avec vingt mille espagnols, il défit cent mille infidèles. Pendant la minorité de Jean II, son neveu, Ferdinand gouverna le royaume de Castille avec autant de fermeté que de sagesse. Enfin, la nation ayant choisi neuf députés pour décider entre les prétendants à la succession de Martin Ier, mort sans enfants, le plus illustre d'entr'eux, Vincent Ferrier, proclama le nom de Ferdinand, roi d'Aragon. Ainsi Ferdinand, dont la fidélité refusa une couronne, en reçut une au milieu des acclamations de tout le peuple. Ceci se passait en 1412.

Digitized by Google

l'infortune de sa mère, l'indifférence paternelle, l'exil, la détention dans son propre palais (1), plus tard ce sont des passions funestes, et partant des troubles et de profondes afflictions, qui frappent l'homme privé et atteignent le monarque; mais alors, il les ennoblit à force de gloire, et il les soumet par son habile fermeté. Vainqueur à Enèse et dans trente batailles, conquérant de Murcie, de Valence, des îles Baléares, tant de triomphes ne suffisent point à son héroisme; à soixante-douze ans, les désastres des chrétiens en Terre-Sainte, enflamment le cœur du vieux roi; ni prières, ni larmes ne peuvent l'arrêter. Il s'embarque, et pour le rendre à son peuple, il ne faut rien moins qu'une tempête, où l'on crut voir les manifestations de la volonté céleste.

Quels hommes aussi que ce Bernard del Carpio; aventureux capitaine, dont la vie se consume en efforts téméraires, en exploits illustres pour la délivrance de son père, en espérances toujours déçues, ce Rodrigue Campeador, ce Cid merveilleux, dont l'étendard, même après son trépas, fléchissait le cœur des rois et protégeait les opprimés, ces grands comtes de Castille qui, durant le dixième siècle, furent toujours l'épée et le bouclier de la patrie, toujours braves et pieux, toujours prudents et justes, dignes enfin d'être les aïeux du Cid! Quels hommes que ces héros de la conquête de Grenade, Ponce-de-Léon, qui livra les premières attaques et cueillit les premiers lauriers dans cette guerre fameuse, terreur des Sarrasins, protecteur des femmes et des faibles, chevalier accompli; son ami, Alonzo d'Aguilar, au corps et à l'armure de fer, dont la bannière ne recula jamais devant l'ennemi, qui, après avoir seul tenu tête à deux cents infidèles, succomba enfin sur les monceaux de morts qu'il avait entassés.

(1) Ce fut alors, qu'à peine âgé de dix ans, et instruit par sa propre expérience du prix de la liberté, il fit vœu, dit-on, d'instituer un ordre religieux, pour la rédemption des captifs. Saint Pierre de Nolasque et saint Raimond de Pennafort réalisèrent cette noble et sainte pensée.

Digitized by Google

Et toi, comte de Tendilla, sévère mainteneur des mœurs et de la discipline, consolateur des vaincus et des opprimés, loyal et généreux chevalier ; et toi, Cabra, surnommé le *preneur de rois*, qui eus la gloire de faire prisonnier l'infortuné Boabdil, et la gloire plus grande d'honorer en lui le malheur déchu ; et toi, Pulgar, l'homme aux nobles prouesses, pour répondre à l'insultant défi des maures, tu pénètres avec quinze chevaliers dans Grenade, tu traverses seul au galop les rues de la ville, et arrivé devant la grande mosquée, tu te mets à genoux, déclares en faire un temple chrétien dédié à Marie ; et, afin de sceller cette consécration hardie, tu fixes sur la porte un parchemin, où ta plume avait tracé les mots : *Ave Maria*. Et Garçilasso de la Véga, le *champion de la Vierge*, qui, voyant cette inscription sacrée attachée honteusement à la queue d'un cheval, courut sur le maure gigantesque, auteur du sacrilége affront ; et, mesurant son armure de Flandre contre le fin damas du robuste infidèle, finit, nouveau David, par étendre mort sur la poussière cet autre Goliath.

Quels hommes enfin que ces deux Ximénès et Albornoz, personnages étonnants qui surent allier la vie humble, pieuse et austère du cloître, avec le génie élevé et l'habileté profonde de l'homme d'état ! L'un, (1) conseiller, ami de St-Ferdinand, alla en France et en Italie exciter le zèle des chrétiens contre les maures qui occupaient encore une si grande portion de la péninsule, fit prendre les armes à cent mille hommes, et pré-

(1) Cet héroïque Ximénès était aussi un homme de science profonde ; dans un concile à Rome, il prononça, en quatre langues successives, latin, allemand, français, espagnol, un discours sur les prérogatives du pape.

Ximénès était aussi à la bataille de Navas-Tolose, à côté du vaillant Alphonse, dont il enflammait non le courage mais l'espérance, à cette bataille qui frappa de mort la puissance des infidèles. Ce grand prélat soutint, fortifia aussi les héroïques défenseurs de Calatrava, assiégée par les maures.

Voici son épitaphe : *La Navarre est ma mère, la Castille ma nourrice, Paris mon école, Tolède ma demeure, Huerta mon sépulcre, le Ciel mon repos.*

Digitized by Google

para ainsi les grands succès de son roi. L'autre, (1) confident des hautes pensées d'Isabelle, généreux protecteur de son infortunée fille, défenseur de l'Eglise, dévoué au peuple comme au prince, dota Charles-Quint du bel empire d'Oran. (2) La perte d'un des royaumes d'Espagne, s'écriait Leibnitz, n'eût pas payé trop cher un pareil ministre. Allié à la royale maison d'Aragon, fidèle serviteur de deux rois, Albornoz entourait l'un (3) de conseils et de sollicitude jusque sur les champs de bataille; à l'autre, (4) il adressait, évêque vigilant et sévère, d'énergiques remontrances sur le scandale de ses mœurs et l'oubli de sa gloire. Prélat sage, éclairé, désintéressé, il servit l'Eglise sous trois souverains pontifes.

Oh! ne viendra-t'il pas un poète aux divins accents, pour chanter cette guerre de Grenade, cette lutte sainte, où les Castillans firent éclater tant de bravoure, tant de patriotisme, tant de foi? Où est l'Homère chrétien qui peindra dignement ces derniers exploits de la chevalerie expirante? Qui redira tous ces traits de vaillance et de courtoisie, de pitié et de persévérance, de candide dévotion et d'enthousiasme belliqueux!

---

(1) Le second Ximénès, sage arbitre entre Ferdinand et l'archiduc Philippe, son beau-fils, manifesta le plus noble dévouement à ce roi si habile, si défiant, si ingrat envers lui, comme il le fut envers le grand Gonzalve. Ximénès montra beaucoup d'énergie dans les révoltes de l'armée, et contre les déprédations de Pierre de Navarre. Sa sollicitude prévoyante pourvut l'Espagne de greniers d'abondance. Durant la minorité du jeune archiduc Charles d'Autriche, il fut le Richelieu de l'Espagne, mais Richelieu vertueux, modéré, paternel, quoique plein de fermeté.

(2) E'l bel regno d'Oran dargli per dote.

Arioste. Canto XXXII.

(3) Habile dans les négociations, Albornoz ne l'était pas moins lorsqu'il s'agissait de préparer les victoires de son roi. Comme Rodrigue-Ximénès, il ne quitta point Alphonse le vengeur. Pendant la bataille de Darifa ou de Salado (en 1340), Albornoz réprima le noble désespoir du prince quand celui-ci voulait se précipiter au milieu des escadrons ennemis.

(4) Sous les pontificats de Clément XI, Innocent V et Urbain X, il délivra l'Eglise des petits tyrans qui l'opprimaient: de si grands intérêts ne l'empêchèrent pas de fonder à Bologne un collége d'où sortirent un grand nombre d'hommes illustres.

Digitized by Google

Ce n'était point une conquête facile. Il s'agissait de chasser un peuple pour qui Grenade était le paradis; chaque maure s'attachait à ce sol chéri comme un enfant s'attache aux flancs de sa mère; et chaque enfant devenait un lion quand l'ennemi paraissait. La résistance n'était pas moins héroïque que l'attaque. Hérissé de montagnes, de bois, sillonné de défilés et de précipices, le pays semblait d'ailleurs se défendre de lui-même.

Salut, noble terre, où se confondirent si souvent le génie guerrier et le génie poétique! Tu as produit Ercilla, intrépide navigateur, audacieux conquérant du Chili, qui écrivit son poème au pied des Cordillières, dans le désert; au milieu des combats; Garcilasso qui chante, combat et meurt au siége de Tunis; et surtout Miguel-Cervantes, l'illustre manchot de Lépante, le brave et amoureux captif d'Alger, que sa lyre, son épée et ses fers ont environné d'une triple gloire.

Tu peux te vanter de ton Calderon, le chantre aux fiers et mélancoliques accents, le poète de l'amour et de l'honneur, de l'amitié et de la patrie, de la fidélité et surtout de la religion. Quel beau poème que le *prince Constant*! Dans aucun drame peut-être on n'a buriné en caractères plus profonds ce dévouement passionné, cet enchantement d'abnégation qu'inspire la fidélité et le zèle de la religion.

Il est renommé ce Lopez de Véga, à la verve inépuisable, pieux et *aumosnier*, qui passa de l'*armada* dans un cloître, où ses poétiques travaux le consolèrent, sinon de la mort de ses deux femmes, du moins de la perte de sa fortune.

Il est un nom que je n'oublierai pas : c'est Guillem de Castro qui dans sa *Jeunesse du Cid* a parcouru et montré le cœur humain sous ses phases les plus belles; c'est l'héroïsme de Chimène, l'amour touchant et pur de Zaïde, la tendresse généreuse et dévouée de l'Infante, la piété filiale de Rodrigue, sa charité délicate envers le lépreux, sa fidélité sublime, le caractère magnanime et chevaleresque d'Arias; et enfin, le repentir chrétien du faible et violent Don Sancho. Pourquoi les froides règles de l'unité ont-elles forcé notre

Digitized by Google

grand Corneille à se priver des scènes les plus chevaleresques et les plus religieuses de ce beau poème ?

Après tes poètes par la lyre, tu as aussi tes poètes par le pinceau. Parmi tant d'autres, deux génies se partagent chez toi le domaine du plus brillant des arts. L'un s'est emparé des grandeurs et des richesses d'ici-bas : Velasquez a peint les puissants de la terre ; l'autre s'est réservé les choses du ciel. Murillo est le peintre des saints, de la Vierge, le peintre des pauvres, ces premiers nés de l'Evangile.

Assorti à la noblesse de tes pensées et de tes sentiments, ton langage est plein et ferme, sonore et fortement articulé ; on a dit que Dieu aime à l'entendre : tes paroles sont fières, brèves et expressives. Ton caractère grave et religieux se révèle jusque dans tes sentences les plus vulgaires ; chez toi seule peut-être le culte de la souffrance est préconisé dans les proverbes : *Souffre pour apprendre. Travaille pour avoir. Qui a souffert a vaincu. Qui ne sait souffrir ne sait pas régner.*

Et, entre toutes les gloires, la plus belle ne t'a pas fait faute non plus. Si tu as enfanté des héros selon le monde, tu en as créé pour le ciel. Ta légende sacrée n'est pas moins féconde que celle des autres nations. Qui redira l'apostolat de Martin, ardent missionnaire, écrivain éloquent? Séville vénère en Isidore et Léandre ses docteurs de l'Eglise d'Espagne, frères par le sang, plus frères par le génie, le savoir et la sainteté. Tolède, la métropole aux conciles fameux, Tolède s'émeut aux noms sacrés d'Hellodius, d'Eugène, d'Ildefonse.

Deux rois, du nom de Ferdinand, sont inscrits au nombre des saints patrons de la Péninsule. Le premier fait une guerre glorieuse aux maures qu'il poursuit dans toutes leurs retraites, et va de province en province régler les différents de ses sujets, digne prédécesseur de l'autre Ferdinand. Celui-ci, contemporain et proche parent de notre saint Louis, eut avec le monarque français une ressemblance singulière de situation, de génie et de vertus ; mais quelle différence dans leurs desti-

Digitized by Google

nées !... Ferdinand fut surnommé l'heureux (1)... ; et Vincent Fertier, sage et bienfaisant, politique et missionnaire cosmopolite qui, après avoir sauvé l'Espagne de l'anarchie, s'en alla à travers l'Europe, versant partout les torrents de sa parole éloquente, et convertissant par milliers et maures et juifs et chrétiens infidèles (2); et Dominique enfin, que l'esprit d'erreur et l'ignorance ont tant calomnié, Dominique attaquant l'hérésie par la puissance de sa doctrine et la force de sa volonté, élevant les mains au ciel pendant le combat, priant et pleurant pour ses frères égarés, offrant sa liberté et sa vie pour sauver une âme, pour racheter un captif, fondateur d'un ordre célèbre (3), dont le Dante a chanté la gloire : *rivière féconde, d'où naissent mille ruisseaux qui s'en vont fertiliser le jardin catholique, et qui rajeunissent les arbustes dont il est planté* (4).

Dans cette région trois fois heureuse, bien des noms m'échappent; mais ce ne sont point les vôtres, astres lumineux et brûlants, génies prodigieux, âmes de séraphins, Thérèse, Ignace et Xavier, vous qui fûtes si puissants contre vous-mêmes par la pénitence, si puissants sur les autres par l'amour. Gloire à vous! Vos nombreux enfants, fervents disciples, que vous avez épars en tous lieux, ont servi le monde chrétien, soit comme Moïse priant sur la montagne, soit comme Josué combattant les Cananéens dans la plaine. Thérèse, vos écrits

(1) Ferdinand conquit Séville, Jaen, Cordoue, Cadix; il fut le fondateur de l'université de Salamanque. La mémoire de ce prince fut en telle vénération que le roi de Grenade, à chaque anniversaire de sa mort, envoyait un grand nombre de ses sujets pour visiter son tombeau et y allumer des lampes.

(2) Il convertit 35,000 juifs, et 8,000 maures.

(3) Dominique, espagnol, fonda son ordre en Espagne; et cependant au nombre de ses premiers disciples les français furent en majorité, sur seize, il y avait huit français, sept espagnols et un anglais.

(4) Di lui si fecer poi diversi rivi,
Onde l'orto cattolico si riga
Si che suoi arbuscelli stan più vivi.
Il Paradiso. Canto XII.

vous ont placée à côté des Pères de l'Eglise, et votre philosophie a été comparée à celle de Platon; votre vie est pleine de miracles, c'est-à-dire de grandes œuvres (1). Ignace, de guerrier valeureux, de chevalier brillant et exalté, quelle main puissante vous fit tout à coup législateur d'une tribu nouvelle et à jamais glorieuse? Comment êtes-vous devenu si prudent et si habile dans le gouvernement des âmes (2)?

Autant la vérité surpasse le mensonge, autant François Xavier surpasse ce que l'antiquité fabuleuse raconte des merveilles opérées dans l'Inde par un dieu conquérant. Des rives du Gange aux îles les plus lointaines et les plus sauvages, le voyageur apostolique signale sa mission par l'éclat de ses prodiges et la mansuétude de ses vertus : vainqueur bienfaisant, conquérant pacifique, il soumet et civilise : ses triomphes sont des institutions. En donnant au ciel des millions d'âmes, il assure à son roi, à sa patrie, des sujets sans nombre, des pays sans bornes et des richesses impérissables.

L'Espagne, sœur de la France, porte aussi une couronne à mille fleurons; comme la France, elle doit aux femmes une belle portion de sa gloire. Quand régnaient les goths en Espagne, deux nobles filles de la race des francs, Clotilde et

(1) M. de Maistre a dit profondément : « Les miracles sont les bonnes actions. »

(2) Lorsqu'il renonça au métier des armes; Ignace, qui n'avait point abjuré ses idées chevaleresques, choisit la sainte Vierge pour sa dame, et appendit son épée dans une chapelle qui lui était consacrée. Le jour même de sa conversion, il rencontre un sarrasin qui blasphémait contre la Mère du Sauveur, il veut d'abord le tuer; puis, par un retour sur lui-même, il laisse au sort à décider s'il suivrait le premier mouvement que Dieu n'approuva point.

A trente-trois ans, pour se livrer aux études, il va se mettre sur le banc des écoles, et persévère avec une énergie infatigable. Tous ceux qui ont étudié ses admirables constitutions y reconnaissent la sagesse et la profondeur de ses vues; mais cet austère législateur des âmes savait, dans l'application, user de la compassion la plus tendre et la plus ingénieuse. Un jeune novice était atteint d'une mélancolie que rien ne calmait; le bon supérieur imagine d'employer, près du lit du malade, des instruments de musique et des chants mélodieux, et par-là il parvient à rendre du repos à cette âme troublée.

Digitized by Google

Ingonde, apparurent sur les rives de l'Ebre. Par la constance de leur catholicisme, par leur fermeté dans les épreuves, elles semblent avoir jeté sur cette terre hispanique les semences de l'héroïque foi qui, durant tant de siècles, tint en échec la vaillante nation des maures. On se souviendra toujours d'Ermisinde, digne fille de Pélage, digne femme d'Alphonse Ier; de Sanchia, la brave et pieuse reine, qui engageait ses biens et transformait ses pierreries en soldats pour chasser les sarrasins; d'Yolande de Hongrie qui fut toujours l'âme des conseils par son esprit et sa prudence, toujours l'admiration des peuples par ses charmes et son intrépidité; de Dona Alvarez de Castro, qui, à la tête d'une troupe de femmes déguisées et armées, conserva à son roi une forteresse assiégée par les maures.

Votre nom ne mourra pas non plus, noble Bérengère, digne sœur de notre Blanche de Castille, comme elle, régente habile durant une minorité orageuse, comme elle, mère d'un grand et saint roi dont elle sut protéger, préserver la jeunesse. Et vous, magnanime Marie de Molina, sage tutrice de votre fils et de son royaume, qui n'eûtes de votre sexe que la douceur, esprit ferme mais souple, prévoyant mais intrépide; Marie de Luna, qui soutîntes si habilement la guerre contre Mathieu de Foix et le comte d'Armagnac; Violente d'Arragon, que les troubles civils ne déconcertèrent jamais, et qui sûtes, malgré tant d'obstacles, conserver à votre fils son royaume attaqué de toutes parts. Et vous, que le malheur a marquée de son signe sacré, vous n'avez pas le moins de droits à mon hommage, douce et infortunée Blanche, qui pérites à vingt-deux ans victime d'un époux que la postérité a flétri du nom de *cruel;* tendre et pieuse Eléonore d'Albuquerque, qui expirâtes de douleur en apprenant la captivité de vos deux fils. Vous enfin, brillante et glorieuse Isabelle, si magnanime quand vous refusâtes un sceptre offert par l'insurrection, si héroïque dans la conquête de Grenade, à la tête de ces légions, que votre âme chevaleresque enflammait, que vos soins prévoyants et votre généreuse pitié soutenaient, encourageaient et

Digitized by Google

consolaient, si admirée, si honorée des maures eux-mêmes, qui, du haut de leurs remparts, s'abstenaient de lancer leurs traits meurtriers, pour vous contempler saisis de respect, qui futes enfin si habile et si pénétrante pour comprendre la haute pensée de Colomb, et lui prêter une assistance que lui déniaient tant d'autres.

Adieu donc, nation aux mœurs sérieuses et fortes, aux croyances profondes, race d'hommes tempérants, pour qui tout est possible, parce que tout est supportable, chez qui l'honneur est inflexible et la vengeance impitoyable; qui sentent couler dans leurs veines le sang mauresque des Abencerrages, et le sang chrétien des Pélages; parmi lesquels, on trouve en même temps des Bernard, des Pizarre, des Cornio et des Las Casas, des ducs d'Albe et des François Xavier, des Ximenès et des Olivarès, des Albuquerque, des Gonsalve.

Adieu, peuple espagnol, puisses-tu conserver ou plutôt reconquérir tes antiques vertus! Ta gloire et ta puissance éprouveront, dit le poète, de grandes révolutions; mais jamais l'infortune ne pourra t'abattre; à moins qu'elle n'arrache l'audace et la valeur du cœur de tes guerriers (1)! Puisses-tu repousser les discordes armées qui déchirent ton sein! Puisse bientôt s'élever, du milieu de tes enfants désunis, quelque héros, quelque homme choisi de Dieu, qui les rassemble et les fortifie contre l'esprit du mal!

(1) Gongora.

DE L'HEUREUSE INFLUENCE

DU DROIT CANONIQUE.

Quand le souverain Pontife donne sa bénédiction solennelle à la ville de Rome et à tout l'univers, *urbi et orbi*, une invincible association d'idées nous reporte à l'ancienne gloire de cette cité, à qui le glaive temporel et le glaive spirituel ont donné deux fois l'empire du monde. Comment se rattachent entre elles ces deux destinées, dont l'admirable succession présente aux yeux de l'observateur un spectacle unique dans l'histoire? Le lien le plus apparent de l'ancienne et de la nouvelle Rome, c'est l'usage de la langue latine, usage qui seul put maintenir une civilisation commune au milieu du chaos de tant d'idiômes aussi incultes que discordans, et conserver les saines traditions littéraires en opposant une digue à l'invasion de la Germanie. Il serait inutile d'insister ici sur une vérité que Voltaire lui-même n'a pu contester, sur l'immensité du service que rendit au monde civilisé l'unité de langue conservée par l'église. Mais il existe entre la ville des Césars et la ville pontificale un autre lien non moins important, sur lequel l'attention s'est peu fixée jusqu'ici ; je veux parler du Droit. Appelée à agir d'une manière si puissante sur les destinées des peuples, l'Eglise ne pouvait négliger une des branches les plus fécondes des sciences morales.

Ce serait se tromper grossièrement que d'attribuer uniquement à la force des armes la formation et le maintien de cet empire, qui réunit si longtems sous une domination commune les plus belles contrées de l'ancien continent. Quand la conquête seule a produit une agglomération de territoires, ce rapprochement forcé ne peut avoir qu'une durée éphémère,

Digitized by Google

le sort des empires de Charlemagne et de Napoléon suffit pour le prouver. Toute construction solide suppose un ciment moral. Les lois de Rome, le plus admirable corps de doctrine qu'ait enfanté la science profane, furent la véritable cause de sa puissance. C'était l'art auquel ce grand peuple était prédestiné, suivant les belles paroles de Virgile :

Tu regere imperio populos, Romane, memento,
Hæ tibi erunt artes.

Si nous avions à étudier ici le développement et le progrès de cette législation, nous la verrions se former en quelque sorte par une suite d'infiltrations : œuvre de patience non moins que de génie, comme tout ce qui est destiné à durer. Dans les vues éternelles de la Providence, la sagesse du sénat préparait les voies à une plus haute sagesse ; l'unité administrative, lentement conquise sur tant de mœurs et d'institutions diverses, jetait les fondemens de l'unité spirituelle. Tout à coup ce colosse, construit par les efforts de tant de générations, vient à s'ébranler de toute part, il s'écroule, et les ténèbres toujours croissantes de la barbarie paraissent menacer le monde intellectuel d'une déplorable éclipse. Mais la lumière n'a fait que vaciller, elle n'est point éteinte ; la ville éternelle n'a fait que se transformer pour briller d'un nouvel éclat. Tandis que l'Italie semble livrée à une incurable anarchie, voici le pontife de Rome qui repousse les barbares à la tête de son troupeau : noble origine de ce pouvoir temporel des papes, si souvent attaqué par une critique superficielle, et dont la nécessité est aujourd'hui reconnue par tous ceux qui ont étudié à fond l'organisation sociale du moyen-âge.

Comme puissance en contact avec les intérêts de la terre, les papes ont été de grands politiques : « Si je n'étais Napoléon, disait l'empereur, je voudrais être Grégoire VII. » Comme pontifes, ils ont maintenu avec une admirable énergie l'unité de la foi. Les considérant ici comme législateurs, nous allons voir que sous ce dernier point de vue ils n'ont pas été inférieurs à eux-

mêmes. En examinant dans quel état la chute de l'administration romaine avait laissé l'Europe, nous apprécierons toute l'utilité du droit canonique : on appelle ainsi le corps de doctrine dans lequel se trouvent coordonnés les canons des conciles et les décrétales des papes sur les points de législation les plus importans. Nous verrons comment ce droit était devenu une véritable nécessité sociale, et comment son action au sein de la barbarie fut à la fois une œuvre de conservation et de progrès.

L'organisation judiciaire laïque pendant la plus grande partie du moyen-âge, jusqu'à l'époque où les parlemens prirent une assiette régulière, n'était à vrai dire que le réglement de l'usage de la force. Par une étrange intervention d'idées, qui subsista jusqu'au jour où, à l'ombre du chêne de Vincennes, l'équité devait refleurir dans le cœur du plus saint des rois, la justice était regardée par ceux qui en exerçaient les fonctions comme un droit et non comme un devoir. Traînés devant le tribunal d'un seigneur, qui avait le monstrueux privilége d'être toujours juge et partie, quel refuge auraient eu les faibles, quand le pouvoir royal était encore dans l'enfance, si une autre juridiction n'était venue à leur secours? Cette juridiction avait pris racine dans l'ancienne législation, de même que la basilique du tribunal romain s'est transformée en église. Au moment où la domination des Césars commence à s'affaisser, nous voyons surgir, consacrée par les empereurs mêmes, l'autorité judiciaire des évêques. Dans une constitution de Justinien, on voit quelle lumière morale faisait briller cette intervention du pouvoir spirituel, au milieu de la sécheresse et de la dureté des formes de l'ancienne procédure. L'une des parties est absente; il est urgent de prononcer; mais comment la condamner sans l'entendre? « Qu'on apporte, dit l'empereur, le livre redoutable des écritures, et que la présence de Dieu supplée à l'absence du plaideur. » (1) Quelle révolution

(1) Terribiles in medio scripturæ proponantur, et litigatoris absentia Dei presentia repletur.

dans les idées que cette apparition de l'Evangile sur le tribunal, à côté de la loi des Douze Tables ! Lorsque les magistratures de l'empire disparurent, ce furent les évêques qui, nourris dans l'étude des lois romaines, appelés tous les jours à en faire l'application, en perpétuèrent les traditions au milieu de populations aussi grossières qu'ignorantes. Rattachant le passé à l'avenir, le droit canonique prend toujours pour base, partout où une autorité nouvelle n'a pas prononcé, les décisions des jurisconsultes de Rome. C'est sur ce principe que reposent une foule de décrétales du saint siége, qui n'a jamais répudié ce qu'il y avait de glorieux dans l'héritage des Césars. Ainsi imbus de l'antique sagesse, et en même temps éclairés par la foi nouvelle, que de garanties offraient aux parties les juges spirituels ? Ils étaient les seuls dont les sentences pussent offrir cet ensemble de doctrine, sans lequel les décisions judiciaires laissent tant de prise à la passion ou à l'erreur. En effet, tandis que les jugemens des cours féodales n'étaient basés que sur le bon plaisir ou sur une coutume vague et variant à l'infini, ceux de l'église reposaient sur des règles positives, uniformes, établies par les canons ou par les anciennes lois. Et en supposant même, ce qui serait contraire à la raison et à l'histoire, que les ecclésiastiques n'eussent pas par leur position personnelle une immense supériorité sur les laïques, et que celui qui juge les justices ne fût pas plus souvent présent à leur pensée; l'influence seule des traditions, des liens d'une vaste et solide hiérarchie, eût suffi pour les maintenir dans les liens du devoir. Enfin une dernière différence, qui à elle seule serait décisive, c'est qu'on pouvait toujours appeler au saint siége des sentences du clergé, tandis que la féodalité prononça sans appel pendant bien des siècles.

Cette supériorité de la juridiction ecclésiastique, incontestable pour tout observateur de bonne foi, explique plusieurs points historiques importans où l'on ne voit communément que des abus ou des bizarreries. Ainsi le droit d'asile, qui a été le

Digitized by Google

texte de tant de déclamations, n'était autre chose qu'une sorte d'appel à l'église. Le condamné, quand il avait eu le bonheur de toucher l'anneau de fer revêtu de cette précieuse prérogative, n'était point, comme on l'a trop souvent répété, affranchi par cela même de toute pénalité. Son affaire était jugée de nouveau par l'autorité spirituelle, et il n'échappait à la vindicte des tribunaux séculiers qu'en subissant la nouvelle peine qui lui avait été infligée. Il est vrai qu'on ne le condamnait jamais à mort. Mais à une époque où la peine capitale était prodiguée avec un luxe effrayant, où la plus légère infraction à la police de la chasse conduisait au gibet, le clergé devait opposer à cet excès de rigueur un excès de douceur et de charité. S'il sauva quelques coupables, ou plutôt s'il commua leur peine, que d'injustices sanglantes n'épargna-t-il pas à l'humanité ! Le droit de grâce, que l'autorité royale considéra plus tard comme sa plus belle prérogative, était à peu près inconnu aux seigneurs de l'âge féodal. A moins de vouloir ôter à la justice sa balance, pour ne lui laisser que son glaive, il fallait bien demander à Dieu un pardon que la dureté des hommes eût presque constamment refusé. (1). De même on s'est souvent étonné de voir au moyen-âge une foule de laïques prendre le titre de *clercs* : titre qui n'astreignait à aucun vœu monastique ou sacerdotal, mais que l'on donnait à ceux qui s'étaient fait tonsurer. Tout s'explique, quand on sait que recevoir le titre de clerc, c'était se soumettre à la juridiction ecclésiastique. Heureux expédient qui mettait les hommes lettrés à l'abri de la justice féodale sans les soumettre à des engagemens qui eussent répugné à leur conscience ! L'empressement avec lequel on prenait ce titre, la circonstance remarquable qu'il fut sollicité et obtenu en masse par les croisés, prouvent assez combien était recherchée cette juridiction équitable. L'église,

(1) Quand la justice royale fut complétement organisée en France, un édit de François Ier, en 1539, supprima le droit d'asile.

Digitized by Google

dans sa touchante sollicitude, accorda de plein droit le privilége de la cléricature aux veuves, aux orphelins, aux pauvres, aux pèlerins, enfin aux infortunés lépreux.

Après avoir constaté l'origine de la juridiction ecclésiastique et la faveur dont elle jouit, il nous reste à jeter un coup-d'œil rapide sur les services qu'elle rendit à la cause de l'humanité et du progrès. Et d'abord, quand les flots de la barbarie germanique, comme un torrent longtemps contenu, firent irruption sur l'empire romain, l'idée même d'une justice sociale parut s'effacer de la conscience des peuples. En effet, la base de tout ordre régulier n'est-elle pas dans le principe qu'il ne peut être permis à chacun de se faire justice? Eh bien! la farouche indépendance des conquérans, à peine sortis de leurs forêts, n'admettait point cette règle salutaire. Lorsqu'un homme avait commis un acte de violence, l'offensé et les siens avaient contre lui le droit de vengeance, *faïda*. (1) Le roi intervenait seulement pour fixer une indemnité, *whergeld*, (2) dont il convenait que l'offensé se contentât, d'après un tarif fixé par les lois. Si la partie lésée ne voulait pas de cette composition, le roi n'avait d'autre ressource que de la faire enlever et transporter dans un autre pays. Car la vengeance ne pouvait être que prévenue par des moyens indirects; une fois exercée, elle était impunie.

Ainsi, dans ce singulier état de choses, chaque crime amenait pour la société ou une série indéfinie de désordres, si l'offensé ne voulait pas se désister de la *faïda*, ou un scandale si tout s'arrangeait à prix d'argent. Un meurtrier, dans Grégoire de Tours, adresse au parent de sa victime ces étranges paroles : « Rends-moi grâce de ce qu'il m'a pris envie de tuer de tes parens : tu as accepté la composition, et tu as bien fait; car maintenant te voilà riche, ta maison regorge de mes biens. » Ce système de pénalité aboutissait aux plus

(1) De *fak*, saxon, qui signifie ennemi.

(2) De *were-geld*, prix de l'homme tué ou blessé.

Digitized by Google

incroyables conséquences. Comme la *faïda* n'avait pas lieu de personne à personne, mais de famille à famille, quand un crime était commis par un membre de la famille contre un autre de ses membres, il n'y avait ni vengeance, ni *wehergeld* possible. Cette monstruosité législative, qui dans ces temps de grossièreté et de violence n'était malheureusement pas une erreur purement théorique, mais bien une blessure toujours saignante de la société, provoqua les réclamations les plus énergiques de la part du clergé. Dans les capitulaires de Charlemagne, premier essai de réforme des lois barbares tenté par l'influence ecclésiastique, nous voyons les évêques écrire à l'empereur : « O douleur ! les incestes, les parricides se multiplient ; les coupables résistent pour la plupart à notre voix : nous les excommunions, nous les chassons des églises ; mais ils n'en persistent pas moins dans leurs crimes. Que votre prudence fasse ce qu'il reste à faire. » La loi des Visigoths, rédigée par le clergé, est la seule qui punisse de mort le parricide. Si cette scandaleuse impunité disparut de tous les codes de l'Europe, si la vengeance privée fit enfin place à la vengeance publique, (1) c'est que l'autorité ecclésiastique amena peu à peu les esprits à l'idée d'une justice sociale, et par ses perpétuelles exhortations aux princes, et par l'influence de ses propres décisions. Qu'on lise dans les premiers siècles du moyen-âge les décrétales du saint siége, qui rappellent le plus bel âge de la jurisprudence romaine, et qu'on jette ensuite un coup-d'œil sur les législations barbares contemporaines ! on croira rétrograder de dix siècles. Que de zèle, que de persévérance ne fallut-il pas à l'église pour faire plier sous le joug des maximes de l'Evangile et des principes du droit ce sauvage individualisme de nos ancêtres, qui ne s'est reproduit de nos jours sous une autre forme que parce que le lien

(1) On retrouve encore des vestiges de l'ancien ordre de choses en Angleterre, où il n'y a pas de ministère public, et où l'offensé poursuit directement l'offenseur.

religieux s'est relâché ! L'époque où les whergelds disparurent est précisément l'apogée de la juridiction du clergé.

Avoir fait prévaloir la justice publique sur les passions de l'individu, avoir en quelque sorte abrité le droit dans ses tribunaux, comme elle abritait la littérature dans ses monastères ; c'est déjà pour l'église un titre bien signalé à notre reconnaissance. Mais sa mission ne fut pas seulement de conserver, elle devait être aussi réformatrice. C'est ainsi que faisant pénétrer l'équité jusque dans la procédure, le droit canonique condamna la partie qui succombait à indemniser de ses frais la partie dont la cause était reconnue juste : sage innovation qui garantit le bon droit contre les tracasseries d'une chicane cupide et aveugle, et que toutes les législations modernes se sont empressées d'adopter. Ce furent aussi les décrétales des papes qui consacrèrent nettement cette doctrine salutaire que personne, pas même le propriétaire, n'a le droit de s'emparer d'un bien par violence, et que la possession doit être respectée, sauf à statuer plus tard sur la propriété : *Spoliatus ante omnia restituendus* ; cri de l'humanité opprimée, qui trouva de l'écho dans la conscience des pontifes.

Mais c'est surtout en ce qui tient à l'état des personnes que le droit canonique exerça une influence aussi heureuse que puissante. Il s'attacha constamment à guérir les deux plaies que l'antiquité avait transmis au moyen-âge : l'esclavage et l'avilissement du lien conjugal.

Quant à l'esclavage, l'église travailla doublement à son abolition, en adoucissant la position des serfs et en facilitant les affranchissemens. La différence de l'esclavage antique et du servage moderne est immense. Sans doute le serf, comme l'esclave, ne possède rien en propre, ne peut rien aliéner, acquiert pour autrui tout ce qu'il acquiert. Mais du moins sa personne n'est plus à la merci de son maître. Le seigneur n'a plus le droit de vie et de mort ; la scandaleuse impunité des outrages a disparu. Les serfs sont des personnes de basse condition ; mais enfin ce sont des personnes. La fermeté du saint

Digitized by Google

siége a forcé les maîtres à consentir à leur mariage, interdit autrefois par un calcul immoral. Le pape Jules Ier, consulté sur cette question dès le IVe siècle, fit cette belle réponse : « Nous avons tous un seul père dans les cieux, et chacun de nous, riche ou pauvre, libre ou esclave, doit compte de son âme. Tous donc, quelle que soit notre condition, nous ne devons avoir qu'une seule loi au regard de Dieu. » Les affranchissemens, qui n'étaient jadis dictés que par le caprice ou par un vague sentiment d'humanité, furent recommandés par les prêtres comme une bonne œuvre. La plupart des chartes d'affranchissement portent ces expressions ou autres équivalentes : « Si j'affranchis quelqu'un de mes esclaves, c'est que j'espère une récompense là-haut ! » Ainsi, par une sublime association d'idées, la rédemption des vivans devenait la condition de celle des morts. « Puisque notre rédempteur, le créateur de l'univers, dit une décrétale de Grégoire-le-Grand, a pris un corps humain pour nous dégager de la servitude qui nous accablait et nous rendre à notre premier état ; c'est une œuvre salutaire que de faire en sorte que des hommes, libres par leur nature, mais soumis à l'esclavage par le droit des nations, soient rendus à leur condition primitive. » Pour empêcher qu'un honteux repentir ne fît revenir sur les affranchissemens, comme on n'en avait vu que trop d'exemples, l'église prit les affranchis sous sa protection, et devint juge des questions qui concernaient leur état. Les papes ordonnèrent que dans le doute on se prononçât toujours pour la liberté.

Enfin le mariage fut constamment l'objet de la sollicitude de l'église. Le concubinat légal des Romains, sorte de compromis entre la morale et la licence, fut aboli. Devenu ineffaçable en sa qualité de sacrement, le mariage fut déclaré indissoluble. Mais il fallut lutter pendant des siècles pour faire prévaloir contre de barbares passions cette doctrine si éminemment sociale. Un préjugé cruel déclarait nul le mariage contracté avec un lépreux ; les décrétales des papes parvinrent à l'abolir. Les rois eux-mêmes donnaient sans cesse l'exemple

Digitized by Google

de mariages contractés du vivant d'une première femme. Que de fois les papes durent excommunier les monarques et mettre les royaumes en interdit jusqu'à ce que l'épouse indignement chassée fut rétablie dans ses droits ! Lorsque la question du divorce de Henri VIII soumit le saint siège à la plus rude de toutes les épreuves, il aima mieux rompre avec l'Angleterre que de perdre en un seul jour tout le fruit de ses longs efforts au moyen-âge. On sait que le prince schismatique employa plus tard la hache du bourreau pour trancher le nœud conjugal : aveu terrible de la foi invincible du tyran à ce dogme de l'indissolubilité du mariage, qu'il avait foulé aux pieds. Ce fut aussi l'église qui prescrivit dans ses conciles la publication et la célébration solennelle du mariage; réprouvant à jamais le témoignage trop équivoque de la commune renommée, qui permettait de concilier avec la facilité de rompre à son gré les honneurs d'une union légitime. Ces règles salutaires ont passé dans nos lois, et c'est encore le clergé qui, en constatant régulièrement les naissances, mariages et décès, a créé la belle institution des actes de l'état civil.

Cette esquisse imparfaite d'un sujet qui exigerait des volumes suffira du moins peut-être pour donner une idée des services qu'a rendus au monde le droit canonique. Se rattachant au passé par les traditions du droit romain, à l'avenir par les germes féconds déposés dans l'Evangile, il a fait passer les principes de la législation au creuset de la morale la plus sévère. Impérissable dans sa partie spirituelle, il a été longtemps appelé par la Providence à exercer aussi une haute influence sur les affaires temporelles. Cette influence a dompté la barbarie germanique, et jamais sans elle la justice royale, qui a recueilli l'héritage des juridictions ecclésiastiques, n'eût triomphé de la féodalité. Aujourd'hui que nos institutions et nos mœurs repoussent l'absorption de l'église par l'état et celle de l'état par l'église, il serait chimérique de rêver le rétablissement des tribunaux spirituels. Mais autant il serait

Digitized by Google

déraisonnable de songer à faire revivre cette juridiction, autant il serait injuste de méconnaître les immenses bienfaits dont lui furent redevables nos ancêtres. Cette justice, qui n'avait pour arme que l'excommunication, était essentiellement libérale, parce qu'elle puisait toute sa force dans l'opinion. Les Césars n'avaient que la violence à lui opposer; et dans cette lutte du glaive et de la parole, que serions-nous devenus, si le glaive eût triomphé?

E. Bonnier.

Digitized by Google

RAPPORT

A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

SUR LA SITUATION ÉCONOMIQUE

DE NOS POSSESSIONS DANS LE NORD DE L'AFRIQUE;

Par M. Blanqui, membre de l'Institut.

—

Après avoir subi les radotages de ces voyageurs, ou plutôt de ces flâneurs que l'ennui et le désœuvrement entraînent loin de leur patrie, on doit s'estimer heureux de rencontrer de temps à autre quelque savant consciencieux qu'une noble curiosité a conduit dans les contrées lointaines et qui en rapporte des faits sérieusement étudiés, des idées nouvelles et approfondies tout à-la-fois. Voilà pourquoi nous pensons que nos lecteurs nous remercieront de leur donner une analyse fidèle du remarquable travail que M. Blanqui a lu dernièrement devant l'Académie des Sciences morales et politiques sur la situation économique de nos possessions dans le nord de l'Afrique.

M. Blanqui fait d'abord remarquer l'aspect différent que présentent les trois points principaux de l'occupation française : Oran représente le commerce extérieur, Alger la petite culture, Constantine avec Bone la grande agriculture dans l'avenir. — Constantine et Alger ont seuls été explorés avec soin par l'auteur et il s'abstient de rien avancer précipitamment sur la province d'Oran. Il a surtout cherché à reconnaître l'état physique des deux autres et les ressources qu'elles offrent pour la civilisation.

M. Blanqui s'arrête d'abord à Alger. Ecoutons l'auteur lui-même :

Digitized by Google

Les premières impressions qu'on éprouve en mettant le pied sur le sol africain, sont très-différentes, suivant qu'on aborde à Alger ou à Philippeville. En arrivant par Alger, le voyageur est frappé de l'aspect si nouveau et si étrange de cette ville blanche, bâtie en amphithéâtre et resserrée dans une enceinte de hautes murailles crénelées. Ses environs sont couverts de maisons de campagne entourées de grands arbres d'une végétation florissante; son port est encombré de navires; ses quais sont obstrués d'une foule animée qui rappelle le mouvement de nos plus grandes villes. A mesure qu'on pénètre dans les rues, la surprise redouble en les voyant bordées de maisons neuves, bâties à l'européenne et garnies de magasins élégans. On se croirait dans une ville de Provence ou d'Italie, si des bandes de nègres, de Biskeris et d'Arabes, très-occupés d'ailleurs au transport des marchandises, ne conservaient au pays quelque chose de sa physionomie primitive, qui s'altère chaque jour davantage. Déjà, près du tiers de la ville d'Alger a subi cette métamorphose, qui s'étend aux quartiers supérieurs et qui repousse impitoyablement toute la population musulmane, rebelle à nos usages et antipathique à nos mœurs. Des émigrans, nombreux, venus des îles Baléares, de Malte, des côtes de l'Italie, de l'Allemagne même et de la Suisse, sans parler de ceux qui arrivent de France, remplacent peu à peu les Maures, les Turcs et les Arabes, obligés de prendre la fuite devant une civilisation bruyante, laborieuse et indiscrète, qui trouble la quiétude de leur vie et les mystères de leur foyer domestique.

Aussi faut-il remonter dans les ruelles étroites de la haute ville pour y trouver des habitations d'indigènes qui aient échappé au contact des Européens. Les Maures ont beau se barricader et surveiller leurs demeures cernées de toutes parts, la civilisation les poursuit, renverse toutes les barrières, fait tomber tous les voiles et s'installe sur les ruines de leurs maisons, bientôt rebâties en arcades, avec de grands jours sur la rue et tous les autres embarras de la publicité. La cherté

Digitized by Google

des subsistances marche à la suite de cette population nouvelle, dont la voracité étonne le musulman, accoutumé à vivre de peu, et l'appauvrit rapidement sans espoir d'un meilleur avenir. Le prix des loyers surtout s'élève dans des proportions extraordinaires, à cause de l'enceinte limitée de la ville. Un simple restaurateur, qui, d'ailleurs, marche à la fortune, paie neuf mille francs par an la location du premier étage d'une maison située sur la place du Gouvernement. Il y a des arcades de cette place qui sont louées presque aussi cher que celles du Palais-Royal. On m'a fait voir un bureau de tabac, repaire obscur et enfumé, dont le loyer coûte 2500 fr. par année. Enfin, et pour donner à l'Académie une juste idée de cette révolution économique, il me suffira de citer une construction nouvelle, dont le gouvernement a concédé le terrain seulement au propriétaire actuel, moyennant une rente perpétuelle de plus de 15,000 fr., et qui procure, néanmoins, à ce propriétaire, un revenu considérable.

» L'une des premières conséquences de notre établissement à Alger a été, comme on voit, de faire disparaître une partie de la population indigène, soit par suite de préjugés religieux, soit par suite de l'élévation du prix des denrées; mais cette substitution des Européens aux indigènes ne s'est pas opérée sans donner naissance à des phénomènes économiques dignes de la plus grande attention. Quand nous aurons à parler de l'état de la propriété à Alger, j'exposerai les crises douloureuses et scandaleuses tout à la fois par lesquelles on a passé pour arriver au chaos où elle est plongée aujourd'hui et dont il ne sera possible de la faire sortir que par des expédiens héroïques. En attendant, le phénomène le plus curieux que nous ayons à signaler dans cette transformation, c'est la ruine soudaine des classes moyennes et l'enrichissement non moins rapide des classes pauvres indigènes à Alger. La plupart de ceux que nous appellerions *bourgeois* dans l'idiôme des modernes publicistes, vivaient avant notre domination, les uns d'emplois qu'ils ont perdus, les autres de recettes que nous avons supprimées ou

Digitized by Google

appliquées à des besoins publics, quelques-uns d'un revenu qui a cessé d'être en harmonie avec le renchérissement universel causé par notre occupation. Ces malheureux, la plupart incapables de sortir de leur apathie naturelle, tombent de jour en jour dans une misère plus profonde. Les plus entreprenans sollicitent des places de *chaous* ou de garçons de bureau dans nos administrations; les fanatiques s'expatrient; ceux qui se résignent renferment leur chagrin dans leur âme, et vivent de privations, satisfaits de conserver au moins dans la dignité de leur costume les débris d'une splendeur éclipsée. Ce que deviennent leurs femmes et leurs filles dans cette lutte cruelle, Dieu le sait! et les registres de l'état civil en font foi de manière à inquiéter sérieusement les magistrats municipaux.

» La population inférieure, au contraire, celle qui ne recevait sous le régime précédent que des avanies ou des coups de bâton, et à laquelle très-souvent encore j'en ai vu distribuer, cette classe jadis si opprimée relève aujourd'hui la tête et s'enrichit rapidement. Tel qui était esclave s'est élevé à la domesticité; les mouvemens du port occupent avec profit une foule de Biskeris et de noirs, espèces d'Auvergnats et de Savoyards, venus des frontières du désert pour exercer le métier de portefaix; plusieurs se font commissionnaires; ceux qui sont d'origine kabile deviennent d'excellens ouvriers. Toute cette population intelligente et vigoureuse s'est familiarisée complétement avec nos usages, et surtout avec notre monnaie. Leur manie de thésauriser, à l'instar des avares, fait disparaître chaque jour de la circulation une masse assez considérable de numéraire, aussitôt enfoui que gagné, et dont la somme, très-hypothétique assurément, est évaluée à plus de trente millions de francs depuis la conquête. Les cultivateurs de la banlieue d'Alger n'ont pas moins profité de l'accroissement de la consommation occasionné par notre présence, si l'on en juge par leur empressement à approvisionner chaque jour le marché de cette ville de toutes sortes de denrées. J'ai rarement manqué, pendant mon séjour à Alger, d'aller observer dans les moindres

détails ce marché curieux, et je l'ai toujours trouvé fourni de toutes choses avec autant d'abondance, sinon de variété, que la halle de Paris. Les environs de notre grande capitale n'offrent pas plus de mouvement, de vie et d'activité que les abords de la porte Babazoun, avec ses caravanes de chevaux, de mulets, de voitures et de chameaux, chargés de provisions, et ployant sous le faix.

» On sent, en parcourant cette ville africaine, que sa vitalité a quelque chose d'énergique qui annonce la richesse et la force. Toulon, malgré son arsenal et sa marine, a l'air d'une cité ruinée, quand on compare sa tranquillité monotone à l'activité fébrile qui règne à Alger. Jour et nuit les vieilles maisons s'écroulent pour être remplacées par des édifices réguliers et spacieux; on ne se donne pas même le temps de déblayer leurs débris pour commencer les fondations nouvelles. Les jardins maraîchers sont affermés, comme les logemens, à des prix exorbitans, et l'intérêt réel des capitaux n'est pas moindre de 15 0/0 dans toutes les transactions. Une banque y rendrait des services immenses si ses administrateurs savaient se défendre tout à la fois des hésitations de la timidité et des dangers de l'entraînement. L'activité dévorante du génie européen amène donc assez rapidement la disparition de la race indigène du plateau d'Alger, et il n'est pas difficile de prévoir l'époque à laquelle toute cette partie de l'ancienne régence sera presque exclusivement peuplée de Français. Le même mouvement de retraite se manifeste dans tout le Sahel, dont les campagnes sont envahies par nos colons et prennent peu à peu le caractère des bastides provençales ou des villas italiennes. »

Après avoir ainsi caractérisé rapidement la physionomie de la ville d'Alger, et comment la barbarie s'enfuit devant la civilisation, M. Blanqui jette un coup-d'œil sur la campagne qui l'environne. C'est d'abord le plateau du *Sahel* entre la Méditerranée et la plaine appelée Mitidja :

« Le Sahel est un immense plateau élevé par la nature entre

la Méditerranée et la plaine de la Mitidja, qui lui sert de base et de ceinture. Sa surface, tourmentée par une foule de petites vallées et sillonnée d'anfractuosités profondes, se montre d'une fertilité admirable partout où l'on peut disposer du moindre filet d'eau. Elle s'étend d'une part jusqu'au cap Matifou, et de l'autre jusqu'au promontoire de Sidi-Ferruch, illustré par le débarquement de notre armée en 1830. Tout le versant de ce plateau, qui fait face à la mer, le vallon de Kouba et de Tixeraïn, les hauteurs de Bouzareah, et une foule de sites couverts de maisons de campagne, n'ont rien à envier aux plus admirables paysages de l'Italie. La nature s'y déploie dans toute sa magnificence, et quiconque a vu les arbres gigantesques du café des Platanes ou les plantations du jardin botanique sait à quoi s'en tenir sur la richesse de ce sol inépuisable. Le reste est encore presque partout à l'état de makis et nous a rappelé ces petits bois de la Corse infestés d'arbousiers, de pistachiers-lentisques et de *chamærops* en broussailles dont la tenacité résiste aux feux les plus ardens du soleil et même aux incendies des bergers.

Autour et derrière le *Sahel* s'étend la plaine de Metidja, que l'auteur appelle la terre promise de l'Algérie. C'est là qu'il voit l'avenir de la colonie, si l'on sait tirer parti de la puissance extraordinaire que la nature y déploie. L'homme y aura plus d'un combat à soutenir non-seulement contre l'homme, mais surtout contre la nature; des influences mortelles, bravées avec imprudence ont déjà moissonné les colons qui ont osé s'y établir, attirés qu'ils étaient par une fertilité prodigieuse et cependant l'Algérie n'offre pas de plus beaux terrains à exploiter :

« De quelque côté qu'on y arrive, son aspect produit une impression profonde. Le vaste silence qui y règne, les vapeurs mortelles qui la couvrent et qui se dissipent rarement, même au temps des plus fortes chaleurs, le magnifique encadrement dont elle est ornée par les pentes boisées du Sahel et de l'Atlas, qui viennent mourir à ses pieds, tout concourt à lui donner

un caractère imposant qui semble grandir encore à mesure qu'on y pénètre. C'est alors qu'on commence à éprouver les effets décevans de mirage qui ont agi sur la raison d'une foule d'infortunés colons comme sur leurs yeux, et qui les ont conduits à leur perte sous l'empire d'une fascination irrésistible. L'horizon est si ample qu'on distingue au-dessus de cette immense savane, la seconde, la troisième, et même la quatrième assise de l'Atlas; on voudrait s'élancer pour les atteindre, on croit qu'il suffirait d'une heure à peine pour accomplir ce trajet, et les heures s'écoulent et les embûches se multiplient. Malheur alors au voyageur imprudent qui s'est aventuré sans guide et sans précaution sur ce terrain en apparence si uni et si facile à parcourir! S'il y aborde au temps des hautes herbes, il court le risque d'être enseveli dans ces forêts de graminées colossales qui paraissent de loin un tapis de gazon; s'il y circule à l'époque des chaleurs de l'été, la terre entr'ouverte lui envoie des bouffées de gaz pestilentiels qui donnent la fièvre et la mort; enfin, dans la saison des pluies, tout se change en cloaque fangeux ou en marais profonds qui recèlent autant de pièges et qui sont plus dangereux que la fièvre.

» Cependant, cette fatale plaine n'a pas cessé d'exciter les illusions de tous les fondateurs de colonies. Ceux qui avaient vu, en la parcourant dans toute son étendue, les magnifiques oasis qu'elle renferme, ces bouquets de palmiers élancés, ces massifs d'orangers prodigieux, cette végétation luxuriante des tropiques à deux jours de distance de la France, ceux-là ne perdaient pas courage; ils mesuraient la profondeur des couches de terre végétale; ils supputaient les milliers de quintaux de fourrage qu'on pouvait recueillir presque sans travail, les bestiaux qu'on pouvait élever dans ces inépuisables paturages, et ils demandaient des concessions. Ils ne considéraient pas que notre agriculture repose sur le respect absolu de la propriété, sur l'inviolabilité des clôtures, sur la sécurité illimitée des personnes; ils traitaient avec des Arabes accoutumés au régime du parcours et de la vaine pâture; ils allaient vivre exposés

aux déprédations des Hadjoutes, maîtres de la plaine dont nos négociateurs ont oublié la clé à Médéah, et ils colonisaient toujours ! Il faut l'avoir vu pour le croire. Au lieu de se serrer en masse les uns contre les autres, pour lutter contre tant d'ennemis, ils se sont tous isolés sur cette plaine immense où ils disparaissaient comme des atômes avec leurs fermes, entourées de plusieurs milliers d'hectares, et, malgré ces milliers d'hectares, perdues comme une goutte de pluie dans la mer !

» J'ai parcouru à cheval la plupart de ces établissemens aventureux. J'ai traversé dans tous les sens la plaine où ils se sont si imprudemment répandus, et j'ai trouvé bien des ruines et une grande désolation dans ces fermes nées de la veille. Ma pensée s'est reportée involontairement au tableau que je traçais l'année dernière à pareil jour des misères de la ferme du Migliacciaro, dans la plaine d'Aleria, en Corse, soumise aux mêmes influences, victime des mêmes exhalaisons. Il me semblait revoir les mêmes hommes au teint hâve et miné par la fièvre ; la même richesse de végétation, les mêmes essais de culture, le coton, le mûrier, le tabac, la garance, tout ce qu'il faudrait pour réussir, si on avait de l'air pur à respirer. Tel est, en Afrique et en Corse, l'obstacle essentiel à toute grande entreprise agricole : l'insalubrité. La Mitidja et la plaine d'Aleria sont sœurs : avant de les cultiver, il les faut assainir. L'humanité commandait de n'y laisser établir aucun citoyen avant d'y avoir assuré son existence contre le mauvais air, comme on ne livre un pont à la circulation qu'après y avoir construit des parapets. L'impatience des colons algériens n'a pas voulu attendre. L'indiscipline s'est mise dans cette milice avide de périls et d'expérience ; et, quand elle a été compromise au travers de la plaine où on aurait dû l'empêcher de s'étendre, la protection est devenue si difficile, qu'il n'était plus possible de l'organiser d'une manière complète, sans y risquer des milliers d'hommes et d'immenses capitaux. On l'a essayé, néanmoins, en traçant au pied de l'Atlas et du Sahel

Digitized by Google

une double route concentrique reliée de distance en distance par des rayons qui viennent converger sur Alger et qui aboutissent d'une part au Mazafran et de l'autre à l'Hamize.

Ce réseau de chemins s'appuie sur un système de camps dont l'emplacement n'a pu être soustrait aux causes d'insalubrité qui désolent la Mitidja. Ils ne sont pas tous également malsains, mais il n'y en a pas un seul qui soit parfaitement salubre. La France entière a retenti des ravages que la mortalité a exercés cette année sur les troupes qui en composaient les garnisons. Les villes de Blidah et de Koleah, situées dans une position exceptionnelle, aux extrémités de cette ligne de défense, n'en ont pas été plus exemptes que les autres postes. L'armée avait affaire à deux ennemis, les Arabes et les marais; elle s'est mise en garde contre le premier, il lui reste à triompher du second. Jusque-là, l'Académie peut être certaine qu'il n'y aura pas de colonisation possible dans la Mitidja. Tous les essais qu'on tentera, quelques succès partiels qu'on ait obtenus dans un petit nombre de localités, demeureront infructueux et n'aboutiront qu'à des consommations d'hommes. Mais, l'assainissement de la plaine est tout-à-fait praticable, et l'expérience qui a été tentée dernièrement à Bouffarik, sur une petite échelle, a donné des résultats si heureux, que je crois convenable de les signaler. Bouffarik est un établissement français créé au pied du Sahel, à l'entrée de la Mitidja. Le malheureux système de tolérance qui a présidé à la colonisation de la province ne tarda point à produire, là aussi, des fruits amers. Dans le village même qu'on venait de fonder, les colons s'isolaient au lieu de se rapprocher, et bientôt, ainsi épars, ils furent exposés aux incursions des Hadjoutes et aux exhalaisons des marais. La mort moissonna cruellement parmi eux. Un simple fossé d'enceinte, maintenu à la profondeur convenable, a suffi pour les protéger contre les pillards et contre la fièvre, et de plus à leur procurer un volume d'eau considérable, en donnant un écoulement à toutes les flaques et mares fétides qui infectaient le pays.

Digitized by Google

En suivant attentivement le cours des eaux et les sinuosités du terrain dans la plaine de la Mitidja, il est facile de reconnaître les traces d'un canal à double pente, l'une vers l'est, l'autre vers l'ouest, qui a dû servir à recueillir toutes les infiltrations d'eau échappées de l'Atlas. Dans quelques parties de la plaine, cet immense fossé se distingue de la manière la plus évidente à la ligne régulière de joncs et de plantes marécageuses qui le bordent. Tôt ou tard, on ne peut manquer de le rouvrir, et il est permis d'espérer qu'un jour la Mitidja aura, comme les marais Pontins, un canal d'assainissement navigable qui servira de voie de communication aux grands établissemens agricoles répandus sur toute sa surface. Cette plaine se compose, dans presque toute son étendue, d'un terrain d'alluvion où pullulent des plantes bulbeuses dont les oignons pèsent jusqu'à dix kilogrammes. J'en ai rapporté un qui approche beaucoup de ce poids. Les arbres qui ont survécu aux attaques des troupeaux y parviennent à une hauteur et à un développement extraordinaires. Rien n'est plus imposant dans le règne végétal que ces groupes de caroubiers, de figuiers, de palmiers et de saules-pleureurs d'une verdure éclatante et tranchée, qui témoignent si énergiquement de la vigueur et de la fécondité du sol. Quand on aura adopté un système progressif et régulier de colonisation, qui réunisse les colons et les fermes au lieu de les disperser, cette terre, aujourd'hui si funeste, engendrera des prodiges; mais le moment des prodiges n'est pas encore venu. Malgré la bravoure de nos soldats et l'excellent tracé de nos routes, les colons ne peuvent pas toujours compter sur la sécurité de leurs personnes. Nul ne peut se hasarder à une certaine distance sans être armé jusqu'aux dents. On va chercher de l'eau à la fontaine voisine le fusil sur l'épaule; on se visite l'arme au bras d'une propriété à l'autre. Cette impossibilité de se transporter à la moindre distance sans être accompagné d'une escorte est un supplice indéfinissable, et qui ne permet pas de se croire un seul instant dans un pays civilisé. »

La colonisation aura pour résultat de refouler les indigènes dans l'intérieur et vers les lieux où nous n'aurons pas pénétré en vainqueurs ; il n'y a pas fusion entre les Européens et les Musulmans ; les Juifs seuls, par intérêt, se rapprochent de nous *comme de nouveaux clients*. M. Blanqui fait remarquer que dans un bal donné récemment au duc d'Orléans, on n'a vu figurer aucune femme maure, mais seulement sept ou huit femmes juives. La curiosité même n'avait pu vaincre l'antipathie de race et de religion. L'auteur du rapport ne sait si l'on doit se féliciter ou se plaindre de l'émigration des indigènes :

« Il y aurait lieu de s'en féliciter assurément si nous étions en mesure d'entreprendre immédiatement et sur une vaste échelle l'œuvre de la colonisation ; mais, tant que la majorité des colons se bornera à récolter des fourrages ou à détenir des propriétés sans culture sérieuse, tant que l'insalubrité n'aura pas été combattue avec succès par des travaux appropriés aux besoins les plus urgens, Alger n'aura d'autre importance que celle d'une ville de consommateurs et d'employés. La grande affluence des salariés de l'Etat y maintiendra sans doute un mouvement d'affaires très-considérable, mais ce mouvement ne saurait présenter le caractère d'une belle et puissante civilisation. »

Il résulte cependant des observations de M. Blanqui que la colonie dont Alger forme le centre, est en voie de prospérité ; cette prospérité se reconnaît à l'augmentation des revenus et à l'accroissement des exportations :

« Ainsi, à l'exception des droits de douanes, dont l'examen méritera une attention particulière, il résulte des documens officiels les plus récens que tous les revenus publics sont en hausse notable de 1838 à 1839. L'enregistrement et les domaines ont produit, dans les six premiers mois de 1839, 20,000 fr. de plus que dans les six mois correspondans de 1838. Les droits d'octroi et quelques autres de moindre importance présentent dans la même période un accroissement de 64,000 francs ; le produit des postes offre une amélioration de 33,000

francs, et celui des bateaux à vapeur une différence favorable de plus de 25,000 fr. L'excédant général des produits réalisés s'élève à plus de 206,000 fr. en faveur du premier semestre de 1839.

« Quelques faits relatifs au commerce témoignent plus vivement encore du mouvement progressif de la prospérité coloniale. Il avait été exporté de nos possessions, en 1838, une valeur de 122,715 fr. en cire ; cette exportation s'est élevée à plus de 100,000 fr. seulement dans les premiers six mois de 1839. Dans la même période, l'exportation des cuirs a vu s'accroître jusqu'à 1,896,427 francs le chiffre qui n'avait pu dépasser 746,000 fr. pour tout le courant de l'année 1838. Le mouvement du commerce des laines a été *huit fois* plus considérable dans le même espace de temps. Il n'est pas jusqu'aux *sangsues* qui n'entrent pour quelque chose dans nos exportations d'Afrique. Nous en aurons fait venir cette année plus de trois millions. Il est vrai que presque toutes les sources en sont peuplées, au point que cette abondance devient souvent dangereuse pour les hommes et pour les chevaux. »

La grande difficulté qui paralyse le développement constant de la richesse à Alger, c'est, dit M. Blanqui, l'état vraiment hiéroglyphique de la propriété et les complications étranges que cet état n'a cessé de traîner après lui. La lutte s'est engagée dès le commencement de la conquête entre le *Code civil* et le Koran. La spéculation, ce fléau de notre époque, transplantée sur le sol africain, est venu envenimer la plaie ; le fisc lui-même a élargi une blessure déjà profonde :

« On connaissait plusieurs espèces de propriétés à Alger, quand l'administration française se substitua soudainement au gouvernement renversé : les biens de l'Etat que nous appelons le domaine, et dans lesquels on peut comprendre les propriétés personnelles du dey ; les biens des corporations, sorte de propriétés collectives, possédées par association, quelquefois par une tribu tout entière, et les biens des particuliers. Ceux-ci étaient divisés en deux grandes catégories, les biens libres ou

malla, et les biens engagés ou substitués, désignés dans le pays sous le nom de *habous*, redoutable mot s'il en fut et tout plein de tempêtes. Pour ce qui concerne les propriétés du domaine et du dey, la mutation s'opéra sans difficulté ; le vainqueur prit simplement la place du vaincu ; il n'y eut ni contestation ni incertitude. Les difficultés commencèrent quand le pouvoir nouveau mit la main sur les biens des corporations, les unes religieuses, les autres charitables ou qui prétendaient l'être, et plusieurs tout à fait indéfinissables par la multiplicité quelque peu suspecte de leurs attributions. Ainsi, l'une d'elles avait le privilége d'administrer les biens dépendant de successions dont les héritiers étaient absens ; elle faisait les fonctions de commissaire-priseur ; elle devait pourvoir aux frais d'enterrement des pauvres. Les administrateurs de ces corporations ne s'oubliaient pas eux-mêmes, et, sous ce rapport, la conquête n'avait rien à leur apprendre ; aussi élevèrent-ils bientôt des plaintes unanimes, quand l'administration française voulut porter la lumière dans ce chaos, et vérifier la légitimité de leurs titres. Un article formel de la capitulation avait garanti le *respect des propriétés* ; ils s'en firent une arme pour la défense des abus. Telle fut la rencontre des deux civilisations, rencontre bien plus sérieuse que celle de leurs armes.

» Le choc fut plus terrible encore quand le fisc se trouva face à face avec les particuliers ; et surtout quand les colons nouveau-venus furent entrés en pourparlers avec les indigènes. Triste moment, où les plus honteuses faiblesses de l'homme, la cupidité, la ruse, la fourberie allaient se donner carrière sous le voile du patriotisme et le prétexte de la colonisation ! Toutes les plaies qui rongent aujourd'hui notre belle conquête viennent de cette source impure ; il faut avoir le courage de les sonder si nous voulons fermement les guérir. Or, voici ce qui arriva. La spéculation se précipita sur tous les genres de propriétés indistinctement, comme sur une proie, avec les idées d'Europe, et dans l'ignorance absolue des périls qui, plus tard mieux connus, n'ont pourtant jamais refroidi ce

funeste engouement. Tout le monde voulait acheter sans savoir si les gens qui vendaient avaient le droit de vendre ; sans songer que, dans le désordre de la lutte militaire, beaucoup de registres publics avaient disparu, beaucoup de titres privés avaient péri. La terreur présida plus d'une fois à ces transactions imprudentes ; et c'est ainsi que des propriétés importantes ont été cédées à des prix misérables. Puis, les indigènes se ravisaient et prenaient leur revanche aux dépens de la tourbe de brocanteurs qui voudraient acheter l'Afrique en gros pour la revendre en détail. Cette rage d'acquérir finit par dégénérer en folie. On achetait dix mille hectares, vingt mille hectares de terrain sans les avoir jamais vus ; les jardins de Blidah et de Coleah étaient vendus avant que notre armée eût mis le pied dans ces deux villes.

Je n'ai pas l'intention de faire ici l'histoire de ces saturnales de la propriété ; mais il est nécessaire d'en expliquer la funeste influence sur la fortune de notre colonie. On n'avait jamais rien vu de pareil depuis le système de Law, et si quelque chose nous étonne, c'est que le véritable esprit de colonisation ait pu survivre à d'aussi déplorables écarts. La rareté du numéraire, et, peut-être aussi, l'usage, avaient fait prévaloir chez les Arabes le système des ventes à rente perpétuelle, au lieu du paiement par capital ; ce système fut adopté par l'administration française et ne contribua pas peu à favoriser la fureur de spéculer sur les immeubles. Le dernier agioteur pouvait acquérir une terre ou une maison, pourvu qu'il en payât la rente convenue. Il avait l'espoir de la revendre avec quelque bénéfice, et, en cas de mécompte, il ne risquait qu'une somme très-faible. Mais, bientôt, cette facilité même et la concurrence des acheteurs, firent monter le chiffre des soumissions à un taux exorbitant. Les maisons, quoique louées fort chèrement, ne produisaient plus un revenu proportionné à la rente qu'elles coutaient à leurs propriétaires, et l'on vit à Alger, sous d'autres noms, les reports, les sinistres et les exécutions de la Bourse de Paris. Ce n'est pas par de tels moyens qu'on fonde des établissemens durables.

Digitized by Google

Assurément, cette manière d'acquérir eût été dangereuse, même appliquée à des propriétés réelles et inattaquables; mais elle paraîtra bien plus funeste encore à tout homme instruit des habitudes de la jurisprudence arabe en matière de contrats, surtout dans les cas de propriétés *habous* ou engagés. Or, ces propriétés constituaient la majeure partie des immeubles dans la régence, et le moment est venu d'en donner la définition. On appelle *habous*, ou engagés, les biens dont un particulier octroyait la nue-propriété à un établissement de bienfaisance ou à tout autre, s'en réservant la jouissance pour lui-même et pour ses successeurs dans une ligne déterminée. C'était une véritable substitution en vertu de laquelle légataire indiqué, établissement religieux, municipal ou politique entrait en partage du domaine engagé, et y exerçait une sorte de tutelle, en attendant qu'il lui échût, à l'extinction des héritiers, selon le vœu du donateur. Ces fondations par substitution se faisaient ordinairement au profit de la Mecque et de Médine, les deux villes saintes des Musulmans, ou en faveur des mosquées, des marabouts, quelquefois dans le but d'entretenir les fontaines; c'est, en effet, par ce moyen que la ville d'Alger a été assez abondamment pourvue d'eau. L'usage de ces substitutions était tellement répandu que l'immense majorité des propriétés n'a pas aujourd'hui d'autre base. Qu'on se figure, dès-lors, les erreurs volontaires et involontaires qui durent être commises entre des contractants qui ne parlaient pas la même langue, qui stipulaient en mesures de contenance variables ou mal définies, et qui entraient, les uns sous l'influence de la peur, les autres entraînés par la cupidité, dans ces labyrinthes inextricables. Les spéculateurs étaient si pressés d'acheter et les indigènes de vendre, qu'on prenait à peine le temps de se reconnaître et de recourir aux informations les plus élémentaires. Les hypothèques, les servitudes apparaissaient bientôt et venaient troubler la joie des nouveaux propriétaires, qui ne tardèrent pas à devenir la proie des véritables conquérans de l'Afrique, les *praticiens*.

Au moment où nous parlons, il n'existe en Algérie qu'un petit nombre d'acquéreurs parfaitement certains de leurs titres de propriété. La plupart de ceux qui passent pour propriétaires ne sont que des locataires ou des usufruitiers, exposés à tous les genres d'avanie et de chicanes qui peuvent naître de l'irrégularité de leurs contrats. J'ai rencontré à Koleah un huissier qui venait instrumenter, la plume sur l'oreille et le sabre au côté, en vertu d'un dossier arabe qu'il ne comprenait pas, mais qui était relatif à une ferme appelée *Haousch*, disait-il, et appartenant à son client, demandeur. L'interprète du camp lui apprit que le mot *haousch*, qui signifie ferme, était un mot générique, et non pas un nom propre. Les titres dont cet officier public était porteur n'exprimaient donc rien autre chose, si ce n'est que son client avait acheté dans Koleah une ferme appelée ferme : voilà, il faut en convenir, une singulière indication. Plus tard, on crut échapper à ces piéges, en prohibant les transactions entre chrétiens et musulmans, en dehors de certaines conditions fixées par l'administration, et en interdisant toute acquisition aux employés civils et militaires, dont plusieurs passaient pour avoir abusé de leur position, au préjudice des indigènes; mais ces restrictions n'ont ni arrêté le torrent, ni contribué au progrès de la colonisation. Il en est résulté quelques complications nouvelles de la part des fonctionnaires, qui ont cru devoir persister à devenir acquéreurs en éludant la loi, et la colonie a continué de végéter sous le régime du provisoire, où elle végète encore.

Mais nous n'avons esquissé qu'une partie des tribulations et des incertitudes de la propriété dans notre établissement d'Afrique. Il existait dans l'ancienne régence une espèce particulière de contrat, qui est devenue la source d'une foule de difficultés sans issue, en créant une masse de propriétaires bâtards, soumis à des servitudes bizarres, minutieuses et puériles. Lorsque le propriétaire ou le possesseur d'un immeuble se trouvait dans l'impossibilité de le réparer ou de l'entretenir, il en cédait la jouissance à un tiers, moyennant une

rente annuelle. Celui-ci s'engageait à faire les réparations et les dépenses d'entretien ; mais le bailleur se réservait le fonds, sans pouvoir toutefois augmenter la redevance, qui était immuable. Cette espèce de bail n'avait pas de terme fixe. Le bailleur n'était souvent qu'un usufruitier, traitant de son privilége avec un autre détenteur provisoire, qui sous-traitait avec un troisième. Un grand nombre de propriétés ainsi baillées de coutures ont passé de main en main jusqu'à des colons français, qui croyaient acquérir ce que les musulmans avaient cru louer, et qui, une fois engagés dans un tel dédale, ne savent plus comment en sortir. D'un autre côté, l'inaliénabilité des biens *habous* ou engagés est un obstacle invincible aux grandes améliorations qui, seules, peuvent transformer en véritable colonie le territoire conquis par nos armes. Le régime des substitutions et de la main-morte suffirait pour étouffer le développement de la richesse dans un pays civilisé ; que sera-ce dans un pays neuf et presque barbare ?

A ces causes de lenteur ou de perturbation, il convient d'ajouter les complications résultant du séquestre qui avait été apposé, en 1831, sur les biens des Turcs sortis du territoire de la régence. Tous ces biens devaient être régis par l'administration des domaines ; ils le furent, en effet ; mais les listes des propriétaires absents, dressées sur des renseignements incertains ou mensongers, fourmillaient d'inexactitudes. L'administration convient elle-même qu'on ne négligea aucun procès-verbal régulier de la prise de possession des immeubles délaissés. Les premiers qui se présentaient comme propriétaires étaient envoyés en jouissance de ces immeubles ; mais on ne tarda point à comprendre l'abus d'une tolérance qui mettait l'Etat en lutte avec des prête-noms français ou israélites quand il croyait rendre justice à des propriétaires musulmans. A peine un immeuble était-il restitué que l'agiotage s'en emparait. L'administration se voyait forcée d'évacuer ou de louer à des prix très-élevés des bâtimens dont elle disposait la veille : de là vinrent les premières querelles intestines de la colonie et le

caractère d'âigreur qui s'est trop mêlé depuis aux relations des administrateurs avec les administrés. Peut-être eût-il été prudent d'interdire plus tôt à ceux-ci des transactions qui pouvaient tourner contre eux et dont ils pouvaient abuser contre l'Etat ; mais les malheurs inséparables de la guerre se font ressentir bien longtemps après la paix. A l'heure qu'il est, les abus de la spéculation n'ont pas encore permis au gouvernement de restituer toutes les propriétés séquestrées, qui dépérissent entre ses mains au grand détriment de la prospérité coloniale.

Les acquéreurs et les colons sérieux pourraient même se plaindre des procédés économiques du fisc à leur égard, en tout ce qui concerne les concessions de propriétés domaniales. Tandis que le taux légal de l'intérêt est de 10 p. 0/0 en Algérie, l'administration ne permet de racheter les rentes domaniales qu'au denier vingt ; de sorte que, pour une rente de 1000 fr., qui représente à peine à Alger 9 ou 10,000 fr., et en réalité beaucoup moins, le trésor perçoit ses droits comme si le capital était de 20,000 ; et quand il s'agit d'indemniser, en cas d'expropriation, le fisc ne paie pour cette même rente qu'un capital de 10,000 francs. Ce système économique à deux tranchans a beaucoup contribué à la hausse déjà signalée des terrains, qui assimile les rues d'Alger aux plus magnifiques rues de Paris, malgré les différences qui les séparent ; mais il manque d'équité, et sa tendance naturelle est de repousser les adjudicataires consciencieux au profit des spéculateurs téméraires. Je ne suis pas certain que l'administration ait eu le temps de faire connaissance avec toutes les propriétés dont elle peut disposer. Le cadastre, si nécessaire à la sûreté des transactions et à l'assiette de l'impôt, n'existe point en Algérie. Toutes les limites y sont désignées d'une manière si vague, qu'il est à peu près impossible de compter sur leur exactitude. Il y a lieu d'espérer, néanmoins, qu'on pourra bientôt sortir des ténèbres qui entourent l'origine des propriétés engagées, ou *habous*.

Il restait à Alger la plus forte partie des dotations de la

Mecque et Médine, et la taxe des pauvres y était trop souvent consommée par des riches. L'administration a sagement fait de mettre la main sur ces biens, en se chargeant de pourvoir aux besoins de l'église musulmane; il ne lui reste plus qu'à généraliser la mesure, et à proclamer l'aliénabilité de tous les biens *habous* ou substitués, moyennant une indemnité convenable.

» Il faut absolument que cette servitude mortelle cesse de peser sur la propriété. Tant que la plupart des colons ne seront que de simples fermiers, incertains de leur existence et sans autre avenir que des baux de trois ans; ou des propriétaires sans cesse menacés d'expulsion, tantôt par le fisc, tantôt par la chicane, ils n'entreprendront rien de grand, rien de solide et l'on ne verra jamais venir en Afrique que des aventuriers ou des enfans perdus. Nous avons à bâtir autre chose que des baraques en planches sur cette terre féconde et productive; mais là, comme partout ailleurs, nul ne doit espérer gagner sa vie qu'à la sueur de son front. Déjà quelques hommes de cœur et d'énergie ont voué leur fortune et leur talent à l'œuvre difficile de la colonisation. L'administration, qui a su les distinguer du flot d'agioteurs dont l'Algérie fut inondée après la conquête, leur doit appui et protection. Le premier besoin de la colonie, c'est la consolidation prompte, entière et irrévocable du droit de propriété. Une révision générale de tous les titres est devenue indispensable; il y faudrait procéder sans délai, soit par la création d'un jury spécial, soit au moyen d'un tribunal assez élevé pour se mettre au-dessus des arguties de procédure, et qui participerait à la fois du caractère de l'arbitre et de celui du souverain. Ces questions délicates ne seront jamais résolues par les règles strictes du droit civil, puisque leurs difficultés sont d'origine religieuse, politique et sociale. Il entrera nécessairement un peu d'arbitraire dans la solution; mais l'Afrique ne saurait devenir en dix ans la terre du régime constitutionnel. C'est déjà un grand honneur pour la civilisation française que d'y avoir aboli par sa seule pré-

Digitized by Google

sence l'esclavage, encore admis au rang d'institution dans plus d'une république. »

L'exploitation des colons a été jusqu'à présent très-maladroite et très-imprudente :

« Les colons, eux aussi, et même les plus habiles, ont commis à leur tour de bien graves erreurs, dont la responsabilité ne saurait retomber sur le gouvernement. L'expérience doit leur avoir démontré que leur mode d'exploitation n'a pas toujours été approprié aux circonstances et à l'état de la contrée. Les uns se sont jetés dans les cultures savantes, qui ne peuvent appartenir qu'aux pays avancés ; ils ont essayé de planter le coton, le tabac, la garance : ils se sont tous ruinés. Les autres ont trouvé plus simple de ne paraître dans la plaine que pour y faucher l'herbe et en faire du foin ; et parmi ceux-là quelques-uns à peine ont réussi : la plupart n'ont pas même eu le temps d'enlever les fourrages qu'ils avaient précipitamment entassés. Chaque jour leur coûtait une tête coupée. J'ai vu, dans cette plaine immense, des récoltes entassées depuis plus de deux ans, et qu'on ne pouvait ni transporter ni vendre ; j'ai vu la ferme-modèle abandonnée et entourée de fermes solitaires et désolées comme elle. Dans une de ces oasis insalubres, M. le gouverneur-général a dû faire enlever de vive force une poignée de malheureux Alsaciens qui s'obstinaient à mourir ; et je me disais, en parcourant sous bonne escorte ces formidables lieux : « Mais où donc trouve-t-on la colonisation ici ? » C'est que vraiment la colonisation n'y est pas encore, et attend pour se développer les premiers élémens qui lui manquent. »

Les sévères mesures de l'administration ont mis des bornes à l'agiotage :

« On a vu la confusion qui suivit les premières années de l'occupation, l'envahissement des campagnes, la destruction des vergers et des bois, l'agiotage sur les maisons et les terres, et les tristes débats que l'origine obscure de toutes les propriétés n'a cessé de soulever parmi leurs possesseurs. La seule

mesure vigoureuse et efficace qui ait été appliquée à ces maux fut la défense d'acquérir au-delà d'un rayon convenu, défense un peu tardive, puisque les acquisitions étaient faites, mais qui a eu pour résultat de les frapper momentanément de nullité. C'est ainsi, par exemple, que les villes de Coleah et de Blidah, dont les magnifiques jardins avaient séduit tant d'acquéreurs, ont été cernées par nos troupes et leur entrée rigoureusement interdite aux colons. En vain les acheteurs écartés rôdent ils comme des âmes en peine autour de ces deux cités invisibles, que le mystère embellit à leurs yeux, l'inflexible consigne n'y laisse pénétrer personne; pas même les soldats qui les gardent, et c'est par une faveur spéciale qu'il m'a été permis d'y entrer. Koleah et Blidah occupent les deux extrémités de notre ligne frontière, du côté de la Chiffa; elles sont séparées l'une de l'autre par toute la largeur de la Mitidjah. La richesse de leur territoire, la beauté de leurs eaux, et par-dessus tout la fécondité merveilleuse de leurs vergers plantés d'orangers, de citronniers, de jujubiers et de grenadiers, avaient depuis longtemps attiré l'attention particulière des spéculateurs, je n'ose pas dire des colons. On assure qu'ils avaient acheté ces beaux jardins et les maisons voisines et tout ce qu'on avait voulu leur céder. Ils en avaient fait des lots de diverses grandeurs pour les revendre, et ils les avaient revendus. Ils en payaient une petite rente aux anciens propriétaires, et ils en recevaient une très-forte des nouveaux. Il ne s'agissait plus que de *dégager l'inconnue*, c'est-à-dire de prendre possession, problème difficile, et dont la solution pourra se faire attendre. Ici commençaient les résistances.

» L'autorité s'était préoccupée à juste titre des dangers de l'invasion subite d'une population européenne au sein de ces deux villes arabes. Nos habitudes bruyantes et notre tendance à détruire lui avaient fait craindre tout à la fois pour le maintien de l'ordre et pour la conservation de ces orangeries renommées dans toute la régence. Quelle guerre n'exciterait pas tout d'abord la possession de ces cours d'eau, si nécessaires à la prospérité des jardins, et que les Arabes s'étaient partagés jusque

Digitized by Google

là d'une manière si ingénieuse et si patriarcale! Que de procès allaient s'élever, bientôt suivis de recours jusqu'au conseil d'état! Il fut donc résolu que personne n'entrerait à Koleah, ni à Blidah; ces deux villes furent investies par des camps et gardées en otage pour prendre un jour leur part de la colonisation, sans son cortége habituel de spéculateurs et de commis de la bande noire. Je n'ai point à m'expliquer sur les conséquences d'une mesure dont l'expérience n'est pas encore terminée; mais elle a eu pour résultat incontestable de conserver intactes les plus belles propriétés de toute la province d'Alger, et c'est déjà un grand bien. Les amis de la colonisation africaine doivent attacher le plus grand prix à la conservation de cet échantillon du paradis terrestre; car qui ne serait saisi d'admiration à l'aspect de ces *azédarachs* gigantesques, au feuillage lisse et dentelé, arbustes partout ailleurs, ici arbres de haute futaie, et de ces saules-pleureurs d'une splendeur orientale, tels que celui qui couvre à lui seul de ses immenses rameaux le vaste cimetière de Blidah! La terre qui a produit de semblables végétaux entre les mains des Arabes justifie toutes les espérances de ceux qui croient à l'avenir de nos possessions africaines. »

L'auteur donne des détails fort intéressans sur les villes de Koleah et de Blidah que l'autorité tient comme en séquestre contre l'avidité des spéculateurs :

« L'isolement forcé dans lequel la consigne militaire retient aujourd'hui ces deux villes a permis de tenter sur leurs habitans des expériences qui ne sont pas sans intérêt. Ils ont pu vivre près de nous sans être inquiétés en aucune manière, sans éprouver la moindre gêne ni la plus légère contrainte. M. le général Duvivier en a employé plusieurs centaines aux constructions de la forteresse si habilement *encastrée* dans la ville même qu'ils habitent. En traversant les avant-postes de nos troupes pour arriver jusqu'au logement de cet officier distingué, j'ai trouvé un grand nombre de travailleurs arabes accroupis à sa porte, sur les bords des fossés, dans les cours : ils attendaient patiemment l'heure de la paie, qu'ils gagnent volontiers

par un travail dont on ne les eût pas cru capables. L'intérieur de leur mystérieuse ville n'est pas moins remarquable.

» Je l'ai parcourue tout entière, accompagné d'un seul officier d'état-major, et nous y avons reçu tous deux l'accueil le plus amical. Blidah compte à peine aujourd'hui quatre mille habitans. Ses rues, beaucoup plus larges que les vieilles rues d'Alger, sont droites et coupées à angles droits; elles sont bordées de maisons généralement bâties en pisé, basses et ouvertes sur le devant comme la scène de nos théâtres, au moyen de grands volets qui se baissent comme des trappes pour les fermer. Tout le monde travaille dans ces espèces de boutiques, le long desquelles circulent dans toute la ville des ruisseaux d'eau limpide, préservés du soleil par des treillages chargés de broussailles qui s'étendent d'une maison à l'autre, et recouvrent ainsi toutes les rues. En examinant attentivement la physionomie de ces demeures, nous étions surpris de l'existence pour ainsi dire toute extérieure de leurs habitans, contrairement aux usages des autres villes de l'Afrique. Les uns brodaient des burnous en soie blanche, les autres travaillaient artistement des selles et d'autres ouvrages en maroquin; quelques-uns creusaient ces longs tuyaux de pipe si recherchés en Orient. Des pyramides de fruits superbes, principalement de raisins et de pêches, ornaient les boutiques nombreuses des fruitiers; la poterie, grossière et commune, paraissait d'origine étrangère; les cafés étaient pleins de consommateurs graves et silencieux, qui s'inclinaient légèrement quand nous passions devant eux. Rien ne nous eût rappelé, dans cette visite, la domination de la France, si, en revenant sur nos pas, nous n'avions aperçu au débouché des principales rues, la gueule des obusiers qui les enfilent dans toute leur longueur.

» Ce qui est certain, c'est que les habitans de Blidah n'ont jamais joui d'une tranquillité plus profonde que depuis l'expérience à laquelle ils ont été soumis. Cependant, la retraite d'une grande partie de la population a fait déchoir cette ville du rang qu'elle occupait. Beaucoup de maisons tombent; beaucoup d'orangers se dessèchent, privés d'arrosement; les

Digitized by Google

clôtures des jardins s'écroulent ; mais quels jardins ! Les environs de Naples n'offrent rien d'aussi beau. Les immenses jardins s'étendent jusqu'au pied de l'Atlas, le long de l'Oued-el-Kibir, mis à sec par les irrigations. Ils sont presque tous entourés de murs, semblables à ceux des environs de Chartres, et généralement très-élevés. Les orangers, les amandiers, les caroubiers, les oliviers, tous les arbres fruitiers de nos pays chauds y végètent avec une vigueur étonnante, ainsi que la vigne, dont les jets annuels rappellent les lianes et les plantes grimpantes des tropiques. La même richesse de végétation se fait remarquer à Koleah, petite ville située à sept lieues de Blidah, dont elle semble à portée de canon, et qui s'en distingue par le ravin profond qui lui sert de parure et de fossé. Là, nous avons retrouvé dans un jardin orné par les soins du brave colonel Lamoricière et de ses zouaves, toute l'élégance et la fraîcheur d'un square anglais, avec la fécondité de la végétation africaine. Le *palma-christi*, qui ne figure dans nos collections botaniques, sous le nom de ricin, qu'avec les caractères d'une plante herbacée, s'élève, dans le ravin de Koleah, à la hauteur de 30 pieds, avec ses larges feuilles horizontales et étoilées. On sent que la nature a créé ici des priviléges. Un palmier négligemment jeté auprès du minaret de la ville, ajoute à son effet pittoresque et la signale au loin dans la campagne. Là aussi, nous tenons sous le séquestre une population qu'il est interdit aux troupes et aux colons de visiter, et dont les maisons tombent en ruine, car le plupart de ces maisons ayant été vendues à des européens, qui en paient la rente, comme s'ils en étaient réellement propriétaires, personne ne prend soin de les réparer, pas même les arabes qui les habitent. Ces malheureuses ventes anticipées exercent donc encore, malgré les précautions qu'on a prises, une funeste influence sur les propriétés. Les indigènes à qui elles n'appartiennent plus les négligent, et les Français, auxquelles elles n'appartiennent pas encore, ne sont pas même admis à les visiter.

La suite au prochain numéro.

Digitized by Google

CHRONIQUE SOCIALE.

I. *Quelques mots sur l'exposition des Beaux-Arts à Bruxelles* (1839). — L'ancienne école flamande a non-seulement joui dans le passé d'un grand renom, mais encore exercé beaucoup d'influence en Europe sur les destinées de certains genres de peinture; on s'est disputé en France comme dans les autres pays les œuvres de ses meilleurs maîtres; il est curieux aujourd'hui de voir comment la nouvelle école Belge tâche de la continuer, et quelle route elle s'apprête à parcourir. Dans les siècles précédens, le nord de la France, lié au reste de la Flandre soit politiquement, soit par des usages et des souvenirs, a suivi les mêmes phases de développement artistique en s'attachant aux mêmes genres, à la même technique. Les essais, les progrès, la tendance des jeunes artistes dans un pays si voisin ne sont pas à perdre de vue.

C'est depuis peu d'années que le goût de la peinture a repris une nouvelle force dans les provinces Belges, et déjà plusieurs expositions ont constaté que la génération présente veut rivaliser avec ses ancêtres pour faire de la peinture un art vraiment national, et qui lui soit aussi un titre de gloire. L'exposition nationale des beaux-arts, faite à Bruxelles en 1839, n'a pas répondu à l'attente générale. Chez peu de peintres il y a progrès; la plupart des talens déjà connus sont restés dans la même sphère, et parmi un si grand nombre de productions on cherche presque en vain des inspirations nouvelles. L'activité artistique s'est plutôt exercée à reproduire des sujets déjà traités, et cela en observant les mêmes traditions, qu'à réaliser des conceptions idéales dans quelque genre. Les peintres modernes se plaisent avec trop de complaisance dans les genres de fantaisie d'où beaucoup

de leurs devanciers ne savaient plus sortir après y avoir dépensé leur imagination; l'art *individuel* semble vouloir encore régner paisiblement comme autrefois, à en juger par la prédilection de la plupart des artistes pour les scènes vulgaires, les intérieurs, les paysages, les fleurs, les groupes de gibier, les portraits, etc., etc. On ne peut que regretter cette direction exclusive vers les plus basses régions de l'art, chez tant de jeunes talens capables de s'élever plus haut; peut-être doit-on en chercher une des principales causes dans le goût mesquin, dans la vie peu idéale de l'aristocratie financière dans les salons de laquelle le peintre fera figurer son ouvrage. Pour être juste, il faut, du reste, reconnaître aux écoles d'aujourd'hui dans les genres dont nous parlons une grande habileté d'exécution, un coloris séducteur, une perfection étonnante dans les détails; quelques scènes populaires sont rendues avec gaîté et verve, plusieurs paysages et plusieurs marines sont dignes de l'école Hollandaise qui depuis trois siècles n'a guère fait autre chose; Verboeckhoven, célèbre depuis long-temps pour ses animaux, a exposé des tableaux remarquables dans son genre favori, par exemple son troupeau de moutons battu par une averse, composition pleine de naturel et de vérité; un lion et une lionne reposant devant une caverne et inquiétés par un serpent boa, sujet vraiment grandiose et imposant, aux proportions colossales, d'un dessin hardi, et dont l'ensemble respire la vie; le génie seul peut ainsi faire passer sur une toile tout ce qu'il y a de solennel dans ces grandes scènes de la nature.

Les sujets historiques sont empruntés aux annales d'un pays, où chaque commune a été le théâtre d'assez saillans épisodes pour occuper la vie entière d'une foule d'artistes. Le plus grand tableau historique, en même temps le plus beau, est la bataille de Voeringen par Keyser, qui, comme Giotto en Italie, a quitté la houlette du pâtre pour le pinceau et la vie de l'art. Les vaincus implorent la grâce du duc Jean de Brabant qui s'avance lentement en tempérant la fière joie d'un vainqueur par un air de clémence; autour de lui se groupent des têtes caractéristiques, qui prennent part à l'action; ici du moins on a à admirer un tout bien conçu et bien ordonné; on pourrait reprocher au peintre d'avoir donné une teinte transparente au coloris en négligeant trop les grandes ombres. Wappers, rival de Keyser pour des scènes de bataille on du moyen-âge, n'a rien exposé. Les autres tableaux historiques, qui sont en général de plus petite dimension, se ressentent de tous les défauts de la nouvelle école qui a suivi de trop près l'école romantique de Paris; on fait peser en Allemagne sur l'art actuel en Belgique l'accusation de ne s'être pas assez soustrait à cette influence étrangère, d'avoir sacrifié à un goût exagéré qui ne peut être que passager. On a surtout à signaler dans les *esquisses historiques*, dont plusieurs sont sans doute des coups d'essai, un dessin trop vague, des nuages au lieu d'ombres, une fausse vivacité dans les couleurs, surtout quelque chose d'indécis dans toute la composition, qui révèle une inspiration peu forte ou des études non encore assez mûres. Ce qui donne quelque espoir de voir l'art sortir de cette véritable crise, c'est qu'on trouve plus de correction dans quelques toiles de Wiertz, de Decamps, de Gallait.

Les sujets religieux sont relativement les plus médiocres : on citerait ici difficilement un tableau qui fût satisfaisant, et l'on croirait que ce genre est en défaveur dans l'école contemporaine. L'école flamande, aux temps des Rubens, des Crayer, des Vandick, a produit des chefs-d'œuvre, qui faisaient honte à la peinture *naturaliste* de la Hollande, mais qui supposaient la réunion d'un grand talent à une foi vive : malgré la critique qui peut les atteindre, si on les oppose aux tableaux religieux de l'Italie, ils portent le cachet du génie, et attestent une grande époque dans l'histoire de l'art. Maintenant c'est la pensée religieuse qui manque incontestablement à ces hommes dont la main est si habile dans la technique, et poursuit les détails les plus minutieux ; là où doit dominer l'idéal, on a sous les yeux l'imitation trop servile d'une situation prise dans la vie ordinaire; le sujet est le plus souvent mal compris, et défiguré par ces poses théâtrales, dont David et ses copistes ont donné le mauvais exemple, et qui ne sont que la caricature du genre vraiment dramatique. L'inspiration n'a ici rien d'intime, elle est remplacée en l'absence du sentiment chrétien, par le culte de la forme, culte payen dans son essence.

Les sculptures consolent quelque peu de cette nullité dont est frappée la peinture religieuse dans les lieux où elle a fleuri jadis ; beaucoup de statues et de groupes, soit en plâtre, soit en marbre, offrent la réalisation d'idées bien et fortement conçues : la famille des Geefs a payé son tribut au genre religieux en exposant la statue de Ste-Philoméne, Béatrice, l'amante idéale du Dante, un Pâtre chrétien jetant des fleurs sur la tombe de son ami, St-Michel terrassant le démon; Geerts, de Louvain, a donné un Christ montant le calvaire, dont la tête est empreinte d'une vive douleur, mais n'a pas assez de résignation divine ; puis, de grandeur colossale, une scène du déluge, où un homme, aux pieds de qui ses proches expirent, lutte contre les horreurs de l'agonie. Tuerlinckx, de Malines a exécuté un *Ecce homo* de grandeur naturelle; Jehotte, la Charité, figure allégorique qui élève un enfant vers le ciel. Ces groupes sont traités avec beaucoup de hardiesse, et prouvent un génie indépendant, impatient de faire des conquêtes.

Il y a grand nombre de bustes d'une exécution achevée et délicate ; plusieurs têtes de femmes ont été parfaitement saisies et se distinguent par une expression vraie : par exemple, la Modestie, Anne de Boulen, l'Innocence, la Fornarina, etc.

Ces remarques sur les branches où s'essaie l'art nouveau en Belgique prouvent assez qu'il est seulement dans une période de développement, et qu'il n'aurait besoin que d'une impulsion intelligente pour entrer dans des voies de progrès. La plupart des artistes sont préoccupés par les agitations de la société ou séduits par les figures convulsives de l'art romantique : une étude à la fois sérieuse et poétique de l'histoire leur fera rejeter le bizarre et le faux pour une sage originalité. Ce n'est que dans le calme de la pensée et sous l'influence d'une véritable inspiration, qu'ils s'élèveront à une conception plus spiritualiste de la

Digitized by Google

peinture, dont le règne n'a vraiment commencé qu'avec la société chrétienne. Les tableaux de genre devront alors céder aux sujets religieux et historiques la première place qu'ils ont droit d'occuper; une idée plus juste de l'art et de sa mission peut seule ramener dans la peinture belge une époque de splendeur, digne d'être comparée et opposée, comme la première, à la vie artistique des autres nations.

II. *Crise de la Librairie.*— Depuis longtemps déjà la librairie française a jeté un cri de détresse. S'il ne s'agissait ici que d'un commerce tout matériel dans ses sources comme dans ses produits, nous n'y verrions qu'un objet d'économie commerciale; mais la librairie a un caractère particulier; elle est l'*industrie de la pensée*; deux mots dont la réunion pourrait paraître choquante au premier abord, mais qui cependant n'expriment que le salaire d'un travail intellectuel qui mérite bien son salaire aussi bien que tout autre travail.

Malheureusement, en ce temps de concurrence générale, l'avidité et la mauvaise foi, ces deux sœurs, ces deux harpies de l'industrie moderne, n'ont pas plus respecté la librairie que tout le reste. Comme les harpies de Virgile, elles se sont abattues sur la table des Muses, et ont répandu leur infection au milieu du banquet sacré. Qu'on ne cherche point ailleurs la cause des embarras de la librairie; cette cause est toute entière dans l'avilissement moral de notre littérature. Beaucoup d'éditeurs, il est vrai, ont contribué à cet avilissement, en provoquant la fabrication de rapsodies pitoyables qu'ils font valoir par le charlatanisme des annonces; d'autres ont trompé le public d'une manière différente, qui paraissait tenir du luxe plus que de la tromperie, en publiant des in-octavos remplis, pour un tiers, de belles pages blanches ou couvertes de points alignés remplaçant des vers; puis sont venues les gravures, les publications par livraisons, et tous les excitans qu'on a pu imaginer pour débiter la mauvaise marchandise; que sais-je? Mais ce ne sont là que des causes secondes qui dérivent d'une cause générale; le public ne se serait pas jeté avec tant de fureur sur cette pâture indigeste offerte à son esprit, s'il y avait eu de véritables fruits littéraires, un travail de bonne foi et de longue patience, des livres enfin dignes d'un véritable succès. Le succès de toutes ces supercheries n'a été possible que parce que ce bon public voulait absolument lire; il allait de porte en porte avec la lanterne de Diogène, cherchant un homme, un auteur, de la pensée, du style, de l'art, et n'en trouvant pas. C'est donc la bonne littérature qui a manqué à la librairie; mais pourquoi la bonne littérature manque-t-elle?

Il faut avouer une chose; c'est que les grands hommes, destinés à jeter des idées nouvelles dans le monde, ou à donner de nouvelles formes à la pensée, par des œuvres dont l'impulsion soit puissante et durable, sont des hommes

Digitized by Google

rance ; ils peuvent être, comme Homère ou le Dante, les fondateurs d'une littérature nationale ; mais ils ne sont pas toute cette littérature. L'ensemble littéraire se compose d'un nombre d'écrivains qui consultent moins leur propre génie que le goût du public ; ils ne sont pas précisément remplis et obsédés d'une idée qui veut se répandre au-dehors, comme les hommes d'inspiration soudaine et spontanée ; mais ils cherchent un succès. Ce sont ceux-là qui suivent scrupuleusement les règles admises, les impulsions données, les idées en vogue ; dès qu'une pensée féconde a jailli de quelque part, ils se jettent dessus, la retournent en tous sens, la répandent dans tous les coins de l'intelligence contemporaine ; ce sont ceux que les saints-simoniens, dans leurs classifications souvent ingénieuses, appelaient les écrivains *vulgarisateurs*. Si l'on y fait attention, on trouvera que chaque genre nouveau dans l'art, chaque type remarquable de la poésie, chaque grande ou spécieuse pensée philosophique, ont été promptement saisis et vulgarisés par une foule d'écrivains. Homère a produit je ne sais combien d'épopées, calquées, aujourd'hui encore, sur la sienne ; Sophocle est devenu type de la tragédie jusqu'à nos jours ; l'Arioste a fait produire beaucoup de Rolands plus ou moins supportables ; qui sait combien de monstruosités peuvent sortir encore de l'école de Shakespeare ? Qui pourrait énumérer les plagiats d'idées qui ont été faits aux dépens de Platon, d'Aristote, de Descartes, de Bacon ? En un mot, toute manifestation nouvelle et importante fait école ; et partout la masse des écrivains forme une ou plusieurs écoles. C'est une nécessité qui dérive des inégalités naturelles entre les hommes ; le faible doit se mettre à la suite du fort ; le besoin de hiérarchie est partout, même dans la *république des lettres*.

Il suit de là que, partout où il n'y a pas d'école littéraire, ou de foi littéraire si on l'aime mieux, il n'y a pas de littérature. Partout où chaque individu, gonflé de soi-même, se pose indépendant, égal de tous, ou supérieur à tous ; partout où l'orgueil, si profondément dénoncé par la *concupiscence de l'esprit*, méconnaît les supériorités, il y a anarchie, et l'anarchie littéraire détruit la littérature, comme l'anarchie politique détruit la cité. Or, cet état est celui où nous nous trouvons. Les prétentions personnelles sont arrivées à leur maximum d'absurdité parmi les gens de lettres. Des hommes qui ont quelque mérite éclatant se croient presque des dieux ; les médiocres achètent l'encens qu'on n'avait pas songé à leur offrir, et se font donner par le journal des brevets de génie. Il arrive alors que chacun se croyant le premier de tous, presque personne ne vise plus à cette célébrité de second ordre, à ce succès modeste dont beaucoup de gens de lettres se contentaient sagement autrefois. La réputation n'est plus une récompense par elle-même ; elle n'a plus de valeur propre, parce qu'elle ne se répartit plus avec sincérité ; alors on ne cherche plus que des succès d'écus ; de sorte que, chose monstrueuse, l'esprit lui-même, à force d'orgueil, se fait sujet de la matière. Au lieu de considérer le salaire légitime du travail comme le but secondaire, nos écrivains n'ont plus connu d'autre but. Non-seulement le charlatanisme, mais la prostitution de tout ce qu'il y a de sacré parmi les hommes ; non seulement la violation des mœurs, mais le mépris du plus simple bon sens ; tels sont les moyens infouis auxquels les roués de notre

Digitized by Google

littérature contemporaine ont demandé une vogue éphémère. Il semblait que les fautes de grammaire, les obscurités, les non-sens, et, disons le mot, les bêtises, fussent devenus des titres à l'admiration des lecteurs. Des auteurs longtemps aimés du public, des hommes dont les premières œuvres avaient charmé l'Europe, sont descendus jusqu'à tremper le pied dans la même fange, et la faire rejaillir sur cette belle littérature française à laquelle ils étaient redevables de leur gloire. Comment l'influence intellectuelle ne tomberait-elle pas, quand on voit des chutes comme celle de Lamartine, et des abus d'imagination comme ceux de Victor Hugo ? Quel homme de bon sens ne repousserait avec dégoût une littérature dont les plus beaux astres se sont si tristement éclipsés ?

Ainsi tout a abouti à l'égoïsme. On disait : laissez-là les croyances, négligez la morale ; cela ne regarde point l'artiste ; il faut faire de *l'art pour l'art*. Alors chacun s'est mis à l'œuvre ; une foule de prétendus poètes a pris pour règle et pour sujet ses propres fantaisies, sans souci d'aucune idée, d'aucune vérité, d'aucun effet moral. On a fait un livre, non pour y exposer une pensée, mais pour s'y exposer soi-même, ses folies d'imagination, ses sentimens bons ou mauvais. On s'est cru soi-même très-digne de l'attention du public ; *l'art pour l'art* est devenu dans la pratique *l'art pour soi*, pour la satisfaction de sa vanité, de sa fatuité. Il fallait bien que le public, quelque indulgent qu'il fût, finit par se révolter contre une si stupide outrecuidance.

Mais pourquoi le public n'a-t-il pas protesté plus tôt ? Parce que le public n'avait point de représentans qui voulussent de bonne foi l'éclairer. Car, encore une fois, il y a hiérarchie et inégalité entre les intelligences ; la foule suit volontiers l'avis de quelques chefs ; quand ces chefs raisonnent bien, le sens-commun adhère ; il reconnaît la vérité qui se montre, mais qu'il n'aurait pas lui-même découverte. Ces chefs, en littérature, sont les critiques. La critique, au siècle passé, se faisait principalement dans les salons aristocratiques ; aujourd'hui, elle se fait dans les journaux. Les critiques qui écrivent dans les journaux et dans les revues devraient être les vrais représentans du public ; ils ne sont presque tous, à un très-petit nombre près, que les trompeurs du public. La partialité politique a d'abord ébranlé l'indépendance du jugement ; puis la camaraderie de quelques hommes, qui se louaient effrontément les uns les autres à charge de réciprocité, a répandu dans la critique quelques élémens falsificateurs de plus ; enfin, quand cette division des amours-propres rivaux s'est encore subdivisée, on a acheté des éloges non plus pour des éloges, mais pour de l'argent. Le journal s'est complaisamment ouvert à cette spéculation immorale ; la *réclame* payée s'est glissée parmi les *nouvelles diverses*, et s'est présentée comme produit de la rédaction du journal même ; et longtemps l'abonné est tombé dans le piège. Dans ce système, il n'est pas de sottise qui ne se soit produite accompagnée d'éloges. Ainsi, en dernier résultat, l'intérêt de parti, les coteries plus étroites encore, et la vénalité, voilà les plaies qui ont tué la critique.

Sans doute l'esprit qui est si juste et si commun en France retrouvera des représentans de bonne foi. L'ignoble corruption de ces dernières années s'est développée peu à peu dans la librairie ; mais maintenant qu'elle semble y avoir

Digitized by Google

produit la mort, nous devons espérer une résurrection à la vie également progressive. Ce qu'il y a d'honnête chez nous ne se sera pas sans doute révolté sans fruit ; ce dégoût général même, cette crise d'une vaste industrie amenée par la dépravation dont elle s'est fait l'instrument, peut servir à prouver qu'il nous reste assez de nobles instincts pour réagir contre le mal. S'il en était autrement, malheur à la France ! car une littérature pervertie est le râle d'une société qui se meurt.

Lille. — Imp. de Vanackeran fils.

Digitized by Google

ÉCONOMIE SOCIALE.

RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES.

Nous sommes arrivés à une époque de lutte des intelligences. Toutes les questions de religion, de société, de politique, sont profondément remuées. Tous les problèmes sociaux sont résolus par une haute et savante application de la vérité catholique. Cette science toute divine arrive et pénètre des hommes de génie qui relèvent ou réparent, sur la base indestructible de la foi, l'édifice des sciences humaines.

Aussi voyez quels progrès les signalent toutes ! L'histoire, la géologie, la philosophie, l'archéologie, la peinture, la sculpture, la musique, l'économie sociale et politique, grâces à l'élément chrétien dont elles sont imprégnées, s'élèvent rapidement vers leur perfection propre et relative ! Honneur donc aux savans de ce dernier quart de siècle qui, inspirés par le souffle divin, sont venus réhabiliter toutes les sciences, en les rendant catholiques.

Une d'elles, enfantée dans le dernier siècle par des incrédules ou des protestans, après avoir jeté un certain éclat, ne progressait plus ; ses docteurs, divisés sur plusieurs de ses principes, ne savaient plus résoudre ses problèmes. Rien de fixe, en effet, ne pouvait sortir du sein de l'erreur. Lors qu'un catholique sincère, aujourd'hui professeur de cette science à l'université catholique de Louvain, eut replacé l'économie politique sur la base catholique, la solution de toutes les difficultés devint facile et cette science reprit, comme toutes les autres, la voie du progrès.

Digitized by Google

Après avoir entendu ce savant professeur démontrer si clairement dans ses leçons, qu'il ne peut y avoir de sociabilité sans une religion, que la sociabilité la plus parfaite ne peut l'être qu'en raison de la supériorité de cette religion sur toutes les autres, et qu'en appliquant les principes de cette religion à toutes les questions d'économie sociale, on parvenait bien vite à les résoudre, il nous arriva de jeter les yeux sur le pays même où nous nous trouvions, et sur ceux qui nous avoisinaient, savoir : la Belgique, l'Angleterre, l'Allemagne du nord, et la région du nord de la France.

Que vîmes-nous dans ces quatre contrées? — Un sol riche, fertile et savamment cultivé, une population nombreuse, active, laborieuse, occupée de travaux agricoles et industriels, un commerce immense, une multitude de manufactures et d'usines renfermant des millions d'ouvriers. — Nous observâmes tous les signes d'une grande prospérité, une circulation rapide des capitaux, les merveilles du crédit, de la mécanique, des arts, de l'industrie; nous voulûmes pénétrer plus avant, et soulevant d'une main un voile chargé de festons et de fleurs, nous découvrîmes les livrées de la misère, et nous comptâmes, dans les villes manufacturières regorgeant de richesses, un tiers des habitans inscrits sur les tableaux des secours publics. — Nous descendîmes enfin dans les réduits infects qu'habite le pauvre... quel déplorable spectacle! Des santés perdues ou délabrées, une ignorance profonde, des privations sans nombre pour la femme et les enfans d'un père gagnant de gros salaires et les dissipant dans la débauche! Nous entendîmes aussi des murmures et des malédictions contre les riches qui les emploient : on nous révéla des projets d'insurrection et de révolte, entretenus par des agitateurs secrets, et toujours prêts à éclater, sous le plus vain prétexte. Nous nous tournâmes vers les hommes éclairés du pays, nous interrogeâmes les chefs de grandes manufactures, les administrateurs de ces provinces, tous nous répondirent : Nous marchons sur un volcan, l'esprit de révolte fermente dans le sein de toutes

Digitized by Google

les grandes agglomérations d'ouvriers, les mœurs se perdent, toute subordination disparaît, le peuple ne rêve que violence, meurtre et pillage, témoin Lille, Gand, Rouen, Birmingham, Newport, où de récentes insurrections d'ouvriers ont mis à découvert ce qui couvait dans ces cœurs ulcérés.

Et puis nous écoutâmes des moralistes qui déploraient l'existence du commerce, de l'industrie, des manufactures, des machines, et qui formaient des vœux pour l'anéantissement de ces merveilleuses inventions.

Nous consultâmes ensuite des socialistes de diverses écoles : les uns disaient qu'il fallait élever les salaires, d'autres qu'il fallait détruire la concurrence illimitée, ceux-ci qu'il était urgent d'abaisser toutes les barrières, de proclamer la liberté absolue du commerce, ceux-là que l'on devait modifier les lois sur la transmission de la propriété, quelques-uns allaient jusqu'à proposer de mettre les biens, les enfans en communauté, de dissoudre les familles individuelles et d'organiser des familles de 400 et 1,500 individus de toutes sortes de professions : au sein même du parlement d'Angleterre, une voix connue dans la science, osa proposer d'interdire le mariage aux pauvres.

Justement effrayé d'un tel dévergondage d'idées, d'une si étonnante contradiction de systèmes, et voyant d'ailleurs la dépravation des masses s'aggraver rapidement, et tous les symptômes de la plus violente crise sociale se développer de jour en jour avec une intensité croissante, entendant toutes les voix des sages prédire de prochains malheurs, observant même qu'une sorte de pressentiment universel, signe avant-coureur des grandes catastrophes, agitait les nations, et ne se bornait plus à l'Europe, nous nous demandâmes s'il était temps de nous envelopper de nos manteaux pour laisser passer la société. Mais non, la foi du chrétien est toujours compagne de l'espérance : ranimé intérieurement par cet instinct profond qui tire sa force d'une communication intime avec l'esprit de Dieu même, nous osâmes penser que tout ce mouvement des esprits n'était qu'un travail de rénovation sociale, que la fin des

Digitized by Google

sociétés n'était pas si prochaine, et jetant alors un regard sur les contrées qui nous environnaient, où sont accumulés tant de richesses et de misère, tant d'activité et de corruption, tant de savoir et d'ignorance, tant de nobles vertus et de vices grossiers, nous prîmes la résolution d'examiner si Dieu a condamné toutes ces découvertes de l'esprit humain qui ont changé l'état et les rapports des classes de la société, s'il a condamné les progrès des arts et de l'industrie, ou si, plutôt, l'élément chrétien venant régénérer les arts et l'industrie, comme il a illuminé de ses clartés les sciences humaines, une ère de régénération ne succéderait pas à l'époque de dissolution dont nous sommes les témoins.

Encouragé et fortifié par cette inspiration soudaine, nous avons considéré, les uns après les autres, avec la plus scrupuleuse attention, ce cercle admirable de bonnes œuvres enfantées autour de nous par le catholicisme, et, sans sortir désormais du domaine des faits, sans rien changer à l'état existant, ni troubler l'ordre bien ou mal établi, sans alarmer ni les intérêts anciens, ni les intérêts nouveaux, sans même en appeler aux pouvoirs politiques, ni attendre que la réforme des abus soit accomplie, nous avons acquis la conviction que l'on pouvait améliorer la situation présente, et que la condition du succès ne dépendait réellement que de la volonté de ceux qui souffrent le plus directement des désordres qui compromettent l'existence entière de la société.

Bientôt un recueil écrit dans un excellent esprit nous tomba sous la main, nous y trouvâmes deux articles de Mr M. sur l'état des classes ouvrières dans le département du Nord, et nous fûmes singulièrement frappés de la conformité des vues de l'auteur avec les nôtres.

Il prouve, en effet, avec des argumens sans réplique, et en s'appuyant sur la bonne tenue de quelques manufactures de Turcoing, Roubaix et autres lieux, que la réforme morale des ouvriers est une chose praticable et même assez facile, en

Digitized by Google

soumettant le régime intérieur des grandes manufactures aux conditions suivantes :

1° Fermeture des ateliers le dimanche, pour que les ouvriers puissent s'acquitter des devoirs de la religion, recevoir les instructions de leurs pasteurs, et fréquenter les écoles dominicales des adultes ;

2° Séparation des sexes dans les ateliers ;

3° Réglemens intérieurs de police, interdisant les juremens, les chansons et les discours obscènes, et punissant les violations par des amendes ;

4° Mesures de précaution et de charité à l'égard des enfans, afin de leur procurer l'instruction convenable.

Nous renvoyons nos lecteurs à ces deux articles pour le développement de ces idées de réforme morale, dont les modèles existent dans cette province même. L'auteur déplore la présence des femmes dans les manufactures : il trouve, avec de justes raisons, que ce genre d'occupation, loin du foyer domestique, est en opposition avec la destination naturelle de la femme : cela est vrai, sans aucun doute ; mais l'état actuel des grandes industries qui alimentent le travail des femmes, aussi bien que celui des hommes, ne peut désormais changer, et partant du principe que nous nous sommes posé à nous-mêmes plus haut, lequel consiste à prendre les choses comme elles sont, en nous efforçant d'améliorer un état qu'il n'est ni en notre volonté, ni en notre pouvoir de détruire, nous osons aborder la question du travail des femmes.

DU TRAVAIL DES FEMMES
DANS LES PAYS DE MANUFACTURES.

La filature du lin, de la laine et du coton formait autrefois la principale occupation des femmes. Cette industrie était domestique, elle s'alliait donc parfaitement avec la destination de la femme : puis qu'elle convenait également à la mère de

Digitized by Google

famille, qui pouvait quitter son rouet sans inconvénient, pour vaquer aux soins de son ménage, allaiter son enfant, veiller sur ceux qui jouaient autour du foyer, représenter son époux absent ou travaillant au dehors, et à la jeune fille qui ne s'éloignait pas de la tutelle maternelle : tout est changé aujourd'hui à cet égard, les merveilleux progrès de la mécanique ont détruit depuis longtemps la filature du coton, celle de la laine disparaît, depuis quelques années, et le rouet ne peut déjà plus lutter contre la machine à filer les laines longues. L'introduction des fils d'Ecosse attaque en ce moment la filature du chanvre et du lin, et quels que soient les louables efforts de la société qui s'est formée en Belgique pour protéger l'ancienne industrie linière, elle ne pourra que retarder la chute de cette antique et précieuse industrie domestique, industrie conservatrice de la pureté et de la simplicité des mœurs, il est vrai, mais qui ne pourra se défendre contre la redoutable concurrence des fils anglais.

Prévoyant même que la France essaiera de retarder la chute du commerce des toiles en élevant ses tarifs, d'habiles spéculateurs anglais ont déjà transporté leurs métiers perfectionnés sur le sol français, et les grandes filatures de Boulogne, d'Amiens, de Lille, etc., anéantiront chacune le travail domestique de 20,000 fileuses, ou réduiront à quelques centimes le prix de travail de la journée d'une fileuse à la main.

L'Allemagne se défend encore, grâces à ses mœurs patriarcales, à la sagesse de l'administration la plus paternelle, à la modération des impôts, à l'économie surtout qui se conserve dans toutes les familles, et avec l'aide des douanes prussiennes, elle maintient, en plusieurs districts, la fabrication des toiles ; bien que le profit de tous les membres de la famille qu'elle emploie, depuis la culture de la terre qui produit le lin jusques à la confection du tissu, ne donne à ses membres qu'un salaire de 50, de 30, de 20 et même de 10 centimes.

Avec de tels salaires, on conçoit très-bien qu'une semblable occupation soit exclusivement confinée dans les campagnes.

Digitized by Google

Des familles peuvent encore exister et se maintenir, avec le concours du produit d'une excellente agriculture, c'est ce que nous démontrerons plus tard ; mais revenons.

Le travail domestique des femmes est donc anéanti par la perte déjà consommée ou prochaine de toute filature à la main. Elles n'ont plus guères pour ressource que le tissage ; mais ce genre de travail, que peut exécuter une jeune fille de 18 à 20 ans, bien constituée et douée d'un tempérament sain et robuste, n'est plus compatible avec l'état d'une femme mariée ; les grandes filatures offrent d'assez bons salaires aux femmes qu'elles emploient, il est tout simple qu'elles saisissent cette ressource ; mais le métier de fileuse à la mécanique ne peut non plus convenir aux femmes mariées, car ce genre de travail exigeant la présence des ouvrières dans les ateliers pendant 15 heures de la journée, il est évident qu'elles ne peuvent remplir la fonction de femme de ménage, préparer les alimens de leurs époux, encore moins accomplir les premiers devoirs de la maternité.

En rapprochant ces circonstances de l'abaissement des salaires qui, dans l'industrie cotonière sont déjà si considérablement réduits, ne semble-t-il pas que les opérations actuelles de l'industrie des cotons, des laines, et bientôt aussi des chanvres et des lins, ne puissent être désormais que le partage des célibataires, et demeurent incompatibles avec les nécessités de position d'une mère de famille. — Une question aussi grave d'économie industrielle et sociale n'a pas encore été examinée comme elle mérite de l'être, et nous nous efforcerons de la traiter : les grandes manufactures ouvrent sans doute aux femmes un assez large débouché de travail ; mais une fois qu'elles sont admises dans un atelier, il faut qu'elles y soient rendues à 6 heures du matin et qu'elles n'en sortent qu'à 9 heures. — Le mouvement des machines étant donné pendant 12 et 13 heures et ne souffrant aucune interruption, si ce n'est aux temps de repos accordés pour les repas des ouvriers, comment voudrait-on que des ouvrières qui ont souvent une

Digitized by Google

demi-lieue et plus à faire pour se rendre à la fabrique, ce qui les oblige à partir de chez elles vers cinq heures du matin et ne leur permet d'y rentrer qu'à 10 heures du soir, puissent exercer leur état lorsqu'elles sont mariées ; ce travail ne peut donc convenir qu'à des célibataires.

Il en est à peu près de même des autres branches de l'industrie cotonnière, telles que le tissage, la coupe des velours ; ces travaux sont incompatibles avec l'état d'une femme mariée, ils ne conviennent encore qu'à des célibataires.

Mais on dira peut-être que l'interdiction de ces divers genres de travaux n'a lieu pour les femmes que dans le temps des grossesses et de l'allaitement, et que la suspension n'étant que momentanée, elles pourraient peut-être se faire remplacer temporairement. — A cela nous répondrons, que de tels arrangemens n'ont lieu nulle part, que les fileuses, par exemple, qui gagnent de très-bons salaires sont forcées de quitter cette occupation lucrative lorsqu'elles se marient ; il y a peu d'exceptions.

Nous verrons d'ailleurs, en examinant en détail les travaux de chaque industrie, que de nouvelles difficultés se montreront encore, lorsque nous chercherons quels sont les emplois qui se présentent pour le travail des femmes.

De R.

Digitized by Google

RAPPORT

A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

SUR LA SITUATION ÉCONOMIQUE

DE NOS POSSESSIONS DANS LE NORD DE L'AFRIQUE ;

Par M. Blanqui, membre de l'Institut.

(Suite et fin).

» De quelque côté que nous tournions nos regards, il est évident qu'une résolution haute et ferme est devenue indispensable. L'anarchie a fait son temps à Alger et dans la banlieue : elle a porté ses fruits amers. Il n'y a pas un propriétaire qui ne demande à être rassuré sur sa propriété et qui ne soit prêt à accepter avec reconnaissance un système de réorganisation qui lui donnerait un titre neuf et incontestable. Le despotisme conservateur exercé à Koleah et à Blidah ne sauverait pas longtemps de l'incurie les propriétés nombreuses et importantes de ces deux villes. Il a d'ailleurs créé entre les colons et l'autorité militaire des rapports subversifs de toute idée de colonisation, puisqu'ils ne laissent au propriétaire d'autre alternative que la retraite ou la ruine. L'Académie jugera de ce régime par la pièce suivante, qui m'a été communiquée et dont je supprime l'adresse et la signature. Elle est datée du 17 septembre 1839 :

« Monsieur, d'après le nouveau recensement que je viens de faire des maisons qui composent le village de Koleah, à l'effet de mettre un terme à l'abus qui m'a été signalé et qui consiste dans le prix trop élevé que plusieurs propriétaires exigent pour le loyer de leurs maisons, je vous préviens que la vôtre a été désignée comme devant subir un rabais de loyer.

Digitized by Google

Vous aurez donc à vous présenter ici sous huit jours pour traiter avec votre locataire, soit pour vendre, soit pour louer à un prix plus modéré, *sinon votre maison sera démolie*, les principaux matériaux seront mis de côté, en attendant que vous leur donniez une prompte destination, et l'emplacement ainsi devenu vacant sera livré à des personnes *qui se sont déjà fait inscrire pour l'occuper*.

» J'ai l'honneur, etc.,

» Le commandant de la place, *signé* B. »

» Il y a un juste-milieu à tenir entre les exigences de certains colons qui ont voulu revendre fort cher au gouvernement des propriétés dont ils n'étaient pas sûrs de prouver la légitime possession, et les injonctions de l'autorité militaire qui s'arroge le droit de ressusciter le maximum sous peine de démolition. Le moment est venu de concilier ces prétentions extrêmes par l'organisation définitive de la propriété en Afrique. Toutes les exigences doivent se taire devant la grande voix de l'intérêt général. On n'a obtenu que des procès, la misère et la ruine sous le régime anarchique des premiers temps de la conquête; on ne recueille du régime absolu que l'immobilité et l'impuissance; il faut donc chercher dans un autre système les moyens de fonder enfin un établissement durable et digne de la grandeur de la France. Nous en avons les élémens; constituons la propriété! Après quoi, rien ne sera plus facile que de réduire au travail certains colons indignes de ce nom, qui sont venus en Afrique uniquement pour y organiser l'agiotage des terres. Il suffira d'établir un impôt progressif sur tous les terrains demeurés incultes, et de favoriser par des exemptions ou des dégrèvemens tous les essais vraiment consciencieux. Il ne faut point d'oisifs dans une colonie; il y faut encore moins de joueurs. La propriété n'y saurait acquérir de valeur que par le travail. Les colonisateurs de l'Afrique espéreraient en vain retrouver dans la docilité ou l'asservissement de la race arabe quelque chose d'analogue aux facilités que les planteurs du Nouveau-Monde ont rencontrées dans la traite des noirs. Les

Digitized by Google

temps sont bien changés. Les Arabes n'ont rien de commun avec les nègres, heureusement pour nous. Ils ne sont pas aussi bons, ce qui permet d'espérer que nos colons d'Alger seront meilleurs que ceux des Antilles.

» Parmi les illusions qu'a fait naître le succès de notre première expédition en Afrique, il n'y en a pas une qui ait été aussi générale que l'espoir de civiliser ce pays au moyen des habitans eux-mêmes.

» Les habitans des villes ne peuvent plus nous opposer d'obstacles sérieux. On a vu ce qu'étaient devenus les Maures à Alger sous l'influence irrésistible de l'activité européenne. Ceux qui vivaient d'abus ont dû prendre la fuite ou se faire garçons de bureau, ceux qui vivaient de leurs rentes et qui ne veulent pas travailler pour mettre la recette au niveau de la dépense, tombent dans un abaissement complet qui leur fait perdre toute importance; enfin, le petit nombre de ceux qui exerçaient des professions mercantiles est éclipsé chaque jour par nos marchands provençaux. Les juifs eux-mêmes ont dû céder la place au commerce européen, plus intelligent et plus hardi. Ce mouvement de transformation se manifeste d'une manière qui frappe tous les yeux. Il suffit de voir avec quelle rapidité les échoppes étroites, sales et enfumées des indigènes sont remplacées par les magasins vastes, aérés et parfaitement assortis des Européens. Les Arabes eux-mêmes ne vont plus demander à leurs anciens fournisseurs que des tuyaux de pipe, des oripeaux sans valeur et de misérables guenilles que nos marchands dédaigneraient de *tenir*, pour me servir du terme qu'ils emploient. Dans les rangs inférieurs de la société africaine, la révolution s'est opérée en sens inverse. Tous les lazzaronis d'Alger sont devenus des portefaix, des commissionnaires, des bateliers laborieux et actifs sur lesquels nous pouvons compter, parce qu'ils reçoivent de nous beaucoup d'argent et peu de coups. Nous n'avons point d'embarras à redouter de ce côté.

» Les grandes difficultés viennent de la population rurale,

Digitized by Google

qui n'a jamais voulu se plier à nos mœurs. En vain, nous l'avons ménagée dans nos cantonnemens, dans nos expéditions, et même dans les rapports hostiles que nous avons eus avec elle; ces barbares n'ont répondu à nos avances que par une haine implacable. Ils viennent au marché le matin pour nous vendre des œufs, de la volaille ou des légumes, et ils nous attendent le soir pour nous dévaliser et nous couper la tête. Nous les recevons à Alger sans passeports, sans les connaître, et ils savent parfaitement tout ce qui se passe chez nous : nous ne savons pas un mot de ce qui se passe chez eux. Si la police s'avisait de mettre un jour la main sur tous les burnous qui circulent dans un seul de nos marchés, elle verrait avec étonnement de quelles énormes distances l'appât du gain y attire cette foule de prétendus agriculteurs qui nous assassinent si imperturbablement depuis bientôt dix ans. On leur fait déposer, pour toute précaution, leurs fusils à nos avant-postes, et ils vivent ainsi préservés par nous-mêmes de toute avanie étrangère, sans que nous ayons la moindre garantie contre leurs propres tentatives. On n'a pu les soumettre encore, hors de l'enceinte des villes, à des redevances régulières qui aient le caractère positif d'un impôt; et cependant plusieurs de leurs tribus possèdent des troupeaux immenses qui sont une véritable richesse. En réalité, nous n'exerçons guère plus de pouvoir sur les Arabes de la plaine que les Américains n'en ont sur les sauvages de l'Ohio ou du Mississipi.

» J'ai voulu étudier de près la physionomie de ces hommes, et grâce aux facilités qu'à bien voulu me procurer M. le gouverneur général, j'ai pu pénétrer au sein de quelques tribus établies dans le rayon de nos lignes et sous la protection de nos camps. Il me tardait d'apprendre s'il y avait quelque chose de vrai dans ces descriptions pastorales qu'on nous a faites, de temps immémorial, de la vie intérieure des Arabes; mais je n'ai pas été moins détrompé qu'on ne le serait en France, en cherchant dans nos campagnes les bergers de Florian ou de Mme Deshoulières. L'officier commandant du poste avancé de

Digitized by Google

Douera, sur la lisière du Sahel et de la Mitidja, voulut bien m'accompagner chez les Ouled-Mendil, dont il était connu, et qui sont placés, pour ainsi dire, sous la volée de nos canons. Nous nous rendîmes sans armes chez ces Arabes, après les avoir fait prévenir. A peine étions-nous arrivés, que je ne tardai point à m'apercevoir que notre visite était importune. La plus grande inquiétude régnait dans la tribu, quoique le chef fût venu à notre rencontre avec de grandes démonstrations de politesse. Toutes les femmes s'étaient hâtées de fuir et de se soustraire à nos regards, même les plus âgées, dont quelques-unes seulement se hasardèrent à revenir, en dérobant leurs figures par un mouvement de bras, pour ramener près d'elles quelques enfans glacés de terreur à notre aspect, et qui poussaient des cris aigus. En vain j'en voulus rassurer quelques-uns par des gestes bienveillans et de petits cadeaux; ils étaient agités d'une peur convulsive, et il me fut impossible d'en aborder un seul. Il y a lieu de supposer que leurs parens ne les élèvent pas dans des sentimens très-affectueux pour nous.

» Cependant, le chef de la tribu crut devoir nous inviter à entrer dans un petit enclos de pierres sèches, recouvert de broussailles, qui lui servait d'habitation, et où les notables ne tardèrent point à se rendre. On étendit des tapis, selon l'usage, et on nous offrit le café. Mais l'agitation générale était visible, et notre interprète entendit distinctement, au moment du départ, les malédictions dont nous étions poursuivis. Les mêmes scènes se sont fidèlement reproduites dans les autres tribus que nous avons visitées. Partout la même répulsion, ou plutôt l'accueil de la crainte et de l'hypocrisie. Une autre fois, il arriva à l'escorte de spahis qui m'accompagnait dans la Mitidja de s'égarer dans cette plaine, au point de perdre la trace de tout chemin praticable. Pendant les longues heures d'inquiétude que durèrent nos recherches, il nous fallut parcourir plusieurs tribus inconnues, dont aucune ne voulut nous donner la plus légère indication. A mesure que nous approchions des massifs de cactus qui les entourent, les aboiemens

Digitized by Google

des chiens avertissaient les habitans, qui se rangeaient par masses et en armes sur la lisière de leurs jardins, silencieux et menaçans, sans qu'il nous fût possible d'en obtenir, même en présence de l'escorte, un renseignement favorable. Un Arabe isolé, que les spahis firent marcher devant nous, sabre nu, nous tira enfin de ce mauvais pas. Nous n'étions pourtant qu'à cinq lieues d'Alger.

» L'incompatibilité d'humeur est bien plus prononcée contre nous de la part des Kabyles. Les Kabyles habitent, comme chacun sait, les pays de montagne de l'ancienne régence. Ils sont généralement plus actifs, plus laborieux et plus riches, mais non moins pillards que les Arabes. Eux seuls exerçent en Algérie les arts utiles, les métiers, les industries. Ils logent dans des cabanes mieux construites, dans des villages plus propres que les huttes et les douairs des Arabes. Même sous le régime du dey d'Alger, ils avaient conservé une certaine indépendance. Les tributs qu'ils payaient étaient insignifians. Non-seulement ils ne reconnaissaient pas le gouvernement central, mais même ils obéissaient avec peine à l'autorité de leurs cheiks. Il fallait assiéger chaque bourgade et y perdre des soldats quand on voulait sérieusement lever quelques impôts. Jamais ces hommes-là n'obéiront de bonne grâce à nos lois et n'entreront dans la famille coloniale. Notre civilisation doit les absorber ou les éconduire peu à peu. Ceux qui viennent à Alger y gagnent beaucoup d'argent, dont ils sont très-avides; mais ils ne tardent point à émigrer. L'Algérie française est devenue pour eux une colonie où ils ne s'arrêtent que pendant le temps nécessaire pour faire leur fortune. Qui donc conserverait l'espoir d'assujétir à nos usages et surtout à nos lois ces indomptables montagnards qui n'ont jamais supporté aucun maître, quand nous ne sommes pas encore parvenus, dans Alger même, siége de notre gouvernement, à obtenir des musulmans la simple déclaration régulière et authentique des naissances, des mariages et des décès. C'est à ces signes d'obéissance que se fait reconnaître la domination souveraine, et la

Digitized by Google

nôtre est encore tellement incomplète, que nous ne savons pas même ce qui se passe dans la capitale où elle s'exerce depuis plus de neuf ans ».

D'un autre côté, ajoute M. Blanqui, nous n'avons rien fait pour donner aux indigènes une idée avantageuse de notre civilisation ; nous ne leur présentons le plus souvent que l'exemple de la dépravation et de la débauche, car le flot qui a transporté les premiers émigrans n'était pas exempt d'écume. Les conquérans se sont beaucoup trop distingués par leurs vices. — Habitués à une vie domestique murée et susceptibles à ce point qu'ils n'osent pas même prononcer le prénom de leurs femmes devant témoin, on conçoit combien les indigènes ont dû être choqués par les étranges libertés que prenaient ceux qui prétendaient les civiliser.

» Je n'aurais eu sur ce sujet délicat que des renseignemens d'une nature banale, sans une heureuse rencontre dont M. le colonel de Lamoricière voulut bien me procurer la faveur, le jour où j'allai lui faire visite au camp de Koleah. Il manda près de lui un marabout vénéré dans la contrée, avec lequel je fus bientôt mis en rapport au moyen d'un interprète, après avoir obtenu la permission de lui adresser toutes les questions que je jugerais convenable. J'en profitai pour éclaircir plusieurs points, restés mystérieux, de la vie intime des musulmans, et en même temps pour constater les différences les plus radicales de nos idées et des leurs sur la question des femmes et de la famille. Ce dialogue a été fidèlement recueilli par mon secrétaire, séance tenante, et j'ai pensé que, malgré sa naïveté des deux parts, il ne serait pas indigne d'être soumis à l'Académie, dans un travail où il s'agit de signaler la limite des deux civilisations qu'on vient de mettre en présence. Le marabout était un homme de 36 ans environ ; il s'appelait Sidi-Mohammed.

« Etes-vous marié? lui dis-je? — Oui ; j'ai eu quatre femmes : deux sont mortes, j'ai renvoyé la troisième ; il ne m'en reste plus qu'une. — Pourquoi avez-vous renvoyé la troisième? — Parce qu'elle ne me plaisait plus. — Vous avez donc

Digitized by Google

le droit de les renvoyer quand elles vous déplaisent? — Assurément, et sans cela nous ne les épouserions pas. — Que deviennent-elles quand vous les renvoyez? — Elles retournent dans leur famille, à qui nous payons alors la moitié de la dot. — Eprouvez-vous la même affection pour toutes? — Pas toujours. — Y a-t-il quelque supériorité de l'une sur les autres? — Celle que nous aimons le mieux commande aux autres. — Et les enfans que vous avez eus de ces femmes si inégalement aimées, comment leur partagez-vous votre affection? — *Tous mes enfans sont mes enfans.* — Après votre mort, comment héritent-ils de vos biens? — Ils en héritent par portion égale; mais les filles ont davantage. — Pourquoi? — Parce qu'elles sont plus faibles. — De quelle couleur étaient vos quatre femmes? — J'avais une négresse et trois Arabes. — Est-ce que les enfans de la négresse sont admis au partage comme les autres? — Je vous ai déjà répondu que tous mes enfans étaient mes enfans : *la couleur n'y fait rien.* »

» Ici, mon marabout s'arrêta, étonné de la nouveauté et peut-être aussi de l'indiscrétion des questions que je lui adressais. Sa physionomie exprimait une sorte d'anxiété d'en subir de nouvelles. Il aspirait à flots répétés la fumée de sa pipe et me regardait fixement. Il fallut lui dire que j'étais un *thaleb*, c'est-à-dire un étudiant, un homme jaloux de s'instruire, ce qui parut le rassurer un peu et me permit de reprendre notre conversation. — « Aviez-vous vu, lui dis-je, toutes vos femmes avant de les épouser? — Je n'en avais pas vu une seule. — Mais sur quelles indications avez-vous épousé celles-là plutôt que d'autres? » Il sourit un peu embarrassé et me répondit sur-le-camp : « Il y a de vieilles femmes qui savent bien nous dire dans quelles familles se trouvent les belles filles, et alors nous les demandons. — Et si vous êtes plusieurs concurrens, qu'est-ce qui détermine le choix? — Le père donne ordinairement sa fille à celui qui apporte la meilleure dot. — Il ne consulte donc pas sa fille avant de disposer de sa main? — *Non, puisque c'est sa fille.* — Comment se célèbre le mariage? — On va

Digitized by Google

chez le cadi, qui reçoit des présens, et puis à la mosquée. — Quand compte-t-on au père la dot stipulée? — Au moment du mariage; mais on ne lui en remet que la moitié. — Pourquoi garde-t-on l'autre moitié? — Pour sûreté contre la femme. — Quel danger y a-t-il donc à courir? — La femme peut se sauver chez son père et demander le divorce. — L'accorde-t-on facilement? — Au bout de trois mois, si la femme est restée tout ce temps dans sa famille. — Et si elle a fui avec un autre homme? — Le cadi les condamne tous deux à mort, et on les exécute. »

» Pendant que nous en étions à cet article délicat, je hasardai quelques questions nouvelles qui furent accueillies sans impatience. « Quand la discorde règne entre vos femmes, lui dis-je, comment les mettez-vous d'accord? — Je raisonne d'abord avec elles, répondit-il, et au besoin je leur donne des coups. » Il accompagna ces dernières paroles d'un geste goguenard bien extraordinaire chez un saint personnage comme il avait la réputation de l'être. « En cas de divorce avec une de vos femmes, ajoutai-je aussitôt, lui rendez-vous les enfans que vous avez eus d'elle? Peut-elle les reprendre? — Jamais! *ses enfans sont à moi*, et j'en dois compte à Dieu. — Quand le ménage est en paix, qui donc soigne vos enfans? — Chacune de nos femmes soigne les siens; il n'y a point de jaloux, puisque je les aime tous. — Voyez-vous quelquefois, à titre de simple politesse, les filles ou les femmes de vos amis? — Aucun homme n'est admis à visiter d'autres femmes que les siennes, ses sœurs, ses filles et ses nièces. — Mais, en votre qualité de marabout, n'avez-vous aucun privilége à cet égard? — Aucun, si ce n'est de recevoir quelques présens les jours de noces. — En quoi consistent les présens qu'on fait à la mariée? — Voici la liste de ceux qu'a faits, il y a quelques jours, son époux à la fille du hakem de Blidah: 60 douros, un veau, 3 mesures de blé, une once de perles fines, 2 douros pour se faire teindre les doigts et les ongles, un pot de beurre fondu, une négresse pour servir la mariée. La femme n'est conduite à son mari

Digitized by Google

qu'après la réception des présens. » Notre conversation continua ensuite sur la manière de rendre la justice et sur la division des héritages ; mais je m'aperçus bientôt que le marabout rapportait à une ou deux tribus de son voisinage des usages qu'il serait imprudent de généraliser par induction, et je l'invitai à m'adresser à son tour toutes les questions qu'il jugerait utiles sur la condition des femmes et des enfans en Europe ; mais il s'abstint de m'en faire une seule, et il se hâta de partir.

. . . . . .

» D'autres causes, non moins décisives, ont beaucoup contribué aussi à paralyser les efforts plus ou moins habilement dirigés vers ce but important (la colonisation). Ainsi, les deux élémens essentiels de toute colonisation, l'eau et le bois, manquent à peu près entièrement en Afrique. On n'y trouve pas un seul de ces grands fleuves navigables qui vivifient tout sur leurs bords, et qui aident tout à la fois à contenir et à civiliser un pays.

» Il est bien important d'établir d'une manière nette et précise en quoi l'Afrique française diffère de tous les pays colonisés jusqu'à nos jours. On a rencontré dans ces divers pays des terrains immenses et inoccupés, du bois pour bâtir des habitations, des rivières pour y circuler et pour s'y maintenir : en Afrique, il faut tout porter avec soi : des vivres, des abris, du bois, et très-souvent de l'eau. Au lieu de Péruviens ou d'Indous, nous avons à combattre des hordes courageuses et guerrières ; les terrains vagues, ceux même dont nous croirions pouvoir disposer parce qu'ils semblent abandonnés, appartiennent par le parcours à des tribus entières, que notre seule présence menace de déposséder et irrite profondément. Les indigènes qui ont vendu leurs propriétés à rente perpétuelle espèrent toujours y revenir, et ceux qui n'en ont pas encore donné livraison, craignent d'être obligés de s'en séparer. Le domaine lui-même semble se dessaisir avec hésitation des terrains qu'il aurait dû prodiguer généreusement aux travailleurs actifs, au risque d'imposer sans ménagement la spéculation, tout en protégeant la culture. Sur la culture même, on ne s'est pas entendu. Nous avons fait là bien des rêves, comme nos bons

Digitized by Google

cieux à l'occasion du Potosi. Le sucre, l'indigo, la cochenille, le girofle, la cannelle, le camphre, le poivre et la muscade, nous avons cru toutes ces cultures possibles. N'avons-nous pas voulu aussi planter la vigne et faire du vin à Alger? Que dis-je, Messieurs, on en a fait, et j'en ai bu; mais cette première expérience me permet de rassurer complètement nos vignerons de la Bourgogne et de Bordeaux. »

M. Blanqui énumère en quelques mots les essais de culture qui ont été faits dans l'Algérie et indique quels en ont été les résultats.

« Plusieurs essais heureux de culture ont été faits sur quelques points, et partout où la persévérance des planteurs a été protégée par une sécurité régulière et inattaquable, les résultats les plus satisfaisans ont couronné leurs efforts. Le mûrier et l'olivier, les deux seuls arbres vraiment particuliers à l'Algérie, ont réussi admirablement dans toutes les zônes du Sahel où la culture en a été essayée. Les orangers, les citronniers et les bananiers donnent des récoltes abondantes partout où l'on peut les arroser. Je citerai particulièrement ceux que j'ai vus dans le jardin de l'hôpital du Dey, dont la force de végétation rappelait le climat des tropiques. Mais là doivent cesser nos illusions en fait de cultures spéciales. L'indigo, le poivre et la cannelle ne peuvent figurer qu'à titre de curiosités dans le catalogue de notre flore africaine. Le coton même, dont j'ai vu de vastes champs couverts dans la plaine, présentait un aspect languissant et étiolé. La canne à sucre et le cafeyer n'ont obtenu aucun succès. Le tabac seul s'est fait remarquer par la richesse de sa végétation, et, au dire des connaisseurs, par l'excellence de ses qualités. L'Algérie semble être sa patrie de prédilection; on le fauche en certains lieux comme du foin, et j'en ai remarqué de fort beaux pieds qui étaient, à leur seconde coupe, aussi larges et aussi élancés qu'à l'époque de la première. De nombreuses tentatives ont été faites à diverses reprises pour naturaliser autour d'Alger la plupart des végétaux de la Guyane. Un de nos agronomes les plus zélés, M. le

Digitized by Google

conseiller d'état Macarel, a confié aux soins de la Société coloniale plusieurs caisses de graines d'arbres exotiques qui ont parfaitement levé, mais dont le succès *productif* ne me paraît pas devoir répondre à ce qu'en attendait son patriotisme éclairé. »

L'auteur se plaint amèrement du système de douane qui a été importé dans nos possessions d'Afrique ; il regrette que nous n'ayons pas adopté pour notre colonie le large système de la liberté commerciale, ainsi que l'ont fait les Anglais à Singapore.

« Les importations se sont élévées en 1836, dans toute l'Algérie, à la somme de 33 millions sur lesquels la douane a prélevé un impôt d'environ un million de francs. Il est évident que ce million a été retranché aux moyens d'action de la colonie et qu'il a dû diminuer d'une somme égale le montant de ses ressources. Cette perception a contribué à la hausse des prix de tous les objets de consommation, dans un pays où la tendance naturelle devait être au contraire de les faire baisser. Certes, quand l'intérêt légal est fixé à 10 p. 100 et l'intérêt réel à plus de 15 p. 100 à Alger, on ne comprend pas un système d'économie politique qui a pour résultat d'aggraver cet état de choses et d'augmenter la cherté des capitaux en limitant la concurrence commerciale. L'intérêt de la production française ne consistait pas à faire vendre quelques cotonnades de Rouen ou de Lille à Alger, mais d'ouvrir cette colonie au commerce du monde. Et puisqu'il faut le dire, ces cotonnades de France qu'on voulait protéger, ont cessé de se vendre et sont remplacées chaque jour par des produits étrangers, malgré le droit différentiel, qui est ainsi devenu une simple amende imposée aux consommateurs algériens. Nous ne vendons à Alger, en grandes masses, que nos vins de Provence ; mais nous en vendons d'une manière effrayante et qui peut donner aux amis de la tempérance une juste idée de la nature du progrès social qui s'opère dans notre colonie. Ainsi, la consommation de cette denrée a été de près de

Digitized by Google

1,200,000 fr. en 1835, de 3 millions en 1836, de près de 4 millions en 1837, de 5,320,000 fr. en 1838, et elle dépassera le chiffre de 6,500,000 fr. en 1839. En rapprochant de ce chiffre celui du mouvement de la population, on s'aperçoit qu'elle a doublé seulement depuis 1835, tandis que la consommation des boissons s'est élevée au quintuple. Si cette disproportion devait continuer de s'accroître en même temps que la colonisation reste stationnaire, Alger ne serait dans dix années d'ici qu'un immense cabaret, indigne du sang glorieux versé pour sa conquête. »

Après avoir suivi M. Blanqui dans les intéressans détails qu'il a donnés sur la province d'Alger, accompagnons-le dans celle de Constantine :

» Mon opinion bien arrêtée est que la possession de Constantine n'ajoute rien à l'importance de notre établissement en Afrique, et que son effet immédiat a déjà été de paralyser le développement de la ville de Bone. Bone est en pleine décadence depuis la fondation de Philippeville sur les ruines de Rusicada. S'il m'était permis de comparer les petites choses aux grandes, je dirais qu'il arrive à l'ancienne Hippone ce qui menace le cap de Bonne-Espérance, depuis que le commerce a retrouvé le chemin de la mer Rouge. On prend la voie la plus courte : il y a 40 lieues de Bone à Constantine, et l'on n'en compte que 20 de Constantine à Philippeville. Ainsi, en admettant même que la ville de Constantine devienne un jour le centre d'un grand mouvement commercial, cet avantage fort douteux aura été acheté par la ruine d'une cité plus accessible à nos colons et qui commençait à prospérer ; mais il est bon, avant tout, de savoir ce que c'est que Constantine : hâtons-nous donc d'y arriver. La route qu'on suit aujourd'hui aboutit au golfe de Stora, qui est le port de Philippeville. Je dois dire à l'Académie que c'est un affreux cloaque que cette bourgade de Philippeville, et dont l'emplacement, excellent sans doute sous le point de vue militaire, m'a semblé l'antipode de toute fondation coloniale. Il n'y a pour toute *aiguade*

Digitized by Google

qu'un seul puits creusé par nos soldats, et qui a besoin d'être gardé pour qu'on ne se dispute pas jusqu'à effusion de sang le peu d'eau médiocre qu'il renferme.

. . . . . .

» Il y a dans la vue des lieux, pour qui sait les observer avec attention, quelque chose de plus éloquent que toutes les confidences de la science et les séductions de l'imagination. C'est là, c'est dans ce grand livre de la nature ouvert aux économistes comme aux poètes, que j'ai cherché à découvrir la vérité sur la question de Constantine. Mes yeux ne pouvaient se détacher du spectacle dont ils étaient témoins; je dévorais du regard ces immenses solitudes, d'une physionomie majestueuse et tourmentée, qui s'étendaient vers un horizon sans bornes, le plus souvent sans un seul arbre, sans un buisson pour reposer la vue. De temps en temps une chaleur brûlante parcourait ces steppes crevassées, en excitant une soif ardente que nul ne pouvait satisfaire. Le soir, on arrivait aux camps, où nous trouvions des fossés, des canons, des chevaux de frise, comme s'il y avait des ennemis à craindre dans un espace aussi complètement abandonné, en apparence du moins, par l'espèce humaine. Mais de la colonisation, de la richesse, des productions, je n'ai rien vu nulle part, si ce n'est des troupeaux.

» Tel est, en effet, l'aspect général de la campagne entre Stora et Constantine. Il n'y a pas un seul hameau, pas un seul douair de quelque importance. On marche souvent pendant cinq heures sans trouver une seule plante, fût-ce de l'ortie ou du chardon. Qu'on se figure une mer agitée, dont les vagues se seraient solidifiées tout-à-coup avec leurs croupes onduleuses et prolongées jusqu'à perte de vue : voilà le caractère général des terres dans la province de Constantine. Quelques rares torrens laissent à peine suinter, durant l'été, de l'eau verte et croupie sur un fond de cailloux. Deux ou trois oasis égarées dans ces affreuses solitudes y représentent seules la nature vivante; tout le reste est nu, inanimé, dépouillé. Ce n'est pas que la terre manque à l'homme et soit de *qualité*

Digitized by Google

inférieure : au contraire, elle est partout grasse et féconde, et ses couches épaisses qui se couvrent d'herbe au printemps nourriraient une végétation admirable; mais c'est l'homme qui manque, et surtout un système de culture moins hostile que le parcours au reboisement. Nous ne réparerons pas en quelques années l'œuvre de destruction de vingt siècles. On a vu la lenteur de nos essais autour d'Alger même, et leur peu de succès dans la Mitidja ouverte à nos colons : qu'on juge de la hardiesse d'une entreprise qui embrasserait le désert et qui multiplierait les difficultés comme un moyen de les résoudre ! Tel apparaît au premier abord le système né de l'occupation de Constantine; mais on y a fait un amendement qui en modifie profondément le caractère, et dont il convient d'examiner la portée.

» La province de Constantine a été placée sous une administration tout-à-fait différente de celle de nos autres possessions en Afrique. On y a respecté l'ancienne constitution civile du pays, et l'entrée en a été interdite aux colons européens. Nous y commandons par l'intermédiaire des autorités indigènes, auxquelles nous avons donné l'investiture du pouvoir qu'elles exercent. Nous occupons la capitale et plusieurs points fortifiés; on nous paie des tributs; on nous fournit des contingens d'hommes. Les proconsuls indigènes portent le nom de *kalifats*, et nous ne leur avons ravi de leur ancienne autorité que le droit d'ordonner des exécutions à mort. La ville même de Constantine est administrée par un *hakem*, espèce de magistrat municipal, qui relève de notre commandant supérieur et qui demeure seul chargé des intérêts de ses concitoyens. On leur a fait prêter à tous serment sur le koran. Ils sont tenus de lever l'impôt pour le compte de la France, au moyen du tiers environ de la recette brute qui leur est accordée pour frais de perception; mais l'ensemble de ces revenus, qui s'élevait, sous le régime antérieur à la conquête, à la somme de cinq millions de francs, est réduit aujourd'hui à très peu de chose. Les propriétés de l'ancien beylick ont été adjugées à l'état et for-

Digitized by Google

ment, avec celles qu'on a mises sous le séquestre, une réserve coloniale de la plus haute importance pour le jour où il conviendrait à la France d'ouvrir cette vaste province à l'activité européenne. En un mot, Constantine est restée ce qu'elle était avant la conquête; elle a échappé aux misères de l'agiotage, aux excès de l'usure et à l'influence des cabarets algériens. Il n'y a pas encore d'huissiers ni de papier timbré. C'est quelque chose, mais ce n'est pas là une colonie; c'est un point fortifié, rien de plus.

» Tant que durera cet état provisoire, tant que cette vaste province sera ainsi séquestrée, nous n'aurons qu'une question à faire, c'est celle de savoir combien il en coûte à la France pour tenir sous la clé huit ou dix postes d'une utilité militaire et politique fort contestable. Un tel dépôt n'est pas assez précieux pour en payer la garde aussi chèrement. Si nous colonisons, il faut plusieurs siècles; il faut faire venir de l'eau et du bois; dans ce cas, pourquoi nous étendre? Si nous ne colonisons pas, l'intérêt politique exige-t-il que nous dépensions tant d'argent et tant d'hommes pour garder des espaces immenses que leur solitude même rendait inoffensifs pour nous? Que faisons-nous de Milah, de Jimmilah et de Sétif? Est-ce le mont Atlas que nous voulons mettre en prison? Et quelle solidité nous offrent les maillons d'une chaîne séparés par des intervalles de dix lieues? A quoi servent, d'ailleurs, des gardefoux, où personne ne passe? Voilà la grande erreur de Constantine : l'extension indéfinie, ruineuse et stérile de l'occupation; la mort sans but, la dépense sans espoir, le désert pour conquête. Constantine elle-même était déjà une position bien excentrique, bien en flèche, pour me servir d'un terme militaire; elle nous entraînait loin du bord de la mer, où nous sommes toujours sûrs d'être les maîtres, parce que nous y serons aisément ravitaillés jusqu'à ce que le pays nous nourrise; mais enfin, c'était une tête de pont sur l'Afrique centrale, un observatoire d'où la vue porte loin, une localité symbolique dont la possession pouvait consolider notre influence

Digitized by Google

sur les indigènes. Il ne fallait pas de si tôt dépasser cette limite extrême, et aventurer dans les déserts de nombreux bataillons. A Alger, ce sont les colons qui ont couru trop vîte, à Constantine, c'est l'armée.

» Le magique nom de Constantine a exercé une véritable fascination sur nos esprits. Nous l'avons trop jugée avec nos souvenirs classiques, et sous la préoccupation des grands événemens dont elle fut le théâtre il y a bientôt deux mille ans. On eût dit que nous ne voulions la conquérir que pour avoir le plaisir de la voir. Les plus graves espéraient que sa possession pourrait nous être utile; les plus ardens s'écriaient: « Qu'importe! allons toujours; la ville de Massinissa vaut bien la peine d'être prise d'assaut ». Un beau jour donc elle fut prise, et au lieu d'une cité puissante, riche et véritablement influente, comme l'était Alger quand elle subit le même sort, nous n'avons trouvé qu'un amas d'habitations immondes, à moitié renversées ou ébranlées par le feu de nos batteries, une vraie capitale de barbares, où nous n'avons pas même aujourd'hui de quoi loger tous nos malades. Elle est située au sommet d'un rocher, à la manière des aires de vautour, et cernée de tous côtés, hors un seul, par le fameux torrent qui roule dans un gouffre de 800 pieds de profondeur ses eaux crues et impotables. Une oasis de quelque étendue, perfide et belle comme les jardins d'Armide, annonce son approche; on traverse une foule de jolies plantations mêlées de prairies arrosées et toujours verdoyantes, même au cœur de l'été, et après une montée rapide qui dure plus d'une heure on se trouve à l'entrée d'une mauvaise petite ville méridionale, bâtie en pisé, couverte en tuiles d'une teinte monotone et grisâtre, étrange à voir, horrible à habiter.

» L'arrivée du prince royal et du cortége de troupes qui marchaient à sa suite avait attiré hors des murs la population tout entière, au nombre d'environ dix mille âmes. L'attitude de ces spectateurs si nouveaux pour nous était calme et décente; mais leurs vêtemens délabrés portaient l'empreinte de la misère,

Digitized by Google

dont l'aspect intérieur de la ville allait bientôt nous donner une plus juste idée. Nous nous arrêtâmes un moment dans un pieux recueillement devant la brèche teinte du sang de nos braves, au pied du minaret témoin de leurs exploits; et puis, il nous fallut défiler un par un dans les ruelles étroites où le terrain avait été si vaillamment disputé, à deux ans de distance, jour pour jour. Quelques arceaux romains et cinq ou six pierres chargées d'inscriptions nous avertirent seuls qu'un peuple puissant nous avait précédés. La physionomie de la population était bienveillante; les femmes même avaient pris part à cette fête, car c'en était une, et qui m'a permis d'apprécier beaucoup de détails d'un intérêt social. Mais quelle tristesse il était facile de voir au fond de ces démonstrations empressées! Certes, les habitans de Constantine ont eu beaucoup à se louer de l'humanité de nos soldats; notre gouvernement est plus doux, même dans ses rigueurs, que ne le fut jamais celui d'Achmet; et pourtant Constantine est aujourd'hui désolée, ébranlée jusqu'en ses fondemens comme par un tremblement de terre, et nos espérances de commerce, de caravanes, s'évanouissent comme tant d'autres se sont évanouies! Quel avertissement pour nous arrêter, au moins sur la route périlleuse des conquêtes! car combien faudrait-il de victoires semblables pour nous ruiner? Constantine redeviendra un avant-poste le jour où nous aurons établi en Afrique un système raisonnable d'occupation.

» J'ai eu l'occasion bien précieuse pendant mon séjour dans cette ville d'y trouver réunis les personnages les plus importans de la province, qui étaient venus présenter leurs hommages à M. le duc d'Orléans. La plupart de ces hommes étaient remarquables par leur bonne tenue et par leur exquise politesse. C'est une race bien supérieure aux Arabes de la province d'Alger, par le caractère distingué de ses traits et de ses manières. Les décorations qui leur furent distribuées paraissaient les flatter beaucoup plus que les présens considérables dont ils venaient d'être comblés. *Je servirai la France pour l'honneur*,

Digitized by Google

dit l'un d'eux au prince, en recevant un sabre de sa main. Tous les autres trouvèrent des mots simples et convenables à mesure qu'ils étaient présentés. Quelques pères étaient venus, accompagnés de leurs fils, parmi lesquels on remarquait des hommes dignes du pinceau de Raphaël. Ce fut pour nous un spectacle touchant de voir avec quel respect mêlé de tendresse ces jeunes gens se tenaient à distance de leurs pères, et aussi avec quelle expression de sollicitude indicible ceux-ci cherchaient à faire distinguer leurs enfans. Dans le peu de paroles qu'il me fut permis d'échanger avec eux (les interprètes sont trop rares en Afrique), j'ai pu me convaincre de l'immense progrès que la fusion avait déjà fait à Constantine, et je n'hésite pas à considérer ce résultat comme aussi honorable pour M. le gouverneur-général que la prise même de la ville. C'est, selon moi, le fait le plus décisif qui se soit manifesté en Afrique depuis la conquête de 1838, et celui-là seul suffirait pour nous assurer complètement sur son avenir. Nous aurons donc mieux réussi jusqu'à ce jour sur les points où il n'y a pas eu de colons, que sur ceux où il se sont établis; singulier contraste, qui s'explique par la nature particulière des indigènes de la province de Constantine, et par l'excellente discipline maintenue dans l'armée.

» Si, comme tout nous porte à l'espérer, malgré les événemens qui viennent d'éclater, cette partie de nos possessions demeure entièrement paisible, un grand problème aura été résolu, et les inconvéniens résultant de l'occupation de Constantine, de son éloignement de la mer, de la mortalité des camps, disparaîtront peu à peu, à mesure que notre autorité s'affermira. Les kalifats que nous avons installés ont intérêt à nous rester fidèles; ce sont de véritables feudataires dont la fortune et la vie dépendent du maintien de notre suzeraineté. Nulle querelle n'est à craindre entre les indigènes et nos colons, puisque ceux-ci sont encore exclus du territoire conquis, sauf les habitans de Philippeville, assujétis d'ailleurs au régime militaire, et qui végètent à l'état de siége. Si Dieu veut que

Digitized by Google

nous retirions nos troupes des inutiles camps épars jusqu'à trente lieues de Constantine, nous pourrons continuer la grande et belle expérience heureusement commencée par M. le maréchal Valée. Il nous restera sans doute à améliorer les logemens de nos soldats, à assainir Philippeville ou plutôt à la rebâtir sur un plan raisonnable, et à y créer une autorité civile. A mesure que cette bourgade nouvelle acquerra de l'importance, on comprendra la nécessité de ne plus déléguer à un commandant de place les fonctions de juge consulaire, d'officier de l'état civil, et une infinité d'autres aussi incompatibles avec sa profession. On jugera, sans doute, aussi très-urgent de débarrasser la ville de Constantine des monceaux d'immondices dont elle est infectée. Ce que nous avons vu à cet égard dépasse toute imagination. Des milliers de cadavres d'animaux forment autour de cette ville comme un vaste charnier d'où s'exhale une odeur méphitique, et sur lequel planent incessamment des nuées de corbeaux, d'aigles et de vautours, à peine assez nombreux pour en dévorer les débris.

» Dans l'hypothèse très probable de la réussite définitive du système adopté dans la province de Constantine, les habitans reviendront peu à peu à leurs anciens travaux, et les revenus publics levés en notre nom par les kalifats pourront se rapprocher du chiffre qu'ils avaient atteint, avant l'epoque de la conquête. Nous en avons déjà la preuve dans l'accroissement très-rapide des exportations de bestiaux et de cuirs par le port de Stora. Bone aurait sa part de profits dans cette rénovation productive; mais il deviendra nécessaire de dédommager les habitans, par la franchise du port, de l'abandon de la route de Constantine qui passait naguère par leurs murs. La France peut dont espérer que le sang glorieux versé pour la conquête de cette ville ne sera pas perdu. Peut-être, en considérant froidement les choses, eût-il mieux valu qu'on se fût abstenu d'aller à Constantine; car même en supposant le succès absolu du système appliqué à l'administration de cette province, nous n'en retirerons jamais la totalité des frais qu'elle nous coûte.

Digitized by Google

Mais ce sera déjà beaucoup que d'avoir réussi à fonder en Afrique un état politique régulier, où l'on ne coupe plus de têtes; et si la sécurité n'est pas encore aussi complète que nous pouvons l'espérer, elle trouve du moins un commencement de garantie dans la responsabilité des chefs de tribus. J'ai traversé la province de Constantine, à mon retour, avec une simple escorte de huit hommes.

. . . . . .

» Deux systèmes se trouvent donc en présence dans nos possessions d'Afrique : celui que je viens d'esquisser et qui semble en voie de succès, et celui qui a porté de si tristes fruits dans Alger; l'un, fondé sur l'exploitation des indigènes par eux-mêmes, avec l'aide de quelques troupes, à la manière des Anglais dans l'Inde; l'autre, qui consiste à substituer les colons européens aux naturels, comme ont fait les Américains des Etats-Unis, en expulsant peu à peu les Peaux-Rouges. Quelque peu avancées que soient ces grandes expériences, elles méritent de fixer au plus haut degré l'attention de nos concitoyens; non qu'il s'agisse de constater la supériorité de l'une sur l'autre ou le mérite relatif qu'elles peuvent avoir. Il est très probable, au contraire, qu'elles seront employées exclusivement, l'une à Constantine et l'autre à Alger, parce qu'elles ne conviennent pas également à des populations différentes et à des précédens compliqués. Le succès de celle qui a été tentée à Constantine est dû à ce que le système y a été importé de toutes pièces, sans aucun alliage d'élémens disparates, et suivi avec fermeté par le même homme, sans résistance, sans contraditions. A Alger, il a fallu accepter toutes les successions sous bénéfice d'inventaire, et vivre au jour le jour, tantôt avec les Arabes, tantôt sans eux, mais surtout avec des colons impatiens, malheureux, toujours prêts, comme nous le sommes habituellement en France, à imputer leurs propres fautes et même leurs torts au gouvernement, comme si les gouvernemens pouvaient départir à haute dose à chacun l'intelligence, la sagesse et la moralité. »

Digitized by Google

Association Lilloise

POUR L'ENCOURAGEMENT DES LETTRES ET DES ARTS

DANS LE DÉPARTEMENT DU NORD.

Séance publique du 14 décembre 1839.

RAPPORT

DE M. HENRI BRUNEEL,

MEMBRE DU CONSEIL ADMINISTRATIF.

MESSIEURS,

C'est aujourd'hui pour la seconde fois que le conseil administratif de l'*Association lilloise* me défère le périlleux honneur de vous rendre compte d'une de ses mesures les plus importantes. Il s'agit de cette décision prise dans la séance du 31 août 1838, en vertu de laquelle l'*Association* acquiert, chaque année, un certain nombre d'exemplaires des productions les plus remarquables récemment publiées par des auteurs nés ou domiciliés dans le département du Nord, ou seulement membres correspondants de la société ; et de plus ordonne qu'un rapport sur le mérite de ces ouvrages soit présenté en séance solennelle, comme une marque d'honneur, un témoignage public de la sympathie que l'*Association lilloise* accorde à ces livres et à leurs auteurs.

Digitized by Google

Or, le jour de l'ovation littéraire a lui pour les élus de cette année, et mes collègues ont voulu que je fusse, cette fois encore, l'organe de leur justice distributive.

De prime abord, je l'avoue, la liste des ouvrages à signaler rassure par sa brièveté; mais il y a là certains écrits dont la savante gravité me fait peur..... pour moi d'abord, ensuite quelque peu pour mon auditoire aussi. Toutefois, un dernier espoir reste à mon incapacité : c'est que vous n'oublierez pas, quoiqu'il puisse vous en coûter, que c'est une tâche imposée, un devoir que je remplis ici.

Voici venir en première ligne un livre dont la lecture n'a été pour nous, d'un bout à l'autre, qu'un long étonnement : son format, son titre, sa préface, tout en cet écrit respirait l'humble modestie d'un auteur qui ne croit offrir à son public qu'un faible essai, une *notice* (comme il l'intitule lui-même) sur quelques considérations historiques ; et en fermant le livre, nous sommes resté convaincu que sous cette mince brochure se cachait un travail consciencieux et complet, une belle, une digne page d'histoire.

L'auteur des *Lois historiques*, (1) M. Tailliar, de Douai, entre de plein pied dans le Vme siècle ; il prend son lecteur par la main et le conduit droit au Bethléem de la civilisation, au berceau des sociétés modernes; de là, il lui fait écouter au loin le fracas immense de l'empire Romain qui s'écroule ; il lui montre du doigt, descendant le long des bords du Rhin et des rives du Danube, ces avalanches de barbares auxquels un esclave fugitif du Latium a appris peut-être que, sous un ciel privilégié des

(1) In-8°, Douai, 1839.

dieux, s'élève une ville puissante, toute gorgée des dépouilles des nations, et qui, délaissant leurs climats de glace et leurs déserts sans bornes, viennent se chauffer au beau soleil d'Italie et prendre leur part à la sanglante curée du vieux monde en dissolution.

Puis, aux cris de la civilisation romaine égorgée, à la lueur des torches incendiaires que les Goths, les Huns, les Vandales, promènent sous les portiques du Forum, il fait apparaître, comme un phare sauveur, le jeune flambeau du christianisme qui, éclairant sans distinction vaincus et vainqueurs, Romains et Barbares, conduit tout ce cahos de peuples amoncelés dans le port commun de la civilisation chrétienne.

Oui, Messieurs, laissez-moi le redire encore : M. Tailliar vient d'expliquer, en quelques pages, le drame le plus saisissant dont Dieu ait offert le spectacle à la terre.

Mais sur la route que nous poursuivons, une autre surprise nous était réservée : Deux livres se rencontrent ici dans la seule et même époque ; l'un en est l'histoire (et vous venez d'entendre quelle histoire !), l'autre en est le poëme, et vous comprenez maintenant tout ce qu'il peut y avoir de poésie amassée dans l'ère que nous venons d'indiquer. Sous la plume de M. Tailliar ce sont des êtres collectifs, des peuples qui se meuvent et agissent ; dans le livre que M. Brasseur, de Bourbourg, a intitulé *le Sérapéon*, (1) c'est la vie intime, ce sont les mœurs privées du même temps qui se traduisent par une action attachante et pleine de vérité. Du reste, maintenant comme tout à l'heure, c'est toujours la même trinité d'éléments qui procède à l'enfantement des sociétés modernes. L'élément romain se trouve ici personnifié en un vieux Quirite, administrateur intègre, habile rhéteur, qui emploie tout son patriotisme, toute son éloquence à défendre les dieux qui s'en vont ;

(1) In-8°, Paris, Delescourt, 1839.

Digitized by Google

en face de lui, apparaît l'élément chrétien, dignement représenté par l'évêque Théophile, par St Ambroise, et par cet intrépide confesseur de la foi naissante, par Didyme l'aveugle; quant à l'élément barbare, le glaive d'Alaric s'est chargé lui-même de l'imprimer en caractères de sang dans cette lutte gigantesque.

La sédition d'Alexandrie, le massacre de Thessalonique, la procession et le sacrifice en l'honneur du dieu Sérapis, puis Cécilia, cette jeune vestale, qui se met à douter du paganisme en le voyant souillé de cruauté et de corruption, et qui se fait chrétienne pour être une seule fois entrée dans un hôpital chrétien..... ce sublime courage des martyrs, cette stupide férocité des bourreaux, ce premier autel du vrai Dieu qui s'élève pur et chaste en regard de ce dernier temple de l'idolâtrie qui s'écroule dans son impudicité, tout cela rendu avec un sage atticisme, une sorte de vernis homérique, voilà *le Sérapéon* de M. Brasseur, voilà le livre qui revendique avec l'œuvre de M. Tailliar une glorieuse fraternité.

Allez! jeunes écrivains du Nord, marchez toujours ainsi de pair, unis par le talent, unis par la conscience; suivez jusqu'au bout cette carrière de beaux sentiments, de nobles convictions; et jamais, dans notre vieille Flandre, il ne manquera des cœurs pour vous apprécier, des mains pour vous applaudir.

A mesure que nous avançons dans l'accomplissement de notre tâche, il nous vient à la pensée que les écrivains élus par l'*Association lilloise* se sont donnés le mot pour nous épargner la peine de chercher nos transitions. Il semble vraiment qu'il y ait un lien nécessaire, une succession de parenté entre toutes ces œuvres de gens de cœur; car pour passer du *Sérapéon* au livre qui le suit, il nous suffit maintenant de longer les siècles et de marcher avec le monde.

Digitized by Google

Et en effet, descendons dans cette Gaule, notre patrie, qui déjà n'est plus une province romaine ; laissons-y, pendant six siècles, les chefs du peuple Franc asseoir leur domination au milieu de luttes sans fin, de guerres continuelles ; et quelque jour, nous surprendrons ces géants bardés de fer, appuyés sur leur grande épée de bataille, écoutant avec avidité les merveilleux récits des trouvères ; nous verrons ces barbares d'hier abandonner l'*angon* et la *framée* pour les armes courtoises des tournois ; et fléchir humblement le genou devant la reine de beauté qui préside aux cours d'amour.

C'est qu'un nouvel élément de civilisation a surgi du sein du moyen-âge : la femme ! La femme dont un Dieu a voulu naître, et qui dès-lors n'a pu demeurer une simple esclave présidant aux soins domestiques, la femme qui, montée enfin au rang de compagne de l'homme, emploie ses premières forces, sa première influence sur ces rudes soldats, à assouplir leur cœur par l'amour, à former leur esprit par la poésie.

Ainsi naquirent la chevalerie et le *gai savoir*.

Je vous le disais bien, Messieurs : nous voici tout naturellement arrivés aux *Trouvères de Flandre* (1) de M. Arthur Dinaux, de Valenciennes.

Or, c'est là, pour nous autres Flamands, une œuvre de patriotisme s'il en fut ! La haute réputation des troubadours provençaux a maintenant en face d'elle sa digne rivale, la gloire des ménestrels de Flandre ! Puis encore, il nous est doux de lire dans ce livre, comment nos vieux suzerains accueillirent la littérature naissante ; comment, au douzième siècle, le comte Philippe d'Alsace ouvrit ses bourgs et ses villes aux trouvères que Philippe-Auguste chassait de son royaume ;

(1) In-8o, Valenciennes, Prignet, 1839.

Digitized by Google

comment, un siècle plus tard, un autre de nos comtes, le fils de Marguerite de Constantinople, messire Guillaume de Dampierre, cette fleur de chevalerie morte si jeune, hélas ! au tournoi de Trazegnies, attira au pays de Flandre la Sapho du moyen-âge, la célèbre Marie de France, qui paya de ses plus beaux vers cette généreuse hospitalité.

Je n'en finirais pas s'il fallait ici passer en revue toutes les renommées littéraires de la Flandre au moyen-âge; il y a là trente noms de poëtes dont M. Arthur Dinaux rapporte les vers et trace savamment la biographie. Toutefois, je puis vous dire en passant, que la ville de Lille est noblement représentée dans cette pleïade poétique; Jacquemars Giélée, Jean Frémaux, Pierre-le-Borgne, Richard de l'Isle, sont de glorieux noms à citer. Il y eut aussi une femme parmi les poëtes lillois du XIIIe siècle : Marotte Dregnau (sans doute *des Reigneaux*) dont on n'a encore retrouvé qu'un seul couplet. Au rebours de la plupart des rimeurs qui célèbrent de préférence le printemps et la verdure, Marotte Dregnau, elle, ne chante que l'hiver, le grésil et la gelée; serait-ce par hasard une épigramme contre la température de son pays ?

Le temps me manque pour vous parler aussi de ces grandes épopées romanes où toute action d'éclat, toute prouesse de valeur, s'explique par un vœu de religion, par une *emprise* d'amour. C'est-là surtout que se trouve empreinte l'imposante et chevaleresque physionomie du moyen-âge, de cette époque où les barons chrétiens quittaient femmes, enfants, puissance, fortune, pour aller combattre et mourir sur le tombeau du Christ, de cette époque où, bravant mille morts sur le champ de bataille de Mansourah, le comte de Soissons s'écriait dans la mêlée : *Par la greffe Dieu, nous parlerons encore de cette journée, en chambrée devant les dames !*

Alors tout était foi et poésie; aujourd'hui que le positivisme règne, la foi et la poésie se sont réfugiées dans quelques cœurs

Digitized by Google

d'élite d'où elles s'exhalent de loin à loin, comme un touchant souvenir des temps anciens..... Dieu l'a bien voulu, les trouvères de Flandre ne sont pas morts sans postérité; et de nos jours, nous leur savons une noble fille qui a recueilli en son âme leur glorieux héritage. Muse craintive et chaste, elle s'est assise, pour chanter, au foyer domestique. La famille, voilà son poëme! et chacun de ses chants est une vertu de femme.

C'était une pieuse enfant, aimant d'adoration sa bonne et vieille mère, et elle disait :

Qui soutenait ma tête et retenait ma vie,
Quand mon berceau brulait de mes fièvres d'enfant?
Qui promettait le monde à ma rêveuse envie?
C'est ma mère... Une mère à toute heure est suivie
D'un ange à la main pleine, au rire triomphant!
. . . . . .
. . . . . .
La mère, n'est-ce pas un long baiser de l'âme,
Un baiser qui jamais ne dit *non* ni *demain*?
Faut-il ses jours? Seigneur! les voilà dans sa main;
Prenez-les pour l'enfant de cette heureuse femme...

C'était encore une aimante sœur; et, tout chantant, elle se comparait, elle et sa sœur, à deux roseaux unis dans leur faiblesse :

Deux roseaux dans les airs entrelaçaient leurs jours
Et leurs nuits; ils pliaient, ils balancaient leur tête
Ensemble; agenouillés aux pieds de la tempête,
Ils ne faisaient qu'un pour être à deux toujours...
. . . . . .
. . . . . .
Leurs nœuds entrelacés dans l'eau se déchirèrent:
Du roseau qui s'en va les racines pleurèrent.
Enhardi de frayeur, l'autre voulut courir;
Il tomba: tomber seul, c'est tomber pour mourir...

C'était, oh! mais c'était surtout une femme au cœur tout palpitant d'amour maternel; et la voilà qui balance sur ses

Digitized by Google

genoux son pauvre enfant endormi, en murmurant bien bas de sa voix câline :

Si l'enfant est sage,
Sur son doux visage
La vierge se penchera,
Et longtemps lui parlera.

Si mon enfant m'aime,
Dieu dira lui-même :
J'aime cet enfant qui dort ;
Qu'on lui porte un songe d'or...

Puis, comme toutes les douces croyances sont les compagnes inséparables des vertus de famille, cette femme ne saurait passer devant une sainte image, devant une pieuse tradition, sans les chanter à leur tour.

Agenouillée aux pieds de l'humble madone des champs, on l'entend répéter :

Un pauvre l'a trouvée
Au fond d'un ravin creux ;
Et Dieu l'a conservée
Aux autres malheureux....

Comme encore on lui avait enseigné cette poétique et consolante croyance de l'Ange gardien, elle se prit à chanter :

Nous avons tous notre ange et je tiens de ma mère
Qu'on ne marche pas seul dans cette voie amère.
Le rayon de soleil qui passe et vient vous voir,
L'haleine de vos fleurs que vous buvez le soir,
Un pauvre qui bénit votre aumône furtive,
Dont la prière à Dieu s'achève moins plaintive,
La fraîche voix d'enfant qui vous jette : bonjour !
Comptez que c'est votre ange et votre ange d'amour...

Mais fermons bien vite ce livre, de peur qu'à la vue de tant d'harmonieuses perfections, il ne nous prenne envie de citer encore. Seulement vous saurez que ce trésor de poésie s'inti-

Digitized by Google

tule : *Pauvres fleurs*, (1) et que c'est Mme Desborde Valmore, de Douai, qui nous fait ainsi croire de sa foi, aimer de son amour et pleurer de ses larmes.

Voici que nous touchons enfin au terme de cette trop longue revue ; un seul livre me reste à mentionner ; mais pour ce livre, ce n'est pas une froide analyse que je voudrais vous faire ; tenez, laissez-moi plutôt vous conter son histoire.

Dans ce temps-là, s'agitait à Paris une forte et chaleureuse intelligence que le hasard avait jetée, parmi la presse militante, sur ce champ de bataille du journalisme où les épées et les convictions s'émoussent à force de se heurter et de combattre. C'était un noble et digne jeune homme dont le cœur cherchait une vérité pour s'y dévouer, une foi pour s'en faire le martyr ; mais son heure n'était pas venue, et en attendant il dépensait sa brûlante énergie dans ce pugilat quotidien de scepticisme et d'ambition. Un jour, l'athlète prit son état en dégoût : l'arène, le cirque, les spectateurs, tout lui déplut à la fois ; il eut soif d'un autre air, d'un autre ciel, pour y retremper ses forces et sa pensée.... Justement un de ses amis partait pour Rome : — Autant aller là qu'ailleurs, pensa-t-il, bien qu'aujourd'hui tout le monde revienne de Rome.

La veille de leur départ, cet ami, ce compagnon de voyage, homme d'intelligence aussi, mais qui déjà n'attendait plus que sa conviction lui vînt, mena notre jeune publiciste dans une sainte maison de la rue de Sèvres, où des enfants apprenaient le savoir du monde et l'amour de Dieu, cette science du ciel. Un vénérable prêtre y reçut les adieux des pèlerins, et leur promit sa prière et celle de ses enfants. Ils partirent.

Arrivés à Marseille, il leur fallut se risquer sur cette mer que tous deux ils n'avaient encore bravée que du rivage.

Dieu les attendait à cette épreuve.

---

(1) In-8°, Paris, Dumont, 1839.

Digitized by Google

A peine sorti du port, le navire fut assailli par un gros temps qui même aux yeux des plus expérimentés pouvait passer pour une tempête. La Méditerranée s'était prise d'une de ces belles colères qui glacent le blasphème aux lèvres des matelots et font venir des terreurs d'éternité aux cœurs les plus endurcis. Le champion des luttes politiques était brave entre tous : et pourtant une irrésistible frayeur s'était fait jour dans son âme. Attaché de tous ses membres au bastingage, il écoutait le sifflement du vent, regardait plier la mâture et mesurait d'un œil hagard ces montagnes qui se dressaient, ces précipices qui se creusaient tour-à-tour devant la proue. En ce moment solennel, il aperçut, debout contre le grand mât, l'œil fixé au ciel, les bras croisés sur la poitrine, son ami dont l'air et la contenance révélaient une parfaite sécurité. D'où peut venir à cet homme aux mœurs timides, au caractère si doux de sa nature, cet imperturbable sang-froid, cette intrépidité surhumaine, pensait-il? et notre jeune voyageur se traîna vers son ami à travers les cordages et les agrès épars sur le pont, pour essayer de retremper son courage au sien, et lui demander surtout le mot de cet énigme d'héroïsme. Lorsqu'il fut près de son compagnon et qu'il l'interrogea, celui-ci tendit un doigt vers le nord et répondit en souriant : — Il ne saurait nous arriver malheur ; on prie pour nous en ce moment au couvent de la rue de Sèvres.....

Ce fut la voix de Dieu se révélant lui-même ! ce fut le torrent de lumière qui renversa St Paul sur le chemin de Damas ! et celui qui tremblait et doutait tout-à-l'heure, se redressa devant la tempête, intrépide et croyant.

Le miracle de conversion était accompli.

Le lendemain, le navire entrait à pleines voiles dans le port de Civita-Vecchia, et quelques heures après nos pèlerins saluaient de leurs regards émus la pompe sacrée et les pieuses magnificences de la ville éternelle ; car on était alors dans la semaine sainte ; et s'il en est parmi vous, Messieurs, qui ont visité Rome à cette époque de l'année, ils vous diront qu'il

Digitized by Google

n'est même pas besoin de regarder avec les yeux de la foi pour s'extasier et s'émouvoir devant les majestueuses solennités du catholicisme dans la capitale des pontifes.

Aussi eût-il été difficile de décider lequel de ces deux voyageurs français que l'on vit alors agenouillés sur les dalles de Ste-Marie-Majeure, priait avec le plus de ferveur et de larmes.

Les fêtes de Pâques passées et leur pèlerinage accompli, les deux amis revinrent en France par la route des Alpes. Ils traversèrent les montagnes et les glaciers de la Suisse, logeant aux hospices de St-Bruno, saluant le christ en bois debout au bord du précipice et mêlant leur voix à l'humble prière des chalets.

Or, à quelque temps de là, parut à Paris, sans que ni le journalisme, ni l'affiche s'en mêlassent, un livre tiré à deux mille exemplaires dont l'édition s'épuisa en quelques jours et qui eut tout aussitôt deux contrefaçons en Belgique; ce livre parlait de la Suisse comme jamais on n'en avait parlé; c'était, d'un bout à l'autre, un ardent cantique à la divinité, où l'on entendait les avalanches gronder comme le tonnerre, les montagnes rouler dans les vallées, et les libérateurs de leur patrie, les fils de Guillaume Tell, chanter de leur mille voix, sur le champ de bataille, le *Te Deum* de Sempach!

Ce livre enfin avait pour titre: *les Pélerinages de Suisse*; (1) et des deux jeunes pélerins que vous savez, l'un est son auteur et l'autre son éditeur.

Maintenant, s'il vous arrivait, comme à nous, de trouver qu'en certains endroits de cet ouvrage, le zèle devance de trop loin la charité, rappelez-vous, comme nous l'avons fait nous-même que naguère encore, soldat dans une autre lutte, ce jeune écrivain n'a pu lâcher tout-à-fait l'épée qu'il avait l'habitude de tenir la pointe haute; faites mieux: lisez à la dernière page cet aveu si naïf où, supposant qu'un censeur ai

(1) 2 vol. grand in-12, Paris, Canuet, 1839.

Digitized by Google

eu à contrôler son livre, l'auteur lui-même dit : « Il nous » aurait averti d'être plus charitable quand nous parlons » des hommes..... »

Quant à nous, Messieurs, nous avons trouvé dans cet écrit trop de talent, trop de cœur, pour ne pas le saluer de nos éloges et l'admettre hautement dans notre sympathie.... Oui, un pareil homme, un pareil livre devaient venir à nous ! et aujourd'hui M. Louis Veuillot est membre de notre *Association;* et *les Pélerinages de Suisse* sont inscrits en lettres d'or sur nos tables d'honneur.

Mais avant de finir, disons-le dans toute la joie de notre cœur : nous avons bien fait de ne pas désespérer de l'avenir ; l'*Association lilloise* poursuit sa mission avec bonheur !.... Et maintenant il ne se lève plus autour d'elle un homme de conscience et de talent, qu'elle ne lui tende les bras et s'écrie : Viens, frère, nous t'avons compris !...

---

*Le Président de l'*Association lilloise *certifie que les conclusions du Rapport ci-dessus ont été adoptées à l'unanimité.*

Lille, 14 décembre 1839. Le Glay.

Digitized by Google

ESSAI SUR LE PANTHÉISME,

DANS LES SOCIÉTÉS MODERNES;

Par M. Maret, prêtre (1).

Un livre nouveau et fort important vient de paraître sous ce titre. Il est destiné à dévoiler et à combattre la grande erreur du philosophisme moderne, le Panthéisme. Nous aurons sans doute occasion de revenir sur cet ouvrage, dont nous donnons aujourd'hui à nos lecteurs la remarquable préface.

« Le siècle où nous vivons présente à l'observateur un double caractère de puissance et de faiblesse, de grandeur et de misère. La philosophie est entrée dans une voie spiritualiste; la science a élargi ses horizons; l'art a mieux compris sa mission. Les instincts divins de notre nature se sont réveillés avec une grande énergie au fond des consciences. Fatiguées de la vie matérielle, et froissées par une société souvent injuste et toujours impuissante, des âmes d'élite ont demandé à la foi et aux espérances religieuses un nouvel aliment pour leur vie épuisée. L'indifférence religieuse, au sein de laquelle le siècle a pris naissance et a grandi, on peut le dire, a été vaincue.

» Mais ce mouvement religieux a-t-il été, pour le grand nombre, fecond en résultats? Sont-ils bien nombreux, les hommes arrivés à une conviction vraiment chrétienne? Si l'esprit public présente d'incontestables améliorations, si le progrès religieux est sensible, sous un autre aspect, le siècle ne nous offre-

---

(1) Un vol. Paris, chez Débecourt. — 1840.

Digitized by Google

t-il pas un spectacle bien différent, et auquel peut-être on ne peut rien comparer dans les annales de l'esprit humain! Je veux parler de cette faiblesse des âmes desséchées et flétries par le doute. On ne soutient plus, il est vrai, le scepticisme comme doctrine, et cependant on n'a plus la force de croire, ni celle de nier; on n'ose plus affirmer. L'esprit est en balance entre la vérité et l'erreur, le bien et le mal; ses idées se confondent. On voudrait espérer, aimer, prier; et aussitôt je ne sais quel froid saisit le cœur et le paralyse. L'enfance elle-même n'est pas à l'abri des atteintes de cette maladie générale.

« Le sentiment du mal excite à en chercher la cause. Plusieurs croient la trouver dans l'impuissance du christianisme. Il ne peut rien désormais pour l'humanité, se disent-ils; il ne peut plus inspirer une foi agissante; il se meurt. Et c'est d'une raison distraite et affaiblie, d'une volonté énervée que partent ces accusations. Parce qu'on porte la mort dans son sein, on veut que le christianisme aussi se meure et s'éteigne. De même que, sous l'empire des hallucinations de la fièvre, le malade croit ressaisir la santé, jouir de la vie et fonder un long avenir, ainsi les esprits débilités se repaissent de chimères, s'élancent vers un avenir inconnu, et appellent une religion, une société, nouvelles. C'est dans cet avenir qu'ils placent la lumière, la paix, la liberté, le bonheur. Cependant le présent reste désenchanté, vide et froid. Privées de l'objet de leurs facultés, les âmes retombent sur elles-mêmes; et, comme elles ne peuvent trouver en elles ni force ni consolation, elles redescendent lâchement dans l'esclavage des sens. On voit l'élan spiritualiste le plus décidé aboutir à un matérialisme pratique emporté quelquefois jusqu'au cynisme, borné le plus souvent à une médiocrité, où l'âme perd tout ressort, et ne possède plus qu'une vie végétative.

« Alors naissent tous les hideux symptômes qui font de notre époque une époque si pauvre au milieu de ses richesses, si basse au sein de sa gloire. Alors se développent et l'égoïsme,

Digitized by Google

et la soif de l'or, et l'amour du bien-être matériel, et la lâcheté des caractères. Les âmes élevées, qui sont à l'abri de ces misères vulgaires, trouvent une autre misère dans le désespoir qui s'empare d'elles, et creuse au fond de leur être des abîmes d'angoisses. La politique, loin de remédier à ces maux, s'agite vainement dans un cercle d'intérêts secondaires. Ses moyens sont inefficaces pour atteindre et guérir le mal. Dans cet état d'impuissance et de division, toute grande mesure, toute amélioration générale et profonde du sort des classes souffrantes est impossible. Malheureuse société! Quel vide a-t-elle fait dans son sein? Quel principe de vie a-t-elle laissé échapper de son cœur? Si les corps célestes cessaient d'obéir aux lois de la gravitation, bientôt le monde s'en irait dans le chaos. Dieu est la loi vivante du monde moral. C'est parce que l'idée de Dieu s'est obscurcie dans un grand nombre d'esprits; parce qu'on a cessé de croire à la présence réelle de Dieu dans l'humanité; parce qu'on a rejeté la parole de Dieu, que le monde moral est tombé dans cet état d'humiliation et de souffrance.

» Lorsqu'une première fois la connaissance de Dieu s'affaiblit dans le monde, lorsque les hommes abandonnèrent le culte de Dieu pour s'adorer eux-mêmes, pour adorer leurs passions et les vaines idoles de leur fantaisie, ils entrèrent dans une route de dégradation, où ils trouvèrent les superstitions, l'esclavage et d'innombrables douleurs. Des égaremens aussi grossiers ne sont plus possibles sans doute aujourd'hui; et cependant l'erreur du siècle n'est-elle pas au fond cette antique erreur? Oui, les esprits et les cœurs sont vides de Dieu; Dieu nous manque... Et qu'est-ce qui a pris la place de Dieu? L'homme: l'homme qui ne veut relever que de lui-même, qui veut se suffire à lui-même, qui ne cherche sa loi qu'en lui-même. L'humanité n'est-elle pas inspirée, infaillible? L'esprit humain n'est-il pas la révélation unique et nécessaire de Dieu? Toute vérité, toute religion, toute philosophie, ne relèvent-elles pas de lui? N'est-ce pas lui qui a fait le passé? N'est-ce

Digitized by Google

pas à lui à fonder l'avenir? Qu'est-ce que Dieu? Je l'ignore. Qu'est-ce que l'homme? Un être progressif, unique artisan de ses destinées, et qui doit progresser à tout prix. N'est-ce pas là toute la science du siècle; n'est-ce pas toute la substance des philosophies enseignées en Europe depuis cinquante ans? Il est vrai que cette science n'a fait le siècle ni grand ni heureux. Quel autre sort pouvait-il attendre? Il a violé la loi vitale. La vérité incarnée, conversant avec les hommes, leur dit, dans son dernier entretien : « La vie c'est de connaître Dieu et Jésus-Christ qu'il a envoyé » (1). Le siècle cesse de vivre parce qu'il ne connaît plus ni Dieu ni Jésus-Christ.

» Quelle est la cause d'un si funeste égarement? La cause est sans doute l'orgueil et les passions de l'homme. Mais cet orgueil a sa science; ces passions ont leur sagesse. La science et la sagesse de l'orgueil et des passions, c'est le panthéisme.

» Le rationalisme a toujours gravité vers le panthéisme; toujours il a tendu à se transformer en cette doctrine. La science protestante en contenait les germes; le philosophisme ne pouvait se renfermer éternellement dans le cercle étroit que le XVIIIe siècle lui avait tracé; toutes ses conséquences devaient aussi se développer. L'Allemagne et la France sont donc arrivées au panthéisme. Il y a toutefois entre le panthéisme allemand et le panthéisme français cette différence; que le premier est aussi arrêté et formel, que le second est indéterminé et vague. Cette indécision cependant n'est qu'apparente et extérieure. Les idées obéissent à des nécessités logiques irrésistibles; et la philosophie française, au XIXe siècle, est forcée de s'avouer panthéiste, ou de confesser qu'elle n'est rien. C'est là l'unité d'un siècle qui n'en a point; c'est là cette mauvaise et fausse unité qui s'élève contre l'unité divine et catholique. Ce point important étant bien compris, tous les phénomènes intellectuels, moraux et littéraires, que présente le siècle, deviennent intelligibles.

(1) *Hæc est vita æterna ut cognoscant te solum Deum verum et quem misisti Jesum Christum.* Joan. c. XV.

Digitized by Google

« Les sciences métaphysiques, morales et historiques sont toutes aujourd'hui plus ou moins empreintes de l'esprit panthéistique. Il n'en peut être autrement, puisque toutes les théories *à la mode* sur l'être et la vie, la pensée, les développements de l'humanité, le passé, le présent, l'avenir, sont empruntées à des philosophes panthéistes. Le caractère le plus général de cette science, c'est le désir de tout embrasser, de tout expliquer. Il est vrai toutefois que ces explications n'expliquent rien. Dans cette vaine prétention se trouve cependant le secret de la force apparente, comme la preuve de la faiblesse réelle du panthéisme. Chaque philosophe se croit donc obligé de nous présenter une théorie de l'état, de l'art, de l'histoire, de la philosophie, de la religion. Ces grands objets sont envisagés sur la plus vaste échelle ; non plus seulement chez un peuple, mais dans l'humanité entière. Ce sont les lois générales des développements de l'humanité que l'on cherche avant tout. De là les *humanitaires*, et le mot un peu barbare peut-être d'*humanitarisme*. Brillantes et fécondes au premier aspect, flatteuses pour l'amour-propre et la paresse, ces théories trouvent un accès facile dans les esprits. Elles entrent dans la circulation intellectuelle, s'introduisent dans les livres, les journaux, et même les traités élémentaires destinés à la jeunesse. Il est vrai qu'elles y arrivent le plus souvent détachées de leur principe, morcelées, tronquées ; et de là dans le monde intellectuel une prodigieuse confusion, un véritable chaos. Les idées les plus disparates sont accouplées dans la même intelligence, comme elles se trouvent juxtaposées dans les livres. Telle est une des sources de ce vague illimité de doctrines si justement reproché à notre époque.

« Le panthéisme s'est donc fait une langue pour tout expliquer ; et les mots de cette langue, répétés souvent sans être compris, répétés dans des sens contradictoires, forment notre science bizarre et confuse. Cette science ne donne de tous les objets qu'elle embrasse, et de l'homme en particulier, que les idées les plus fausses.

Digitized by Google

» Les tendances morales du panthéisme sont aussi funestes que ses théories scientifiques sont erronées. Quoiqu'il répète sans cesse les mots de sympathie, d'unité, de fraternité, de progrès, il n'est au fond qu'un matérialisme et un athéisme déguisés ; et toutes les conséquences de ces fatales doctrines retombent sur lui.

» Qu'on ne s'étonne plus dès lors de l'abjection des âmes vulgaires et du désespoir qui s'empare des âmes élevées. Qu'on ne demande plus les causes des confusions étonnantes où tombent tant d'esprits, qui en sont venus à regarder comme des problèmes les plus simples notions de la raison et de la morale. Qu'on ne cherche pas ailleurs l'origine des misères et des souffrances d'une époque qui aurait pu être meilleure et plus heureuse.

» La littérature, ce tableau de la vie réelle, reproduit tous les phénomènes que nous venons de décrire. Gœthe et Byron ont les premiers introduit le panthéisme dans la poésie. Toutes les richesses de la plus brillante imagination, toutes les ressources d'une puissante invention et les beautés du style dissimulent mal le désordre qui règne dans la pensée, et l'indigence d'un fond où le cœur ne trouve que l'orgueil et la haine, le doute et le désespoir. L'artiste et le poëte ne peuvent être rigoureusement panthéistes. Tout élan du cœur serait arrêté, toute poésie de l'âme serait éteinte sous l'influence exclusive de cette doctrine. Les poëtes et les artistes seront donc souvent infidèles au panthéisme ; de là encore le vague d'une littérature qui reproduit les doctrines les plus contradictoires. Au milieu de ce conflit d'idées et de tendances diverses, le sentiment du vrai et du beau s'affaiblit, et le goût s'égare (1).

---

(1) Le grand poëte, qui trouva dans le christianisme des inspirations sublimes, paraît croire aujourd'hui que le panthéisme offre une source plus abondante de poésie. M. de Lamartine expose, dans le chant huitième de *la Chute d'un Ange*, une philosophie panthéistique.

George Sand, après avoir fait du scepticisme dans *Lélia*, revêt, dans *Spiridion*, des formes de son imagination et de son style les doctrines panthéistiques de M. Pierre Leroux.

Digitized by Google

» Le panthéisme explique donc le siècle; le siècle, à son tour, prouve la présence et l'action des doctrines panthéistiques.

» Le christianisme, à sa naissance, vit se lever contre lui le panthéisme. Toutes les erreurs, toutes les superstitions vinrent se concentrer dans l'éclectisme et le panthéisme alexandrin. La plupart des grandes hérésies des premiers siècles s'inspirèrent plus ou moins des doctrines panthéistiques. Aujourd'hui encore cet ancien ennemi relève la tête; il déclare encore une fois la guerre au christianisme. Il l'attaque dans ses dogmes, dans sa morale, dans son culte. Il ne voit en lui qu'une forme passagère de l'humanité; il veut l'absorber dans son unité.

» Pour éblouir et séduire les hommes, il s'entoure d'éclat, de science, de splendides promesses. Il sonde la conscience et la raison, étudie la nature, interroge l'histoire. Il veut faire jaillir de toutes les questions qu'il soulève des lumières nouvelles, inattendues, et qui doivent confondre, selon lui, la science chrétienne. Par lui l'humanité est divinisée; elle est la manifestation des puissances de l'absolu : toutes ses formes sont légitimes; toutes les erreurs sont saintes; le passé est amnistié. Dans le présent, un de ses moyens les plus actifs d'influence, c'est d'exciter sans cesse et exclusivement au progrès matériel. L'industrie, les machines, sont pour lui les véritables agents de la civilisation. Il ne cesse de convoquer les hommes au banquet de toutes les jouissances; il met au large toutes les passions. Lui qui ne peut engendrer que le despotisme ou l'anarchie, se fait l'apôtre de la liberté et du progrès. Lui, qui ne peut assurer à l'homme l'immortalité de son âme, se montre prodigue des promesses d'un magnifique avenir.

» Tel est aujourd'hui l'adversaire du christianisme; telle est, pour nous servir de l'expression de l'éloquent profes-

Digitized by Google

seur de Strasbourg, la véritable hérésie du XIXe siècle (1). Pour combattre une erreur, qui résume et absorbe toutes les autres, ce n'est pas trop de toutes les forces réunies de la foi, de la science, et de la charité. La tâche réservée aujourd'hui aux défenseurs de la religion est aussi vaste que neuve. L'état de la controverse est entièrement changé, parce que les doctrines et les esprits ne sont plus les mêmes. Celui qui ne voudra pas entrer dans ce mouvement, restera en arrière des besoins du siècle ; et peut-être, au lieu de servir la cause sacrée de la vérité, il lui sera nuisible.

» La science catholique a pu seule faire connaître Dieu, l'homme et le monde. Que cette science, se ranimant aux sources de la foi où elle a pris naissance, jette encore des clartés nouvelles, et qu'elle soit opposée à la science panthéistique ; les fausses lumières pâliront et s'effaceront au grand jour de Dieu. Que la charité renouvelle aussi ses prodiges, et prouve encore qu'elle est l'unique principe de toutes les améliorations véritables, de tous les progrès légitimes. Le christianisme seul, en effet, peut conduire sûrement les hommes à la liberté. Avec le christianisme, l'industrialisme, le progrès matériel, deviendront d'inutiles instruments. Sans lui, ils ne serviraient qu'à dégrader les hommes, à les rendre plus malheureux.

» Mais, pour combattre le mal, il ne suffit pas de ces moyens généraux. Il faut entrer en lice avec l'ennemi vivant du christianisme ; il faut l'attaquer en face, et défendre la religion et la société contre sa fausse science et sa direction désastreuse. Le panthéisme aujourd'hui est partout, mais partout il se cache ; il ne veut pas s'avouer ; il se dissimule. Il faut donc d'abord lui arracher le masque dont il se couvre, et mettre

(1) *Voyez* la vingt-neuvième lettre de la *Correspondance philosophique* de M. l'abbé Bautain. Les idées fondamentales de cet écrit étaient arrêtées lorsque nous avons lu, pour la première fois, cette lettre ; elle a été pour nous un encouragement et un puissant secours.

Digitized by Google

à nu le visage du monstre dans toute sa laideur ; ses principes ensuite doivent être combattus avec les armes d'une saine philosophie, du bon sens, de la logique, et de l'histoire.

Digitized by Google

CHRONIQUE SOCIALE.

L'Algérie et les Arabes. — Après la prise d'Alger, il y avait à choisir pour établir la domination française entre deux systèmes.

Le premier, c'était le système de conquête à la manière des anciens : repousser peu à peu, ou détruire les indigènes, et introduire sur leurs terres une population toute nouvelle. Ce système est proscrit par l'esprit du christianisme ; il est désavoué par le droit international tel que le professent les nations modernes ; il aurait attiré sur la France l'indignation du monde entier : contraire à tous les antécédens de notre histoire, à nos mœurs, à notre caractère, il était impraticable.

Le second système était celui d'une colonisation réglée, pacifique, conciliatrice autant que possible, consistant à communiquer aux indigènes nos mœurs, nos lois, notre langue, nos idées, à faire enfin réellement de l'Algérie une seconde France, et de la population arabe une population compatriote. Des hommes d'état dont les vues ont quelque élévation y ont bien songé ; mais ils n'ont pas réussi. C'est que c'était une grande entreprise, c'est qu'il ne suffisait pas pour la faire réussir de transporter en Afrique des bureaux administratifs, des soldats, et des réglemens écrits. Il fallait d'abord se rendre compte de ce que c'est que la nation arabe sur laquelle on voulait travailler, et combattre à leur racine, qui est profonde, les antipathies qui la séparent de nous.

Le caractère distinctif de la race arabe, c'est la ténacité des mœurs. Jetez un coup-d'œil sur la suite de leur longue histoire : qu'y verrez-vous ? une nation qui semble ne pouvoir vivre que de la vie du désert. Pour connaître l'arabe d'aujourd'hui, il suffit d'ouvrir la Bible : ce qu'il était du temps d'Abraham, il l'est encore de nos jours. Comme alors, cet enfant d'Ismaël demeure sous la tente, il mène ses troupeaux dans la montagne, il réunit ses familles par petites tribus, fait le commerce par caravanes, et pille les voyageurs. Plein d'imagination, il lui faut un libre espace à parcourir ; religieux à sa manière, il se croit le peuple de Dieu, c'est à peine si quelques unes de ses tribus se résignent à la vie agricole ; mais la vie civile, les entraves de la cité et d'un gouvernement régulier, lui répugnent, il n'en veut pas ; il n'a jamais pu s'y faire.

Dès les temps les plus reculés, avant Moïse, ce peuple sort du fond de ses retraites sablonneuses ; sous le nom de Hycsos, il s'empare d'une partie de l'Egypte ; mais il ne prend point les habitudes qui semblaient devoir résulter de cette conquête ; il ne se discipline pas sérieusement sous le gouvernement des

Digitized by Google

Pharaons ; il se retranche dans les provinces les plus propres aux pâturages, il reste un peuple *pasteur*. Et puis, lorsque les Egyptiens reprennent l'ascendant et le chassent, il plie sa tente, et s'en retourne au désert.

Pendant les grandes expéditions de l'Assyrie, de l'Egypte, de la Perse, de la Grèce et des Romains, l'arabe reste inabordable et invincible dans sa Péninsule; il recule, il revient, il harcèle les flancs de toutes les puissances qui ont soumis son voisinage ; mais il ne se soumet à aucune, et ne change rien à ses mœurs patriarcales. Quelques villes s'élèvent dans son pays ; mais ce sont des marchés pour le commerce, ou des forts pour la défense de quelques localités trop exposées ; ce ne sont pas des foyers de civilisation à la manière des autres contrées; les coutumes, les préjugés nationaux, le caractère nomade en sont très-peu altérés.

Une grande révolution arrive pourtant dans cette race immuable. Mahomet lui donne un livre et l'enthousiasme de la conquête ; les descendans des *hyesos* se répandent encore une fois sur l'Egypte; ils subjuguent la Syrie, la Perse, l'Afrique septentrionale, l'Espagne, la Sicile, et plantent leurs étendards jusque sur la terre de France : il ne leur faut pas plus d'un siècle pour cela. L'arabe conquérant, possesseur de riches territoires, de grandes villes, perdra-t-il enfin son caractère pillard, son esprit de tribu, ses goûts voyageurs ? Non ; car partout où il s'y essaie, il se sent défaillir. La vie civile, la vie européenne, soumise aux lois, avide d'améliorations, ingénieuse à instituer des choses nouvelles, cette vie ne fait que corrompre l'arabe au lieu de le perfectionner ; il se consume, il prend tous les vices d'un état dont il ne comprend pas les vertus, et il en meurt. Quels efforts n'a-t-il pas faits en Espagne pour se civiliser? Quoi de plus brillant en apparence, que ce gouvernement des Califes, qui bâtissaient des mosquées, fondaient des écoles, réunissaient autour d'eux les prestiges des arts, cultivaient la poésie, faisaient traduire en arabe et commenter Aristote, encourageaient la médecine, la chimie, et attiraient chez eux les chrétiens mêmes pour leur enseigner les sciences ? Mais il y avait au fond de tout cela quelque vice profond ; car c'est un éclat qui se dissipe peu à peu, et ne laisse aucun résultat positif dans les progrès de l'humanité. Cordoue et Grenade leur sont ravies par la population chrétienne qu'ils avaient repoussée dans les montagnes, et il ne reste de l'Alhambra qu'une curiosité d'architecture. Ailleurs aussi, partout où il était resté sous eux une nation conquise, elle parvient à refouler les conquérans. Puis viennent les Turcs, qui ont adopté le Coran, mais pour supplanter les compatriotes du prophète. Le peuple dominateur redevient esclave là où il y a des villes et des traditions de gouvernement comme en Egypte ; et il ne redevient libre et véritablement arabe que là où il y a des déserts et des montagnes, où il peut voyager encore avec sa tente et ses troupeaux, et attaquer les caravanes ; c'est dans la Péninsule arabique, c'est vers la Syrie et l'Euphrate, et le long de la chaîne de l'Atlas. Là, il retrouve ses habitudes antiques, sa poésie, sa constitution patriarcale ; on dirait qu'il est remonté à ses premiers jours, tant il ressemble encore une fois à ses pères, morts depuis trente siècles.

Digitized by Google

Qu'on juge donc si le problème que nous abordions, en voulant nous assimiler les arabes, pouvait se résoudre avec des bureaux, avec des lois, avec des traités, avec des camps! Il fallait changer des mœurs enracinées depuis trois mille ans, qui avaient résisté à tout, qui étaient revenues malgré tout, et qui semblaient être dans le sang de ce peuple.

Est-ce à dire que ce fût impossible? Non; si l'arabe n'a jamais changé, c'est que jamais on ne lui a montré les avantages d'un changement. Ses vainqueurs de tous les temps l'ont poursuivi par l'épée; mais jamais ils ne lui ont offert, comme base d'alliance, une religion meilleure que la sienne, une famille mieux constituée que la sienne, une justice plus protectrice que la sienne. Religion, famille et justice, trois choses qui sont toute la société pour l'arabe; trois choses par lesquelles il faut l'attirer, si l'on ne veut être réduit à l'extrémité odieuse d'exterminer sa race. Là, est la racine de ses antipathies contre nous; là serait, si nous le voulions bien, le lien puissant qui pourrait nous l'attacher.

Qu'a-t-on fait sous ces trois rapports, pour inviter l'arabe a devenir français?

En fait de religion, il a dû croire que nous n'en avions aucune: car, jusqu'à l'érection de l'évêché d'Alger, rien n'annonçait à ses yeux que nous fussions autre chose qu'un peuple d'athées.

Sous le point de vue des principes qui constituent la famille, nous n'avons pas proclamé la polygamie, il est vrai; mais nous avons montré quelque chose de pis peut-être que les harems musulmans; la débauche s'est cru tout permis sur la terre conquise; et la première institution européenne qui se soit implantée en Algérie sous l'administration française, ç'a été une maison de prostitution.

Quant à la justice, elle n'a été qu'un masque dérisoire. Une troupe d'aventuriers a pris sa volée vers la colonie, et par des chicanes procédurières, mille fois plus odieuses aux yeux de l'arabe que la force des armes, on a dépouillé les propriétaires du territoire. L'administration elle-même a donné de scandaleux exemples, qui sont devenus trop célèbres; et l'honneur de la nation a été souillé par les harpies chargées de la représenter.

Pourquoi donc l'arabe abandonnerait-il ses idées si vieilles, ses mœurs si simples quoique barbares, son organisation sociale un peu rude, mais franche du moins; et pourquoi embrasserait-il une civilisation qui s'est présentée à lui sous des formes si honteuses? La force d'Abd-el-Kader, ce n'est pas lui-même qui se l'est créé; ce n'est pas même, primitivement, le traité de la Tafna qui la lui a donnée. N'y eût-il jamais eu de traité de la Tafna, les arabes n'en eussent pas moins juré une haine irréconciliable, non à la vraie France, mais à ces rebuts de la France qui ont acquis tant d'influence dans notre malencontreuse colonie. Ce sont nos vices qui ont fait d'Abd-el-Kader un homme redoutable.

Espérons que la guerre actuelle n'aura pas seulement pour but d'exterminer la puissance de l'émir; mais qu'elle exterminera aussi des abus qui compromettent ce bel établissement. Attaquons la ténacité morale de l'arabe en lui faisant connaître par expérience les bienfaits de notre religion, la pureté de

Digitized by Google

nos principes sur la famille et sur les droits de la femme, et les véritables avantages de nos lois civiles..... Rien de plus simple qu'un tel système; mais où sont-ils, les hommes assez désintéressés pour ne spéculer que dans l'intérêt du pays?

La Charte des Turcs. — Encore un peuple asiatique qu'on veut régénérer! Et là aussi, on commence par où l'on devrait finir. Le droit de propriété, la liberté individuelle, un ordre judiciaire, la liberté des consciences: voilà bien des choses à la fois, et de bonnes choses, que le jeune sultan octroie à son peuple sous l'inspiration de la diplomatie européenne! Mais tout cela sera-t-il bien exécuté? Et puis cela fera-t-il des turcs un peuple civilisé?

La crainte servile a été de tout temps le ressort du gouvernement turc. Sous ce régime aussi vieux qu'elle-même, cette nation n'a jamais pu apprendre à user d'une liberté régulière. Elle la reçoit aujourd'hui jusqu'à un certain point, sans y être préparée le moins du monde. Qu'en résulte-t-il? que le sultan perd la terreur qu'inspirait son nom, qu'il perd le caractère sacré dont il était revêtu, et qu'il ne gagne en compensation que la vaine gloire d'avoir donné quelque chose comme une charte. On a détruit ce qui était, et l'on n'a rien mis à la place. Sur quelle idée les turcs se gouverneront-ils désormais? leur religion et leur despotisme, les deux seuls élémens de leur agglomération nationale, se dissolvent; aucune autre religion n'y est encore substituée; aucune autre politique n'y est à la portée des esprits. La *charte des Turcs* n'est donc que l'ordonnance d'un médecin maladroit qui achève de tuer la Turquie. La Russie a dû y souscrire avec joie.

L'Angleterre et la Chine. — Pendant que le sultan pensait à sa charte, le sublime empereur de la Chine fesait une réforme également sérieuse en interdisant l'usage de l'opium à ses trois cents millions de sujets. Malheureusement, outre la perte considérable que cette mesure occasionne au commerce anglais, qui avait le monopole de la fourniture, le gouvernement de l'Inde en éprouve un déficit de 50 millions de francs qu'il retirait annuellement de ce commerce. Aussi dispose-t-il des armemens pour forcer le gouvernement chinois à accorder des indemnités. Qui sait si cette lutte qui se prépare n'est pas encore un de ces chocs providentiels destinés à mêler les peuples et à faire entrer dans la voie de la civilisation européenne, qui se résume dans le principe chrétien, ce peuple mystérieux que l'on voit depuis si longtemps se tenir clos et inaccessible dans l'immobilité de ses usages et de son étrange constitution? Néanmoins, il faut avouer qu'en ceci l'Angleterre joue un rôle fort immoral; sacrifiant tout à ses bénéfices commerciaux, elle vendait la corruption et la mort comme elle vendrait ses toiles et ses draps; elle empoisonnait les Chinois avec l'opium, comme on empoisonne les sauvages américains avec l'eau-de-vie; étrange manière de civiliser. L'empereur de la Chine a donc mille fois raison en cette circonstance contre l'Angleterre; et il serait à désirer que les barrières du Céleste-Empire, si elles doivent bientôt tomber devant les idées européennes, tombassent dans une

Digitized by Google

occasion plus honorable pour l'Europe. Le mercantilisme anglais, nous l'avons déjà dit plus d'une fois, n'est pas plus civilisateur que le knout de la Russie.

La Russie et le Portugal; l'esclavage politique et l'esclavage colonial. — Deux documens qui doivent faire époque dans l'histoire contemporaine, sont récemment émanés du St-Siège. Tous deux ont pour objet de rappeler aux princes et aux riches, à la puissance du glaive et à la puissance de l'argent, les droits les plus sacrés de l'humanité : le droit de la religion et le droit de la liberté.

Le droit de la religion a été violé par la Russie, au moyen d'une politique rusée et d'une tyrannie qui ne permet pas même la plainte. La partie du clergé grec, unie à l'église romaine, s'est vue arrachée à son centre, et enveloppée dans la hiérarchie schismatique, qui reconnait le czar pour chef. Le czar ne fait en cela que poursuivre un plan très-ancien. Dans l'idée de la politique russe, la religion ne doit être qu'un auxiliaire de la loi ; le clergé qu'une administration rattachée à un ministère et soumise au bon plaisir du chef de l'état : la foi des peuples qu'un lien de plus ajouté à tous les liens de l'obéissance passive. Les esprits comme les corps sont ainsi réduits à l'esclavage sous une autocratie militaire : esclavage véritablement dégradant; car il ne laisse pas même un asile à la liberté dans la conscience.

Veut-on se faire une idée du rôle que la religion, cet auxiliaire divin des peuples, est réduite à jouer dans le système russe ? Voici un fait que nous tenons de bonne source : il a été attesté par une personne qui a habité la Russie dans une position qui lui permettait de bien connaître ces détails. Lorsque les vivres ne sont pas tout-à-fait en quantité suffisante pour un corps d'armée (ce qui peut arriver non seulement par erreur ou par la force majeure des circonstances, mais encore par la spéculation des fournisseurs) l'administration civile donne ordre à l'administration ecclésiastique, c'est-à-dire au clergé, de prescrire un jeûne ou une abstinence religieuse pour un ou plusieurs jours, sous un prétexte quelconque, et le clergé gréco-russe prescrit ce jeûne; et les fournisseurs, ou l'administration elle-même, en retirent, comme vous pensez bien, un bénéfice assez notable. C'est toujours dix, ou vingt, ou trente mille rations de moins à fournir. Ce fait-là est très-caractéristique ; il montre ce que c'est que la réunion du pouvoir religieux et du pouvoir politique dans la main d'un chef militaire : le peuple n'a plus rien, n'a plus un principe sur lequel il puisse vivre, plus une loi pour le défendre contre l'oppression d'un maître qui se substitue à Dieu même, plus un corps de citoyens influens sous le patronage desquels il puisse se réfugier.

Quant aux grands, aux chefs administratifs, aux Boyards, qu'en pensent-ils, eux qui sont dans le secret de cette politique ? Ils pensent tout naturellement que la religion n'est bonne que comme moyen de pressurer avec moins de danger le peuple de serfs et de marchands qu'ils foulent aux pieds. Aussi a-t-elle mauvaise réputation par le monde, cette noblesse moscovite. Mélange de rudesse tartare et de civilisation corrompue, elle mène du même pas la débauche et la tyrannie ; et dans ses vastes domaines, propriétaire d'hommes aussi bien que de terres,

Digitized by Google

elle s'est fait un droit d'user et d'abuser de tout ce qui est sacré dans la famille aussi bien que dans le temple.

Cette puissance qui s'élève, au nord et à l'est, sur une si large et si singulière base de *barbarie organisée*, aurait pu être forcée par l'Europe à entrer par des voies plus humaines, si l'Europe avait des gouvernemens ou des partis soucieux de l'humanité. La Pologne, sagement maniée, pouvait être un instrument de rigoureuse répression contre les principes avilissans que la Russie voudrait propager dans le monde, et dont elle couvre déjà un si vaste espace de l'Europe et de l'Asie, depuis les mers du Nord jusqu'au Pont-Euxin. Mais nos idées chrétiennes sont si mal représentées, qu'au lieu d'avancer, comme jadis, jusqu'au cœur de la barbarie pour lui renouveler le sang, elles reculent et semblent céder la place à cet appareil de puissance matérielle qui les menace de loin. Les hommes même qui, en France, voudraient défendre les croyances du vrai christianisme, ont trop longtemps mêlé ces croyances dans un amalgame d'opinions politiques; ils ont espéré en la Russie, et cette espérance leur a inspiré trop d'indulgence ou de tolérance à l'égard des attentats anti-chrétiens de ce gouvernement. La plainte éloquente de Grégoire XVI leur fera sans doute ouvrir les yeux ; et sans doute ils comprendront que si la politique est quelque chose, la religion est beaucoup plus.

Parlons maintenant du droit de la liberté. C'est encore le pape qui réclame pour elle. Il ne s'agit pas, il est vrai, de cette liberté politique sur laquelle les publicistes disent tant de belles choses si souvent inutiles et dont l'application dépend des circonstances et non d'un principe absolu de justice. Mais il s'agit de la liberté civile de ces pauvres populations d'Afrique, dont l'industrie coloniale a fait des esclaves, qu'elle achète, qu'elle vend, qu'elle corrompt et qu'elle tue.

Toutes les nations commerçantes ont plus ou moins trempé dans ce crime ; mais l'Espagne et le Portugal en avaient donné le funeste exemple. Cette Péninsule a toujours conservé quelque chose du caractère des Arabes qui l'ont si longtemps occupée : une générosité chevaleresque et une cruauté africaine ; un orgueil national pareil à celui des anciens Maures, et un esprit de despotisme qui suppose des idées d'excessive soumission; une grande conviction religieuse, mais peu raisonnée et rarement appliquée aux améliorations sociales. Ce fut bien pis quand les spéculateurs et les aventuriers de ces pays se furent précipités sur le Mexique, le Brésil, les Indes; leur religion les obligeait de porter chez les idolâtres la foi chrétienne; mais ils trouvèrent moyen d'éluder ce devoir; ils y plantèrent la croix, mais non les principes de la croix; les sauvages ne furent pas civilisés, ils furent détruits ; les efforts des missionnaires, secondés par le gouvernement, furent neutralisés par les colons; la cupidité des uns, la fausse politique des autres, anéantirent les institutions civilisatrices, et surtout cette admirable mission du Paraguay, qui pouvait, par les Guaranis, appeler tous les indigènes à la vie véritablement sociale.

Mais la plaie la plus fatale infligée au Nouveau-Monde par les Espagnols et les Portugais, ce fut l'esclavage. L'esclavage, pour les marchands de la Péninsule,

Digitized by Google

est devenu un principe. Jadis, quand Las-Cases voulait en empêcher l'introduction, cette question fut vivement discutée. Las-Cases citait l'Evangile ; il se trouva des docteurs espagnols qui, pour le réfuter, citèrent Aristote. On a cru trouver aussi dans la loi juive des argumens contre la loi chrétienne ; et parce que Noé a maudit la race de Cham, on a prétendu que la liberté proclamée pour les enfans de Dieu ne regardait pas les nègres. Qu'est-ce que le sophisme n'invente pas, quand il se met au service de la cupidité humaine?

L'Angleterre et la France, mais l'Angleterre surtout, ont provoqué l'abolition de l'esclavage et l'ont en partie réalisée. Les partisans de l'esclavage ont crié à l'hypocrisie contre l'Angleterre ; ils ont dit qu'elle couvrait ses intérêts commerciaux des couleurs de la religion ; qu'elle ne voulait autre chose qu'anéantir les colonies des autres nations, qui ont besoin d'esclaves, au profit des siennes, qui peuvent s'en passer. Cela peut être ; mais que nous importe ? Ne vaut-il pas mieux faire le bien, même par intérêt, que faire le mal ? L'Angleterre abolit l'esclavage par égoïsme ? eh bien, abolissez-le, vous autres, par générosité. Alors seulement vous vaudrez mieux qu'elle. L'Angleterre a trouvé le secret d'associer ses intérêts à une bonne œuvre d'émancipation ; et vous, vous associez les vôtres à l'infamie de l'esclavage ! De quel côté sont les plus grands coupables ?

Les premiers colons soutenaient que les nègres étaient à peine des hommes, et n'étaient point capables de s'élever jusqu'au christianisme. Aujourd'hui on n'est plus si absolu : on admet que les esclaves peuvent devenir des hommes comme nous. C'est déjà un progrès dans les opinions des maîtres ; mais qu'ils en fassent donc des hommes ! « Attendez, disent-ils, attendez ; les nègres ne sont pas encore capables de liberté, laissez-nous le temps de les instruire, de les moraliser ! » Malheureusement ce temps qu'on nous demande est bien long ; voilà déjà quelques siècles qu'il dure ; et certes, si l'on s'en rapportait aux propriétaires des colonies, il ne finirait pas. C'est pourquoi l'Angleterre et la France ont pris des mesures décisives pour propager l'émancipation des noirs, et pour effacer de la face du monde moderne cette lèpre déshonorante.

Mais voici que les Portugais se fâchent. Ils réclament l'esclavage des noirs comme leur droit ; ils osent le soutenir en théorie ; les détestables principes opposés autrefois à Las-Cases se réveillent. Sera-t-il permis à un peuple catholique, qui devrait être au premier rang parmi les propagateurs de la justice et de la liberté, de soutenir à la face de l'Europe la thèse de l'esclavage ? Non ; Rome vient lui imposer silence. Il était douteux que l'esclavage pût s'abolir si promptement ; il fallait une expérience ; jusqu'alors tout principe proclamé d'une manière absolue pouvait avoir son danger en pratique. Mais l'expérience a été faite ; la prudence, si généralement reconnue, du St-Siége, peut s'enhardir ; et voilà que le pontife élève la voix, pour *défendre à tous les chrétiens, ecclésiastiques ou laïques, de soutenir qu'il soit licite de réduire des malheureux en esclavage, de les vendre et de les acheter*, comme l'avarice mercantile le fait depuis si longtemps.

Voilà deux belles proclamations émanées du souverain pontificat, et qui élèveront sans doute vers lui la reconnaissance du monde entier. Elles le esseront

Digitized by Google

l'empereur de Russie et les marchands d'esclaves ; mais elles entraveront les entreprises du premier, elles mettront fin aux résistances des seconds ; et elles trancheront, aux yeux de beaucoup de personnes, des questions que le mélange des intérêts ou des préjugés obscurcissait encore.

Les Missionnaires français à Macao. — C'est une singulière existence que celle de ces pauvres missionnaires dont le monde n'a nul souci et qui sans bruit, sans renom, se dévouent à tous les sacrifices, à toutes les tortures et à la mort la plus affreuse pour aller conquérir, au fond de la Chine, quelques âmes à Dieu. M. Barrot (frère de M. Odilon Barrot), consul général aux Indes orientales, qui vient de publier, dans la *Revue des Deux-Mondes*, un article fort intéressant où il parle longuement des missionnaires de la Chine, nous les dépeint ainsi : « Quand je partis de Macao, dit-il, un jeune homme de 25 ans, qui avait reçu » une éducation recherchée; naturaliste, musicien, dessinateur; doué de toutes » sortes de qualités aimables, allait se rendre en Corée pour mourir peut-être » sur ce même rocher qui avait reçu le dernier soupir de M. Brugnière. » « Un jeune prêtre, ajoute-t-il ailleurs, est envoyé de France à Macao ; il est » ordinairement dans toute la force de l'âge et des passions. Le nouveau venu » passe au moins deux ans dans la procure, caché, ignoré des autorités locales. » Durant ces deux années il consacre tous ses momens à l'étude de la langue » chinoise : il laisse croître ses cheveux afin d'avoir, quand sonnera le moment » du départ, cet appendice nécessaire du costume chinois qu'il endosse d'ailleurs » dès le jour de son arrivée, afin de s'y habituer à l'avance. Puis, quand le » procureur de la mission juge que le moment favorable est venu, le mission- » naire prend congé de ses frères, comme un condamné qui marche à la mort, » résigné cependant, joyeux même, tant est puissant le sentiment qui le domine ! » Il part sous la conduite d'un chinois chrétien ; il pénètre dans l'intérieur de » la Chine. A chaque pas s'offrent mille obstacles ; les mandarins exercent une » redoutable surveillance, et si le voyageur est découvert il doit s'attendre à » l'emprisonnement, à la torture, souvent à la mort. Je ne parle pas des » privations sans nombre de cette pénible existence : ce sont les fleurs de son » pélerinage. Enfin, le missionnaire est sorti sain et sauf de tous les périls ; il » est parvenu à un petit village situé au fond de la Chine, où il rencontre quel- » ques chrétiens qui vivent cachés et ignorés. C'est là son troupeau. Ces pauvres » chrétiens ont constamment à redouter la colère du mandarin. En effet, si ce » dernier venait à soupçonner leur religion, il les ferait saisir comme des » malfaiteurs, et, après leur avoir infligé les plus cruels châtimens, il les vendrait » comme esclaves eux et leurs familles. Telles sont les tentations que le mission- » naire peut faire briller aux yeux d'une population mortellement ennemie du » christianisme. Une hutte, une caverne, sont sa demeure et son église. »

Mouvement social de l'Angleterre. — Il se passe toujours en Angleterre des événemens auxquels peu de gens prennent garde, parce qu'ils ne sont pas

Digitized by Google

bruyans, mais qui pourtant sont dignes de la plus sérieuse attention. Déjà plus d'une fois nous avons signalé le mouvement accéléré qui pousse l'Angleterre à une transformation sociale dont le caractère paraît être tout entier au profit du progrès catholique. Chaque jour, c'est quelque circonstance de plus qui vient à l'appui de cette opinion ; chaque jour, c'est une manifestation nouvelle de cette force d'expansion qui réside si puissante dans le catholicisme et qui se montre plus forte à mesure que les attaques deviennent plus violentes contre lui. Et ce qui présage toute l'influence qu'il doit exercer sur les futures destinées de la vieille Angleterre, c'est que ce mouvement a lieu surtout au sein de ses villes les plus importantes, celles où le génie anglais s'est, pour ainsi dire, particulièrement incarné, celles qui, à cause de leur importance commerciale et industrielle, sont en quelque sorte la tête de l'Angleterre : c'est à Liverpool, à Birmingham, que l'on voit l'action catholique se développer sur ses plus larges bases ; à Liverpool, où il existe déjà cent mille catholiques ; à Birmingham, où l'on vient de poser la première pierre d'une église qui doit éclipser par sa magnificence les plus beaux monumens et qui sera bâtie au moyen de fonds déjà considérables, d'une souscription à laquelle les classes ouvrières, malgré l'état malheureux du commerce, ont voulu contribuer pour une bonne part.

Et puis qui ne sait les tendances chaque jour plus manifestes de l'université d'Oxford, cette autre tête, cette tête scientifique de l'Angleterre, où l'on voit les docteurs, dont le pays s'honore le plus et au plus juste titre, proclamer le besoin de l'unité religieuse, revenir dans cette pensée à l'usage de la langue latine pour la liturgie. On ne s'arrête pas dans cette voie : aussi affirme-t-on que dans cette imposante université que naguère encore on pouvait regarder comme le boulevard de la religion anglicane, un certain nombre de docteurs poussés de conséquence en conséquence, sont arrivés à la reconnaissance complète des erreurs de leur doctrine et qu'à cette heure la messe, la messe catholique, est célébrée sous les voûtes si longtemps schismatiques, qui s'étonnent de ces accents pieux qu'elles retrouvent. En présence de ces faits si consolans on ne doit pas s'étonner sans doute ; mais on ne doit pas s'alarmer non plus des efforts violens qui viennent essayer de comprimer cet essor ; de ces *meetings protestans* tels que celui de Norwich où le vieux torisme aux abois fait voter l'abolition de l'acte d'émancipation des catholiques. Nous ne doutons pas que ce ne soit là la pensée, et l'on peut ajouter l'illusion qu'entretient l'aristocratie anglaise qui a déjà dressé toutes ses batteries pour saisir le prochain parlement de cette question, brûlante surtout pour elle.

Que l'aristocratie, en effet, y prenne garde : la cause du catholicisme acquiert chaque jour en Angleterre de nouveaux élémens de popularité. Déjà O'Connell n'est plus seulement le grand agitateur de l'Irlande, mais l'homme puissant qui vient apporter au pouvoir de la Reine menacée par l'aristocratie, le secours de son influence, le secours de cette voix qui se fait écouter et obéir de populations entières. Cette position nouvelle que vient de prendre O'Connell est un grand événement : elle place ouvertement le catholicisme comme la sauve-garde de la liberté et de l'autorité royale contre les prétentions absolues, l'esprit d'oppression

Digitized by Google

et de privilége d'une oligarchie qui ne veut dominer l'Angleterre que pour continuer à l'exploiter à son profit.

Attendons donc avec confiance le jour où l'Angleterre, affranchie de ses préjugés, appliquera les moyens que lui donnent son génie colonisateur et son commerce, de porter les germes de la vraie foi jusqu'aux dernières limites du monde : c'est là, nous l'espérons, la grande réparation à laquelle elle est appelée en expiation de ces maux qu'elle a versés sur la terre avec les principes d'égoïsme et les doctrines matérialistes qui sont sortis de son sein.

Digitized by Google

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

—

I. De l'Esclavage dans les Sociétés modernes, par M. De La Mennais. — in-18.

On annonçait depuis quelque temps un nouvel ouvrage de M. De Lamennais sur l'esclavage. La matière était belle. Nous pensions que l'auteur saisirait cette occasion pour sortir du terrain d'étroite politique dans lequel il s'est confiné. Nous pensions qu'ayant étudié la servitude dans les temps anciens, et les améliorations graduelles par lesquelles le christianisme l'a fait enfin disparaître, M. De La Mennais arriverait à voir le néant des doctrines démocratiques dont il s'est fait l'organe.

Car enfin c'est un point de vue qui frappe ceux qui étudient l'histoire sans préjugés : l'esclavage n'a pas été aboli par la résistance des esclaves ; jamais les Spartacus n'ont brisé pour longtemps les fers de leurs semblables. L'esclavage a été aboli par les affranchissemens, c'est-à-dire par la volonté des maîtres, lorsqu'une morale plus pure et une religion plus sainte leur eurent appris à considérer tous les hommes comme leurs frères. Les démocraties antiques, turbulantes, discordantes, ont sans doute, en leur temps, rendu des services, surtout en réveillant les esprits, en rendant nécessaires des combinaisons politiques, des réflexions, des études, d'où sont sortis tant d'œuvres de philosophie et d'histoire qui ont illustré la Grèce et Rome. Mais elles ont accepté et fortifié l'institution de l'esclavage ; et, celles qui ont essayé de s'établir dans les temps modernes, n'ont pas été plus favorables à la fraternité humaine.

Mais M. De La Mennais n'a pas vu les choses avec cette impartialité. Au lieu d'un ouvrage approfondi, il nous a donné une brochure de circonstance. Il n'y a dans sa brochure aucune étude sérieuse de l'esclavage. Aussi croit-il encore que les progrès viennent d'en bas, que la liberté n'est jamais octroiée par les hommes influens, mais ravie par le peuple ; et que l'insurrection est, par conséquent, l'agent universel des perfectionnemens sociaux. On comprend dès-lors que ce n'est que la répétition d'un thème trop usé pour qu'il faille le prendre au sérieux.

M. De La Mennais considère la société sous trois rapports, politique, civil et domestique. Selon lui, l'esclavage, adouci par le christianisme, existe pourtant encore sous ces trois formes. Il cite, comme preuve, des abus et de véritables injustices qui sont encore consacrés par nos lois, et dont les pauvres sont victimes ; certains impôts, l'exploitation de l'ouvrier dans les grandes fabriques, les

Digitized by Google

imperfections de notre procédure, etc. Il y avait là sans doute un chaleureux plaidoyer à faire pour le peuple : M. De La Mennais n'en a fait qu'une déclamation qui a quelques endroits brillans et qui est annulée par l'idée fausse dont sa conclusion est sortie.

Savez-vous ce que c'est que cette conclusion ? vous ne le devineriez jamais. L'esclavage chez les anciens et les modernes ! l'esclavage politique, l'esclavage civil, l'esclavage domestique ! quelle question à résoudre ! quelles lumières d'une philosophie profonde doivent jaillir d'une pareille étude ! Eh bien, M. De La Mennais n'y a vu, lui, que la réforme électorale. Oui, réformez la loi électorale, non dans le sens de la *Gazette de France*, ni dans le sens de M. Odilon-Barrot, mais dans le sens de M. Laffitte, et l'humanité sera sauvée. Alors s'ouvrira une vaste série d'améliorations politiques, civiles et domestiques ; alors la tyrannie des riches sera rapidement abolie, et le peuple s'organisera sagement, pacifiquement, sous l'empire d'une égalité soumise à d'excellentes lois, et d'une liberté qui n'abusera jamais d'elle-même. Voilà ce que M. De La Mennais vous garantit.

En somme, la brochure de M. De Lamennais, écrite sans élévation et sans originalité, n'est qu'un article de journal comme nous en lisons, d'un œil distrait, par centaines.

II. Dissertation sur les Ting-Ling dont parlent les livres chinois, *par* M. de Paravey.

Tous les peuples de l'antiquité ont une histoire *mythique*, c'est-à-dire enveloppée sous des symboles dont l'intelligence est aujourd'hui en grande partie perdue. Les fables indiennes de Vishnou, de Siva, de Rama, de Krishna ; les fables égyptiennes d'Osiris, d'Horus, d'Isis ; les fables grecques, étrusques et latines des Jupiter, des Saturne, des Hercule, des Prométhée ; les fables scandinaves d'Odin, de Thor, de Freya, de Balder, etc., ne sont que des faits historiques déguisés par l'imagination populaire, ou divinisés par la superstition des idolâtres, et par la vanité nationale des peuples qui voulaient avoir des dieux de leur race.

Les explications qu'on essaie de donner de ces mythes prêtent sans doute à beaucoup de suppositions où l'imagination se joue à l'aise ; aussi les érudits allemands se sont-ils livrés avec ivresse à cette *science* de la *symbolique ;* cependant il s'en faut de beaucoup que ce soit une étude vaine ; et quand les fables de toutes les nations auront été soigneusement collationnées et comparées par une raison ferme et par une science étendue, l'histoire des premiers temps en recevra des lumières nouvelles et très-précieuses.

Il nous semble assez probable que l'origine des plus anciennes de ces *fables historiques*, si on peut s'exprimer ainsi, est dans l'écriture hiéroglyphique. Les hommes, ne possédant pas encore l'écriture alphabétique, cherchaient à conserver a mémoire des faits par des images qui exprimaient sensiblement leurs idées.

Digitized by Google

Pour rappeler que tel prince avait vaincu tels ennemis, on représentait un personnage orné des attributs qui désignaient le *prince*, et conduisant enchaînés d'autres personnages, reconnaissables aussi à certains attributs particuliers à leur nation. C'est ainsi qu'on lit sur les monumens égyptiens l'histoire des Pharaons. Mais si on voulait représenter des choses invisibles ou abstraites, on leur donnait un corps fantastique, on en peignait le *symbole* ou la *métaphore ;* ainsi un *œil ouvert* signifiait la Providence divine ; des animaux, tels que le bœuf, le crocodile, l'ibis, représentaient certaines qualités morales analogues à leur caractère ; on fabriquait des figures monstrueuses par la réunion de formes disparates, comme une tête de bélier ou de chien sur un corps d'homme ; figures qui, dans les derniers temps, furent considérées par les peuples comme des divinités réelles, mais qui, dans l'origine, n'étaient que des images symboliques ou hiéroglyphiques des attributs de la divinité.

Nous n'avons point lu tous les travaux de M. de Paravey, et ne pouvons dire quel est l'ensemble de son système ; mais la courte dissertation qui nous est tombée entre les mains nous fait croire que l'explication des mythes dont nous venons de dire un mot est aussi celle qu'il a adoptée.

La mythologie grecque contient un grand nombre de ces êtres symboliques que les poëtes postérieurs ont donnés ensuite comme des êtres réels : tels sont les Titans, les Cyclopes, les Centaures. C'est à propos de ces derniers que M. de Paravey nous fait remonter à certains livres chinois, envoyés depuis longtemps par de zélés missionnaires, et que pourtant on n'a pas encore traduits, malgré leur importance. Il a trouvé dans l'Encyclopédie chinoise, une figure assez mal dessinée, mais qui ressemble aux Centaures ; ressemblance confirmée par le texte qui en donne la description.

Les Centaures, d'après l'ouvrage chinois, seraient les *Ting-Ling*, ou les Scythes, nation cavalière par excellence, tige des anciens Sarmates, des Russes et des Polonais actuels. Cette nation, qui vivait à cheval comme les cosaques d'aujourd'hui, était représentée symboliquement par les anciens sous la figure d'un être mixte, moitié cheval et moitié homme.

Les livres chinois et leurs cartes placent les Ting-Ling vers la mer Caspienne, précisément dans le pays nommé Scythie par les Grecs. Et ce qui confirme encore l'opinion de leur identité, c'est qu'une carte japonaise donne à la Russie, contrée septentrionale des Scythes, le nom de *Kontouriya*, c'est-à-dire, selon M. de Paravey, pays des Centaures (Κενταυρου).

Le mot Ting-Ling, décomposé, signifie *intelligence virile ;* or, chez les Grecs, la *science* et la *force* étaient l'attribut des Centaures. On sait leurs violens combats contre les Lapithes ; on sait aussi que le sage centaure Chiron avait été le précepteur d'Achille, d'Esculape, et de beaucoup d'autres héros et demi-dieux, et qu'il était devenu le type d'une race éclairée et guerrière, qui plus tard produisit le célèbre philosophe Anacharsis.

Il résulterait de cette découverte de M. de Paravey un nouvel élément de recherches pour éclaircir les migrations de peuples qui jouent un si grand rôle

Digitized by Google

dans l'histoire ancienne. Si les Centaures sont les Scythes, il en résulte qu'une invasion scythique a eu lieu en Grèce, et que ces peuples des steppes ont poussé leurs invasions jusqu'à Athènes. Etrange destinée de cette nation scythe, qui semble avoir toujours pour mission de se précipiter, dans des temps marqués, sur les autres nations, pour les réveiller ou les briser lorsqu'elles se corrompent ! Ainsi les Centaures en Grèce, ainsi les Mongols en Chine et dans l'Inde, ainsi les Huns en Allemagne et en France, sous Attila; ainsi les Tartares, sous Gengis et sous Tamerlan, dans toute l'Asie. C'est toujours la même race sous des noms différens; et toujours elle se montre pour remplir la même fonction ; la fonction de *fléau de Dieu*, comme Attila lui-même la définissait avec une précision si frappante !

Lille.— Imp. de VANACKERE fils.

Digitized by Google

EXAMEN

DE LA

CORRESPONDANCE

DE L'EMPEREUR MAXIMILIEN Ier

ET DE

MARGUERITE D'AUTRICHE,

SA FILLE, GOUVERNANTE DES PAYS-BAS,

Publiée d'après les Manuscrits originaux,

par M. Le Glay, *Archiviste général du département du Nord, correspondant de l'Institut.* (1)

S'il suffisait, pour juger sainement la nouvelle publication de M. le docteur Le Glay, d'avoir transcrit sous ses yeux la plupart des pièces originales qu'elle contient et d'en avoir extrait la substance pour la formuler, tant bien que mal, dans une *table de matières*, nul peut-être ne contesterait à l'humble *employé* cité dans l'*avertissement*, page xi, le droit d'en rendre compte. Mais ce ne serait pas assez pour lui, chétif et ignoré, que l'on daignât reconnaître sa compétence, il faudrait encore que sa conscience craintive fût rassurée sur certain scrupule. Croira-t-on en effet qu'un disciple puisse se défendre de partialité envers le maître qui l'associe à ses nobles travaux? Ne soupçonnera-t-on pas sa critique d'être plutôt un hommage inspiré par la reconnaissance qu'une franche appréciation

(1) 2 vol. gr. in-8°, à Paris, chez Jules Renouard et Cie, rue de Tournon, 6.

Digitized by Google

dictée par un jugement indépendant? Certes, il avoue qu'un témoignage public rendu à son *zèle* et à son *intelligence*

chatouille de son cœur l'orgueilleuse faiblesse;

mais s'il est des hommes dont l'éloge ne saurait être suspect, n'importe d'où il vienne, il n'ignore pas que le savant éditeur de la Chronique de Balderic est de ce nombre. Aussi, enhardi par cette considération et sans doute espérant du lecteur une indulgence à laquelle l'a trop habitué son généreux mentor, il va tenter d'accomplir, sans autre *précaution oratoire*, la tâche qu'il s'est imposée.

Quand parurent, en 1712, les lettres de Louis XII et du cardinal d'Amboise, publiées par Jean Godefroy, le *Journal des Savants* (mars 1713) émit quelques doutes sur leur authenticité. De nos jours, où les sciences historiques ont fait un pas immense, où l'on a tiré de l'obscurité la plupart des dépôts d'archives, on ne s'avisera pas de soupçonner la conscience du digne successeur de Jean Godefroy. Sans donc nous arrêter à cette difficulté maintenant résolue, nous nous attacherons à faire ressortir l'importance du travail entrepris par notre infatigable archiviste et mis au jour sous les auspices de la *Société de l'histoire de France.*

Une publication de ce genre n'est point susceptible d'une analyse continue, si je puis m'exprimer ainsi; outre que ce faisant on ne pourrait guère sauver son lecteur de l'ennui, soit en coordonnant une foule de points de vue sur une même matière épars sous différentes dates, soit en raison de l'intérêt trop secondaire qu'offrent certains sujets subalternes, ce serait recomposer ce qui est déjà très-bien fait dans l'ouvrage, le *sommaire* placé en tête de chaque lettre. Nous nous bornerons à citer de la *Correspondance* les traits les plus propres à dessiner le caractère des deux illustres personnages.

« A l'une des époques les plus agitées de notre histoire, dit » le savant éditeur, supposez un prince puissant, actif, labo-

Digitized by Google

» rieux, qui, régnant à la fois sur deux états éloignés l'un » de l'autre, a confié à sa propre fille, femme de tête et de » cœur, le gouvernement de la contrée qu'il n'habite pas. » Etablissez entre eux, au sujet des affaires publiques, un » commerce épistolaire non interrompu, et vous aurez ren- » contré, avec des conditions très-favorables à la vérité » historique, une source de révélations importantes et va- » riées. » Ce prince *puissant, actif, laborieux*, c'est celui qui, sans mériter peut-être les éloges emphatiques d'Olivier de la Marche, (1) sut néanmoins recueillir avec gloire l'héritage de Charles-le-Téméraire, et, comme le remarque M. Le Glay, (2) fondre dans la maison d'Autriche les éléments de cette monarchie colossale sur laquelle, vingt ans après, le soleil ne se couchait plus. Cette femme *de tête et de cœur*, c'est la tante de Charles-Quint, celle-là même qui, après avoir souffert avec dignité l'outrage d'une répudiation, envisagé sans pâlir la tempête et la mort sur le vaisseau qui l'amenait à son nouveau fiancé, et subi la douloureuse épreuve d'un double veuvage et d'une maternité sans fruit, devait montrer dans l'administration de l'état où l'appelait la confiance paternelle, le même sang-froid et la même grandeur d'âme que dans les événements de sa vie privée; celle-là même enfin à qui, deux siècles plus tard, Fontenelle (3) décernait la palme de l'héroïsme sur Caton d'Utique si vanté par les anciens. C'est ce courage invincible, joint à une intelligence profonde des affaires, qui fait de la fille de Maximilien une des figures les plus saillantes de son époque.

Mais il est temps d'arriver au texte. Des 667 lettres contenues dans les deux volumes, cinq seulement sont rédigées en latin; le reste des originaux est en français. « Les autographes » de Maximilien, dit M. Le Glay, sont d'une bizarrerie frap-

(1) II, 418, 419.
(2) II, 419.
(3) *Œuvres diverses.* Dialogues des Morts.

Digitized by Google

» pante. Marguerite, élevée en France, n'avait aucune con-
» naissance de l'allemand ; de sorte que son père, qui savait
» très-peu et très-mal le français, était pourtant obligé
» d'employer cette langue pour correspondre avec elle. Cela
» forme une espèce de jargon franco-germain assez grotesque,
» mais pourtant intelligible et même d'une singularité agréable
» par le tour naïvement original qu'il donne souvent à l'ex-
» pression. » On en jugera.

Maximilien, qui aspirait avant tout à la réputation de grand capitaine, (1) ne dédaignait pas celle d'adroit et rusé politique, bien qu'il se piquât d'être toujours *léal*. (2) Témoin les Grisons qu'il parvint à *gaingner par belles parolles et autrement* (3) et les prétentions trop exigeantes élevées par le duc de Lorraine lors d'un projet de mariage entre ce prince et l'une de ses petites-filles, lesquelles prétentions il réduisit à la raison, tant il avait su *pateliner la matère;* (4) témoin encore sa conduite envers Ferdinand-le-Catholique. Informé que ce monarque veut l'expulser de l'Italie et placer son fils naturel sur le trône de Naples, quel moyen plus sûr pour faire avorter ce plan que d'isoler les forces de l'entreprenant roi d'Aragon? On brouillera l'Angleterre avec lui ; on fera en conséquence un cadeau à l'ambassadeur anglais, que l'empereur trouve *à ce bien entendu*, et Marguerite fera le reste. (5) N'est-ce pas lui qui, sur un bruit que le roi Henri VII est *allé de vie à trespas*, envoie sur-le-champ ses instructions à la gouvernante pour se concilier le nouveau roi et surprendre, pour ainsi dire, son amitié à l'aide de bons *personnages*

(1) Les conseils qu'il adresse au roi d'Angleterre pour l'expédition d'Artois dénotent ses capacités en stratégie, I, 152; et l'empressement avec lequel il s'offre pour commander l'armée du même prince révèle assez son ardeur belliqueuse. II, 95.

(2) I, 294.

(3) I, 136.

(4) II, 205.

(5) I, 355.

Digitized by Google

dénommez et ayant crédence, sauf à *faire semblant de riens* et *deschirer* ces instructions, si des nouvelles officielles démentent les *on dit* de cour? (1)

Toutefois, quelque adroite que fût la politique de Maximilien, elle était loin de valoir en précision celle de sa fille, et il semble en convenir lui-même, sinon explicitement, du moins par le fait. (2) Le roi de Navarre, Jean d'Albret, demande la main d'Isabelle d'Autriche pour son fils aîné : « Nous l'avons remis, écrit l'empereur à Marguerite, à vous en parler et communicquier par-delà et désirons » et vous requérons que après qu'aurez bien entendu cest » affaire, vous nous vueillez advertir de ce que vous en sem- » blera, ensemble de vostre advis sur ce. » (3) Une autre fois il la consulte pour répondre aux plaintes du roi de Danemarck contre les habitans de Lubeck : « Tout ce que verrez que y » pourrons faire, nous le ferons vouluntiers. » (4)

Marguerite savait surtout saisir l'occasion. Il s'agit de traiter avantageusement avec Venise ; elle a reçu de bonnes nouvelles sur les Suisses ; le vice-roi de Naples ne peut se passer du soutien de l'Empereur ; le roi de France doit s'occuper à repousser le roi d'Aragon qui est entré dans le Haut-Béarn, il ne saurait aider les Vénitiens ; c'est le moment de traiter avec ces *anciens et naturels ennemys*. (5) Elle ne savait pas seulement faire tourner à son profit les circonstances présentes, elle savait encore préparer les événements de longue main et embrasser d'un seul coup-d'œil les conséquences d'un acte important. Voyez-la se prononcer dans le parti qu'il faudrait prendre concernant le jeune duc de Milan qui, depuis douze ans, après la défaite de son père (6) par Louis XII, vivait à la

(1) I, 135.
(2) II, 89, 345.
(3) I, 249.
(4) I, 322.
(5) II, 31, 32.
(6) Ludovic-Marie Sforce, dit *le More*, fait prisonnier en 1500 par les Français, et mort en 1508 ou 1510 dans la forteresse de Loches.

Digitized by Google

cour de Maximilien ou auprès de Marguerite. Il faut ou le renvoyer à Milan ou le retenir ; dans le premier cas, il sera l'allié de l'Empereur ; dans le second, on doit le garder de telle sorte qu'il ne puisse s'échapper ni être enlevé par le pape ou le roi d'Aragon ou par les Venitiens ou les Suisses ; car la délivrance advenant, on perdrait les frais de nourriture et l'affection du jeune prince. Elle penchait pour le premier parti, et peu après le fils de Ludovic-Marie Sforce était rétabli dans son duché de Milan. (1)

La femme qui avait tenu avec le cardinal d'Amboise le colloque politique dont le résultat fut la fameuse ligue contre Venise, devait mieux que personne apprécier l'avantage des conférences sur tout autre mode de négociation diplomatique. Aussi conseillait-elle avec instances à son père de se rendre au vœu du roi d'Angleterre qui demandait une entrevue : « Vous » ferez deux grans biens, assure-t-elle ; l'un, vos anemis en » prandront plus gran crainte, l'autre entre vous se pouront » prandre beaucopt de bons avis et intéligences, par se que » ne se peut faire sy bien par ambassadeurs. » (2)

Un peu d'artifice et de duplicité ne répugnait pas trop à sa politique ; par exemple, elle ne voit pas d'inconvénient à ce que l'Empereur donne les *bonnes parolles* qu'il lui plaira aux ambassadeurs français ; mais « que par escrit ilz n'en puyssent » riens monstrer, car ilz en pourroient faire leur proffit à nostre » dommaige et déshonneur. » (3) Des paroles se démentent ; un écrit fait foi. Du reste, à ses yeux, c'était bonne guerre ; nous verrons tout-à-l'heure quelle opinion on se faisait alors du caractère français.

L'Empereur donc, reconnaissant les qualités supérieures de la gouvernante, ne se faisait pas faute de les mettre à contri-

(1) II, 109, 110.
(2) II, 32.
(3) II, 111.

Digitized by Google

bution. (1) A elle à débrouiller les affaires les plus épineuses, à mener à bien les entreprises difficiles, à pourvoir à ce que les *droitz et haulteurs impérial* ne soient *amaindriz*, (2) à subvenir aux besoins de la guerre, (3) à surveiller même les opérations militaires. (4) Les conférences tenues à Cambrai en 1508, les différends entre de puissants seigneurs remis à son arbitrage, (5) la levée et l'entretien des gens de guerre dans les Pays-Bas, l'interminable expédition de Gueldre, la direction du siège de Venloo, etc., attestent et ses lumières et la fermeté de son administration, non moins que la confiance sans bornes que lui vouait son père. Combien de fois n'eut-elle pas à vaincre les répugnances des Etats las de voter des subsides ! Combien de fois n'eut-elle pas à disculper devant eux l'Empereur lui-même qu'ils accusaient sourdement de *cokiner et despendre leor argent pour riens !* (6)

Tous deux s'entendaient assez bien sur les intérêts généraux de l'état ; tous deux tenaient à leurs alliés, et ils n'eussent jamais reculé devant les conséquences d'une alliance offensive et défensive. Louis XII ne voulait pas que le roi de Navarre, Jean d'Albret, fût compris dans le traité qui se négociait à Cambrai ; aussitôt Maximilien d'écrire que *ce ne seroit son honneur le laisser derrière, veu la bonne amour et désir qu'il a de faire service* à la maison d'Autriche, et Marguerite de déclarer *résolutivement* au cardinal d'Amboise (sans doute dans une de ces séances orageuses où monsieur le légat et elle s'étaient *cuidié prendre au poil*) (7) qu'il fallait rompre les négociations et *laisser le tout plus tost que ledit roi de Navarre ne fût comprins en ladite paix.* (8)

(1) I, 348, 350, 489; II, 278.
(2) I, 161.
(3) I, 174; II, 39.
(4) I, 415.
(5) I, 176, 341.
(6) I, 131.
(7) *Lettres de Louis XII*, I, 132.
(8) I, 109.

Digitized by Google

La plus grande franchise semble avoir régné dans le commerce épistolaire qu'entretenaient le père et la fille au profit de leurs intérêts et de leurs affections, principalement de la part de Marguerite. Elle ne manquait jamais de dire à l'Empereur toute sa pensée, et celui-ci avait souvent le bon esprit d'accueillir ses avertissements. (1) « J'ay veu, dit-il, les artykles que » m'avez présentement envoyés touchant la matère de Gueldre » dont vous say bon gré de ce que sy ouvertement m'avez » escript et singnifié desdites matères et y cognoes vostre bon » et léal devoir. » (2) D'ailleurs ces conseils étaient présentés avec mesure et du ton le plus respectueux ; et, bien que le devoir seul et non l'amour-propre ou l'entêtement les lui dictât, ce n'est pas sans protestation de dévouement et d'humilité qu'elle les hasarde. « Monseigneur, comme celle qui » nuit et jour ne pance que de vous faire service, ne me saroie » tenir de vous avertir de tout se que puis panser vous peult » servir, vous supplie, Monseigneur, de prandre de bonne » part et me pardonner, sy je me suis hanardie. » (3)

Maximilien les a quelquefois repoussés, ces avis et ces remontrances. Peut-être aussi Marguerite, préoccupée de l'importance de la matière ou de l'imminence du danger, n'avait-elle pas pris garde alors de mesurer ses paroles. Quoiqu'il en soit, lorsque son père concluait des traités peu avantageux, elle ne recourait guère aux circonlocutions pour lui en faire des reproches, sauf à le supplier ensuite de l'excuser si elle lui avait écrit *ce que l'on en dit à la vérité*. (4) Elle réclamait depuis longtemps contre les agressions du comte de Furstemberg qui détenait à son préjudice plusieurs places en Bourgogne. On négocie un accommodement, et l'Empereur cède aux prétentions du comte qui *veult toutes choses à son appétit et hors de*

(1) I, 274, 460.
(2) I, 279.
(3) I, 386.
(4) I, 190.

Digitized by Google

la raison ; mais la gouvernante, qui en ressent un *gros crièvecueur*, déclare qu'elle *aymeroit mieulx perdre le tout que endurer ung tel honte et bailler audit conte la carte blanche et consentir à ung tel appoinctement.* « Monseigneur, s'écrie-» t-elle avec autant d'indignation que de hardiesse, j'en ay » honte et dommaige ; mais vous participerés audit honte, » veu que le mien est le vostre. » (1)

L'histoire n'a pas toujours approuvé la lenteur de Maximilien, et Marguerite paraît avoir pensé comme l'histoire, car nous lisons dans un autographe de l'Empereur : « Je receu vous » mal gracioses lettres..... certes vous devés penser, sy vous » avez au cœur la matière de France, jé au ceur la matère de » mon honneur en la guerr et perplexité dont je suys ; poer » ma négligence vous n'arés domaige ou intéresse ; mès vous » devés penser que yl est point posible que ung grand chateaw » soet édifié sur ung jour. » (2) Sa devise était : *gardez mesure.*

Ne croyez pas cependant que le fils d'Eléonore de Portugal n'ait rien hérité de l'ardeur méridionale. Les Etats répandent des bruits injurieux sur son compte ; indigné de leur mauvais vouloir et de leurs intentions coupables, « Je vous promés » ma foy, dit-il à Marguerite, que je leor montrera, à l'aide » de Dieu, bientost ausdits nos mutins, traiteurs, mentours » tel miroy et remède à l'encontra que il ne sarunt en ung an » après sauver leor langes ne oraylles. Ma fille, pardonné » moy que je escrive sy mal ; car je vous assure que je suis » de bon ceur corrussé et sera content de faere à l'encontra » tout sela que yl ma coustera jusques à ma vie. » (3) Brave jusqu'à la témérité, son courage était tel que sa fille, en le félicitant de ses exploits, le conjurait de ne plus exposer sa

(1) II, 355, 356.
(2) I, 392.
(3) I, 133.

Digitized by Google

personne comme au siége de Térouane. (1) N'est-ce pas lui qui avait conçu avec enthousiasme le projet d'une nouvelle croisade contre les infidèles? (2) N'est-ce pas lui qui unissait sa petite-fille Marie au fils du roi de Hongrie et de Bohême en répondant aux objections de Marguerite, qui n'approuvait pas cette alliance : « Aucuns pourroient dire que ledit roy de » Hongrie n'est thésaurisant, dont n'avons merveilles ; car, » comme prince de très noble cueur et bon catholique, soubs- » tient continuellement la guerre contre les Turcs pour la foi » crestienne, lesquellz pour luy estre voisins et confinans, le » molestent journellement ; et ne feusist que si léalment il » expose pour ce sa chevance, la chrestienneté auroit plus » avant à souffrir desdits Turcs, et pourroit avoir plus d'ar- » gent ; mais en ce lieu luy demourera à perpétuité le trésor » de gloire et honneur et la joye éternelle? » (3) Et si ce langage sent le *Massimiliano Pochi-danari*, n'est-il pas digne aussi de *Maximilien Cœur d'acier?* (4)

Le dévouement et la résignation faisaient le fond du caractère de la gouvernante. Jamais elle ne s'est laissée abattre par l'adversité ; ferme et résolue, elle se disait : « J'ai cuidé le tout » faire à bonne intention et avancement des afféres ; s'il prent » aultre chemin je ne sçay que en dire, fors qu'il fait à espérer » que c'est tout pour bien. » (5) Ces quelques mots résument admirablement sa philosophie ; avec la pureté de conscience et la foi en la Providence, elle marchait prête à tout événement. Nul sacrifice ne lui coûtait pour sauver l'honneur de son père, le sien et celui de son neveu l'archiduc Charles ; et si, pour garder intact ce même honneur, l'Empereur prenait la réso-

(1) II, 239.
(2) II, 339.
(3) II, 338.
(4) Surnoms de Maximilien. Le premier lui a été donné par les Italiens, le second par Olivier de La Marche.
(5) II, 121.

Digitized by Google

lution de répandre son propre sang, (1) elle fesait plus peut-être en s'exposant aux humiliations que lui suscitaient trop souvent l'état délabré des finances et la nécessité de mendier sans cesse de nouvelles aides, ou en bravant les murmures des troupes qui, ailleurs encore qu'aux environs de Turnhout, *mangeaient le bon homme à faulte de paiement* (2) et l'accusaient de retenir leur solde. Marguerite accusée d'avarice! Elle qui, après avoir dépensé *tout son vaillant*, (3) voulait vendre ses bijoux pour subvenir à la détresse de son père, bien qu'elle se déclarât à la veille de faire *bancque rotte;* elle enfin qui plus tard, en butte aux mêmes calomnies, devait les confondre par un mémoire des sacrifices qu'elle s'était imposés durant son administration! (4)

Comme tous les esprits supérieurs, Marguerite eut des envieux; elle avait des ennemis à la cour de son père; elle en avait jusqu'au sein de sa résidence, et des placards *tendans à commocion de peuple,* affichés secrètement pendant la nuit à la porte de l'église *à sa dérision et contemnement*, la punissaient de sa persévérance à veiller aux intérêts du peuple confié à ses soins. Elle-même se croit quelquefois obligé de répondre aux soupçons qu'on tente de faire concevoir à l'Empereur sur ses intentions (5). De là sans doute ces lettres mal gracieuses dont se plaint Maximilien. Ces espèces de querelles, qui forment de rares épisodes dans le cours de la *Correspondance,* ne laissent pourtant point de bien fâcheuses impressions. L'agresseur est si prompt à se repentir et l'accusé à pardonner! La gouvernante reproche à son père de changer à son égard, de se défier d'elle; « Si vous me ferés ma variabilité cler devant moy (si » vous me démontriez mon changement) par vos lestres, ré-

(1) I, 62.
(2) I, 392.
(3) II, 219.
(4) II, 439.
(5) II, 210.

Digitized by Google

» plique-t-il, vous trouverés mes esceuses, cumme de ung » misérable person par le monde, sy résonables que vous arès » cause estre content de nous ». Puis il la gronde : comment a-t-elle pu l'accuser de se cacher d'elle ? ne lui témoigne-t-il pas souvent sa satisfaction de la manière dont elle dirige les affaires (1), et, non content de la féliciter dans leurs relations épistolaires, ne se plait-il pas à la vanter ouvertement, *afin que tout le monde le sayche ?* (2) « Mès, reprend-il, si vous » continuerés toujours de nous escripre mavez lestres sans » réson, je croy bien que au derain vous me ferés changer » propos ». Pour toute vengeance, il ajoute en post-scriptum : « Nous vous renvouuns vos dérésonnables lettres et bruslés ; » et me escripvés souvent graciosement, cumme je ai acustemé » de le faere » (3). Ailleurs deux mots seulement : « Nous » sumus bien content de vostre excuse, combien que nous » pourrions bien répliker » (4). Ce trait charmant ne rappelle t-il pas celui d'une des scènes les plus vraies du *Tartuffe* où, après une querelle d'amour qui finit par un raccommodement, l'amant blessé ne peut, tout en pardonnant, s'empêcher de dire :

Ah ! çà, n'ai-je pas lieu de me plaindre de vous ? (5)

Lui-même reconnaît sans détour ses propres torts. « Sy vous » a fait aucun grief..... je vous récompenseré cy apres : » certes je a esté sy fort travyllé des mavés novelles tousjours, » que je ne savoé là où je a esté en la monde. Ce scet nostre » seigneur qui vous doint ce que plus désirés et bon prospé- » rité » (6). Cette complication d'affaires, cet aveu qui, du reste, ne prouve pas trop en faveur de la présence d'esprit du bon monarque, ce touchant souhait qui clôt la lettre, fermeraient la bouche au plus déterminé querelleur.

(1) I, 175; II, 87, 377.
(2) II, 87.
(3) II, 205, 206, 207.
(4) II, 221.
(5) Acte II, sc. 4.
(6) I, 123.

Digitized by Google

Un point sur lequel on était toujours d'accord, c'était la nécessité et le plaisir d'obliger qui que ce fût en général et les *léaulx et féaulx serviteurs* en particulier. La *Correspondance* contient une foule de lettres qui témoignent de l'empressement qu'on mettait à rechercher les divers titres des sujets à la gratitude impériale. Un jour, pour fêter l'ambassadeur qui apporte de bonnes nouvelles, on va au-devant de lui et on lui ménage l'agréable surprise d'une chasse à l'oiseau (1). Un autre jour on accorde quelque bonne pension à une vieille dame d'honneur pour lui aider à *parachever honnorablement le résidu de ses jours* (2); on dote une jeune fille *affin qu'elle puisse tant mieux trouver quelque bon mariage* (3), ou bien encore on *baille quelque gracieuseté comptant* aux archers de la garde du prince Charles, en raison des *peines et travaulx qu'ils ont eue* (4). Pour les serviteurs devenus *anciens et débiles*, il est des offices réservés (5); on leur donne *quelque peu plus de repoz et de despence* (6), comme *guerdon des bons services faitz par le passé, esquelz l'on doit avoir regard* (7); et pour ceux dont l'âge et la santé permettent que l'on compte sur leur zèle, on prend à cœur de les contenter *tellement qu'ilz puissent tousjours persévérer de bien en mieulx* (8). Les coupables aussi ont droit à la sollicitude de l'Empereur (9); on saisit le moindre prétexte pour légitimer l'adoucissement de leurs peines, et l'on modère une amende en l'honneur du *bon vandredi*. (10) En un mot, c'est entre le père et la fille un

(1) II, 99.
(2) II, 251.
(3) I, 56.
(4) II, 10.
(5) I, 200.
(6) II, 251.
(7) II, 113.
(8) II, 280.
(9) I, 53.
(10) II, 106. Le vendredi Saint.

Digitized by Google

échange continuel de services qu'ils se rendent journellement; puis, après avoir sollicité l'un de l'autre ces faveurs, ils s'adressent de mutuels remerciements. Il n'est même pas rare de voir s'établir entre eux une espèce de lutte au sujet des grâces à répandre. Est-ce de leur part preuve d'inépuisable bonté ou de jalousie de pouvoir? nous n'oserions prononcer sur un point si délicat. Toujours est-il que la gouvernante prétendait conférer les bénéfices sans l'aveu de l'Empereur, mais que celui-ci voulait que son sceau fût apposé à l'acte de collation. « Car i me semble, dit-il, veu que je suis mainbour (tuteur) et » grand père de nos enfans (1), que je retieng quelque chose » avecq vous pour vous gouverner et pour nostre réputation » et le vostre par le conséquent » (2).

Après les propositions et les conclusions de trêves ou de traités de paix, les négociations de mariage tiennent une grande place dans le recueil de M. Le Glay. On ne s'en étonnera pas si l'on se rappelle le mot... *tu, felix Austria, nube*... et si l'on songe en outre aux six enfants que la mort de Philippe-le-Beau, roi de Castille, avait laissés sous la tutelle de leur aïeul paternel. Dans cette foule de projets rompus, repris, abandonnés de nouveau ou sanctionnés, on voit avec plaisir que les intérêts de la politique ne présidaient pas seuls au choix des alliances. L'empereur s'efface pour céder au tuteur et ne pas exiger d'une innocente pupille le sacrifice de ses affections au profit de l'ambition, tandis que la gouvernante sonde les intentions de ses nièces, comme ferait une tendre mère (3). Si Maximilien se trompa sur le compte du roi de Danemarck (4), c'est que le fiancé de l'infortunée Isabelle d'Autriche n'avait pas encore mérité son odieux surnom (5). Quelques années auparavant,

(1) Les enfans de Philippe-le-Beau, roi de Castille.
(2) I, 122.
(3) II, 319.
(4) Christiern II. II., 335.
(5) Le *Neron du Nord*.

Digitized by Google

quand cette même princesse était destinée au duc de Gueldre, le mariage avait été ajourné jusqu'à ce qu'elle fût en *eage compétant* (1).

Le bon Empereur ne voulait marier Eléonore d'Autriche qu'à un roi de France ou d'Angleterre ou de Pologne, et il attendait le décès d'une des reines de ces trois royaumes. Informé que le roi de Pologne, récemment veuf, se dispose à solliciter la main d'une de ses petites filles, il ne veut prendre aucun parti décisif, bien que ce projet lui sourie, sans avoir préalablement consulté Marguerite et la jeune Eléonore. La lettre qu'il écrivit à cette occasion est un des monuments les plus gracieux de la candeur et de la bonhomie de son caractère (2). D'abord, pour prévenir en faveur du roi de Pologne, il en fait le portrait le plus séduisant ; or, Sigismond Ier était, au rapport de M. Le Glay, un prince accompli ; Maximilien, tout en servant son opinion, était donc de bonne foi dans ses éloges. « Le roy de Polan, dit-il, est ung bell personage en » pu grasselet ; toutesfois ly ne sera jamès plus grass ; (trop » d'embonpoint serait un défaut) ; ung visaige et cors blans, et » les mains fort blans, le grandeur du seigneur de Berges passé » vingt ans, ung visage plus beau que de monsieur de Berges ; » car sa visage est cler et fort honeste, représentant ung roy » entre tous ses serviteurs ». Il y a de l'adresse à comparer Sigismond à un seigneur connu d'Eléonore ; le portrait en devient plus frappant ; et puis quelle dignité dans le dernier coup de pinceau ! c'est le trait de Virgile

. . . . . gradiens... supereminet omnes (3).

Après la description des qualités physiques dont s'enquièrent avant tout les femmes, viennent les qualités morales. « Il tient grand traen ; (maison somptueuse flatte les goûts » d'une jeune fille) amé fort de ses subgès et de tous soes qu'il

(1) I, 281.
(2) II, 300, 301.
(3) Æneid. lib. I, v. 505.

Digitized by Google

» ly hantent dont je fus aussy ung et tous de ma meson. Il » est, cumme yl m'a dit de sa bouche, qui est belle et ruge, » de l'eage de quarante six ans ou XLVII, en pu les cheveux » gris desja ». On ne déguise rien, c'est le moyen de faire croire aux beaux attributs qu'on prête au prince; d'ailleurs cette bouche *belle et ruge* ne demande-t-elle pas grâce pour la disproportion d'âge et pour la malencontreuse couleur des cheveux, outre que l'aveu dénote une louable franchise? Poursuivons. « Son royaume est de II° lius d'Almaingne, grand, » toutte bellicose, qui peult faere cent mille combatans, et » toutefoes son réame point ancor vort peupolé. Yl n'a point » tailles ordinaire, mès de grand obédience son peuple, et » grand noblesse; (la cour sera brillante et partant offrira un » beau séjour) et sunt fort honnestes et aiment les Almans » (la nouvelle reine n'a donc pas à redouter l'antipathie de ses » nouveaux sujets) et vestu comme les Almans (elle ne chan- » gera, pour ainsi dire, pas de pays) heyent les Ungeroes » qu'est le plus mavés et dépiteulx pople de monde. (mêmes » goûts et même antipathie, quoi de mieux?) Le roy et tous » de son principaulx de la court seunt parler almant et latin » avec leor naturel langaige qui tent sur l'esclavon ». Eléonore n'aura pas l'embarras d'apprendre un nouvel idiôme, chose ennuyeuse et même scabreuse, si l'on en croit les propos sur Marie-Louise, par exemple. Ce n'est pas tout : « Ly seol est le » causa que le fylle héritière d'Ungarie fut marié en nostre » maeson d'Osterice ». Pour une sœur affectionnée à son frère, (car c'est de l'union de l'archiduc d'Autriche, Ferdinand, avec Anne de Hongrie (1) qu'il est ici question) il y aura de la gratitude à consentir au mariage proposé; Eléonore ne saurait

(1) M. Le Glay, II, 414, pense, d'après une lettre du 22 janvier 1519, que l'alliance ou du moins les fiançailles de Ferdinand avec Anne de Hongrie avaient été conclues avant le 5 mai 1521, époque où ce mariage fut confirmé et consommé. La fin de l'autographe que nous venons d'analyser prouve en effet que la date de ces fiançailles remonte à l'année 1515, sinon au-delà.

Digitized by Google

être indifférente envers celui qui a contribué au bonheur et à la prospérité de sa maison. Tout ce qui peut émouvoir le cœur d'une jeune princesse et faire vibrer les cordes de son âme, est accumulé avec bonheur dans cette charmante lettre. Il serait curieux de savoir comment Eléonore répondit à tant de séductions; malheureusement la minute dans laquelle Marguerite rapporte les particularités de son entrevue avec sa nièce, est lacérée à l'endroit où la bonne tante assure qu'*après plusieurs devises* durant lesquelles la jeune fille l'avait *ouy*, *hécouté de bonne sorte et bien dousement avecq ung peu de crainte, elle n'a pu tirer d'elle autres parolles que....* (1); sans doute un refus bien timidement exprimé et peut-être des larmes; car Sigismond épousa la fille de Jean Sforce, duc de Milan.

Pour Marguerite, il n'est fait qu'une seule fois mention de son alliance avec Henri VII. Il est probable que le caractère impérieux du roi d'Angleterre fut plutôt un obstacle à l'accomplissement de ce mariage que la résolution prise par elle de ne plus tenter les chances d'une nouvelle union (2). Elle redoutait un maître dans l'époux qu'on lui proposait; et trop fière pour *estre sa prisonnière*, elle avait trop la conscience de ce qu'elle pouvait pour souffrir d'*estre mis errier de la monde comme ung person perdu et oblié* (3), sort qu'il lui était permis de craindre attendu qu'Henri VII était *ung homme de son propre teste* (4). Quant à Maximilien, sur un bruit qui courait touchant ses vues de mariage, d'un côté il déclare que, loin d'y penser désormais, il veut devenir pape et saint (5), et de l'autre que, *pour morir* il ne se mariera pour *nuls deniers ne pour nul beaulté* (6). Il savait à quels regrets l'avait condamné la mort de la belle Marie de Bourgogne (7)

(1) II, 319.
(2) *Lettres de Louis XII*, I, 64.
(3) Expressions de Maximilien.
(4) I, 11.
(5) II, 38.
(6) II, 379.
(7) II, 390.

Digitized by Google

et quels tracas lui avait suscités le mariage d'argent contracté avec la fille du duc de Milan (1).

Notre analyse offrirait une lacune inexcusable, si elle ne signalait quelques traits de la vie privée de nos deux illustres personnages. C'est surtout dans les relations purement familières qu'apparait tout ce qu'il y a de simplicité dans leur caractère. On se ferait une fausse idée de celui de la gouvernante, si on se la représentait dogmatisant ou régentant ses conseillers et se donnant l'air d'un *homme en jupon* (2). Rien de doctoral dans les discussions de celle qui désirait être *plus sage* pour donner de bons avis (3); rien de cavalier dans les manières de celle qui fesait remarquer à son père que, malgré son dévouement pour lui, *ce n'est le cas de femme vefve de troter et aller visiter armées* (4). On est étonné et charmé de retrouver cette modestie dans la femme dont les actes publics révèlent une supériorité de vues dont l'homme seul paraîtrait capable. Cette fille d'empereur qui, après avoir présidé son conseil, s'enferme dans son *intérieur* pour s'enquérir des affaires du ménage, pour régler son domestique, dresser de sa propre main l'inventaire de ses belles et riches serviettes (5), travailler aux chemises qu'elle destine à son auguste père (6) ou inviter la comtesse de Hornes à expédier ses confitures au chef suprême de l'état, cette fille d'empereur disons-nous, semble descendre alors de son piédestal et nous dire : vous m'admiriez ; aimez-moi maintenant. Et ce pasteur des hommes, comme parle l'Ecriture, n'est-ce pas un véritable patriarche? Ne croyez pas qu'il ne rêve que gloire militaire ou agrandissement de pouvoir; il pense *jour et nuyt aux affaeres de ses hérytiers* (7). Un jour

(1) Blanche-Marie. II, 399.
(2) Louis XVIII disait de Mme de Staël : *c'est un Châteaubriand en jupon.*
(3) I, 410.
(4) II, 203.
(5) II, 487.
(6) II, 380.
(7) II, 345.

Digitized by Google

il se dispose à faire administrer *à ses très chers et très amez enfans le saint sacrement de Confirmation* (1); un autre jour il s'occupe d'un réglement pour le service de leur maison (2). Parfois il prend la palette pour peindre l'image d'une future sainte (3); parfois il visite *ses garen de chasses et volerie*, non sans regretter que sa fille ne puisse voir son *beau pays plain de toutes jeujosité* (4), non sans se promettre aussi de la dédommager en se rendant au souper qu'elle lui propose (5). Il aime éperduement la chasse, mais pour l'honneur; et s'il prend un cerf, il l'envoie à Malines pour festoyer ses petites filles (6). Marguerite lui a fait cadeau d'un agneau; il l'en remercie d'aussi bon cœur que de la sagesse de son administration (7). Cela est simple, naif, mais vrai principalement; rien de ce qui se rattache à ses enfants n'est indifférent aux yeux d'un père. Il écrit en faveur d'un apprenti cuisinier (8) comme il ferait d'un serviteur haut placé, voire peut-être d'un ambassadeur; ou il mande, avec autant d'empressement que s'il était question d'une affaire bien importante, de mener ses pupilles à Bruxelles afin de *veoir le parck et y prandre leurs ébats par deux ou trois jours* (9) et de ne pas oublier que le temps des vacances approche pour le prince Charles; qu'il conviendra « à Pasques, quant les tans sera douls, de ly » envoyé à Anvers et à Louvaen prendre aer et passer tans, » pour estre travillé à cheval pour sa sainté et forteresse. » (10)

Marguerite ne veillait pas avec moins de tendresse sur les

(1) I, 91.
(2) I, 321.
(3) II, 380.
(4) I, 285.
(5) II, 14.
(6) II, 13.
(7) II, 195.
(8) I, 59.
(9) II, 13.
(10) II, 242.

Digitized by Google

enfants de son frère bien-aimé (1). « La *Correspondance*, dit » M. Le Glay, nous révèle à cet égard une quantité de dé- » tails de l'intérêt le plus doux. Tantôt ce sont des encoura- » gements à donner au bon Louis Vacca leur maître d'école, » qui les instruit *ès bonnes lettres et bonnes mœurs;* tantôt » c'est une maladie du jeune Charles qui a trop dansé aux » noces de sa sœur la reine de Danemarck; une autre fois » c'est la variole qui attaque d'abord une des petites princes- » ses, puis l'autre, puis la troisième. L'alarme est au palais: » on écrit ses inquiétudes, et ensuite on mande la guérison » avec non moins d'empressement. Quand l'archiduc a eu le » malheur de tuer un homme en tirant à l'arbalète, le lundi » de la Pentecôte, on se hâte d'en informer l'Empereur pour » prévenir toute mauvaise explication (2). Les progrès des en- » fants sont notés, et Maximilien, en apprenant que son petit- » fils se montre déjà intrépide chasseur, tressaille de joie » et répond que, s'il en était autrement, il le tiendrait pour » bâtard. Les enfants eux-mêmes écrivent de temps à autre à » leur *tante et bonne mère*, et toujours c'est pour lui recom- » mander quelque serviteur dans le besoin » (3).

Citons une preuve de la bienveillance mutuelle qu'on inspirait aux augustes orphelins. L'Empereur désire que l'archiduc Charles, l'héritier présomptif de la couronne d'Espagne, écrive aussi bien à son frère puîné, Ferdinand d'Autriche, qu'à son aïeul maternel, et, de peur qu'on ne l'oublie, il recommande de *bailler audit Ferdinand le titre d'archiduc d'Autriche, car son plaisir est tel* (4). Quel soin touchant! quelle délicatesse! on ne veut pas que le futur roi de Castille prenne des airs de supériorité avec son frère, de crainte que celui-ci n'en

(1) II, 430.

(2) On n'oublie pas de mentionner, comme circonstance atténuante, que la victime est *un homme de mestier, yvrogne et mal conditioné*, II, 155.

(3) II, 438, 439.

(4) II, 79.

Digitized by Google

conçoive de la jalousie. D'ailleurs, le roi d'Aragon qui faisait élever Ferdinand auprès de lui, aurait lieu de se fâcher d'une distinction injurieuse pour son pupille et par là pour lui-même.

Ces délicates prévenances, Maximilien les montrait même dans ses relations avec les ambassadeurs étrangers; ce qui ne contribuait pas peu à ajouter du charme et du prix aux cadeaux qu'il leur faisait pour *entretenir tousjours l'amytié* (1). Nul ne donnait et ne recevait avec plus de grâce. Il avait promis aux envoyés de l'Angleterre quelques *testons* provenant de ses mines et de la valeur de 900 et quelques ducats; le présent est magnifique, mais ce n'est pas pour *la valeur ne gratuité*, *ains pour la singularité d'icelles pièces* qu'il veut tenir sa promesse; et puis, Marguerite qu'il charge d'expédier le don, emploiera des formes, *en faisant* aux ambassadeurs *l'excuse dudit envoy comme elle sçaura bien adviser* (2); en amabilité comme en politique, la gouvernante des Pays-Bas était l'*alter ego* de son père. Ici l'Empereur s'en tient à la pure politesse; il ne se permettra quelque agréable plaisanterie que dans ses remerciements à sa fille. Ecoutez-le: (3) « Ma bonne fylle, j'ay resceu... les bel-
» les chemises et huves, lesquelles avés aydé de les faere de
» vostre main, dont sumus fort jeouieulx, principalement
» des ce que je trouve en sela que vous vous soussés du corps
» de nostre person, mesmement que quant ceste anné nous
» pourterons nostre couraige, lequel est rude et pésante, que
» adunques nostre pooir du corps sera réconforté à l'encontre
» du bon senteor et dusceur de telle belle thoele, lesquels
» usunt les angels en paradis pour leur abillement ». Maximilien qui n'est pas homme à se laisser surpasser en gracieusetés, ne se borne pas aux compliments; et comme il sait que l'em-

(1) II, 169.
(2) II, 367.
(3) II, 380.

Digitized by Google

pressement à répondre entre pour beaucoup dans l'expression de la reconnaissance, il *fera bien tost bonne dilligence* pour *remercier* l'excellente princesse *de ung image d'un futur sainte*, *aussy fabriké de sa main*. Avouons que si l'on peut contester à Maximilien son talent de peintre, on doit lui accorder d'entendre aussi bien que Cicéron la théorie des présents.

Il faut cependant renoncer au plaisir de citer, moins dans la crainte de voir bientôt s'épuiser la matière sous notre plume, que pour ne pas abuser de l'indulgente attention du lecteur. Mais nous regretterions de fermer le livre avant de jeter un dernier coup-d'œil sur les renseignements sans nombre dont il fourmille. Parmi les plus curieux se range l'opinion générale émise de temps à autre sur le caractère de telle ou telle nation, de tel ou tel prince régnant, opinion d'autant plus franche qu'elle se glissait dans des lettres dont une main fidèle rompait seule le cachet. Qu'il nous soit donc permis de reculer quelque peu les bornes de cet article.

Les Suisses étaient aux yeux de la gouvernante les plus formidables auxiliaires qu'on pût trouver. « Quant aux suyches, » dit-elle, il me semble que ferés merveillieusement bien de » mectre paine à les gaignier ; car le cousté duquel ilz seront » sera tousjours le plus fort, et par ce moien l'an pourra avoir » beaucoup plus tot la raison des communs ennemys (1) ». Maximilien comptait sur ses ruses et sur leur vénalité pour se les attacher : « Nous espérons aussi praticquer les suyches que » sans cause ilz retorneront, veu qu'ilz ont desja assez maingé » des ducatz du pape, et qu'ilz ont grant fain de maingier des » escus de France. Et sommes leur cusenier qui leur apreste » lesdits escus en si bon ordre qu'ilz les maingeront voulen- » tiers ; car vous povez penser que lesdits suyches sont com- » menaultez qui ne tiennent foy ne léaultez ». Ce qui suit

(1) II, 217.

Digitized by Google

donnera une idée de la terreur qu'inspiraient leurs armes. On affirme qu'ils veulent pénétrer en Bourgogne ; des instructions formelles sont envoyées sur-le-champ au maréchal de Vergy : « S'il congnoist ou entend que lesdits suyches vueille » faire le dessusdit voiiaige, faire retirer tous les biens et bes- » tials des subgectz dudit conté et fortes villes et chasteaux » d'icellui conté ; car ilz ne seroient pas puissant de empes- » chier le passaige desdits suyches ». Ces ordres sont encore insuffisants ; Marguerite doit à son tour en écrire au même seigneur « et sommes encoires d'oppinion, poursuit l'Empereur, » que escripvez à nostredit cousin et à vos conseilliers oudit » conté que, ou cas que lesdits suyches vueillent passer par » ledit conté, ilz y pourveoient tellement que iceulx subgectz » ne puissent estre d'eulx guères adommaigez et se conduy- » sent oudit affaire qu'ilz ne tombent en différendt avec lesdits » suyches ; car ce sont très maulvais villains qui ne serchent » que querelles » (1).

Parmi les peuples qui ne *tiennent foy ne léaultez*, Maximilien compte spécialement les Français (2) ; aussi quand sa fille fait entendre qu'il lui cache des secrets, qu'il lui écrit *souventes foes lestres contraires de son opinion*, il ne trouve rien de mieux pour faire ressortir l'étrangeté et l'énormité de cette inculpation que de s'écrier : « Je croy que vous me tenés pour » un Françoes qu'il faemes ount (ont reputation) le bruit » par le monde, qui changunt volentiers leur propos » (3). Marguerite n'avait pas meilleure opinion de nos aïeux et peut-être, comme son père, priait-elle le *Créateur* afin qu'il pût *pour son honneur donner ung lurde baste aux Franzoes par myll leor traison* (4). On a fait de cette princesse

(1) I, 477.
(2) II, 319.
(3) II, 205.
(4) I, 42.

Digitized by Google

une autre Junon, et on lui a prêté une haine implacable contre la France,

. . . . . manet alitâ mente repostum (1),

à cause de l'outrage qu'elle reçut à la cour de Charles VIII. Nous ne rappelons ici cette accusation banale répétée par les historiens que pour avertir le lecteur que M. Le Glay a justifié Marguerite d'un soupçon si indigne de son beau caractère (2).

Après les Vénitiens dont la puissance portait ombrage à plus d'un souverain et que l'Empereur regardait comme ses *naturels ennemys*, il est peu question des autres peuples de l'Europe. Marguerite trouve que les Anglais lui ont prêté bonne assistance au siége de Venloo (3), et Maximilien que les Danois et les Hongrois sont *de grosse ou rude nature* (4); de plus ces derniers *sont assez muables* (5). Enfin si l'on peut induire du jugement des secrétaires ou des ambassadeurs celui de leurs maîtres, nous ferons remarquer que Paul de Laude, secrétaire de l'ambassadeur d'Allemagne auprès de Louis XII, désigne en termes de convention les Français par le mot injurieux *Timet* et les Anglais par l'épithète honorable *Fortes* (6).

Quant aux têtes couronnées de l'époque, nous avons vu plus haut ce que Maximilien pensait de Ladislas VII, de Sigismond Ier, de Henri VII et de Jean d'Albret. Le même préjugé qui pesait sur nos pères suspecte parfois les intentions du sage Louis XII (7), et, bien qu'on regarde Ferdinand-le-Catholique comme un allié assez fidèle (8), on se précautionne contre les tortuosités de sa politique (9). Maximilien qui avait eu à se

(1) Virg. Æneis, lib. I.
(2) II, 464, 465.
(3) I, 426.
(4) II, 337.
(5) II, 338.
(6) II, 12.
(7) I, 299; II, 306.
(8) I, 43, 410; II, 20, 137, 247.
(9) I, 190.

Digitized by Google

plaindre des *machination et pratikes de la sainte mère de église* (1), ne parlait pas toujours bien du pape, et il lui reprochait de *grans piéchiés et abusions* (2). Il ne traitait pas sans une certaine appréhension avec Henri VIII dont le père l'*avoit deux foes lurdement trompé* (3). Marguerite se montrait plus confiante à l'égard du roi d'Angleterre, ou plutôt appréciant de quel poids était dans l'équilibre européen l'alliance de celui qui prenait pour devise : *Qui je défends est maître*, elle cherchait à se concilier l'amitié du prince dont on pouvait emprunter au besoin des hommes et de l'argent (4). « Vous » sçavés, écrit-elle à son père, que c'est le prince de la chres- » tienté qui mieulx la peult aydier et assister » (5).

Grâce encore pour une dernière citation.

Une des particularités les plus bizarres de la vie de Maximilien est le projet qu'il conçut, de lui-même ou à l'instigation de Ferdinand-le-Catholique (6), de se faire élire pape et de succéder à Jules II dont une grave maladie présageait la fin prochaine. Ce dessein entra si spontanément dans son esprit ou il fut le fruit d'une préméditation si secrète que c'est au moment où Marguerite vient l'entretenir de ses vues de mariage (avec Marie d'Angleterre sans doute), qu'il lui répond avoir *mys plus avant sa délibération* et que, loin de songer à négocier une alliance matrimoniale, il envoie à Rome pour solliciter du pape la coadjutorerie et préparer le succès de sa candidature au pontificat. L'autographe (7) qui constate cet événement est un des plus singuliers qui soient sortis de la plume du bon empereur ; on nous pardonnera de le reproduire ici presque en entier.

---

(1) I, 338.
(2) I, 294.
(3) I, 338.
(4) II, 254.
(5) II, 18.
(6) II, 407.
(7) II, 38, 39.

Digitized by Google

. . . . . .

« Et envoyons demain Monsieur de Gurce, évesque, à » Rom devers le pape pour trouver fachon que nous puyssons » accorder avec ly de nous prenre pour ung coadjuteur, affin » que après sa mort pouruns estre assuré de avoer le papat et » devenir prester et après estre sainct, et que il vous sera de » nécessité que, après ma mort, vous serés contraint de me » adorer dont je me trouveré bien gloryoes.

» Je envoye sur ce ung poste devers le roy d'Arogon pour » ly prier quy nous voulle ayder pour à ce parveni dont yl » est aussy content, moynant que je resingne l'empir à nostre » commun fiyls Charl. De sela aussi je me suys contenté.

» Le peupl et gentilhomes de Rom ount faet ung allyance » contre les Franchois et Espaingnos ; et sunt XX^m combatans » et nous ount mandé que yl voelunt estre pour nous pour » faere ung papa à ma poste et du l'empire d'Almaingue et » ne veulunt avoer ne Françoes, Aregonoes, ne mains null » Vénécien.

» Je commance aussy practiker les cardinaulx, dont IIe ou » IIIe myll ducas me ferunt un grand service, aveque la par- » tialité qui est déjà entre eos

» Le roy d'Aragon a mandé à son ambaxadeur que yl » veult commander aux cardinaulx Espaingnos que yl veulent » favoryser le papat à nous.

» Je vous prie, tenés ceste matère empu secret ; ossi bien » en brief jours je creins que yl fault que tout le monde le » sache; car bien mal esti possible de pratiker ung tel sy grand » matère secrètement, pour laquelle yl fault avoer de tant de » gens et de argent succurs et practike ; et adiu, faet de la » main de vostre bon père, MAXI : futur pape (1).

---

(1) On lit dans une des notes marginales consignées sur une copie de cet autographe et que Jean Godefroy n'a pas reproduites dans son édition des *Lettres de Louis XII* : « Cette manière de signer fait douter de la sagesse de l'empereur. » Le même annotateur s'exprime ainsi à l'occasion du secret recommandé à Marguerite

Digitized by Google

» Le XVIIIe jour de septembre.

» *P. S.* Le papa a ancor les vyevers dubls (fièvres doubles) » et ne peult longuement fyvre »,

Ce post-scriptum eût fait sourire Molière. Toutefois le côté plaisant et de cette résolution et de la lettre qui la consacre ne doit faire douter ni du sérieux ni de l'état normal de l'Empereur. (1) Maximilien, dont la physionomie, au rapport de M. Le Glay, (2) avait quelque chose d'allemand et de portugais, révélait dans son style comme dans ses actions l'influence de cette double origine. Son caractère à la fois simple, naïf et passionné, lui faisait envisager les choses avec bonhomie et enthousiasme. Du reste, ce projet paraît trop bien arrêté dans sa tête pour qu'on puisse le considérer comme un trait de plaisanterie ou de folie. Ses batteries sont dressées avec trop d'habileté, il compte trop sur ces vingt mille combattants, sur la rivalité et la vénalité de ces cardinaux-électeurs, sur l'appui du roi d'Aragon et sur l'agonie d'un pape moribond, pour faire croire qu'un plan si adroitement tracé ne soit que l'effet d'une gaîté outrée ou d'une imagination en délire. M. Le Glay cite un fragment de lettre qui tend à prouver que Maximilien voyait dans la papauté une fonction inhérente à la dignité impériale (3) et que ses prétentions à la tiare avaient pour but l'association de l'autorité temporelle et de l'autorité spirituelle, but qu'à son exemple Charles-Quint et Philippe II auraient aussi poursuivi plus tard. Mais comment concilier ces vues de l'Empereur avec la promesse qu'il fait de résigner le

---

sur ce projet : « L'empereur Maximilien Ier estoit persuadé que sa fille estoit fort » indiscrète et il ne luy confioit ses affaires secrètes qu'avec peine. » Mais si la gouvernante avait réellement ce défaut, qui forçait Maximilien à être assez imprudent pour lui communiquer de pareils desseins ? D'ailleurs, la discrétion avec laquelle se tinrent les conférences de Cambrai en 1508 comme en 1529 (II, 452) ne répond-elle pas assez à cette inculpation ?

(1) *Voyez la note ci-dessus.*

(2) II, 415.

(3) II, 37, 38.

Digitized by Google

pouvoir impérial en faveur de l'archiduc Charles? Cette concession n'est-elle qu'une feinte à l'effet de ménager l'influence des cardinaux espagnols à qui Ferdinand-le-Catholique doit donner le mot d'ordre lors de l'élection, bien résolu qu'est le rusé candidat de ne point s'y conformer, une fois qu'il sera en possession de sa double puissance? Et alors comment accorder ce manque de bonne foi avec l'intention de *devenir prester et après estre sainct?* Espérait-il acheter aussi la canonisation? mais la canonisation ne s'acheta jamais comme l'élection à la papauté.

Nous croyons avoir démontré que le recueil livré à l'impression par M. Le Glay est du plus haut intérêt pour l'histoire de l'Europe au commencement du XVIe siècle. Les douze années qu'il embrasse (1507—1519) ont été fécondes en événements importants et en personnages célèbres. Ces luttes nées du choc des intérêts, de circonstances fortuites ou des caractères nationaux, on les voit se dessiner nettement avec leurs divers incidents dans la précieuse collection qu'ont fournie les archives du département du Nord; et ces noms consacrés par la renommée, on les suit avec curiosité au milieu des événements, ces énigmes du temps dont ils nous donnent bien souvent le mot. Cependant, il ne faut pas se dissimuler que tout, dans ces *analectes*, n'est pas d'un égal intérêt; M. Le Glay, moins que personne, s'est fait illusion sur cette partie de son travail. Nous pourrions, pour légitimer l'admission de documents aussi peu significatifs que des collations de bénéfices ou d'offices subalternes, par exemple, nous contenter de dire avec Dacier: « La conscience » de l'érudit s'étend aux moindres détails; et il n'y a pas plus » en histoire qu'en physique de faits véritablement indifférents » et de vérités sans conséquence, » (1) mais nous préférons citer le judicieux éditeur lui-même. « Destinés à fournir, dit-il, » des matériaux, non seulement à l'histoire politique des » empires, mais aussi à la statistique, à la chronologie, à

(1) Eloge de D. Brial. (Hist. de l'Acad. des Inscript. et Belles-Lett., IX, 190).

Digitized by Google

» l'histoire particulière des provinces, des communes, des » familles, ils doivent (ces documents), si on ose le dire, four- » miller d'indications. » (1) L'avocat et le juge ne se sont jamais plaints de l'abondance des renseignements qui pouvaient éclairer leurs plaidoyers ou leurs arrêts ; or, on l'a dit depuis bien longtemps, l'histoire est le tribunal des peuples et des rois ; quand donc l'historien accuse ou défend, doit-il se borner à compulser le dossier des pièces déjà connues ou d'un intérêt majeur? Les circonstances fort minimes en apparence ne suffisent quelquefois pour contrôler les assertions les plus importantes et les plus accréditées. Hommage donc soit rendu à la conscience du savant éditeur; en faisant entrer dans son recueil tout ce qui, malgré une valeur équivoque au premier coup-d'œil, est susceptible d'apporter des éclaircissements dans le grand procès qu'au nom de la vérité l'histoire instruit sur le compte des nations et de leurs chefs, il s'est imposé une bien rude tâche, celle de faciliter l'intelligence d'un texte d'autant plus obscur qu'il signale souvent des faits ou des noms que l'on chercherait en vain dans les annales de l'érudition. Ainsi, outre les originaux de la *Correspondance*, M. Le Glay a dû consulter une foule d'autres pièces contemporaines pour en extraire de rares mais précieuses notions.

Ce n'était pas assez de nous déblayer le chemin qui conduit à la vérité historique; après nous avoir initié aux plus secrètes pensées de ces deux personnages hors de ligne, il fallait nous instruire des événements qui ont précédé et suivi les épisodes relatés dans leur correspondance, nous donner, en un mot, leur biographie, afin que les faits et les idées se servissent mutuellement de commentaire. Ici nouvel écueil à éviter; loin d'y avoir disette, il y avait surabondance de documents; mais M. Le Glay devait atteindre un autre genre de mérite. Le choix, entre tant de matériaux, n'offrait pas moins d'embarras que l'aride recherche de détails

(1) I, *avertissement*, XI.

Digitized by Google

enfouis dans des archives inexplorées. Citer les faits généraux purement et simplement, c'était reproduire ce que l'on sait même au collége; s'en tenir à une analyse chronologique, c'était peut-être déjà mieux, car les historiens de Maximilien ont plus d'une fois fourni à M. Le Glay l'occasion de relever leurs erreurs; tracer à grands traits les principales époques de la vie des deux héros, mettre en saillie les détails ignorés ou relégués dans les livres connus des seuls bibliophiles, ne rien omettre de ce qui pouvait faire ressortir les moindres nuances de deux caractères si ressemblants d'un côté, si divers de l'autre et déduire du tout des considérations générales, c'était le seul parti qui restât à un homme de science et de goût; c'est aussi celui qu'a pris l'auteur des *Notices* sur Maximilien et sur Marguerite. On lira avec intérêt les vicissitudes de la fortune du père et de la fille, et l'on ne sera pas fâché de connaître le fatal accident (1) qui mit fin aux jours de celle dont la devise était: *Fortune infortune fort une.* (2) Puis, quand on aura connu de cette princesse et les malheurs et les pensées, on s'enquerra peut-être de ce que sont devenues les choses qui furent à son usage, comme on va visiter le cabinet de l'illustre écrivain dont les ouvrages nous ont charmés. On se demandera peut-être quel ordre régnait dans l'*intérieur* de celle qui réglait si bien les affaires des peuples commis à sa sollicitude. Et alors si ces précieux restes existent encore, si du moins à leur défaut un inventaire les dénombre à notre imagination, on rendra grâces à l'homme dont la patiente investigation aurait découvert cette nouvelle source de connaissances. Eh bien! cette trouvaille est faite; et sous le modeste titre de *Notes additionnelles*, M. Le Glay s'est constitué le *cicerone* des objets d'art et de curiosité possédés jadis par son héroïne. Il nous introduit d'abord dans la bibliothèque des manuscrits. Ce

(1) On chercherait vainement le récit circonstancié de la mort de Marguerite dans les écrits des historiens du XVIe siècle et dans les biographies modernes.

(2) *Voyez l'explication de cette devise*, II, 466.

Digitized by Google

qui frappe avant tout, c'est le soin apporté à la reliure des volumes recouverts de velours *cramoisy, vert, bleu, noir* ou de *drap d'or frizé;* approchez, vous en verrez avec ou sans *intitulace*, avec ou sans *fermaulx et cloz dorez;* ouvrez-les, la plupart sont *hystoriés* et *illuminés*. Mais ne vous attendez pas à ce que ces richesses bibliographiques soient disposées selon l'ordre chronologique, encore moins selon l'ordre logique des matières; l'œil seul est satisfait. A côté de la *première*, de la *seconde* et de la *tierce décade de Titus-Livius*, viennent se placer les deux livres qui *traictent de Lancelot du Lac*, flanqués de la *Forteresse de la Foy* voisine elle-même de la *Décrétalle*, attendu que ces manuscrits sont vêtus de *velours cramoisy*. (1) C'est pour le reste de la bibliothèque la même confusion ou, si vous l'aimez mieux, le même ordre. La religion, la politique, la jurisprudence, l'histoire, la galanterie même y sont dignement représentées; et, n'était le plaisir que je veux vous ménager en vous laissant vous-même faire votre *tournée*, je vous indiquerais des titres bien bizarres et bien curieux; mais une autre porte s'ouvre, nous sommes dans le musée de Marguerite. Voyez-vous, parmi les portraits, celui de l'Empereur *pourtant robe et bonnet de cramoisy et une letre en sa main*, (2) ou *le petit double tableaul en l'ung des coustez duquel est le feu roy dom Philippe et en l'autre est Madame* (Marguerite d'Autriche) *ayant ung béguin en teste, du temps qu'ils estoient petits enffans*, (3) ou encore le parchemin sur lequel est *peint à cheval monseigneur de Savoye* (4) *avesques ung manteaux de marguerites?* (5) Les membres de la famille impériale n'ont pas seuls le privilége de figurer dans les galeries de

(1) II, 468.
(2) II, 482.
(3) II, *ibid.*
(4) Philibert-le-Beau.
(5) II, 483.

Digitized by Google

la gouvernante. On y admet aussi les tableaux *faitz à la semblance* des autres princes de l'Europe ; Charlemagne, Charles VIII, le duc de Berry, le duc de Milan *qui estoyt mermouz*, voire même le Grand-Turc, ont leurs *pourtraictures*. Vous trouverez beaucoup de sujets tirés de l'Ancien et du Nouveau Testament, peu de l'histoire profane; quelques-unes de ces peintures sont faites de *bien bonne main*, d'autres sont *assez mal faictes*, et il en est au bas desquels on a ajouté *l'extimacion*. (1) Enfin, quand votre vue se sera reposée avec charme sur la gracieuse image de deux *petitz josnes enffans qui se buisent l'ung l'autre*, ou sur une *petite Nostre-Dame disant ses heures*, tandis que le *petit Dieu dort*; quand vous aurez rendu hommage au pinceau de *Jacques de Barbaris* le *peintre exquis*, de *Johannes*, de *maistre Hans*, de *Rogier* ou de *maistre Michiel*, vous quitterez la galerie ; puis on soumettra à votre examen les orfévreries, statuettes, jeux, menus objets d'art, tapisseries, tentures, vêtemens, lingerie, etc., dont se composait le mobilier de la gouvernante des Pays-Bas. Bien plus, si quelques particularités de la vie de cette princesse vous ont paru assez piquantes pour faire désirer plus de développements, vous pourrez satisfaire votre curiosité. M. Le Glay, qui a tout prévu, a dressé un petit catalogue des ouvrages imprimés ou manuscrits que l'on consultera avec fruit sur cette matière.

Ici finit notre tâche; nous nous sommes efforcé de faire connaître au lecteur, autant qu'il était en nous, les nouveaux fruits cueillis par M. Le Glay aux Archives du Nord, ce jardin des Hespérides de la science sur lequel il veille avec tant de sollicitude; (2) nous avons essayé de mettre en relief certains traits qui eussent fourni un texte à Machiavel, à Rabelais, à Lafontaine ou Molière, et certains détails dont

(1) II, 483.

(2) Un certain nombre de documents historiques fort importants, qui avaient été soustraits par une main infidèle, il y a déjà longtemps, viennent d'être, par les soins vigilants de M. Le Glay, reintégrés dans le dépôt.

Digitized by Google

Walter Scott eût fait son profit. Dire maintenant que les deux beaux volumes qui renferment un véritable trésor où la politique, l'histoire, la littérature et les beaux-arts puiseront à l'envi, sortent des presses de M. Crapelet, c'est affirmer que l'ouvrage non seulement est imprimé de main de maître, mais qu'il est pur de ces fautes qui déparent trop souvent une première édition ; et que s'il s'en rencontrait par-ci par-là quelques-unes, il faudrait en accuser les nombreuses difficultés d'un texte aux formes souvent étranges et insolites plutôt que l'incurie de l'imprimeur ou de l'éditeur.

Puisse cette imparfaite mais consciencieuse appréciation contribuer au succès d'une publication recommandable à tant de titres et qui continue dignement la belle série d'ouvrages édités par la *Société de l'histoire de France!*

Jules Deligne,

Employé aux Archives départementales du Nord, et Professeur de Littérature.

Digitized by Google

LITTÉRATURE.

ANCIENNES POÉSIES SCANDINAVES.

Les anciennes poésies des nations septentrionales nous offrent plus d'un genre d'intérêt. Malheureusement, l'étude en est difficile ; peu de bibliothèques, même à Paris, possèdent ces précieux monumens ; la bibliothèque royale n'a qu'un seul exemplaire de l'Edda ; ainsi, aux aspérités de ce travail sur une littérature barbare, se joignent des obstacles extérieurs qui la rendent presque inabordable pour nous.

Pourtant, les poëmes scandinaves contiennent une mythologie particulière, où l'on trouve, comme dans toutes les mythologies, ces deux choses : d'abord un fond de religion dans lequel se reconnaît la trace des doctrines antiques de l'Asie, cette mère de toutes les sociétés ; ensuite des altérations nationales, des apothéoses de héros, des inventions idolâtriques qui réfléchissent l'image des mœurs de la nation. Ces poésies doivent donc entrer comme un élément très-important dans l'histoire ; car elles nous donnent de nouvelles confirmations de ce qu'il y a d'universel dans les traditions humaines, en même temps qu'elles révèlent l'esprit particulier de ces sociétés guerrières dont les historiens ne racontent guères que la fureur et les brigandages.

Un autre avantage historique plus spécial découle pour nous de la connaissance des poésies du nord. Les peuples dont elles contiennent les idées morales et le système religieux, sont ceux

Digitized by Google

qui, en se précipitant sur l'empire romain, ont détruit l'ancienne société, et ont créé la nouvelle en se mêlant aux vaincus. Les Francs, les Goths, les Saxons, les Normands, suivaient la religion d'Odin; ils la portèrent avec eux dans les pays conquis par leurs armes. Chez les Francs, déjà chrétiens, il en resta quelque chose jusqu'au milieu du huitième siècle; car on trouve encore à la suite des actes du concile tenu à Leptine, dans le Hainaut, en 743, la formule par laquelle ceux du nord de la Gaule déclaraient leur renonciation à ce culte belliqueux : « Renonces-tu au diable? leur demandait-on dans leur langue; *Forsachis-tu diabolæ?* — Je renonce au diable, repondait le néophyte. — Et à toute la troupe des diables? — Je renonce à toute la troupe des diables. — Et à toutes les œuvres du diable? — Oui, je renonce à toutes les œuvres du diable, et à ses discours; à Thor et à Woden; à l'Odin des Saxons, et à tous les sorciers qui composent leur bande. » (1)

Un guerrier de race gothique, capable, comme Mahomet, de fanatiser ses compagnons d'armes par des prestiges et de l'exaltation, arriva des confins de l'Asie, au IVe ou au Ve siècle, peut-être à l'époque où les premières irruptions des Huns forcèrent les Goths à quitter leurs demeures, et à se jeter sur les terres de l'empire romain. Les compagnons de ce guerrier étaient appelés les Ases, nom qui indique leur origine asiatique. Le pays qu'ils avaient quitté s'appelait *Asgard* (terre ou manoir des Ases), situé entre la mer Noire et la mer Caspienne, vers les bouches du Don. Strabon parle, en effet, d'une ville de ces environs appelée *Asbourg*. Pline mentionne

(1) *Forsachis-tu diabolæ? — Ec forsacho diobolæ. — End allum diobol-gelde? — End ec forsacho allum diobol gelde. —End allum dioboles Wercum? — End ec forsacho allum dioboles Wercum, end Wordum; Thunner, ende Woden, ende Saxn Ote, ende allem them unholdum, the ira genotas sint.* (*Acta conciliorum*, tome 8). — Les Flamands peuvent reconnaître leur langage actuel avec très-peu d'altération, dans ce document de l'ancien dialecte des Francs.

Digitized by Google

les *Asi* du mont Taurus, que Ptolémée appelle *Asioti*, Etienne de Byzance, *Aspurgi*. Azof, en langue gothique, signifierait la même chose qu'*Asgard*, manoir des Ases. (1) Ce chef des Ases s'appelait Sigge Fridulfson ; mais à la faveur de ses succès, il prit ou on lui donna le nom d'*Odin*, titre honorifique, qui signifie le *Terrible*, et qu'on employait en même temps pour désigner le peuple goth, et la divinité ; car ce nom, dans les divers dialectes de la langue gothique, se prononçait *Oden*, *Goden*, *Wodan*, *Gote*, etc. (2).

Odin conquit la Scandinavie, déjà habitée depuis un temps immémorial par une nation de même race que lui. La Suède, la Norwège et le Danemarck furent longtemps sous l'influence de sa religion ; elle se répandit en Germanie ; les Saxons, et même les Suèves de la Haute-Allemagne, ne l'abandonnèrent que lorsque le christianisme y renversa les idoles. Odin, disaient les récits populaires, commandait à la nature ; il frappait ses ennemis de cécité pendant le combat, et il émoussait leurs armes par la puissance de ses paroles ; en même temps il répandait dans l'âme de ses soldats une ivresse furieuse, qui les faisait courir à la bataille sans cuirasse, comme des chiens ou des loups, rongeant leurs boucliers de leurs dents ; ni fer ni feu ne les atteignait. Dans cet état de délire on les appelait *Berserkars* ; et Odin, leur chef et leur magicien sanguinaire, recevait le titre de *père du carnage* (Valfodr). Lorsqu'il envoyait ses hommes au combat, ou à quelque mission importante, il avait coutume de leur imposer les mains et de les bénir : alors ils ne désespéraient de rien et ils osaient tout. Ainsi, il se donnait comme le ministre de la divinité, et s'attribuait les caractères du prêtre comme il avait ceux du guerrier. Ce dernier usage fut longtemps conservé par les rois de Suède. (3)

---

(1) *Voyez* Graberg de Hemso, *Essai sur les Scaldes* (en italien), 1811.

(2) *Voyez* Keysler, *de cultu solis, Freji et Othini.*

(3) Bartholin, *de causis contemptæ a Danis necis, passim.*

Digitized by Google

Sans doute les Ases, guerriers sortis d'une terre méridionale pour verser leur sang sur les neiges du nord, regrettaient la belle patrie qu'ils avaient dû quitter ; Asgard revenait souvent à leurs souvenirs, et peut-être excitait des murmures contre celui qui les avait conduits si loin de la terre des aïeux. Odin, fort de la superstition qu'il avait fait naître, et que ses fourberies adroites confirmaient dans l'esprit de ses soldats, sut leur faire croire qu'ils retrouveraient leur chère Asgard après la mort, pourvu qu'ils mourussent avec gloire sur le champ de bataille, et non, comme des lâches, dans leur lit. L'ancienne patrie se confondit ainsi peu à peu avec la patrie céleste ; les souvenirs d'Asgard devinrent l'espérance du séjour bienheureux des âmes, auquel tous les peuples ont cru ; et la croyance religieuse, maniée ainsi par cet habile sorcier, fit d'une difficulté un secours, et d'un levain de révolte un nouveau motif d'obéissance enthousiaste. A sa mort même il confirma cette croyance qui devenait la base de l'ordre qu'il avait fondé ; comme il mourait de maladie, il se fit tailler la peau de la pointe d'une lance, afin de mourir, pour l'exemple, d'une mort sanglante comme celle qu'il imposait à ses adeptes. « Alors, ajoute » Snorron, (1) il déclara siens tous les hommes morts par les » armes ; (*eignadi ser alla vapndauda menn*) ; puis il assura » qu'il s'en allait à Godheim (la demeure des Dieux) et que là » il recevrait ses amis. Les Suédois crurent donc qu'il était » allé dans Asgard, et qu'il y vivrait éternellement. Souvent, » dans leur sommeil, ils croyaient voir son ombre leur » annoncer les grandes et sanglantes batailles ; et pour eux le » comble du bonheur était ou la victoire ou la mort. »

Asgard se confondit donc avec *Godheim*, le paradis, qu'on appelait plus souvent encore le *Valhalla*, ou la salle des guerriers tués (*val-hallu*). Toutefois, ce n'était là qu'un paradis

(1) *Ynglinga saga*, (Historia ynglingorum). Les *sagas*, ou chroniques septentrionales, recueillies par Snorron, en Islande, sont la principale source à consulter pour la connaissance des anciennes mœurs du nord.

Digitized by Google

provisoire qui ne devait pas durer plus longtemps que le monde; après la destruction du monde, tous les hommes justes, guerriers ou non, devaient entrer dans le *Gimle* (*Himmel* dans les langues germaniques), séjour de la récompense définitive. Ainsi l'ancienne croyance de l'immortalité s'était maintenue, malgré les additions inventées par Odin pour exciter le fanatisme de ses braves. Les guerriers admis au Valhalla y jouissent jusqu'à la fin du monde de tout ce qui a fait leur bonheur pendant la vie; ils courent à cheval, se battent, se pourfendent, et ressuscitent pour se pourfendre encore. Là, ils font des banquets somptueux, présidés par Odin; ils boivent de la bière dans des coupes de corne, ou dans les crânes de leurs ennemis. Ces coupes glorieuses leur sont présentées par douze vierges appelées *Valkyries*.

Les Valkyries sont une des plus brillantes créations de cette mythologie guerrière. Voici des vers qui contiennent leurs noms; on pourra se faire une idée de la rudesse de cette poésie du nord :

Hrist ok Mist vil ek
At mer horn beri;
Skeggiold ok Skogul,
Hilldr ok Trudr,
Hlokk ok Herfiotur,
Gaul ok Geira, Hod,
Rangrid ok Radgrid
Ok Reginleif,
Thær bera Einherium öl,
Thessar heita Valkyriur.

« Je veux que Rista et Mista me présentent la coupe de » corne; Skegolda, Skogula, Hilda, Thruda, Loka, Herfiota, » Gaula, Geira, Hoda, Rangrida, Radgrida et Reginleifa, » doivent présenter la bière aux héros, et elles s'appellent » Valkyries. »

Le nom de Valkyries signifie *électrices des morts*; leur fonction, en effet, était d'aller au fort des batailles, choisir ceux qu'Odin avait jugés dignes du bonheur d'y mourir; les

Digitized by Google

trois Nornes, qui correspondent aux *Parques* de la mythologie romaine, recueillaient ces victimes, réglaient le carnage, décidaient la victoire ; mais c'étaient les Valkyries qui conduisaient les héros au Valhalla, où elles leur servaient à boire en même temps qu'aux Dieux. (1)

Le résultat de cette doctrine, qui ressemble en plus d'un point, et surtout dans son principe de fanatisme guerrier, à celle qui étendit le mahométisme en Asie, fut d'inspirer un esprit insatiable de carnage, une audace qui bravait tous les dangers, et un goût d'aventures et de conquêtes dont l'Europe méridionale ne sentit que trop longtemps les effets. La seule terreur du guerrier scandinave, c'était de ne pas mourir d'une mort sanglante. Vers le IXe siècle de notre ère, un *Scalde*, ou poète, célèbre par son génie, et nommé Starkotter, avait tué le père de Hadder ; celui-ci, plus tard, le fit lui-même prisonnier, et se promettait une cruelle vengeance ; c'était de laisser vivre Starkotter jusqu'à ce qu'il mourût naturellement dans son lit, de manière qu'il ne pût entrer dans le Valhalla. Starkotter composa alors un chant plein d'énergie, dont Saxon donne la traduction latine. C'est une provocation insultante qu'il adresse à Hadder pour l'irriter et pour s'en faire tuer. Hadder, en effet, ne put supporter longtemps les outrages de son captif ; il le tua, et lui ouvrit ainsi le Valhalla auquel il aspirait avec tant de fierté. Par la même raison, c'était un déshonneur de périr dans les flammes ; et quand on voulait immoler un ennemi avec outrage, on le faisait enfermer dans une maison, à laquelle on mettait le feu. On trouve beaucoup d'exemples de ce fait dans l'histoire de Norwége ; et l'on peut se rappeler que le roi franc Clotaire infligea une mort semblable à Chramne, son fils rebelle.

Cette conviction qu'une mort sanglante était un moyen de salut dans l'autre vie, a pu se fortifier par une fausse appli-

(1) Saxon, Bartholin, Mallet, etc.

Digitized by Google

cation de la doctrine religieuse du sacrifice. Aussi les sacrifices humains étaient fort en honneur chez les Scandinaves. On raconte qu'Onus, roi de Suède, sacrifia neuf de ses fils à Odin qui, à chacune de ces immolations, lui accordait dix ans de vie de plus : tant il aimait ces sortes d'offrandes! Onus allait sacrifier le dixième, si les Suédois, peu désireux sans doute de le voir vivre et régner dix ans encore, ne l'en eussent empêché.— Ce fut cet Onus qui consacra, par reconnaissance, à Odin, le territoire d'Upsal avec la ville.

A Upsal était ce temple fameux, dont la circonférence était de deux cents aunes, et dont une chaîne d'or faisait le tour. (1) Odin y était représenté tenant une épée à la main, entre son fils Thor et sa femme Frigga. Le temps des sacrifices était déterminé par le nombre *trois*, considéré comme sacré. Chaque neuvième mois, on célébrait une fête de neuf jours, et chaque jour on immolait neuf victimes humaines. Chaque neuvième année était une fête plus solennelle encore. Dans les grandes circonstances nationales, on immolait même des rois, et des rois immolaient leurs enfans. On couchait les victimes humaines sur une grande pierre ; on les étouffait ou on les écrasait ; quand on faisait couler le sang, l'impétuosité plus ou moins grande avec laquelle il jaillissait servait à tirer des présages sur l'avenir. Ensuite on répandait le sang sur le peuple et sur le bois sacré, sur les idoles, sur le temple. Ces sacrifices étaient terminés par des festins; on buvait à la santé des Dieux ; une licence excessive et grossière régnait dans ces fêtes.

Il y avait aussi des sacrifices volontaires, des suicides religieux, qui, même lorsqu'ils n'étaient point réalisés par l'effusion du sang, obtenaient aux victimes l'entrée de la salle d'Odin. On montre encore en Suède et en Norwège (2) des rochers qu'on appelait le *pas* ou le *précipice* des familles,

(1) *Voyez* Mallet, introduction à l'histoire de Danemarck.
(2) Graberg, *Saggio istorico*, etc.

Digitized by Google

(*œtternis stapa*). Du haut de ces rochers on précipitait les vieillards et les infirmes devenus inutiles. Sans doute ils voulaient, en évitant la mort naturelle, racheter aux yeux d'Odin le malheur de n'avoir pu mourir dans les combats. Cependant ce dernier usage remontait à une plus haute antiquité ; Méla, Pline, Solin, parlant des Hyperboréens, disent que c'était déjà un usage antique de se jeter d'un rocher dans la mer pour hâter une mort trop tardive. Mais comme cette coutume s'accordait très-bien avec l'esprit de l'Odinisme, elle en devint bientôt un accessoire. Quelquefois, ainsi le rapporte une ancienne saga du sixième siècle, (1) des familles entières partaient ainsi pour les salles d'Odin, quand des maux imprévus les avaient frappés. Un certain Skapnartungo voulut ainsi mourir : « Les enfans précipitèrent leur père et leur mère du haut du *rocher de la famille ;* et ceux-ci partirent joyeux et contens (*glad ok kat*) pour la demeure d'Odin. »

On croyait qu'Odin, après sa mort, avait établi dans sa cité céleste d'Asgard et sa demeure du Valhalla, un sénat composé de douze Dieux chargés de gouverner la nature et les hommes. Mallet trouve dans cette croyance l'origine du sénat des Suédois, des Norwégiens et des Danois. Mais cette espèce de consécration du nombre *douze* se retrouve dans presque tous les établissemens politiques de l'anquité. Les Ioniens, en fondant leur colonie sur la côte d'Asie, y fondèrent douze villes, ayant un temple commun ; les Eoliens, en semblable circonstance, avaient déjà fait la même chose; les Etrusques étaient divisés en douze cités réunies par l'influence sacerdotale ; ce même nombre était sacré chez les Romains, qui reconnaissaient, ainsi que les Grecs, douze grands Dieux. Odin trouva cette tradition dans le nord, ou bien il l'y apporta ; on a trouvé en divers lieux, en Scandinavie, et particulièrement près d'Upsal, un cercle formé de douze grosses pierres ; une pierre plus haute s'élève au milieu; on croit que c'étaient des tribunaux

(1) *Gothrici et Hrolfi historia.*

Digitized by Google

où douze juges donnaient leurs audiences : car chez tous les barbares du nord on jugeait en plein air. Les douze jurés de l'Angleterre, vieille institution qui remonte aux Anglo-Saxons, les douze pairs de l'ancienne France, et beaucoup d'autres coïncidences semblables, doivent être rapportées à la même origine.

Ainsi, à mesure que les années s'écoulaient, que les souvenirs historiques devenaient obscurs, et que les poètes s'en emparaient pour les embellir et pour en faire des excitations patriotiques ou religieuses, l'histoire d'Odin se transformait en mythologie et absorbait la religion ancienne. Le Dieu suprême s'appelait encore *Alfader*, le père de toutes choses ; mais il se confondait le plus souvent avec Odin ; ou plutôt le personnage de ce dernier grandissait par l'imagination des peuples et usurpait peu à peu tous les attributs de la divinité. Il lui arriva ce qui était arrivé au Jupiter des Grecs : tantôt on parlait d'un être supérieur, d'un *destin*, dont il devait suivre les décrets ; tantôt on le représentait lui-même comme le père et le principe de toutes choses, le créateur, le gouverneur ; « avant que le ciel et la terre fussent, il était, et combattait les géans ».

Frigga, ou Fréa, sa femme, (1) sait l'avenir ; patrone des prophétesses, elle exerce une grande puissance sur les peuples ; elle partage avec Odin lui-même les plaisirs de la guerre. Thor, premier-né d'Odin et de Frigga, préside à la foudre. Comme Frigga était la Vénus du nord, Thor en était le Mars ; il était le vengeur et le défenseur des Dieux ; son marteau lancé revenait dans sa main, ses gantelets étaient de fer, et sa ceinture renouvellait ses forces ; il combattait les monstres, les géans, et surtout Loke, le génie du mal. On le représentait dans le grand temple d'Upsal à la gauche d'Odin, avec une couronne, un sceptre et un marteau ou massue ; quelque fois la tête environnée d'étoiles. Tous les neuf ans, les Danois et les Norwégiens

(1) *Frea*, *frau*, la dame, la maîtresse.

Digitized by Google

sacrifiaient à Thor 99 hommes, autant de chevaux, de chiens, et de coqs.

Ces trois divinités, Odin, Frigga et Thor, formaient la cour suprême du ciel ; Dieu trinaire, souvenir encore d'une très-ancienne croyance, commune à l'Inde, à l'Egypte, et à d'autres nations.

Niord était invoqué pour la navigation ; il présidait aux mers, aux îles, aux lacs, comme le Neptune des Grecs et des Romains ; Balder était le dieu de l'Eloquence ; Bragé, de la Poésie ; Frey, le plus doux des dieux ; Freya, la plus douce des déesses. Heimdal était le portier des Cieux ; il avait jeté un pont du ciel à la terre, et ce pont était l'arc-en-ciel ; il avait une épée et une trompette, l'ouïe fine, le sommeil léger : il fallait qu'il veillât pour défendre le ciel contre les géans. Ces Dieux secondaires n'ont pas une signification bien profonde ; ce sont les forces de la nature personnifiées par la poésie ; mais leur histoire pourrait fournir, si nous avions le temps de nous y arrêter, une idée satisfaisante de l'imagination poétique des Scaldes scandinaves.

Ce qui est important, ce sont les mythes qui se rattachent plus directement aux dogmes anciens que la tradition universelle nous a transmis. Les poésies scandinaves racontent la création, le combat des bons et des mauvais génies, l'origine du mal. Loke, le mauvais esprit, eut de la géante Angerbode (*messagère de malheur*) trois enfans : le loup Fenris, le grand serpent de Midgar, et Héla ou la Mort. Ces trois êtres ne sont que des symboles du péché ; et cette fable a une grande analogie avec l'allégorie du *Péché* dans le *Paradis perdu*. Un grand combat s'engage entre les Dieux et ces auteurs du mal. Le serpent fut précipité dans la mer ; mais il s'y allongea d'une manière effrayante, ceignit le globe de son corps, et put encore mordre sa queue ; image gigantesque du crime, représenté aussi dans Moïse par un serpent, et qui, dès les premiers temps, étreint le monde. Héla, ou la mort, est précipitée dans les enfers, mais elle y règne et prépare des

Digitized by Google

logemens pour ceux qui ne seront pas reçus au Valhalla : autre image dont le sens n'est pas moins clair. Le loup Fenris, après d'immenses efforts, fut attaché à un rocher ; mais de là, il vomit une écume qui forme le fleuve *Vam*, ou le fleuve des vices : c'est-à-dire qu'une borne est posée à la puissance du mal, mais qu'il agit toujours dans cette limite qui lui est tracée. Quant à Loke, le Satan, le père de ces fléaux, il est le plus châtié de tous : les Dieux finirent par l'enchaîner dans une caverne, avec les intestins d'un de ses fils déchiré par l'autre. Un serpent lui verse son venin sur le visage : c'est ce qui le fait rugir, c'est ce qui cause les tremblemens de terre. Il est évident que ce ne sont là que des traditions d'Asie transportées dans le nord ; il suffirait, pour le prouver, de ces serpens venimeux qui n'existent pas dans le nord, et qui jouent ici un si grand rôle. Il faut rapporter à la même source ce qui est dit de la race des géans, détruite par le déluge, et de la race de Bor, père d'Odin, sauvée sur une barque.

Les croyances scandinaves sur la fin du monde présentent un tableau non moins étrange par sa sauvage grandeur. Alors, après trois ans de neige et de gelée universelle, le grand dragon se roulera dans l'Océan, le loup Fenris sera déchaîné ; l'armée des mauvais génies et des géans reparaîtra pour assaillir les Dieux. Heimdal, le portier du ciel, toujours en sentinelle sur son pont aux brillantes couleurs, sonnera de la trompette ; le grand frêne agitera ses branches ; c'est le frêne sous lequel se tenait ordinairement la cour des Dieux ; ses rameaux couvraient la terre, ses racines plongeaient jusqu'au neuvième monde ; un aigle, symbole de la Providence, reposait sur la cime, d'où il voyait tout ; un écureuil montait et descendait, interrogeant et faisant ses rapports. Ce frêne de la science universelle agitera donc toutes ses branches ; les Dieux et les héros se réveilleront, mais en vain. Odin périt sous la dent de Fenris, qui meurt à son tour ; Thor est étouffé dans le venin du dragon, qui meurt aussi. Le feu dévore tout. Cette destruction des Dieux prouve bien qu'ils ne sont considérés que comme

Digitized by Google

un symbolisme religieux, un vêtement poétique du dogme universel, que l'on voit aussitôt reparaître. En effet, dès que tout est consommé pour le monde, une terre nouvelle avec de vertes prairies sort des flots ; elle porte des champs fertiles, des palais d'or, brillans comme le soleil. *Alfader*, le père suprême, le vrai Dieu, règne seul ; il n'y a plus ni Valhalla, séjour provisoire des élus, ni Niflheim, prison provisoire des méchans ; il n'y a plus que les deux demeures éternelles, le *Gimle* pour les heureux, et le *Nastrand* pour les damnés.

Ce système mythologique est principalement contenu dans une pièce de deux cents vers, intitulée *Voluspa*, c'est-à-dire l'oracle de la prophétesse Vola, fille de Heimdal. En voici deux belles stances qui décrivent l'enfer, ou le Nastrand : nous en donnons le texte, afin de soumettre à ceux des lecteurs instruits dans les langues teutoniques un échantillon de cet ancien dialecte dont il ne reste plus de traces qu'en Islande :

Sal weit ek standa
Solu fiœrre
Nastrandum a
Nordar horfia dyr.
Falla eitur dropar
In umm liora,
Sva er windur salur
Orma hryggium.

Skulu thar vada
Thunga Strauma,
Men meinsvarar,
Ok mordvargar.
Enn i Hvergelme
Er werst, thvi thar
Kvelur Nidhoggur
Nai frammgangna.

« Je sais une salle bâtie bien loin du soleil, sur la plage
» des squelettes ; elle a son entrée par le Septentrion ; il pleut
» du venin par les fenêtres ; les murs sont faits d'échines de
» serpens.

Digitized by Google

» Là tournoieront dans des torrens rapides les hommes
» parjures et les assassins ; mais le plus affreux supplice sera
» d'être jeté dans le marais de Hvergelmer, là où le serpent
» infernal ronge les cadavres des trépassés. »

L'ancienne Edda, recueillie en Islande par Sœmund Sigfusson, né en 1057, contenait un grand nombre de pièces dont quatre seulement sont restées : 1° la *Volospa*, dont nous venons de parler ; 2° le *Vaftrudnis-Maal*, ou discours du géant Vaftrudnis, dialogue entre ce personnage et Odin sur les traditions religieuses ; 3° le *Hava-Maal*, ou discours sublime d'Odin, recueil de sentences morales dont plusieurs sont fort belles ; 4° le *Rune capitule*, ou chapitre runique, petit poëme dans lequel Odin étale ses connaissances magiques.

Mais comme les progrès du christianisme en Islande et en Norwège plongeaient de plus en plus dans l'oubli l'ancienne mythologie et les poésies qui s'y rattachaient, un autre islandais illustre, Snorron Sturleson, mort en 1241, fit une nouvelle collection de l'Edda, et la traduisit en un langage plus moderne que celui de Sœmund. Sous cette nouvelle forme, l'Edda est divisée en deux parties : l'une est un abrégé de mythologie odinique, en dialogue, servant à rendre intelligible les chants des anciens Scaldes ; l'autre contient les aventures des Dieux.

Jusqu'ici, nous n'avons parlé que des poésies qu'on pourrait appeler théologiques, parce qu'elles renferment le système des croyances religieuses de ces peuples. Venons-en maintenant aux poésies héroïques, composées et chantées par les Scaldes.

Chez les peuples guerriers, le besoin d'animer les soldats, d'exhaler la joie des victoires, d'étendre la réputation des chefs, a de tout temps inspiré des chants dont les grandes actions militaires sont le sujet. Partout aussi nous voyons que les princes s'attachaient par des récompenses quelques poëtes dévoués à leur gloire, espèces d'historiographes dont les accens cadencés étaient confiés à la mémoire populaire. Ainsi, dans Homère, les héros grecs ont leur Aède, (ἀοιδός) ou chantre, qui célèbre sur la lyre les hauts faits de leur patron. Les Bardes

Digitized by Google

gaulois, bretons et irlandais remplissaient le même rôle ; les guerriers scandinaves ne pouvaient manquer d'avoir aussi les leurs ; on les appelait *scaldes* (*skald* ou *skiald*, du mot gothique *skalla*, ou *skialdre*, faire écho, retentir). La poésie s'appelle encore en Danemarck et en Suède *skaldekonst*, ou *skialdrekonst* ; un poëme, *skialdrestikke*. (1)

La qualité de scalde élevait un homme au-dessus des plus grands seigneurs ; les rois leur donnaient même leurs filles en mariage. L'or, les habits précieux, les honneurs étaient leur récompense ordinaire. Quelquefois on leur pardonnait même de grands crimes en considération de leurs talens. Le scalde Eigillo Skallagrim avait tué le fils du roi de Norwège ; il composa un chant poétique qui existe encore ; et ce chant excita tant d'admiration que le poète obtint sa grâce. Ils étaient improvisateurs. Quelquefois, l'un d'eux entamait un sujet et chantait une strophe ; un autre lui répondait par une autre strophe, et ainsi le poëme se prolongeait en dialogue : Saxon en rapporte un exemple dans la conversation poétique de Gram et de Gro. Ils n'étaient pas seulement poètes, ils étaient guerriers ; les postes les plus importans leur étaient confiés. Ils chantaient dans les expéditions, à l'approche des batailles, ou après la victoire, des morceaux de circonstance ; ils les répétaient dans les banquets solennels, dans les assemblées publiques ; ils ne flattaient point les rois ; ils chantaient ce qu'ils avaient vu. Ils s'accompagnaient du luth, de la cornemuse, ou de la harpe ; (2) leur versification était cadencée par syllabes longues et brèves, comme celle des Grecs et des Latins ; la rime ne s'introduisit chez eux que vers le milieu du douzième siècle, peut-être par imitation des trouvères et des ménestrels du midi.

Les femmes se livrèrent fréquemment à la *skaldekonst* ; les princes s'en faisaient gloire. Comme les chants celtiques eurent leur Ossian, poète fils de roi, la poésie scandinave compta

(1) Graberg, *Saggio*.

(2) Le mot *harpa* est d'origine gothique : *Sat thar ok slo harpu* ; sedebat ibi, et pulsavit citharam. *Danus Bartholin*.

Digitized by Google

parmi les scaldes des chefs illustres, des rois de la mer, tels que Ragnar Lodbrog et Harald le vaillant, auxquels on attribue les deux plus belles pièces qui soient restées de cette littérature. Le scalde avait presque un caractère sacré aux yeux des peuples; on le recevait sans défiance au milieu des camps, pendant la nuit; on l'introduisait même dans la tente du roi, ou au milieu des banquets : aussi un stratagème fréquemment employé chez ces peuples consistait à se déguiser en scalde, pour espionner l'ennemi, comme firent en Angleterre le roi Alfred et le danois Anlaff de Northumbrie. (1)

On croit que la poésie scaldique fut apportée en Scandinavie par Odin et ses Ases. Cette opinion est très-vraisemblable; car les chants des scaldes sont pleins de la mythologie de l'Edda; sans cesse ils font remonter aux Ases et à Odin la généalogie du héros qu'ils célèbrent; partout ils rappellent les croyances du Valhalla et des Valkyries. « Mon âme veut en finir! » s'écrie dans le chant funèbre qu'on lui attribue ce terrible normand du neuvième siècle, ce Ragnar Lodbrog, qui porta ses ravages jusqu'à Paris, et périt en Angleterre; « Mon âme » veut en finir! les Valkyries m'appellent vers mon séjour; » Odin me les envoie de la salle où il règne sur les héros. Là, » dans une glorieuse demeure, je boirai joyeusement de la » bière avec les Ases. C'en est fait des heures de ma vie! Je » mourrai en riant. » Ce passage (2) est l'une des plus vives

(1) Lingard, *Vies d'Alfred et d'Athelstan.*

(2) Nous rapporterons encore ici ce texte avec la traduction littérale, afin qu'on s'assure que c'est bien de la poésie originale, et non une paraphrase embellie. On se rappellera qu'une traduction littérale est toujours plate et sans couleur; mais l'énergie de la pensée s'y retrouve encore.

Fy sunst kins ad hætta;	Fert animus finire;
Heim biodo mier Dyser,	Domum invitant me Dysæ (Valkyriæ)
Sem fra Herians hollu	Quas ex Heriani (heroum principis) aulâ
Hefur Odinn mier sendar.	Odinus mihi misit.
Gladur skal eg ol med asum	Lætus ego cerevisiam cum Asis
I ondveige drecka.	In honoratissimâ sede bibam.
Lifs ern lidnar stundir!	Vitæ sunt elapsæ horæ!
Hlægiandi skal eg deya.	Ridendo ego moriar.

Digitized by Google

démonstrations qu'on puisse donner de la liaison intime qui existait chez les septentrionaux entre la doctrine d'Odin et le mépris qu'ils témoignaient pour la mort. La poésie scaldique dérive donc de l'Edda, et doit remonter à Odin lui-même, aussi bien que le fanatisme destructeur qu'il avait répandu dans les têtes septentrionales.

D'ailleurs, lui aussi il avait été un poète improvisateur. « Tout ce qu'il disait s'arrangeait en mesure, dit Snorron, » comme ces paroles chantées que nous appelons aujourd'hui » des vers. Lui et les princes ou dieux de sa cour (*Hofgodar*) » sont appelés les inventeurs de la poésie : car c'est à eux que, » dans les terres septentrionales, cet art doit son origine. » (1) Nous pouvons donc le considérer comme le fondateur de cette longue génération poétique, qui formait une espèce d'école comme celle des Rapsodes grecs, et qui souffla la guerre dans les contrées du nord jusqu'à l'introduction du christianisme. Vers le temps où Snorron rédigeait la mythologie de l'Edda, un moine danois, nommé Saxon, et surnommé *Grammaticus*, *le Littérateur*, recueillait, sur l'invitation de son évêque, les poésies des anciens scaldes payens, afin de ne pas laisser périr ces monumens de la patrie. Il s'en servit comme de documens pour composer l'histoire primitive de son pays; histoire mêlée de beaucoup de fables, comme on pense bien, mais dans laquelle on trouve un grand nombre de ces poésies mêmes traduites en latin; et ces pièces, images fidèles des mœurs et du caractère, sont plus précieuses peut-être que ne le serait un récit régulier, mais aride, des guerres et des alliances des rois. Ces pièces respirent la rudesse, la barbarie, la licence et l'indomptable courage des nations scandinaves; elles sont rendues par Saxon avec verve, mais souvent aussi avec embarras et obscurité. Depuis, des savans du nord ont découvert et rassemblé plusieurs textes originaux qu'on ne connaissait

(1) Snorre Sturleson, *Yuglingorum historia*.

Digitized by Google

plus : de sorte qu'une littérature véritable, engendrée dans la barbarie, permet à l'historien et au philosophe qui veulent s'en occuper, d'apprécier, autrement que par des conjectures, cet état de société qu'il est si difficile de bien connaître.

Beaucoup de scaldes ont laissé un nom à la postérité. Parmi ceux qui sont devenus célèbres, le plus ancien est Starkotter, ou Stark-odder, deuxième de ce nom. Il vivait, à ce qu'on croit, vers la fin du sixième siècle. Celui-ci était du nombre de ces pirates fameux qui désolaient les mers du nord à cette époque. Son père Storverk, norwégien, fut brûlé la nuit dans sa maison ; Starkotter vengea la mort de son père dans le sang de l'incendiaire, qui était un prince puissant. Alors, obligé de fuir en Suède, il arma une flotte et se mit à ravager les côtes. Ses nombreuses aventures remplissent les chroniques septentrionales ; elles ressemblent fort à celles de l'Hercule des Grecs ; lui-même il chanta ses victoires. Saxon a conservé des fragmens de ses poésies.

Erik Frode, ou l'éloquent, vivait vers la fin du septième siècle au plus tard. Il ne fut pas moins célèbre par son génie que Starkotter. On trouve dans Saxon sa description d'une bataille livrée contre les Huns.

Un peu après Erik, brillait Hagvard ; et au commencement du VIIIme siècle, Biarkr et Jalto. Le neuvième siècle produisit aussi des chants nombreux, dont il reste des fragmens dans la *Hervorar saga* (histoire de Hervora). Ce fut aussi en ce temps que parut le troisième Starkotter, auteur d'un recueil intitulé *Sago-brott* (aliment des histoires). C'est celui dont nous avons parlé, et qui, déjà vieux, se fit tuer par Hadder à force de provocations, afin d'entrer au Valhalla.

Mais la belle époque de cette poésie comprend les IXe et Xe siècles de notre ère, époque lamentable pour l'Allemagne, la France et l'Angleterre, mais brillante pour les hommes du nord qui se précipitèrent sur ces pays. L'odinisme, qui avait résisté longtemps dans le nord des Gaules et vers le Rhin, avait été refoulé peu à peu par la race de Clovis ; Charlemagne

Digitized by Google

l'avait ensuite poursuivi jusqu'au delà de la Saxe et y avait détruit non-seulement les dieux scandinaves, mais aussi les idoles plus nationales d'Irmensul et de Crodo. (1) Enfin Louis-le-Débonnaire faisait attaquer la religion d'Odin par des missions chrétiennes et par des alliances politiques, jusque dans le Danemarck. Cette invasion du christianisme, qui s'offrait aux barbares sous les apparences d'un nouvel empire romain, produisit sans doute quelque vive commotion dans la Scandinavie : l'odinisme, repoussé vers les climats glacés, et pressé dans un plus étroit espace, acquit sans doute une nouvelle force de réaction ; car on ne peut guère attribuer ce mouvement extraordinaire aux seules lois sur les successions, qui, chez ces peuples guerriers, attribuaient tout l'héritage à l'un des fils, et ne laissait aux autres que la ressource de la piraterie. Ces lois étaient déjà anciennes, et n'avaient point encore produit d'aussi audacieuses entreprises. Quoiqu'il en soit, ce qui est certain, c'est que Charlemagne, dans sa vieillesse, voyant les barques normandes sillonner hardiment les mers du midi, put présager avec tristesse, comme on le raconte, les désastres qui allaient accabler ses successeurs. Un torrent presque continu se précipita sur l'Angleterre et sur l'empire de Charlemagne. On peut juger de leurs ravages par ceux qu'ils exercèrent dans une seule province : en Flandre, par exemple.

Treize barques de pirates apparurent d'abord sur les côtes de la Flandre, (2) tombèrent sur les lieux mal gardés, incendièrent les cabanes, et enlevèrent les troupeaux. Les villes, quoique faibles et rares alors, les repoussèrent d'abord. En 832, tandis que les fils de Louis-le-Débonnaire conspiraient contre lui, les pirates, enhardis peu à peu, partirent de Norwège sur un grand nombre de ces barques légères, qu'ils appelaient des serpens ou des dragons (*snekkars*, *drakars*), et qu'ils confiaient sans crainte à la protection de Niord, leur dieu

(1) Schedius, *de diis Germanorum*.

(2) *Voyez* les histoires de Flandre de Meyer et de Buzelin.

Digitized by Google

des mers ; ils attaquèrent de nouveau les côtes de la Flandre ; mais cette fois encore, les forteresses établies à l'embouchure des rivières réprimèrent jusqu'à un certain point leur audace. En 845, ils dédaignèrent cette proie trop peu riche, passèrent dans l'Océan, atteignirent Bordeaux, remontèrent la Seine, et ne lâchèrent Paris qu'au prix de l'or. En 850, sous la conduite de Gotfrid, ils obtinrent du roi Charles la Normandie; mais peu satisfaits d'une conquête, et voulant toujours détruire à la gloire d'Odin, ils pénétrèrent dans l'intérieur du royaume, se jetèrent encore sur la Flandre, brûlèrent la ville de Gand, et ravagèrent les environs. L'épouvante était partout; le comte Baudouin Bras-de-Fer multiplia les forts et les garnisons : ce qui fit élever ce grand nombre de châteaux qui couvrirent le pays et devinrent les donjons de la féodalité. Les peuples se réfugiaient autour des reliques vénérées des saints ; à Arras, on déterra le corps de St-Vaast, pour le transporter si la ville était menacée de ruine. Le clergé, voyant dans ces désastres le doigt vengeur du ciel, essayait des réformes ; le roi faisait restituer aux églises leurs biens et rebâtir les monastères ; en même temps le concile de Soissons, convoqué par Hincmar, décidait que la conduite des moines serait mieux surveillée, et que les ateliers, ces établissemens religieux où naissait l'industrie, et où le peuple s'instruisait à la liberté par le travail, seraient rétablis là où ils avaient disparu. Ainsi, la religion chrétienne se préparait à combattre par des vertus les fureurs de la religion d'Odin.

Nonobstant, les factions qui divisaient les nobles ne s'apaisaient pas. Les pirates reparurent ; des Francs, retrouvant leur vieil esprit barbare, abjurèrent le christianisme et passèrent à l'ennemi. En 861, ils ravagèrent le pays de Thérouane, prirent Saint-Omer, y détruisirent le monastère de St-Bertin, et suppliciérent les moines. De nouveaux châteaux furent construits ; Charles-le-Chauve, pour encourager les comtes à défendre le pays, déclara leurs dignités viagères ou héréditaires : confirmation définitive du principe féodal. Les brigands

Digitized by Google

tombaient surtout avec plaisir sur les pays où les monastères étaient les plus nombreux ; car là se rassemblait, sous la protection de l'église, une population nombreuse qui s'enrichissait ; et d'ailleurs, ces monastères étaient l'objet de la haine la plus vive des Normands ; les chroniques en font foi. On emporta donc toutes les richesses des églises à Douai ; on y transporta aussi les corps des saints, Amand, Mauronte, Gertrude, Eusébie, et d'autres encore. Celui de St-Amé, qui était à Merville, fut transféré avec une pompe touchante et pleine d'effroi, le long de la Lys, pour remonter ensuite vers Douai. Il restait encore, selon Buzelin, un centre de paganisme à Roubaix ; Hincmar le fit détruire.

Cependant les Normands, battus dans la forêt charbonnière près de l'Escaut, n'en continuaient pas moins leurs ravages. Ils brûlèrent Anvers, prirent Gand et y passèrent l'hiver, ravagèrent les rivages de l'Escaut et de la Lys, se retranchèrent dans Courtrai, envoyèrent des partis contre les monastères et les châteaux, pillèrent Comines, Werwick, Warneton, Estaires, Merville, Aire ; aux environs de Tournai, ils massacrèrent une ancienne colonie de Suèves, race qu'ils détestaient ; puis, redescendant vers la mer, ils détruisirent Oldenbourg, Thorout, Rhodembourg, Furnes, Ostbourg, Ypres, Bailleul, Messine, Cassel, Poperinghe. Boulogne, Térouane, St-Omer s'en ressentirent ; presque toutes les villes du pays furent saccagées. A Marchiennes, édifices, ornemens, meubles, lettres, priviléges, bibliothèque, rien n'échappa à ces Berserkars enthousiastes de dévastation. A St-Amand, les moines furent massacrés pendant l'office ; Tournai fut ruiné ; Douai seul, rempli de reliques saintes qui y avaient attiré de nombreux défenseurs, résista. Toute espèce de désordres sortit de ces malheurs. Les nobles, dès qu'un instant de relâche leur était laissé, se déchiraient entre eux ; les évêques et les abbés, ne se sentant pas tous le courage du martyre, prenaient la cuirasse, et oubliaient peu à peu les devoirs de leur état ; les mœurs dépérissaient ; Hincmar en mourut de douleur.

Digitized by Google

Ce n'était pas tout. En 895, les gens du Danemarck se joignent aux gens de Norwége ; ils ravagent, sous Rollon, l'île de Walcheren, battent les Frisons, les Flamands, et ceux du Hainaut qui l'avaient secourue. Rollon soumet la Frise au tribut, ravage toute la Flandre par l'Escaut, puis rentre dans l'Océan pour remonter vers la Normandie. Tel fut le sort que firent les Scandinaves aux pays où ils abordèrent. Mais ce n'est ici que le tableau résumé de leurs déprédations dans une province de France ; il faut ajouter qu'il n'y a pas peut-être une seule île dans ces mers, une seule province sur les côtes de France, d'Angleterre ou d'Allemagne, qui n'ait éprouvé de leur part des maux pareils ou plus grands. Une dynastie danoise fondée en Angleterre, une province normande établie en France, un royaume conquis en Italie par eux ou leurs descendans : ces résultats donnent la mesure de la puissance qu'ils déployèrent, et de la terreur qu'inspirait leur seul nom. Enfin, en 905, Hérivée, archevêque de Reims, trouva moyen de rompre la barrière de fanatisme qu'opposait l'esprit scandinave ; il en convertit un grand nombre, et détruisit leurs idoles. Ce pas fait, l'établissement stable des Normands dans la province qui a pris leur nom devint possible ; et la destruction de la mythologie d'Odin mit un terme, au moins pour la France, à tant de ravages ; mais ils durèrent un siècle encore en Angleterre.

On conçoit quelle exaltation cette période aventureuse dut exciter chez les Scandinaves, dont la religion, la poésie et la fureur militaire sortaient ensemble du même principe. Aussi le IXe et le Xe siècle furent la grande époque de la poésie scaldique, comme nous l'avons dit.

Au neuvième siècle, on cite Ragnar Lodbrog, ce *roi de la mer*, comme les pirates appelaient leurs chefs, qui avait terrifié les rivages de la Baltique, des Orcades, des Hébrides, de l'Irlande, de l'Ecosse, de l'Angleterre, et qui avait rançonné Paris. Une tempête brise ses navires sur les côtes de Northumbrie ; il ne s'en inquiète pas, il pille, il ravage avec quelques

Digitized by Google

compagnons sauvés comme lui; mais le roi saxon Ælla le fait prisonnier, et le condamne, dit-on, à être dévoré par des serpens. Pendant son supplice il entonna un chant funèbre que ses compagnons recueillirent de sa bouche, et qui mit le comble à sa gloire poétique. Ce chant est fort beau; nous en avons déjà cité une strophe. On a nié qu'il fût réellement de Ragnar lui-même, on a nié le supplice que les chroniqueurs lui font subir; mais quand ce serait une fable inventée après sa mort pour exciter contre l'Angleterre la vengeance des siens, qui en effet se fit bientôt sentir, ce morceau, quel qu'en soit l'auteur, n'en est pas moins un monument remarquable de la poésie scandinave du neuvième siècle.

Au dixième siècle, on cite deux scaldes qui n'ont pas obtenu moins de célébrité, et qui la méritèrent certainement, Thiodolfer et Skalldaspiller. Le morceau qui fait encore aujourd'hui la gloire du premier, c'est le chant d'amour d'Harald Haarfager, roi de Norwége, dont il était le scalde privilégié. L'autre chanta Hacon, fils de Harald; il raconte l'entrée de ce prince au Valhalla. Cette pièce, outre son mérite poétique, a celui de montrer combien, encore au dixième siècle, la croyance était conforme aux idées des scaldes les plus anciens et aux oracles de l'Edda, qui devaient être plus anciens encore.

Nous transcrirons ici, d'après la faible traduction de Mallet, quelques stances de l'une de ces pièces poétiques : c'est celle du IXe siècle, c'est le chant funèbre attribué à Ragnar Lodbrog.

« Nous nous sommes battus à coups d'épées dans le temps où jeune encore j'allai vers l'Orient préparer une proie sanglante aux loups dévorans. Le rivage ne sembloit qu'une seule plaie, et les corbeaux nageoient dans le sang des blessés.

» Nous nous sommes battus à coups d'épées, le jour de ce grand combat où j'envoyai les peuples de Helsingie dans le palais d'*Odin*. De-là nos vaisseaux nous portèrent à *Ifa*, où les fers de nos lances fumans de sang entamoient à grand bruit les cuirasses, et où les épées mettoient les boucliers en pièces.

Digitized by Google

» Nous nous sommes battus à coups d'épée ; mais j'éprouve aujourd'hui que les hommes sont entraînés par le destin ; il en est peu qui puissent résister aux décrets des fées. Eussé-je cru que la fin de ma vie seroit réservée à *Ella*, lorsqu'à demi-mort je répandois encore des torrens de sang, lorsque je précipitois les vaisseaux dans les golfes de l'Ecosse, et que je fournissois une proie si abondante aux bêtes sauvages ?

» Nous nous sommes battus à coups d'épée ; mais je suis plein de joie en pensant qu'un festin se prépare pour moi dans le palais d'*Odin*. Bientôt, bientôt assis dans la brillante demeure d'*Odin*, nous boirons de la bière dans les crânes de nos ennemis. Un homme brave ne redoute point la mort. Je ne prononcerai point des paroles d'effroi en entrant dans la salle d'*Odin*.

» Nous nous sommes battus à coups d'épée. Ah ! si mes fils savoient les tourmens que j'endure, s'ils savoient que des vipères empoisonnées me déchirent le sein, qu'ils souhaiteroient avec ardeur de livrer de cruels combats ! car la mère que je leur ai donnée leur a laissé un cœur vaillant.

» Nous nous sommes battus à coups d'épée ; mais à présent je touche à mon dernier moment. Un serpent me ronge déjà le cœur : bientôt le fer que portent mes fils sera noirci dans le sang d'*Ella ;* leur colère s'enflammera, et cette jeunesse vaillante ne pourra plus souffrir le repos.

» Nous nous sommes battus à coups d'épée dans cinquante et un combats où les drapeaux flottoient. J'ai dès ma jeunesse appris à rougir de sang le fer d'une lance, et je n'eusse jamais cru trouver un roi plus vaillant que moi : mais il est temps de finir ; *Odin* m'envoye ses déesses pour me conduire dans son palais : je vais assis aux premières places boire de la bière avec les dieux. Les heures de ma vie se sont écoulées, je mourrai en riant ».

L. A. Binaut.

(*La suite au prochain numéro*).

Digitized by Google

CHRONIQUE SOCIALE.

L'Archevêché de Paris. — Notre siècle est le siècle des contrastes les plus extrêmes ; et cela doit être. Il y a, parmi nous, deux sociétés aussi distantes l'une de l'autre par leurs principes, que le ciel l'est de la terre : la société de l'intérêt et celle du dévouement ; la société de l'égoïsme et celle de la charité ; la société religieuse et celle des sceptiques. Plus le principe d'égoïsme acquiert d'énergie, plus l'autre se renforce de son côté ; le ciel l'a voulu ainsi, afin que le combat entre le mal et le bien, commencé dès l'origine des choses, ne cessât jamais. Si la vertu restait tiède là où le vice s'échauffe dans ses victoires, la vertu, trop faible, disparaîtrait ; c'est pourquoi, quand le mal triomphe, le bien, plus concentré dans les âmes choisies, acquiert un ressort inattendu.

Voici un des plus beaux exemples qu'on puisse donner de ces maximes générales. Que n'a-t-on pas dit, depuis quelques années, de cette fureur d'intrigues qui pousse une multitude de solliciteurs, grands et petits, dans les fonctions publiques ? Il n'est presque personne qui ne se croie digne de tout ce qu'il n'a pas. L'ambition de s'élever est devenue le mobile universel ; l'argent et les hautes positions sont une proie exposée aux regards d'une multitude affamée ; aucune profession, aucune fonction n'est considérée sous le point de vue d'un service social, d'un devoir envers tous, d'une responsabilité sérieuse ; on ne s'y attache plus, dès qu'il est possible d'en espérer une plus élevée ou plus lucrative : l'orgueil convie sans cesse au déplacement ; comme on n'aime point son état, on n'en remplit point les charges de bonne foi ; c'est une affaire d'exploitation, c'est trop souvent une affaire de butins illicites et de pillages indirects. Nous admettons un grand nombre d'exceptions, nous reconnaissons un effort pour améliorer cet état de choses, dont l'ordre moral et même l'ordre matériel souffrent, et dont les honnêtes gens de tous les partis gémissent. Mais enfin, la plaie peut encore être considérée comme assez générale pour être un caractère de l'époque : quelques scandales publics, quelques infâmies mises à nu ont fait apprécier jusqu'où le mal de la corruption et de l'ambition peut aller ; d'autres vices de la même espèce, déguisés sous les allures graves de la politique et des principes, n'échappent pourtant point à la censure clairvoyante ; et si l'on savait toutes les scènes d'avidité qui se passent, même dans les hautes sphères, même parmi les gens qui jouissent d'une position satisfaisante et proportionnée à leurs talens, on serait effrayé de cette concurrence insatiable et de cette lutte sans bornes. Voilà ce qui se passe dans la société de l'intérêt, de l'égoïsme, du scepticisme.

Digitized by Google

Mais dans l'autre société, comment les choses vont-elles? Par exemple, voici le plus beau siége de l'église de France qui devient vacant; un illustre prélat, descendu dans la tombe, attend un successeur à l'archevêché de Paris. Est-ce que les hommes haut placés dans la société religieuse, est-ce que les évêques vont demander cette place, comme les grands du monde se précipitent sur les postes qui leur conviennent? En aucune façon. Les évêques de France semblent ne pas savoir combien cette position d'archevêque de Paris est éclatante; ou plutôt ils le savent bien, et c'est cela même qu'ils craignent. Ils craignent, ils repoussent précisément ce que les grands hommes de la politique rechercheraient avec ardeur. Pourquoi cette différence? Parce que les évêques attachent une idée sérieuse de devoir et de responsabilité aux grandes fonctions; parce qu'ils veulent les remplir devant Dieu et non pas seulement devant les hommes; parce qu'au lieu de rapporter tout à eux-mêmes, ils se rapportent eux-mêmes à tous, et ne croient pouvoir accepter que ce qu'il est nécessaire qu'ils acceptent. Ils aiment leur troupeau, et ne demandent point à le quitter pour un autre, parce que des relations établies sur la charité ont multiplié les liens de la charité. De la charité naît l'abnégation; de l'égoïsme naît la rivalité ambitieuse: telle est la cause du contraste si frappant qui s'établit entre la conduite des intrigans du siècle, et la conduite des pasteurs de l'Eglise.

Mgr l'Evêque d'Arras a donné en cette circonstance le plus beau spectacle de l'abnégation à l'égard des grandeurs, et de l'amour pour le troupeau qu'il dirige depuis si longtemps. Il y a peu d'exemples d'un combat aussi vif entre l'homme qui refuse une dignité et l'estime publique qui la lui confère. L'Évêque est en présence du Roi: c'est le Roi qui sollicite et c'est l'Evêque qui refuse. Les chanoines d'Arras vont en aide à la résistance de leur Evêque, et conjurent le Roi de leur laisser leur pasteur, leur père; le Roi leur répond que plus ils craignent de le perdre, plus il veut, lui, le gagner. Cependant la modestie et l'abnégation de l'Evêque l'emportent; son attachement pour son troupeau le ramène dans son diocèse, dans sa ville; il y est reçu en triomphe par l'enthousiasme populaire; il semble vraiment qu'on soit retourné à ces premiers temps de l'église des Gaules, où l'évêque était la seule autorité, la seule sauve-garde, et même le seul pouvoir politique de sa ville, de sorte que toute l'existence de la société reposait sur lui. Ah! c'est qu'au fond, les choses sont encore ainsi, et le peuple, quand on n'étourdit pas son bon sens par des sophismes, le sait bien; l'autorité spirituelle est la vraie autorité, le fondement de la civilisation, le pivot social; le peuple ne s'attache en réalité qu'à celle-là, et il s'y attache d'autant plus, qu'elle reste plus libre et plus dégagée de l'alliage de toute autre puissance. Tant est grande sur les esprits l'influence de ce noble principe de l'abnégation enseigné par le christianisme!

Digitized by Google

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Nouvelles Satires, par M. Aug. Barbier.

M. Barbier s'est révélé en 1830, quelque temps après les trois journées qui ont renversé un trône. Sa voix mécontente s'élevait comme un écho sinistre; les hommes qui, le lendemain du combat, s'étaient précipités sur les places vacantes, l'entendirent, à côté de leur char triomphal, invectiver contre eux, comme les soldats romains qui outrageaient leurs généraux après avoir combattu sous leurs ordres. Il tonna contre ces exploitans rapaces, contre ces *beaux fils, au beau linge, au frac élégant*, qui, après s'être prudemment renfermés chez eux pendant que le peuple versait son sang sans trop savoir pourquoi, s'étaient tout-à-coup montrés avec des attitudes de vainqueurs, et avaient ravi les récompenses gagnées par d'autres. M. Barbier peignait avec une énergie et une hardiesse dignes de cette époque de dévergondage

La noble populace et la sainte canaille
Se ruant à l'immortalité;

il peignait la liberté révolutionnaire sous les traits d'une prostituée, les cheveux épars, s'abandonnant à ses impures frénésies; il y avait dans ses vers de l'admiration pour ces violentes passions, de la sympathie pour les brutalités démocratiques; non que cette admiration et cette sympathie fussent réellement dans son âme; nous ne le croyons pas; mais c'était une forme de style, un tournoiement d'imagination sans frein, que les temps d'anarchie inspirent naturellement. Le poète, frappé de ce qu'il y avait de grand et de terrible dans une révolte populaire, se laissait aller à l'enthousiasme qui ne raisonne pas, qui ne distingue pas; plus il s'indignait contre les intrigans, plus il croyait devoir rendre hommage à ceux qui avaient combattu, sans examiner s'il n'y avait pas aussi un côté ignoble dans la fureur d'une populace ameutée. Après lui vint la littérature effrénée qui inonda pendant huit ans notre librairie; romans infames pour la plupart, qui n'avaient point l'excuse d'un moment d'ivresse pour couvrir la nudité de leurs images; libertinage à froid qui ne cherchait que le succès du scandale; vile marchandise littéraire, aujourd'hui rebutée, parce que les esprits sont rassis, mais qui alors étaient un élément de désordre de plus. Le poète de la *Curée* peut se reprocher d'avoir, par légèreté, par trop d'abandon aux impressions de l'époque, montré l'exemple de l'expression hardie, de l'image grossière, de ce qu'on a appelé assez bien le genre *échevelé*. Il y a gagné de la réputation; mais ce genre de succès est peu désirable; et il y avait en lui des qualités de talent qui pouvaient lui ouvrir de meilleures entrées à l'estime publique.

Dans ses nouvelles satires, M. Barbier cherche encore beaucoup trop les hardiesses de l'expression. Il y a pourtant une certaine honnêteté de style que le talent ne devrait jamais oublier. Que Juvénal, vivant dans une ville où les plus libidineux excès étaient communs et avoués, ait étalé des tableaux qui font

Digitized by Google

frémir, on le conçoit ; en ce temps-là et en ce pays-là, la pudeur publique n'était pas si délicate ; pour faire honte au crime, il fallait lui reprocher en face ses plus dégoûtantes orgies. Mais chez nous, ces expressions, ces images grossièrement licencieuses ne sont propres qu'à fermer à un livre les maisons où l'on veut conserver la décence de la parole et la pureté de l'imagination. Cette habitude prise par M. Barbier indique d'ailleurs que son talent ne se féconde pas beaucoup ; ce sont visiblement des réminiscences de la *Curée* qui reviennent souvent sous sa plume ; il devrait bien y renoncer, ne fut-ce que pour faire voir qu'il a d'autres ressources.

Ses deux nouvelles satires ont de grands mérites et de grands défauts. Des vers énergiques à côté de phrases triviales ; des morceaux bien inspirés et des longueurs déclamatoires ; en général, beaucoup de négligence, une versification monotone, des mots qui reviennent toujours, comme le mot *large*, par exemple, auquel l'auteur attribue sans doute quelque vertu merveilleuse : car on le retrouve presque à chaque page. *Livrant son* large *foie à la serre effrontée ; collines brûlées par un* large *soleil ; un* large *soupir vers l'immortalité ; les bruits flatteurs de tes* larges *pipeaux ; l'Océan, vieux père aux* larges *reins ; il trace un* large *sillon d'écume recouvert ; ce cœur qui bat sous ta* large *poitrine ; pour tenir sur la terre une plus* large *place ; étends ta* large *main*, etc. Ces répétitions d'un mot souvent mal appliqué sont d'un effet détestable.

La première satire est intitulée *Pot-de-vin*. C'est une satire politique. Trois nations dans les fers, la Pologne, l'Espagne et l'Italie, s'avisent d'aller invoquer le secours de la France. Elles trouvent celle-ci livrée à la débauche, avec *Pot-de-vin* dont elle a fait son amant. On comprend que ce *Pot-de-vin* est la personnification de la cupidité qui a pris tant d'influence depuis quelques années. La France, généreuse même dans ses désordres, est émue de la douleur des trois Nations ses sœurs ; elle s'arme, et va leur porter secours ; mais *Pot-de-vin*, voyant que ses beaux jours vont passer si la guerre éclate, s'en va en enfer consulter Mammon, le dieu de l'avarice, qui lui conseille d'employer, pour détourner la France de ses brillans projets, la *peur*, la peur de l'émeute. Au moment donc où la France va partir pour faire sa propagande politique, l'émeute, l'assassinat et tous les monstres anarchiques lui apparaissent ; elle recule à cette vue, *Pot-de-vin* triomphe, et met à la porte la *Pologne*, l'*Italie* et l'*Espagne*.

L'idée politique de ce morceau n'est pas très-profonde ; plusieurs passages ont l'air d'articles de journaux versifiés ; mais il y en a d'autres qui ne manquent pas de vigueur. Telle est la scène de Mammon. La statue d'or du prince de l'enfer s'élève au milieu de la salle ; les autels fument, les prêtres chantent, et la foule des adorateurs s'incline.

HYMNE DES PRÊTRES DE MAMMON.

L'or est le prince des métaux,
Le lustre de la terre et l'ornement du monde ;
Le soleil est tout or ; et le ciel qu'il inonde
A la couleur de l'or dans les jours les plus beaux.

Digitized by Google

A l'or la suprême puissance ;
C'est le nerf des états et la force des rois :
L'or est le grand parleur, et toute noble voix
Pâlit devant son éloquence.
L'or est la meilleure des clés
Pour renverser d'un coup les invincibles portes ;
Les murs d'airain, les places fortes
. . . . . .
Tout cède à sa puissance et s'ouvre à ses beautés.
Avec l'or pleuvent les merveilles,
Les voluptés du ventre et celles du cerveau,
Les écussons brillans, les vertus sans pareilles,
Et les coups d'encensoir au grand jour du tombeau :
Rien n'est meilleur, rien n'est plus beau.
Gloire, gloire à Mammon, au dieu de la richesse !
Que nos voix pleines d'allégresse
Aillent pour lui frapper les cieux :
Car c'est lui le premier qui fouillant dans la terre
Sut arracher au sein de cette avare mère
L'or magnifique et précieux.

LA FOULE.

Gloire, gloire à Mammon, le dieu de la richesse,
Que nos hymnes d'amour et nos chants d'allégresse
Touchent son cœur, et sur nos fronts joyeux
Fassent descendre un regard de ses yeux.

LE GRAND-PRÊTRE.

Dieu de l'or, entends la prière
Des nombreux enfans de la terre,
Et reçois les dons solennels
Qu'ils déposent sur tes autels.
Voici d'abord les boules blanches
De vingt graves représentans ;
Puis les habits brodés sur tranches
D'une centaine d'intendans ;
Les écharpes, les épaulettes
De maints célèbres généraux ;
Les plumes d'or de trois poëtes
Aux intarissables cerveaux ;
Puis des feuilles de journalistes,
Des brochures de nouvellistes,
Et les bonnets et les rabats
De plus de soixante avocats.

LA FOULE.

Gloire, gloire à Mammon, etc.

LE GRAND-PRÊTRE.

Adorateurs du dieu, magnanime assistance,
Qui des dons les plus beaux couvrez l'autel immense,
A genoux maintenant, et joignez les deux mains !
Pour que le Dieu puissant nous soit bon et propice,
Voilà ce qu'aujourd'hui, dans notre sacrifice,
Nous offrons saintement à ses regards sereins :

Digitized by Google

Trois cervelles d'agens de change,
Degouttantes de sang, de fange,
Et que le blême désespoir
A fait sauter hier au soir ;
Deux cœurs de pères de famille
Percés par un glaive mortel
Dans les jeux emportés du duel ;
Trente avortons dans leur guenille,
Enfantement triste et mal-sain
De la misère et de la faim ;
Et puis les larmes bien amères
De cent veuves et de cent mères
Expirant sur de noirs grabats
Avec leurs enfans dans leurs bras.

LA FOULE.

Gloire, gloire à Mammon, etc.

LE GRAND-PRÊTRE.

L'odeur du sacrifice et ses vapeurs divines,
Ont caressé du dieu les superbes narines,
Ses esprits sont flattés et ses sens satisfaits :
Or donc, juifs et chrétiens, de tout sexe et tout âge,
Princes de la finance et de l'agiotage,
Livrez-vous sans contrainte à vos ardens projets,
Et le dieu dans vos mains répandra ses bienfaits.

LA FOULE.

Gloire à Mammon ! Lâchons la bride
Aux démons enflammés de spéculations !
Jouons, agiotons, brocantons et vendons ;
Vendons le faux pour vrai, le chanceux pour solide,
Cuivre pour or, fer pour acier ;
Exploitons des mines fécondes
Qui n'auront de veines profondes
Que sur la langue et le papier ;
Trompons-nous, pillons-nous sans nulle retenue :
Point d'égard pour celui qui n'a pas bonne vue ;
Sa bourse est un enjeu qu'il faut, en vrai croupier,
Saisir d'une main opportune ;
Poursuivons, nuit et jour, le but de nos désirs ;
Sans halte, sans pitié, sans remords, sans soupirs
Comme des dératés courons à la fortune !

En ce moment, *Pot-de-vin* arrive tout effrayé encore ; il annonce à Mammon et à ses adorateurs qu'un nouveau Samson, qui s'appelle l'*Honneur*, est sur le point de renverser les colonnes du temple, et d'enterrer sous les *moellons* le Dieu de la richesse. L'Honneur ! s'écrient les adeptes ; et ce nom les désespère. L'assemblée fléchit le genou devant l'idole, et Pot-de-vin lui adresse la prière commune, lui représentant combien il serait fâcheux que la France, ce pays dont les mouvemens règlent ceux du reste du monde, abandonnât le culte de l'argent. « Quelle perte, mon père ! lui dit Pot-de-vin, avec une éloquence touchante ; souviens-toi que je suis ton fils...

Digitized by Google

Non, tu ne voudras pas la honte de ton sang;
Tu me préserveras d'un outrage cuisant;
Par les noms les plus doux, par celui de ma mère,
Tire-moi du péril où je suis, ô mon père!
Donne-moi le moyen de renverser l'honneur
Du grand cœur de la France.

LE GRAND-PRÊTRE.

Ecoutons!

LA STATUE.

Par la Peur.

POT-DE-VIN.

L'ai-je bien entendu? la Peur!... Est-ce possible?
O mon père! rends-moi plus claire et plus sensible
Ta pensée, et dis-moi par quel charme vainqueur
Je puis courber le front de la France....

LA STATUE.

La Peur.

POT-DE-VIN.

Mais ne sais-tu donc point de quelle trempe dure
L'Eternel a formé sa robuste nature?
Son corps ne s'émeut point au tumulte des airs;
Son œil sans se baisser voit le feu des éclairs:
Jamais, au grand jamais, au plus fort du carnage,
La lacheté ne mit du blanc à son visage:
Qui pourrait donc la vaincre aujourd'hui?....

LA STATUE.

C'est la Peur.

Pot-de-vin ne comprend pas trop comment cette divinité de la Peur peut avoir quelque pouvoir en France; jusqu'à ce qu'enfin le grand-prêtre de Mammon lui explique qu'il s'agit de lui inspirer la peur des émeutes, des assassinats, et de tous les crimes qui accompagnèrent la première révolution. En effet, dans la scène suivante, ces spectres apparaissent à la France, et leur aspect la détermine à se désarmer et à abandonner ses sœurs, les trois Nations, à leur malheureux sort.

Cette allégorie est-elle bien exacte? Les meurtres, les désordres qui menaçaient l'Europe en 1830 n'étaient-ils que des fantômes? n'en a-t-on pas vu quelques manifestations bien réelles? assurément nous sympathisons autant que qui que ce soit avec les Nations qui demandent leur liberté, leur existence indépendante; nous sommes fiers du pouvoir que la France pourrait exercer sur le monde; mais vraiment les principes au nom desquels on veut la faire agir sont à nos yeux très-propres à produire ces calamités dont elle a peur avec raison. L'allégorie de M. Barbier serait parfaitement juste, s'il avait fait du meurtre et de l'assassinat, non point des spectres sans réalité, mais bien de mauvais génies trop réels, les vrais auxiliaires de Mammon, les vrais Cyclopes qui enchaînent les mains de la France, et la livrent au vautour. Sans ces enfans du mensonge, la France, moderne Prométhée, pourrait librement répandre les idées et la civilisation dans le monde, dont elle était la tête au moyen-âge.

Digitized by Google

La seconde satire, qui a pour sujet *Erostrate*, celui qui brûla le temple d'Ephèse pour se faire un nom, a une portée plus philosophique que la précédente. Erostrate est pour M. Barbier le type de ces hommes impatiens du présent, et qui veulent à tout prix vivre dans l'avenir. L'idée fixe d'Erostrate, c'est de combattre contre la mort dont il ne peut supporter la pensée. Il veut se perpétuer, de quelque manière que ce soit, il veut que son nom vive après lui. Pour la célébrité, il exposerait sa vie; il méprise le pilote qui ne veut pas s'engager dans les espaces de l'Océan pour découvrir un nouveau-monde qui l'immortaliserait. Enfin ne trouvant aucun moyen d'arriver à la gloire, il écoute les suggestions des démons malfaisans qui lui conseillent de mettre le feu au temple d'Ephèse.

Il y avait dans ce sujet une idée plus haute que l'auteur paraît avoir à peine entrevue. Cet amour d'une gloire qui doit survivre à notre courte existence, ce désir d'être quelque chose encore quand le corps n'est plus, a été considéré par des philosophes comme un instinct de l'immortalité de l'âme, comme une espèce de révélation naturelle et obscure de cette grande doctrine. On pouvait donc, en faisant parler Erostrate, montrer en lui ce sentiment, mais vague, mal appliqué, corrompu par l'orgueil; de sorte qu'au lieu de travailler à mériter l'immortalité véritable, il court, par un amour-propre étroit et vain, après le fantôme de l'immortalité. Alors sa conception aurait eu un but, une idée morale; telle qu'elle est, elle n'en a pas. Erostrate en effet méprise ceux qui, vivant au jour le jour, comme la brute, ne songent qu'au présent, qu'à la matière, qu'aux grossières satisfactions des besoins physiques : assurément il a raison de blâmer cela. Mais lui, à quoi aspire-t-il? à un vain bruit de célébrité; ce désir le rend malheureux, et le pousse au crime : c'est donc aussi avec raison que nous blâmerons ceci. Mais où est la vérité entre ces deux erreurs? c'est ce que M. Barbier n'indique pas. Il y en avait pourtant une à dire, et fort belle.

Au reste, cette pièce est tachée des mêmes défauts que la précédente : seulement le style tend davantage à s'élever. Mais M. Barbier n'a pas pu, cette fois encore, et dans un sujet si grave, s'abstenir d'introduire une scène passablement cynique, il faut dire le mot, imitée, ce semble de l'*Oaristys* de Théocrite, mais littérairement bien inférieure. Quand le poëte de la *Curée* touche à des sujets scabreux, il n'y va certes pas avec délicatesse, ni avec grâce; le trait indécent et brutal est celui qu'il adopte d'abord; il semble qu'il ait toujours sous les yeux cette impudique *Liberté* de 1830, *cette forte femme*, qui lui a fait sa réputation. Encore une fois, nous déplorons cette manie qui pousse un homme de talent à fouiller dans des ordures pour en tirer les ornemens de ses poésies. C'est chercher la célébrité un peu à la manière d'Erostrate. Cet homme brûlait le temple de la chaste Diane; M. Barbier, pour éviter une fâcheuse ressemblance, ne devrait pas mettre le feu aux autels de la Pudeur, qui a, Dieu merci, assez de partisans encore dans nos familles françaises.

LILLE. — Imp. de VANACKERE fils.

Digitized by Google

LITTÉRATURE.

ANCIENNES POÉSIES SCANDINAVES.

(Suite et fin.)

Nous avons indiqué les grands points de vue de la religion et de la poésie scandinave et l'influence qu'elles ont exercée sur les irruptions dont l'Europe fut longtemps la proie. Ne serait-il rien resté parmi nous de ces superstitions du nord, que les Francs, les Saxons, les Norwégiens, les Danois apportèrent jadis à nos pères? Cette littérature barbare n'aurait-elle pas même communiqué à la nôtre, au moyen-âge, quelque chose de son génie? C'est encore un sujet de recherches qui ne manquerait pas d'intérêt, mais que nous ne pouvons qu'effleurer bien legèrement ici.

Il n'est personne, au moins dans certains coins reculés de nos campagnes, où les traditions populaires ne sont pas encore effacées, qui n'ait quelque souvenir de ces histoires de revenans, aux récits desquelles on frissonne, en se pressant autour du foyer pendant les longues soirées de l'hiver; personne qui n'ait vu quelque vieille femme silencieuse, ou chagrine, ou bizarrement vêtue, et qui n'ait entendu des gens crédules l'accuser d'être une sorcière; personne enfin qui n'ait ouï parler de certains livres diaboliques, de certains grimoires, contenant des caractères et des mots funestes et puissans, au moyen des-

Digitized by Google

quels des hommes, vendus au diable, savent troubler les saisons, faire périr les bestiaux, infliger des maladies, et commettre toutes sortes de maléfices merveilleux. Ces vieilles traditions sont encore vivaces en plus d'un lieu; nous les trouvons encore dans ces villages de la Flandre, où l'établissement des Francs a été, dans l'origine, absolu, et où la langue qu'ils parlaient se parle encore, quoique altérée par le temps. Pour notre part, nous avons fréquemment observé combien ces superstitions sont tenaces dans ce bout septentrional de la France, où l'on torturait et brûlait encore, il n'y a pas deux cents ans, des misérables qu'on prétendait sorciers (1).

La littérature scandinave nous présente ces superstitions, altérées chez nous, sous leur forme naïve et dans leur développement complet. En voici quelques exemples pris au hasard : il est facile d'y reconnaître des traits primitifs transportés ensuite dans mille contes populaires.

Les caractères et les mots magiques dont se servent les sorciers, sont un souvenir des anciens caractères Runiques, qui étaient l'écriture des scandinaves, et auxquelles ils attribuaient aussi une puissance mystérieuse. Ces caractères, qu'on trouve encore gravés, en guise d'inscriptions, sur un grand nombre de rochers, en Danemarck, en Suède et en Norwège, ressemblent, selon les savans, aux lettres des anciens Perses, peuples de la même race que les Scandinaves, et qui croyaient aussi aux talismans. Ce rapprochement confirme l'opinion, d'après laquelle Odin, qui venait des frontières de la Perse, aurait apporté les lettres Runiques en Scandinavie. Au quatrième siècle, l'invasion des Huns sépara la nation gothique en deux : ceux du midi, qui sous les noms de Wisigoths et d'Ostrogoths, renversèrent plus tard l'empire romain, s'étant faits chrétiens, prirent l'alphabet d'Ulfilas, leur évêque arien, traducteur de la Bible en langue gothique. Ceux du nord,

(1) M. Leroy, de Bailleul, a publié de curieux procès-verbaux sur les procédures contre les sorciers, dans les mémoires de la société royale de Douai.

Digitized by Google

qui, avec Odin, s'emparèrent de la Scandinavie et de la basse Allemagne, gardèrent leurs caractères Runiques. L'importance de sorcellerie qu'ils attribuaient à ces lettres dura si longtemps, que le pape Silvestre II priait, au commencement du onzième siècle, le roi de Suède Olaüs Skautkonung, de les anéantir; ce qui eut lieu pour la plus grande partie (1).

Odin donna donc cet alphabet aux Scandinaves comme une chose surnaturelle, soit qu'on y crût déjà, soit qu'il voulût fortifier encore par un nouveau prestige l'influence magique qu'il s'attribuait. On écrivait les *Runes* sur des baguettes, des boucliers, les poutres et les murs des maisons, sur les lits et les sièges. On leur supposait des vertus diverses, selon qu'elles étaient écrites sur diverses matières, exposées en certains lieux, tracées d'après certains rites. On les disposait tantôt en lignes, tantôt en cercles, tantôt en spirales, ou en triangles. Le *Glossaire* de la langue irlandaise rapporte sept classes de Runes, avec leurs caractères et leurs vertus miraculeuses.

1° — « *Sigrunar*, les Runes de la victoire: tu dois les connaître si tu veux devenir pénétrant et adroit. Taille-les sur la garde de ton épée, sur ton baudrier, sur tes gants, et sur la trompette guerrière, en y marquant deux fois la lettre *Tyr* ».

2° — « *Brunrunar*, les Runes des fontaines : tu en useras si tu veux que tes marchandises t'arrivent heureusement par mer. Taille-les sur la proue et sur le timon du navire, alors tu traverseras l'Océan sain et sauf ».

3° — « *Malrunar*, les Runes du jugement : tu les étudieras si tu veux venger tes injures ou rendre le mal pour le mal. Taille-les sur les palissades, sur les tentes et sur les sièges où se décident les procès ».

4° — « *Aulrunar*, les Runes de la bierre : tu t'en serviras si tu ne veux être aveuglé ou séduit par la femme d'autrui. Taille-les sur ta corne à boire, et sur la partie extérieure des mains en traçant sur l'ongle la lettre *Naud* ».

(1) Graberg, *su gli scaldi*.

Digitized by Google

5°— « *Biargrunar*, les Runes secourables : tu les apprendras si tu veux soulager la femme dans les douleurs de l'enfantement. Trace-les sur les jointures et autour des reins, en implorant la déesse Dysa ».

6°— « *Limrunar*, les Runes des arbres, ou médicinales : tu les sauras si tu veux être réputé bon médecin, et guérir les plaies. Taille-les sur l'écorce et sur les feuilles des arbres, particulièrement de ceux qui s'inclinent vers le midi ».

7°— « *Hugrunar*, les Runes du cœur : tu les apprendras, si tu veux être plus valeureux que les autres. Grave-les sur le bas-ventre, sur la poitrine et surtout sur le cœur (1) ».

On voit par ces règles si précises que la superstition des talismans et des caractères magiques était bien et systématiquement développée chez les hommes du nord, et liée à la religion d'Odin. Il ne faut pas chercher ailleurs l'origine de cette croyance dont le peuple a conservé chez nous la trace.

Quant aux histoires de sorcières, elles se reproduisent à chaque page, pour ainsi dire, dans les *sagas* du nord. Chez un peuple où il n'y a ni sacerdoce constitué pour servir d'intermédiaire entre l'homme et la divinité, il se trouve nécessairement des hommes ou des femmes à imagination bizarre, qui s'emparent de ce rôle, et se disent en communication avec les êtres surnaturels. Et comme ces gens n'ont pas de mission reconnue, ils s'en font une par les prétendus prodiges qu'ils opèrent. Et la foule y croit ; car c'est un besoin de l'humanité de croire et de communiquer avec Dieu. Partout où il n'y a pas de sacerdoce bien réglé, il y a des sorciers ; partout où il n'y a pas religion, il y a superstition. On ne supprimera jamais un élément nécessaire de la vie sociale. Si on ne le veut bon, on l'aura mauvais, mais on l'aura toujours.

Les sorcières n'étaient pas dans le nord de vieilles femmes méprisées et pauvres ; c'étaient quelquefois de riches matrones, propriétaires influentes ; c'étaient des espèces de prêtresses qui

(1) Stephanii notæ ad Saxonem grammaticum : Graberg.

Digitized by Google

rendaient des oracles et opéraient des prodiges. Les princes les recevaient avec honneur, et les invitaient à leurs banquets. Voici la description du costume de l'une de ces sorcières : nous la trouvons dans Bartholin (1).

« Dans ce pays vivait une femme nommée Thorbiorga : elle était sorcière ; on l'appelait la petite Vola..... L'hiver elle fréquentait les festins où elle était invitée par ceux qui voulaient la consulter sur leur destinée... Torchill la reçut avec un grand appareil, comme c'était l'usage pour de semblables hôtes. On prépara donc à la sorcière une place élevée, sur un coussin rempli de plumes de poule.

» Vers le soir, elle arriva avec l'homme qu'on avait dépêché vers elle. Elle était vêtue d'une robe bleue, ornée de petites pierres ; à son cou elle portait un collier de bulles de verre ; l'ornement de sa tête était une peau d'agneau noir, audessus de laquelle se repliait la peau d'un chat blanc. Elle s'appuyait sur un baton surmonté d'une boule ; le baton était orné de cuivre, et la boule de petites pierres. Elle portait une ceinture d'Hunlande (hunlandicâ) d'où pendait une grande poche, dans laquelle elle mettait ses instrumens de magie. Des chaussures de peau de veau grossière et rude enveloppaient ses pieds, et leurs cordons longs et gros se rattachaient par des globules de cuivre. Ses gants étaient faits de la peau d'un chat blanc.

» A son arrivée, tout le monde la salua respectueusement comme il était convenable ; elle rendait ou ne rendait pas les saluts, selon que les personnes lui plaisaient ou ne lui plaisaient pas. Torchill lui baisa la main, la conduisit à la place distinguée qui lui était destinée, et la pria de jeter un regard favorable sur les hommes et sur leurs demeures ».

Telle était en général la réception qu'on faisait aux sorcières. Les sortiléges qu'elles pratiquaient rempliraient des volumes. Quelquefois deux de ces femmes se déclaraient la guerre ; la plus habile à faire des métamorphoses, à découvrir des trésors

(1) De causis, etc. Liv. 3, ch. 4. *De volis seu fatidicis.*

Digitized by Google

ou des choses perdues ou volées, et à tourmenter la nature en suscitant des tempêtes et des tremblemens de terre, était, comme de raison, la plus redoutée. On ne connaît point les limites de la crédulité humaine.

Il existait chez ces peuples une superstition qui pouvait du moins avoir un bon effet moral. On ne pouvait, avant l'accomplissement de certains rites expiatoires, regarder en face un suicidé, lorsqu'il s'était tué par désespoir, et non comme victime dévouée aux dieux. Ce genre de mort était le plus redouté, surtout en Islande. La figure du mort était voilée; on faisait une brèche au mur de la maison, derrière l'endroit où il s'était tué, et on l'emportait par là. S'il était transporté par la porte, la maison devenait le rendez-vous des revenans. Néanmoins ces précautions n'empêchaient pas toujours le suicidé de revenir.

Un chef (1) nommé Thorolf Bœgifôt, n'ayant pu accomplir une vengeance qu'il méditait contre Snorro, se tua. On fit subir à son cadavre les rites dont nous venons de parler; et on lui fit bâtir un tombeau solidement construit, afin qu'il ne pût en sortir. Il en sortit cependant; il apparut de jour et de nuit, tuant hommes et bestiaux. Alors on résolut de rebâtir son tombeau plus loin, afin d'éloigner ce facheux voisinage. Quand on le déterra, on lui trouva le visage plus farouche qu'à l'ordinaire. On le mit sur un char; deux bœufs robustes l'entraînèrent avec peine à quelques milles; plus on avançait, plus il devenait lourd: c'était sa manière de montrer qu'il n'aimait pas à déloger. Il fallut prendre de nouveaux bœufs; mais ceux-ci, arrivés au sommet d'une montagne, rompirent leur joug et se précipitèrent. Le poids du cadavre était devenu

(1) *Eyrbiggja-Saga*; premières annales du pays de Sacœfells, en Islande. Walter-Scott en a fait des extraits, sans doute pour se préparer à écrire le *Pirate*. Le personnage de la sorcière, et son influence sur Minna et Brenda, sont de ces idées historiques que l'écrivain Ecossais savait si bien fondre dans le roman. Il les embellissait un peu, il est vrai; mais c'était le fond des mœurs qu'il voulait décrire.

Digitized by Google

tel qu'il était impossible de le remuer davantage, et il fallut l'enterrer en ce lieu, qui fut nommé Bœgifot. Son fils Arnkill fit élever un monticule sur le tombeau.

Le suicidé fut paisible jusqu'à la mort d'Arnkill son fils. Mais alors il reparut, nonobstant l'énorme masse dont on l'avait couvert; il errait partout, détruisant, estropiant, terrifiant. Un nommé Thorodd voulut une bonne fois en débarrasser le pays; il gravit la montagne et découvrit le corps, qu'il trouva gonflé comme un bœuf, horrible, livide, et d'une pesanteur à ne pouvoir être soulevé qu'avec un levier. Thorodd osa le faire transporter au bord de la mer, on le brûla, on dispersa ses cendres. Mais ces cendres, c'était encore le revenant. Par malheur donc, une vache de Thorodd, qui allait souvent sur ce rivage, lécha les pierres sur lesquelles le vent avait répandu les cendres de Bœgifot. Peu après, on vit près de cette vache un taureau couleur de souris que personne ne connaissait; et elle en eut un veau énorme du même poil. C'était encore Bœgifot; car une sorcière ayant entendu ce veau mugir d'une certaine manière, déclara que c'était un lutin, et non un veau. Nous ne suivrons pas plus loin l'histoire de ce veau, qui plus tard, devenu taureau, tua Thorodd, et le punit ainsi d'avoir fait une guerre si audacieuse à un revenant. Mais on peut juger par ces détails de ce que devient la raison, lorsqu'elle s'abandonne aux imaginations populaires. Ces fausses idées sur les rapports surnaturels règnent chez tous les peuples où la religion et la philosophie ne règnent pas; mais en Scandinavie, elles sont accompagnées de certaines circonstances, qui, répétées par la tradition, se retrouvent encore chez nous, et nous font ainsi remonter à la véritable origine de quelques-unes de nos superstitions.

Après avoir montré l'influence qu'exerça la poésie scandinave sur notre histoire politique par les invasions, et sur notre histoire intellectuelle par les superstitions qu'elle répandit, il serait intéressant de rechercher si elle n'a pas aussi jeté quelque chose de son esprit dans notre littérature même, c'est-à-

Digitized by Google

dire, dans nos poésies du moyen-âge, dans nos romans de chevalerie. Trois élémens, trois sources d'idées se découvrent dans ces romans; les idées chrétiennes et chevaleresques, au milieu desquelles vivaient les trouvères et les troubadours, et qu'ils ont mêlées à des souvenirs plus anciens; les idées celtiques, représentées par Arthur et la Table-Ronde, par l'enchanteur Merlin, et la fée Viviane, et la forêt de Brocéliande, et les armes magiques, et la fontaine de Jouvence; enfin les idées d'origine germanique et scandinave, qu'on découvre sans peine dans les grands coups d'épée de Roland et des preux de Charlemagne, dans les femmes héroïques qui combattent comme les hommes, dans les trésors cachés et gardés par des dragons ou des nains, dans les châteaux enchantés, dans les sanglantes batailles qui rappellent les mouvemens immenses de peuples autrefois produits par l'irruption des Huns dans le pays des Goths.

Si l'on considérait à part, dans les romans chevaleresques, ce dernier élément, l'élément guerrier, on pourrait en suivre la dérivation, en remontant d'abord au poëme allemand des Niebelungen, composé vers le onzième siècle, et de là aux poëmes qui composent l'Edda. Plus on remonterait ainsi, plus on verrait les caractères des héros devenir grossiers, perfides, féroces, et le récit se colorer de sentimens sauvages. Ou bien, en sens inverse, on peut prendre pour point de départ l'Edda, composé dans le sein même de la religion d'Odin; là on verra se dérouler le tableau complet de la barbarie et de la superstition, exposé avec une vigueur de pinceau à laquelle nous ne pourrions plus atteindre; puis, dans les Niebelungen, (1) composés plus tard, dans un pays devenu chrétien, on trouvera le même sujet, mais remanié, adouci par des caractères plus nobles, par des traits de générosité, de dévouement et de

(1) Voyez dans la *Revue des Deux-Mondes*, une analyse très-intéressante de ces deux poèmes, par M. Ampère.

Digitized by Google

fidélité, dans lesquels on sent le christianisme qui enveloppait l'auteur de son atmosphère, et la chevalerie qui commençait à fleurir : la barbarie n'y est plus autant dans les caractères ; mais elle paraît encore dans la fureur désespérée des batailles générales, et dans l'emportement des vengeances. Adoucissez encore ces traits ; laissez-y l'ignorance, l'amour des aventures, des dangers et des pillages ; mais ajoutez de la loyauté et de la religion à la bravoure, un profond sentiment de devoir aux caractères les plus fougueux, de la grâce et de la dignité aux femmes ; prenez pour sujet, non plus les grandes guerres d'invasion, mais les guerres locales de la féodalité ou les guerres religieuses de la croisade ; et vous aurez nos romans de chevalerie.

La partie de l'Edda dont nous parlons ici est un poëme héroïque sur Atli, que nous appelons Attila : (*Atlamal*, discours sur Atli). Les Huns qui, en tombant sur les Goths des Palus-Mœotides, avaient produit une si longue et si terrible commotion dans ce peuple, jusqu'à l'arracher à sa terre natale et le faire rouler devant eux comme un ouragan sur l'empire romain et jusqu'au fond du nord, ces Huns ne furent de longtemps oubliés parmi les enfans d'Odin. Leur irruption en Gaule, où ils furent battus par les Francs, les Bourguignons et les Romains, avait retenti chez les Scandinaves, pour qui rien ne pouvait être indifférent de ce qui concernait ces Tartares, leurs anciens ennemis ; mais, lorsque le poëme dont nous parlons fut composé, ces souvenirs s'étaient déjà confondus avec d'autres bruits de renommée ; car les lieux y sont vaguement indiqués, ou ne le sont pas du tout ; on ne sait si l'on est en Germanie, en Gaule ou en Scandinavie ; un coup d'éperon fait franchir des pays entiers ; en outre, les époques paraissent confondues ; car cette Brunhilde, Valkyrie du pays des Francs, que le poète fait vivre du temps d'Attila, ressemble fort, par son caractère, à notre reine Brunhilde ou Brunehaut, dont le nom a dû se répandre au loin chez les barbares.

Digitized by Google

Quoiqu'il en soit, voici quelques traits du poëme scandinave, d'après l'exposé de M. Ampère.

Un nain, appelé Régin, avait, de concert avec son frère Fafnir, tué son père pour s'emparer de son trésor. Mais après ce crime, Fafnir refusa de partager avec son frère le nain; il se transforma en dragon, et se coucha sur le trésor pour le garder. Les nains, dans les mythologies septentrionales, sont le type de l'adresse et de la malice opposées à la force brutale; ils servaient quelquefois d'instituteurs aux héros. Donc le nain Régin s'en alla trouver son ancien élève Sigurd, et l'exhorta à tuer le dragon Fafnir. Sigurd s'en va sur la bruyère, creuse une fosse, et quand le dragon passe, il lui perce le cœur. Régin arrive ensuite, arrache le cœur de son frère et boit son sang. Sigurd, voyant cela, se met de la partie; le héros se charge de faire rôtir le cœur de Fafnir; mais ayant, par hasard, porté son doigt rouge de sang à sa bouche, il entend le langage des hirondelles, qui lui prophétisent la prochaine trahison de Régin, de ce nain, son convive. Sur cet avis, Sigurd tue aussi Régin; et c'est double fête pour lui, car il boit le sang des deux frères. Voilà, n'est-il pas vrai, un préambule qui n'indique pas une civilisation très-avancée.

Les hirondelles reprennent alors la parole; elles parlent à Sigurd d'une jeune vierge du pays des Franks, endormie dans un palais de flamme, au sommet d'une montagne; c'est la Valkyrie Brunhilde, qu'Odin a frappée d'un sommeil magique pour avoir tué sans permission l'un de ses guerriers. Aussi-tôt Sigurd prend le trésor, monte son cheval Grani, va trouver cette fille, la réveille; elle, par reconnaissance, lui enseigne les Runes, lui donne de bons conseils; et ils se promettent de s'épouser. Mais bientôt le guerrier oublia sa promesse; car s'étant rendu chez les deux frères Gunar et Hogni, qu'on appelle les Nifflungs, leur mère lui fit boire un breuvage enchanté qui effaça Brunhilde de sa mémoire et de son amour, et mit à la place un autre amour pour Gudruna, sœur des Nifflungs. Bien plus, il fit épouser à

Digitized by Google

Gunar, l'un de ses beaux-frères, cette même Brunhilde, la Valkyrie, qu'il avait abandonnée pour Gudruna.

Ici se forme le nœud dramatique du poëme. Brunhilde, mortellement irritée contre le traître Sigurd qu'elle aime pourtant encore, et emportée par une haine jalouse contre Gudruna, médite leur perte à tous deux. C'est une réciprocité de vengeances et d'assassinats; c'est une fureur opiniâtre de femme, qui fait penser naturellement aux fameuses rivalités de Brunhilde et de Frédegonde.

Brunhilde donc veut forcer son époux Gunar, qu'elle n'aime pas, à tuer Sigurd qu'elle aime. Gunar hésite, il consulte son frère Hogni; tous deux ont juré amitié à Sigurd; mais, par un trait de mœurs de la plus pure barbarie, ils se résolvent à charger du meurtre leur jeune frère Guttorm, parce qu'il n'a rien juré. Sigurd est en effet tué pendant son sommeil; Gudruna se réveille dans le sang de son époux; « elle frappe violemment dans ses deux mains; le héros au cœur d'acier, qui respirait encore, se soulève, et la console. Elle frappe de nouveau dans ses fortes mains; les coupes de fer en retentirent, et les oies crièrent dans la cour. » Brunhilde, entendant de son lit les gémissemens de Gudruna, éclata de rire de tout son cœur.

Gunar qui, sans doute, éprouvait un remords tardif, s'indigne de cette cruelle joie de sa femme; mais il se méprenait; c'était le rire convulsif du désespoir. « Je t'ai épousé » malgré moi, lui dit-elle; je ne voulais que Sigurd; je » veux maintenant aller le rejoindre chez Héla, (la mort.)» En vain Gunar l'embrasse, s'efforce de la consoler, appelle dans sa salle tous ses guerriers et ceux d'Hogni; elle repousse tout le monde. Elle revêt sa cuirasse d'or, s'entoure de ses richesses, de ses esclaves, des servantes de la salle, se perce de son glaive, tombe sur son lit et prédit à Gunar qu'elle sera vengée par son frère Atli, roi des Huns. Puis elle le prie de faire élever un grand bûcher dans la plaine, et de l'y brûler avec Sigurd, avec ses esclaves, ses tapis, ses faucons, afin qu'ils soient ainsi reçus ensemble au Valhalla.

Digitized by Google

La douleur de Gudruna fait aussi le sujet d'un chant pathétique, qu'il faudrait copier en entier. Ces deux morceaux, tout brutes qu'ils sont, frappent l'imagination par leurs beautés sauvages.

Lorsque Gudruna put pleurer, sa mère Chriemhilde lui donna dans une corne à boire ornée de Runes sanglantes, un breuvage amer et froid, composé d'ingrédiens magiques. Gudruna perdit la mémoire, mais non tout-à-fait; elle se souvenait de la vengeance. Elle consentit donc à épouser le roi des Huns, Atli; sa pensée était de pousser Atli contre Gunar et Hogni, qui étaient ses frères à elle, mais qui étaient les assassins de Sigurd; puis elle les vengera eux-mêmes sur Atli. Venger son premier époux sur ses frères; ensuite venger ses frères sur son second époux : complication de vengeances qui remplit désormais l'âme de Gudruna, autrefois accessible à la tendresse.

Atli donc envoie vers Gunar et Hogni, les Nifflungs, les frères de Gudruna, un messager pour les inviter à venir dans sa salle, leur promettant des boucliers, des glaives, des casques, des esclaves, des chevaux. Gunar se défie, il hésite; cependant ils partent; « les vaillans font voler les pieds des chevaux pardessus les montagnes; la forêt des Huns tremble; des espaces verdoyans semblent fuir derrière eux. » Ils trouvent Atli dans son château de guerre, buvant avec ses guerriers au milieu d'une salle tapissée de boucliers. Atli les fait périr tous deux après un terrible combat.

Alors Gudruna songe à venger ses frères. Un jour elle offre à Atli un festin, après lequel elle lui apprend qu'ils ont mangé, lui et ses guerriers, dans un vase de miel, le cœur sanglant de ses fils. Il se fit un grand tumulte; les Huns pleurèrent; Gudruna seule ne pleura point; elle ne pleura jamais depuis la mort de Sigurd; elle ne pleura ni ses frères, ni ses enfans. Enfin, profitant de l'ivresse d'Atli, elle le tue pendant son sommeil; puis elle lâche les chiens, met le feu à la salle, et brûle tous ceux qui s'y trouvaient, avec tous les trésors.

Digitized by Google

Cette composition, ainsi analysée, et débarrassée d'une foule d'inconséquences et d'absurdités de détails, est grande et révèle ce que peut un beau génie dans une société barbare. Mais ces guerriers, ces femmes, cette lutte continuelle de courage, de perfidie, de cupidité, d'orgueil, d'amour, de jalousie; ce monde bizarre peuplé de nains, de dragons, d'oiseaux qui parlent; l'état de la moralité et de l'intelligence des peuples barbares est là tout entier.

Le chant des Niebelungen, beaucoup moins ancien, a des rapports tellement marqués avec l'histoire scandinave d'Atli, qu'on n'y peut méconnaître la même tradition, les mêmes idées fondamentales. Ici, la scène se passe en Allemagne; Sigurd est remplacé par Sigfrid; les Nifflungs par les Niebelungen; Sigfrid s'empare aussi du trésor gardé par un dragon; il épouse aussi la sœur d'un Niebelung, qui s'appelle Gunther au lieu de Gunar, et qui a pour ami fidèle Hagen, comme Gunar avait pour frère Hogni. Sigfrid fait épouser à Gunther une magicienne nommée aussi Brunhilde; mais sa rivale s'appelle Chriemhilde au lieu de Gudruna; et Atli, le roi des Huns, y est nommé Etzel; mais il s'y trouve quelques personnages nouveaux, entr'autres Dietrich von Bern, (Théodoric de Vérone, l'illustre roi des Goths d'Italie).

Les mœurs avaient éprouvé, depuis la composition de l'Edda, des modifications profondes sous l'empire du christianisme, il fallait donc que l'auteur des Niebelungen adoucît les atrocités du poëme original. Le festin que la vengeance de Gudruna prépare pour Atli, ce festin d'Atrée et de Thyeste, n'était plus supportable. Aussi le dénouement a-t-il été complètement changé; une bataille gigantesque met fin à la guerre. Les Niebelungen, attirés au piége par Chriemhilde, comme Gudruna y avait attiré ses frères les Nifflungs, se retranchent dans une grande salle; ils tuent 7,000 Huns, que 20,000 remplacent aussitôt. Les Niebelungen demandent la paix, on la leur refuse. Les Huns mettent le feu aux quatre coins de la salle. Ceux qui ont soif boivent le sang des morts; c'est dans le sang

Digitized by Google

M. HENNEQUIN (1).

Paris, 12 *Février*.

Ce matin, des draperies noires garnissaient la plus vieille Eglise de Paris, de l'Abbaye St-Germain-des-Prés, où plusieurs de nos rois sont venu oublier dans la tombe les grandeurs d'ici-bas. La cloche tintait lugubrement. Vers dix heures, une bière s'avança sous le portail tendu de deuil et vint demander l'hospitalité des dernières prières. Le bâtonnier de l'ordre des Avocats, le président de la Chambre des Députés, le prince de nos orateurs parlementaires, M. Berryer, M. Delespaul, qui représentait toute une province émue et contristée, tenaient les coins du poële funèbre. Une foule d'illustrations politiques et littéraires, M. de Lamartine, M de Châteaubriand, des amis, des adversaires, des hommes de tous les partis et de toutes les professions suivaient dans le recueillement de la douleur. Cette bière, sur laquelle reposait, au milieu des insignes de l'avocat, l'épée du soldat de Wagram, contenait tout ce que la mort nous a laissé d'un homme de cœur et d'intelligence, de M. Hennequin.

(1) Nous avions déjà, dans la *chronique* ci-après, en annonçant la mort de M. Hennequin, présenté quelques considérations sur son caractère. Le présent article, qui nous est arrivé depuis, est une notice biographique plus développée, que nous nous empressons d'offrir à nos lecteurs, persuadés que les détails qui concernent la vie et le caractère de l'illustre avocat ne peuvent que les intéresser vivement.

Digitized by Google

Qu'il nous soit permis, à nous qui l'avons connu et qui avons reçu de lui ces marques de bienveillance et d'intérêt dont il ne fut jamais avare, qu'il nous soit permis de rassembler pieusement nos souvenirs, et de rappeler tout ce qu'a enlevé une mort si prématurée.

Par un instinct précoce, qui était l'indice d'une vocation irrésistible, M. Hennequin se voua de bonne heure à l'étude du droit. Au milieu de ses travaux déjà fructueux, il fut appelé sous les drapeaux. Il était brave, il se distingua et fut bientôt officier. De retour dans la vie civile, il conserva toujours l'empreinte des impressions que la vie militaire avait fait naître en lui. Tout ce qui intéressait la gloire de la France lui inspirait un légitime orgueil et un sentiment chevaleresque et généreux, que l'influence de son état tout pacifique n'effaça jamais. Il débuta au barreau à une de ces époques privilégiées qui secondent merveilleusement l'essor des esprits d'élite. Après d'éclatans triomphes, la France épuisée et haletante commençait à céder aux coups de l'Europe coalisée. Toute l'énergie, toute l'ardeur de la jeunesse se consumaient sur les champs de bataille. Les études sérieuses et surtout celle de la jurisprudence avaient été négligées. Après de longs essais et des tâtonnemens infatigables, un droit complet et nouveau avait été inauguré. De plus, les changemens essentiels que la Révolution avait introduits dans l'état social, multipliaient les procès. La plupart des notabilités de notre barreau ont commencé à cette époque. M. Hennequin fut de ce nombre. Après des études préparatoires, qui furent longues et consciencieuses, il eut le rare bonheur de fixer sur lui l'attention et l'intérêt; il arriva d'emblée à la place qui lui était d'ailleurs si bien due. Il ne connut ni les angoisses, ni l'anxiété de ceux qui luttent péniblement contre l'obscurité, et jamais il n'eut à désespérer de son avenir. Dès ses premiers pas dans une carrière difficile et scabreuse, la fortune vint à lui en souriant, le prit par la main et lui aplanit la route.

Digitized by Google

Il faut avouer qu'outre l'opportunité des conjonctures, il eut encore pour lui la nature toute particulière de son talent. Il est, comme on sait, des intelligences qui doivent passer par des phases successives de développement, avant d'arriver à leur apogée et de se manifester dans tout leur éclat. Il n'en fut point ainsi pour cet esprit heureusement doué. Sa parole facile, élégante, savante, sans efforts, captivait tout d'abord les sympathies de son auditoire. Son esprit fin, pénétrant, enjoué, son imagination douce et sagement contenue, son érudition qui n'affectait jamais une allure pédantesque, la grâce légèrement timide de son débit, le charme incisif de son accentuation, et avant tout, si l'on peut ainsi parler, le parfum d'honnêteté, de candeur, de délicatesse et de conviction dont tous ses discours étaient empreints, commandaient l'estime en même-temps que l'admiration. Ces sentimens redoublent quand on songe qu'il n'exploita jamais le scandale, qu'il ne s'écarta point du respect dû à la magistrature, et qu'aucune de ses victoires judiciaires ne fut une injure pour les préceptes sacrés de la morale. De nos jours où tant de réputations ne se sont faites qu'au détriment des vertus sociales ou privées, n'est-il pas beau, n'est-il pas consolant d'arrêter ses yeux sur un homme qui n'eut jamais à rougir de lui-même et qui a conquis tout d'un coup la renommée la plus incontestée et la plus enviable par la seule force de son mérite.

Par un touchant retour sur sa propre vie, il cherchait sans cesse à épargner aux jeunes gens l'ennui des commencemens. Rien de plus facile pour eux que d'être admis auprès de lui. Il les précautionnait contre l'ivresse d'un premier succès et contre le découragement d'un premier revers. Il leur ouvrait sa maison, leur prodiguait des conseils dont une bienveillance indicible tempérait l'autorité, et dans des causeries intimes il les initiait aux secrets de la science et aux devoirs de leur profession. Il se croyait investi à cet égard d'une sorte de sacerdoce dont il s'acquittait avec une paternelle sollicitude. On se

Digitized by Google

ferait difficilement une idée de l'attrait de ces entretiens familiers où le maître pour convaincre ses disciples de la noblesse du talent et de la puissance des vertus chrétiennes, n'avait qu'à attirer leur regard sur sa vie tout entière.

En 1834, la confiance du collége électoral de Lille, l'investit du mandat de député. L'appréciation de son rôle politique ne nous appartient pas. On sait assez à quel parti le rattachèrent ses convictions honorables puisqu'elles étaient sincères et qu'elles prenaient leur source dans la religion du malheur. Ce que nous devons dire, c'est que toujours il s'est montré supérieur aux ambitions mesquines et aux malveillantes chicanes des coteries. Animé avant tout d'un amour de la France, qu'aucune préoccupation passagère ne pouvait altérer, il se gardait bien de semer dans l'arène parlementaire, des germes d'irritation et de haine, et loin de dégrader son noble caractère en systématisant son opposition, dès que le gouvernement proposait une mesure utile ou généreuse, il lui prêtait, franchement et loyalement, son concours. Mais quand les intérêts de la morale éternelle se trouvaient compromis, quand il fallait qu'une protestation solennelle et grave fît justice des boutades voltairiennes dont tant d'hommes éminents ont aujourd'hui la déplorable habitude, avec quelle ardeur de jeune homme, avec quelle sainte colère il s'élançait à la tribune! Dans une de ces occasions qu'il s'empressait de saisir et qui ne se renouvellent que trop fréquemment, nous l'avons vu, tout frémissant d'une indignation chaleureuse, anathématiser au nom de dix-huit siècles chrétiens, des doctrines que la mort envahit déjà, et communiquer l'émotion brûlante qui l'inspirait, à ceux même qui avaient provoqué cette foudroyante apostrophe.

C'est que pour cet homme vraiment chrétien, l'impérissable vérité du catholicisme était la question vitale de l'humanité. Ses croyances n'étaient pas seulement le fruit de l'éducation et de la sympathie; elles reposaient en outre sur la science. Il n'est rien de plus ordinaire que d'ouïr à chaque

Digitized by Google

instant le nom du Christ dans la bouche de ceux qui n'ont jamais lu les évangiles. Ils tranchent lestement toutes les difficultés et ne se font pas faute de proclamer que le catholicisme, malgré sa beauté, est mort, mort tout entier ; ils déclarent même modestement qu'ils ont en poche une religion qui le dépassera et qui vivra éternellement. C'est à peine s'ils savent balbutier la langue divine que le catéchisme leur a apprise. Dogmes, histoire, discipline, ils ignorent tout : aussi se croient-ils autorisés à prononcer souverainement d'un ton d'oracle et sans appel. M. Hemequin ne méprisait nullement la théologie. Il se plaisait surtout à dire que cette science multiple avait formé les plus grands politiques et les hommes d'état les plus profonds. Il avait pris sa part des trésors immortels que le génie de tant de saints docteurs a pieusement amassés. Il avait exploré d'un œil sûr et d'un pas ferme le sanctuaire de la philosophie catholique. Grâces à l'étude journalière de l'antiquité chrétienne, il en était venu à envisager avec calme les erreurs sans nombre que chaque jour voit naître, et qui n'ont pas même le mérite de la nouveauté. Son espérance, inaltérable et sereine au milieu du fracas des événemens, après tant de rêves enfantés par des cerveaux en délire, entrevoyait pour eux, comme le terme des ténèbres morales et intellectuelles, le règne glorieux de la vérité.

En vue de servir cette cause, dont l'abandon a été le signal de toutes les aberrations et de tous les crimes, il voulut, dans sa sphère d'activité, contribuer à l'enseignement de tous, et sur la fin de sa vie, il se fit écrivain. Il ne faut pas se le dissimuler : les fondateurs du code civil n'ont rendu à l'humanité qu'un service incomplet. Les préjugés antireligieux d'une époque de destruction ne se reflètent que trop dans leur œuvre. Sans doute, ils ont tracé, sous l'impulsion du plus grand génie des temps modernes, les circuits et la limite de la carrière. Mais ils ne l'ont pas toujours parcourue avec intelligence. Le sens de l'avenir leur a souvent échappé, et leur travail n'est pas le dernier mot de

Digitized by Google

la civilisation et l'évangile de l'organisation sociale. Une grande partie ne survivra pas à notre siècle de doute et de désordre ; le prétendu athéisme de la loi sera regardé plus tard comme une des imaginations les plus folles dont l'orgueil humain ait osé se repaître. D'où vient donc que nos jurisconsultes se contentent du triste métier de commentateurs et de glossateurs, comme si la lettre du code était immuable? Leur étroit système a fait descendre le Droit de la région élevée où les Papinien et les Cujas l'avaient placé. Ce n'est plus la science des choses divines et humaines, la réalisation pratique des théories de la philosophie, illuminée par la révélation. Qu'on lise nos auteurs modernes. La plupart s'imaginent, à ce qu'il paraîtrait, que l'histoire est une superfluité et dédaignent de revêtir leurs pensées d'une forme quelque peu littéraire. Leur style sec et rebutant, leur mépris pour les leçons du passé, avaient frappé l'excellent esprit de M. Hennequin. Il conçut le plan d'un ouvrage, dans lequel il voulait faire découler de quelques principes larges et féconds, évidemment déduits des notions les plus claires de la philosophie et des enseignemens les plus irrécusables de l'histoire, la science tout entière du Droit. Il voulait en même temps venger la société des utopistes plus que hardis qui proposent sérieusement de saper toutes les bases de la propriété et de retourner à l'état sauvage sous prétexte de progrès. Le code civil est son point de départ pour interroger le passé et pour pronostiquer l'avenir. Cette œuvre, qui s'écartait des sentiers battus, devait contenir le fruit de trente ans d'expérience et d'études constantes. Toutes les sciences accessoires, qui sanctionnent le droit ou qui en procèdent, seraient venu se ranger naturellement dans ce vaste cadre. La première partie a vu le jour et l'on peut dire que son auteur a réalisé le rêve du poète : *utile dulci*. Des aperçus fins et ingénieux ; un style net, varié, souple, limpide ; une foule de traits heureux qui se gravent d'eux-mêmes dans la mémoire ; et, à côté de ces qualités brillantes, des qualités plus mâles, une dialectique

Digitized by Google

serrée et vigoureuse, des pensées fortes, de la gravité sans enflure, tels sont les deux premiers volumes de cet ouvrage important dont la suite a été interrompue par la mort.

On eût dit que M. Hennequin prévoyait la catastrophe qui laisse inachevé ce grand monument, entrepris par une belle intelligence, que servait une science profonde. Il n'apparaissait plus au palais qu'à de rares intervalles, et c'était avec une ardeur impétueuse qu'il entassait ses matériaux et qu'il pressait son travail. Je me souviens qu'il y a deux ans à peine il disait avec un ton de mélancolie que je crois entendre encore : « Qui sait si j'ai vingt mois à vivre. » Triste prévision que l'événement ne s'est que trop empressé de justifier ! C'est qu'alors déjà il portait en lui le germe de la maladie cruelle qui l'a emporté, et qu'auprès même de ses amis et en face de son œuvre, il pressentait à je ne sais quel avertissement intime et mystérieux, l'approche de la mort.

Le grand prélat, que Paris vient de perdre, au moment d'expirer, arrêta sur son clergé tout en pleurs son regard plein de cette douceur pénétrante qui lui était si familière, et prononça ces paroles sublimes :

« *J'espère, par la grâce de notre Seigneur et sous les* » *auspices de l'Etoile de la mer, toucher bientôt au port.* » *O mes frères, je me tiendrai sur le rivage de l'Eternité,* » *où vous viendrez tous, pour vous attendre, pour vous rece-* » *voir et pour vous donner le baiser de paix.* »

M. Hennequin est un des premiers qui ait entendu cet appel et qui soit allé réclamer l'embrassement de son pasteur. Ai-je besoin d'ajouter que durant les longues phases de ses souffrances, il accepta la douleur avec une résignation toute chrétienne. Il n'avait que cinquante-trois ans ; sa fille, qu'il avait mariée l'an dernier, selon son cœur, venait de lui donner un petit-fils ; il était environné d'estime et d'amitié ; ses fils, héritiers de son intelligence et de son caractère, lui promettaient de nobles émotions. C'est du milieu de ce bonheur domestique et de la vénération de tous, que Dieu l'a rappelé

Digitized by Google

à lui. Il s'est soumis sans murmure et il ne s'est occupé qu'à sécher les larmes qui coulaient autour de lui et qu'à préparer son âme pour le voyage de l'éternité.

C'est que pour le chrétien, la mort n'est pas ce fantôme hideux et terrible qui épouvante le méchant à l'heure de la prospérité, qui empoisonne sa dernière heure, l'arrache à la volupté et au crime, lui crie que le néant qu'il souhaite est un vain mot et le précipite dans l'abîme. C'est un ange doux et bienveillant, bien qu'austère, qui vient visiter le juste sur son lit de douleur, appaise les convulsions de l'agonie, le sépare pour un temps de ceux qu'il aime, et lui laisse entrevoir, pour adoucir l'amertume des suprêmes adieux, les splendeurs du ciel où son Dieu l'attend !

H. C.

Digitized by Google

ECONOMIE SOCIALE.

Nous abordons aujourd'hui une question à laquelle la détresse actuelle des classes ouvrières donne un puissant intérêt. Nous invitons les lecteurs de la *Revue* à relire et à méditer les deux articles de Mr M., 7me et 8me livraisons de cette année, et nous relèverons une observation de l'auteur que son zèle pour le bien moral des personnes du sexe livrées aux travaux de l'industrie a entraîné à former des vœux irréalisables.

Mr M. dit, page 269 :

« C'est déjà un malheur que l'emploi de la femme dans l'atelier. Sa place est au foyer domestique, à côté de ses sœurs, au milieu de ses enfans. Ses mains délicates ne sont point faites pour le travail des hommes. » Puis l'auteur peint, d'une main sévère, les désordres de l'atelier, et il émet le vœu que les femmes ne soient employées qu'à domicile.

Mr M. traite la question en moraliste ; il le fait avec chaleur, et nous ne pouvons qu'applaudir à de tels sentimens ; comme lui, notre esprit se révolte à la vue des désordres de tant d'ateliers, et notre plume se refuse à retracer l'histoire de tant d'obscénités qui flétrissent l'innocence d'une multitude de jeunes victimes de la cupidité des parens ; comme lui, nous ferons peser une responsabilité redoutable sur ces maîtres imprudens qui accumulent, en d'étroits espaces, une foule d'ouvriers de tout âge, qui confondent les sexes sans la moindre précaution, et qui n'opposent presqu'aucun obstacle aux excès du libertinage le plus éhonté.

Digitized by Google

Comme lui, nous dirons que la jeune vierge court d'inévitables dangers, tantôt auprès de jeunes hommes sans retenue, et tantôt auprès de femmes dissolues; mais sans jamais perdre de vue le résultat moral, nous considérons la même question sous le point de vue d'économie sociale, et nous cherchons un mode d'organisation du travail qui satisfasse en même temps les nécessités de l'industrie et qui favorise les vues de réforme morale que nous partageons avec ce collaborateur chrétien.

Après avoir rendu un sincère hommage aux sentimens qui l'ont guidé dans son intéressante polémique, nous lui demanderons s'il est aujourd'hui possible de retenir les femmes au foyer domestique et dans le sein de la famille. Sans doute elles ont encore quelques professions à leur disposition. Mais l'industrie de la filature à la main qui fournissait du travail à plusieurs centaines de milliers de femmes dans nos provinces du nord est totalement perdue. — Le gain de douze heures de filature à la main ne produit plus que quarante à cinquante centimes. — Toutes celles qui sont célibataires sont donc forcées, pour gagner leur subsistance, de se présenter dans les manufactures, où le coton, la laine et le lin sont filés par des métiers mécaniques.

Il n'est pas exact de dire que le travail de rattacher un fil ne soit point fait pour les mains délicates des femmes; il nous paraît, au contraire, devoir être interdit aux hommes qui sont destinés à de plus rudes occupations.

La place obligée d'un nombre considérable d'entre elles est donc désormais fixée dans l'atelier, du moins tant qu'elles sont célibataires. — Une fois mariées, elles reviennent au foyer domestique, pour faire le ménage, élever les enfans, aider leurs époux en quelques légers travaux : il est du plus pressant intérêt d'étudier quelqu'organisation du travail qui réponde aux exigences actuelles des diverses fabrications, qui fasse vivre l'ouvrier, alors même qu'il ne gagne que de minces

Digitized by Google

salaires, et qui conduise à un état de choses où la religion et les mœurs puissent être respectées.

Nous traiterons, pour cette fin, du travail sociétaire.

DU TRAVAIL SOCIÉTAIRE.

Les disciples de Fourier, de St-Simon, d'Owen et d'autres économistes préconisent, avec de justes raisons, les avantages du travail sociétaire. Ils voient, dans son développement, le remède à tous les maux qui accablent les classes ouvrières. Nous sommes de leur avis à certains égards et dans une certaine mesure : mais lorsqu'il s'agit de l'organiser, comment se fait-il que tous sont frappés d'incapacité, ou que les établissemens que quelques-uns d'entre eux étaient parvenus à former à force de peines et de dépenses, n'ont eu que quelques momens de durée? Que sont devenus les essais tentés en France, en Ecosse, en Amérique? La cause d'une telle impuissance serait curieuse à chercher ; nous laissons à des esprits investigateurs le mérite de la découvrir et de la signaler. Notre tâche est d'interroger l'histoire des ordres religieux au moyen-âge, et dans les temps actuels, afin de savoir si les anciennes communautés n'ont pas laissé d'assez bons modèles d'organisation du travail sociétaire.

Vit-on jamais rien de plus puissant et de plus actif que cet esprit d'association qui réunit sous une autorité ferme et paternelle ces légions de cultivateurs qui défrichèrent les antiques forêts des Gaules et les couvrirent des plus belles cultures, ainsi que de monumens, dont plusieurs sont encore l'ornement de notre pays?

Les uns déracinaient les arbres, tandis que d'autres les façonnaient en planches et en solives ; les uns construisaient des bâtimens, tandis que d'autres dirigeaient la charrue sur des terrains conquis à la culture ; ceux-ci soignaient les animaux, ceux-là préparaient les alimens, quelques-uns fabriquaient des vêtemens et quelques autres copiaient des livres,

Digitized by Google

étudiaient, priaient et servaient les malades ; puis tous recevaient la nourriture et les secours de toute espèce, les faibles comme les forts, les malades comme les valides, les adultes comme les vieillards ; un chef intelligent et respecté, consultant les goûts, la capacité et les forces de chacun, distribuait à tous le travail et les fonctions. Le principe du travail sociétaire était bien là pleinement en action. Les économistes modernes ont parfois essayé de ressusciter des institutions analogues ; les révolutions avaient renversé les premières après des siècles de puissance et d'éclat. Quelques jours d'épreuves ont étouffé les autres dans leur germe. Chose remarquable ! les grandes associations du moyen-âge fondées par des pauvres et pour des pauvres n'ont péri qu'après être sorti de cet état de pauvreté par le travail sociétaire, qui a toujours été la source des plus solides richesses. Il y a dans ce fait historique de sages et utiles leçons. Les voici formulées en propositions.

Le travail sociétaire est la ressource des populations pauvres : il les conduit infailliblement à la richesse.

Le travail sociétaire, dans les états parvenus aux degrés les plus élevés de la civilisation, est encore la ressource des individus qui tombent dans la pauvreté.

Il faut, pour favoriser son développement, une autorité et des réglemens ; une autorité pour y conserver l'ordre, des réglemens, pour comprimer les passions perturbatrices et contenir les élémens de destruction qui agissent avec énergie partout où vivent des hommes réunis.

Dans les états européens, la culture du sol n'offre plus, comme au moyen-âge, de larges débouchés au travail sociétaire ; cependant il y trouve encore quelques applications : nous traitons cette question dans un recueil agricole, et nous y reviendrons peut-être dans la *Revue* ; mais il nous tarde de dire qu'à l'époque où nous vivons, l'industrie manufacturière remplace l'agriculture en un assez grand nombre d'établissemens, et que de nouvelles communautés de femmes répandues

Digitized by Google

partout sont des manufactures parfaitement organisées et administrées, où le travail sociétaire est en complète activité.

Toute manufacture présente, dira-t-on, le fait d'un travail sociétaire, puisque tout est exécuté en commun et obéit à une impulsion unique ; mais ce n'est point là le travail sociétaire tel que l'entendent les économistes. Pour être sociétaire dans la rigoureuse acception du terme, il faut qu'il y ait satisfaction des besoins de toute société, c'est-à-dire instruction, défense, subsistance de tous les membres qui la composent, et encore, répartition équitable des produits, vie commune et secours mutuels.

En examinant avec attention ce qu'exécutent encore, sans bruit et sans éclat, grand nombre d'institutions religieuses, on sera surpris de trouver partout l'application du travail sociétaire dont les diverses industries sont la base.

L'effet nécessaire de la concurrence illimitée est, chacun en convient, de réduire, au moins momentanément, des classes entières à la pauvreté, et souvent, hélas ! à la misère : si l'on avait le courage de recourir aux ressources trop peu connues et trop peu appréciées du travail sociétaire, on ramènerait l'aisance et le bien-être, là où pèsent aujourd'hui les privations et les souffrances, et on lutterait avec moins de désavantage contre les conséquences ordinaires des plus redoutables concurrences. Ce problème est déjà résolu dans quelques industries dont le lin, la laine et la soie fournissent la matière première.

Nous disons plus, la France ne pourra lutter longtemps contre l'industrie d'une nation rivale, si le développement du travail sociétaire n'en fournit les moyens. C'est ce qu'il nous sera facile de prouver.

Il résulte de l'examen des nombreux matériaux que nous avons sous les yeux, que dans plusieurs branches d'industrie, les fabricans français peuvent lutter encore contre l'Angleterre, et que s'ils sont en infériorité sous le rapport de l'abondance des capitaux, et de la perfection de quelques machines, ils

Digitized by Google

ont l'avantage sous celui du prix de la main-d'œuvre, de la prolongation du travail des ouvriers. — C'est donc en maintenant la modicité des salaires, que l'on parviendra à préserver notre industrie d'une ruine absolue ; mais la modicité des salaires implique la nécessité de l'ordre et de l'économie chez les ouvriers, et il est difficile de les obtenir autrement que par le secours mutuel et la vie commune. Cinquante individus vivant d'une cuisine commune satisferont leur faim sans excéder une dépense de 30 centimes par tête et par jour ; isolés, il leur en coûtera 60 centimes.

M. Kœcklin, riche manufacturier de l'Alsace, a établi dans un mémoire fort remarquable sur l'industrie cotonnière, que le travail du coton, depuis sa préparation jusqu'au tissage, ne donnait aux ouvriers en salaires de la journée moyenne, que 75 centimes, et il est souvent soumis à des suspensions de quelques mois, ou de quelques jours par semaine, dans les temps de crise produite par l'encombrement des magasins. Il est difficile à un travailleur qui aurait une femme, un enfant, ou un vieux père à sa charge, de ne pas souffrir de la faim avec un salaire ainsi réduit. Il faut pourtant bien reconnaître que jamais le commerce des cotons ne pourra relever les prix actuels qu'il donne aux ouvriers qu'il emploie, c'est donc sur la base d'un tel prix de journées qu'il convient de combiner l'existence de plus de 500 mille de nos ouvriers des deux sexes.

En jetant les yeux sur les tableaux publiés en France et en Angleterre, nous sommes frappés du résultat suivant :

Les filatures mues par la vapeur ou les cours d'eau emploient un grand nombre de femmes ; la presque totalité d'entre elles sont au-dessous de 22 ans. C'est qu'en effet, le travail des filatures ne saurait convenir à celles qui sont mariées.

Partant de ce fait que la population féminine des ateliers de filature et de tissage mécanique n'est guère composée que de célibataires, n'est-il pas évident que leur état moral et physique gagnerait considérablement, si toutes ou partie d'entre-

Digitized by Google

elles faisaient partie d'associations convenablement organisées et dirigées. Supposons en effet que ces jeunes personnes de 10 à 22 ans sont réunies dans une maison commune, et n'en sortent que pour venir desservir les machines d'un atelier, et rapporter le gain de la semaine à la caisse commune : nous verrons cette association vivre dans la plus grande aisance, jouir du bienfait de l'instruction élémentaire et religieuse ; elle sera protégée contre tous les dangers qui attendent l'enfance et l'adolescence au milieu des ateliers et au sein même des familles ; on la verra suivre une bonne hygiène, ne jamais souffrir des privations. Tous les membres seront logés et vêtus sainement, traités et soignés dans les maladies. Une semblable association saura résister bien mieux que des individus sans guide et sans lien, aux désastreux effets d'une suspension de travail. Le conseil d'un protecteur habile et désintéressé la prémunira contre les crises commerciales, il sera l'intermédiaire entre le fabricant et la communauté pour la discussion des salaires du travail ; dans un temps de détresse il lui procurera des ressources temporaires que n'affaiblira point l'usure. Une corporation bien établie, achète à des prix avantageux, jouit de crédit, emprunte avec facilité, amortit ses emprunts par ses bénéfices, en temps ordinaire. Une seule tête bien organisée dirige une association aussi nombreuse qu'on la conçoit, et l'émulation sagement entretenue parmi ses membres y fait germer l'art du commandement, y révèle les volontés fortes, et lui fournit des agens actifs, intelligens et dévoués. Enfin fallut-il subir une réduction de 20 p. °/₀ sur les salaires, et réduire à 60 cent. le prix moyen de la journée, grâce au système sociétaire, la population qui remplirait nos ateliers résisterait à cet abaissement des salaires, et la France ne redouterait aucune concurrence de l'étranger.... Fourier et St. Simon ont donc raison, le salut des classes ouvrières réside dans l'organisation du travail sociétaire. Nous nous emparons de cette idée féconde et nous la rendons immédiatement réalisable en la rendant chrétienne.

Digitized by Google

Mais nous devons aller au-devant d'une objection grave. Le travail ainsi organisé, enlève ces jeunes personnes à leurs mères. Nous ne nous embarrassons nullement d'une telle conséquence. La discussion si lumineuse élevée dans le sein du conseil général des manufactures dans sa session de 1838 au sujet de l'âge d'admission des enfans dans les ateliers, a suffisamment prouvé que l'immoralité tant reprochée aux jeunes ouvriers prenait sa source dans les mauvais principes qu'ils puisaient dans leurs familles et dans les funestes exemples que leur donnaient les parens. — De tous les points du royaume, des observations ont confirmé ce fait déplorable que bien peu de parens, dans les classes qui desservent les manufactures, savent donner à leurs enfans une bonne première éducation; et d'autres recherches dans les bureaux de police des grandes cités, nous ont aussi prouvé qu'il est bien peu de mères, dans ces classes, qui sachent défendre leurs filles contre les dangers qui menacent les mœurs; nous nous abstenons de révéler de bien tristes détails sur la hideuse complicité de plusieurs d'entre elles dans la perte de l'innocence de ces jeunes victimes de l'ignorance et de la cupidité. — Ce serait donc une pitié niaise que celle qui retiendrait les personnes charitables à cet égard; qu'elles interrogent les dignes filles de St. Vincent de Paul qui visitent ces familles, leur distribuent les secours de la charité publique, et dirigent les écoles dominicales, elles les trouveront fort empressées d'approuver que l'on enlève à ces indignes mères des enfans qu'elles n'élèvent plus que pour la misère et le crime.

On l'a fait pour les salles d'asile, on ne s'en est pas mal trouvé. Il est très à propos de suivre une marche analogue, en sortant des salles d'asile, pour entrer au service du travail manufacturier, et en les soumettant à la discipline du système sociétaire. On nous a fait l'objetion que les familles attendent le fruit du travail de leurs enfans placés dans les manufactures, pour subvenir à leurs propres besoins, entretenir leur ménage, élever les enfans en bas-âge et qu'elles se refuseraient à les abandonner tout à fait.

Digitized by Google

Nous nions cette conséquence : — 1° bon nombre de ces familles, placent déjà, en condition, de jeunes personnes de 15 à 18 ans et n'en tirent rien ou presque rien ; beaucoup d'autres dont les enfans n'obtiennent de 10 à 15 ans que des salaires de 40 à 50 centimes savent très-bien que leur nourriture et leur vestiaire absorbent ces salaires ; mais certains que nous sommes, que sitôt que leur gain hebdomadaire atteindrait 4 francs il deviendrait possible de placer quelque chose en épargne, si les parens étaient dans la détresse, cette épargne de leurs filles pourrait leur revenir.

Le but de l'œuvre que nous indiquons ici est de ménager par ces petites épargnes, une dot à ces jeunes personnes qui les feront rechercher plus tard par d'honnêtes ouvriers et qui les placeront au-dessus du besoin. — Un tel résultat a été obtenu dans un grand nombre d'établissemens du même genre que nous avons soigneusement observés. Comme le premier et si précieux effet de leur séjour dans une maison où leurs mœurs sont en sûreté, est de retarder pour ces jeunes personnes l'époque de leur mariage, la masse d'épargne s'accroit, pendant que leur santé s'affermit et que leur raison se forme. Elles sont alors bien plus capables de faire de bonnes femmes de ménage et de bonnes mères de familles, car l'instruction et l'éducation ne leur ont pas manqué ; aussi en voyons-nous plusieurs sortant du sein d'une extrême misère, former de nouvelles familles, jouissant d'une certaine aisance, et ne recourant jamais à la bienfaisance publique.

Ce résultat est le fruit d'une solide éducation, de l'économie de la vie commune, de l'éloignement d'un contact dangereux avec des hommes et des femmes corrompus, du séjour prolongé dans une maison bien tenue et bien réglée. — C'est au système sociétaire qu'elles doivent ce bienfait, voilà pourquoi nous mettons tant de prix à en varier à l'infini les applications. Et pour en trouver une d'un grand développement, nous allons examiner l'industrie cotonnière en ses diverses branches.

Digitized by Google

APPLICATION DU SYSTÈME SOCIÉTAIRE A L'INDUSTRIE COTONNIÈRE.

Toutes les filatures de coton sont divisées en plusieurs étages qui forment autant d'ateliers séparés, et qui n'ont pas entre eux de contact nécessaire.

Dans l'état actuel du plus grand nombre, l'atelier des préparations est exclusivement occupé par des femmes. — Il n'y a point de raison pour que la présence d'un homme, si ce n'est le mécanicien lorsque quelque chose se dérange au métier, vienne en troubler l'ordre. — Un réglement sévère peut donc en interdire l'entrée aux ouvriers des étages supérieurs, car l'atelier des préparations est généralement placé au rez-de-chaussée.

Les préparations emploient la moitié environ des ouvriers d'une filature. — Les femmes qui desservent cet atelier sont de l'âge de 15 à 22 ans, dans les filatures que nous connaissons. La filature au métier continu est encore occupée par des femmes et des enfans au-dessous de 12 ans.

Mais les métiers *mull jennys* sont le plus ordinairement servis par des hommes. Les fileurs ayant le droit de choisir leurs rattacheurs, quelques uns amènent leurs filles, ou d'autres jeunes personnes. — Là est l'abus et la source du désordre. — Dans les filatures bien gouvernées, on interdit aux fileurs le droit de choisir des femmes pour rattacher.

On voit donc ici que deux parties de la filature, les préparations et les métiers continus appartiennent aux femmes, il est très-aisé d'en interdire la communication avec les étages occupés par les fileurs et les métiers *mull jennys*; et quant aux rapports qui sont établis aujourd'hui à l'entrée et à la sortie des ateliers entre les ouvriers des deux sexes et qui sont la cause immédiate de la perte des mœurs et des mariages trop précoces, le seul et unique moyen d'y remédier, est de tenir les jeunes ouvrières sous la conduite d'une surveillante des mœurs qui les amène à l'atelier et les ramène toutes ensemble, et qui ne tolère pas les communications

Digitized by Google

suspectes. — Partout où nous trouvons de semblables établissemens formés, on n'y connait pas les désordres qui affligent les regards ailleurs.

Lorsque le zèle pour la conservation de la religion et des mœurs aura exercé une action vive et salutaire sur quelques fabricans et mécaniciens habiles, nous ne doutons pas qu'en profitant des derniers perfectionnemens obtenus en Angleterre dans la construction des *mull jennys*, où l'on n'emploie plus guères qu'un ouvrier fileur pour dix rattacheurs, et faisant choix pour remplacer ce petit nombre de fileurs de quelques filles de la campagne d'une forte complexion, on ne parviendra à assurer le service entier d'une filature avec des femmes, sauf un chauffeur et un mécanicien, dont la présence dans chaque atelier n'est jamais que momentanée, et qui peuvent être choisis avec soin.

Quelques bâtimens adjacens à la filature, offriront un dortoir pour les ouvrières; le même local, lorsqu'on remplace les lits par des hamacs, que l'on enlève le matin, et que l'on suspend aux murs ou aux planchers, sert de réfectoire, d'école, ou d'ouvroir, ainsi que de lieu de récréation pour les dimanches et fêtes. — Il y a assez d'avantages dans cette vie commune des ouvrières pour que nous la trouvions généralement en usage dans les manufactures en Angleterre; on la trouve, pour les écossaises attachées à la filature de lin de Boulogne, on la trouve aussi en divers lieux: mais si elle présente des difficultés et des inconvéniens avec des protestantes, ou des personnes sans religion, il n'en est pas de même avec des catholiques et des personnes accoutumées au joug si doux du pouvoir religieux.

C'est donc un emploi facile et régulier du travail sociétaire qu'une association de jeunes personnes de l'âge de 12 à 25 ans, réunies sous l'autorité d'une directrice intelligente et désintéressée, telle qu'en présentent toutes les institutions religieuses vouées à l'instruction des pauvres, ou au service des malades.—Nous indiquons comme remède au désordre actuel, ces sortes d'éta-

Digitized by Google

blissemens. Ces vertueuses sœurs sont accoutumées déjà à conduire des ateliers de jeunes personnes, occupées de travaux à l'aiguille; ceux-ci, à raison de leur multiplication, commencent à se nuire réciproquement, en avilissant le prix du travail, il est donc à propos d'en élargir le cercle. Pour peu que la maison de refuge, telle que nous la proposons, soit située à proximité de la filature, la section des jeunes ouvrières qui viendrait prendre possession de l'atelier qui lui serait destiné, arriverait à la filature un quart d'heure avant l'ouverture des travaux, elle pourrait y faire la prière, en attendant que les machines soient mises en mouvement; et en terminant aussi par la prière du soir le travail de la journée, elles quitteraient l'atelier un quart-d'heure après les autres ouvrières. — Cet ordre existe en plusieurs établissemens, il serait facile de le généraliser peu à peu, si un sentiment de charité et d'amour de l'ordre et des bonnes mœurs animait les propriétaires de ces manufactures.

Le système sociétaire peut encore s'appliquer au tissage des étoffes de coton, comme à la coupe du velours, à la reprise des trous. Ces trois opérations conviennent également à des femmes. Elles fournissent du travail à un grand nombre d'entre elles dans nos campagnes. — C'est la source d'une occupation domestique qui s'allie très-bien aux opérations de la petite culture et aux soins du ménage.

Nous pourrons donner, par la suite, l'historique de plusieurs établissemens fondés sur la combinaison d'un travail agricole et d'un travail industriel, exécuté en commun, sans pourtant altérer l'union de la famille, et sans gêner la liberté des membres de l'association.

Qu'il nous soit permis de dire, avant de terminer cet article, que c'est un spectacle digne de l'intérêt de tout ami de la religion, de l'ordre et des bonnes mœurs, que celui que présente une de ces manufactures, où le travail sociétaire est en action sous l'autorité de chefs dévoués aux œuvres de charité.

L'ordre le plus parfait règne partout, les enfans et les

Digitized by Google

adultes ont une part presqu'égale dans les produits : grâces à l'économie résultant de la vie commune, tous jouissent d'une véritable aisance. Le temps du travail est ménagé aux enfans, ils ont des intervalles de repos pendant lesquels leur instruction trouve sa place. Toutes les jeunes personnes sont initiées aux soins du ménage, et il n'en est aucune qui, à sa sortie, ne soit en état de devenir une bonne mère de famille.

Qui oserait contester les avantages d'un tel état de choses ? Les trois besoins généraux d'une société y sont complétement satisfaits.

L'*instruction* religieuse et morale ne laisse rien à désirer. Toutes connaissent leurs devoirs envers Dieu, leurs parens, leurs maîtres et leurs sœurs. Toutes respectent et chérissent ceux qui les dirigent et qui veillent sur elles.

La *défense* est constante, habituelle, efficace. La faiblesse et l'innocence sont à couvert de l'insulte, des violences, de la séduction et de l'imprévoyance des parens.

La *subsistance*, ce qui comporte le vêtement et le couvert, est garantie à toutes par une sage administration et par une sévère économie.

Chacune de ces petites sociétés existe en paix sous le gouvernement de la charité, car le pouvoir n'y est exercé que par le dévouement et l'amour. Or, ce tableau n'est pas une utopie. Il n'est que l'histoire fidèle de ce qui est accompli en plusieurs centaines de maisons, en des circonstances variées : des travaux divers, soit à l'aiguille, soit aux métiers, le travail horticole, en certains cas, les alimentent ; et sauf quelques frais de premier établissement, la bienfaisance publique ne les voit que bien rarement invoquer son secours.

Tel est le travail sociétaire appliqué aux industries qui peuvent être exercées par les femmes. — La laine, le lin, le chanvre et la soie, présentent, comme le coton, dans les phases diverses de leur fabrication, un aliment au travail de nombreuses sociétés organisées sur les mêmes bases et pour la même fin.

Digitized by Google

Ce système fécond offre aussi d'importantes ressources aux associations de jeunes hommes et de ménages. — Ce sont là de graves sujets d'étude de la science de l'économie sociale.

Considérée du point de vue chrétien, cette science que la foi catholique a régénérée récemment, ne séparera plus désormais le bien moral du bien-être physique et matériel des générations; elle ne cherchera plus les élémens du bonheur des masses dans le seul développement de la richesse, mais dans le progrès de la religion et de la vertu, en même temps que dans celui d'une honnête aisance.

De R.

Digitized by Google

LE RATIONALISME

CONDAMNANT LE SUICIDE ET LA RÉVOLTE.

C'est un triste spectacle que celui des tâtonnemens et des efforts de la philosophie incrédule moderne. Sa sœur aînée, la philosophie du XVIIIme siècle, marchait d'un pas ferme et assuré. Elle tirait à bout portant sur toutes les institutions qui lui barraient le passage ; elle mettait bravement la cognée à l'arbre, ne se donnant pas même le temps de chercher à le déraciner. Sa sœur cadette du XIXme siècle est beaucoup plus timide, ou, pour mieux dire, plus hésitante dans sa marche..... Elle a devant elle tant de ruines amassées, tant de désordres étalés, tant de trophées sanglans d'un lamentable triomphe..... Une telle victoire lui fait peur ; elle se renferme dans sa tente, méditant d'autres desseins, préparant de nouveaux plans. Car elle n'est pas inactive non plus ; et si elle blâme, si elle boude sa sœur aînée, ce n'est pas sans un certain égoïsme qui lui fait espérer de prendre sa place, et d'hériter de son influence. En attendant, elle pose ses batteries : il n'y a qu'un petit inconvénient, c'est qu'elle n'a pas de but ; car que veut-elle ? écraser l'infâme, comme sa devancière ?.... Non, elle s'en garderait bien ; la religion est reconnue par elle bonne à quelque chose : la société ne s'est-elle pas détraquée le jour où l'on a tenté de l'en séparer ? — Que veut-elle donc ? Attaquer les vices, ces vers rongeurs de la société ?.... Elle le dit, mais je n'en crois rien. Car le premier des vices, celui qui est la source de tous les autres, l'orgueil, est par elle enseigné et déifié. C'est *à la personnalité humaine*, du *moi*, qu'elle rapporte tout. C'est au nom de la raison qu'elle combat. Libre à la philosophie incrédule sans doute de condamner le vice ; mais libre aussi au vice de condamner la philosophie : entr'eux la partie est égale ; car nos penseurs n'admettent pas une puissance supérieure à eux-

Digitized by Google

mêmes. Sous le prétexte du bien public, ils ne cherchent que leur propre gloire. Cette philosophie n'a donc d'autre fin qu'elle même : au dehors elle n'a pas de but. Ses batteries ont encore un autre malheur, c'est d'être vides de munitions : elle a bien des phrases ampoulées et sonores, poudre vaine qui fait un peu de bruit, mais voilà tout. Ses projectiles, si elle en possède quelques-uns, sont une mitraille confuse pillée dans tous les arsenaux de ses amis et de ses ennemis : elle en emprunte au pyrrhonisme, au panthéisme, elle en emprunte même au christianisme. Ses discours sont un mélange bizarre de vrai et de faux, de certain et d'incertain, de tradition et de rationalisme. Elle se plaît dans le vague des nues, et lance des paradoxes en guise d'éclairs et des sophismes en guise de tonnerres.

Ces réflexions nous sont suggérées par la lecture d'un Rapport fait à l'Académie Française, dans sa séance du 13 mars 1849, par M. Dupin sur le livre de M. Tissot, professeur de philosophie à Dijon, intitulé : *De la manie du Suicide et de la Révolte; de leurs causes et de leurs effets*. En parcourant l'énumération des causes présentées comme le mobile de cette prétendue manie, nous n'avons pu nous défendre de comparer M. Tissot à ces professeurs de physique expérimentale tant soit peu suspects de scepticisme, qui, lorsqu'il s'agit de rendre raison d'un phénomène, se complaisent à vous détailler les noms et le mécanisme de tous les agens, fluides, gaz, etc., etc. qui ont déterminé l'effet produit; ils vous expliquent admirablement le *comment* tout cela se fait; mais si vous touchez, ne fût-ce que du bout des lèvres, au *pourquoi*, ils ne sauront plus que hausser les épaules ou balbutier des mots vides de sens : c'est que très-forts sur les causes secondes, ils sont *a quia* sur la cause première, que leur orgueil ne veut pas avouer.

M. Tissot n'est pas professeur de physique : c'est néanmoins un expérimentateur très-habile en fait de dissection philosophique, que l'on me passe le mot : il voit le mal sous toutes ses faces, il montre très-bien que tel vice provient de tel autre vice, tel abus de tel autre abus ; mais au lieu d'aller jusqu'à

Digitized by Google

la source, de sonder au fond du cœur humain la plaie d'où partent les humeurs mauvaises, il se borne à refouler celles-ci les unes sur les autres, croyant avoir tout fait quand il a un peu élargi le cercle et compliqué la question. Or sus, voulez-vous savoir quelles sont les causes du suicide, écoutez monsieur le professeur; il en reconnaît quatre classes : 1° Les causes éloignées négatives, savoir : l'absence de croyances religieuses et de convictions suffisantes sur la culpabilité du suicide. 2° Les causes éloignées positives, savoir : l'ennui, le malaise social, les bouleversemens politiques, l'imagination, les mauvaises fréquentations, les mauvaises lectures, les spectacles, le jeu, la débauche, le spleen. 3° Les causes immédiates physiques, à savoir : les maladies, la misère, les mauvais traitemens, etc., etc. 4° Les causes morales immédiates, à savoir : l'ambition trompée, la vanité offensée... mais je n'ai pas le courage de poursuivre cette longue nomenclature..... Eh ! bien, lecteur, êtes-vous maintenant plus avancé, et répondriez-vous bien à cette question : Quelle est la cause du suicide? — Mais, mon cher philosophe, toutes vos causes, qui d'ailleurs, pour la plupart, ne sont pas spéciales à notre temps, sont des causes dérivées qui peuvent se rapporter à nos deux grandes maladies morales, l'ignorance et la concupiscence. Si le mal a fait des progrès, c'est que l'ignorance des vérités de la Foi, qui sont la lumière de l'âme, est un peu plus grande qu'auparavant, c'est que le cœur privé de l'aliment des croyances, est un peu plus desséché et corrompu qu'auparavant : voilà tout le grand mystère.

Au surplus, pour mieux juger de la belle découverte que vient de faire M. Tissot, voyons quels remèdes il propose : car il y a entre le remède et la cause une intime corrélation. Je vous le donne à deviner en dix mille : jamais vous n'imagineriez que l'auteur, pour hâter le retour vers les croyances religieuses, nous renvoie purement et simplement au livre de Kant intitulé *la Religion dans les limites de la raison*. Il y a là, si nous en croyons sur parole M. Tissot, d'excellentes recettes; du reste, il ne les désigne pas, dans la crainte, dit-il,

Digitized by Google

de nuire à la cause sacrée qu'il voudrait défendre. Je crois, au contraire, qu'il servirait en cela la cause dont il s'est fait le maladroit champion, car il mettrait à nu l'impuissance de la raison humaine pour opérer une pareille cure, et par conséquent la nécessité de recourir à un autre médecin. — Le rapporteur, M. Dupin, fait à cet égard une réflexion fort juste : c'est que les tableaux de statistique cités par M. Tissot comme élémens de son opinion, nous montrent la contagion du suicide comparativement plus active dans la Saxe et dans la Prusse, où précisément les universités ont le plus popularisé la méthode de *la religion dans les limites de la raison.* — M. Tissot n'y aura pas pris garde. — Vous serez peut-être encore tentés de demander à l'auteur quelle loi il invoquera pour prescrire et persuader le devoir de vivre malgré les souffrances et les tribulations si multipliées de la vie?... il vous répondra : *le respect pour la personnalité humaine.* Je m'incline devant la *personnalité* de M. Tissot; mais je ne vois pas trop ce que les diverses *autres personnalités* peuvent avoir à démêler avec sa raison, ni quel compte elles peuvent avoir à rendre à messieurs les philosophes.

L'auteur passe ensuite à l'esprit de révolte contre l'ordre établi, qu'il considère comme le symptôme le plus saillant du mal qui ronge la société européenne après l'esprit de révolte contre soi-même. L'énumération qu'il fait des causes et des remèdes donnerait lieu aux mêmes observations que nous venons de présenter. On est avide de jouissances, des biens de la fortune, des honneurs sociaux, etc., etc. Sans doute, mais tout cela n'est-il pas naturel dans les principes du kantisme? qu'y a-t-il au monde après le *moi* pour les théoriciens *de la raison pure? La personnalité humaine* attire à elle tout ce qui peut la satisfaire, et se hâte de jouir d'une vie après laquelle on s'efforce de lui persuader qu'il n'y a plus rien. M. Tissot attaque avec beaucoup de raison les débordemens de la presse, et démontre combien l'action des journaux a été puissante sur l'esprit public : « Enhardi par la virulence des » passions, l'âcreté de la plainte, quel est celui d'entre les

Digitized by Google

» manœuvres et les apprentis d'une usine qui voudra s'abstenir » aujourd'hui de parler politique? Des ouvriers ne sachant » pas lire eux-mêmes, mais auditeurs assidus d'un journal, » traitent des questions européennes d'un ton si tranchant, si » absolu, qu'on ne saurait assez s'en émerveiller (rapport de » M. Dupin). » Mais, que veut-on, les ouvriers ont aussi une *personnalité* qui s'inspire volontiers des théories d'orgueil et d'indépendance que leur jettent messieurs les philosophes rationalistes. M. Tissot attaque St-Simon, Fourrier..... Mais ces utopistes ne partaient-ils pas du même principe que lui, de leur raison individuelle? — Il blâme avec infiniment de justesse la préférence donnée à l'industrie sur l'agriculture... — Mais là où le règne de Dieu n'est point appelé, ne faut-il pas se résigner au règne des intérêts matériels, à la tyrannie de l'argent?

Ce n'est pas du reste qu'aux élucubrations rationalistes de M. Tissot ne se joignent çà et là d'utiles et même de chrétiennes réflexions. Telle est cette conclusion qu'il tire de divers tableaux de statistique : « que le suicide est dû plus souvent à » des causes morales qu'à des causes physiques ; les influences » du climat ne l'occasionnent point. A Copenhague, dont la » température n'a pas varié, le nombre des suicides a doublé » depuis vingt ans; en Prusse, il a triplé ; à Rome il était » moins fréquent sous la république que sous les empereurs. » Dans la Grande-Bretagne, on l'ignorait jadis. L'élévation » constante de température n'y prédispose point non plus, » car il est moins fréquent dans le midi que dans le nord, et » pourtant on compte moins de suicides à Saint-Pétersbourg » qu'à Paris. » (Rapport précité). — L'auteur souhaiterait que les gouvernemens employassent l'action de l'instruction morale et religieuse ; que des asiles, des maisons de refuge, même des couvens, fussent ouverts aux cœurs malades et aux âmes affligées. Il se prononce pour que la privation des honneurs funèbres soit appliquée au suicide. Et M. Dupin fait à ce sujet la réflexion suivante : « L'église, en privant le suicidé

Digitized by Google

» des honneurs de la sépulture chrétienne, lui témoigne » authentiquement sa réprobation. Par ce retranchement, » cette exclusion du droit commun, elle atteste la culpabilité » de l'acte, et ne fait d'ailleurs que suivre traditionnellement » le conseil de Platon qui, dans le *Phédon* et les *Lois*, veut » qu'on inhume les suicidés sans aucun cérémonial et sans » inscriptions. Il conseille même des sacrifices expiatoires, » tant il suppose la divinité offensée. »

Enfin M. Tissot, confessant l'inefficacité de tous les moyens tant antérieurs qu'actuels de répression, avoue, *pour ainsi dire*, *à voix basse*, dit M Dupin, qu'il aurait bien voulu s'adresser *à la foi*, mais que trop de raisons lui ont fait craindre de n'être pas entendu.... — Ainsi, pour éviter de parler sans être compris, l'auteur a préféré parler pour ne rien dire. Mais est-il bien vrai d'ailleurs qu'on ne l'eût pas compris? L'exposition seule de toutes les misères de la vie humaine ne convaincra personne de la nécessité du courage et de la résignation. Mais la foi à une réparation en une autre vie, voilà le roc où s'appuiera la souffrance. La *raison pure* est sans puissance pour régénérer les âmes. « Toute religion fabriquée par les » hommes, dit en terminant M. Dupin, ne serait qu'une » philosophie. Et l'autorité de Platon, même celle de Kant » et d'Hegel n'empêcheraient jamais les passions de violer » ses préceptes.... Une religion sans mystères resterait au-» dessous de l'esprit humain dont la nature a ses diversités » inexplicables, ses grandeurs que l'analyse n'atteint pas, » et par conséquent ses mystères impénétrables. Toute religion » qui paraîtra d'institution humaine n'aura qu'une valeur » humaine et se placera au-dessous de la loi civile dont, en » définitive, la puissance n'opère sur les masses que par la » coërcition et la pénalité. »

Ce fait, le rapporteur a conclu à ce que le livre de M. Tissot fût reçu à concourir pour une distinction académique..... et l'Académie a admis ces conclusions à l'unanimité..... *ô tempora!*

Digitized by Google

CHRONIQUE SOCIALE.

Vente des propriétés des établissemens charitables. — On parle d'un projet qui, s'il se réalise, aura les plus graves conséquences. Un rapport aurait été adressé au roi, pour proposer de faire vendre toutes les propriétés foncières appartenant aux hospices, et les transformer en rentes sur l'Etat. Le motif qu'on allègue pour justifier une telle mesure, c'est l'augmentation de revenus qui en résulterait pour ces établissemens.

C'est assez l'esprit financier du siècle, de préférer un petit avantage actuel à l'avantage immense de la stabilité future. Les établissemens de charité seront donc placés sous le coup des révolutions que peuvent subir les fonds publics; les réductions d'intérêt et les banqueroutes de l'Etat viendront frapper le pauvre malade jusque dans son lit, le vieillard infirme dans l'asile que la charité lui avait ouvert; et qui sait si, quelque jour, les chambres, pressées par une grande nécessité, ou possédées du démon de l'économie, ne se lasseront pas de payer une rente annuelle aux établissemens charitables? Les raisons sophistiques manqueraient-elles pour la supprimer? On en a bien trouvé, de ces raisons, pour supprimer les tours des enfans abandonnés. On dirait, comme on a déjà dit, que les secours donnés aux indigens en multiplient le nombre; que la plupart des maladies viennent des vices ou des excès, et que par conséquent, ouvrir des hôpitaux aux malades c'est favoriser l'inconduite; que, quant aux vieillards, il ne faut pas permettre que des enfans se déchargent sur la charité publique du soin d'entretenir leur vieux père et leur vieille mère; que cet usage est funeste aux sentimens de la piété filiale, et que par conséquent, la suppression des hospices de vieillards infirmes serait encore un moyen de moraliser le peuple; que, pour les gens véritablement sans ressources, on n'a qu'à les mettre en pension chez d'autres pauvres, comme cela se fait dans les communes qui n'ont point d'hôpital; et que la sociabilité y gagnera, parce que les pauvres s'habitueront à se rendre des services réciproques; que ces vastes constructions élevées dans nos villes par la charité *peu éclairée* de nos ancêtres sont des capitaux improductifs; que leur administration exige un grand nombre d'agens; qu'en définitive, tout cela est fort coûteux, et que la charité individuelle, plus méritoire, et non moins féconde, est en outre beaucoup plus économique pour l'Etat, déjà assez endetté à l'égard des riches, pour n'avoir pas à payer encore des pauvres qui ne lui rendent aucun service.

Tels sont les argumens qu'on pourra employer, lorsque les revenus de la bienfaisance, transformés en rentes, n'auront plus que l'aspect d'une charge publique, d'un impôt semblable aux autres impôts. C'est ainsi qu'on trouve toujours moyen d'intéresser la morale aux mesures les plus immorales. La question des enfans-trouvés, celle des systèmes pénitentiaires, celle qui traite des moyens d'arrêter l'excès de la population, et autres semblables, ont montré jusqu'où peut aller l'impitoyable sophisme de certains moralistes.

La vente des propriétés des hospices serait l'un des grands abus de la centralisation. L'établissement des économes dans les hospices n'a probablement été qu'un premier pas vers cette mesure. Dès que l'élément calculateur prend le

Digitized by Google

dessus quelque part, on peut assurer qu'il ne s'arrêtera pas à moitié chemin. Les établissemens de charité devenus une branche de l'administration des finances, c'en est fait : l'esprit, la vie n'y sont plus ; le chiffre règne et gouverne ; l'arbre desséché à sa racine n'a plus qu'à mourir lentement. Le zèle, l'élan charitable, peuvent-ils se soumettre à la froide régularité de l'arithmétique ? Un peu de liberté, même avec quelques imperfections administratives, ne devait-elle pas être laissée aux religieuses ? Les pauvres sont leur famille, il fallait les laisser agir comme on fait en famille, et non comme on fait dans les bureaux des financiers. Mais non ; le vent froid de la finance a soufflé par là : il finira par renverser l'édifice.

Mort de M. Hennequin. — Lille a perdu l'homme honnête, simple, désintéressé, qui représentait si bien à la Chambre non-seulement les intérêts, mais encore et surtout l'esprit et les sentimens de ceux qui l'avaient envoyé. Le Barreau a perdu l'une de ces illustrations solides, auxquelles les rivalités même rendent hommage, et que le corps entier compte parmi ses titres à la considération publique. La chambre a perdu une voix éloquente qu'elle écoutait toujours avec plaisir, un de ces orateurs qui savent obtenir le silence au milieu des tumultes trop fréquens de cette assemblée, et qui, par l'attention qu'ils imposent, la rappellent de temps en temps à l'attitude de dignité qu'elle devrait toujours avoir. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que, malgré des dissentimens politiques fort tranchés, tous les partis ont senti qu'ils perdaient quelque chose en perdant M. Hennequin : car la présence, dans une assemblée publique, d'un homme éclairé et conciliant, était un avantage pour tous. Aussi tous les partis avaient leurs représentans autour de son cercueil : je ne parle pas ici des représentans envoyés par le hasard d'une députation tirée au sort ; mais des représentans individuels et volontaires, qui venaient rendre un dernier hommage à l'homme qu'ils avaient connu et apprécié.

Nous avions vu autrefois des obsèques auxquelles la popularité du mort attirait une grande foule ; c'étaient des hommes tels que Benjamin-Constant, Lafayette, le général Lamarque ; exaltés depuis longtemps par les partis, à cause du rôle éminent qu'ils avaient joué dans les discordes politiques, ils attiraient encore, autour de leurs restes, les manifestations d'une multitude pénétrée de l'idée politique. Etait-ce là l'honneur que réclamaient leurs cendres ? Etaient-ce là les préoccupations qui auraient dû accompagner une marche funèbre ? N'était-ce pas se jouer, pour ainsi dire, de la majesté même de la mort, que de transformer ses bannières de deuil en drapeaux politiques, que de prononcer au seuil de la tombe des discours sans religion, simples échos de tribune, calculés pour produire des effets politiques ?

Mais combien il en était autrement de ces obsèques de M. Hennequin, auxquelles nous avons eu aussi la triste consolation de pouvoir assister ! Là, point de suggestion ni d'exploitation de parti, car tous les partis y étaient. Là, une assemblée nombreuse, quoique choisie, ne songeant qu'à la mort et à l'homme qu'elle nous avait ravi, et assistant avec respect aux cérémonies dont la religion entoure la dépouille d'une âme immortelle. Il n'y avait ici que de la sympathie ou de l'estime, et nous ne saurions dire si les hommes partageant les mêmes opinions que le mort y étaient plus nombreux que ceux d'une opinion

Digitized by Google

opposée. Bel hommage arraché par les qualités personnelles toutes seules ; concours significatif qui prouve combien tous les dissentimens s'effaceraient volontiers devant la double qualité d'homme de talent et d'homme de bien ! Mais cet assemblage est bien rare de nos jours, et c'est pourquoi les dissentimens restent et s'aigrissent de plus en plus.

M. Hennequin avait demandé, dit-on, qu'aucun discours ne fût prononcé sur son tombeau. C'est encore là une de ces inspirations sages et chrétiennes qui ne manquaient jamais à son caractère. La religion seule a eu la parole vis-à-vis de ce cercueil ; qu'importaient en ce moment les souvenirs de la vie, quelque honorables qu'ils fussent? Les adieux oratoires valaient-ils la prière? Certes, l'éloquence n'y aurait pas manqué : M. Berryer, M. Sauzet, M. Odilon Barrot pouvaient rappeler avec talent la probité de l'homme, la vertu du père de famille, le patriotisme du citoyen, la science et les travaux du jurisconsulte ; mais la prière du prêtre valait mieux ; la prière ! M. Hennequin l'avait voulu ainsi ; il avait une trop haute et trop sainte idée de la mort pour permettre qu'on la profanât par d'autres paroles que celles qui montent à Dieu. Son exemple contribuera peut-être à faire tomber un usage qui manque de gravité et qui n'est trop souvent qu'une ignoble comédie de la vanité simulant la douleur.

Le talent de M. Hennequin avait une connexion intime avec les qualités de son cœur ; et ce qui le prouve, c'est qu'au barreau il triomphait surtout dans la plaidoirie des questions d'état. Dans ces questions, qui roulent presque toutes sur les principes de la famille, il trouvait des considérations de haute morale dont s'échauffait son éloquence, et où il devenait entraînant par l'émotion autant que par la logique. Personne n'a mieux que lui, ni plus souvent que lui, défendu, affermi, démontré les vrais principes sur lesquels le mariage est fondé. Le divorce a rencontré en lui, en toutes circonstances, un ennemi redoutable et victorieux. Cette partie du droit civil est la plus importante, la plus rapprochée du sanctuaire de la religion, de la philosophie et de la morale ; la racine de la société est là. En matière si grave, c'est peu que la lettre morte de la loi, c'est peu que la sèche discussion des articles ; le juge sent que c'est le moment de s'élever au-dessus des mots, et de consulter avant tout l'esprit, la vie même de la société. Aussi quiconque n'est qu'avocat est au-dessous de la plupart de ces questions. Il faut être philosophe ; il faut plus ; il faut avoir en soi le sentiment intime de ce qui est bien, sentiment qui ne se développe que par la pratique : il faut être vertueux. C'est pour cela que M. Hennequin était fort dans de semblables causes ; c'est aussi pour cela que tant d'hommes distingués lui ont rendu un témoignage public de vénération et de regret.

Loi sur le travail des enfans. — La sympathie générale qui a accueilli ce projet de loi ainsi que les chaleureuses discussions qu'il a soulevées dans la chambre des pairs, sont une manifestation heureuse de la nouvelle tendance des esprits. On commence à comprendre enfin que ce n'est pas à la politique qu'est donné le pouvoir de guérir les maux de la société, et que c'est dans un autre ordre d'idées qu'il faut en chercher le remède. Il y a là une pensée et un effort louable de moralisation dont l'effet ne sera pas perdu alors même que la loi dont il s'agit sortirait de l'élaboration législative avec de notables

Digitized by Google

imperfections, ce qui nous paraît d'ailleurs inévitable. Une loi semblable présente en effet de grandes difficultés comme toute loi qui veut réglementer la charité et l'imposer par coaction à des intérêts qui sont peu disposés à en accepter et à en comprendre l'esprit. En semblable matière, c'est peu de formuler les dispositions légales; ce qu'il importe d'atteindre, c'est l'application; et, dans l'espèce, il y a bien des motifs pour qu'elle soit souvent éludée. Ainsi, sans parler de l'opposition qu'elle rencontrera de la part des ouvriers, pères de famille, les administrations de bienfaisance, les conseils communaux ne verront-ils pas de mauvais œil une loi qui tend à rejetter sur la charité administrative, dont les ressources sont déjà si bornées, les charges nouvelles qui pourront résulter des dispositions par lesquelles cette loi tend évidemment à diminuer et peut-être à retrancher le gain des jeunes enfans, gain qui contribuait pour sa part à l'entretien des familles pauvres. Ces enfans qui trouvaient dans l'atelier un moyen d'existence et un refuge, que deviendront-ils s'ils en sont exclus? que deviendront-ils même lorsqu'ils auront accompli les huit ou douze heures de travail graduées selon leur âge, et que la surveillance de leurs parents, retenus plus long-temps dans l'atelier, ne sera pas possible à leur égard? Il y a là, ce nous semble, des difficultés graves qui n'ont pas été assez considérées et qui accusent une lacune dans le système adopté par la chambre des pairs. Ces difficultés auraient été évitées en grande partie, si l'on avait attaché moins d'importance à la limitation de la durée du travail, et à notre avis ce n'est pas là généralement qu'existe le plus grand mal. Le travail imposé aux enfans dans les manufactures de coton, de laine et de soie, est, en lui-même, peu fatigant et n'implique pas des efforts disproportionnés avec leurs forces, surtout depuis l'introduction et l'application générale des moteurs mécaniques. Il y a eu peut-être un peu d'exagération déclamatoire dans les discours qui ont signalé les abus à cet égard. Les conditions de salubrité sont le plus souvent observées dans les ateliers dont il s'agit, et l'on peut dire que, sous le rapport matériel au moins, ils sont, surtout pendant la saison rigoureuse, des refuges dont l'utilité hygiénique serait difficilement remplacée pour les enfans. Nous ne pensons donc pas qu'il y eût un intérêt essentiel à introduire cette complication de la différence, dans la durée du travail, entre les enfans et les ouvriers faits; complication qui aura pour effet ou de faire exclure absolument les enfans des ateliers et d'amener ainsi une notable diminution dans les ressources des familles pauvres, ou de conduire à l'inexécution de la loi pour éviter ce qu'il y a d'exagéré dans ses conséquences.

Ce qui importait surtout, dans notre opinion, c'était d'assurer aux enfans, d'une part, les moyens d'instruction et surtout d'instruction religieuse, et d'une autre part le repos complet des dimanches et fêtes. C'était là, nous le pensons, que pouvait se borner la loi qui n'eût rien perdu de son caractère de moralité et qui eût été dégagée de difficultés dont, il n'en faut pas douter, on argumentera pour la faire échouer peut-être dans sa seconde épreuve législative, ou pour armer contre elle des oppositions de diverses natures.

La bonne volonté des chefs de manufactures, qu'il est après tout si essentiel

Digitized by Google

d'obtenir pour l'accomplissement de semblables réformes, eût été ainsi plus surement l'auxiliaire de la pensée législative. On eût pu d'une autre part être plus sévère pour l'exécution d'une loi dont les prescriptions eussent été contenues dans ces limites. Enfin, au lieu de courir la chance de rétrograder pour avoir marché trop vite, on se serait mis en mesure d'obtenir plus tard tel progrès dont l'expérience et le temps auraient fait reconnaître la possibilité.

La question du travail des enfans a sans doute une très-grande importance, mais peut-elle être convenablement et efficacement résolue en l'isolant de la réforme générale qu'appelle le régime intérieur des manufactures? nous ne le pensons pas. Si les ateliers restent, comme ils le sont si généralement, des écoles de corruption où les leçons d'immoralité et de vice sont données par les hommes, vous aurez peu fait pour les enfans en diminuant de quelques heures par jour l'influence funeste qui s'exerce sur eux. Or la cause la plus grave des abus et de la démoralisation qu'engendre l'atelier, c'est la violation de la loi du repos, les dimanches et les fêtes. Il y a là, pour l'ouvrier, un oubli systématique de la pensée de Dieu, qui doit le conduire au dernier degré d'abrutissement. En outre, le travail des jours fériés amène comme conséquence nécessaire le repos du lundi; repos qui, dépourvu de toute destination religieuse, n'apparaît plus à l'ouvrier que comme un loisir que ses passions seules doivent mettre à profit: c'est, on n'en a que trop de preuves, la part faite officiellement à la débauche et au vice: c'est aussi la cause la plus active de la misère des ouvriers, de leurs maladies.

On ne saurait donc trop insister, dans l'intérêt moral et matériel de la classe ouvrière, sur le devoir qui existe pour le gouvernement de s'associer à l'interdiction que la religion a prononcée contre le travail des dimanches et fêtes. Cette interdiction rigoureusement observée permettrait de supprimer le repos, c'est-à-dire les désordres du lundi. Car c'est un fait d'expérience que, dominé comme malgré lui par la solennité et le caractère religieux du jour dominical, l'ouvrier, tout libre qu'il est ce jour là comme le lundi, de se livrer aux excès qu'engendre la fréquentation du cabaret, se trouve comme retenu, le dimanche, par je ne sais quelle instinctive pensée du devoir: et l'on peut dire avec certitude que cette influence, qui serait d'ailleurs rendue plus active par la possibilité qu'aurait l'ouvrier d'accomplir ses devoirs religieux, empêcherait toujours, au moins pour la plus grande part, que la suppression du repos du lundi n'amenât une réaction de désordres sur le dimanche.

Graces soient donc rendues au nom de l'humanité et de la classe ouvrière, au ministre qui a solennellement manifesté l'intention de faire observer une loi que les mauvaises passions ont bien pu vouloir faire tomber en désuétude, mais dont la nécessité surgit plus évidente que jamais dans la conscience publique. Ce n'est qu'autant que cette loi sera religieusement observée que l'industrie pourra échapper à ce reproche qu'on lui adresse de mettre l'homme en exploitation, reproche qui n'est que trop mérité lorsqu'elle le réduit à l'état de machine en le séparant violemment de Dieu et en lui enlevant cette nourriture de l'âme qui est bien plus nécessaire encore que celle du corps.

Digitized by Google

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Dissertation sur les Amazones, *ou comparaison de ce que nous en apprennent les livres et les monumens chinois et indiens avec les documens que nous en ont laissé les Grecs; par M. le chevalier de* **Paravey.**

Nous avons déjà parlé d'un travail de M. de Paravey sur les Centaures, dont il fait les Scythes des environs de la mer Caspienne. Il continue dans les *Annales* de philosophie chrétienne l'examen de ce sujet intéressant auquel se rattache l'histoire des Amazones, cette nation singulière de femmes belliqueuses, dont l'existence et les conquêtes n'ont point paru douteuses aux historiens anciens.

D'après ces historiens, les Scythes suivaient les Amazones à la guerre, principalement lors de leur invasion en Attique; les monumens de sculpture d'un autre côté représentent les Amazones accompagnées de Centaures : ce rapport confirme l'identité des Centaures et des Scythes.

Quant aux Amazones, M. de Paravey les a retrouvées dans les livres chinois et dans les monumens de l'Inde, où elles ont les mêmes attributs caractéristiques que les Grecs leur donnaient, sauf la beauté que les Grecs seuls, parmi les anciens, semblent avoir atteinte dans l'art. Il y eut deux royaumes d'Amazones dans l'Inde. Mais les livres chinois les appellent *Amazones orientales*, quoique l'Inde soit à l'occident de la Chine. De cette expression, M. de Paravey tire une conclusion en faveur de son système général sur l'origine de l'écriture : si en effet les livres chinois appellent *orientaux* des royaumes de l'Inde, c'est qu'ils n'ont pas été écrits en Chine, mais dans un pays à l'égard duquel l'Inde était à l'orient. Or, M. de Paravey croit que ces livres viennent du centre de l'Asie : de là, en effet, leurs auteurs pouvaient dire l'*orient* en parlant de l'Inde septentrionale.

Les personnes qui ne connaissent pas le texte pourraient désirer ici un éclaircissement. Les livres chinois disent-ils que ces Amazones étaient orientales *à l'égard de la Chine*? ou bien, parlant de deux royaumes d'Amazones, s'attachent-ils seulement à celui des deux qu'on appelait *oriental* par rapport à l'autre? Dans ce dernier cas, la conclusion de M. Paravey ne serait pas assez rigoureuse; les Chinois auraient pu très-bien appeler Amazones orientales celles qui s'appelaient elles-mêmes ainsi relativement à l'autre fraction des Amazones; de même que nous, Français, nous appelons *Westphalie*, ou *Phalie* de l'ouest, un pays qui est pourtant à l'est par rapport à nous. Cette observation n'attaque pas le principe de l'auteur sur l'origine hiéroglyfique de l'écriture, mais quelques détails de plus pourraient dissiper tous les doutes.

Les Amazones de l'Inde avaient les mêmes coutumes que celles qui nous sont connues par l'histoire grecque. Elles eurent un autre royaume dans le Caboulistan. Leurs noms chinois et indiens se rapportent à l'idée que les Grecs nous en donnent : *Niu-Kous*, royaume des femmes, en chinois; *Stri-Radjya*, même signification en sanskrit. — *Niu-Mou-Yu*, femmes sans mamelles, αμαζονες, etc.

D'après les analogies de mœurs, de langages, de coutumes, d'armures, M. de Paravey ramène les Amazones à la race indo-germaine, Alains, Ossètes, Ases, qui avaient le Caucase pour centre. Partout il est resté des souvenirs de leurs conquêtes; la Grèce, l'Asie mineure, l'Inde, la Chine, l'Amérique même ont conservé leurs noms, qui se rattachent ainsi aux plus grands événemens de ces époques lointaines et obscures, dont l'histoire nous laisse à peine entrevoir quelques faibles lueurs.

Digitized by Google

AUX ABONNÉS DE LA REVUE DU NORD.

Après avoir parcouru avec régularité une carrière de deux années, la *Revue du Nord* suspend ses publications. Ce n'est point l'abandon ni le refroidissement des amis sur lesquels elle s'appuyait, et dont les sentimens et les croyances identiques avaient désiré un organe dans ce pays, qui provoquent cette mesure ; la cause en est uniquement due à des circonstances particulières qui appellent une organisation nouvelle dans les élémens de la rédaction.

Avant de parler de nos projets pour l'avenir, qu'il nous soit permis de jeter un coup-d'œil en arrière, et de ramener nos esprits au souvenir de la première intention qui nous avait inspirés.

Notre pensée principale était de coopérer à un mouvement de décentralisation intellectuelle qui depuis longtemps paraissait vouloir se produire dans les provinces. Peut-être était-ce une erreur : peut-être ce mouvement n'était-il qu'une faible réaction, qu'un effort défaillant contre l'excessive anarchie littéraire dont le foyer était à Paris. La centralisation, en effet, ne paraît pas avoir été sérieusement ébranlée par les tentatives qui ont été faites en ce sens dans presque toutes les grandes villes de France. Les *Revues* écrites en province paraissent toujours pâles à côté de celles de Paris, quoiqu'elles contiennent quelquefois des travaux non moins estimables, non moins solides que ceux des recueils parisiens ; les associations nées en province cherchent toujours à se donner du lustre par le patronage des célébrités de Paris ; en un mot, les succès continuent à nous arriver tout faits de la capitale, comme les modes et les opinions politiques.

Pourtant, ce serait une chose non-seulement belle, mais utile, et surtout morale, que l'établissement d'un certain nombre de centres intellectuels indépendans. L'unité politique ne peut être rompue sans malheur, ni l'unité administrative

Digitized by Google

sans inconvéniens ; mais les études, les talens, les activités pensantes, à quoi bon les enfermer tous dans une seule ville ? A quoi bon enduire toutes les originalités d'un même vernis, pousser toutes les sèves dans un même canal ? Sans doute l'isolement trop absolu affaisse les esprits ; mais leur absorption complète dans un même tourbillon les frappe de vertige.

Les grandes capitales sont le foyer des succès factices, des vogues futiles ; il s'y fabrique une littérature courante qui n'a rien de consciencieux dans son but, rien de sérieux dans ses moyens ; l'immoralité la plus révoltante s'y étale à nu ; et presque tous les livres, comme disait Boileau en parlant de Régnier,

Se ressentent des lieux que fréquente l'auteur.

Or, si cette littérature à la mode, tissue au milieu des fermentations de la capitale, est la seule littérature du pays ; si elle impose un respect servile et superstitieux à la province ; si, par tout le royaume, elle remplit les bibliothèques et les cabinets littéraires, il est évident que le plus fâcheux des monopoles doit se produire avec les plus fâcheux abus. Les folies, les erreurs et les corruptions arrivent avec le prestige irrésistible dont la sanction de Paris les entoure ; la province ébahie se fait honneur de les recevoir avec un docile respect ; et les émanations d'un gouffre se répandent sans résistance dans l'atmosphère nationale. Ce n'est pas que nous voulions ici niaisement exagérer les vices et les dangers de Paris ; nous savons très-bien que si de grandes monstruosités s'y engendrent, il y croît aussi des vertus fécondes ; la même chaleur qui fait pousser le mal y rend aussi plus vigoureuse la germination du bien : mais enfin, ce n'est pas la vérité et le bien qui se répandent le plus aisément et le plus vite. Ainsi, en laissant les provinces à l'état de membres passifs, subordonnés à une seule tête qui s'arroge à elle seule le droit de propager la pensée, et ne leur attribue que les fonctions matérielles de la vie, on les expose à l'invasion de toutes les mauvaises influences, sans leur donner la faculté d'en développer elles-mêmes de meilleures dans leur propre sein.

Digitized by Google

Concilier l'unité politique avec la variété intellectuelle, serait, selon nous, un grand moyen de rénovation morale pour la France. Divers centres où la littérature et les beaux-arts seraient réellement estimés ce qu'ils valent, où la véritable considération, plus précieuse que l'or, s'attacherait aux œuvres de talent, où les petites prétentions personnelles ou locales n'éclipseraient point le poète modeste ou le peintre laborieux que leur talent seul recommande; des centres pareils produiraient l'émulation, l'activité, l'indépendance réelle des provinces, leur dignité même. L'unité de l'esprit français n'en serait point altérée; car les esprits se communiquent à distance; mais en même temps chacun garderait son caractère; l'inspiration serait franche; et les encouragemens, surgissant de tous les points du pays, seraient beaucoup plus efficaces.

La France d'ailleurs est le seul pays civilisé qui abandonne ainsi ses élans intellectuels aux vagues d'une seule capitale mobile et orageuse. L'Angleterre a trois villes scientifiques et lettrées qui peuvent se contrôler mutuellement, Londres, Edimbourg et Dublin. L'Allemagne a Berlin, Munich, Bonn, et les autres villes universitaires. L'Italie, pendant ses belles époques littéraires et artistiques, était une vraie *république des lettres* et des arts : Bologne, Florence, Milan, Venise, Rome; quels beaux noms dans l'histoire de l'esprit humain, et combien d'autres noms ils rappellent ! Dans l'ancienne Grèce, Athènes conserva plus longtemps que les autres villes la gloire de ses écoles; mais elle avait eu de nombreuses rivales; Argos, Egine, lui avaient montré les voies pour la sculpture et pour la construction des temples; et les cités de la Grèce asiatique et de la Grèce italique, aussi bien que plusieurs îles, lui disputèrent longtemps la palme de la poésie et de la philosophie.

Mais la France, en accomplissant son grand travail d'unité nationale, a dépassé la mesure. Si les nerfs de la vie politique ont besoin d'aboutir à un point unique, la vie intellectuelle a besoin de se manifester partout. Au reste, c'est au public lui-même à s'émanciper sous ce rapport. Les efforts particuliers, ceux même du gouvernement, n'y feraient pas grand'chose, si

Digitized by Google

le public n'avait déjà cette tendance. Les talens ont besoin d'être récompensés ; mais quand ils sont vraiment dignes de l'être, quand ils s'allient à la noblesse du caractère qui seule les rend précieux, c'est surtout en bienveillance et en estime qu'ils demandent qu'on les paie. Rien ne peut suppléer à ce tribut volontaire du public ; l'argent seul n'encourage que les *faiseurs*.

Espérons toutefois que les efforts faits jusqu'ici ne seront pas inutiles. Nous avons appris par expérience que la tendance à détruire la centralisation intellectuelle, quoique renfermée encore dans un petit nombre d'âmes, s'y conserve avec énergie. Les provinces aussi possèdent quelques hommes qui gémissent de n'entendre que le bruit des travaux mécaniques, et qui voudraient voir autour d'eux la pensée sortir de l'atonie où elle dort. Paris ne possède pas à lui seul toutes les organisations délicates, accessibles à l'impression du vrai et du beau, curieuses de science, d'histoire et de philosophie.

C'est le développement complet de ces élémens qui pourra produire un jour des institutions sérieuses ; alors le calme et le genre de vie réglé des provinces seront favorables aux études solides et surtout à la moralité et à la direction religieuse de ces études.

Ce résultat est, à nos yeux, d'une importance trop grande et trop réelle, pour que nous ne conservions pas le désir d'y concourir par de nouveaux efforts : efforts auxquels l'expérience acquise par notre premier essai viendrait donner une direction plus utile et plus sûre.

Consacrer comme base d'une publication périodique la pensée éminemment sociale et religieuse qui a inspiré la *Revue du Nord de la France*; faire de cette publication le lien de toutes les intelligences élevées qui, dans notre province, s'absorbent dans un isolement stérile ; lui donner pour appui une association de protecteurs généreux et éclairés dont le patronage serait pour cette œuvre un moyen puissant de vie et d'action ; arriver ainsi à répandre le goût d'une littérature vraie et solide et à ennoblir par le travail de la pensée nos habitude

Digitized by Google

si exclusivement renfermées dans le cercle de la vie matérielle; demander à la variété, à l'intérêt, à la simplicité de la forme les conditions de popularité qu'il importe d'atteindre; donner ainsi à ce qui est utile l'attrait de ce qui est agréable, et compléter ce double caractère en s'attachant particulièrement aux questions d'application dont la spécialité est d'un intérêt si prédominant pour la province où l'on vit de la vie réelle et non pas de cette vie fanée et fiévreuse de Paris, à laquelle il faut sans cesse des théories nouvelles à remuer, étudier dans cet esprit, et selon l'importance qui leur est justement acquise, les questions que soulève dans l'ordre matériel comme dans l'ordre moral, le progrès industriel dont nos contrées ont particulièrement donné l'exemple; rechercher les solutions qui concilient le mieux les intérêts de la richesse et ceux de la moralité publique et constater les efforts généreux qui, sur plus d'un point, sont tentés pour arriver à ce double but; imprimer ainsi à cette publication un caractère de localité qui lui donne une originalité propre, sans rien lui enlever de son intérêt général; en un mot, faire surgir la vérité qui est une de la diversité des faits sociaux qui se produisent autour de nous, en demandant aux intérêts matériels du pays comme à ses intérêts moraux, à ses coutumes, à ses traditions, à ses besoins de toute nature, à son passé et à son présent, à ses prospérités comme à ses souffrances tout ce que ces élémens renferment d'enseignemens utiles; faire servir ceux-ci à une féconde élaboration de l'avenir, à l'appaisement des maux dont la société souffre, à une meilleure direction des esprits et des cœurs; tel est le programme dont il nous semble que la réalisation doit être désirée, pour l'honneur de notre pays, par tous ceux qui n'ont pas reçu leur intelligence en vain, qui pensent que nul effort n'est à négliger et n'est stérile pour le bien, et que ce n'est pas à nous, hommes d'espérance et de foi, d'imiter ce sauvage qui entraîné par le torrent et après avoir quelque temps lutté contre la violence des eaux, abandonna la rame, se coucha et se laissa entraîner dans le gouffre.

LES RÉDACTEURS DE LA REVUE DU NORD DE LA FRANCE.

Digitized by Google

TABLE.

1re LIVRAISON.

Poésie. — De l'Hymne, à l'occasion des hymnes sacrées de M. Edouard Turquety ; par M. L.-A. Binaut. *Page* 1. — Histoire littéraire. — Renaissance de la littérature en France aux onzième et douzième siècles (2me article) ; par M. F. Chon. 18.

Henri Vanderhove ; par *** 29.

CHRONIQUE SOCIALE. — Saint-Jean d'Ulloa. L'amiral Baudin. 51. — Mort de Nourrit. 52. — La sœur de la charité de la Martinique. 54.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE. — Le livre des peuples et des rois ; par Charles de Sainte-Foi. 55.

2me LIVRAISON.

Henri Vanderhove ; par **** (suite). 65.

Coup-d'œil sur les productions de l'imprimerie à Constantinople, depuis 1830 jusqu'à 1838 ; par * 89.

Des causes du Suicide dans notre siècle ; par M. J. M..... 94.

Digitized by Google

CHRONIQUE SOCIALE. — Combinaisons ministérielles. 110. — Un nouveau martyr. 111.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE. — Recueillemens poétiques ; par M. de Lamartine. 114. — Lettres inédites de Marie Stuart, accompagnées de diverses dépêches et instructions, publiées par le prince Alexandre Labanoff. 122.

3me LIVRAISON.

Histoire littéraire. — Etude sur Philippe de Comines ; par M. F. Chon. 129.

Des Causes du Suicide dans notre siècle, (second et dernier article) § II. La corruption des mœurs, cause du Suicide ; par M. J. M. 141.

Bertrand de Rains, scène historique, 1225. — I. Bruges ; par MM. Henry Brunnel et Edouard Le Glay. 148.

De la part de l'instruction religieuse dans l'enseignement public ; par M. Ed. Gachet. 162.

CHRONIQUE SOCIALE. — Exposition des produits de l'industrie française. 179. — Dernière émeute. 181. — Pétition en faveur des petits Séminaires. 182. — Sur la propriété littéraire. 184. — Une thèse à la faculté de Médecine. 185. — Une Conversion. 185.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE. — Précis de l'histoire des peuples anciens ; par M. de St-Félix. 187. — *Phædri Augusti Liberti fabulæ Æsopiæ cum veteres, tum novæ atque restitutæ*, etc., etc. 189. — Traité sur l'expropriation pour cause d'utilité publique ; par MM. De Caudaveine, juge, et Théry, avocat. 191.

4me LIVRAISON.

Henri Vanderhove (suite et fin). 194.

De la part du Clergé gaulois dans la conquête des Gaules, par Clovis ; par M. J. S. 205.

Une séance de l'Association lilloise. 219.

De la Littérature contemporaine. 226.

CHRONIQUE SOCIALE. — Question d'Orient. 239. — Révélations sur les sociétés secrètes. 242.

Digitized by Google

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE. — Le Tasse à Sorrente, Térentia ; le Monge des îles d'or, poëmes, nouvelle et impressions ; par Jules Canonge ; précédé d'une épître inédite, par M. J. Reboul. 244. — L'Allemagne, la Bohême et la Hongrie en 1837 ; par le Rév. G. R. Gleig, aumônier de l'hôpital royal des Invalides de Chelsea. 250.

5me LIVRAISON.

Deux Epoques de l'Histoire de France ; par M. L. A. Binaut. 257.

De la Littérature contemporaine (second et dernier article) ; par M. J. M. 274.

Coup-d'œil général sur l'Industrie française à propos de l'Exposition ; par M. H. C. 287.

CHRONIQUE SOCIALE. — Barbès et Ferrand. 312. — Université française en Perse, 314.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE. — Économie sociale. Des intérêts du commerce, de l'industrie et de l'agriculture et de la civilisation en général, sous l'influence des applications de la vapeur, machines fixes, chemins de fer, bateaux à vapeur, etc., ouvrage couronné en 1838 par l'Institut (Académie des sciences morales et politiques) ; par M. C. Pecqueur. 316. — L'Enfant fictif, ou l'abolition de la pauvreté ; par M. Sébastien de Grenier. 318.

6me LIVRAISON.

De l'Obéissance dans la Famille et dans la Société ; par M. Ed. G. 321.

Dernières Pensées d'un jeune Malade. 334.

Les Pèlerinages de Suisse, Einsiedeln, Sachslen, Maria-Stein ; par M. Louis Veuillot. 348.

De l'Influence exercée par les Ducs de Bourgogne sur le bien-être matériel, dans la Flandre française ; par M. Brun-Lavainne. 364.

CHRONIQUE SOCIALE. — Compte rendu de l'administration de la justice criminelle en France. 372. — Rétractation d'Auzou. 373.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE. — Louis-le-Pieux et son siècle ; par M. Frantin, auteur des Annales du moyen-âge. 375. — Le dernier jour, poëme en dix chants ; par M. Jean Reboul (de Nîmes). 376. — Épîtres, Fables et Poésies fugitives ; par M. Théodore Lorin. 320. — Hygiène ou art de conserver la santé, poëme latin d'Etienne-Louis Geoffroi, traduit en vers français par M. Lequenne-Cousin, de Cambrai, etc. 382.

Digitized by Google

7me LIVRAISON.

Deux Epoques de l'Histoire de France ; par M. L. A. Binaut, (second article). 385.

Des moyens d'améliorer la condition de l'Ouvrier ; par M. J. M., (premier article). 409.

De l'Influence exercée par les Ducs de Bourgogne sur le bien-être matériel ; dans la Flandre française ; par M. Brun-Lavainne, (suite et fin). 421.

Quelques détails sur les faits qui préparèrent l'enlèvement du Pape Pie VI, en 1798 ; extrait de l'ouvrage de M. l'abbé Baldassari. 432.

CHRONIQUE SOCIALE. — Colonie agricole de jeunes détenus : Colonie agricole de jeunes orphelins. 441. — Tournoi d'Eglington. 443.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE. — Une vie de jeune fille ; par Mme Joséphine Junot d'Abrantès. 445.

8me LIVRAISON.

A M. le Rédacteur de la *Revue de Nord* ; article par M. Godefroy. 449.

Des moyens d'améliorer la condition de l'Ouvrier ; par M. J. M, (second et dernier article). 464.

Histoire de la Vie et des Travaux politiques du comte d'Hauterive ; par M. le chevalier Artaud. — La Russie et l'Angleterre. — Canning. — Charles X. — Nature du talent du comte d'Hauterive. 485.

CHRONIQUE SOCIALE. — Ambassade française en Perse. 503. — Le Roi-Bonin. 504. — Rapport de M. de Tocqueville sur l'abolition de l'esclavage. 504. — Civilisation des animaux. 505. — Miss Agnew se faisant religieuse. 506. — Dégénérescence du type français. 507. — Beau trait d'un atelier. 508. — M. Michaud. — L'Académie française. 508.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE. — Histoire du Monde depuis la création jusqu'à nos jours ; par Henri et Charles de Riancey. 510.

Digitized by Google

9me LIVRAISON.

Deux Epoques de l'Histoire de France ; par M. L. A. Binaut, (suite et fin). 513.

L'Espagne, fragment d'un voyage inédit. 523.

De l'heureuse influence du Droit canonique ; par M. E. Bonnier. 535.

Rapport à l'Académie des Sciences morales et politiques sur la situation économique de nos possessions dans le nord de l'Afrique ; par M. Blanqui, membre de l'Institut. 546.

Chronique sociale. — Quelques mots sur l'exposition des Beaux-Arts à Bruxelles. 570. — Crise de la Librairie. 573.

10me LIVRAISON.

Economie sociale. Réflexions préliminaires ; par M. de R. 577.

Rapport à l'Académie des Sciences morales et politiques sur la situation économique de nos possessions dans le nord de l'Afrique ; par M. Blanqui, membre de l'Institut. (suite et fin). 585.

Rapport de M. Henri Bruneel, membre du conseil administratif de l'*Association lilloise* pour l'encouragement des lettres et des arts dans le département du Nord, *séance publique* du 14 décembre 1839. 606.

Essai sur le Panthéisme dans les sociétés modernes ; par H. Maret, prêtre. 618.

Chronique sociale. — L'Algérie et les Arabes. 627. — La Charte des Turcs. 630. — L'Angleterre et la Chine. 630. — La Russie et le Portugal; l'esclavage politique et l'esclavage colonial. 631. — Les Missionnaires français à Macao. 634. — Mouvement social de l'Angleterre. 634.

Bulletin bibliographique. — De l'Esclavage dans les sociétés modernes ; par M. De La Mennais. 637. — Dissertation sur les Ting-Ling dont parlent les livres chinois ; par M. de Paravey. 638.

Digitized by Google

11me LIVRAISON.

Examen de la Correspondance de l'empereur Maximilien Ier et de Marguerite d'Autriche, sa fille, gouvernante des Pays-Bas, publiée d'après les manuscrits originaux, par M. Le Glay, archiviste général du département du Nord, correspondant de l'Institut; par Jules Deligne, employé aux Archives du département du Nord et professeur de littérature. 641.

Anciennes Poésies scandinaves; par M. L.-A. Binaut (premier article). 674.

CHRONIQUE SOCIALE. — L'Archevêché de Paris. 697.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE. — Nouvelles Satires; par M. Aug. Barbier. 699.

12me LIVRAISON.

Anciennes Poésies Scandinaves; par M. L. A. Binaut, (suite et fin). 705.

M. Hennequin, par M. H. C. 720.

Economie sociale. — Du travail sociétaire. — Application du système sociétaire à l'industrie coloniaire; par M. de R. 728.

Le Rationalisme condamnant le Suicide et la Révolte. 742.

CHRONIQUE SOCIALE. — Vente des Propriétés des établissemens charitables. 748. — Mort de M. Hennequin. 749. — Loi sur le travail des enfans. 750.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE. — Dissertation sur les Amazones, par M. le chevalier de Paravey. 753.

Aux Abonnés de la *Revue du Nord*. 754.

Table. 759.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

LILLE. — Imp. de VANACKÈRE FÈS.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06695 1263

B 441534 DUPL

Digitized by Google

Digitized by Google